This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NOX LIBRARY

UCTOR PRETIOSA FACIT

stoin Collection.
resented in 1884.

ANNEX

NKV

GOZLAN

G02

COLLECTION MICHEL LÉVY

LA

FAMILLE LAMBERT

Gozlan

NKV

ASTOIN NEW-YORK

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

LA FAMILLE
LAMBERT

LA COURONNE DE PAILLE

TROIS FRONTS POUR UN DIADÈME

PAR

LÉON GOZLAN

PARIS
MICHEL LÉVY FRERES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1858

Reproduction et traduction réservées

S. C.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

LA FAMILLE LAMBERT.

AVANT LE ROMAN.

Grâce au hasard, cette providence des voyageurs, je me trouvais, il y a quelques années, dans l'une des belles provinces de la Hollande, au milieu d'une campagne coupée par un réseau d'inextricables canaux creusés dans le gazon; et j'allais tantôt du côté du vent, tantôt du côté du soleil, tantôt du côté de l'ombre, aspirant l'air, le calme et la solitude par les yeux et par la poitrine, avec l'avidité d'un malade à qui l'on a ordonné les eaux et qui en boit pour se sauver. Je suis un de ces poitrinaires de l'esprit à qui les eaux de la solitude sont de temps en temps indispensables. Je crois cependant que ce jour-là j'en avais trop pris. Ceux qui voudraient appliquer à la vie active, qui est au fond la vie réelle, l'axiome politique du grand révolutionnaire : *On ne va jamais si loin que lorsqu'on ne sait où l'on va,* feraient bien

de voyager en Hollande, et particulièrement entre Harlem et Rotterdam où j'étais alors. Ils iront infiniment loin, d'autant plus loin qu'ils croiront n'être jamais partis : chaque village ressemble au village qu'on a vu et à celui que l'on verra ; chaque canal est absolument le modèle du canal qu'on vient de quitter et de celui qu'on va prendre ; chaque écluse se dresse d'un côté et s'incline de l'autre comme l'écluse qui est à votre droite et comme l'écluse qui est à votre gauche ; chaque enfant hollandais, debout sur le seuil de sa chaumière, a les cheveux roux, le nez ouvert, les yeux bleus, la figure sérieuse et riante comme l'enfant que vous avez vu deux lieues en deçà et comme l'enfant que vous rencontrerez deux lieues au delà ; le même père, la pipe à la bouche, est à toutes les portes ; la même mère, l'enfant au sein, est à toutes les croisées. Cette implacable uniformité finirait par vous troubler si l'on n'avait, pour se remettre, la ressource de s'asseoir, de se recueillir et de fermer les yeux pendant quelques instants.

Il est probable que j'avais éprouvé dans ma promenade ce malaise intellectuel, car, en rouvrant les yeux à l'endroit où je m'étais assis, j'aperçus à mes pieds, non pas un canal cette fois, mais, par une exception bien méritée, un vaste bassin ou plutôt une espèce de petite mer enfermée dans un cadre de gazon dont la bordure allait, par une pente molle, se perdre à l'horizon, — ho-

rizon à peine indiqué par les ailes noires de quelques moulins gigantesques. Je n'ai rien vu au fond de la Sénégambie, où sont tant de grands réservoirs mystérieux et où les plus belles eaux sont plus belles encore du bonheur qu'on a de les rencontrer après un soleil torride, non rien qui puisse se comparer à la fraîcheur, à la sérénité, à la pudeur, si l'on peut le dire, de ce lac d'eau au milieu de ce lac d'herbes. Malheureusement ce lac porte à coup sûr un nom hollandais impossible à écrire. Pleurons sur cette infirmité des peuples condamnés à périr faute d'une langue... qui soit une langue. Quand on songe qu'un homme qui a un nom formé de plus de trois syllabes ne peut guère aller à la postérité; quand on songe qu'il n'y a aucune mémoire assez généreuse pour retenir un mot composé presque uniquement de consonnes, et que, par conséquent, aucun nom polonais ne sera connu en Europe dans cinq cents ans, quelque glorieux qu'il soit; quel regret n'éprouve-t-on pas de voir un riche et beau pays comme la Hollande, dont les moindres localités sont si poétiques, avoir des noms qu'on craint plus de rencontrer sur ses lèvres que des bandits sur les routes d'Italie, l'Italie où les noms sont si gracieux! Être assassiné sur la route de Montefiore, par exemple, ce n'est presque pas mourir. Est-il vrai?

Depuis une demi-heure j'étais en contemplation devant cette nappe d'eau où se peignait, dans ses accidents les plus fugitifs, la voûte d'un ciel sillonné de loin

en loin par des traînées d'oiseaux d'un gris perle, et dont j'avais le rare bonheur d'ignorer le nom tant en français qu'en hollandais; et je m'extasiais mentalement à cette pensée un peu égoïste que, tandis que je jouissais dans ce carré de gazon du calme le plus absolu, il y avait tant de cases sur l'échiquier de l'univers, où à l'instant même, on s'agitait, on se disputait, on se haïssait, on s'exterminait sans relâche, lorsque j'entendis un frémissement près de moi, dans l'herbe, et je vis paraître une tête tranquille comme le sommeil.

Il est probable que par quelque mouvement d'admiration outrée, j'avais moi-même troublé dans ses méditations le jeune homme qui se leva et vint s'asseoir près de moi, après m'avoir salué d'une façon un peu trop recherchée. J'aurais préféré, vu ma disposition d'esprit et la simplicité du paysage, la familiarité antique des bergers d'Arcadie. Mais la profession de mon voisin de solitude, ce que j'appris dans le courant de la conversation que nous allions avoir ensemble, l'obligeait, pour ainsi dire, à cette exagération de courtoisie. C'était un jeune ministre de la religion réformée, envoyé de la Haye à Rotterdam pour régler certains points de discipline relatifs aux maisons d'enseignement. Il s'exprimait en français avec cette facilité prodigieuse qu'ont les Hollandais à parler notre langue, et dont on semble, je ne sais trop pourquoi, savoir gré exclusivement aux Russes, lesquels, il est vrai, parlent fort bien non-seu-

lement notre langue, mais toutes les langues du globe. Après avoir écouté avec une satisfaction bien naturelle les éloges sincères donnés par moi à son digne et opulent pays, le premier de tous par la probité commerciale, par le mérite, au-dessus de tous les mérites, d'avoir accordé en tous temps la liberté d'exercice et de séjour à toutes les religions, à toutes les sectes, à toutes les doctrines, à toutes les opinions, depuis celles de Torquemada jusqu'à celles de Diderot; un pays qui vit naître Érasme, qui servit de refuge à Arnaud d'Andilly, le grand catholique; qui accueillit Voltaire, le grand philosophe; qui ouvrit en tous temps ses portes aux rois comme aux régicides; après avoir, dis-je, écouté tous ces éloges ou plutôt toutes ces vérités, mon jeune ministre se disposait à me répondre, lorsque pour en finir, je m'écriai :

« Heureux pays, celui dont l'existence est unie comme la surface de ce beau lac!

— Mais nous avons eu aussi nos troubles et nos déchirements, me dit-il.

— Je les connais, lui dis-je à mon tour.

— Et quant à ce lac, reprit-il, qui vous paraît si paisible.... » Il s'arrêta, et, me prenant par la main, il m'invita à me lever.

Et quand nous fûmes tous les deux debout il me dit :

« Avez-vous cherché à percer par le regard sous ces eaux transparentes? Regardez-les plus attentivement,

ajouta-t-il; descendez de lame en lame liquide jusqu'au fond, et vous apercevrez, au bout de quelques minutes de concentration soutenue, des blocs, des masses, des montagnes d'ombre de formes bizarres, entassées comme si on les eût roulées ainsi que des quartiers de pierres du bord même de ce lac.

— Je vois, je distingue ces ombres, répondis-je à mon interlocuteur inconnu.

— Eh bien! continua-t-il, ce sont de véritables pierres, ce sont des murs, ce sont des maisons, ce sont des cloîtres, ce sont des clochers, c'est une ville entière couchée dans la vase.

— Une ville!

— Oui, une ville, répéta-t-il, une ville engloutie en quelques heures par le passage diluvien d'une inondation, une Pompéïa noyée. Un jour, l'eau, ayant brisé plus loin ses digues, courut en larges nappes, et, après avoir ébranlé, démoli, couché cette ville comme le vent abat une roselière, elle l'entraîna, la roula dans ses volutes écumantes, et la précipita ensuite au fond d'un trou. Ce trou devint ce lac azuré. Il y a donc là-dessous une ville, une ville entière qui avait aussi ses splendeurs, ses luttes, ses combats, ses passions et ses haines. L'inondation, quand elle eut contenté sa fantaisie, alla se perdre ensuite dans l'Océan, et ici où nous sommes le niveau et le silence se firent. Le lendemain, le chasseur d'oies sauvages dit en passant : « Mon Dieu!

le beau lac ! » et, comme vous, il ajouta : « Que je voudrais planter ici ma tente ! »

Le jeune ministre se tut.

La nuit qui venait nous sépara : il reprit son chemin, moi le mien ; mais en le quittant, je pensai que bien d'autres et moi nous tombons toujours dans une commune erreur quand nous passons, le cœur plein d'envie, près de cette foule de retraites, éparses loin des villes, et dont la quiétude nous saisit. Ce sont aussi des eaux dormantes que ces villes de province où nous ne demeurons qu'un jour et où nous souhaiterions de passer la vie ; que ces bourgades solitaires au bord de la mer où les enfants font sécher les filets au soleil ; que ces chaumières tapissées de mousses roses et vertes d'où l'on croit entendre s'exhaler avec la fumée du toit des chants de bonheur. Écartez la mousse, pénétrez sous l'eau, et vous trouverez la lutte, la souffrance, le drame enfin.

C'est entre ces mille déceptions, c'est parmi tous ces mirages que j'ai choisi l'histoire domestique qu'on va lire et qu'en souvenir de mon excursion dans les polders de la Hollande, j'ai rangée dans la classe des « eaux dormantes. »

Si quelque chose peut apprendre quelque chose dans ce monde, elle apprendra peut-être que toutes les apparences de bonheur sont fausses, et que la chaumière, le lac, le calme enfin, qu'on se fait dans le cœur, est encore le plus réel, s'il est souvent le moins visible.

I.

« Décidément, il faut que j'abatte ce vilain corbeau, qui nous poursuit de ses cris lugubres depuis une demi-heure. »

Sans donner à Gérard le temps d'achever sa phrase, Lambert prit le fusil que tenait son ami, et avec lequel il se disposait déjà à faire feu dans le beau milieu d'un vaste marronnier.

« Peux-tu croire.... Gérard ! En vérité...

— Comment ! si je puis croire ! Mon ami, si tu ne crois pas au pronostic des corbeaux, reprit Gérard, comiquement sérieux, te voilà forcé de ne pas croire non plus au sel répandu, aux glaces brisées, aux couteaux en croix, au vendredi, au mauvais œil, au nombre treize, aux araignées vues le matin. Ça peut te mener loin. Laisse-moi tuer ce corbeau. »

Lambert ne voulut pas rendre le fusil à Gérard, et de nouveau il dit :

« Non ! tu ne tueras pas ce corbeau, qui ne t'a rien fait. Et, pas plus qu'aux corbeaux, je ne crois au vendredi, au mauvais œil, au nombre treize, aux couteaux en croix et aux araignées vues le matin.

— Comme il te plaira. Je t'abandonne, Lambert, aux conséquences de ton incrédulité.

— Voyons, Gérard, que veux-tu qu'il m'arrive de Fromonville, où nous sommes, à Fontainebleau, où je vais me rendre? Un voyage de six lieues!

— Oui; mais tu vas chercher deux cent mille francs à Fontainebleau.

— Les deux cent mille francs que mon excellent oncle a promis de verser dans ma maison, je devrais dire dans notre belle manufacture de porcelaines, car dans quelques jours elle aura l'honneur de te saluer mon associé. »

La main de Lambert, qui venait de parler, rencontra affectueusement celle de Gérard, et pendant quelques instants les deux amis gardèrent le silence.

« Ton associé! Il me semble, Lambert, que ce titre va me faire une fois de plus ton ami.

— Oui, nous devenons frères, dit Lambert.

— Et même mieux que cela, reprit Gérard en posant son bras sur l'épaule de Lambert; oui, mieux que cela, ne t'en déplaise.

— Sans doute, puisque tu deviens presque mon fils en devenant mon gendre. Mon gendre! Qui nous eût dit qu'un jour tu épouserais ma fille? Dame! j'ai trente-cinq ans : marié à dix-neuf, il n'est pas prodigieux que j'aie une fille qui en a seize, et que je la marie à un ami qui a dix ans de moins que moi.

— Puisque nous parlons de mon mariage avec ta chère Adèle, parlons encore une fois de ton oncle. Tu ne vas

pas chez lui, au château de Bellevue, mon cher Lambert, uniquement pour recevoir les deux cent mille francs qu'il doit mettre dans notre maison.

— Tu me rappelles la partie la plus délicate, la plus difficile de ma mission. Je vais lui demander d'assister, de dimanche en huit, à ton mariage avec ma fille, sa petite-nièce.

— Qu'il adore.

— Il l'adore, sans doute ; mais il adore aussi son fauteuil. Or, comme le digne homme n'a qas quitté l'horizon de Fontainebleau depuis quarante ans, nous éprouverons, j'en suis sûr, quelques difficultés à le faire venir ici. Je tenterai pourtant tous les moyens.

— Je t'en prie, mon cher Lambert. Adèle ne se croirait pas mariée si son grand-oncle n'était pas à la cérémonie.

— Et puis, ajouta Lambert, Adèle est bien aise, — orgueil de jeune fille, — de lui montrer la belle corbeille de mariage que tu lui as donnée, et qui contient tant de jolies robes de velours et de soie, tant de superbes cachemires de l'Inde, tant de magnifiques diamants.

— Ces diamants, tu le sais, viennent de ma mère ; ils ne pouvaient être mieux portés que par Adèle.

— Je remercie pour ma fille de toutes ces attentions, et surtout de cette dernière pensée.

— J'aurais voulu être plus riche, mais que veux-tu? personne, d'ailleurs, ne sait mieux que toi...

— Personne ne sait mieux que moi que tu as fait dans cette circonstance beaucoup plus que ta position de fortune ne le permet : mais tu redeviendras riche; je te ferai encore riche, ou plutôt, aidés l'un par l'autre nous nous ferons encore riches, puisque nous travaillons ensemble et que dans quelques jours nos factures porteront en tête, gravés en taille douce, ces mots : *Maison Lambert et Gérard, fabricants de porcelaines, à Fromonville, arrondissement de Fontainebleau.*

— Nous négociants! murmura, dans un sourire de mélancolique résignation, Gérard à qui Lambert rendit le même regard en répétant :

— Nous négociants!

— Manufacturiers, dit Gérard d'un ton déjà un peu plus gai.

— Fabricants de porcelaines, ajouta Lambert qui se laissa aller à ce premier mouvement de gaieté philosophique de son ami.

— Mais de porcelaines dorées, continua Gérard; distinguons! de porcelaines dorées.

— Oh! alors! s'écria Lambert, la position est sauvée. Pourtant, dit-il encore comme pour taquiner de nouveau l'amour-propre de Gérard, nous fabriquons aussi, dorées ou non, des assiettes.

— Des assiettes! s'écria douloureusement Gérard,

des assiettes! nous qui en avons tant cassé à la *Maison-d'Or*, dans certaines nuits de bal masqué.

— Dieu nous punit! Pourtant je ne me souviens pas que nous ayons cassé des soupières, et nous en fabriquons aussi dans notre manufacture.

— Nous fabriquons aussi des soupières! » Gérard avait caché son visage dans ses deux mains confuses.

Les deux amis s'abandonnaient à cette impulsion de découragement dont ils portaient en eux la cause, cause que l'on connaîtra bientôt, lorsqu'ils furent tout à coup réveillés par une voix fraîche et joyeuse qui passa par-dessus le cercle d'aubépine et de clématites au milieu duquel ils avaient agité leurs plus chers intérêts de famille, et touché en passant à leurs plus doux souvenirs du passé.

« C'est Adèle! c'est ma fille, dit Lambert; changeons vite de propos.

— Oui, il faut qu'elle ignore....

— Ce que du reste elle saura un jour.

— Silence! la voici. »

Adèle, qui venait en courant du corps de logis placé au point central de la manufacture de porcelaines, se montra bientôt dans son léger costume d'été; un frais peignoir bleu rayé de larges bandes blanches, pris plutôt que serré à la taille, ample aux manches, librement dégagé à la poitrine, tout à fait à la façon des belles et paresseuses créoles de la Basse-Terre. Le type breton

dans toute sa vigueur se lisait dans son front ferme, uni et blanc, supporté avec grâce par deux fières arcades de sourcils nets et bruns, encadrant des yeux pleins de feu, de bravoure et de résolution. La fille des belles races des rochers et de l'Océan attestait par sa riche chevelure noire, ses dents d'une blancheur féroce sous des lèvres roses comme la fraise sauvage des bois, qu'elle avait reçu sans altération de ses aïeules, les druidesses bretonnes, le commandement absolu sur elle et sur les autres, l'autorité qui fait, selon les temps, les prêtresses fanatiques ou les femmes fortes de notre civilisation si peu forte. Pour le moment, comme on va le voir, c'était tout simplement une franche jeune fillle, toute charmante, adorée de son père, heureuse à souhait de la pensée qu'elle allait bientôt, sans le quitter, devenir la femme du meilleur ami de son père.

Adèle pénétra comme un oiseau dans le rond-point d'ombre et de fraîcheur où se trouvaient, à la chute du jour, Lambert et Gérard, et qu'on désignait dans la maison sous le nom charmant du rond-point des Lilas. Ses premières paroles furent :

« Ah ! c'est beau ! que vient donc de me dire, à l'instant même, maman ? Elle prétend, monsieur, que vous serez au moins huit jours en voyage. Huit jours ! et vous le permettez, monsieur Gérard ?

— C'est bien singulier ! dit Lambert en embrassant sa pétulante fille ; c'est bien singulier, je le répète, je ne

me rappelle pas le moins du monde, je t'assure, avoir parlé à ta mère du nombre de jours que je serai absent. Trouverais-tu que c'est beaucoup?...

— Je trouve que c'est trop; beaucoup trop. Une semaine entière sans vous voir!

— Adèle, est-ce bien moi que tu es aux regrets de ne pas voir arriver avant huit jours, ou bien la nouvelle que ton grand-oncle voudra assister à ton mariage? La vérité? »

Après avoir souri et regardé Gérard, Adèle répondit à son père:

« C'est l'un et l'autre.

— Eh bien! je te dirai la vérité, moi aussi: je ne resterai que quatre jours au château de Bellevue. Je m'y engage.

— A ce prix, dit Adèle, on vous permet de partir. Elle se reprit aussitôt: Ah! non pas encore! Vous m'avez déjà trompée une fois. Il me faut des garanties: de quelle manière vous engagez-vous? »

Lambert, embarrassé, répondit ou, pour mieux dire, essaya de répondre:

« Mais je ne vois pas trop de quelle manière...

— N'êtes-vous pas négociant?

— Sans doute! Mais, qu'a à voir ici ma profession?...

— Puisque vous êtes négociant, rien n'est plus simple que ce que je vous demande. Faites-moi un billet.

— Un billet! s'écria Lambert; un billet! »

Partageant l'étonnement assez naturel de Lambert, Gérard ajouta :

« L'idée me paraît... »

Sans le laisser achever, Adèle reprit :

« L'idée est excellente. Allons, vite un billet ! »

Gérard offrait déjà ses tablettes à Lambert.

« Voici du papier et voilà un crayon ! écris. »

D'un ton grave, Adèle répéta :

« Écrivez !

— Cette défiance m'honore, dit Lambert, » qui écrivit sous la dictée ferme et soutenue de sa petite bretonne de fille : « Je soussigné, fabricant de porcelaines à Fromonville, m'engage envers ma fille, mademoiselle Adèle Lambert, à être de retour audit Fromonville dans quatre jours. »

« Maintenant, la date, et signez... Non, ne signez pas encore. J'oubliais l'essentiel.

— Il me semble pourtant que rien n'est omis.

— Vous vous trompez, mon père.

— Je ne vois pas non plus...

— Vous vous trompez aussi, monsieur Gérard. L'essentiel, dis-je, a été oublié. Si vous n'êtes pas revenu dans quatre jours, à quoi vous engagez-vous?

— Ta fille a raison, nous n'y avions pas pensé. A tout engagement il faut une pénalité.

— Il faut une pénalité, » redit sérieusement Adèle en posant un doigt impérieux et rose sur la feuille

des tablettes où son père avait écrit. Celui-ci reprit :

« Cette défiance m'honore de plus en plus. »

Après avoir réfléchi pendant quelques secondes, il recommença à écrire en disant à haute voix : « Et si je ne suis pas revenu dans quatre jours à Fromonville je consens à mon retour... »

Lambert s'arrêta.

« A quoi consens-tu ? » lui demanda le futur époux de sa fille, tandis que, non moins curieuse, Adèle répondait simultanément :

« Oui, à quoi consentez-vous ?

— On voit bien que vous n'êtes mariés ni l'un ni l'autre : si vous l'étiez, vous ne m'adresseriez pas une semblable question ; vous l'auriez déjà deviné ; et l'an prochain, à pareille époque, je gage que vous ne me la feriez pas, mes chers étourdis.

— Mais enfin, que nous sachions !.... » s'écria Adèle qui passait de la curiosité à l'impatience.

Lambert acheva son engagement ; il écrivit :

« Et, si je ne suis pas revenu dans quatre jours à Fromonville, je consens, à mon retour, à n'embrasser ni ma femme ni ma fille. »

Adèle se jeta dans les bras de son père en disant :

« C'est plus que je ne désirais ; merci, maintenant je suis sûre de vous.

— Bravo ! il sera de retour, » dit Gérard, qui s'empara en même temps des tablettes et qui en détacha le

feuillet écrit. Il ajouta : « Et moi, en ma qualité de prochain associé du principal signataire, j'endosse le billet. »

Gérard, en effet, apposa sa signature au dos de l'engagement, qu'il remit ensuite avec un grand salut à Adèle ; elle allait le fixer à la ceinture de sa robe, lorsque sa mère se présenta au milieu du petit groupe de famille.

Une haute distinction caractérisait à première vue, et comme une grande peinture dit le nom du maître, la beauté imposante de madame Lambert, plus belle encore, si c'est possible, que sa fille, sur laquelle elle avait l'avantage réel de l'expression ; avantage, il est vrai, qui fait pressentir le terme de bien d'autres avantages, et l'on pourrait dire de tous les autres. Puisqu'il faut enfin le dire, fût-ce avec la discrétion du regret, elle était expressive comme un dernier adieu. Tous les printemps et tous les étés peut-être étaient partis avec leurs fleurs et leurs épis ; l'automne nuançait déjà de ses teintes bien séduisantes encore ce splendide ensemble dont rien ne semblait menacer ruine, mais dont chaque partie comptait visiblement sur l'autre pour se soutenir. On appellerait volontiers ces femmes des avant-derniers jours, des couchers de soleil.

Julie Lambert, plus âgée de quelques années que son mari, était de celles-là ; c'était, elle aussi, un beau coucher de soleil. Comme cet astre, sa magnificence n'é-

tait pas diminuée en effleurant le bord de l'horizon ; au contraire, elle doublait d'éclat par cette inclinaison, toujours si peu prévue chez les femmes. Mais, excepté les tout jeunes gens, qui confondent si heureusement pour leurs illusions l'aurore avec le crépuscule du soir, la flamme de ce qui s'allume avec la flamme de ce qui s'éteint, on prévoyait le jour et on pourrait dire l'heure où le disque, pâlissant tout à coup et s'écroulant dans les ténèbres, descendrait brisé sous les flots et disparaîtrait pour toujours.

Madame Lambert touchait à cette fin grandiose, à cette agonie sublime de la jeunesse, qui murmure, avant d'arriver au bord de la chute, tant de choses silencieuses et déchirantes au cœur des femmes, surtout au cœur de celles toujours trop effrayées pour jamais penser à écrire longtemps d'avance le testament de leurs charmes, c'est-à-dire à se retirer du monde. Cette résolution héroïque n'est même jamais chez les plus fortes à l'état de pensée ; elle se produit tout au plus à l'état brutal d'accusation. C'est une sensation, une sensation soudaine, foudroyante, qui les mord au cœur au milieu d'une promenade, dans un bal, dans l'ivresse même d'une passion, et qui vient leur dire, comme ce fantôme de la Mort, dans une danse macabre, vient dire tout bas un funèbre avertissement à l'oreille de chacun : « Madame, il faut partir, il faut quitter la scène de vos succès, brûler votre rôle si brillant. » Alors leur front se

plisse, leurs lèvres se retirent comme si elles avaient touché une coupe pleine de fiel; le cœur leur manque : elles ont besoin de s'étourdir; elles se lèvent comme suprises par l'incendie, marchent au hasard, sourient sans cause pour cacher qu'elles blasphèment intérieurement, et volontiers, comme Sapho, qui, elle aussi, n'était plus jeune quand elle s'éprit si follement de Phaon, elles se jetteraient dans la mer en jouant de la harpe et en disant : « J'aime ! j'aime encore ! pourquoi ne serais-je plus aimée ? »

Madame Lambert entra dans le rond-point des Lilas, au milieu des éclats de rire de Gérard et de Lambert, mis l'un et l'autre en gaieté par la bonne humeur d'Adèle.

« Comme on est joyeux ici ! dit-elle.

— Ah ! maman, maman, accours, s'écria de son côté Adèle en apercevant sa mère; une bonne nouvelle à t'apprendre. Lis ! »

Adèle montra à sa mère le billet de commerce qu'elle avait fait souscrire à Lambert.

Celle-ci éprouva un frémissement.

« Quatre jours ! il sera quatre jours absent ! » se dit, après avoir lu le billet intérieurement, madame Lambert, qui dit ensuite tout haut à son mari : « Je vous remercie pour ma part d'avoir pris un pareil engagement. Je craignais que vous ne fussiez plus longtemps en voyage. »

Madame Lambert remit ensuite le billet à Adèle, qui reprit ainsi en s'adressant à son père :

« Puisque vous vous rendez à Fontainebleau, n'allez pas oublier de faire une visite au château de Blancménil, à M. de Grandval.

— Mais non, ma fille, interrompit brusquement madame Lambert, dont le changement de visage, grâce au jour qui baissait de minute en minute, ne fut pas aperçu ; mais non, ma fille, ce n'est pas chose bien nécessaire. Pourquoi ton père, qui va à Fontainebleau pour affaires?...

— Et pour mon mariage, ma mère, pour mon mariage.

— N'est-ce pas une affaire?

— Mais non, repartit Adèle, c'est un plaisir.

— Tu as raison, poursuivit madame Lambert qui, connaissant le caractère absolu de sa fille, savait aussi qu'on ne détournait pas plus le cours de ses idées par la violence qu'on n'empêcherait les marées des côtes de la Bretagne d'envahir les dunes, en jetant des pierres à la mer. Allons! tu as raison, Adèle, mais enfin pourquoi, pour quel motif ton père se dérangerait-il pour aller chez M. de Grandval?

— Pour quel motif? répondit Adèle en se rapprochant de sa mère et en la regardant avec une fixité tranquille, — tranquillité que madame Lambert était en ce mo-

ment bien loin de partager, — pour quel motif, demandez-vous? »

Gérard et Lambert prêtaient une attention graduellement moins distraite à cet échange de paroles entre la mère et la fille, sur un sujet qui paraissait bien léger à tous.

« Ah! maman, continua Adèle, M. de Grandval qui a été si complaisant, si empressé, si bon pour vous et pour moi tout le temps que nous avons passé chez mon oncle...

— Sans doute, mais...

— M. de Grandval, qui nous a invitées à toutes les grandes fêtes qu'il a données cet été à son château de Blancménil? Vous ne voulez pas...

— Je n'ai pas dit que je ne voulais pas...

— Voyons, intervint Lambert en s'adressant à sa femme; cela ne me dérangera pas du tout. Le château de Bellevue, ma chère amie, n'est qu'à deux pas de celui de Blancménil. Je crois même, si mes souvenirs ne me trompent, que les deux parcs se confondent.

— Oui, mon père, ils se confondent...

— Très-bien! — raison de plus...

— D'ailleurs, je le répète, c'est une politesse qui est bien due à M. de Grandval, dit Adèle qui semblait ne pas vouloir laisser à d'autres le soin de trouver des raisons pour appuyer son avis; c'est indispensable. Nous

a-t-il fait polker, maman et moi, à ses matinées dansantes, — que maman elle-même le dise. — Ces matinées délicieuses, où vous n'avez jamais daigné venir ni l'un ni l'autre, ours que vous êtes !

— Nous étions si occupés, objecta Lambert, qui se fit aussi grave qu'il le put, pour se faire excuser par sa fille de n'avoir pas profité de tant de belles occasions de polker, lui aussi, chez M. de Grandval.

— Oui, redit du même ton Gérard, nous étions si occupés.

— Mais vous êtes toujours si occupés, messieurs !

— Oh ! oh ! dit Lambert en baissant la tête ; est-ce décidément nous, maintenant, qu'elle va prendre à partie ? »

Madame Lambert crut que la conversation serait finie par ces mots, qu'elle laissa tomber avec une profonde indifférence :

« Mon Dieu ! allez chez M. de Grandval, puisque Adèle trouve que c'est indispensable.

— Ah ! s'écria Adèle avec joie, je l'ai enfin emporté.

— Parce que votre mère le veut bien, ne l'oubliez pas.

— Ma mère le veut bien parce que j'ai raison.

— Nous le voulons tous, nous le voulons tous ! intervint aussi Gérard. L'incident est vidé, comme on dit au barreau ; il n'y a plus rien à ajouter.

— Pardon, dit Adèle, pardon!

— Ah! fit Lambert; il y a donc encore?... »

Un sentiment d'impatience plissa, réprimé pourtant tout de suite, les lèvres de madame Lambert.

« Il y a à ajouter, continua Adèle, que si vous allez chez M. de Grandval...

— Puisque c'est convenu...

— Permettez, mon père. Je dis que du moment où vous allez chez M. de Granval, il est de la plus simple convenance que vous l'invitiez à mon mariage. »

Ces derniers mots furent relevés par madame Lambert avant, pour ainsi dire, qu'ils fussent tombés de la bouche de sa fille. Elle répliqua :

« Une lettre d'invitation, comme à tout le monde, adressée de notre part à M. de Grandval, satisfera à toutes les convenances.

— Une simple lettre d'invitation?

— Oui.

— Mais, maman, M. de Grandval mérite mieux que cela

— Décidément, dit Lambert, Adèle est éprise, elle est folle de M. de Grandval. Sois donc un peu jaloux, Gérard, sois donc jaloux.

— Moi! répliqua Gérard en baisant la main d'Adèle, moi! D'ailleurs, je n'ai jamais vu M. de Grandval, j'ignore s'il est bien, s'il est mal.

— Il est fort bien, n'est-ce pas, maman? »

L'embarras de madame Lambert, à cette nouvelle question de sa fille, ne lui permit de répondre que d'une manière brisée :

« Oui... oui...

— Belles façons, continua bravement Adèle, sans remarquer si autour d'elle on partageait ou non son enthousiasme, tournure militaire, moustaches à faire peur : charmant! »

Lambert se retournant expressivement du côté de son associé Gérard :

« Tu entends?

— J'entends.

— Regard plein de fierté, poursuivit Adèle, de douceur et de distinction.

— Tu entends toujours?

— J'entends toujours.

— En cela ne te trouble pas?

— Cela ne me trouble pas.

— Et cela ne t'irrite pas?

— Cela ne m'irrite pas... non! pas plus que le signalement d'un passe-port. Et Gérard, s'inclinant vers Adèle, lui dit avec un sourire aussi naturel que ses paroles : Achevez, je vous prie, le passe-port, ou plutôt achevons d'en rédiger ensemble le signalement : Front?

— Noble et superbe, répondit Adèle.

— Bouche?

— Admirable.

— Teint ?

— Pâle et ardent.

— Taille?

— Haute, flexible et gracieuse.

— Caractère ?

— Adorable.

— Esprit?

— Vif, simple, charmant.

— Allons ! murmura en souriant Lambert et en promenant un regard de compassion sur Gérard, allons ! M. de Grandval se borne, je le vois, à être tout simplement un homme parfait des pieds à la tête.

— C'est probablement tout? dit à son tour et avec ironie madame Lambert, en passant près de sa fille.

— Mais non, ce n'est pas tout, répliqua Adèle avec la même naïveté.

— Eh! quoi donc encore? demanda Lambert un peu interdit à la fin de tant d'éloges.

— J'avoue, murmura lui-même Gérard, j'avoue...

— Voyons, dis-nous, Adèle, de quelle autre perfection tu prétends encore doter cet heureux M. de Grandval. »

Adèle répondit sans se déconcerter :

« M. de Grandval est gentilhomme ; il est vicomte de Grandval.

— Mais votre père est aussi gentilhomme ! riposta

madame Lambert avec un accent qui, puisant cette fois sa force dans la franchise de la situation, alla produire un étonnement inouï, incroyable, prodigieux sur Adèle, qui en resta tout étourdie.

— Mon père est gentilhomme ! mon père est... gentilhomme, » dit à deux fois Adèle avec le ton naïf et personnellement direct qu'elle aurait eu en disant à Lambert : « Êtes-vous bien mon père ? »

II.

— Oui, votre père est gentilhomme, répéta madame Lambert.

— Julie ! Julie ! » dit, d'une expression contrariée à l'excès, Lambert, qui indiqua dans cette interruption, un reproche auquel sa fille n'avait aucune raison, elle, pour s'arrêter. Aussi reprit-elle, dans le torrent de sa joie et dans son étonnement :

« Pas possible ! Mon père serait vicomte ?

— Il est mieux que cela ! »

Lambert, essayant de nouveau de protester contre les paroles de sa femme, éleva la voix pour dire :

« Julie, quelle nécessité y avait-il ?...

— Votre père est comte.

— Nous voilà trahis ! se dit à lui-même Gérard.

— Oh! reprit Adèle, et vous ne m'en avez rien dit, comte! Mais est-ce bien vrai, mon père?

— Quand je vous l'affirme.

— Mais, ma mère...

— Mon tour va venir, » se dit encore mentalement Gérard : « je m'y attends. »

Adèle ne revenait pas de sa surprise.

« Comte Lambert!... il me semble pourtant que le titre et le nom ne vont guère ensemble. Comte Lambert! cela sonne mal.

— Vous avez raison; mais votre père s'appelle le comte Lambert de Montbiron.

— A la bonne heure! voilà un vrai nom! voilà un vrai titre! Lambert de Montbiron! est-ce beau, est-ce riche à prononcer! C'est aussi beau que vicomte de Grandval. »

C'est en regardant Gérard que Lambert, malgré son désappointement, murmura :

« Toujours M. de Grandval! »

A quoi Gérard répliqua sur le même ton de résignation comique :

« Toujours!

— Mais alors, vous, ma mère, vous êtes comtesse de Montbiron.

— Sans doute.

— Et moi, vicomtesse de Montbiron?

— Incontestablement. »

Et sautant comme un chevreuil, Adèle s'écria :

« Vicomtesse de Montbiron ! vicomtesse de Montbiron ! Mais je vais casser toutes nos porcelaines !

— Elle est charmante, ta fille.

— Tu trouves, Gérard ?

— Mais alors, pourquoi donc, mon noble père, ne vous faites-vous pas appeler, comme vous en avez le droit, M. le comte de Montbiron !

— Tu ne devines pas ?

— Non.

— Comment ! toi, si intelligente et si fine ! Cherche.

— Non, je ne veux pas chercher, je veux savoir tout de suite.

— Tu le trouveras, ou tu ne le sauras pas.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! vit-on jamais sous le ciel, dit Adèle d'un ton larmoyant, vicomtesse plus malheureuse que moi ? »

Cette apostrophe d'Adèle, qui, à peine anoblie depuis deux minutes, se proclamait déjà la vicomtesse la plus malheureuse de la terre, mit en folle gaieté les trois personnes qui l'écoutaient, Lambert surtout, dont la discrétion et la mauvaise humeur ne tinrent pas devant cette colossale et si peu naïve naïveté.

Dispensant Adèle de deviner.

« Cela ferait admirablement au bas d'une facture, n'est-ce pas ? dit-il à sa fille : « Avoir reçu de M. Jacques ou de M. Jean, pour six tasses dorées et un su-

crier, la somme de soixante francs soixante-trois centimes. LAMBERT, *comte de Montbiron* »

L'orgueil d'Adèle fut confus et garda le silence, réserve dont Lambert profita pour continuer :

« Mon enfant, je tenais fort peu à t'instruire de ces particularités de famille ; mais puisque ta mère en a jugé autrement...

— Au moment de la marier, intervint aussitôt madame Lambert, la révélation devenait inévitable. Moi, j'ai pu pendant des années, pour complaire à vos calculs, me résigner à un effacement complet, à une obscurité pénible...

— Obscurité raisonnable, sage, ma chère Julie. Et d'abord, poursuivit Lambert, il n'a pas dû me répugner de cacher mon titre de comte sous un habit de manufacturier, quand Gérard, que voilà, en a fait autant avec son titre de marquis. »

Nouveau tressaillement d'Adèle à cette autre révélation.

« Vous seriez marquis, monsieur Gérard ! »

Gérard de répondre :

« Que voulez-vous, mademoiselle ?

— Marquis !

— Mon Dieu ! oui. Les plus célèbres ne sont pas faits autrement que moi, ajouta encore Gérard.

— Marquis !... mais c'est un rêve.

— Non, ma bonne Adèle, c'est une réalité dont nous

te devons maintenant l'explication, dit Lambert qui avait fini par prendre son parti, — voyant sa fille si heureuse, — sur l'indiscrétion de sa femme. Moi, poursuivit-il une fois lancé, moi, Lambert de Montbiron, et Gérard de Ronsac, mon ami, mon meilleur ami, n'avons apporté au milieu d'une société aristocratique, justement fière de son passé, qu'une fortune réduite d'âge en âge par nos braves aïeux. Nous avions éclairci nous-mêmes un patrimoine déjà fort mince, quand, un jour où, comme d'habitude, nous avions dîné ensemble au Café de Paris, nous nous sentîmes entraînés à nous communiquer nos projets d'avenir. Il ne nous restait plus guère à l'un et à l'autre qu'une vingtaine de mille francs. Prendre du service dans l'armée... c'était un peu tard pour Gérard; c'était beaucoup trop tard pour moi, qui, du reste, étais déjà marié. Alors nous en vînmes à énumérer, lui de son côté, moi du mien, toutes les grandes familles historiques, fameuses dans la robe et dans l'épée, dont les descendants se mettaient chaque jour à la tête de notre industrie française : ceux-ci dans des compagnies de bateaux à vapeur, ceux-là dans les chemins de fer. « Pourquoi ne ferions-nous pas comme eux? « Nous ferons comme eux! » nous écriâmes-nous, pleins d'espérance, Gérard et moi; mais, vu la médiocrité de nos ressources, ne pouvant nous engager que comme soldats dans cette armée industrielle composée de maréchaux, nous convînmes que

nous enfermerions d'abord nos titres au fond de notre secrétaire. Il ne fallait pas qu'une faillite vînt un jour salir notre écusson en plein tribunal de commerce. Et si, au contraire, Dieu secondait notre bonne volonté, si nous devenions riches, eh bien! nous reprendrions nos titres, nous nous ferions encore appeler : moi, M. le comte Lambert de Montbiron, et Gérard, M. le marquis de Ronsac. »

Adèle enthousiasmée de cette histoire généalogique de sa famille ne put s'empêcher d'interrompre Lambert par ce cri de triomphe :

« Ah ! mon père, c'est bien — c'est très-bien ! monsieur Gérard.

— Laisse-moi achever, dit Lambert. Aidés de mon oncle, nous fondâmes cette vaste manufacture de porcelaines, qui a prospéré au-delà de nos prévisions. Juge-nous maintenant. Nous aurions été des gentilshommes ruinés, à charge à la société et à nous-mêmes; nous sommes devenus de riches manufacturiers, d'honorables industriels. Voilà, ma fille, notre histoire à tous deux, à Gérard et à moi.

— Et votre fille, dit Adèle, la trouve admirable.

— Ainsi vous consentez, dit à son tour Gérard, à ne pas être tout de suite marquise de Ronsac, à attendre que les circonstances soient encore un peu plus favorables à cette révélation. Vous voulez...

— Je veux être heureuse tout de suite : voilà mon avis, monsieur Gérard.

— C'est te dire assez, répliqua Lambert, qu'elle est du tien.

— Et j'ajoute ceci, reprit sa fille. Puisque j'ai affaire maintenant à deux gentilhommes, je n'ai plus besoin de ce billet. » Elle déchira le billet où Lambert prenait l'engagement d'être revenu dans quatre jours à Fromonville. « Leur parole me suffit.

— Mais, malheureuse, tu crois donc que celle d'un négociant ne vaut pas celle d'un gentilhomme ?

— Mon père, je les crois excellentes toutes deux ; mais le négociant place plus particulièrement sa considération dans ce qu'il écrit, le gentilhomme dans ce qu'il promet. Ce sont deux formes différentes ; c'est le même principe. »

Lambert, enchanté, embrassa plusieurs fois Adèle, et comme gentilhomme, et comme négociant, et comme père surtout.

Madame Lambert qui, jusqu'alors, avait gardé le plus attentif silence, jugeant convenable de le rompre à cette extrême fin de la confidence faite à Adèle par son père, intervint par ces mots :

« Maintenant s'il m'est permis de donner aussi mon avis...

— Mais comment... ma bonne amie ! s'empressa de dire Lambert.

— Madame... nous l'attendions, ajouta Gérard.

— Eh bien ! reprit madame Lambert, je crois, moi,

contrairement à l'opinion de vous tous, que vous devez profiter de l'occasion qui se présente pour reprendre dans la société le rang qui vous appartient. Le mariage d'Adèle vous offre l'heureuse opportunité de déclarer et de signer vos titres, que nous pourrons ensuite, ma fille et moi, porter publiquement. »

La contrariété déjà exprimée par Lambert éclata de nouveau dans cette réplique brusque qu'il fit à sa femme.

« Ce que tu veux là, ma chère Julie...

— Je l'ai toujours voulu.

— C'est peut-être encore un peu tôt. »

Gérard appuyant l'opinion de son ami :

« Il me semble aussi...

— S'il faut nous expliquer franchement, je ne vous cacherai pas, monsieur Gérard, que c'est une condition que je mets en vous donnant ma fille.

— Mon Dieu, madame, que Lambert décide : quant à moi, je me conformerai entièrement...

— Et moi, je te demanderai, ma bonne amie, d'attendre que j'aie consulté mon oncle pour me ranger tout à fait à ton opinion.

— En ce cas, j'attendrai, » dit le plus gracieusement du monde madame Lambert, qui n'avait pas été fâchée pour deux raisons de voir mettre cette discussion sur le tapis : la première, parce qu'elle venait de s'assurer du moment où elle pourrait enfin se parer publiquement du

titre fort beau, à ses yeux, de comtesse de Montbiron; la seconde, parce qu'elle avait étouffé, du moins le croyait-elle, une conversation redoutée, sous les débris d'une autre conversation.

« Pour moi, reprit Adèle, comme pour couronner ce propos qui semblait toucher à sa fin, pour moi, je ne serai pas fâchée, je l'avoue, quand nous irons à Blancménil, chez M. de Grandval...

— Elle revient à M. de Grandval! murmura Julie consternée.

— Je ne serai pas fâchée, dis-je, lui qui tient tant à ces choses-là, de faire pompeusement annoncer à la porte de ses salons : — Madame la comtesse de Montbiron! »

Malgré le dépit ou plutôt la crainte qui la rongeait, madame Lambert accompagna intérieurement la fanfaronnade de sa fille de ces paroles ambitieuses: « En effet, quel beau moment!

— Suivi, bien entendu, de cette autre acclamation, poursuivit Adèle : — Et madame la marquise de Ronsac! Oh! M. de Grandval n'en reviendra pas.

— Je croyais, ma chère Adèle, que vous n'aviez plus rien à dire sur M. de Grandval.

— Maman, je n'ai plus rien à ajouter. »

Madame Lambert respira.

« Oui, mais moi j'ai à ajouter, » reprit Gérard.

La respiration de madame Lambert, libre à peine, fut aussitôt comprimée.

« J'ai à ajouter, puisque les rangs sont reconnus maintenant, que M. de Grandval a une qualité que vous avez oubliée, mademoiselle, parmi toutes les belles qualités dont, à bon droit, vous l'avez favorisé.

— Laquelle? — Oh! dites-la-moi. Quelle est cette qualité?

— M. de Grandval est joueur comme les cartes.

— Oh! oui... malheureux! dit mentalement madame Lambert, difficilement résignée à voir revenir sans cesse ce nom de Grandval au milieu de toutes les conversations tour à tour essayées soit par elle, soit par les autres. Il est rare que ces opiniâtretés, ces obstinations mystérieuses de dialogues ne soient pas des signes certains de quelque fatalité qui se prépare dans l'ombre.

— Mais tu connais donc M. de Grandval, demanda Lambert à Gérard, pour savoir?...

— Non, mais il est assez connu. On sait qu'en trois ans il a perdu quinze cent mille francs aux eaux de Hombourg.

— Quinze cent mille francs! » s'écria Adèle épouvantée.

Les doigts de madame Lambert pétrissaient son mouchoir qu'elle mettait en lambeaux.

« Oui, quinze cent mille francs, répéta Gérard. On

sait encore que l'année dernière, aux eaux d'Aix, il perdit une fois trois cent cinquante mille francs; et que sans le baron de Yarnoff, qui lui prêta cette somme, il se serait fait sauter la cervelle. »

Julie murmura : « Mon Dieu ! oh ! mon Dieu !

— On sait encore, poursuivit Gérard avec une cruauté d'autant plus féroce qu'il n'en avait pas la conscience, qu'il a vendu toutes les propriétés qu'il possédait en Bretagne, toutes les actions qu'il avait dans les chemins de fer, et enfin la magnifique galerie de tableaux italiens et flamands qu'on admirait dans son château de Blancménil, toujours pour acquitter, — car il est homme d'honneur avant tout, — ses énormes pertes au jeu. »

Ces mots se brisèrent entre les lèvres émues de madame Lambert : « Fatale passion ! elle le tuera ! »

— Je suis assez porté à croire à tout ce que tu viens de dire de la passion effrénée de M. de Grandval pour le jeu, quand je rapproche ces bruits d'un événement, dit Lambert, d'un événement...

— Quel événement ? » demanda, sans pouvoir retenir l'élan de sa curiosité surexcitée, madame Lambert.

A quoi Lambert répondit : « Je vous en parlerai dans un instant.

— Cet instant sera un siècle, pensa madame Lambert.

— C'est égal! dit Adèle, personne ne polke aussi légèrement que lui. C'est un enchantement de danser avec M. de Grandval. »

Lambert poussa Gérard du coude en lui désignant Adèle et en lui disant :

« Mais tue-la donc! tue-la donc!

— Quand nous serons mariés, parce qu'on m'acquittera, répondit Gérard.

— Vous êtes tous plus charmants les uns que les autres, mais vous oubliez que l'heure de mon départ pour Fontainebleau approche.

— Mon cher Lambert, il n'est que sept heures...

— Eh bien! je pars à huit heures précises par la voiture des frères Jolibœuf.

— Qui passe à cinq minutes d'ici, au bout du sentier.

— Sans doute, ma chère Adèle, mais nous n'avons pas dîné... et ce n'est pas trop d'une heure. Dînons donc tout de suite. »

Madame Lambert s'approcha d'un poteau adossé contre un tronc d'arbre, et tira un anneau, dont la traction tendit le fil de fer d'une sonnette; un domestique accourut.

« Nous dînerons ici, lui dit-elle ; on apportera la table toute servie.

— Madame l'a déjà ordonné.

— Très-bien; alors servez. »

Lambert dit au domestique qui se retirait :

« Louis ?

— Monsieur?

— En revenant, vous m'apporterez mon manteau, ma casquette et mes gants de voyage.

— Et les deux pistolets, dit Gérard, qui sont sur ma cheminée. Prenez garde, ils sont chargés. »

Le domestique se retira.

« Tu emporteras ces pistolets avec toi, dit Gérard à Lambert. De l'endroit où tu descends de voiture jusqu'au château de Bellevue, chez ton oncle, tu as à traverser une partie de la forêt qui n'est pas très-sûre.

— Ne partez pas alors ! ne partez que demain, s'écria Adèle. Une forêt qui n'est pas très-sûre n'est pas sûre du tout.

— Mon ami, ajouta madame Lambert, je joins ma prière à celle de notre fille. Si vous pouviez remettre à demain....

— Impossible !

— Mon père....

— Tu avais bien besoin, Gérard, de faire demander ces pistolets, de parler de la forêt ! Adèle lit déjà dans la *Gazette des Tribunaux :* « Hier, un honorable ma-« nufacturier, — tous les manufacturiers en danger « sont honorables, — de la commune de Fromonville, « traversait une allée de la forêt de Fontainebleau,

« quand tout à coup il vit sortir du fourré deux hommes « à figure sinistre.... »

Adèle, en joignant les mains et d'un accent désespéré :

« Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! mon père est perdu !

— Que disais-je ? Folle, c'est une supposition.

Voilà ton ouvrage, Gérard. Voyons, Adèle, rassure-toi. On ne me tuera pas, je m'y engage. Veux-tu que je te souscrive un autre billet ? »

Deux domestiques en jolie livrée orange entrèrent dans le rond-point des Lilas, portant chacun par une extrémité une longue table richement couverte de flambeaux allumés, de nappes brodées, d'argenterie du meilleur goût, de mets choisis et de vingt accessoires qui dénotaient la délicatesse et l'aisance des propriétaires de la manufacture de Fromonville. On sentait qu'ils avaient transplanté dans leur petite colonie, dans leur ruche industrieuse, leurs bonnes habitudes de l'existence parisienne, les traditions sacrées du confortable du Café de Paris. On aurait pu se croire à Paris, à l'ordre dans le service, à la tournure grave, à la propreté exquise des serviteurs. Ceux qui connaissaient le passé, d'abord si brillant, puis si difficile, des deux jeunes associés, auraient éprouvé un sentiment de joie et de contentement sérieux à voir, par ce tableau d'intérieur, la position qu'ils avaient reconquise par le travail, l'intelligence et l'économie. Ils avaient, pour ainsi

dire, rehaussé leur noblesse dans cet autre combat victorieux avec les obstacles d'une nouvelle existence ; éclairci leur blason au feu de l'activité commerciale qui, elle aussi, a ses luttes, ses dangers et ses blessures mortelles. Après les avoir regardés sérieusement et d'une figure un instant sévère, leurs braves aïeux leur auraient tendu la main en leur disant : « Allons, mes enfants, courage ! Ce n'est pas mieux que nous ; mais c'est bien ! »

Le valet de chambre de Lambert, Louis, qui était revenu avec les gants, le manteau, la casquette de son maître et les pistolets de Gérard, dit en s'inclinant :

« Madame est servie.

— A table ! s'écria joyeusement Lambert ; à table ! il n'est que temps. La diligence des frères Jolibœuf n'attend pas, vous le savez.

— A table ! » redit Gérard en offrant le bras pour conduire à sa place madame Lambert.

Adèle s'empara du bras de son père.

Après avoir déposé sur un banc de jonc le manteau, la casquette, les gants et les pistolets, le valet de chambre se retira.

Tandis que les quatre convives dînaient, Lambert, en versant à boire à sa femme et en s'adressant à tous, dit :

« Que pensez-vous du château de Blancménil, dont

nous parlions tout à l'heure, ce beau château de M. de Grandval? »

Cette fois, ce fut avec un découragement complet que madame Lambert dit dans le fond de son cœur :

« Encore lui ! encore M. de Grandval ! »

Elle faillit laisser tomber le verre dans lequel son mari lui versait à boire.

III.

« Que pensez-vous, redit Lambert avec le décousu particulier aux propos de table, du château de Blancménil, dont nous causions avant le dîner? »

Les réponses ne se firent pas beaucoup attendre.

« C'est une véritable habitation seigneuriale ! — On devine que c'est Adèle qui parlait — superbe, incomparable, merveilleuse. »

Ne voulant pas paraître indifférente à la conversation, madame Lambert dit aussi :

« C'est la plus belle propriété du département, à ce qu'on assure. »

Et Gérard d'ajouter chaleureusement :

« Un parc magnifique, plein de lièvres, de perdrix, de faisans, la plus belle chasse que je connaisse. »

Bientôt ce fut un ensemble mélodieux d'éloges qui se formula tour à tour ainsi :

« Un parterre aussi riche en fleurs rares que celui de Versailles.

— Un étang qui fourmille de poissons.

— Et le château ! un palais.

— Un véritable palais de fées !

— Et quelle vue majestueuse du haut de la terrasse! On dirait celle de Saint-Germain ou de Meudon.

— Rien n'est plus beau au monde !

— C'est là précisément, dit Adèle à sa mère, qui avait exprimé cette dernière opinion plutôt pour terminer que pour continuer le panégyrique, c'est là ce que vous disiez l'autre jour sur la terrasse même. Vous ajoutiez qu'on passerait volontiers sa vie au château de Blancménil. »

Madame Lambert s'écria avec un étonnement parfaitement joué :

« Ai-je dit cela?

— Vous l'avez même dit plusieurs fois.

— Alors... je l'aurai dit.

— Cela, ma chère amie, repartit Lambert, qui voulut prendre parti pour sa femme dans une conversation qu'il avait allumée à dessein et dont il tenait, pour ainsi dire, la dernière explosion dans la main, cela prouve au plus haut degré ton excellent goût. Il ne faut pas se défendre de cette exaltation.

— Il n'y a pas eu précisément exaltation, » dit en souriant, mais du bout des lèvres seulement, madame

Lambert, qui, dans ce moment, ne se sentit pas beaucoup aimer sa fille. Il est vrai de dire, et sans doute il est temps de dire que sa tendresse pour elle, sans être complétement nulle, n'avait rien d'exemplaire au fond. La cause, la seule cause de cette froideur, inappréciable pour les étrangers fort désintéressés dans la question, et mal interprétée par madame Lambert elle-même à elle-même, était dans l'âge, rien que dans l'âge que lui donnait trop généreusement sa fille en grandissant près d'elle, et en grandissant en âge d'abord, puis en grâce et en beauté. Tant qu'Adèle était restée enfant, elle l'avait adorée autant qu'une mère peut adorer sa fille; mais quand la fleur était peu à peu devenue le fruit, l'arbre aurait souhaité de le cacher sous toutes ses feuilles, désir qui ne ressemblait pas certainement à de la haine, résolution quelquefois réussie, qui n'allait pas jusqu'à la dureté, mais ensemble injuste de sentiments répulsifs, dont s'étonnait madame Lambert elle-même dans ses moments de calme et d'impartialité maternelle. Ainsi, quoiqu'elle n'aimât pas sa fille, elle se serait reproché comme un crime de la laisser à la maison quand elle allait se distraire dans le monde. On a vu qu'Adèle l'avait constamment accompagnée dans les plaisirs et les fêtes du château de Blanceménil, chez M. de Grandval, et pourtant, c'était depuis son assiduité au château de Grandval, ce qui prouve bien la violence que s'imposait madame Lambert en se montrant froide

et indifférente envers sa fille; c'est depuis cette assiduité, disons-nous, que s'était manifesté son éloignement pour elle. Dans le cercle de cette contradiction s'agitait une lutte dont elle paraissait se réserver toutes les meurtrissures et tous les coups, mais dont elle ne pouvait pourtant empêcher les éclats d'aller jusqu'à sa fille, éclats qui se traduisaient, ainsi qu'on l'a remarqué, en contradictions d'opinion sur presque chaque objet, en paroles réservées quand elles n'étaient pas piquantes, et presque constamment en dédains silencieux pour les véritables succès de sa fille dans le monde comme beauté, comme franchise de naturel, comme rapidité, et l'on pourrait dire comme héroïsme dans l'intelligence.

« Ah ! si Blancménil était à nous, » s'écria Adèle.

« Demandons tout de suite Fontainebleau, dit Gérard d'un ton ironique; mais pourquoi ne demandons-nous pas Fontainebleau ? »

Froidement Lambert laissa tomber ces mots :

« Eh bien ! Blancménil est à nous.

— Mon père, je vous en prie, ne nous faites pas de ces frayeurs-là.

— Blancménil est à nous.

— Adèle a raison, dit madame Lambert, la plaisanterie est charmante.

— Je ne trouve pas, ajouta Gérard.

— Blancménil est à nous, vous dis-je.

— Cette énigme?...

— Vous allez avoir tous les trois et immédiatement le mot suprême de cette énigme. M. de Grandval, à qui appartient Blancménil, est perdu de dettes.

— Il était écrit, pensa douloureusement madame Lambert, qu'aujourd'hui il ne serait question que de lui, rien que de lui. Que nous réserve donc le sort?

— Oui, perdu de dettes, et voilà ce qui me faisait dire tantôt à Gérard qu'il ne se trompait pas en nous affirmant la ruine complète du vicomte.

— Sa ruine complète! »

Ces mots retentirent dans le cœur de madame Lambert.

« Mais laissons là le vicomte de Grandval. Vous supposez bien que ce n'est pas moi qui ai l'insolence de vouloir acheter quinze cent mille francs le château de Blancménil.

— Nous ne le supposons pas, non!

— Vous avez tous raison, mon cher Gérard.

— Malheureusement!

— Voyons, vas-tu te plaindre du sort, toi aussi, Adèle?

— Non, mon père.

— A la bonne heure!

— La vicomtesse de Montbiron est en ce moment la plus heureuse des vicomtesses. »

Lambert reprit :

« C'est mon oncle qui achète Blancménil, non pas pour lui, mais pour nous, pour nous seuls, qu'il veut absolument avoir pour voisins. Bellevue et Blancménil ne feront plus qu'une propriété, comme lui et nous ne ferons plus qu'une famille. Donc il achète Blancménil où nous pourrons, sans altérer la physionomie de ce beau domaine, transporter la manufacture de porcelaines et faire notre résidence. »

Dans le fond de son âme madame Lambert se dit : « Oh ! non... trop de souvenirs... jamais ! »

« Ainsi, dans trois mois, continua Lambert, nous seront installés au château et nous dînerons l'été prochain sous les beaux ombrages de Blancménil. Qu'en dis-tu, mon Adèle ?

— Je dis que notre oncle est le dieu des oncles ! Mais comment le payer de tant d'amitié ? comment reconnaître jamais tant de bontés ?

— Ma fille, je sais bien comment, moi !

— Vous ?

— Et Gérard le sait bien aussi.

— Moi ? mais... »

Gérard et Adèle se regardèrent.

« Parbleu ! vous devriez le deviner : en le rendant oncle une fois de plus.

— Je le veux bien ! s'écria naïvement Adèle.

— Et moi aussi, ajouta Gérard ; s'il ne faut que cela !

— Blancménil est donc à nous! à nous!

— Oui, mon Adèle, à nous quatre.

— A nous quatre. Mais j'y pense.... et M. de Grandval?

— Mon enfant, nous ne l'achetons pas avec le château.

— Non! nous ne sommes pas assez riches pour le payer : il polke trop bien.

— Ah! monsieur Gérard, c'est de moi que vous vous raillez.

— Non, mademoiselle, je vous jure.

— Ma chère amie, continua Lambert en posant affectueusement sa main sur celle de sa femme dont il avait fini par remarquer les nombreuses distractions, tu sembles n'éprouver, en vérité, aucune joie de cette acquisition qui ravit ta fille et nous tous.

— Pardon, mon ami, pardon! Mais une si riche résidence me cause quelque crainte, je l'avoue.

— Quelque crainte? que veux-tu dire?

— Quelque hésitation, s'il faut parler plus juste.

— Quelque crainte... quelque hésitation... mais tu t'écriais tantôt que c'était une propriété unique, merveilleuse! Tu aurais voulu y passer ta vie.

— Sans doute... sans doute...

— Eh bien! alors?

— J'ai réfléchi : à quel train prodigieux de maison, à quelles dépenses extraordinaires n'oblige pas la pos-

session d'une aussi vaste propriété? Il faut sans cesse inviter, constamment recevoir.

— Mais tu ne détestes pas trop recevoir, ma chère amie.

— Cela entraîne à donner des fêtes, des bals, des soirées....

— Mais tu les adores, maman, les fêtes, les bals, les soirées.

— Adèle!... Adèle!

— On est regardé comme les seigneurs du pays, poursuivit madame Lambert, quand on a un si somptueux château.

— Tu as tenu, ma chère amie, à ce que nous fussions comte et marquis.... il faut bien un château seigneurial à nos seigneuries. Allons, allons! tu te laisseras faire violence. Mais, est-ce que je n'entends pas les grelots de la diligence des frères Jolibœuf? Attention! »

On fit silence autour de la table.

« Oui, je les entends, mon père. Déjà! »

Madame Lambert dit : « Oh! elle est encore loin. » Et les lèvres de son cœur murmurèrent : « Elle n'arrivera donc jamais! elle n'arrivera donc pas pour finir mon supplice et commencer le seul bonheur que j'aie sur la terre? »

Lambert en se levant, dit à sa femme :

« Mais non, elle n'est pas très-loin. Mes bons amis, le

moment de vous quitter approche. Tenez, je crois que vous feriez bien aussi de vous retirer. L'air est très-frais ce soir ; mais oui...

— Mais non, mon père, il est très-doux, au contraire : c'est la plus délicieuse soirée que nous aurons eue de cet automne.

— Et parce que l'air est si doux, ma fille, au lieu de te retirer, comme je vous le conseille, tu aimerais beaucoup mieux, je gage, aller te promener avec Gérard dans la grande allée des tilleuls.

— Mais oui....

— Voyez-vous...

— A moins toutefois que M. Gérard ne craigne l'air du soir.

— Je le crains beaucoup, mademoiselle, pour mon ophthalmie, pour ma sciatique, pour mon catarrhe et pour mon rhumatisme aigu.

— Silence ! futurs époux, silence ! le temps ne vous manquera pas pour vous disputer, vous taquiner, une fois que vous serez mariés. Paix ! on vous permet jusqu'à dix heures la grande allée des tilleuls. N'est-ce pas, Julie ?

— Tout ce que vous faites est bien, mon ami. Je serai seule ! seule ! pensa ensuite madame Lambert.

— Cette fois les grelots de la voiture des messieurs Jolibœuf ne sont pas loin. Je les ai dans les oreilles.

— Encore un instant, mon père, encore un instant. »

On aurait pu voir, si la nuit n'était tout à fait venue, la bouche de madame Lambert murmurer des paroles brûlantes d'impatience et d'inquiétude; et ces paroles étaient celles-ci : « Ah! si Lambert allait manquer le passage de la diligence! » Cependant elle eut assez d'empire sur elle-même pour dire tout haut :

« Adèle a raison, mon ami, demeurez encore un instant. »

En mettant son manteau, sa casquette et ses gants, Lambert répliqua :

« Impossible! Je n'ai que le temps de vous embrasser, et je vous embrasse. Adieu, ma femme!

— Revenez-nous le plus tôt possible! Et tout bas Julie disait : « Qu'il parte! mais qu'il parte! »

— C'est signé, ma chère Julie, il faut que je sois revenu dans quatre jours. Adieu, Adèle! adieu, ma fille.

— Adieu, excellent père! Quatre jours seulement, entendez-vous? rien que quatre jours : je n'ai plus votre billet, mais j'ai votre promesse. »

Lambert serra cordialement la main à son ami.

« Au revoir, Gérard!

— Au revoir! Et tu partais ainsi? ajouta Gérard en retenant son associé par les deux bras, nouveau temps d'arrêt qui fit bouillonner le sang de madame Lambert.

— Quoi donc?...

— Et tu oubliais!

— J'oubliais!... qu'est-ce que j'oubliais?

— Oh! il ne partira pas, dit tout bas madame Lambert, il ne partira pas! Ce Gérard qui le retient!... »

Gérard mit dans les mains de Lambert les pistolets descendus quelques minutes avant le dîner par le valet de chambre.

« Imprudent! partir ainsi!...

— Voyons, donne, Gérard, puisque tu y tiens tant.»

Lambert glissa indifféremment les pistolets dans sa poche.

« Tu crains toujours... toujours ton corbeau, n'est-ce pas?

— Toujours mon corbeau.

— Encore une fois, adieu tous, au revoir!

— Ma foi! dit Gérard, nous allons, si tu le veux, t'accompagner, Adèle et moi, jusqu'à la grille.

— Oh! oui, monsieur Gérard.

— Bravo! venez, mes amoureux, venez! »

Lambert prit ensuite Adèle sous un bras, Gérard sous l'autre bras, et il s'éloigna joyeusement avec eux du rond-point des Lilas, en disant à sa femme : « Julie, ne sois pas jalouse de mon bonheur : je ne les verrai pas de quatre jours. Allons! encore une fois, venez, mes amoureux : venez! »

« Seule, enfin! s'écria avec une suprême expansion

de bonheur madame Lambert dès qu'ils furent tous trois partis; seule enfin! J'ai cru que ce dîner ne finirait pas, que cette diligence ne passerait jamais; j'ai cru qu'il ne partirait plus, qu'Adèle et Gérard ne me quitteraient pas de toute la soirée. Je n'ai pas vécu pendant ces dernières heures, ajouta-t-elle en s'appuyant contre un arbre pour se soutenir, tant ces diverses émotions l'avaient fatiguée, et pour prolonger son regard le plus possible au loin, afin de s'assurer que ceux qui étaient partis s'éloignaient de plus en plus. Aux lueurs de la lanterne fixée à l'un des poteaux plantés tout près d'elle, elle regarda avidement l'heure à sa montre. Bientôt huit heures et demie, murmura-t-elle: c'est à huit heures et demie : il va venir! Dans quelques minutes il sera à m'attendre à la porte du petit parc; dans quelques minutes je serai près de lui. Ah! je n'ai jamais tant souhaité de le voir. J'ai besoin qu'il me parle, qu'il me rassure de sa voix si jeune et si persuasive, qu'il me dise que tous ces bruits répétés par Gérard sont faux, exagérés, menteurs; lui accablé de dettes, lui ruiné par le jeu, lui réduit à vendre son château de Blancménil! Il quitterait donc Blancménil; il s'éloignerait, il partirait : et moi, alors?... moi je le suivrai. Malheureuse! quel avenir! Oh! la vie des passions est dévorante, elle est terrible! Que j'ai souffert pendant ce dîner! Je me sentais chanceler, je me voyais pâlir; mon trouble me rendait stupide. Je per-

dais la tête. Elle est encore en feu. Oh ! pourquoi cet amour, ce dernier amour est-il venu surprendre ma vie? Il me tuera, je le sens ; y renoncer, c'est trop tard : qu'il me tue »

C'est dans cet état d'exaltation fiévreuse que madame Lambert attendait, sa montre pressée dans sa main, la minute qui la séparait du moment où elle se rendrait par la petite porte du bois à la rencontre de M. de Grandval. La nature, si sévère à cette époque de l'année, semblait avoir pris plaisir à se mettre en rapport par quelques-unes de ses harmonies avec l'agitation de cette âme ardente, troublée et pourpre comme elle. C'était la fin de l'automne et le dernier déclin du jour. Si les vastes champs de vigne n'avaient plus que leurs feuilles, beaucoup d'arbres portaient encore leurs fruits. Des bandes circulaires de feu s'allumaient au-delà de ces champs et de ces vergers, dont les exhalaisons suaves aromatisaient énergiquement l'air, cernaient l'horizon et disaient les derniers vestiges du jour, la dernière heure de la chute majestueuse du soleil. La saison et le jour s'en allaient ensemble sous les regards mélancoliques et passionnés de celle qui ne voulait pas se mêler à ces doubles adieux, et qui en partageait cependant la sublime tristesse. Elle opposait la résistance de la volonté et de l'intelligence à cette agonie attachée à toutes les choses de ce monde, naturé, jeunesse, charme et beauté ; seulement les douces choses

qu'elle avait sous les yeux, et les arbres qui avaient fleuri et les vignes qui avaient eu aussi leur avril, et les bois épais qui avaient été si verdoyants, et le jour qui avait été si jeune, si clair et si lumineux, se laissaient faire, ils se laissaient briser, décolorer, ternir, emporter sans se plaindre, par cette loi commune de l'anéantissement, de la mort universelle : l'automne tombait sans murmure, le jour mourait avec résignation, le cœur de la femme seul se révoltait, se débattait et sentait, comme l'a dit Pascal, sa supériorité en sentant que la montagne l'écrasait, tandis que la montagne, elle, n'éprouve rien lorsqu'elle écrase.

« Oh ! pourquoi, nous autres femmes, s'écria madame Lambert au milieu de ce paysage qui se fondait dans l'obscurité et s'engloutissait dans la terre chargée d'ombres, pourquoi nous autres femmes n'avons-nous qu'une idée dans la tête, qu'un sentiment qui nous anime, qui nous élève? Aimer, toujours aimer! Pourquoi n'avons-nous pas comme les hommes le travail, les misères de la vie ; mille préoccupations qui nous détourneraient de l'abîme de notre fatale imagination ? — Oh ! mon Dieu ! à défaut de ces diversions qui nous sont interdites, sauvez-moi, sauvez-moi par le malheur ; et je vous remercierai. Car je m'en veux, car je me blâme, car je me déteste ; mais je l'aime, mais je l'aime avec toute la folie de la jeunesse, avec tout le désespoir d'un cœur qui comprend bien qu'après cette flamme

et cette clarté, il n'y aura plus là que la nuit et de la cendre. Je l'aime parce que je sens qu'après cela je n'aimerai plus; et ne plus aimer, c'est affreux : c'est la mort. Si ce n'était que la mort! C'est l'abandon, c'est la solitude, c'est la vieillesse. La vieillesse! Ah! repoussons ce fantôme, il me fait peur, il me fait froid. »

Madame Lambert se cacha un instant le visage dans ses mains; elle pleurait, elle étouffait. Comme si ce désespoir eût été une prière, et comme si cette prière eût été exaucée, la lune monta tout à coup derrière le paysage, et la cloche d'une paroisse lointaine sonna les derniers offices du soir. L'effet de cette clarté si blanche et de ce murmure pieux lui arrachèrent des larmes; elle s'assit sur un banc de gazon, jeta sa tête malade de mélancolie et d'amour dans un fouillis de fleurs plantées en corbeilles au-dessus et autour de ce gazon, et elle pleura. Que de souvenirs, que de pensées, que de sensations, que de reproches, que de terreurs furent adoucis par cette voix plaintive de la cloche et les douces lueurs qui venaient du ciel! Son trouble, sans être moins profond, devint moins amer. Après avoir donné à cet épanouissement de l'âme la dernière minute de l'attente, et avoir parcouru avec encore plus de rapidité que la lumière de l'astre n'arrivait à ses yeux humides de larmes un circuit de raisonnements tantôt renversés par la passion, tantôt relevés par les efforts de sa conscience, elle se leva en s'écriant, car personne

n'était plus là pour l'entendre : « Non ! non ! il m'aimera toujours, il me le dira sans cesse comme il va me le dire, son cœur sur mon cœur, dans un instant; et cet inépuisable amour sera ma joie, mon bonheur, mon éternelle jeunesse ! Voici l'heure, courons ! Je voulais aujourd'hui me faire un peu désirer; je voulais essayer de le faire attendre au moins cinq minutes; c'est impossible ! courons. »

Elle allait s'éloigner pour se rendre à la petite porte du bois où devait l'attendre M. de Grandval, elle entendit un bruit, un frémissement confus dans l'un des massifs de verdure terminant l'une des allées qui aboutissaient au rond-point des Lilas qu'elle se disposait à quitter. Elle s'arrêta, elle regarda, elle écouta.

Un homme sortit du massif.

« Quelqu'un » se dit madame Lambert effrayée.

L'homme s'avança vers elle avec précaution.

« Est-ce vous, M. Gérard ?

— C'est moi, madame, répondit faiblement une voix qui n'était pas celle de Gérard.

— Vous?...

— Le domestique de M. le vicomte, madame.

— Son domestique !... que veut dire ?...

— M. de Grandval m'a chargé, madame, de vous remettre à quelque prix que ce fût la lettre que voici.

— Une lettre ?... donnez, donnez ! »

Le domestique se retira.

Madame Lambert se hâta de décacheter la lettre du vicomte.

Elle tremblait.

« Une lettre, quand je l'attends, une lettre !... que signifie?... Lisons vite, lisons ! »

Elle s'approcha de la lanterne et, le cœur ému, les mains agitées, elle lut :

IV.

« Mon adorable amie,

« Vous m'apprenez ce matin qu'il partira ce soir à « huit heures pour Fontainebleau et que vous vous « trouverez à la petite porte du bois. Non, jamais je « n'ai si vivement appelé de toutes les forces de mon « âme cette heure d'amour. Mais voyez la fatalité, il « m'est impossible de profiter de ce rare bonheur. »

— J'avais un pressentiment, dit madame Lambert, qui continua :

« Une affaire des plus importantes, des plus gra- « ves, une affaire d'où dépend ma vie m'appelle à « Paris. »

— D'où dépend sa vie?...

« Je pars, je cours à l'instant même à Paris, chez « mon banquier, pour savoir s'il peut mettre à ma « disposition une somme de cent vingt-quatre mille « francs. »

— Il aura joué, il aura perdu ! Cent vingt-quatre mille francs ! »

Madame Lambert poursuivit sa lecture :

« Je serai de retour demain matin à huit heures pré- « cises. Aussitôt arrivé, je vous enverrai mon domesti- « que pour vous apprendre que j'ai obtenu le résultat « désiré. Il sera à Fromonvile à neuf heures, à neuf « heures juste. Il sonnera de toutes ses forces à la grille. « Soyez attentive ! »

— Si je le serai !

« Et il disparaîtra aussitôt qu'il aura sonné. Cela « voudra dire que tout va bien. »

Madame Lambert achevait cette phrase qui voulait être rassurante et qui l'était si peu, tandis que son mari s'avançait doucement, doucement vers elle, sur la pointe des pieds, car il l'avait vue lire, et il tenait à la surprendre brusquement par son retour si peu attendu à Fromonville. « Comme elle va être étonnée, se disait-il, en continuant à s'approcher avec précaution du rond-point des Lilas et le sourire sur les lèvres, quel cri d'étonnement elle va pousser ! Il est impossible, se disait-il encore et en avançant toujours vers elle, de mieux se placer qu'elle n'est là pour se prêter au tour que je

vais lui jouer. Sa tête, toute dans la lumière, l'empêche de me voir; moi qui marche dans l'ombre, moi qui dans quelques secondes, vais lui dire : « Me voilà ! »

Lambert n'était plus qu'à trois pas de sa femme qui, continuant à lire, en était arrivée à cette phrase de la lettre, toute déployée entre ses mains, à la clarté de la lanterne : « Ce signal voudra dire aussi que je vous « verrai dans la soirée à l'endroit et à l'heure indi- « qués pour aujourd'hui. Mais retenez bien ceci, ma « chère amie : si à neuf heures vous n'entendiez pas « cette cloche, c'est que... »

Lambert, dont la tête effleurait enfin celle de sa femme, lui enleva vivement la lettre des mains.

Madame Lambert poussa un cri.

L'espoir de son mari fut donc parfaitement justifié. Il ne s'attendait pas cependant à un cri aussi plein d'épouvante.

« C'est moi ! »

Lambert avait la lettre du vicomte de Grandval dans la main.

« Oui, c'est moi.

— Ah ! c'est... ah ! c'est... ah ! c'est vous.

— Un billet doux que Madame a reçu pendant mon absence ? »

Le rire de Lambert était charmant. Comme son tour avait réussi !

Terrifiée et regardant toujours la lettre que son mari

tenait, madame Lambert en souriant, elle aussi — mais quel sourire! — balbutia :

« C'est que..... je vous croyais..... je vous croyais parti..... je vous croyais déjà très-loin..... oui, très-loin. »

D'un ton des plus légers, Lambert répondit :

« Tu croyais cela?

— Oui... est-ce que?...

— Je suis parti, en effet, mais je n'étais pas très-loin. »

La gaieté de Lambert, dont la main ne quittait pas la lettre, glaçait d'épouvante sa femme; et cette gaieté meurtrière ne cessait pas.

« Comme je te le disais, je suis parti, en effet, mais je n'étais pas très-loin. Figure-toi, ma chère amie, qu'il m'est arrivé un accident...

— Un accident?... Mais que me dit-il?... Ses paroles ne sont pour moi qu'un bruit confus... Il me parle pourtant...

— Un accident des plus comiques et des plus burlesques qui soient au monde, ma chère amie.

— Vous m'effrayez.

— Comment! je t'effraye?...

— Sans doute. Vous me dites...

— Je te dis : Un accident des plus burlesques qui soient au monde.

— Ah! oui, très-bien; j'avais mal compris.

— Tu as compris, maintenant?

— Parfaitement. D'abord je n'avais pas bien entendu. Il vous est arrivé un des plus tragiques accidents qui soient au monde.

— Mais non, mais non... des plus burlesques. Ah! ça, ma chère Julie...

— Des plus burlesques... des plus burlesques... oui, des plus burlesques. Et cette lettre! cette lettre! Ah! mon Dieu! que va-t-il arriver? »

Lambert continuant avec la même placidité d'esprit et la même joie d'avoir ménagé cette heureuse surprise à sa femme, ajouta en froissant la lettre entre ses doigts baignés de contentement :

« Gérard, qui croyait avoir si bien prévu et si bien calculé tous les événemens de mon voyage, en a oublié un. Cet excellent Gérard!

— Ah! il en a oublié un...

— Oui, mais un qui en vaut mille. Tu vas voir...

— Que vais-je voir?...

— Comme tu es impatiente, ma chère amie! Je comprends cependant que ce que je te dis t'intéresse beaucoup; mais...

— Non! c'est que j'ai peur de vous fatiguer....

— Il est de fait que la secousse violente que j'ai éprouvée...

— Ah! c'est délicieux!

— Comment délicieux? »

Madame Lambert se dit avec une effroyable convic-

tion et sans jamais quitter des yeux cette fatale lettre : « Je ne sais plus ce que je dis, non, je ne le sais plus ! »

« Pas trop délicieux. Gérard, pour revenir à mon accident, avait oublié les comices agricoles.

— Oh ! alors !

— Non, tu ne devines pas encore.

— Non, je ne devine pas, vous avez raison...

— Tu sais comme moi ce que c'est que les comices agricoles ?

— Parfaitement.

— On dirait que tu as l'esprit ailleurs en ce moment ?

— Vous vous trompez.

— Passons alors.

— Oui, passons... Ma vie, murmurait madame Lambert, ma vie ! pour ravoir cette lettre.

— Puisque tu sais ce que c'est que les comices agricoles... Oh ! les comices agricoles !

— Mon Dieu ! il me parle toujours et je ne puis pas comprendre ce qu'il me dit, quelque effort que je fasse... Est-ce que je deviens folle ? Oui, je deviens folle.

— On m'a même invité cette année, poursuivit Lambert, si tu t'en souviens, à faire partie du jury.

— Il a donc été commis quelque crime dans la commune ?

— Comment ! quelque crime ?

— Vous me parlez du jury... est-ce que vous ne me parlez pas du jury ?

— Sans doute.

— Eh bien !

— Je parle du jury des comices agricoles. C'est de ce jury-là que je devais faire partie.

— Ah ! oui.... C'est à en mourir, se dit dans les profondeurs de son désespoir madame Lambert.

— Ce jury-là décerne des prix, des médailles, des récompenses aux laboureurs, aux agriculteurs, aux bergers, aux éleveurs du département qui ont le mieux mérité pendant l'année. Et tu dis que tu connais les comices agricoles ? »

Lambert pouffa de rire.

« Ah ! elle connaît les comices agricoles !

— Je n'ai pas dit cela.

— Pardon, tu as répondu : parfaitement !

— C'est que j'étais distraite.... »

Lambert regarda sa femme, qu'il voulait faire avancer jusque sous la clarté plongeante de la lanterne, loin de laquelle elle s'était peu à peu placée, de peur de laisser voir sa pâleur.

« Mais qu'as-tu donc ?

— Rien, mon ami.

— Je te trouve un air....

— Ah ! je sais.... je vais vous dire.... C'est.... c'est le froid.

— Voilà ! Avant de te quitter tantôt, ne t'ai-je pas conseillé de rentrer ? Vous ne suivez jamais les conseils.

— Rentrer.... rentrer de si bonne heure quand il fait si chaud !

— Si chaud !

— Oui.... moi je trouve....

— Ah ! ça, voyons, ma bonne amie, tu dis d'abord qu'il fait si froid, ensuite qu'il fait si chaud. Mets-toi un peu d'accord.

— Allons ! décidément ma tête est perdue, se dit madame Lambert, complétement perdue. » Elle s'efforça pourtant de réunir toutes les forces de son intelligence pour répondre à son mari qui n'abandonnait pas la lettre.

« C'est que j'ai eu chaud et froid en même temps.

— Alors tu as le frisson ? — que disais-je ?

— Oui, le frisson.

— C'est grave.

— Non, ce n'est rien.

— Pardon, c'est le commencement de la fièvre.

— Continuez. Vous parliez des assises....

— Des assises ?...

— Du jury.... c'est du jury que j'ai voulu dire.

— Des comices agricoles.

— C'est cela, des comices agricoles.... Cette lettre ! oh ! cette lettre ! .. il ne la lira pas ; ce serait ma mort immédiate ! Mais comment ne la lirait-il pas ? »

Lambert prit par le bras sa femme, afin de retenir son attention, et il continua ainsi :

« Or, si les comices sont la fête des agriculteurs, ainsi que je viens de te le dire, ma chère Julie, ils sont aussi la fête des plantes, des fleurs.... »

Madame Lambert, de plus en plus démoralisée par cette scène, qui se prolongeait au-delà de ses forces, était descendue à ce point d'énervement et de prostration, qu'elle répétait machinalement les phrases de son mari.

« Oui, des plantes.... des fleurs.... »

Et Lambert ajouta :

« Des céréales, des navets, des moutons, des bœufs.... »

Et madame Lambert répéta aussi :

« Des céréales, des navets, des moutons, des bœufs....

— Et enfin, dit Lambert, les comices agricoles sont la fête de tous les légumes et de tous les bestiaux en général.

— Et enfin, répéta madame Lambert toujours de la même manière automatique, de tous les légumes et de tous les bestiaux en général.

— D'abord, il s'en est fallu de peu, reprit Lambert,

que je ne partisse pas : la diligence des frères Jolibœuf craquait sous le poids des voyageurs. Monté par la rotonde, je pénètre à grand'peine jusqu'au fond, et là, à la pointe de mes genoux et de mes coudes, je me fais une petite place entre une vingtaine de gros fermiers qui portent dans leurs bras le phénomène végétal ou animal, sur lequel ils comptent pour obtenir la récompense du jury. Celui-ci tenait une énorme gerbe de blé qui étouffait son voisin ; celui-ci un gigantesque arrosoir de son invention ; celui-ci une ruche à miel ; celui-ci le soc perfectionné d'une charrue qui labourait les jambes de son vis-à-vis ; celui-là une branche de mûrier chargée de vers à soie ; celui-là un chou monstrueux. En un mot, l'arche de Noé. Le déluge n'était pas loin. Tu m'écoutes toujours, n'est-ce pas ?

— Avec le plus vif intérêt, répondit madame Lambert, qui s'appuyait sur le bras même de son mari pour ne pas fléchir. Vous avez essuyé, dites-vous, un déluge ? En effet, il a beaucoup plu depuis que vous nous avez quittés.

— Ah ! ça, tu es plus que distraite, s'écria Lambert en faisant tourner sa femme de manière à opposer son visage à son visage. A quoi donc penses-tu ?

— Pourquoi me faites-vous cette question ?

— Parce que tu viens de faire la plus incroyable remarque.

— Quelle remarque ?

— Je te parle d'un déluge au figuré, et tu me dis qu'en effet il est tombé beaucoup d'eau dans la soirée. Mais il a fait, il fait, il fera le plus beau temps du monde ce soir.

— Encore une fois, pardon.... Mais votre retour m'a causé une si grande surprise.... et puis ce que vous me dites est si étrange.... si étrange!

— L'étrange, le voici, continua Lambert, qui parut se contenter de cette réponse. Dans cette diligence des frères Jolibœuf se trouvait aussi un fermier qui comptait infailliblement sur la médaille d'or promise cette année à tout bon agronome qui aura procuré un embonpoint excessif, inusité aux volatiles. Il avait une poule sur les genoux, une poule qui pesait au moins huit livres, à sa droite était un autre individu, un boucher, je présume, qui conduisait au comice un chien colossal de la plus redoutable espèce, magnifique et féroce produit d'une race croisée. Ce chef-d'œuvre montrait des dents à dévorer tout un jury. Tout allait au mieux jusque-là... »

Lambert, à cet endroit de son récit, mit machinalement la lettre dans sa poche.

Madame Lambert respira du fond de l'âme : c'était comme un espoir de voir disparaître cette redoutable lettre. Quel espoir !

« Mais presque en même temps que moi, poursuivit Lambert, qui croyait devoir donner d'autant plus de

précision à ses paroles, que sa femme semblait l'écouter avec d'autant moins d'attention ; presque en même temps que moi était monté dans la diligence un paysan qui était allé s'asseoir en face de l'homme à la poule. C'était un rustre, mais un rustre de la mine la plus sauvage. Il n'était pas déplacé, je t'assure, au milieu de tous ces animaux groupés autour de lui. Son père a dû être décrit par M. de Buffon.

— Que me parle-t-il de poule et de M. de Buffon maintenant ! » se dit madame Lambert, qui s'imposait au milieu de ses tortures une espèce de sécurité en ne voyant plus la lettre dans les mains de son mari.

« Je reprends, dit celui-ci ; il cachait quelque chose sous son ample manteau de laine. — Allez-vous aussi aux comices ? lui demanda-t-on en ricanant. — Parbleu ! répondit-il, et s'il n'y a qu'une médaille d'or, fût-elle grosse comme la lune, c'est bien moi qui l'aurai ! — Vous avez donc trouvé un remède contre la maladie des raisins ? — J'ai trouvé mieux que ça ! — Quoi donc ? — C'est que les renards, à partir de cette année, ne mangeront plus ni poulets, ni dindons, ni coqs, ni poules. — Ah bah ! — C'est comme je vous le dis : à partir de cette année.... — Vous l'avez déjà dit ; apprenez-nous vite votre découverte. — J'ai découvert une herbe qui endort les renards comme s'ils étaient bercés par leurs nourrices. Ils n'y ont pas plutôt goûté qu'ils baillent et se mettent à ronfler. Il ne s'agit que d'entourer les bas-

ses cours de cette herbe, et l'affaire est faite. Voilà l'herbe, ajouta-t-il en montrant une poignée de feuilles, et voilà le renard. » Et il montra un renard, un véritable renard caché sous son manteau : cris d'étonnement général à cet aspect. Un renard en diligence ! Chacun de se presser, de se lever, de s'éloigner avec crainte, excepté le chien de race croisée qui se rendait aux comices. Il s'élance, la gueule ouverte, sur le renard : celui-ci n'avait probablement pas assez mangé de son herbe. Il s'éveille et se jette sur la poule ; il se met en mesure de l'étrangler, tandis que le chien de son côté, cherche à étrangler le renard. Figure-toi si la voiture était secouée. C'était le roulis d'un vaisseau. C'était mieux que cela ! C'était... Comment te donner une idée encore plus exacte de cet effroyable balancement ? »

Après avoir cherché pendant quelques secondes comment il donnerait à sa femme une idée du balancement de la voiture, Lambert, se ravisant tout à coup, s'écria :

« C'est cela ! »

Rapidement il enfonça la main dans sa poche, et il en sortit la lettre qu'il y avait fourrée par distraction quelques minutes auparavant.

L'épouvante de madame Lambert revint avec ses mille angoisses.

Lambert déploya avec vivacité la lettre, l'étala entre ses deux mains, et en la tenant horizontalement, puis

en l'inclinant tantôt à droite tantôt à gauche, il dit :

« Tiens ! regarde ! nous allions tantôt comme ça, tantôt comme ça, tantôt comme ça... »

La peur, chez madame Lambert, fut plus forte en ce moment que toute la prudence humaine. Elle poussa un cri, jeté d'abord avec frénésie et terminé plus doucement, éteint plutôt que terminé dans son gosier contracté par l'effroi.

« Ah ! mon Dieu, il va la lire !

— Rassure-toi, lui dit Lambert, que la première partie du cri seulement avait frappé ; rassure-toi, nous avons versé, mais si heureusement que j'ai pu sortir sain et sauf par une des croisées de cette incroyable diligence. Mais, une fois sur mes pieds, j'ai renoncé, tu le supposes, à me rendre à Fontainebleau en compagnie de toute cette histoire naturelle. Je suis revenu bien vite ici, ignorant, je l'avoue, si le renard avait dévoré la poule, si le chien avait mangé le renard, s'ils s'étaient mangés tous les trois, ou bien s'ils avaient mangé les voyageurs; mais me proposant sérieusement de demander moi-même un prix aux comices agricoles pour être sorti vivant de cette ménagerie. Eh bien! maintenant que dis-tu de mon aventure ? demanda Lambert en effleurant avec la lettre le visage méconnaissable de sa femme.

— Je dis que je me trompais. En effet, il n'est pas tombé une goutte d'eau de toute la soirée. »

Lambert recula de surprise à cette réponse qui ne ré-

pondait à rien du tout, qui faisait allusion à un propos tout à fait décousu tenu par sa femme il y avait déjà un quart d'heure.

« Ah ! par exemple ! s'écria-t-il, ah ! par exemple !

— Quoi donc ?

— Comment ! je te demande... et tu me réponds... Ah ! véritablement, c'est trop fort ! c'est, à la fin, beaucoup trop fort !

— Qu'est-ce qui est trop fort ?

— Mais ce que tu me dis maintenant ; mais tout ce que tu m'as dit depuis mon retour à Fromonville. A coup sûr, il a dû t'arriver quelque chose d'extraordinaire.

— Je vous assure qu'il n'est rien arrivé...

— Quelque chose que tu ne veux pas me dire.

— Je vous proteste que je n'ai rien à vous dire, qu'il n'est rien arrivé du tout pendant votre absence.

— C'est impossible !

— Je vous jure...

— C'est impossible ! te dis-je...

— Mais encore une fois...

— Encore une fois, ce n'est pas possible. Tu es pâle ! vois comme tu es pâle ? »

Il plaça vivement madame Lambert sous la lueur de la lanterne.

« Tu trembles !

— Votre manière de m'interroger....

— Tu es glacée!.... Je veux savoir... Où est Adèle?.. N'est-ce pas à elle qu'il serait arrivé quelque chose?

— Il n'est rien arrivé à Adèle... Calmez-vous!

— Où est Gérard?

— Mais pas loin d'ici... Je ne sais... Voulez-vous?... Mais, je vous le jure... aucun accident... ni à l'un ni à l'autre... Si vous ne me croyez pas... pour vous convaincre... Quel accident?... quel malheur?... Voulez-vous que je les appelle? Je vais sonner la cloche... Ils vont accourir... et vous verrez... »

Madame Lambert eut encore assez de force pour courir au poteau de la sonnette. Elle allait toucher à l'anneau du cordon; elle s'écria :

« Ah! les voici. »

Lambert se remit de son trouble.

« Venez, venez donc! » dit madame Lambert avec le peu de voix qui lui restait encore, à Adèle et à Gérard, qui doublèrent le pas pour être plus tôt rendus au rond-point. « Venez! je vous en supplie. »

Adèle, toute haletante, demanda :

« Qu'y a-t-il? mais qu'y a-t-il?

— Nous voici! mais nous voici! » disait aussi Gérard.

Madame Lambert, en entraînant sa fille vers Lambert dit à celui-ci :

« Voilà Adèle. Adèle, ton père craignait... »

Adèle rassurait déjà elle-même son père.

« On nous a dit que vous étiez revenu, et nous accourions, M. Gérard et moi, afin de savoir quelle raison vous ramenait sitôt à Fromonville.

— Vous saurez tout. Mais je n'ai pas le temps de re commencer ce soir le récit de mon naufrage.

— De votre naufrage? Oh ! mon Dieu !

— Je plaisante. D'ailleurs, puisque me voilà, vous devez être tous rassurés. Je vais me hâter de faire ce que j'aurais dû faire d'abord.

— Quoi donc, mon père ?

— Louis va seller la jument, et je me rendrai à cheval à Fontainebleau. »

Adèle se récria :

« Non, mon père, non! Vous voici, nous vous gardons : vous ne partirez que demain.

— Au fait, dit Gérard, quelques heures de plus, quelques heures de moins...

— Oui, quelques heures de moins, quelques heures de plus, mon excellent père.

— Ah ! permettez... J'ai promis à mon oncle, j'ai promis au notaire...

— Vous resterez, mon père, vous resterez.

— Mon ami, dit madame Lambert, puisque nous vous en prions tous.

— Fontainebleau, je le sais, sera demain tout entier aux comices. On ne fera pas d'affaires....

— Mais sans doute !

— Mais sans doute, dit Adèle après Gérard.

— Pourtant.... calcula encore Lambert.

— Non, monsieur!

— Si je suis attendu, cependant...

— Non, monsieur, vous ne partirez pas.

— Mais, mon Adèle, songe...

— Vous ne partirez pas! Il fait très-beau : une nuit superbe! Nous vous ferons de la musique jusqu'à onze heures sous ces beaux arbres.

— Démon! charmant démon!

— On portera ici mon piano. »

Adèle jeta ses deux bras caressants autour du cou de son père.

« Vous verrez! Je serai étourdissante d'amabilité.

— Cependant, pèse bien encore, mon enfant.

— Décidément vous restez. Voilà qui est dit.

— A une condition...

— Pas de condition. A bas ce manteau! »

Joignant le geste rapide à la parole rapide, Adèle enleva le manteau de son père.

« Réfléchis cependant... »

Le manteau enlevé lut lancé dans les basses branches d'un arbre et y resta.

« A bas cette vilaine casquette! »

La casquette fut jetée au loin comme le manteau.

« Donnez-moi que j'ôte ces gants! »

C'est en cherchant à déganter la main droite de Lam-

bert qu'Adèle rencontra un obstacle : c'était la lettre. Elle prit la lettre que tenait Lambert.

« Tiens ! qu'avez-vous donc là ? »

Adèle déploya vivement la lettre, qu'elle se mit à lire avec l'étourderie et le ton d'une écolière en récréation.

Elle lut donc : « Mon adorable amie, vous m'apprenez ce matin... »

Madame Lambert arracha si spontanément la lettre des mains d'Adèle, que Lambert ébloui, étourdi par ce mouvement rapide comme la lueur d'une flamme sur une plaque d'acier poli, ne sut pas au juste si c'était Adèle qui s'était arrêtée tout court dans sa lecture, ou si c'était sa mère qui l'avait empêchée de continuer.

Mais Lambert avait arrêté en même temps la main de sa femme, et s'était emparé lui-même de la lettre. Aussitôt il lut : « Mon adorable amie, vous m'apprenez ce matin qu'il sera parti ce soir à huit heures pour Fontainebleau, et que vous vous trouverez à huit heures et demie à la petite porte du bois. Non ! jamais je n'ai si vivement appelé de toutes les forces de mon âme cette heure d'amour. » Lambert, après s'être écrié : « Déshonoré ! » prit un pistolet dans sa poche et visa sa femme.

Adèle fut encore plus rapide que le doigt égaré qui touchait déjà la détente.

« Mon père ! cria-t-elle en couvrant sa mère de son

corps, mon père! c'est moi qu'il faut tuer!... Cette lettre... c'est à moi qu'on l'a écrite. »

Et elle s'évanouit entre les bras de sa mère.

En laissant tomber son pistolet, Lambert dit, comme s'il avait reçu lui-même toute la poudre enflammée et la balle de plomb en plein visage :

« C'est à ma fille qu'on l'a écrite! à elle! »

V.

La manufacture avait repris le lendemain sa physionomie accoutumée. Par les carreaux du salon où va se continuer le drame de famille commencé la veille au rond-point des Lilas, on eût pu voir aller et venir les ouvriers. Le travail reprenait son activité. Le cours d'eau qui traverse la propriété murmurait en frappant la roue de l'usine ; la longue cheminée de briques rouges lançait dans l'air bleu et transparent du matin ses bouffées torses de fumée ; les petites filles du village employées à la manufacture se rendaient par groupes à leur atelier : les unes en riant, les autres en chantant ; celles-ci en causant, celles-là en gazouillant ; toutes en piquant leurs dents blanches et bien aiguisées dans le bloc de pain noir que leurs mains avaient peine à contenir. Le soleil d'automne, souvent plus brillant et plus

chaud, dans ces contrées, que le soleil d'été, réveillait d'un horizon à l'autre horizon le vaste paysage qui se croyait lui-même aux premiers jours de la belle saison. Il cachait sous ces dernières splendeurs ses feuilles mortes et desséchées, ses pampres ridés et rougis, ses branches rouillées par le brouillard des nuits déjà froides, les places rendues chauves par la faux de la moisson faite et par la serpe des vendanges terminées. De loin, des hauteurs de la manufacture, qui dominait le tableau, l'illusion était complète. C'était encore l'été, mais l'été à distance.

Après avoir marché silencieusement dans le salon l'un près de l'autre, depuis plus d'une demi-heure, Lambert et Gérard s'arrêtèrent, et Lambert dit le premier :

« Gérard, tu as été témoin hier du malheur qui me frappe.

— Qui nous frappe, tu veux dire.

— Tu as raison, mon ami, qui nous frappe.

— Le même coup, continua Gérard, a brisé ma vie et la tienne. Il n'est pas un projet d'avenir que cet événement n'ait rendu pour moi impossible. C'est un changement si brusque, si imprévu dans mon existence, que je me demande si c'est bien moi, qui, fou de bonheur et de joie dans la soirée d'hier, ai cherché toute la nuit mon passe-port au fond de mon secrétaire.

— Ton passe-port ? s'écria Lambert, qui semblait

frappé d'une partie de l'hébétement qu'avait montré la veille sa femme quand elle lui parlait et qu'elle voyait la lettre dans ses mains, ton passe-port? pourquoi ton passe-port?

— Mais pour... pour m'en aller.

— Tu veux nous quitter? que dis-tu? parle!

— Comment aurais-je assez de force, reprit Gérard, pour demeurer au milieu d'une famille où, à chaque instant, à chaque pas, je rencontrerais le visage de celle que j'aimais tant, et à qui je ne pourrais plus, si je restais ici, ni parler ni sourire? »

Lambert dit sèchement et presque sans voix :

« En effet, ce serait une existence odieuse, impossible. »

Au bout de quelques minutes de cette promenade agitée d'un côté à l'autre du salon, Gérard, en prenant son ami sous le bras, lui dit :

« Mais si je suis contraint de te quitter, mon ami, je ne veux pas pour cela compromettre ta fortune, ta position industrielle, qui est en si bon chemin. Je ne retirerai pas l'argent que j'ai mis dans ta manufacture. Dispose de mes fonds comme tu l'entendras, fais les valoir, agis enfin comme si j'étais toujours là.

— Comme si tu étais toujours là! mais quand tu ne seras plus là, est-ce que je pourrai conduire cette vaste manufacture, commander à cette armée d'ouvriers qui ne connaissent que toi? qui n'écoutent bien que tes avis?

Moi-même, comme eux, j'ai besoin de tes conseils, de tes lumières, de ton approbation. J'ai besoin de t'entendre me dire : « Lambert, courage ! c'est bien ! » C'est que, vois-tu, Gérard, une association de cœur autant que d'intérêts, comme était la nôtre, c'est l'amitié de deux marins embarqués sur le même vaisseau, exposés aux mêmes tempêtes. Leur fraternité amoindrit les revers, elle double leur joie. Et si un accident vient à les séparer, celui qui reste seul, n'ayant plus d'appui, chancelle, tombe au moindre découragement. Je vais être ce pauvre marin perdu sur la mer. Ainsi, mon ami, reprends tes fonds ; ils seraient compromis entre mes mains mal assurées. De longtemps, Gérard, je n'aurai plus le calme indispensable aux affaires. Demain l'associé te rendra fidèlement ses comptes. Notre maison sera dissoute ; demain je serai encore négociant : aujourd'hui je suis père. »

Lambert s'arrêta sur cette phrase pleine de graves résolutions et qui marquait une révolution profonde dans le cours de son existence, jusque-là si honorable et si calme.

« Aujourd'hui je suis père, répéta-t-il en baissant la tête que l'orage d'une nuit avait abattue et fatiguée comme l'eût fait une longue maladie. J'ai de sévères devoirs à remplir. Je les remplirai. »

Appuyant sur ces derniers mots, Lambert serra instinctivement contre lui le bras de Gérard dont les traits

n'étaient pas moins bouleversés que ceux de Lambert, qui poursuivit ainsi :

« J'ai fait appeler ma fille. Adèle va venir.

— Ménage-la ; elle est bien jeune encore. »

Un sourire tristement ironique courut sur les lèvres de Lambert.

« Ménage-la, me dis-tu. Nous a-t-elle ménagé la peine et le scandale ? »

Voulant donner à ces premières et amères émotions de son ami le temps de s'apaiser, Gérard ne reprit que longtemps après :

« Peut-être sommes-nous allés trop loin dans nos convictions, dans notre jugement...

— Trop loin !

— C'est mon sentiment... Souvent j'ai vu des changements d'opinion si extraordinaires et pourtant si naturels...

— Trop loin ! redit Lambert en regardant en face celui qui osait émettre un pareil doute. Pourquoi me quitterais-tu alors ? »

Il s'écoula plusieurs minutes pendant lesquelles Gérard ne sut qu'opposer à cette question.

« Mais enfin, osa-t-il reprendre, cette lettre...

— Eh bien ! cette lettre ?...

— Cette lettre... Hier la colère t'a empêché d'en achever la lecture.

— La colère n'a rien empêché du tout.

— Pardon, mon ami, j'ai bien vu...

— Tu te trompes. Depuis je l'ai lue en entier.

— Ah!

— En entier. Si je n'ai pu parvenir à connaître par l'écriture, une écriture habilement altérée, l'auteur de cette lettre sans signature, le sens ne laisse aucun doute sur une intimité coupable. Aucun.

— Aucun, dit aussi Gérard, atterré par cette conclusion.

— Aucun, te dis-je. »

Et le visage de Lambert se contracta; ses larmes, peut-être contenues avec violence toute la nuit, s'élançaient de sa poitrine à ses yeux qui ne pouvaient plus les arrêter. Il serra convulsivement la main brûlante de Gérard.

« Non, mon ami, plus aucun doute.

— Lambert! Lambert!

— C'est affreux! Ah! c'est affreux! »

Les larmes se firent jour enfin à travers ces paroles ou plutôt ce double cri venu de l'âme brisée, torturée de Lambert, répétant : « C'est affreux! c'est affreux! oh! c'est affreux!

— Paul! Paul! s'écria Gérard en embrassant son ami comme il eût embrassé un père au désespoir, Paul! dis un mot.

— Comment? explique-toi!

— Eh bien!

— Parle! je t'en conjure. »

Gérard baissa la voix.

Lambert tendit curieusement l'oreille comme si une consolation inespérée allait lui monter de l'abîme.

« Ce malheur, dit Gérard, n'est connu que de toi, de moi et de sa mère, n'est-ce pas?

— Après?

— Dis un mot, et ce malheur nous l'aurons oublié tous les trois.

— Tous les trois. Que veux-tu dire? »

Lambert cherchait péniblement un sens.

« Oui, il mourra entre nous trois.

— Je ne devine pas.

— Pardon! dit Gérard en entourant son ami de ses bras tout palpitants d'une cordialité, d'une tendresse filiale, pardon! tu as deviné.

— Quoi! tu voudrais, malgré... Oh! non tant de dévouement!

— Je le veux. Tu as compris.

— Mais tu ne songes pas?...

— Je le veux, te dis-je.

— Écoute, Gérard, si tu avais entre les mains une fausse lettre de change, et que je voulusse malgré cela l'accepter en payement, consentirais-tu à me la donner? Réponds! y consentirais-tu? »

Gérard tomba dans un fauteuil, le visage renversé par cette comparaison si redoutable dans sa vulgarité.

En se relevant quelques instants après, sa bouche ou plutôt sa conscience répondit : « Non ! »

— C'est bien ! dit Lambert. Ma fille est ce papier déshonoré. Je ne dois la donner à personne. Un père qui marie sa fille et qui sait... ce n'est plus un père, c'est un voleur. Voici Adèle, laisse-moi. »

Gérard tenta une dernière fois de revenir sur sa proposition ; Lambert ne lui donna pas le temps d'achever.

« Non, non ! s'écria-t-il. Mais voici ma fille, retire-toi, mon ami, retire-toi ! »

Resté seul, Lambert se dit : « Elle vient, je l'interrogerai, je saurai... je saurai tout. »

Adèle se présenta devant son père avec un visage pâle, mais sur lequel il s'étonna au premier abord de ne pas rencontrer plus de confusion et d'abattement ; il passa sur cette impression secondaire en ce moment pour arriver au motif si redoutable de son entrevue avec elle.

« Adèle, lui dit-il avec le ton le plus affectueux qu'il put se faire, mais visiblement contraint, Adèle, tu n'as pas un père irrité devant toi, tu as un ami. Maintenant que nous voilà l'un et l'autre un peu plus tranquilles, confie-moi, mon enfant, ce que la terreur et ton évanouissement t'auraient empêchée de me dire hier. Où as-tu rencontré ce... ce jeune homme ?

— Je vous en prie, mon père, ne me demandez rien.

— Au contraire, il faut que je sache tout; tout, entends-tu? »

Les regards de Lambert ne quittaient pas ceux d'Adèle.

« Que lui dire? » pensa celle-ci.

Lambert du même accent contenu, reprit :

« Est-ce à Paris que tu l'as rencontré? Mais voilà bientôt trois ans que nous n'habitons plus Paris, et tu étais encore un enfant quand nous l'avons quitté pour venir à Fromonville.

— Que répondre? se dit encore Adèle. Je ne m'attendais pas...

— Est-ce à Paris? » redemanda Lambert.

D'une voix timide, Adèle répondit :

« Non, mon père... non.

— Est-ce ici que tu l'as connu? »

De plus en plus embarrassée, Adèle balbutia :

« Encore une fois, mon père, ne m'interrogez pas.

— Est-ce ici? — mais ici je ne vois autour de nous que des ouvriers respectueux à qui tu parles à peine. »

Il se fit un silence, après lequel cette réponse tomba des lèvres à peine mobiles d'Adèle :

« Ce n'est pas ici; et mentalement elle ajouta : Cet entretien!...

— Ni à Paris ni ici? où donc alors?... Je ne vois plus que le château de mon oncle... Mais oui, ta mère t'y a conduite tout l'été dernier, et cette année encore... Et,

en vérité, je m'étonne de n'avoir pas songé plus tôt... Parle, est-ce chez mon oncle, parmi la société qui se réunit à Bellevue que tu as fait connaissance ?...

— Mon père !...

— Tu hésites : c'est là ! »

Adèle, emportée par une impulsion plus forte que sa volonté dit :

« Non. »

Découragé, Lambert répéta : « Non... » Puis, se réveillant avec un nouvel espoir de découvrir la vérité, il dit : « Mais j'y pense ! toi et ta mère êtes allées à plusieurs reprises, cette année, au château de Blancménil, chez M. de Grandval... chaque fois vous y êtes restées plusieurs jours... il y avait là des soupers, des concerts, des fêtes, des bals... Beaucoup de jeunes gens venus de Paris se trouvaient à ces bals, à ces fêtes, à ces concerts ?

— Oui, mon père.

— Réponds-moi, Adèle, réponds-moi, je t'en supplie : C'est au château de Blancménil, n'est-ce pas, qu'il faut que j'aille chercher celui ?... »

Étouffée par ces questions précipitées, Adèle se dit :

« Que faut-il faire ?... lui laisserai-je croire ?... »

Prenant pour un aveu le silence contraint de sa fille, Lambert lui dit :

« Tu baisses la tête, tu gardes le silence ; c'est là !

Maintenant il ne te reste plus qu'à me dire le nom de ce jeune homme. Son nom?

Adèle regarda la porte par où elle était entrée, et c'est dans le mouvement qu'elle fit pour s'y porter qu'elle s'écria :

« Mon père, vos regards...

— Voyons, mon enfant, voyons... son nom? »

Elle se dirigeait de nouveau vers la porte; son père la retint doucement :

« Son nom?

— Mon père, vôtre pâleur menaçante...

— Tu te trompes; je t'interroge avec tranquillité : Quel est le nom de celui qui t'a séduite? »

En se dégageant, Adèle répondit :

« Je ne vous le dirai pas, vous êtes trop calme, vous le tueriez.

— Allons, se dit à lui-même Lambert, elle l'aime; et il reprit tout haut : Pourquoi cette crainte pour lui? Sans doute le choix secret que tu as fait me force à renoncer à de bien chères espérances, au projet si heureux qu'j'avais formé de t'unir à mon associé, à mon meilleur ami, à Gérard...

— Ah! mon Dieu! se dit intérieurement Adèle, je n'avais pas prévu!... » Et, en effet, il lui était difficile de prévoir, au moment où elle s'était accusée si spontanément du crime de sa mère, qu'en la sauvant ou en croyant la sauver, elle perdait pour jamais le droit de

devenir la femme de Gérard. L'entraînement l'avait éblouie ; elle n'avait pas calculé — à son âge calcule-t-on? — qu'une fausse position en entraîne une foule d'autres ; que si la vérité est une, le mensonge est mille, et qu'il devait nécessairement arriver ce qui arrivait en ce moment.

Son mouvement avait frappé Lambert, qui l'interrogea :

« Qu'as-tu, Adèle ? ce frémissement dont tu n'as pas été maîtresse...

— Je n'ai rien. Oh ! oui, se répéta-t-elle, mesurant toute la profondeur de l'abîme au fond duquel elle était volontairement tombée dans un dévouement irréfléchi, oh ! oui, perdu pour moi. Qu'ai-je fait ? qu'ai-je fait ?

— Mais enfin, reprit Lambert, à défaut du mari que je t'avais choisi, je ne vois pas pourquoi, puisque ce jeune homme t'aime et que tu l'aimes sans doute, je ne vois pas pourquoi je ne donnerais pas mon consentement à ton mariage avec lui.

— Que vous êtes bon ! répondit Adèle ; et elle ajouta mentalement : s'il savait !...

— Je serai meilleur encore, ma chère enfant, dit Lambert, qui acceptait avec résignation ce qu'il supposait être la vérité, sans avoir pour cela une conviction absolue, et l'accent de ses paroles s'en ressentait. Ce jeune homme n'est peut-être pas riche, et voilà sans

doute, avoue-le, ce qui t'a empêchée jusqu'ici de t'ouvrir franchement à moi. Eh bien! parle, je doublerai, je triplerai ta dot. S'il n'a pas de profession nous lui en trouverons une : il entrera dans notre maison, je lui donnerai un intérêt dans nos affaires. Voyons, ma bonne Adèle, maintenant, je pense, tu n'as plus aucune raison, aucun motif de me cacher son nom.

— Il m'est impossible de vous le dire. »

Cette réponse d'Adèle fut suivie de cette explosion de son père :

« Alors c'est un misérable, un jeune homme sans mœurs, un nom déshonoré, perdu!

— Encore une fois qu'ai-je fait? murmura, terrifiée, Adèle.

— Un dernier appel, poursuivit Lambert, à ton affection pour ta famille, pour moi. Noble ou vil, je te conjure de me dire son nom. Si, cette fois encore, tu persistes à te taire, je te jure, plutôt que de souffrir un outrage qui va devenir public, — car que dira-t-on quand on verra que Gérard, dont le mariage avec toi était partout annoncé, attendu, que Gérard ne t'épouse pas? — je te jure que cette arme, avec laquelle tu m'as vu si injustement menacer ta mère... Adèle, ma vie est entre tes mains. Ce nom! ce nom? »

Adèle, effrayée, épouvantée, répondit :

« Eh bien! ce nom!...

— Dis-le! dis-le!

— Vous le saurez un jour.

— Un jour!... c'est sur-le-champ! »

En fuyant, Adèle dit :

« Bientôt... bientôt. »

Son père la ramena avec violence.

« Tout de suite!

— Attendez... attendez!....

— A l'instant, à l'instant même, ce nom! »

Brisée par le souffle de la colère paternelle, mais debout encore, Adèle répondit :

« Je le dirai à ma mère, faites-la venir.

— C'est bien! »

Lambert sonna, un domestique accourut.

« Priez madame de venir : allez! »

Le domestique se retira, et le silence le plus émouvant régna dans le salon tout le temps que madame Lambert mit à s'y rendre. Adèle était appuyée et courbée au bord de la cheminée, laissant tomber goutte à goutte des larmes sur le marbre qu'effleuraient ses cheveux; son père était debout près de la porte par où allait entrer sa femme; sa main pressait avec douleur le dossier d'un fauteuil placé près de là. Quelle attente!

Madame Lambert parut; une scène sèche, muette, terrible, se joua alors entre les trois personnages de cette tragédie domestique. L'air vital sembla tout à coup se retirer pour eux de l'appartement; ils ne respiraient

plus, ils suffoquaient. Dès que madame Lambert fut entrée, son mari, après avoir regardé expressivement Adèle, la lui montra comme pour lui dire : « C'est elle, c'est notre fille qui veut vous parler ; écoutez-la. » Lambert sortit ensuite lentement, sans adresser une parole de plus, ni à l'une ni à l'autre femme. La porte du salon se referma sur lui. Elles restèrent seules.

Adèle dit la première :

« Je sors d'un long et pénible entretien avec mon père, qui veut à tout prix savoir.... »

La mère interrompit la fille par ces paroles :

« J'étais là, derrière cette porte, j'ai tout entendu : je sais ce que veut votre père. Vous lui répondrez.... »

Un temps très-long suivit cette phrase péniblement suspendue, et pendant ce temps la jeune fille ne cessa de prêter une attention pleine d'anxiété.

Enfin madame Lambert reprit :

« Vous ferez deux serments à votre père, deux serments sacrés, inviolables ; le premier....

— Le premier ?

— Que vous ne lui direz jamais le nom de celui qui a écrit cette fatale lettre.

— Mais alors, repartit impétueusement Adèle, mais alors.... lui qui exige si impérieusement ?....

— Ne m'interrompez pas.

— Le second serment, ma mère. »

La même oppression éprouvée par madame Lambert

aux premiers mots de cet entretien qui commençait à peine, se renouvela. Mais une seconde fois elle se fit forte contre son émotion et elle put continuer :

« Vous jurerez à votre père que ce n'est pas à vous que cette lettre a été écrite.

— Mais c'est à moi qu'elle a été écrite.

— A vous, Adèle ?

— Oui, ma mère. »

Madame Lambert se rapprocha de sa fille, posa la main sur son épaule et la regarda jusqu'au fond des yeux avant de lui dire :

« Quoi ! à moi qui te parle, à moi qui t'entends, tu voudrais aussi soutenir ?... à moi qui suis prête à te faire un aveu.... un aveu dont tu n'as pas besoin.

— J'ai aussi un aveu à vous faire et je vous prie de l'écouter.

— Parle.

— Dès que j'ai vu que vous et mon père désiriez si vivement que j'acceptasse pour mari M. Gérard, de peur de froisser vos intérêts, de tromper vos espérances, j'ai aussitôt consenti à l'épouser. J'avais trop présumé de mon obéissance. Sans doute M. Gérard est un cœur loyal, un esprit noble et droit, un homme que tout le monde estime, que j'estime beaucoup aussi ; mais si je rends justice à ses belles qualités, je dois vous avouer avec la même franchise....

— Que tu ne l'aimes pas, interrompit madame Lambert.

— Je ne l'aime pas. »

Quelle que fut l'énergie naturelle d'Adèle, la jeune Bretonne, quelle que fût sa résolution, déjà mise à l'épreuve par les obsessions de son père, ce qu'elle venait de dire à sa mère n'était pas sorti de sa bouche sans déchirer son cœur. Que de souvenirs, que de projets, que d'espérances, que d'avenir ne venait-elle pas de fouler et d'insulter pour se dresser jusqu'à la hauteur du mensonge, peut-être sans exemple, qu'elle avait commis? Le croyant qui nie sa religion, qui repousse sa foi, qui brûle son dieu, ne fait pas un acte plus blasphématoire. Et encore celui-ci a quelquefois pour excuse sa lâcheté devant la menace des supplices, mais rien en ce moment ne menaçait Adèle, rien ne lui imposait la violence de la confession qu'elle venait de faire, si ce n'est le sentiment profond dont elle se sentait dominée depuis l'instant où elle avait vu la vie de sa mère flotter au bout du canon d'un pistolet.

« Cette confidence est bien tardive, dit madame Lambert, le regard, la voix, la parole chargés d'un doute qui cherchait à déchirer le voile, comme l'aveugle cherche instinctivement à briser la taie dont ses yeux sont obscurcis.

— Ma mère, continua tranquillement Adèle, quelle est la naissance de celui que j'ai osé préférer à M. Gérard?

— Adèle ! cette question?... dit madame Lambert qui se débattait de plus en plus dans le tourbillon de nuages étendu autour de son intelligence surprise, inquiète, en défaut.

— Ma mère, continua Adèle avec la même placidité; quelle est la fortune de celui que j'aimerai avec la pureté éternelle du devoir? »

Une lueur pénétra enfin dans la nuit où était plongée celle qui écoutait avec toutes les transes de la plus douloureuse incertitude.

« Ma mère, quelle est la profession, noble ou obscure, n'importe! de celui à qui je vous prie, vous et mon père, de m'unir? »

Madame Lambert, éclairée tout à coup jusqu'aux recoins les plus éloignés de son intelligence, éclata ainsi :

« Ah ! j'ai compris enfin ! j'ai osé comprendre ! Quel sacrifice ! quel dévouement ! Et moi qui m'étonnais, qui m'indignais que les femmes n'eussent qu'un seul sentiment qui les fît vivre; et moi qui en sollicitais un autre de la bonté de Dieu. Mais il existe comme la lumière du ciel, de ce ciel qui m'a exaucée. Ah ! oui, je connais un autre sentiment maintenant : il se révèle à moi, je m'y livre, je m'y attache en désespérée. Je n'étais qu'une femme, je suis mère ! » Madame Lambert prit et serra Adèle dans ses bras. « Non ! poursuivit-elle, non ! je n'ai pas assez de caresses sur

les lèvres, de générosité dans le cœur, de larmes dans les yeux, de tendresse dans tout mon être pour payer cet élan sublime d'un ange. Oh ! éloigne-toi, je souillerais tes ailes.

— Et maintenant, acheva Adèle, et maintenant, ma bonne mère, quel est le nom de celui dont je vous demande en grâce de me faire partager le nom?

— Malheureuse ! s'écria madame Lambert d'un accent désespéré, malheureuse ! il est marié.

— Marié ! Oh ! que vais-je dire à mon père ?

— Il revient. C'est moi qui vais tout lui dire. »

Lambert, en effet, revenait pour connaître le résultat de la confidence qu'Adèle avait promis solennellement de faire sans détour à sa mère ; cette confidence au bout de laquelle devait se révéler le nom de son séducteur.

En allant au-devant de son mari qui venait d'ouvrir la porte du salon, madame Lambert lui dit, encore toute haletante de la scène dont l'émotion agitait ses nerfs : « Venez et sachez enfin la vérité, cette vérité que vous avez cru voir hier dans l'aveu de votre fille. Elle ne vous l'a pas dite. »

Extraordinairement surpris, Lambert s'écria en reculant :

« Elle ne m'a pas dit la vérité ! quoi ! cet aveu si naïf, si spontané....

— Mensonge, interrompit madame Lambert.

— Non, je n'ai pas menti.

— Elle a menti, vous dis-je. Elle a fait ce mensonge pour détourner de mon front la balle de votre pistolet. Elle a mis sa vie devant ma vie.

— Quoi ! cette lettre.... demanda Lambert en se penchant vers sa femme qui semblait en ce moment lui arracher le cœur et lui en battre les joues.

— Elle ne lui a pas été adressée.

— Mais alors?...

— Non ! c'est bien à moi ! dit Adèle en se plaçant entre son père et sa mère, c'est bien à moi.... »

Enlevant la parole aux lèvres de sa fille, madame Lambert dit à son mari qui, après avoir entendu sa femme, n'eut plus une figure de ce monde :

« C'est à moi qu'on l'a écrite. »

VI.

— Ne la croyez pas, mon père, ne la croyez pas ! Eh ! ne voyez-vous pas que c'est elle qui veut se perdre pour me sauver ? c'est ma mère.

— En effet.... une mère.... je dois croire....

— Non ! vous ne devez pas croire, dit madame Lambert, que c'est cette enfant, la candeur, l'innocence

même, qui a commis une faute dont elle a à peine l'intelligence.

— Mais quand je vous dis que c'est moi, mon père.

— Mais tu es folle, reprit madame Lambert; tu t'accuses d'un crime qu'enfantent seules des passions dont tu n'as ni l'âge, ni les sens, ni les penchants, ni l'oubli, ni l'emportement. Ton mensonge est trop impossible. Où sont tes passions? Dans quel monde les as-tu contractées? Dans quel air embrasé les as-tu respirées? Où en sont les signes, les empreintes, les blessures! Des passions! mais regarde-toi dans cette glace : Est-ce là des yeux brûlés par les larmes? Est-ce là un teint meurtri par les insomnies? Est-ce là des lèvres qui accusent des plaintes étouffées, des terreurs secrètes, des remords cachés? Toi, des passions! pauvre enfant! Tu peux à peine porter ton amour; il t'écrase de son bonheur, et tu voudrais te charger du poids effroyable d'une passion? Toi qui aimes pour la première fois, toi à qui nous avons donné pour époux celui que tu as choisi, tu aurais éprouvé sans qu'on le sût, sans qu'on s'en doutât autour de toi, une passion criminelle pour un autre homme? Soit! Cela s'est fait ainsi, acheva madame Lambert qui sentait de plus l'inutilité de ses raisonnements pour rompre la résistance de sa fille, ferme comme un roc devant ses dernières attaques, soit! répéta-t-elle, épuisée par tous ces efforts successifs, cela s'est fait ainsi : eh bien! moi, ta mère, de

mon plein droit de mère, je t'absous devant ton père qui y consent, si tu peux nommer cet homme. Nomme-le donc! puisque c'est ton amant! »

Adèle n'eut qu'une réponse, mais elle foudroya, elle écrasa sa mère :

« Et vous, nommez-le, puisque c'est le vôtre. »

Madame Lambert resta muette, étouffée, comme après une violente commotion électrique. Et ce fut entre le silence de la mère et le silence de la fille, c'est-à-dire entre le doute et le doute, entre l'anxiété et l'anxiété, que Lambert fut ballotté sans savoir où sa conviction s'arrêterait. La mère avait accusé la fille de mensonge, la fille avait rejeté le mensonge sur la mère ; celle-là réclamait le crime qui avait déshonoré la maison, celle-ci le réclamait aussi et avec des raisons tout aussi puissantes, et le coup que madame Lambert avait porté, ce coup qu'elle avait porté le dernier, rebondissant contre une énergie invincible, l'avait renversée elle-même et mise hors de combat.

Après une longue pause méditative, Lambert ferma ainsi la discussion :

« Puisque, ni par l'une ni par l'autre, la vérité ne peut venir jusqu'à moi, c'est moi qui irai au-devant de la vérité et qui la connaîtrai. Je vais la connaître. »

Il appela sa fille.

« Adèle?

— Mon père....

— Venez, écoutez-moi.

— Oui, mon père. »

Adèle se rapprocha de Lambert qui lui fit tout haut cette recommandation : « Vous allez faire exactement tout ce que je vous ordonnerai. »

Après avoir écouté ce que son père lui avait dit à l'oreille, Adèle étonnée se récria :

« Qu'ai-je entendu ? — Mais pourquoi ?... »

Madame Lambert, témoin de cet ordre donné à voix basse, entendu seulement de sa fille, se demanda : « Mais que lui a-t-il dit ?

— Je le veux ! dit résolument Lambert à Adèle, pleine d'hésitation, d'étonnement, et d'incrédulité devant un commandement qu'elle trouvait impossible à exécuter.

— Je le veux !

— Dans un pareil moment, mon père ?...

— Je l'exige !

— Mais encore une fois...

— Me désobéirez-vous ?

— Non... mais.

— Obéissez ! obéissez. »

Adèle fut obligée d'obéir, elle sortit pour remplir l'ordre impérieux qu'elle avait reçu de son père. Lambert et sa femme restèrent seuls.

« Je ne reprendrai pas avec vous, dit alors Lambert à sa femme, le fil douloureux d'un interrogatoire où le

juge n'est pas moins torturé que le patient. Mais dites-moi, Julie, est-ce moi, qui passe mes journées courbé sur des calculs arides, mes nuits à suivre, auprès de la flamme de nos fourneaux, les difficiles et délicates transformations de notre industrie ; est-ce moi qui peux accompagner pas à pas notre fille dans le monde ; épier, saisir au passage ces mille paroles dangereuses qu'un corrupteur oserait murmurer à ses chastes oreilles dans un salon ou dans une promenade ? Est-ce moi qui peux placer ma main entre sa main et celle qui cherche dans l'ombre à presser la sienne ? Où prendrais-je ce temps d'éternelle surveillance ? Ai-je le droit de perdre une minute ? Ne faut-il pas que je gagne chaque jour du pain pour deux cents ouvriers ? du luxe pour votre table ? de la soie et du velours pour vos robes ? des perles et des diamants pour vos fêtes d'été et vos fêtes d'automne ? des voitures pour vous conduire l'hiver de château en château et de bal en bal ? Oui, je vous le dis avec l'amertume qui me brûle les lèvres, Julie, mais aussi avec le simple bon sens de l'honnête homme qui puise ses lumières dans son cœur ; je vous dis que notre fille, fût-elle coupable, elle est encore moins coupable que vous. Dieu qui a chargé le père d'être le soutien, le travail, la fatigue de la maison, a voulu, dans sa sagesse, que la mère en fût la forteresse inviolable. La fille est le drapeau d'honneur qu'ils gardent tous les deux, qu'ils défendent sous une double responsabilité ; respon-

sabilité devant les hommes, responsabilité devant Dieu. Au grand jour du Jugement — et il viendra, n'en doutez pas : le ciel n'a pas mis au cœur de l'homme cette terrible et magnifique espérance pour ne pas la remplir — ce jour-là, ce n'est pas seulement à Caïn qu'il dira encore une fois : « qu'as-tu fait de ton frère? » A la mère facile, aveugle, complaisante, qui se sera laissé voler la pudeur et la chasteté de son enfant, il criera : « qu'as-tu fait de ta fille? »

La conviction de Lambert avait pris, par la force de la situation, un ton si noble et si grave, que sa femme, dont la conscience était d'ailleurs si peu tranquille, baissa la tête comme sous le poids d'une malédiction et s'écria :

« Vous m'épouvantez! Je l'atteste comme si Dieu lui-même m'entendait, votre fille... »

Elle fut interrompue sur-le-champ par son mari :

« Pas de serment! Vous voulez avoir trahi le premier, le plus saint de tous; de quel droit prétendriez-vous me faire croire à celui que vous alliez prononcer?

— J'ai le droit cependant...

— Silence! madame.

— Oui, j'ai le droit et pour devoir de vous dire...

— Quelqu'un !... pas un mot de plus! C'est Gérard. Pas un mot de plus, vous dis-je.

— Je vous le promets.

— Gérard a déjà, comme nous, sa douleur et sa honte : n'y ajoutez rien. »

Vêtu de ses habits de voyage, Gérard, aussi consterné que ceux dont il venait interrompre l'entretien, dit en s'adressant à l'un et à l'autre d'un air embarrassé :

« Mes bons amis, j'avais bien projeté de partir sans vous voir, mais il m'a été impossible... Je viens prendre congé de vous.

— Que veut dire?...

— Oui, madame, je viens vous faire mes adieux.

— Vos adieux, mais...

— Votre étonnement, dit Lambert à sa femme d'un ton ironique, après ce qui s'est passé...

— Ah! oui... Ainsi vous nous quittez pour... longtemps?...

— Pour toujours, madame.

— Pour toujours! »

Lambert glissa silencieusement sous son habit et son gilet entr'ouverts sa main crispée, et la posa toute contractée sur son cœur, où il éprouva une de ces douleurs que la médecine, dans son langage, appelle très-pittoresquement lancinantes, car elles semblent le résultat d'un coup de lance.

« Ah! c'est trop de malheur! murmura madame Lambert, c'est trop! »

Gérard reprit :

« Je ne croyais pas hier que nous nous séparerions aujourd'hui... Non...

— Ni nous non plus, monsieur Gérard.

— Ainsi, tu nous quittes pour toujours, revint à dire Lambert, qui ne se détachait pas de cette accablante pensée de séparation.

— Que voulez-vous? dit à son tour Gérard, nous étions trop heureux.

— Oui, trop heureux.

— N'est-ce pas, Lambert? »

Madame Lambert dit encore, à part et plongée dans le même désespoir :

« Et c'est moi qui suis cause!...

— Et où vas-tu, mon bon Gérard, en nous quittant?...

— Devant moi.

— Devant toi!...

— Le premier chemin de fer qui se présentera. Ce soir, je serai à cent lieues d'ici; à Bordeaux peut-être. Puis l'Océan devant moi. Dans trois semaines en Amérique; dans un an... Et moi qui comptais si bien passer ma vie ici, entre vous deux où je me plaisais tant!... Allons, il faut plier la tente et laisser tomber la voile. En route! »

Lambert baissa la tête et la détourna; sa femme porta son mouchoir à ses yeux.

« En route ! balbutia, la voix brisée, l'ami de Gérard, et celui-ci reprit :

— En route ! cri joyeux, cri de fête quand on prend le chemin pour revenir chez soi ; cri déchirant quand on s'en va... quand on quitte... En route donc ! »

Dans sa poitrine agitée et brûlée de tous les feux qu'elle retenait, madame Lambert laissa échapper ce cri, qui ne sortit pas cependant de ses lèvres, verrouillées par la promesse faite à son mari : « Il ne faut pas qu'il parte !

— Vous penserez un peu à moi, n'est-ce pas, mes amis ? »

A cette prière touchante de son ami, Lambert répondit par ces paroles qui venaient aussi de l'âme :

« Gérard !

— Mon ami.

— Oblige-moi d'une chose.

— Parle.

— Tu as fait faire ton portrait il n'y a pas longtemps.

— Oui.

— Donne-moi ce portrait.

— Ce portrait...

— Tu hésites ?...

— Oh ! non... mais ce portrait... je ne l'ai plus, je l'ai donné à ta...

— Qui me l'a remis, ajouta madame Lambert.

— Vous me le rendrez, dit Lambert à sa femme.

— Gardez-le tous les deux, dit Gérard. Je voudrais qu'en mon absence, madame, il pût chaque jour vous remercier des bons soins que vous avez eus pour l'ami, pour le meilleur ami de votre mari, pour celui... Non! ne revenons plus là-dessus... Ne parlons plus... à quoi bon?... Il faut pourtant que je parle d'elle encore une fois. Vous lui direz, madame, n'est-ce pas?... Ou bien toi, mon ami... parce que moi... vous comprenez... Sa vue.... ma présence... Je lui ferais trop de peine si je la revoyais... Oh! ne plus la revoir jamais... jamais... jamais! »

La voix de Gérard s'éteignit tout à coup dans des flots de larmes; il ne les retint plus, elles ruisselèrent en longs sillons sur ses joues. Depuis trop longtemps elles l'étouffaient. Il montra à nu ses regrets de quitter une intimité d'esprit et de cœur comme celle dont il avait vécu jusque-là. La vie, qui ne se compte pas à l'échelle du temps pour ceux qui réfléchissent et qui sentent, mais qui se mesure au nombre des attachements lentement et précieusement amassés, sa vie, riche collier pour lui, se brisait au milieu, et les plus riches perles tombaient et se répandaient à terre. Recommencer tout cela! mais que recomence-t-on? Ceux qui recommencent n'ont jamais commencé. Les cellules du cœur, comme celles des ruches d'abeilles, s'emplissent des plus douces choses de la terre, du suc des

plus variées et de plus chères émotions; mais si elles se vident, alors comme celles des abeilles elles se dessèchent, elles se déforment, elles périssent. Non! on ne recommence rien!

Exaltée par les dernières paroles de Gérard, par les pleurs qu'il ne cessait de répandre, par le chagrin arrivé au plus haut degré d'expression sur le visage de Lambert, dont la pâleur faisait à la fois peur et pitié, car lui aussi renfermait un orage, impatient de sortir de sa poitrine, madame Lambert dit en marchant sur Gérard :

« Vous reverrez ma fille, monsieur! vous la reverrez : je ne veux pas... Vous emporteriez d'ici la pensée que ma fille s'est rendue indigne de vous; cela n'est pas possible! Je ne laisserai pas flétrir ses dix-sept ans, je ne laisserai pas emporter son avenir, son bonheur, sans protester, sans combattre, sans me jeter entre elle et vous, comme elle s'est jetée hier entre moi et son père.

— Vous m'aviez promis, madame...

— Je n'ai promis aucune lâcheté, répliqua sèchement madame Lambert à l'interruption de son mari. Je ne veux pas le nommer, *lui*, parce que je ne veux pas qu'il vous tue ou que vous le tuiez, monsieur; mais je ne veux pas non plus qu'on tue ma fille avec mon silence. » Et, prenant fortement Gérard par le bras, elle ajouta avec la même véhémence : « Je vous jure,

monsieur, que vous l'épouserez; et d'abord vous la reverrez à l'instant même. »

Madame Lambert courait déjà vers la porte pour aller chercher sa fille : son mari l'arrêta.

« Laissez-moi passer!

— Non, madame! — que prétendez-vous?

— Vous l'avez entendu.

— Chercher votre fille?

— Chercher ma fille, m'en empêcheriez-vous? »

Lambert, entr'ouvrant d'une main la porte, s'opposa avec l'autre à la sortie de sa femme.

« Je ne vous en empêche pas, madame.

— Pourtant, monsieur...

— Il est inutile que vous alliez la chercher.

— Pourquoi cela?

— Parce que c'est inutile, madame : elle va venir. »

Et, toujours en regardant dans le fond du couloir, il se dit à part : « Oui, elle va venir, et cette fois je saurai tout. L'épreuve que je vais tenter est terrible; elle serait odieuse, cruelle, si de cette épreuve même ne devait pas infailliblement jaillir la vérité. Il va m'en coûter, mais il le faut. C'est l'honneur de la mère ou l'honneur de la fille que je vais sauver.

— Voici Adèle! dit Lambert à Gérard et à sa femme; la voici! »

L'étonnement de Gérard et de madame Lambert alla jusqu'à leur faire croire qu'ils s'abusaient en voyant

entrer Adèle dans le costume sous lequel elle leur apparut. Elle était habillée en jeune mariée ; robe blanche, voile nuptial, couronne de roses blanches, bouquet de fleurs d'oranger à la ceinture. Rien ne manquait à la toilette solennelle consacrée par l'usage. Elle avait de plus un collier de perles au cou et des bracelets en diamants à chaque bras ; mais toutes ces dentelles, tous ces diamants, toutes ces perles n'enchâssaient qu'une figure pâle comme celle d'une morte. Adèle, sous cette éclatante toilette, semblait plutôt dévouée, comme Iphigénie, à quelque sacrifice antique, que destinée à accomplir l'auguste et sainte cérémonie du mariage. Pourquoi venait-elle ainsi parée au moment où sa famille était dans la honte et dans le deuil?

« Que veut dire ? s'écria sa mère en la voyant paraître en toilette de mariée.

— Que signifie ? se demanda Gérard ; est-ce que sa raison ?... »

Lambert s'approcha d'Adèle et il lui dit tout bas : « C'est bien, vous m'avez obéi ; » et il dit ensuite tout haut à Gérard en la lui désignant : « C'est ainsi parée, mon ami, que je comptais te la présenter le jour de son mariage avec toi, puis te la remettre en te disant : « Reçois-la de nos mains comme nous l'avons reçue de celles de Dieu le jour de sa naissance. » Il ne devait pas en être ainsi. »

Ces paroles de Lambert, dites à son ami devant ma-

dame Lambert et sa fille, ne les éclairaient pas beaucoup sur la mystérieuse toilette qu'il avait imposée lui-même à sa fille, car il n'était plus douteux que c'était lui qui l'avait ainsi exigé dans un but encore caché. Après quelques minutes de recueillement, il alla vers Adèle et il lui défit d'abord ses deux bracelets de diamants, puis son riche collier de perles.

Adèle voulut se défendre.

« Que faites-vous? » dit-elle à son père

Madame Lambert, sous le coup de la même surprise, se demanda quelle était la pensée de son mari.

Sans s'arrêter au jeu tendu et interrogatif des physionomies qui l'entouraient, Lambert réunit dans sa main les bracelets et le collier, et il dit ensuite en les regardant avec tristesse :

« Au soldat qui a manqué au courage et à l'honneur, on déchire ses insignes, on brise son sabre, on arrache ses épaulettes. »

Lambert fit ensuite quelques pas vers Gérard pour lui remettre le collier et les bracelets.

« Ils venaient de ta mère, m'as-tu dit ce matin, Gérard : celle-ci n'était pas digne de les porter. » Il montra sa fille à son ami, bouleversé par ces paroles.

« Mon père, cette insulte! s'écria Adèle.

— Cet outrage devant moi! » s'écria en même temps madame Lambert.

Gérard avait reculé jusqu'à la porte, afin de ne pas

recevoir le triste cadeau que lui faisait, ou, pour mieux dire, que lui rendait Lambert. Celui-ci, sans perdre de temps, jeta cette poignée de perles et de diamants sur le premier fauteuil venu, et alla de nouveau vers sa fille. D'un seul mouvement il enleva le voile blanc qu'elle portait.

Adèle poussa un cri déchirant qui monta et se répandit dans toute la maison.

« Que fais-tu? » demanda, de tout son élan et de toutes ses forces, Gérard qui n'eut pas le temps d'arrêter ce geste si flétrissant pour la fille de son ami.

Madame Lambert, effrayée, hors d'elle-même, se joignit à sa fille et à Gérard pour déplorer, de toute la puissance de son âme soulevée et indignée, la scène domestique qui se déroulait sous ses yeux avec une inflexible cruauté, et qui prenait peu à peu un sens dont personne n'avait deviné d'abord la sombre moralité. Le drame de famille s'élevait de minute en minute à la hauteur de la majesté biblique et de ces temps où l'autorité paternelle usurpait légitimement celle de Dieu.

« Je déchire ce voile, continua Lambert en le lacérant, et je le jette au vent comme elle a déchiré et jeté au vent son honneur.

— Assez ! assez ! s'écria Gérard désolé, assez !

— Pas encore !

— Ah ! monsieur, vous êtes cruel.

— A votre tour de l'être, répondit Lambert à sa

femme. Arrachez à votre fille ce bouquet de fleurs d'oranger, cette couronne de roses blanches, et foulez tout cela aux pieds. »

En entendant cet ordre, Adèle plaça l'une de ses mains à son front, l'autre à son côté pour défendre sa couronne et son bouquet, et elle dit : « Et moi je ne le veux pas ! je ne le veux pas !

— Moi, que j'arrache?...

— Oui, madame.

— Que je foule aux pieds ? moi !

— Vous, madame.

— Jamais.

— Je le veux.

— Jamais, jamais ! vous dis-je.

— Je vous l'ordonne.

— Plutôt mourir !

— Plutôt parler, madame.

— Je parlerai.

— Enfin ! »

Ce ne fut pas sans de cruelles violences sur elle-même que madame Lambert murmura d'une voix gémissante et meurtrie de tous les coups qu'avait reçus son cœur :

« Celui qui vous a déshonoré dans ma personne, c'est...

— C'est?... demanda avidement Lambert, impatient des lenteurs de sa femme.

— C'est !... oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

— J'attends toujours, madame... et les secondes sont des siècles.

— C'est...

— Voyons, madame, son nom? »

Lambert sortit en même temps de sa poche la lettre dont il avait déjà été fait un si terrible usage.

« Son nom, son nom?... mais son nom!

— Je ne puis pas dire tout haut ce nom devant ma fille. »

Et madame Lambert s'approcha de son mari pour lui dire tout bas ce nom à l'oreille.

Mais Lambert, la plaçant aussitôt entre lui et Gérard, lui dit :

« Il faut, madame, que nous soyons deux à l'entendre, ce nom.

— Soit, dit madame Lambert, résignée à boire tout le calice. C'est... c'est M. de Grandval.

— M. de Grandval! mais je dirai comme vous : soit! c'est M. de Grandval. Et, dépliant la lettre qu'il avait sortie de sa poche depuis quelques minutes, Lambert lut pour lui-même, pour lui seul, les dernières lignes de cette lettre que sa femme, ainsi qu'on l'a vu, n'avait pas encore parcourue en entier quand il était revenu si inopinément à Fromonville pour la lui enlever des mains : « Si à neuf heures, » disait la fin de la lettre, « tu n'en-« tendais pas cette cloche, c'est que je me serais délivré « d'une existence désormais impossible. » « Il est midi,

ajouta mentalement Lambert, et l'on n'a pas sonné à la grille : M. de Grandval n'existe plus.

— Maintenant tuez-moi, reprit sa femme qui ne connaissait pas cette terrible conclusion de la lettre, tuez-moi, et que ma fille vive ! »

En remettant froidement la lettre dans sa poche, Lambert répondit à sa femme :

« Un châtiment plus terrible vous est réservé, un châtiment plus vif qu'une arme à feu, plus sûr que le poison. Vous méritez une punition aussi grande que votre faute, une punition qui ne vous fera pas perdre une seule goutte de sang, mais qui vous le fera monter tout entier du cœur au visage, comme si tous mes aïeux outragés se levaient du fond de la tombe pour vous souffleter. »

Exaspéré, Gérard voulut imposer silence à Lambert :

« Lambert ! cria-t-il, Lambert !

— Laisse-moi !

— Que vas-tu faire ?

— Tu vas le voir.

— Mais du moins, tu oublieras ensuite...

— Laisse-moi, te dis-je ! »

La lutte devenait vive, à ce moment suprême, entre les deux amis.

« Tu oublieras tout ensuite, tout, entends-tu ?... ou bien... ou bien moi je n'épouse pas ta fille.

— Comme il te plaira ! mais justice sera faite jusqu'au bout; et, se tournant vers sa femme :

— A genoux, madame, à genoux aux pieds de votre fille.

— Aux pieds de ma fille !

— Demandez-lui pardon pour vous et pour toutes les mères coupables comme vous. »

Madame Lambert se cacha le visage comme pour s'isoler de ce dernier outrage, le plus sanglant de tous.

« Ah ! oui, dit-elle avec un sourire trempé dans les larmes qui lui baignaient les paupières et qui ne s'en détachaient pas, tant elles avaient le caractère de ces larmes de plomb fondu dont nous parle Dante dans son *Enfer;* ah ! oui, dit-elle de cette voix transfigurée qu'on n'a que sur l'échafaud, devant un bourreau, une hache et Dieu; ah ! oui, c'est le plus terrible des châtiments : une mère aux pieds de sa fille, c'est un supplice ! »

Ployant le genou, elle dit ensuite, comme si elle allait recevoir le coup mortel : « Mon enfant, votre mère vous demande... »

Cette humiliation fut soudainement interrompue, brisée par Gérard qui, emporté à la fin par sa douleur, s'écria : « Lambert ! Lambert ! tu n'es que le Dieu qui punit ! »

Mais Adèle avait déjà empêché sa mère de s'agenouiller en la recevant toute palpitante dans ses bras.

« Oui, dit-elle, continuant la pensée de Gérard, mais moi je suis l'ange qui reçoit les larmes et qui les sèche sous ses baisers. Ma mère, regardez ! il pleure, lui aussi. »

Elle montra son père.

Relevant le regard et le tournant vers son mari, madame Lambert dit tout bas : « C'est qu'il a pardonné. »

Elle tendit la main à Lambert.

Adèle prit alors celle de son père, et elle mit les deux mains l'une dans l'autre ; ensuite elle y déposa un long baiser.

Après cette réconciliation muette, touchante, et plus solennelle encore de ce qu'elle se faisait dans le silence et comme dans la nuit, Lambert dit d'une voix contenue, mais frémissante de bonheur sous sa tristesse, et sans qu'il parvînt un seul mot à madame Lambert : « Gérard, celle-là ne te trompera jamais. »

LA COURONNE DE PAILLE.

Les annales du théâtre, surtout les annales du théâtre anglais, quoique fécondes en passions orageuses, ne nous ont pas encore offert d'histoire aussi émouvante que celle dont nous allons nous faire l'officieux et fidèle narrateur à la suite de mistress Georgette Bellamy, actrice célèbre du théâtre de Drury-Lane. C'est dans les excellents Mémoires qu'elle publia à Londres, après avoir quitté pour toujours la carrière dramatique, que nous avons trouvé le fond aussi authentique que terrible de cette histoire dont elle fut témoin, et dont nous espérons nous-même transporter un jour au théâtre, comme pour les rendre à leur source, les péripéties curieuses, inouïes et frappées au coin d'une originalité tout anglaise. Elle étonne particulièrement par l'alliance, en apparence impossible, des sentiments justes et vrais du cœur et des sentiments factices et outrés du théâtre ; par la force mutuelle qu'ils se prêtent au lieu de s'absorber, et par la conclusion à laquelle ils arrivent après leur double épanouissement à travers le monde réel et le monde imaginaire.

Sous le règne si bizarre et si long de Georges III, le théâtre anglais, si décoloré de nos jours, brilla d'un vif éclat, montrant avec un juste orgueil des acteurs tels que Garrick, Kemble, Kean; des actrices telles que mistress Siddons, mistress Mary Robinson, mistress Bellamy, et beaucoup d'autres artistes moins célèbres sans doute, mais fameux encore dans le drame et dans la comédie. Au nombre de ceux auxquels le public anglais commençait à reconnaître du talent et de l'originalité, il se plaisait à en distinguer deux attachés alors au théâtre de Drury-Lane : c'était Henry Booth, jeune acteur de drame, et miss Antonia Monford, jeune première jouant le même genre. Et comme il est assez volontiers dans l'habitude de se préoccuper de la vie privée des artistes qu'il aime, il supposait, avec sa pénétration parfois si indiscrète, que M. Booth ne regardait pas tout à fait avec indifférence miss Monford, laquelle de son côté n'était pas insensible, prétendait-il aussi, aux hommages de M. Booth. Dans ses applaudissements de la soirée, lorsque le jeune premier et la jeune première jouaient ensemble, et il était rare qu'il n'en fût pas toujours ainsi, il faisait une égale part de bravos et de rappels, de bravos surtout, car les rappels, sans être absolument inconnus à l'enthousiasme de ce temps-là, ne florissaient pas comme aujourd'hui, où tel acteur est redemandé jusqu'à dix-sept fois dans un acte. C'est à l'Italie, où l'on exagère tout, où l'on est traité d'ex-

cellence sérénissime par le mendiant à qui l'on donne un sou, que nous devons la maladie du rappel. Miss Monford et M. Booth étaient-ils aussi bien portés l'un pour l'autre que les admirateurs de leur talent le croyaient? Ce serait une question fort pâle à résoudre à la distance où nous sommes de leur existence, si la réponse à cette question n'allait pas devenir le fait même de l'histoire dont ils sont, elle et lui, les principaux personnages.

Le public anglais ne se trompait pas; la belle miss Antonia Monford aimait passionnément M. Henry Booth, et M. Henry Booth n'aimait pas moins miss Antonia. Mais plus moraux que le public, qui est pourtant diablement moral quand il s'en mêle, nos deux jeunes et charmants acteurs ne se bornaient pas à s'aimer, ils allaient plus loin, ils allaient se marier. Quel public, fût-ce celui du Théâtre-Français d'aujourd'hui, si moral, comme on sait, oserait demander davantage? Oui, se marier. Au premier abord, l'intérêt pour nos deux personnages semblerait avoir le droit de finir ici, car puisque les voilà mariés, les voilà donc heureux, rangés, sages, économes, chefs de famille; leur dernier mot est dit; il n'y aurait qu'à laisser ces dignes époux dans leur ménage. Ils ne sont pas encore mariés... le lecteur, dans l'élan de son imagination, a distancé l'histoire, et l'histoire la voici:

« Oui, c'est moi, se disait miss Anna Santlow, l'amie intime de miss Antonia Monford, sa meilleure cama-

rade au théâtre de Drury-Lane; oui, c'est moi qui suis aujourd'hui demoiselle d'honneur d'Antonia; c'est moi qui dois tantôt l'accompagner au temple, à l'autel, et ce soir jusqu'à la porte de la chambre nuptiale. C'est moi! Oh! la richesse! la richesse! peut-être serais-je à la place d'Antonia si j'avais comme elle cinq cents livres sterling de revenu; mais j'en possède à peine la moitié. »

Miss Anna eut comme honte de ce qu'elle venait de dire, car elle se reprit aussitôt sans être pourtant moins émue :

« Ah! quelle pensée! quelle pensée ai-je là? Non, Henry l'aime, il l'aime pour elle, pour elle seule. Malheureuse Anna!... Allons, continua-t-elle en changeant de ton, en prenant une voix plus calme (la résignation a aussi son hypocrisie); allons, à d'autres soins! N'est-ce pas moi qui dois lui attacher ce voile au front et lui placer ce bouquet près du cœur?... Moqueuse destinée! laisser tomber ce choix sur moi, sur celle qui!... Encore une fois, montrons-nous satisfaite de l'honneur qui nous est échu : je lui attacherai son voile et je lui placerai son bouquet. »

Anna avait encore au visage le sourire doux et ironique dont elle avait accompagné chacune de ses paroles, lorsqu'elle entendit venir Antonia, qui était loin de se douter au milieu de quelle tempête de cœur elle apportait sa présence, sa joie et ses turbulentes paroles.

« Anna, ma chère Anna, que je suis heureuse ! Il va venir ! Je l'attends ! regarde l'heure ! Nous allons nous rendre au temple !

— Je le sais.

— On ne sait jamais trop ces choses-là ; laisse-moi les redire. Ah ! mon amie ! c'est un beau jour, celui où l'on reçoit le nom de celui à qui l'on donne son cœur. J'aime tant Henry ! Gloire, beauté, talent, dignité, tout est réuni en lui ; n'est-ce pas, Anna chérie ?

— Oui, répondit faiblement Anna.

— Et comme on est fière de se dire, reprit Antonia sans s'arrêter à l'étrange expression de physionomie de son amie, si distraite et si agitée en l'écoutant : celui que toutes les femmes envient, c'est moi qui l'épouse ; il m'appartient, il est à mon bras, près de moi, il me défendra ; il est mon trésor, ma parure et mon bouclier. Mais comprends-tu mon orgueil et mon bonheur ?

— Je comprends ton orgueil et ton bonheur, répéta froidement Anna.

— Un jour, chère Anna, tu connaîtras, toi aussi, cette félicité sans égale sur la terre.

— Crois-tu ?

— Peux-tu en douter ? Le bonheur n'est pas fait que pour moi. Et songe, Anna, que ce bonheur est double chez les femmes de théâtre, ainsi qu'on nous appelle, lorsqu'il leur arrive comme à moi d'épouser un homme de leur profession. Oui, c'est le bon côté de notre si

orageuse existence de pouvoir marier notre imagination, notre intelligence et notre renommée à l'instant même où nous marions nos cœurs.

— Ton existence d'artiste, s'efforça de répondre Anna, qui ne pouvait se dispenser de jeter quelques mots dans ce fleuve de joie courant devant elle, ton existence d'artiste, ma chère Antonia, n'a pas eu jusqu'ici de bien mauvais jours. Le bonheur ne sera pas pour toi une nouveauté. Depuis que tu as mis les pieds sur la scène anglaise tu as constamment réussi. Le peuple l'aristocratie, la cour, jusqu'aux journaux adorent, exaltent ton talent; jusqu'aux journaux! Eux qui adorent si peu.

— Sans doute.

— Tu en conviens; alors, je ne vois pas quel excès de bonheur...

— Me croiras-tu, ma chère Anna?

— Parle.

— Tous ces bonheurs ensemble n'égalent pas celui qui m'est promis, celui auquel je prétends atteindre par un moyen dont je veux te faire un mystère jusqu'à ce soir.

— Quel peut être ce bonheur si rare? ce bonheur que tu ne possèdes pas?

— Celui qu'une femme délicate place au-dessus de tous les autres, celui d'éprouver si elle est réellement

aimée de l'homme qu'elle aime; mais aimée pour elle, pour elle seule, entends-tu?

— Pourquoi cette épreuve? n'es-tu pas sûre d'en sortir victorieuse?

— Ah! oui, j'en suis sûre; sans cela je ne vivrais pas, je crois, jusqu'à ce soir.

— Alors, pourquoi essayer?

— Je ne puis m'en dispenser. »

« Un secret, » se dit dans l'obscurité de son esprit la souffrante Anna, qui vit on ne sait quelle lueur d'impossible espoir dans cette demi-confidence de son amie. Elle prolongea tous les rayons égarés de son intelligence vers ce point imperceptible, comme s'il eût dû la sauver au moment où toute pensée de salut était déjà morte dans son âme. Pourquoi? Le savait-elle elle-même?

« Mais tu vois, chère Antonia, reprit-elle avec le plus de sang-froid qu'elle put réunir, tu l'avoues toi-même, tu n'as pas un seul chagrin.

— Eh bien! oui, tu as raison, pas un seul chagrin; et franchement quand on a sur la terre autant de bonheur que moi, il faut imiter les anciens.

— Que faisaient les anciens? demanda Anna dévorée de jalousie.

— Quand ils étaient longtemps heureux, de peur que ce bonheur ne continuât pas, de peur qu'il ne fût tout à coup interrompu, troublé par l'influence des es-

prits infernaux, par le mauvais œil, par ceux qui jettent des sorts, ils laissaient tomber un anneau d'or dans la mer ou dans le courant d'un fleuve. Je vais faire comme eux.

— Antonia, le bonheur te rend folle. »

Folle en effet de joie, elle n'osait plus le nier, Antonia courut à la croisée du balcon qui ouvrait sur la Tamise, se pencha hors de la galerie de pierre bâtie à son extrémité; et là, dégageant de son doigt l'anneau d'or qu'elle y portait, elle le laissa tomber dans le fleuve.

A ce moment Henry Booth paraissait sur le seuil de l'appartement.

« Antonia! s'écria-t-il, Antonia! que faites-vous donc là?

— Vous le voyez : j'accomplis la cérémonie antique. J'étais trop heureuse : j'ai jeté ma bague au courant de la Tamise.

— Quelle extravagance! vous m'avez fait peur; votre corps était penché si périlleusement hors de la galerie...

— Rassurez-vous, Henry, me voilà.

— Vous croyez à ces fables? »

En prenant dans ses deux mains celles de son cher Henry, Antonia lui répondit en rougissant :

« Pardonnez-moi, mon ami, le bonheur est superstitieux : je suis si heureuse, que j'ai voulu...

— Vous serez toujours heureuse avec moi.

— Tu l'entends, Anna? tu l'entends!

— Miss Anna, dit Henry à leur camarade de Drury-Lane, j'ai une bien bonne nouvelle à vous annoncer.

— A moi?

— J'ai obtenu de notre directeur qu'il nous prêterait le grand foyer ce soir après le spectacle.

— Et que voulez-vous en faire? demandèrent à la fois Anna et Antonia.

— Que fait-on un jour de noces?

— On dîne avec ses amis.

— D'accord. Ensuite?

— On chante.

— Oui, mesdames, mais on danse aussi quelquefois.

— Nous danserions! nous danserions!

— On dansera, ma chère Antonia; on dansera toute la nuit, mesdames. Oui, je veux qu'après notre repas de noces il y ait bal. Voilà pourquoi j'ai demandé le grand foyer à notre directeur.

— Ah! cette attention de votre part, mon cher Henry!...

— Anna, ma bonne petite camarade, dit ensuite Henry un peu étonné à la fin du calme silencieux de l'amie de celle qui allait devenir sa femme lorsqu'il apportait cette charmante nouvelle à la maison; Anna, cette surprise ne vous cause pas toute la joie que je croyais trouver en vous.

— Mais pardon, cher monsieur Henry, pardon; elle me réjouit beaucoup... extrêmement... c'est que, je l'avoue, l'étonnement m'empêche de vous exprimer... Oh! croyez-le, je suis très-contente... j'aime le bal... la nouvelle me rend si heureuse... je la trouve si heureuse pour tout le monde... que je cours la répandre parmi nos camarades de Drury-Lane réunis au jardin en attendant le moment de nous suivre au temple. Oh! j'étouffe! j'étouffe! » dit en s'éloignant Anna qui demandait au ciel avec ferveur depuis quelques minutes l'occasion de se retirer. Enfin un prétexte lui était offert, elle le saisissait avec désespoir; Anna touchait déjà le bouton de la porte, Antonia la retint par le bras.

« Je te remercie, Anna, de me laisser seule un instant avec lui. Je vais faire l'épreuve dont je t'ai parlé; je vais avoir le dernier mot de ma destinée. Tu sauras tout ce soir.

— Avant ce soir, » lui répondit Anna sans se retourner, sans laisser voir son visage. Antonia y eût peut-être lu l'explication de cette modification de sa phrase : « Avant ce soir, » modification faite avec un son de voix transporté du domaine étudié mais précis du théâtre dans la vie réelle par la force de l'habitude.

« Reviens! lui dit Antonia entre les deux portes.

— Oui, je reviens. »

Anna disparut dans l'ombre de l'escalier; Antonia était retournée auprès de Henry.

Henry avait le costume de la circonstance solennelle du mariage : non pas absolument le traditionnel habit noir comme on pourrait le croire si l'on oubliait que nous sommes encore au XVIIIe siècle; mais l'habit de fantaisie de la fin de cette époque, d'ailleurs fort peu distincte, quant à l'habillement et à la coiffure, de l'époque de la Régence. L'art de tisser les soies, l'art délicat de les broder et de les nuancer, celui de les envelopper d'une vapeur d'or, de les étoiler sous ce brouillard chatoyant comme le mirage du soleil dans l'eau; cet art sinon perdu, du moins égaré, comme celui de faire des pastels, n'avait jamais été poussé si loin, non pas en Angleterre, mais en France, mais à Lyon d'où l'Angleterre tirait alors toutes ses soieries. Le futur d'Antonia relevait la grâce expressive de ses traits merveilleux de fraîcheur et de jeunesse de l'exquise élégance de son costume et de sa toilette parfaitement soignée sans être recherchée.

« Dans quelques heures, dit-il à sa belle compagne, car il n'allait pas tarder à lui donner ce doux nom, miss Antonia Monford sera mistress Henry Booth.

— Mistress Booth !

— Mon nom vous plaît-il?

— Comme me plaît le nom de tout ce que j'aime. Le nom de l'étoile, le nom de la rose et le nom de ma mère.

— Cependant, comme vous avez plus de réputation

que moi au théâtre, nous laisserons subsister sur l'affiche votre nom d'Antonia Monford.

— Non, monsieur ! non !

— Si ! mademoiselle, si ! »

D'un air fâché, mais on sait comme se fâchent les amants sur le point d'être mariés, Antonia repartit :

« Déjà ! oh ! déjà !

— Voyons ! pas de pli à ce joli front : nous mettrons nos deux noms sur l'affiche afin qu'ils soient unis sur le terre comme ils vont l'être dans quelques instants dans le ciel.

— Oui, toujours unis, mon Henry bien-aimé. Mais puisque nous parlons de la terre, restons-y un instant : voulez-vous, mon ami ?

— Je veux tout ce que vous voulez aujourd'hui.

— Aujourd'hui ! Henry ? aujourd'hui seulement ?

— Et demain tout ce qu'il vous plaira.

— Et après-demain ?

— Et toujours.

— Écoutez-moi, Henry, il est dans nos usages, dans nos lois...

— Grand Dieu ! vous allez me parler de lois !

— Il est dans nos lois et dans nos usages que la femme apporte à l'époux le prix de son indépendance. »

Henry recula, les bras déployés, comme on fait au théâtre dans les moments d'épouvante.

« Quels discours ! quels propos, un tel jour !

— En m'épousant, poursuivit Antonia, en m'épousant... dis-je... »

Henry interrompit une seconde fois Antonia en disant :

« Mais qu'ai-je besoin de dot? pourquoi ces débats d'intérêt? En vous épousant, ne sais-je pas déjà ce que vous m'apportez? Vous possédez cinq cents livres sterling de revenu que vous a laissées M. Roberts, votre tuteur. C'est dit, c'est connu, c'est répété à satiété! Voilà votre dot, une fort belle dot. Avec ces cinq cents livres de revenu et ce que nous gagnons vous et moi au théâtre, il y a là de quoi vivre largement. Je sais cela, vous savez cela : n'en parlons plus. Je voudrais que pour notre bal de ce soir...

— Parlons encore de ma dot, insista Antonia avec calme.

— Antonia, je vous en prie...

— Écoutez-moi, Henry.

— Non...

— Vous m'écouterez.

— Non !

— Je le veux !

— Soit !

— C'est cinq cents livres de revenu que m'a laissées mon tuteur M. Roberts...

— Eh bien ?

— M. Roberts, reprit Antonia, était un homme bizarre.

— Un fou, je le sais ; qui ne le sait pas dans Londres ?

— Très-bien ! M. Roberts m'a laissé cette pension de cinq cents livres à une condition.

— Je la devine.

— J'en doute, monsieur Henry.

— Voulez-vous que je vous la dise ? — A la condition que l'homme que vous épouserez vous rendra toujours heureuse.

— Mon tuteur, dit Antonia, était moins bizarre que çà.

— Alors... dites.

— Cette condition... si je ne vous l'ai pas fait connaître plus tôt, c'est que vous sachant vivement épris de moi, et délicat autant qu'amoureux, il m'aurait semblé, en vous la disant tout de suite, que je me méfiais de vous. La prudence aurait eu l'air d'un marché : j'aurais paru douter de votre caractère, de votre désintéressement... »

Toutes ces précautions oratoires ne laissèrent pas que de surprendre un peu le futur époux d'Antonia. La vie de la femme la plus honnête, quand elle relève du théâtre, peut toujours garder d'un passé périlleux, si ce n'est une tache, du moins une ombre, et la conscience, qui a la même candeur dans toutes les professions,

s'alarme autant d'une ombre que d'une tache. C'est le fil de soie placé devant l'œil ; il en trouble la rectitude autant que le ferait une poutre.

« Puisqu'il en est ainsi, reprit le premier Henry, je vous remercie d'avoir remis cette confidence jusqu'à ce moment, mais je suis impatient maintenant de la connaître tout entière.

— En voici le dernier mot.

— Je vous écoute.

— M. Roberts, mon bizarre tuteur, a voulu par son testament que je perde tout droit à cette pension dont j'ai joui jusqu'à ce jour, si...

— Si ?...

— Si je viens jamais à me marier.

— Ah !

— En sorte, reprit Antonia un peu tremblante, — quelle femme adorée de son futur mari autant qu'elle l'était par M. Henry, n'eût pas tremblé à sa place ? — en sorte qu'à cette heure j'ai cinq cents livres sterling de revenu, et que dans une heure, en sortant du temple avec le titre de votre femme, je n'aurai plus... je ne les aurai plus. Miss Antonia Monford, pauvre, vous paraît-elle aussi belle, aussi digne qu'auparavant d'être aimée, aussi digne de porter votre nom ?

— Plus belle et plus digne encore, s'écria Henry, oui, plus belle et plus digne encore ! »

Et Antonia répondit à ces bonnes paroles parties du cœur par celles-ci :

« Louange à vous, mon Dieu, qui m'avez donné la force d'oser faire cette confidence, louange à vous ! Je n'ai plus rien à vous demander sur la terre. »

Elle tomba ensuite à genoux, et prenant les mains d'Henry dans les siennes, elle lui dit :

« Milord... »

Henry l'arrêta aussitôt.

« Je ne suis pas noble, mon amie. — Milord !...

— On donne aussi ce titre à Dieu. — Milord, je n'étais qu'une femme ordinaire, obscure, vous m'avez aimée, et dès ce moment toutes les femmes m'ont enviée. Je n'étais qu'une actrice pauvre, inconnue ; vous m'avez aimée, et tout à coup la passion s'éveillant en moi, je suis devenue célèbre : on dit miss Monford à Londres, comme on dit : mademoiselle Clairon à Paris.

— Antonia, mais, Antonia !

— Je n'étais qu'heureuse d'être votre femme, l'action que vous venez de faire me rend votre obligée ; elle me fait votre éternelle esclave. Maintenant voici ce que j'ajoute : si jamais je vous trompais — Dieu ne le voudra pas — ne me tuez pas ! ce serait trop d'honneur ; enchaînez-moi les mains, dépouillez-moi de mes cheveux, puis conduisez-moi dans cette maison terrible où nous sommes allés vous et moi étudier la folie chaque fois que nous avons dû jouer à Drury-Lane, vous

Hamlet le fou, moi Ophélia la folle; oui, si je vous trompe, conduisez-moi à Bedlam dans la maison des fous. Je vous jure que je ne protesterai pas; je me laisserai jeter de l'eau glacée sur le front et sur les épaules, et je me dirai : « C'est bien fait! » Mais je ne te tromperai pas, je t'aimerai toujours. Oh! que vous êtes bon, Henry, que vous êtes bon! m'épouser avec rien! — Tant pis! c'est vous qui m'achèterez de belles robes, de belles dentelles, et je vous devrai les beaux diamants que j'aurai aux doigts.

Henry ne pouvant résister à ces ardentes protestations, à ces charmantes paroles dont il était à la fois ému et fier, prit les mains d'Antonia et les couvrit de mille et mille caresses.

« Non! reprit Antonia aussitôt, non! pas de diamants, pourquoi des diamants? Mais ces baisers, ces éternels baisers : voilà les plus beaux, les plus précieux diamants qu'une femme puisse sentir passer sur ses doigts. »

Quand cet embrasement, dont les flammes d'une pureté toute conjugale semblaient avoir tracé un cercle lumineux autour du front de la belle Antonia, fut devenu peu à peu en s'apaisant un recueillement presque religieux, Henry lui dit avec une voix pleine de tendresse et d'amour :

« Chère adorée, tout est bien, tout est parfait :

voulez-vous me permettre seulement d'aller dire à mon notaire...

— C'est juste, interrompit Antonia en souriant, vous ne pouvez plus maintenant, dans le contrat, reconnaître avoir reçu cinq cents livres sterling de rente que je ne vous apporte plus. Allez vite!

— Mais non, je veux toujours vous les reconnaître.

— Par exemple!

— C'est moi qui vous les fais perdre, n'est-ce pas?

— Mais est-ce que je ne vous épouse pas?

— Mais je ne vaux pas cinq cents livres sterling de revenu.

— Taisez-vous! taisez-vous!

— Quel mari vaut cette somme-là? Donc, je vais chez mon notaire, qui ajoutera à ces cinq cents livres de revenu que je vais reconnaître avoir reçues, cinq cents autres livres sterling, afin de mieux garantir... »

Henry regarda Antonia.

« Pour mieux garantir... » répéta-t-il.

Antonia de plus en plus surprise ne le laissa pas achever.

« Pour mieux garantir quoi?

— Vous ne devinez pas?

— Non...

— L'avenir des nombreux enfants que nous aurons un jour. »

Une adorable rougeur teignit les joues d'Antonia.

« Dame! dit Henry en souriant, c'est votre faute, pourquoi m'avez-vous retenu? Il fallait me laisser partir. »

Sans ajouter un mot de plus, il fit le mouvement de sortir.

« Henry! »

Elle le rappelait.

« Antonia.

— Dites-moi, passez-vous près de Drury-Lane, en allant chez votre notaire?

— Oui, pourquoi?

— Vous connaissez la vieille Fergusson.

— Non... la vieille Fergusson?...

— La fleuriste... celle qui se tient toujours à côté de la porte de la répétition!

— Ah! oui... Eh bien? que désirez-vous?...

— Le jour de mon début à Drury-Lane, la pauvre vieille fleuriste me dit en me voyant passer pour aller au théâtre : « Prenez-moi ce joli petit bouquet de vio- « lettes et de roses blanches; il vous portera bonheur.» Je n'étais pas riche alors, je craignais que le prix... j'allais refuser... « Prenez, prenez toujours, » me dit la vieille Fergusson, « vous me payerez, ma belle enfant, « le jour de votre mariage. » Henry, prenez chez elle en revenant, le plus beau bouquet de violettes et de roses blanches qu'elle aura, et donnez-lui ces quatre guinées d'or. »

Antonia courut à son secrétaire pour y chercher les quatre pièces d'or destinées à la vieille fleuriste.

« Vous ne voulez pas, lui dit Henry en faisant quelques pas derrière elle, me laisser la joie de les lui donner moi-même? »

En prenant les pièces dans un tiroir, Antonia répondit :

« Ajoutez quatre guinées de votre bourse, et la joie sera partagée.

— Adieu, Antonia!

— Adieu, Henry!

— Adieu! non, pas adieu! à revoir, à bientôt! à toujours!

— Y a-t-il un homme meilleur au monde, se dit Antonia, quand elle eut cessé d'écouter les pas d'Henry, franchissant les marches de l'escalier avec cette légèreté particulière au bonheur, et particulière surtout aux nouveaux mariés; y a-t-il un cœur plus noble, plus généreux? Oh! que j'ai bien fait de jeter tantôt mon anneau d'or dans la Tamise! »

La porte s'ouvrit, c'était Anna qui revenait.

« Accours, Anna, accours! viens, amie, viens partager ma joie, son poids est trop lourd pour moi seule. Eh bien! je lui ai tout dit : oui, ma chérie, il sait tout. J'avais promis de ne te dire mon secret que ce soir... il me brûle, apprends-le tout de suite.

— Je ne veux rien savoir, répondit Anna.

— Tu ne veux rien savoir ?

— Non.

— Comme tu es agitée... tu n'as plus les mêmes traits... tu es pâle... Mon bonheur sans doute est cause de ton émotion... je t'en sais gré, mon amie, je te remercie... mais écoute.

— Je te dis que je ne veux rien savoir.

— Cette voix... ce refus que je ne m'explique pas... d'où vient ce trouble ?... que t'arrive-t-il donc ? qu'est-ce donc ?...

— Antonia, répondit alors Anna, faisant un effort douloureux sur elle-même pour parler, et sur le point à chaque instant de tomber évanouie, Antonia, tu allais me confier un secret... Que le mien ait le pas sur le tien.

— Toi, un secret ?

— Moi.

— Et tu as attendu jusqu'à ce jour, jusqu'à cette minute pour m'en effrayer ? car tu m'effrayes, tu m'effrayes beaucoup.

— Il ne pouvait être révélé plus tôt.

— Parle, ma chère Anna.

— Écoute : l'homme que tu aimes...

— Grand Dieu !

— L'homme que tu aimes... » reprit Anna dont la respiration gênée l'empêchait de parler.

Cette fois ce fut Antonia qui l'arrêta dans le milieu de la phrase.

« Aurais-tu appris sur lui quelque fait injurieux? Y aurait-il sur son nom, sur sa réputation quelque tache?...

— Non.

— Achève. »

Antonia ouvrit les yeux et respira comme lorsque l'on recouvre ses sens.

« J'achève. Le jeune homme que tu aimes...

— Eh bien?

— Je l'aime aussi.

— Toi!

— Je l'aime, te dis-je, je l'aime. »

On devine les sensations qui allèrent remuer le cœur d'Antonia à cette confidence inouïe.

« Mais, dit-elle après un temps assez long, mais je ne me suis jamais aperçue... tu ne m'as jamais dit... Quand donc a commencé cet amour pour Henry, cet amour qui, sans doute, n'a jamais été partagé?

— Un instant j'ai cru qu'il l'était. Il m'avait semblé que M. Henry balançant entre toi et moi, allait finir par me préférer. Cette croyance, cette illusion m'a perdue. Ses attentions pour moi n'étaient, je le vois, — mais trop tard, — qu'un prétexte pour cacher la tendre prédilection que tu lui inspirais. Juge de mon

supplice, quand tu es venue me choisir pour confidente de son amour et du tien.

— Qu'ai-je fait? interrompit Antonia. Qu'ai-je fait? »

Anna reprit :

« Les années d'une pareille souffrance ne se comptent pas par journées, mais par siècles.

— Pauvre amie!

— Chacune de tes joies, continua Anna, et tu ne m'as fait grâce d'aucune, a été pour moi un coup de poignard au cœur.

— Anna! Anna!

— Aujourd'hui ton bonheur a comblé pour moi la mesure; ton bonheur me fait mal, ton bonheur me tue.

— Ah! ma pauvre Anna, je ne sais que te dire.

— Moi je te dirai plus : ce bonheur me rend jalouse, méchante...

— Mon Dieu! avec quelles paroles sécher tes pleurs, avec quelles larmes adoucir tes peines?

— N'aie pas de pitié pour moi, Antonia! entends-tu? — pas de pitié!

— Oh! non, toute ma pitié et toute ma tendresse. Écoute : Demain — ce soir — Henry et moi — le veux-tu? — nous quitterons l'Angleterre; nous la quitterons pour toujours. Dis? le veux-tu? nous t'épargnerons le spectacle de notre félicité. On nous a offert un riche engagement aux États-Unis...

— Non, amie, non! c'est moi qui m'en irai : il le faut.

— Mais ton art?

— Il n'y a plus d'art pour moi.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu!

— Encore une fois ne me plains pas, Antonia.

— Ne pas te plaindre!

— Non, te dis-je!

— Quand je te vois si malheureuse et par moi...

— Crois-moi, garde ta pitié, et laisse-moi partir. J'irai... j'irai...

— Où iras-tu?

— Je vais en Irlande, dans ma famille... et puis je le sens là, je ne vivrai pas longtemps; la blessure est mortelle. Tu me pardonnes, n'est-ce pas?

— Que je te pardonne le mal que je te fais! Viens sur mon cœur...»

Anna voulut s'éloigner.

« Viens, oh! viens, te dis-je, mon amie dévouée. »

Anna chercha une seconde fois à échapper aux embrassements de son amie.

Dans cette lutte fraternelle, Antonia s'écria :

« Ah pourquoi le sacrifice est-il au-dessus de mes forces? — Je te dirais... je te dirais...

— Que me dirais-tu encore, Antonia?

— Je te dirais,.. je ne l'épouse pas : mais je l'aime tant! »

C'est au milieu de ce conflit déchirant entre les deux

amies de Drury-Lane qu'un domestique entra et remit une lettre à Antonia.

« Pour vous, Madame. »

Le domestique se retira.

Avec un empressement qui n'était pas sans mélange de quelque mauvais pressentiment, Antonia décacheta la lettre qu'elle venait de recevoir et courut à la signature.

« James Russell. » Je ne connais pas ce nom... non, je ne le connais pas du tout... »

Dès qu'Antonia eut commencé à lire cette lettre, la figure d'Anna exprima successivement l'inquiétude, l'égarement, l'effroi, la terreur, la contrainte, la lâcheté, l'hypocrisie, les grandes peurs et les peurs honteuses.

« Madame, lut-elle enfin, je suis le notaire de la fa-
« mille Booth : — M. Henry est chez moi en ce mo-
« ment; il est venu me confier la particularité tout à
« fait imprévue que vous lui avez révélée au sujet du
« testament de votre oncle. M. Henry, j'ai le regret
« bien profond de vous l'apprendre, avait trop compté
« sur les bonnes dispositions de son père, également
« présent à l'entretien dont je vous mande le résultat.
« Son père l'a menacé de le déshériter et de le maudire
« s'il persistait à vous épouser dans l'état précaire de
« fortune où cette clause testamentaire vous place en

« vous mariant. M. Henry a lutté avec passion, avec « colère même contre cet obstacle, mais son père a fait « parler si haut son autorité qu'il a fini par triompher « de toutes les objections comme de toutes les résis- « tances. Je suis donc chargé, Madame, de vous an- « noncer que votre mariage avec M. Henry Booth... »

Ici Anna, brisant tous les liens d'un silence trop longtemps tendu, interrompit son amie comme si elle eût voulu lui faire une révélation qui lui échappait.

« Antonia ! Antonia ! »

Tranquillement Antonia lui répondit :

« Laisse-moi achever. »

Elle reprit donc sa lettre ainsi :

« Je suis donc chargé, Madame, de vous annoncer « que votre mariage avec M. Henry n'est plus possible ; « c'est lui qui m'impose la douleur de vous le faire « savoir.

« Je suis, Madame, votre respectueux serviteur,

« JAMES RUSSELL. »

« Anna, mon voile, dit avec une simplicité antique, digne, par le geste et l'austérité du visage, du pinceau grec de Poussin.

— Ton voile?

— Mon voile de mariée.

— Que veux-tu en faire?

— Donne, Anna. »

Elle s'attacha ensuite le voile au front avec lenteur et avec cette précision que les grands caractères de femme possèdent depuis les fières Romaines immolées sous Néron, jusqu'aux héroïnes sublimes de la Révolution française, Charlotte Corday, madame Roland et cent autres non moins courageuses.

« Maintenant, Anna, donne-moi ma couronne.

— Mais... mais dis-moi du moins...

— Donne-moi ma couronne, Anna. »

Anna donna en tremblant d'une anxiété vague la couronne blanche à Antonia.

Antonia plaça la couronne sur sa tête.

« Mon bouquet de mariée.

— Est-ce que sa raison s'évanouirait? se demanda la pâle confidente de cette scène étrange, saccadée, mystérieuse, d'un calme si terrible.

— Je t'en conjure, dis-moi, Antonia!... »

Sans répondre à son amie, après avoir fixé le bouquet à son côté, Antonia dit d'une voix émue, tendre jusqu'aux larmes, touchante comme la prière et pourtant d'une effrayante sérénité de son :

« Anna! Anna! Anna! sur mon cœur! »

Et quand elle eut pressé son amie dans ses bras et autant qu'elle eut en elle d'affection, d'élan et de force, elle courut avec la rapidité d'une plume que le vent

chasse devant lui, jusqu'au balcon dont la porte était restée ouverte.

Anna n'eut pas le temps de crier : « Où vas-tu ? » qu'Antonia, déjà montée sur la corniche de pierre du balcon, lui répondait :

« Je vais chercher l'anneau que j'ai jeté dans la Tamise. »

Elle se précipitait dans le fleuve quand Henry parut, portant le bouquet de roses blanches et de violettes qu'il avait promis de lui acheter chez la vieille fleuriste Fergusson. Il poussa un cri dont le déchirement alla jusqu'à l'autre rive de la Tamise : mais la Tamise roulait vers la mer le corps d'Antonia.

Une vaste pelouse circulaire laisse voir à droite et à gauche de son frais gazon une rangée symétrique de cellules ou petites maisons basses sans étage. Toutes sont grillées, et derrière les barreaux de fer tombe à plis droits un rideau à raies perpendiculaires vertes et blanches qui cache entièrement l'intérieur de ces petites constructions, au delà desquelles, pour leur faire de l'air et de l'ombre, s'élèvent, les uns au-dessus des autres, plusieurs haies d'arbres d'une haute et respectable venue; des tilleuls au bois noir, des chênes verts pressés dans leur corsage de liége et des marronniers qui lancent de tous côtés au printemps leurs fusées et leurs aigrettes. Ces cellules, d'un aspect si pittoresque

à l'extérieur dans le cadre qui les entoure, offrent un intérieur beaucoup moins gai : pas de meubles, si ce n'est une froide table en bois blanc, une chaise grossière de jonc, un lit fort bas ; les murs blanchis à la chaux sont entièrement nus. Au delà de ce beau gazon circulaire, au delà de ces cellules dont on commence à deviner l'emploi, au delà de ces grands arbres, tout au fond, tout au fond de la perspective, une grille monumentale indique l'entrée principale de Bethlem ; Bethlem que nous appelons en français, et je n'ai jamais trop su pourquoi, Bedlam. Il est probable que, prononçant fort mal le mot Bethlem, nous avons tenu, par une espèce de compensation, à l'écrire d'une manière détestable (1).

(1) A l'époque déjà reculée où se passent les événements que nous racontons, Bedlam n'était pas dans Londres, mais en pleine campagne ; depuis on a tant bâti derrière, devant et autour, qu'il s'est enfin trouvé enclavé dans la ville. Cet hospice célèbre contient aujourd'hui trois ou quatre cents malades et quelques centaines de prisonniers. Le nouveau Bedlam, *the new Bethlehem hospital*, érigé en 1812, a 280 pieds de long, trois étages en hauteur et est construit en briques. Dans le vestibule on voit les fameuses statues représentant *le Délire* et *la Folie mélancolique*, et qui précédemment étaient au-dessus de l'hôpital de Moorfields. Bedlam, qui couvre la superficie de douze acres de terrains, coûta à construire cent mille livres (2, 500,000 fr.). Oxford, l'assassin de la reine Victoria, y est enfermé. On lui a imposé un terrible supplice : au milieu de cette légion de fous et de scélérats, seul il a sa raison, dont il fait un assez bon usage. Il lit beaucoup, il écrit et se montre fort repentant. Quelques portes ont à Bedlam des carreaux de vitres tellement épais, qu'ils peuvent résister à la colère et à la brutalité des malades. Les cellules sont éclairées par des jours de souffrance. Les couteaux et les fourchettes qu'on laisse à la disposition des pensionnaires sont en os. Il y a des cours spacieuses pour

Au bord de cette aire de gazon, toujours bien entretenu, deux hommes, l'un s'appuyant par les mains et par le menton sur le peigne de fer d'un rateau dont le manche était fiché en terre en manière d'arc-boutant; l'autre, couché de tout son long sur le gazon même, le visage au ciel, causaient ainsi :

« Tu me disais donc, cher Sunday, que lorsqu'on l'a retirée de la Tamise, au-dessous du pont de Londres, elle portait un costume de mariée? Quelle fantaisie!

— Un costume complet : robe de mousseline blanche, voile de dentelle blanche, souliers de satin blanc.

— Vraiment?

— Comme je te le dis, cher Thomas.

— Et sur elle aucun papier qui servît à faire connaître sa famille ou celle dans laquelle elle allait entrer en se mariant?

— Aucun papier.

— Diable de jeune femme! ça a des caprices bien fantasques.

— Et comme sa raison était tout à fait dérangée, on n'a pu savoir sur le moment même la cause de son acte de désespoir.

— Diable de femme, comme tu dis, Sunday. Son mari l'avait peut-être battue?

la promenade avec des abris contre le soleil. Trois cent quarante-trois gouverneurs administrent Bedlam; pour être admis gouverneur, il faut payer cent livres d'entrée (2,500 fr.). A ce titre, on a son nom gravé sur une table de marbre.

— Le jour des noces? battue le jour des noces?

— C'est juste; il aurait au moins attendu le lendemain.

— Vainement, comme tu sais, M. Jarvis, le premier médecin de la maison, et M. Taylor, notre chapelain, l'ont-ils interrogée, il leur a été impossible de savoir... Maintenant il serait dangereux, disent-ils, de réveiller chez elle le souvenir d'un passé si terrible.

— Hier, dit Thomas, j'ai causé près d'une heure avec elle, là, sur la porte de sa cellule.

— Eh bien?

— Eh bien, elle m'a paru d'une tranquillité fort rassurante. Raisonnable comme toi et moi.

— Tant mieux! tant mieux!

— Sans son obstination à tenir son visage voilé, obstination bien inexplicable, car M. Dixon, notre chef, prétend qu'elle est fort jolie, et sans sa manie de parler sans cesse des belles fleurs qu'elle cultive, qu'elle cultive je ne sais où, on jurerait... Comment est-elle aujourd'hui?

— Beaucoup mieux encore que ces jours derniers.

— Allons! allons! elle sera bientôt guérie.

— Quel que soit le temps, M. Dixon veut qu'on la laisse libre d'aller et de venir dans la maison et dans le parc.

— Nous la laisserons aller où elle voudra. Pauvre jeune femme! elle aime tant l'air, les fleurs, le soleil.

— On sonne à la grille.

— Bon ! voilà déjà de nos visiteurs qui arrivent.

— Dame ! c'est leur jour ; courons ouvrir. »

Sans trop se hâter, les deux employés de Bedlam se dirigèrent vers la grille, et quand ils purent distinguer à travers les barreaux la forme des visiteurs, l'un dit à l'autre :

« Pas de voiture fermée ; ce n'est pas un nouveau pensionnaire qu'on nous amène ; non !

— Non ! encore des curieux. Vois comme la calèche qui les a conduits est élégante, fraîche, bien pimpante.

— Et quels chevaux ! de vrais arabes !

— Magnifiques.

— Ils ont un groom qui me paraît assez bien bâti, à ce que je vois. »

Les visiteurs, s'impatientant de ces dialogues auxquels ils ne prenaient aucune part, sonnèrent un second coup de toute la longueur de leur bras.

« Parbleu ! on y va ; on y va !

— Sont-ils pressés ! sont-ils pressés !

— Nous ne le sommes pas autant que cela, nous autres.

— L'hôpital ne s'en ira pas. »

Enfin nos deux lymphatiques serviteurs, sans plus presser le pas, arrivèrent à la longue grille de Bedlam,

qu'ils ouvrirent avec la même lenteur et la même indifférence.

Le visiteur et la dame qu'il accompagnait descendirent de leur calèche.

« Vous êtes venus bien lentement, mes amis.

— C'est que la distance de la maison ici...

— Vous ne me reconnaissez pas... je suis M. Henry, qui...

— Ah! monsieur... Et Sunday se tournant vers Thomas : Comment, tu ne reconnais pas monsieur? c'est M. Henry qui... oui...

— Ah! si c'est monsieur... Alors je dois le connaître... oui, je dois connaître assurément monsieur...

— C'est monsieur, reprit Sunday, qui vient voir si souvent nos pauvres malades. Mais... mais... »

Sunday eut cet étonnement en regardant la femme qui était au bras du visiteur.

« Qu'avez-vous, Sunday? d'où vient donc votre surprise?

— C'est que je n'aperçois pas avec vous la jeune femme qui venait aussi étudier nos pensionnaires; cette belle dame, si belle, si douce, si bonne. »

L'embarras des deux nouveaux venus fut peu dissimulé. La femme fit même un mouvement pour se retirer. Henry la retint.

« Elle... balbutia Henry pour répondre à Sunday, elle n'est plus.

— Quoi !... elle est !...

— Oui, mon ami.

— Ah ! mon Dieu ! que nous apprenez-vous là ?

— Depuis six mois, mon ami.

— Quel malheur ! ah ! quel malheur ! Pourquoi n'est-elle pas devenue folle ? nous en aurions eu ici le plus grand soin. »

Pour vite changer la conversation, Henry demanda à Sunday :

« Et avez-vous en ce moment quelque bon sujet qui puisse servir à nos observations ?

— Non ! oh non ! ma parole d'honneur, vous ne le croirez pas peut-être, le monde devient de plus en plus raisonnable : c'est effrayant. Et tenez ! depuis qu'il n'est plus permis de parler politique, les fous diminuent à vue d'œil. Nous avons encore pourtant quelques fous politiques parce qu'il en reste toujours... parce qu'il en faut toujours quelques-uns... Mais ce n'est plus comme autrefois. L'amour donne encore un peu... la jalousie par-ci, par-là... le jeu beaucoup... oh ! beaucoup !

— Et parmi ces braves gens-là, dites-moi, de la bizarrerie ?... de l'excentricité ? des manies dont l'art d'imitation puisse faire son profit ?

— Nous avons, depuis peu, répondit Sunday, un officier qui est devenu fou en s'endormant à midi sous le soleil, il paraît assez chaud, de la Sicile : il se tient fort

tranquille toute la journée, mais dès qu'il est midi, le moment sans doute auquel sa folie éclata, il tombe dans des accès de fureur dont nous sommes difficilement maîtres. Nous avons beau l'éloigner de tous les cadrans de la maison, de la sonnerie de toutes les pendules, il sait à la seconde même qu'il est midi. Et tenez! monsieur Henry, puisque nous causons de nos malades, nous avons aussi depuis quelques mois dans l'établissement, une jeune pensionnaire qui avait en horreur les enfants quand elle est entrée ici; elle s'élançait sur tous ceux qu'elle apercevait dans l'intention de les étouffer. Elle est presque guérie; et voici comment on s'y est pris pour parvenir à ce résultat. Elle est très-fière; d'une famille riche et titrée, elle ne peut se passer de femmes de chambre, de demoiselles de compagnie, de suivantes. Qu'a-t-on fait? on a commencé par lui donner trois femmes assez jeunes, chargées de la servir; au bout de quelques jours on en a placé auprès d'elle trois autres encore plus jeunes; puis trois autres de quinze à seize ans; puis de plus jeunes : de sept à huit ans; aujourd'hui elle a une femme de chambre de six ans; une lectrice de cinq ans et une coiffeuse de quatre ans; et elle y est déjà si bien habituée qu'elle ne peut pas se passer de leur société. Avant un mois elle demandera elle-même la compagnie de ces enfants dont on aura eu le soin de la priver pendant quelques jours.

— C'est merveilleusement imaginé, dit Henry ; vous nous ferez connaître cette intéressante lunatique.

— Très-volontiers, monsieur Henry, très-volontiers.

— Nous vous montrerons aussi, si vous le désirez, un jeune homme dont la raison s'est brouillée en voulant connaître toutes les langues ; il n'en sait plus aucune ; celle qu'il parle n'est intelligible pour personne. Il fait des livres dans cette langue, des chansons, des pièces de théâtre qu'il se joue à lui-même. Mais quand il a faim ou soif, il est obligé de l'exprimer par des signes comme les muets.

— C'est la tour de Babel que ce jeune homme-là.

— Absolument. Dieu l'a puni de chercher à savoir tant de choses. Il est descendu au rang des brutes. Je ne dois pas oublier, puisque nous sommes sur ce chapitre, deux jeunes filles de dix-huit ans qui ont été amenées successivement à Bedlam et qui en sortiront probablement dans deux ou trois jours complétement guéries de leur insanité bizarre. Toutes deux se croyaient reines d'Angleterre. Le chef de l'établissement, qui commençait à désespérer d'elles vers le milieu du traitement qu'il leur faisait suivre, imagina un jour de les mettre en présence. « Vous, la reine ! fi ! » dit une folle à l'autre folle ; « c'est moi qui la suis, s'il « vous plaît. — Vous ! allons donc, c'est moi, pécore ! « — C'est moi. — Je vous dis que c'est moi ! — Non ! « — Oui ! — Mais il ne peut pas y avoir deux reines

« d'Angleterre... » se dirent spontanément les deux folles dans le dernier cri de leur intelligence. Cette idée soudaine les guérit toutes deux simultanément. Elles éclatèrent de rire et redevinrent ensuite après cet ébranlement du cerveau, ce qu'elles étaient d'abord : deux honnêtes et laborieuses blanchisseuses.

— Vous verrez aussi, dit le gardien Thomas à son tour pour abréger le chemin au visiteur habituel de Bedlam et à sa compagne, qui y venait, elle, pour la première fois, un homme qui est fou du roi Assuérus. Dès qu'il vous apercevra, il vous dira : « Avez-vous vu « le grand Assuérus? — Quel homme!... Moi j'en suis « fou! — Connaissez-vous particulièrement Assuérus, « moi j'en suis fou! — Si vous rencontrez Assuérus dans « Hyde-Park, bien des choses de ma part, j'en suis fou. »

Il est probable que Sunday et Thomas auraient encore raconté plus d'une histoire de fou et de folle à leurs deux visiteurs, s'ils n'eussent été tout à coup appelés par la cloche impérieuse de l'intérieur, appel de maître auquel les gens de la maison sont tenus de se rendre avec beaucoup moins de réflexion que lorsqu'ils sont éveillés par la cloche lointaine de la grille.

« Vous nous excuserez, dirent les deux gardiens aux deux visiteurs.

— Oui, quittez-nous... je connais la maison.

— On nous appelle.

— Allez, allez!

— M. Dixon, le nouveau directeur de la maison, est très-bon, mais très-vif, dit Sunday.

— Et sa femme! sa femme, grand Dieu! ajouta Thomas.

— Allez donc, mes amis, à votre devoir.

— Mille excuses, monsieur Henry.

— Mille excuses, madame. »

Thomas et Sunday coururent se rendre aux ordres du chef de l'établissement, M. Dixon.

Quand les deux visiteurs furent seuls et devant ce grand ovale de gazon dont nous avons déjà parlé, Anna, car c'était elle, Anna dit à Henry :

« Ce gardien a réveillé votre douleur.

— Il connaissait Antonia!

— Oui, vous veniez si souvent ici avec elle.

— J'y viendrai souvent avec vous. Maintenant ne songeons qu'au motif d'art et d'étude qui nous amène ici. Nous devons jouer *Hamlet* demain devant le roi et toute la cour.

— Oui, demain, premier jour du spectacle du carême. Quelle épreuve pour moi!

— Anna, c'est l'aurore de votre réputation.

— Pourvu que ce n'en soit pas aussi le déclin. Jouer Ophélie!

— Ce rôle si beau!

— Si difficile!

— Allez ! tous les rôles créés par l'imagination vraie mais fiévreuse de Shakespeare sont difficiles.

— Sans doute, mais Ophélie ! quel rôle ! Aucune actrice n'a encore osé l'aborder depuis..... depuis Antonia.

— Vous le jouerez bien.

— Pas comme elle, Henry ! surtout à vos yeux.

— Je vous dirai le secret de ses principaux effets.

— Vous m'avez déjà appris...

— Oh ! non... C'est ici, ici même, seulement ici que vous apprendrez, Anna, comment la folie marche, agit, parle et s'exprime, à défaut de la parole et de l'action, par le regard, dans lequel la folie concentre presque toujours les rayons brisés de son intelligence. Vous observerez. Observer, c'est tout l'art du comédien.

— Ah ! si je réussissais dans ce rôle d'Ophélie !

— C'est votre avenir... j'en conviens... C'est votre bonheur.

— Je ne vois que celui de pouvoir vous donner un jour ma main, et de remplacer un peu dans votre cœur celle qu'il ne l'a peut-être jamais quitté. »

Cette conversation, où le nom d'Antonia avait été si souvent ramené, avait graduellement attristé l'esprit et détourné l'attention d'Henry. Assis sur un siége bas auprès d'Anna, beaucoup moins distraite que lui, il arrachait brin à brin, le regard fixé à terre, des touffes de

gazon et les réunissait ensuite sans avoir la moindre conscience de ce que faisaient ses doigts.

Et Anna se disait :

« Ah ! il l'aime encore ! il l'aimera toujours ! »

Après quelques minutes de cette mélancolie douce qui l'absorbait, Henry parut sortir brusquement de ses réflexions.

« A l'étude ! à l'étude ! s'écria-t-il. Voici des pensionnaires de l'établissement qui nous arrivent. »

En effet, ils virent venir vers eux, dans une marche assez désordonnée, un homme et une femme, qui, d'une voix montée au ton de la dispute, disaient :

L'HOMME. Comme il fait beau temps aujourd'hui !

LA FEMME. Vous appelez cela un beau temps !

L'HOMME. Que voulez-vous ? moi, j'ai chaud.

LA FEMME. Moi, j'ai froid.

L'HOMME. Franchement, j'étouffe.

LA FEMME. Franchement, je gèle.

L'HOMME. Ne parlons plus du temps, ma chère amie.

LA FEMME. Parlons-en, au contraire.

L'HOMME. Soit ! S'il continue à être aussi doux, nous aurons des petits pois au mois de mai,

LA FEMME. Pardon ! les petits pois viennent au mois de juin.

L'HOMME. De mai !

LA FEMME. De juin !

L'HOMME. De mai ! de mai ! de mai ! de mai !

LA FEMME. De juin ! de juin ! de juin ! de juin !

Et Henry souffla tout bas à l'oreille d'Anna, fort émue de crainte en écoutant ce dialogue puéril et forcené : « Étudiez attentivement : c'est la folie comique. Elle se manifeste, voyez, par la contradiction. Signes caractéristiques : parole vive, regards ironiques, démarche prompte, gestes saccadés.

— Oh ! Henry, prenez garde !..... S'ils vous entendaient ! »

Henry avait été entendu : l'homme s'était vivement retourné. Il lui dit :

« Que désirez-vous ? »

— Ce que je craignais ! » murmura toute timorée Anna.

Henry répondit :

« Nous sommes venus ici... nous venons savoir comment vous vous trouvez dans l'établissement ?

— Parfaitement, monsieur, parfaitement.

— Mais à quel titre, intervint brusquement la femme, vous informez-vous, monsieur ?...

— Chut ! lui dit l'homme qui l'accompagnait... Des personnes sans doute qui publient des ouvrages sur les établissements de bienfaisance. Elles viennent savoir... »

Satisfaite à demi de l'explication, la femme reprit :

« Alors, je suis bien aise de leur dire... Monsieur et madame, nous sommes très-incommodément logés ici.

— Je comprends, » répondit Henry; et Anna murmura : « Pauvres gens ! je le crois bien !

— Mais non, monsieur, reprit à son tour l'homme, nous n'avons pas du tout à nous plaindre, je vous jure : appartements sains, agréables, jardin délicieux, charmant, vaste, perspective calme, riante.

— D'une monotonie à mourir, à mourir, monsieur ! ajouta la femme.

— Du tout ! nous sommes au bout des faubourgs, presque dans la campagne. »

La discussion prenait de nouveau la tournure hostile de celle des petits pois.

La femme riposta coup pour coup :

« Loin du centre, loin des théâtres ! loin des promenades ! loin du monde ! Ah ! le monde ! moi qui aime tant le monde, monsieur !

— Voyez ! dit encore tout bas Henry à Anna toujours fort peu rassurée, voyez ! chez la femme, la perte même de la raison n'éteint pas le goût de la vie mondaine. » Et il continua tout haut, s'adressant à celle qui avait amené sa réflexion : « Patientez un peu, madame, ce n'est qu'un séjour momentané.

— Je l'espère bien, monsieur ! sans cela ! oh ! sans cela ! je m'arracherais la vie à l'instant.

— Et moi, j'espère bien, dit le contradicteur infatigable de la femme, que nous sommes ici pour toute la vie. C'est une douce retraite.

LA FEMME. Dites une affreuse prison, monsieur !

L'HOMME. Un paradis, madame.

LA FEMME. Un enfer, monsieur.

« Observez, observez toujours, disait Henry à Anna, la femme s'exalte. »

Il ne se trompait pas.

LA FEMME. Persistez-vous à soutenir, monsieur, que cette odieuse demeure est un paradis ?

L'HOMME. Terrestre, madame, terrestre !

LA FEMME. Ah ! je ne sais ce qui me retient de sortir à l'instant même de votre paradis.

L'HOMME. Vous n'y songez pas.

LA FEMME. Gardez-vous de m'en défier !

L'HOMME. Comme il vous plaira, à la fin !

LA FEMME. Eh bien ! je m'en vais d'ici.

L'HOMME. A votre aise.

LA FEMME. Je rentre à l'instant même dans Londres ; et la femme fit le mouvement de fuir.

L'HOMME. Songez, madame, que je ne vous retiens pas.

LA FEMME. Vous m'exaspérez ! Adieu et jamais au revoir !

Quand l'homme s'aperçut pourtant que la femme mettait résolûment à exécution sa menace, il passa sur-le-champ de l'ironie à la gaieté et il s'élança après elle en appelant : « Sophia ! Sophia ! Sophia ! »

« Étudiez son rire, disait toujours Henry à Anna,

qui avait pris le bras à son compagnon et se tenait étroitement serrée contre lui, de plus en plus effrayée de cette scène ; oui, étudiez ce rire... Copiez-en dans votre mémoire les étonnantes sinuosités..... Retenez-en les éclats stridents et nerveux. »

Fatigué de poursuivre Sophia, puisque Sophia était son nom, l'homme était revenu sur ses pas, laissant Sophia courir à toutes jambes vers la grille.

« Mais, monsieur, lui dit Anna avec une terreur qui faisait trembler ses paroles ; mais, monsieur, elle va s'échapper !..... elle ouvrira assurément la grille !..... faites courir après elle !... Ah ! j'oublie, se reprit Anna, que lui aussi est fou, fou comme elle. »

Celui que miss Anna traitait de fou, lui répondit avec une placidité parfaite : « Ne soyez pas surprise, madame... cela n'est rien... un peu de vivacité dans le caractère de Sophia... C'est une enfant gâtée... ses parents l'ont habituée à être volontaire... elle n'est pas encore faite à la maison... Sophia s'y fera... je vais d'ailleurs la rejoindre... je la calmerai... Pardon !... je reviens... j'aurai le plaisir de vous revoir... mille pardons ! »

En s'éloignant, l'homme continua à appeler au milieu de ses propres éclats de rire : « Sophia ! Sophia ! Sophia ! »

« Bonne étude, Anna ! bonne étude ! dit Henry quand l'homme se fut éloigné de la pièce de gazon.

— Excellente étude, monsieur Henry, mais j'ai de la peine à me remettre : la femme surtout m'a causé un effroi...

— Avez-vous remarqué, reprit Henry, comme les mains de la femme étaient convulsives, agitées tandis qu'elle parlait lentement, et leur parfaite immobilité lorsqu'elle parlait vite. Contraste précieux à retenir, à reproduire au théâtre. Toujours ce défaut d'ensemble et d'harmonie se montre chez les fous. Mais quel bruit ! quel bruit de ce côté des cellules...N'entendez-vous pas, miss Anna ?

— En voilà une qui s'ouvre ! répondit Anna osant à peine regarder au loin.

— Ne vous faites donc pas cette frayeur, Anna...

— Oh ! comme ces deux hommes qui en sortent, voyez ! voyez ! parlent et gesticulent avec vivacité ! Si nous nous retirions...

— Restez...

— Mais... ils viennent vers nous !...

— Restez ! Anna..... fuir devant eux, c'est les irriter. »

Les deux personnages dont la présence n'était déjà plus à éviter, si le conseil de M. Henry était bon, furent bientôt à portée de la voix. L'un, très-maigre, avait une casaque verte ; l'autre, d'une pâleur excessive, avait une casaque rouge, comme les jockeys en portent aux courses.

LA CASAQUE VERTE, *vivement*. Vous prenez l'Autriche?

LA CASAQUE ROUGE, *non moins vivement*. Oui, monsieur, je la prends.

LA CASAQUE VERTE, *avec feu*. Vous prenez la Prusse?

LA CASAQUE ROUGE, *avec colère*. Je prends la Prusse.

LA CASAQUE VERTE, *même feu*. Vous prenez la Russie?

LA CASAQUE ROUGE, *même colère*. Je prends la Russie.

LA CASAQUE VERTE, *trépignant*. Après?

LA CASAQUE ROUGE, *indignée*. Comment, après?

« Ah! ce sont des fous politiques, murmura avec joie Henry dans l'oreille d'Anna, qui ne quittait pas le bras de l'acteur de Drury-Lane; oui, des fous politiques!! Nous avons vu tantôt la comédie, voici le drame. Oh! plus que jamais observons! observons! »

LA CASAQUE VERTE, *trépignant toujours*. Oui, après?

LA CASAQUE ROUGE, *éclatant comme un obus*. Après je délivre la Pologne.

LA CASAQUE VERTE. Vous?

LA CASAQUE ROUGE. Moi!

« Observez! ne perdez pas un geste, miss Anna; étudiez! lèvres frémissantes, contraction des muscles temporaux, sourcils froncés, excitation générale.

— J'ai peur, Henry, j'ai peur!

— Domptez cette peur. Ne suis-je pas avec vous?

LA CASAQUE VERTE, *d'un calme terrible*. Et les traités? Je vous attends là.

LA CASAQUE ROUGE, *prête à tout*. Quels traités? quels traités?

LA CASAQUE VERTE, *le poing sur la hanche*. Comment quels traités? les traités de dix-sept cent et tant!

LA CASAQUE ROUGE, *exaspérée*. Je me moque pas mal des traités de dix-sept cent et tant! Je les déchire, je les foule aux pieds!

LA CASAQUE VERTE, *même caractère*. Je vous en défie!

LA CASAQUE ROUGE, *l'écume aux lèvres*. Ne m'en défiez pas!

LA CASAQUE VERTE. Pourquoi cela, monsieur? Prétendriez-vous?...

LA CASAQUE ROUGE. Ne m'en défiez pas, vous dis-je! J'ai trois cent mille hommes derrière moi.

LA CASAQUE VERTE. En êtes-vous bien sûr?

LA CASAQUE ROUGE. Si j'en suis sûr!

LA CASAQUE VERTE. Illusion! préjugé de votre part!

LA CASAQUE ROUGE. Tyrannie de la vôtre!

LA CASAQUE VERTE. Allons donc! allons donc!

LA CASAQUE ROUGE. Cruauté, despotisme, lâcheté!

LA CASAQUE VERTE. Retirez, monsieur, cette dernière expression!

LA CASAQUE ROUGE. Jamais!

Henry se jeta courageusement entre les deux casaques en leur disant d'un accent conciliateur:

« Ah! messieurs, la paix! la paix!

— Prenez garde, Henry! cria Anna; oh! prenez garde! »

LA CASAQUE VERTE, *à Henry*. Qui êtes-vous?

LA CASAQUE ROUGE, *au même*. Que voulez-vous?

LA CASAQUE VERTE. Pourquoi?...

Henry, cherchant à rétablir la bonne harmonie entre ces deux furieux, leur dit :

« Deux hommes honnêtes et raisonnables, comme vous l'êtes assurément...

LA CASAQUE ROUGE. Que vous importe, monsieur!

LA CASAQUE VERTE. De quel droit, monsieur?

LA CASAQUE ROUGE. Oui, de quel droit, monsieur?

Jeune et ne manquant pas plus de résolution que les deux ennemis auxquels il avait cru pouvoir imposer la paix, Henry, pressé par l'un et par l'autre, leur dit, le regard ferme et les poings serrés :

« Ah çà! croyez-vous me faire peur?

— Il est perdu, pensa Anna effrayée et pâle, il est perdu!.. et personne, personne pour m'aider à le dégager de ces furieux!

— Ah çà! dit la casaque verte à la casaque rouge d'un tout autre ton que celui qu'elle avait eu jusque-là, ah çà! n'est-ce pas un de nos malades qui se sera échappé? »

La casaque verte désignait Henry.

« Mais oui, affirma la casaque rouge, c'est assuré-

ment un de nos malades, vous avez raison. Il y en a tant ici... qu'on ne sait plus...

— De l'adresse et saisissons-le ! »

Et l'homme à la casaque rouge, aidé par l'homme à la casaque verte, mit aussitôt la main sur le visiteur trop officieux.

« Ramenons-le dans sa cellule !

— Ce sont les fous maintenant qui me traitent de fou ! criait Henry en se débattant, en cherchant à se dégager, c'est inouï !

— Marchez ! marchez ! lui criaient les deux casaques en le serrant plus fort.

— Mais je vous proteste...

— Allons vite ! au cabanon ! »

La collision prenait une tournure de plus en plus alarmante.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! disait Anna terrifiée ; ils vont l'étouffer.

— Mais celle-ci aussi est folle, dit l'une des deux casaques ; emmenons-la avec lui.

— Emmenons-la, dit immédiatement l'autre casaque en courant vers miss Anna pour s'en rendre maître.

— Je ne veux pas ! je ne veux pas ! criait Anna, laissez-moi ! laissez-moi ! »

Enfin l'on accourut ; il était temps.

C'étaient les deux gardiens déjà vus : Thomas et Sunday.

« Ramenez, leur fut-il ordonné, ces deux insensés dans leurs cellules.

— Plaisantez-vous, monsieur Taylor, répliqua le gardien Thomas à cet ordre; deux insensés !

— Je vous dis...

— Mais docteur, c'est M. Henry Booth l'acteur, le célèbre acteur de Drury-Lane, celui que tout le monde, à Londres, veut voir, veut applaudir quand il joue Hamlet.

— Quoi, vraiment? dit M. Taylor, renversé d'étonnement.

— Vrai, monsieur Taylor, comme vous êtes le premier médecin, et M. Jarvis, que voilà, le premier chapelain de Bedlam. Je vous le répète, c'est M. Henry de Drury-Lane. »

M. Jarvis, le premier chapelain de Bedlam, tout confus de sa méprise, dit à Henry, aussi courtoisement qu'il le put :

« Pardon, monsieur, si j'ai cru... »

Et M. Taylor, le premier médecin, disait pareillement de son côté à Henry, qui commençait à sourire :

« Pardon, si nous avons cru...

— Eh parbleu ! interrompit Henry, pardon si j'ai cru, moi aussi...

— Madame, un million de pardons...

— Que je vous demande aussi pour moi, répliqua

miss Anna ; car si vous m'avez prise pour une folle, à cause de M. Henry, moi, à cause de vous-mêmes, je n'ai pas hésité à vous regarder l'un et l'autre comme deux forcenés maniaques. »

Après que ces singulières explications eurent été produites et échangées de part et d'autre, le gardien Thomas, qui était venu si heureusement apporter la lumière dans ces périlleuses ténèbres, dit à Henry et à Anna :

« Je venais vous prier de la part de M. et de madame Dixon d'accepter sans façon leur dîner... D'ailleurs nos pensionnaires ne sortiront pas aujourd'hui... l'air est trop chaud... il va être nuit... »

Le chapelain Jarvis ajouta :

« M. Dixon sera en effet bien heureux...

— Vous achèverez de faire connaissance à table, dit le docteur Taylor complétant la courtoisie du révérend M. Jarvis.

— Pardon, répondit Henry, je commencerai tout simplement par faire connaissance, vous voulez dire, avec M. Dixon, car ni madame ni moi, messieurs, n'avons l'honneur de connaître M. Dixon.

— Comment, dit le gardien Thomas à Henry, comment ? vous ne connaissez pas, dites-vous, M. Dixon ?

— Non, mon ami, je ne le connais pas.

— Mais M. Dixon et madame Dixon sont les premiè-

res personnes avec lesquelles vous avez causé, madame et vous, en arrivant.

— Nous?

— Vous-mêmes.

— Vous plaisantez, mon ami.

— Je ne me permettrais pas... ni Sunday ni moi ne nous permettrions... Il n'y a aucune plaisanterie... Vous avez vu M. et madame Dixon.

— Laissez, Thomas, laissez donc! c'étaient bien deux pensionnaires de votre établissement; c'étaient bien une folle et un fou à qui nous avons parlé, madame et moi.

— Oh! certainement, appuya Anna, très-certainement... une folle et un fou. »

Et là-dessus l'acteur et l'actrice de Drury-Lane, appelant à l'aide de leur conviction, conviction qu'ils tenaient à faire partager, leur grand talent d'artistes, se mirent à répéter la scène dont ils avaient été témoins si attentifs entre l'homme et la femme qu'ils n'acceptaient, quoi qu'on leur en dît, ni comme M. ni comme madame Dixon.

« Comme il fait beau temps aujourd'hui!

— Vous appelez cela un beau temps!

— Que voulez-vous? moi, j'ai chaud!

— Moi, j'ai froid!

— S'il continue à être aussi doux, nous aurons des petits pois au mois de mai.

— Il y a toujours des petits pois au mois de mai.

— C'est cela ! oh ! que c'est exactement cela ! s'écria le révérend M. Jarvis, le digne chapelain de Bedlam.

— C'est admirablement cela ! » affirma le docteur Taylor en se tenant les côtes.

Les deux gardiens Thomas et Sunday se roulaient en riant sur le gazon, tant l'imitation de leur maître et de leur maîtresse leur paraissait parfaite.

« Pardon, continua Henry, pardon ! les petits pois viennent au mois de juin.

— De mai ! continua aussi Anna imitant de mieux en mieux madame Dixon.

— De juin !

— De mai !

— Vous voyez bien que c'étaient deux fous, dit, changeant soudainement de ton, Henry Booth au docteur Taylor et au chapelain Jarvis : parole vive, regards ironiques, gestes saccadés. »

Le chapelain Jarvis répéta à Henry et à miss Anna :

« Je vous dis, mes chers artistes de Drury-Lane, que c'étaient bien M. et madame Dixon, ceux que vous avez si supérieurement imités.

— Supérieurement, » dit aussi M. Taylor.

Confondu par toutes ces attestations, Henry ne fit plus aucune objection ; il baissa humblement la tête.

« Vous nous avez peut-être étudiés aussi, lui dit ensuite le docteur Taylor, puisque vous nous avez pris pareillement, M. Jarvis et moi, pour deux... pour deux fous.

— Pas absolument... pas absolument... mais...

— Je gage que si ! monsieur Henry ; vous nous avez étudiés.

— Je gage que si ! dit le chapelain Jarvis : avouez-le, monsieur Henry.

— Messieurs !... messieurs !...

— Oh ! nous ne sommes pas gens à nous en fâcher.

— Au contraire, nous sommes gens à en rire les premiers.

— Eh bien ! dit aussitôt Henry en se métamorphosant à la seconde même, changeant son attidude, modifiant sa voix, composant son regard, brisant sa tournure, soit ! — Vous prenez l'Autriche ? — Je la prends. — Vous prenez la Prusse ? — Je prends la Prusse. — Après ? — Comment ! après ? — Après je délivre la Pologne. — Vous ? — Moi ! — Et les traités ? — Quels traités ? — Les traités de dix-sept cent et tant. — Je les foule aux pieds ! — Je vous en défie ! » Lèvres frémissantes, contraction des muscles temporaux, sourcils froncés, excitation générale. »

Ce furent des applaudissements chaleureux, bruyants, inépuisables de la part du docteur Taylor et du révérend M. Jarvis, après cette scène bouffonne où ils ve-

naient d'être à leur tour si merveilleusement copiés par Henry Booth dans leurs mouvements, leurs paroles, leurs gestes et toute leur originale individualité.

« Vous avez un grand talent, monsieur Henry.

— Je tâche de copier la nature.

— Et vous y réussissez à miracle.

— Quelquefois... oh ! quelquefois !...

— Vous savez à fond votre art de comédien.

— Oh! non ! oh ! non ! qui peut se flatter, messieurs, de cela? Et la preuve que je n'ai pas ce triste orgueil, c'est que je viens chez vous, messieurs, étudier constamment, patiemment, les masques si mobiles et si divers de la folie ; les passions qui l'ont allumée dans le cerveau ; la mimique terrible ou grotesque qu'elle provoque selon les passions et selon les âges, selon les conditions, enfin selon les mille et mille nuances du caractère humain.

— Oui, c'est une tâche étonnante par la difficulté, convint le docteur Taylor, appuyé de l'assentiment fort éclairé du révérend chapelain de Bedlam, qui ajouta avec un sens exquis :

— Mais, ce qui est peut-être plus étonnant encore, c'est que le public qui vous juge et qui vous juge bien, n'a pas fait le moins du monde ces études difficiles, minutieuses, pour vous juger, pour savoir si vous avez pris la mesure exacte de la vérité, si en copiant la folie vous avez fidèlement saisi sur le vif l'empreinte de la

folie et de telle folie plutôt que de telle autre. Comment se persuade-t-il qu'il ne se trompe pas, et comment en effet ne se trompe-t-il jamais?

— Je ne sais que répondre à votre question, qui contient une remarque très-profonde, répliqua Henry Booth au révérend M. Jarvis; mais, comme vous venez de le dire si sensément, le public connaît tout, sait tout sans avoir presque rien appris. Devinez ce mystère si vous le pouvez, moi j'y ai renoncé. Mais la nuit vient, ajouta Henry, nous allons prendre congé de vous en vous priant, madame et moi, de vouloir dire à M. et à madame Dixon, de notre part, puisque nous avons l'honneur de les connaître, d'accepter tous nos remerciments pour leur charmante et cordiale invitation; mais il nous est impossible de l'accepter.

— Ils le regretteront beaucoup, répondit à Henry le docteur Taylor; et M. Jarvis ajouta :

— Oui, ils eussent été flattés d'avoir à leur table des artistes aussi distingués que vous; et nous-mêmes nous regrettons profondément...

— Voyez, reprit Henry Booth... il est presque nuit... et nous sommes attendus à Londres pour la répétition générale de la pièce qui sera jouée demain même devant la cour. »

Henry et miss Anna saluèrent pour se retirer.

Le chapelain n'osa pas les retenir plus longtemps.

Le docteur Taylor, enchanté d'avoir connu les deux

visiteurs, leur serra affectueusement la main; et l'on se sépara. M. Jarvis et M. Taylor se dirigèrent vers l'intérieur de l'établissement dont ils avaient, à titres différents, la responsabilité, tandis que Henry et Anna prirent le chemin tracé entre les deux fortes haies d'aubépines par où ils étaient venus et qui conduisait à la grille.

C'est pendant ces adieux, ces politesses multipliées, ces salutations vingt fois reprises, qu'on aurait pu voir dans une percée du jardin tracée autour de la pelouse, si la chute du jour, quoiqu'on fût encore loin de la nuit, l'eût permis, qu'on aurait pu voir, disons-nous, allant d'arbre en arbre et se cachant furtivement derrière chaque tronc, Antonia, oui, Antonia couverte d'un long voile vert qui lui tombait presque jusqu'aux genoux.

C'est entre les cellules dont nous avons peint la pittoresque disposition circulaire au commencement de cette histoire et la grille même de Bedlam, à mi-chemin de la haie d'aubépines, qu'Henry se sentit légèrement frapper à l'épaule. Il se retourna. Anna fit le même mouvement.

« Madame?... dit Henry à la personne voilée qui avait appelé son attention par ce petit coup familier.

— Grand Dieu! elle et lui, se dit Antonia en reconnaissant Henry et Anna, Henry et Anna!

— Pourquoi vous en allez-vous? demanda-t-elle sous

le long voile qui déguisait sa voix, cette voix charmante, dont, en actrice habile, elle aurait pu même, sans le secours d'un voile, rendre impossible à reconnaître le caractère particulier.

— Nous nous en allons, répondit Henry, parce que nous n'avons plus rien à faire ici : nous étions venus, madame et moi, pour voir les malheureux....

— Vous voulez dire les fous, dit sèchement Antonia : manière polie de les désigner.

— Oh! oh! ne faisons pas d'erreur cette fois, murmura Henry à l'oreille d'Anna : la première méprise nous a coûté assez cher, n'allons pas prendre de nouveau pour une folle.... Nous serions impardonnables! Se tournant ensuite vers Antonia qui ne bougeait pas : Mon Dieu, oui, madame; nous étions venus voir les fous. La trop grande chaleur, nous a-t-on dit, les retient dans leurs loges.... Puisqu'on ne peut les voir, nous nous en allons; nous retournons à Londres.

— Il y a donc, » reprit d'une expression lente et amère Antonia, en rapprochant d'elle d'une manière insensible, par le lien seul de la conversation, les deux visiteurs surpris, tandis qu'elle-même, sans intention bien arrêtée, rebroussait toujours à petits pas vers la pelouse qu'ils venaient de quitter; « il y a donc un bien grand plaisir à voir le visage méconnaissable de ceux chez lesquels la flamme claire et divine de l'intelligence s'est évanouie?

— Ce n'est pas l'attrait d'une curiosité aussi légère, lui répondit Anna, aussi blâmable, qui nous a conduits dans cette maison.

— Ah ! ce n'est pas....

— Non, madame.

— Un autre motif ?

— Oui, madame, un autre motif.... Cette curiosité !... pensa miss Anna.

— Vous avez donc ici quelque parent, quelque ami ?...

— Personne, madame.

— Alors quel autre motif ?... Pardonnez mon indiscrétion.... »

Cette indiscrétion, en effet, parut un peu singulière à miss Anna, mais dans une maison comme Bedlam, réfléchit-elle aussi, tout a le droit d'être singulier. Elle avait d'autant plus raison, qu'il est de tradition vulgaire que les médecins, les chefs, les employés, les gardiens attachés aux maisons de fous partagent tous à des degrés, sans doute très-faibles, mais enfin à quelques degrés, la perturbation intellectuelle des pensionnaires soumis à leur surveillance et livrés à leurs soins.

« Nous sommes, répondit Henry à son tour, des acteurs du théâtre de Drury-Lane ; demain, madame et moi, nous aurons l'honneur de jouer devant le roi, la reine, toute la cour, une pièce où la folie doit être

simulée, rendue avec une fidélité rigoureuse. C'est afin de bien nous pénétrer du caractère de nos rôles, que nous venions étudier la folie là où elle se montre dans toute sa vérité. Voilà, madame, pourquoi....

— Eh bien ! interrompit Antonia d'un ton de légèreté qui contrastait avec le ton grave qu'elle avait eu au commencement de l'entrevue ; eh bien ! je regrette beaucoup de ne pouvoir vous servir de modèle.

— Vous nous permettrez, madame, de nous réjouir de votre regret. D'ailleurs, nous sommes loin de supposer, madame et moi, que vous êtes.... que vous seriez....

— C'est que j'aime beaucoup les comédiens : oh ! mais beaucoup.... quelle charmante et noble profession ! Intéresser, attendrir, enchanter, moraliser la foule, la passionner tantôt par sa grâce, tantôt par son esprit, tantôt par son cœur. Ici, c'est un sourire qu'on fait naître, là, une larme qu'on fait verser. Ah ! comme la poitrine doit alors battre d'orgueil à l'artiste ! comme il sent son âme se détacher de lui, s'agrandir, s'élever sans cesse pour ne s'arrêter, radieuse, qu'au ciel où Dieu lui crie : « Assez ! il n'y a que la prière qui ait le « droit de monter si haut et de s'approcher autant de « moi. »

— Quelle verve ! quel beau feu ! quel jeune enthousiasme ! » se dit Anna oubliant comme Henry pour écouter, qu'il était tard et qu'ils revenaient l'un et l'autre

sur leurs pas sans s'en apercevoir. Ils touchaient de nouveau à la grande pelouse circulaire, éclairée en ce moment par les rayons obliques du soleil qui, prenant la forêt en écharpe, traversait comme un peigne de feu la chevelure verte et pendante des peupliers et des saules et venait illuminer d'une perle chaque extrémité du gazon.

« Ah ! être comédienne, répéta Antonia, être comédienne !

— Pourquoi ne le deviendriez-vous pas?

— Ce n'est pas facile de le devenir, répondit-elle à Henry.

— Cela dépend.... madame.

— Il faudrait être jeune.

— A la fraîcheur de votre voix on devine aisément que vous l'êtes.

— Cela ne suffit pas.

— C'est déjà beaucoup.

— Il faudrait être belle.

— L'intelligence passe avant la beauté au théâtre.

— Au moins faudrait-il alors avoir du talent.

— Des dispositions....

— Prodigieuses alors.

— Le talent vient ensuite. Et vers quel genre, madame, vous sentiriez-vous plus particulièrement portée si vous vous décidiez jamais à entrer dans la voie si rude et si scabreuse du théâtre? Bien rude, bien sca-

breuse. Nous ne voudrions pas vous en masquer les difficultés nombreuses.

— Serait-ce pour le drame? demanda à son tour miss Anna.

— Oui, pour le drame. Malheureusement.... mais vous allez me trouver bien orgueilleuse d'avoir une crainte si prématurée.

— Dites, dites, madame; un peu plus tôt, un peu plus tard, de l'orgueil... puisqu'il faut toujours qu'il arrive... Malheureusement, disiez-vous?...

— Malheureusement j'ai ouï dire qu'un talent sans rival régnait aujourd'hui sur la scène anglaise; un femme....

— Une femme? demanda avidement miss Anna.

— Une jeune femme.

— Et vous a-t-on dit son nom?

— Oui.... madame.... oui.

— C'est?...

— C'est miss....

— Miss!... Vous ne vous rappelez plus ce nom?

— Attendez.... miss An.... An.... »

Anna courut au-devant du nom cherché.

« Anna?... c'est miss Anna! n'est-ce pas?

— Non, madame, c'est miss Antonia.

— Antonia!

— N'est-ce pas, monsieur, que c'est une grande actrice?

— Oui, madame, une grande actrice, une très-grande actrice, répondit Henry dont la voix devint triste comme le visage à cette question d'Antonia, toujours cachée par le long voile vert qui descendait de son front à ses pieds.

— Quel amour pour son art, monsieur! »

Henry, entraîné par cet hommage élevé rendu au souvenir d'Antonia, le confirma par ces paroles parties de ses lèvres :

« Et quelle sensibilité douce, pénétrante, profonde!

— Peut-être a-t-on exagéré....

— Non, madame, on n'a pas exagéré; oh non! quels regards! quels gestes! quels accents!

— Bien expressifs?

— Admirables, madame.

— Allons, pensa Anna silencieuse, désolée de la réflexion; allons, ce souvenir sera éternel chez lui.

— Tenez, madame, reprit Henry, jugez si son talent était vrai, expressif comme vous venez de le dire. Un jour, je jouais avec elle; je fus si surpris, si entraîné par la séduction de sa voix, de son jeu, de son âme, car elle jouait avec son âme.... Nous jouons nous autres avec nos sens; Antonia, Antonia seule jouait avec son âme. Ce jour-là son rôle exigeait qu'elle fût voilée.... elle était donc voilée.... voilée comme vous

l'êtes en ce moment... Je devais attendre la fin de la scène pour lui dire, en soulevant son voile : « Mais ne pleure pas, je t'aime, je t'aime toujours !.... » Je n'attends pas jusque-là, je porte la main à son voile, je le saisis, je le soulève.... »

Joignant le geste à la parole, Henry avait étendu sa main vers le voile d'Antonia comme dans l'intention de le soulever.

Arrêtant aussitôt son bras, Antonia jeta un grand cri.

Henry recula à ce cri qui alla remuer son cerveau et son cœur.

« Qu'ai-je entendu ? »

C'est lui qui en ce moment eut l'air d'un fou.

Le visage d'Anna ne demeura pas non plus sans soudaine surprise.

S'étant peu à peu remis de la secousse :

« Rien.... rien, se reprit Henry.... c'est qu'Antonia, nous parlions d'Antonia, jeta exactement un cri comme le vôtre à ce jeu de scène que je vous racontais. Jugez, madame, jugez, s'il était naturel. Mais ici, continua Henry, je ne voulais, madame, croyez-le bien, je ne voulais pas découvrir votre visage. Ah ! oui, une bien grande, une bien admirable actrice, la première de toutes les actrices.

— Nos regrets, » dit miss Anna assez mal à l'aise au milieu de cette flamboyante apologie d'une femme si aimée, si adorée autrefois d'Henry, d'une femme

dont le souvenir lui rappelait.... Mais les tortures de miss Anna n'étaient pas encore commencées.... « Nos regrets, dit-elle, ne la rappelleront pas à la vie.

— Vos regrets?... que dites-vous? demanda Antonia.

— Eh oui, madame, nos regrets.... Antonia a cessé d'exister.

— Pauvre Antonia! » soupira pieusement Henry.

Un frémissement agita le voile vert à ce regret si peu caché du jeune acteur de Drury-Lane.

« Laissons donc ce souvenir.... répéta celle qui avait déjà donné ce conseil.

— Vous avez raison, madame, dit Antonia, laissons ce souvenir dans l'ombre du passé où il repose, puisqu'il vous afflige tant. D'ailleurs, l'art est comme la guerre, c'est à ceux qui survivent qu'il faut se rattacher. Le cœur et la mémoire n'y suffiraient pas si l'on devait donner tant de place à ceux qui ne sont plus. Encore une fois, vous avez raison, madame, laissons.... Quelle pièce jouerez-vous demain devant la cour?

— *Hamlet*, répondit d'une voix brève et distraite Henry.

— *Hamlet*, répéta rêveusement Antonia.

— C'est moi qui jouerai Hamlet, c'est madame qui jouera Ophélie.

— Hamlet, Ophélie, dit Antonia en rejetant le bas

de son voile sur l'une de ses épaules, afin que l'air du soir, qui commençait à souffler vif et frais, ne l'écartât pas et ne découvrît pas son visage. Hamlet, Ophélie ! deux fous.... non ! distinguons bien : Hamlet contrefait le fou, tandis qu'Ophélie, Ophélie seule est réellement folle. Shakespeare, cet observateur infaillible et profond, a eu raison. Les hommes ne deviennent pas fous d'amour, tandis que les pauvres femmes.... Voyez-vous, se reprit Antonia bondissant tout à coup d'une réflexion générale à une sensation plus personnelle, voyez-vous, — sa voix devint animée, — il n'y a que cette grande douleur de l'amour froissé, insulté, trahi, qui puisse obscurcir la raison. La raison est un miroir.

— Serait-ce une folle par amour? dit tout bas Henry à Anna. Ce langage commence à m'étonner....

— Chère infortunée ! » répliqua sur le même ton Anna.

Antonia avait déjà repris :

« Oui, la raison est un beau miroir : une perfidie, c'est la pierre qui vient briser le miroir ; et, bizarrerie effroyable ! chaque petit fragment devient à son tour un miroir où se réfléchit le visage d'un monstre dont les yeux ne vous quittent jamais. Ces yeux indescriptibles, magiques, vous suivent partout. Endormi, éveillé, vous les voyez partout et toujours. Ils sont doux d'abord, très-doux ; puis ils se rapprochent, ils se

rapprochent sans cesse de vous.... et, quand ils sont sur les vôtres, ils deviennent foudroyants, foudroyants, impitoyables, impitoyables, terribles, terribles !... Tenez, en ce moment, je les vois, ils me regardent.... Oh ! c'est épouvantable ! épouvantable ! épouvantable !.... De quoi parlions-nous ? »

Un temps assez long s'écoula avant qu'Anna et Henry, émus par cette peinture de la folie, décrite avec cette singularité, pussent répondre :

« Nous parlions d'Hamlet et d'Ophélie.

— Ah ! oui.... d'Hamlet et d'Ophélie. Ophélie, un beau rôle. L'actrice, il me semble, porte à son front, dans sa toilette extravagante de pauvre insensée, une couronne de paille où sont mêlées quelques fleurs ?.... quelques fleurs....

— Oui, madame, une couronne de paille et quelques fleurs. »

La figure d'Antonia laissa voir, ou plutôt laissa deviner, car on ne la voyait pas, le scintillement nerveux d'un sourire.

« Voulez-vous être bonne, madame ?... Voulez-vous m'obliger, monsieur ?

— Que pouvons-nous pour vous ? Parlez.

— Laissez-moi, madame, vous offrir la couronne de paille que vous porterez demain dans le rôle d'Ophélie ? Hein ? le voulez-vous ? »

Henry et Anna se regardèrent furtivement.

« Volontiers, madame, répondit Anna, mais, en avez-vous une?...

— Non.... mais nous n'aurons pas besoin d'aller en commander une chez le joaillier de la cour. Une couronne de paille.... nous allons la faire ensemble, voulez-vous? Ah! ce sera charmant! charmant! charmant!

— Ce sera charmant! répéta Anna, interrogeant de nouveau Henry du regard pour lui demander ce qu'il fallait penser de cette femme, de ses discours et de sa proposition.

— Que nous faut-il pour cela? dit Antonia, heureuse de voir que ses offres allaient être favorablement accueillies : de la paille et des fleurs.... Justement, j'ai dans mon pavillon les plus belles fleurs de la saison; tout le monde vient les admirer. Vous ne savez pas — mais comment le sauriez-vous, c'est la première fois que vous venez ici! — j'adore les fleurs, je les cultive avec passion : c'est mon bonheur, c'est ma vie.... Vous verrez, vous verrez.... Mais revenons. Je disais donc que pour tresser la couronne d'Ophélie il ne nous fallait que de la paille et des fleurs. Eh bien, vous, monsieur.... voyez-vous cette grosse meule de foin, là-bas, là-bas, tout à fait au bout du jardin?

— Je la vois, madame.

— Allez donc arracher, je vous prie, à cette belle meule, quelques bonnes poignées de paille, tandis que

moi je vais choisir avec madame, là, dans mon pavillon, parmi mes plus belles fleurs, celles que nous mêlerons à la couronne d'Ophélie. Allez ! Allez ! mais allez !

— J'y cours, madame. »

La complaisance n'est pas grande, pensa Henry ; je rendrais bien malheureuse cette douce et bonne créature, troublée par l'amour, si je lui refusais.... et puis je manque de force pour refuser à cette voix qui me rappelle tant.... Courons !

« Mais allez donc ! allez donc ! » insista Antonia en riant.

Anna paraissait beaucoup moins gaie de cette scène improvisée à l'air libre comme *le Songe d'une nuit d'été*, cette autre pièce de Shakespeare ; il régnait dans sa pensée comme dans son attitude et dans sa voix une inquiétude vague depuis plusieurs minutes, depuis la rencontre de cette jeune femme voilée qui leur parlait d'amour trahi et de folie d'amour, de Shakespeare et d'Hamlet. Elle ne vit pas sans une sensation anxieuse s'éloigner Henry pour aller chercher cette poignée de foin destinée à former la couronne d'Ophélie. Ce fut d'un ton fort peu rassuré qu'elle lui dit à voix éteinte, entendue de lui seul :

« Revenez vite ! je vous en prie, Henry.

— Craindriez-vous !....

— Non.... cependant.... obligez-moi de vous hâter.

— Une femme si faible et si douce !...

— N'importe, revenez le plus tôt que vous le pourrez.

— En vérité ?... miss Anna....

— Moquez-vous de moi tant qu'il vous plaira....

— Voyons, je reviens sur-le-champ, enfant ! »

Et Henry, d'un pas rapide, s'éloigna en longeant la plantation circulaire de hauts arbres qui servait de chaton à la belle émeraude de gazon fin où il laissait Antonia et Anna l'une près de l'autre, l'une en face de l'autre.

C'est en prenant Anna par la main et en l'emmenant vers les cellules qu'Antonia lui dit avec la plus charmante intimité :

« Que je suis vraiment heureuse, madame, que vous consentiez à voir mon petit paradis terrestre. Je garderai éternellement le souvenir de cette visite.

— Madame....

— C'est la vérité. On vient si peu consoler ici les pauvres délaissées.... J'espère que vous reviendrez.... puisque vos études vous appellent souvent dans cette maison.... Je serais bien heureuse, si quelquefois vous daigniez vous rappeler mon pavillon.... Tenez, le voici, nous y sommes.... »

Le pavillon d'Antonia n'était ni plus ni moins qu'une de ces nombreuses cellules bâties en rond sous les arbre, et dont la vue d'Anna avait été frappée en arri-

vant ; elle le remarqua un peu tard ; mais, rassurée (quoiqu'elle ne le fût pas entièrement) par les conseils d'Henry, par les cordialités d'Antonia, elle ne voulut pas reculer, tout en s'expliquant bien maintenant que celle qui la conduisait était à Bedlam parce qu'elle était folle. Mais c'était une folle tranquille, inoffensive, bonne : qu'avait-elle à craindre ? — Oh ! rien à craindre ! — Rien !...

Antonia monta sur le seuil de la cellule, dont la porte à demi fermée n'en laissait pas voir l'intérieur, et, sur la dernière marche, elle dit à Anna :

« C'est ici, madame, que sont mes fleurs. Entrez, vous serez surprise, enchantée de l'art avec lequel j'ai embelli, grâce à leur concours, ma petite retraite.... » Elle prit ensuite, doucement et en souriant, Anna par la main, et lui dit :

« Venez donc, madame, venez ! »

Anna, quoique de plus en plus hésitante, entra dans la cellule.

Dès qu'elle fut entrée, Antonia ferma rapidement la porte à double tour, mit la clef dans sa poche et leva son voile.

« Antonia ! s'écria Anna en fuyant à reculons contre un des murs de la cellule. Antonia !

— Oui, madame, Antonia.

— Antonia vivante !

— Tantôt, madame, je n'ai pas voulu vous dire....

Mais nous voilà seules — oh! bien seules! — je puis vous l'apprendre.... Vous n'en direz rien? — Je suis Flore, la déesse des fleurs. Vous m'avez bien comprise : je suis Flore, la déesse des fleurs. Ceci est mon empire, l'empire de Flore!

— Folle, et enfermée avec elle! pensa Anna dans la terreur de son âme. Oh! mes pressentiments! que ne les ai-je écoutés!.... Enfermée avec Antonia!

— Je vous disais, madame, que ceci était mon empire. »

De plus en plus effrayée, Anna ne put que répondre :

« Oui, madame, ceci est votre empire. »

L'empire d'Antonia a été décrit au début de cette seconde partie de son histoire. Il était formé de quatre murs entièrement nus, ainsi que toutes les autres cellules, d'une table grossière, d'un lit très-bas et enchaîné aux pieds. Pour donner passage à l'air et à la lumière, une croisée armée de barreaux de fer scellés en long et scellés en large. Par une particularité qu'on ne s'expliquerait pas si l'on oubliait que les fous sont les plus habiles gens du monde à se procurer les objets qui leur sont rigoureusement interdits, un énorme couteau comme en ont d'ordinaire les jardiniers pour tailler et essarter les arbres était posé sur la table de la cellule. Ce couteau, de sinistre aspect en un pareil endroit, était fermé.

« Votre bras maintenant, madame, dit Antonia à la tremblante Anna; donnez-moi votre bras et passons en revue mes jolies sujettes. »

Antonia fit arrêter presque aussitôt Anna devant le mur et elle lui dit :

« Quelle est d'abord, je vous prie, cette plante, dont les fleurs délicates et voilées semblent baignées par la rosée du matin ?

— Mais je ne vois rien, répondit Anna..... Il n'y a rien.

— Comment il n'y a rien !

— Non !... je veux dire... Attendez... attendez...

— J'attends.

— Mais oui... je vois... il y a... il y a...

— Qu'y a-t-il ?...

— Il me semble...

— Je ne veux exercer sur vous, madame, aucune contrainte ; je ne suis pas, croyez-le bien, une de ces folles, moi, comme j'en ai tant pour voisines, de celles qui ont toujours l'écume de la menace à la bouche ; mais, je vous en prie, madame, n'hésitez pas plus longtemps à me dire quelle est cette fleur. Ah ! je vous en prie. »

Quelle prière ! quelle prière !

« C'est... c'est... c'est... »

Anna ne voyait que le mur tout blanc dressé devant elle.

« C'est.....

— Dites ! dites !

— C'est un rosier, » dit Anna à tout hasard.

Antonia se mit à rire aux éclats.

« Ah ! un rosier !... un rosier !... rosier du roi !... rose thé !... rose pourpre !... rose Lancastre !... rose blanche !... rose Vénus !... rose Richemond ! rose de mai ! Un rosier !... peut-on dire ! Mais vous n'avez donc jamais vu de fleurs ? Prendre cet arbuste pour un rosier ! » Puis d'un ton sec et cassant, Antonia ajouta : *C'est un oranger de la Chine*. Elle fit faire ensuite quelques pas à Anna pour l'arrêter et lui dire :

« Quelle est cette autre plante non moins belle, non moins connue que l'oranger de la Chine que vous avez pris pour un rosier ? Regardez, madame. »

Aussi tremblante et aussi décontenancée que la première fois, car elle ne voyait pas plus de plante que la première fois, Anna risqua du bout des lèvres :

« C'est...

— C'est ?.. N'allez pas vous tromper encore, prenez garde ! Ah ! prenez bien garde ! je considèrerais votre erreur comme une raillerie...

— Oh ! madame, je ne prétends pas vous railler... Mais pour vous répondre ainsi que vous le désirez, il faudrait...

— Répondez, quelle est cette fleur ?

— Cette fleur ?... Je crois que cette fleur est une...

— Vous hésitez encore ! »

Antonia coula doucement sa main contre son dos et alla prendre sur la table le couteau fermé dont nous avons déjà parlé.

Anna ayant aperçu ce mouvement sinistre, s'écria :

« Madame ! ah ! madame ! je vais vous dire !... »

Antonia, tenant le couteau fermé dans la main, lui dit, ses yeux sur ses yeux et ses lèvres sur ses lèvres :

« Vous ne m'accuserez pas de violence ; mais, par grâce, madame, je vous engage à me dire sans plus tarder quelle est cette plante. Ma patience !...

— Allons ! je suis perdue, se dit Anna.

— C'est une... Je croyais vous l'avoir dit.

— Vous ne me l'avez pas dit.

— Je le savais... je l'ai oublié...

— Il faut vous rappeler sur-le-champ le nom de cette plante. »

Anna entendit le froissement produit par les doigts crispés d'Antonia serrant le manche de corne du couteau.

« C'est une tulipe, dit-elle.

— Une tulipe !... une...

— Mon Dieu ! ce sera la fleur qu'il vous plaira...

— Une tulipe ! Mais vous voulez donc me bafouer ?

— Non, madame, non ! J'ai cru que c'était...

— Vous voulez à tout prix déshonorer mes serres, mon parterre, mes fleurs ?

— Oh ! non, je vous jure !...

— Et moi je vous jure que c'est un laurier-rose.

— Oui, madame, oui... un laurier-rose. »

Nouveaux pas en avant faits le long du mur par Antonia entraînant Anna avec elle.

« Ah ! pour celle-ci, trompez-vous encore si vous l'osez. Dieu ! quelles couleurs ! quelles formes ! c'est un chef-d'œuvre. Vite, vite ! le nom de cette fleur, madame.

— Je n'ai plus la force... s'avoua Anna défaillante.

— Mais tout le monde sait le nom de cette fleur en Angleterre. Elle est connue comme le soleil.

— Je ne dis pas...

— Hâtez-vous... car nous n'avons pas fini.

— Attendez un peu... ma mémoire...

— J'attends, madame, j'attends, » dit Antonia avec une exigence très-peu déguisée, car elle frappait des coups secs et précipités avec le manche du couteau sur le bras d'Anna, qui se dit, le cœur pâle, les yeux troublés et à demi fermés :

« C'est ma dernière heure.

— J'attends toujours.

— C'est... c'est...

— C'est !... achevez !

— Et Henry qui n'est pas là pour me sauver !

— Eh bien ! madame ?... C'est ?... »

Anna ne savait que répondre, ou plutôt que faire. Se

taire, c'était recevoir un coup de poignard; parler pour commettre une nouvelle erreur, ce n'était pas éviter le même danger.

Antonia rendit l'alternative plus poignante en lui disant :

« Il est difficile, madame, convenez-en, de vous parler avec plus de calme, plus de douceur et plus de courtoisie. Mais enfin, je veux que vous me disiez le nom !... »

Antonia se mit à frapper plus vite encore avec le couteau fermé sur le bras d'Anna.

« J'attends toujours, madame ; mais finissons-en !

— C'est... c'est... c'est... une jonquille. »

Antonia fut si calme d'abord à cette réponse qu'Anna crut, par la bonté de la Providence, avoir deviné juste. L'erreur ne fut pas longue. Après avoir examiné Anna pendant quelques secondes, Antonia marcha droit sur elle et lui dit :

« Vous plaisantez.

— J'avais cru...

— Vous plaisantez, vous dis-je.

— Je proteste que mon intention...

— Persistez-vous à dire que c'est une jonquille ?

— Du moment, madame, où vous m'assurez...

— Persistez-vous, oui ou non ?

— Non.

— Qu'est-ce donc, si ce n'est pas une jonquille ?

— C'est...

— C'est un jasmin d'Espagne; voilà!

— Ah oui, un jasmin d'Espagne, balbutia anéantie la malheureuse Anna.

— Vous mentez... j'ai dit cela uniquement pour savoir si vous consentiez à dire le vrai nom de cette fleur. Ce n'est pas un jasmin d'Espagne, c'est une anémone de Sicile.

— Quelle agonie!... et Henry ne viendra pas!

— Allons! allons! dit Antonia à son ancienne amie de Drury-Lane, que toutes vos erreurs en botanique vous soient pardonnées.

— Vous êtes bonne, madame, oui...

— Je vous l'ai dit: je suis douce, je suis une déesse bien élevée... Oui, toutes vos erreurs vous seront pardonnées; mais il faut que vous me disiez sur-le-champ quelle est cette dernière et magnifique fleur qui nous éblouit de son éclat et nous enivre de ses parfums? Mais je ne vous le cache pas, j'exige cette fois... Sinon...

— Je suis perdue! se dit Anna.

— Allons, madame, c'est la dernière.

— Je suis morte, c'est ma mort. »

Antonia ouvrit lentement le couteau dont Anna vit briller la large lame blanche et bleue dans l'ombre.

Antonia, le couteau ouvert à la main, la pointe menaçante:

« Quelle est cette fleur? »

L'épouvante répondit pour miss Anna à bout de forces.

« C'est...

— Répondez! mais répondez donc!

— Attendez!... attendez!

— Je n'attends plus. Quelle est cette fleur?

— Mon Dieu! à moi! à moi! » cria Anna suspendue aux barreaux de la cellule.

La peur enfin l'emportait sur la prudence, sur le silence contraint que son salut lui avait conseillé jusque-là de garder. Cette peur sortait de sa poitrine, éclatait avec d'autant plus de frénésie, par ses yeux et surtout par sa bouche, qu'elle avait été plus longtemps comprimée. C'était une peur sauvage, échevelée, sans frein, écumante, effroyable... une peur à faire peur.

Antonia ne se démentit pas devant cette formidable explosion d'un effroi ouvert devant elle comme un cratère.

« Vous voyez ce couteau, madame? dit-elle à Anna en la saisissant aux barreaux.

— A moi! à moi! à mon secours! mais venez à mon secours!

— Vous voyez ce couteau... Répondez! répondez! répondez! »

La frayeur d'Anna, aux cris délirants de laquelle personne n'accourait encore, était montée au comble de la frénésie.

reflets imprévus troublent par instants cette immobilité universelle. Ici c'est un diadème en diamants qui éclabousse tout à coup ses feux rouges et verts ; là un collier de topazes dont les rayons, partis comme ceux du soleil de derrière un nuage, traversent la salle d'un bout à l'autre bout d'un éclair jaune ; là c'est un manteau de pourpre qui, frappé par la lumière, semble prendre feu et se dévorer dans ses plis. Les trois premiers actes d'*Hamlet* sont déjà joués. Au milieu des applaudissements qui éclatent, on voit le roi et la reine quitter lentement leurs fauteuils, traverser la foule dorée qui s'agite et s'incline, et se retirer par une des grandes portes latérales placées à droite et à gauche de l'estrade. Une partie des courtisans suit, en passant sous ces portes alourdies par des lambrequins et des pentes de damas, le roi, la reine et tous les membres de la cour.

Pendant cet entr'acte, le premier chambellan du roi Georges s'approche d'Hamlet, de Claudius, de Polonius, de Laërtes, d'Horatio, de Marcellus, de Gertrude et de Bautiste, tous costumés selon leurs rôles, et il leur dit avec l'aménité traditionnelle des cours :

« Sa gracieuse Majesté le roi Georges, notre glorieux souverain, me charge, messieurs et mesdames, de vous exprimer en son nom et celui de la reine, toute la satisfaction qu'il a éprouvée pendant ce troisième acte d'*Hamlet*. »

Henry Booth, chargé du rôle d'Hamlet, répond pour ses camarades :

« L'indulgence de Sa Majesté est un encouragement bien précieux pour nous.

— Le roi, reprend le chambellan, apprécie d'autant plus l'effet puissant que vous produisez sur lui et sur les nobles spectateurs dont il s'est entouré, qu'il sait combien il est désavantageux de jouer la comédie dans un salon.

— Monsieur le chambellan, réplique Henry, veuillez dire à Leurs Majesté la reconnaissance profonde dont nous sommes tous pénétrés pour l'attention qu'elles ont bien voulu accorder à ce troisième acte du drame que nous avons l'honneur de jouer devant elles. Nous allons redoubler d'efforts pour mériter jusqu'à la fin de la pièce leur auguste bienveillance. »

Tandis que le chambellan s'éloignait, Anna, sous le le costume d'Ophélie, entrait dans la salle, accompagnée par le premier médecin du roi.

« Que je suis touchée, docteur, disait-elle, de l'intérêt particulier que Sa Majesté daigne prendre à ma santé.

— Sa Majesté, madame, n'a pas cessé un instant, pendant le cours de ces trois actes d'*Hamlet*, de s'informer auprès de moi, son premier médecin, s'il n'y avait aucun danger, dans l'état de fiévreuse exaltation où vous êtes, à vous laisser continuer de jouer.

— Tant de bonté !... Croyez-le bien, monsieur le docteur, aucune indisposition réelle ne cause en moi cette excitation nerveuse dont la reine a daigné s'alarmer. C'est le désir, le désir seul de plaire à Leurs Majestés qui me donne sans doute cette ardeur extrême dont je leur ai paru animée dans quelques passages de mon rôle. Mais encore un fois...

— Vous les avez ravies, madame. Dans la grande scène de ce troisième acte que vous venez de jouer avec tant de charme et de vérité, vous avez rappelé au roi, qui en a été ému, la belle, la sublime actrice que nous avons perdue, l'infortunée miss Antonia Monford. »

Anna dit au fond de son âme, tout à coup troublée par ce nom : « Antonia !

— Oui, il a cru voir revivre en vous, madame, notre grande actrice à jamais perdue.

— Ah ! monsieur, le roi va bien loin dans son indulgence...

— Puisque vous êtes appelée par votre talent à la remplacer un jour, ménagez vos forces, épargnez-vous, madame, au nom de votre gloire et de notre admiration. Je vais dire à la reine...

— Dites à Sa Majesté, monsieur le docteur, que loin de souffrir des nobles fatigues de cette belle soirée, honorée de ses suffrages, je ne me suis jamais sentie plus forte ni mieux inspirée.

— La reine va être instruite, madame, et sera contente. »

Le premier médecin du roi salua la belle Ophélie, miss Anna, et se retira par la porte principale, d'où étaient sortis après le troisième acte le roi et la reine d'Angleterre.

Henry alla vers Anna, et il lui dit, n'étant entendu que d'elle seule :

« Vous ne dites pas la vérité, Anna ; non, vous ne la dites pas.

— Henry, pourquoi ce doute ?... pourquoi ce reproche ?

— Vous souffrez. La reine s'en est aperçue comme moi, comme tous vos camarades, comme tout le monde ici... C'est la suite de votre émotion d'hier...

— D'hier ?... quelle émotion ?

— Oui, d'hier. Ne jouons pas la surprise. Que vous est-il arrivé hier à Bedlam ?

— Vous me l'avez déjà demandé, Henry.

— Je vous le demande encore, Anna ; que vous est-il arrivé hier à Bedlam ? Il m'importe de connaître...

— Rien... mais rien...

— Je vous prie de me le dire.

— Il ne m'est rien arrivé, Henry, je vous le répète.

— Et si je voulais absolument le savoir ?

— Mais enfin, s'il ne m'est rien arrivé, je ne puis pas...

— Vous persistez à dire...

— Sans doute.

— Quoi ! cette folle qui vous jette à demi morte hors de sa cellule... votre long évanouissement sur les marches où je vous ai relevée... votre terreur, vos tremblements chaque fois que j'ai tenté de savoir depuis hier ce qui s'était passé d'étrange, de mystérieux dans la cellule, entre cette folle et vous; la fièvre ardente dont vous êtes encore dévorée en ce moment et dont tout votre rouge ne peut cacher les signes ; tout cela n'est rien? dites plutôt que c'est un secret.

— Eh bien ! oui, Henry, c'est un secret.

— Alors, je dois le savoir.

— Qu'exigez-vous ?

— Il n'y a pas, il ne saurait y avoir de secret entre deux personnes qui doivent bientôt n'avoir qu'une existence, qu'une destinée..... En convenez-vous, Anna ?

— J'en conviens, monsieur Henry.

— Alors dites-moi ce secret.

— Je vous dirai tout un jour.

— Un jour !... un jour !... quand ?

— Dès que nous serons mariés.

— Non... Je veux connaitre dès à présent... tout de suite...

— Impossible, monsieur Henry, impossible !

— Ah ! déjà des caprices, des réticences, du mystère !... Puisqu'il en est ainsi, madame, puisque telle est votre volonté bien arrêtée, voici la mienne... mais on nous écoute... à tantôt ! à tantôt ! »

Le personnage qui venait si maladroitement couper le fil de l'entretien, était un M. Jackson, un vieux gentilhomme élimé qui passait sa vie inutile dans les coulisses et dans les antichambres, un beau de l'autre règne, un bouquet fané, un ruban rose passé de mode, un bijou jauni, un billet doux perdu derrière une malle, un soupir éventé.

— Souffrez, monsieur, dit-il d'abord isolément à l'acteur chargé du rôle de Polonius, et cela sans être entendu des autres acteurs jouant dans la pièce ; souffrez, monsieur, que je vous complimente bien sincèrement.

— Monsieur !... croyez...

— Vous avez joué avec un naturel exquis dont rien n'approche.

— Monsieur, de votre part un tel éloge...

— Vous dirai-je maintenant toute ma pensée ?

— Dites, monsieur...

— Vous avez éclipsé — mieux que cela... oh ! mieux que cela ! vous avez — pardonnez-moi une expression pittoresque, hardie, mais reçue dans le langage des coulisses : vous avez *enfoncé* tous les autres.

— Monsieur ! »

Et M. Jackson, fier de son compliment, alla ensuite, après avoir quitté Polonius, vers l'acteur chargé du rôle de Claudius, tandis que Polonius, qui se doutait de quelque chose, le suivit et se mit à l'écouter à distance.

Jackson dit à l'acteur représentant Claudius :

« Voulez-vous me permettre, monsieur, de vous serrer cordialement la main ?

— Mais comment, monsieur ?

— Tenez ! en faveur de la vérité, passez-moi la familiarité : vous avez *enfoncé* tous les autres... *enfoncé*, vous dis-je, tous les autres. »

Sans attendre les remercîments de Claudius, M. Jackson s'adressa ensuite à l'acteur chargé du rôle d'Horatio, et il se disposa aussitôt à le féliciter ; mais trop préoccupé de sa mission de courtoisie, il ne remarqua pas que les deux acteurs déjà complimentés par lui, ainsi que deux autres acteurs qui s'étaient mis de la partie, l'avaient suivi et allaient se faire tous les quatre un plaisir de la scène qu'ils lui ménageaient dans l'ombre. Ils prêtèrent, sans être vus, une attention comique à ses paroles qui furent celles-ci : M. Jackson parlait à Horatio :

— Ah ! monsieur ! monsieur ! accordez-moi la faveur de vous dire tout le bien que je pense de vous, de votre talent.

— En vérité, monsieur Jackson...

— Dieu ! comme vous avez admirablement rendu ce rôle d'Horatio, si simple en apparence, si difficile au fond !

— Encore une fois, monsieur Jackson, je ne mérite pas...

— Shakespeare vous eût embrassé.

— Je vous en prie !...

— Au risque de vous déplaire, je serai franc avec vous : vous les avez tous *enfoncés*. »

Et Jackson, quitte envers Horatio, marcha le chapeau à la main, le sourire aux lèvres, vers l'actrice chargée du rôle de Gertrude, et cela tandis que Polonius, Claudius, Horatio et trois nouveaux acteurs s'engagèrent par signe à le suivre, tout en s'efforçant de ne pas rire. C'était déjà un cortége de huit personnes attaché au pan de son habit brodé.

Jackson, après avoir baisé la main de l'actrice qui jouait Gertrude, lui dit :

« Madame, je ne vous dis qu'un mot, un seul mot, vous les avez tous *enfoncés* à mille pieds sous terre ; mais tous ! »

Henry, à son tour, allait recevoir dans le mystère d'un aparté le même compliment, quand tous les acteurs et toutes les actrices qui se trouvaient sur le théâtre, et qui avaient fini par se joindre à leurs camarades, lâchèrent un si unanime éclat de rire, que Jackson

s'arrêta et se retourna pour savoir d'où partait cette salve de ricanements à son adresse. Il aperçut alors le cercle comique et moqueur dont il était entouré.

Après une seconde de confusion, il releva la tête et s'écria :

« Eh bien ! oui, vous êtes tous enfoncés ; voilà ! »

Et M. Jackson se perdit dans la foule.

Un page se plaça devant l'estrade et dit à l'assemblée :

« Messieurs, le roi ! »

Au même instant, le roi, la reine, les pages, la suite des courtisans rentrèrent par la grande porte latérale qu'ils avaient prise pour sortir.

Déjà les acteurs qui jouaient dans *Hamlet* avaient disparu à droite et à gauche par les coulisses : chacun avait repris sa place.

Dès que le silence fut rétabli, le chambellan, après avoir reçu par un signe l'assentiment du roi, dit à voix haute :

« Messieurs, le quatrième acte de la tragédie va commencer. »

Grand silence partout : le roi Claudius sort de la coulisse et entre en scène. Il dit :

LE ROI (1). Mon forfait est abominable ; il exhale une

(1) Cette belle scène d'*Hamlet* et quelques autres non moins belles que nous plaçons ici au quatrième acte, sont placées à la fin du troisième acte dans Shakespeare. L'intérêt de la nouvelle exigeait cette transposition, fort excusable à notre avis. Personne n'i-

vapeur empoisonnée vers le ciel. Il rappelle celui de Caïn. Oh ! je voudrais prier; je ne puis prier : ma volonté est forte, une force plus grande l'emporte, c'est mon crime. Ainsi qu'un homme également entraîné, tiraillé par deux devoirs, je reste à la même place et ne puis faire ni une chose ni l'autre. Cependant, quand ma main serait encore plus souillée du sang fraternel qu'elle ne l'est, n'y a-t-il pas là-haut assez d'eau céleste pour la laver? A quoi servirait d'ailleurs la clémence si ce n'était pour lutter face à face avec le crime? — Qu'est-ce que la prière, si elle n'est cette double force qui retient l'homme qui tombe, qui relève l'homme qui est tombé? Je tournerai donc mon regard vers le ciel; ma faute est consommée. Prions. Mais, hélas! quelle forme de prière emploierai-je? — *Pardonnez-moi mon meurtre odieux*. Oh ! cela ne se peut ! Je possède encore les objets volés à celui que j'ai tué pour avoir ces objets : ma couronne, mon ambition et la reine. Peut-on être pardonné et continuer à être criminel? Dans les usages de ce monde corrompu, une

gnore que le roi Claudius, qui ouvre ici l'action, prie afin d'obtenir son pardon du crime horrible d'avoir tué le roi Hamlet, père du jeune et mélancolique Hamlet, le héros du sublime drame anglais. C'est au moment où le roi criminel est en prières qu'Hamlet arrive pour le poignarder et venger son père, ce qu'il ne fait pas, précisément parce que le roi est en prières. Du reste, toute cette admirable partie du drame de Shakespeare dont nous avons eu besoin, et au milieu de laquelle s'enferme, se développe et se termine notre histoire, s'explique d'elle-même et n'a nul besoin d'une analyse préparatoire.

main armée d'or peut repousser avec succès toute atteinte de la justice ; elle peut au besoin conquérir le juge lui-même; mais là-haut? — là-haut, point de corruption, pas de mensonge ; là-haut, on se trouve face à face avec ses crimes ; ils vous regardent. Que faire, donc ? — Que reste-t-il à faire ?... Essayer du repentir ? — Il peut beaucoup, sans doute, mais que peut le repentir pour celui qui ne peut se repentir ? — O misérable situation ! ô intérieur de l'âme, noir comme la mort ! O âme de boue qui s'enfonce d'autant plus qu'elle cherche d'autant plus à se dégager. A moi ! à mon secours, anges ! sauvez-moi ! Et vous, genoux insoumis, ployez-vous ; toi, cœur aux fibres d'acier, sois doux, deviens tendre comme celui de l'enfant nouveau-né. Et tout encore peut aller bien ! (*Il s'agenouille et prie.*)

HAMLET, *entrant*. Il est temps, le voilà en prières ; je puis agir. Oui, mais il irait au ciel ; est-ce ainsi que je serais vengé ? C'est à considérer. Un misérable assassine mon père, et moi, son fils unique, moi, j'envoie son assassin au ciel ! — Mais cela s'appelle récompenser et non se venger. Non ! ce n'est pas se venger que de s'emparer de lui quand son âme s'amende, quand ses préparatifs pour le grand voyage sont faits. Non ! Rentre donc au fourreau, mon épée ; attends, pour lui donner un coup plus horrible ; attends qu'il soit ivre, endormi, livré à la colère, au blasphème ou à quelque acte qui rende impossible le salut de son âme. Mar-

che sur lui alors, fais que, terrassé, ses talons soient tournés vers le ciel, son âme vers l'enfer, son âme noire comme l'enfer, damnée comme l'enfer! Ma mère m'attend. Sois tranquille, toi! ton remède, ta prière ne peut servir qu'à prolonger un peu ton existence condamnée. (*Il sort.*)

LE ROI, *se relevant.* Mes paroles vides s'envolent, mes pensées tombent et demeurent sur la terre. Paroles sans pensées ne vont jamais au ciel. *(Il sort.)*

Un autre appartement du palais.

POLONIUS ET LA REINE.

POLONIUS. Hamlet va venir. Je vous prie de lui faire des remontrances sévères pour toutes ses folies.

LA REINE. Je vous le promets. Il vient : laissez-moi. *(Polonius se cache derrière un rideau.)*

HAMLET, LA REINE.

HAMLET. Me voici, ma mère, qu'y a-t-il?

LA REINE. Tu as gravement offensé ton père.

HAMLET. Vous, ma mère, vous avez gravement offensé mon père.

LA REINE. Comment?

HAMLET. Asseyez-vous; ne bougez pas; vous ne vous en irez pas d'ici que je ne vous aie présenté un miroir où vous vous réfléchirez jusqu'au fond de l'âme.

LA REINE. Est-ce pour m'assassiner? Au secours! au secours!

POLONIUS, *derrière la tapisserie.* Au secours! au secours! au secours!

HAMLET. Un rat derrière ce rideau! un rat. (*Il tire son épée et traverse la tapisserie.*) Mort! je parie un ducat qu'il est mort.

POLONIUS, *expirant.* Je suis mort.

LA REINE. Qu'as-tu fait, oh! mon Dieu!

HAMLET. Je n'en sais rien. Est-ce le roi? (*Il soulève la tapisserie et entraîne vers lui le cadavre de Polonius.*)

LA REINE. Mort affreuse! acte criminel!

HAMLET. Oui, un acte criminel, presque aussi criminel, ma bonne mère, que celui de tuer un roi et de se marier avec son frère.

LA REINE. Tuer un roi!

HAMLET. Je l'ai dit. (*S'adressant à Polonius.*) Adieu, toi, fou importun : souffre ta destinée.

LA REINE. Hélas! quelle est donc cette action qui fait ainsi enfler votre voix comme le bruit du tonnerre?

HAMLET. Examinez cette peinture et celle-ci. Ce sont les portraits des deux frères; voyez : d'un côté, quel charme! que de grâce! C'était Apollon; c'était Mercure; c'était Mars; c'était votre mari. Examinez cet autre tableau maintenant : c'est le portrait de votre second mari. Quel motif de préférer l'un à l'autre? quel est donc le mauvais génie qui vous a ainsi troublé la vue?

LA REINE. Tais-toi, Hamlet!

HAMLET. Et cela pour vivre dans la honte et dans la corruption !

LA REINE. Tais-toi !

HAMLET. Un meurtrier ! un voleur ! Oui, il a volé le diadème et l'a mis dans sa poche.

LA REINE. Tais-toi ! (*L'ombre apparaît.*)

HAMLET. Comment êtes-vous, madame ?

LA REINE. Hélas ! c'est à vous qu'il faut dire : « Comment êtes-vous ? » vous qui faites des discours si dépourvus de sens ? Mais que regardez-vous ?

HAMLET. Lui ! Oh ! comme il est pâle ! Mais regardez donc là... là !... là !... Il s'en va... il disparaît... Mon père !... il franchit le portail. (*L'ombre sort.*)

LA REINE. Ce n'est qu'une vision, mon fils.

HAMLET. Une vision ! O ma mère, ce n'est pas une vision. Recommandez-vous au ciel, repentez-vous du passé, songez à l'avenir.

LA REINE. Tu as déchiré mon cœur.

HAMLET. Bonne nuit ! mais n'allez pas trouver mon oncle dans ses appartements. Quant à ce seigneur (*montrant Polonius*), je me repens beaucoup de mon action. Bonne nuit ! ma mère ! (*La reine sort d'un côté. Hamlet de l'autre, emportant Polonius.*)

Le palais.

LE ROI, LA REINE.

LE ROI. D'où viennent vos soupirs, qui cause vos sanglots ? Je veux le savoir.

LA REINE. O mon seigneur, qu'ai-je vu cette nuit?

LE ROI. Et Hamlet?

LA REINE. Fou comme la mer en lutte avec les vents. Il a tué Polonius.

LE ROI. Tué!... vous verrez qu'on nous accusera encore de ce crime. Tué!... et où est-il, Hamlet?

LA REINE. Il a emporté le corps dont il a fait un cadavre.

LE ROI. Il faut qu'il parte. Au lever du soleil, il s'embarquera; et nous, sortons.

Autre salle du palais.

HAMLET *entre*. Voilà qui est fait! il ne risque plus rien. *(On l'appelle du dehors :* Hamlet! seigneur Hamlet!) Quelle rumeur! qui m'appelle? On vient...

ROSENCRANTZ ET GUILDENSTERN *entrent*.

ROSENCRANTZ. Qu'avez-vous fait du cadavre, monseigneur?

HAMLET. De la poussière... d'où il était sorti.

ROSENCRANTZ. Mais où est-il? dans la chapelle?... que nous sachions...

HAMLET. Ne croyez donc pas cela.

ROSENCRANTZ. Croire... quoi?... Il faut que vous nous disiez où est le corps de Polonius et que vous nous suiviez chez le roi.

HAMLET. Le corps est avec le roi, mais le roi n'est pas avec le corps. Le roi est une chose.

GUILDENSTERN. Une chose, monseigneur?

HAMLET. Une chose de rien. Mais conduisez-moi vers lui. Cache-toi, renard, cachez-vous tous, les autres! *(Tous sortent.)*

Une autre salle du palais.

LE ROI, ROSENCRANTZ.

ROSENCRANTZ. Impossible de savoir de Hamlet où il a mis le corps de Polonius.

LE ROI. Mais Hamlet, où est-il?

ROSENCRANTZ. Tout près d'ici.

LE ROI. Conduisez-le vers moi.

LES MÊMES, HAMLET.

LE ROI. Eh bien! Hamlet, où est Polonius?

HAMLET. Il est en train de souper.

LE ROI. De souper? où donc?

HAMLET. Non dans un endroit où l'on mange, mais bien dans un endroit où l'on est mangé (1).

LE ROI. Où est Polonius?

HAMLET. Votre nez vous dira qu'il est sous le portique.

LE ROI, *à sa suite*. Allez chercher le corps. Hamlet, dans votre intérêt personnel, il faut que vous partiez immédiatement pour l'Angleterre.

HAMLET. Bien! je partirai.

(1) Littéralement, non où il mange, mais où il est mangé. (*Not where he eats, but where he is eaten.*)

LE ROI, *à sa suite.* Vous, ne le perdez pas de vue.

Une autr salle dans le palais.

LA REINE ET HORATIO.

LA REINE. Je ne veux pas voir cette jeune fille.

HORATIO. Son état, madame, ne saurait manquer de vous émouvoir.

LA REINE. Que veut-elle?

HORATIO. Elle parle beaucoup de son père; elle dit que ce monde est plein de méchants; elle pousse des soupirs; se bat la poitrine; elle prononce d'un air profond et vague des mots qui n'ont aucun sens; et qui, cependant, donnent à penser. Ses paroles creuses ont enfin l'air de signifier quelque chose, quelque chose de bien triste.

LA REINE. Il est utile de l'interroger, car les esprits malintentionnés pourraient faire de dangereuses conjectures... Laissez-la entrer. *(Horatio sort.)* A mon âme troublée et malade, tout ce qui arrive semble le présage de quelque grand malheur.

LA REINE, HORATIO, OPHÉLIE.

OPHÉLIE, *les cheveux et les vêtements en désordre.* Où est la belle souveraine du Danemark?

LA REINE. Que voulez-vous, chère Ophélie?

OPHÉLIE, *elle chante.*

Comment distinguer à sa mine
L'amour vrai? dites-le-moi donc!

A-t-il sandales et bourdon?
A-t-il chapeau de pèlerine?

LA REINE. Ma bonne demoiselle, que veut dire votre chanson?

OPHÉLIE. Quelle question! Écoutez, je vous prie. *(Elle chante.)*

Il est mort! ma chère dame :
A sa tête est du gazon;
Il est mort! ma chère dame :
Sur la terre est son talon.

LA REINE. Continuez, Ophélie.

OPHÉLIE. Je vous en prie, écoutez. *(Elle chante.)*

Son linceul couleur de neige.....

Le roi entre.

LA REINE, *montrant Ophélie.* Voyez, monseigneur; hélas! voyez! voyez!

OPHÉLIE, *chantant.*

Son linceul blanc comme neige
Est tout parsemé de fleurs,
Et ces fleurs, c'est le cortége
Qui les mouilla de ses pleurs.

LE ROI. Comment vous trouvez-vous, chère dame?

OPHÉLIE. Bien! merci, Dieu vous garde! On dit que la chouette est la fille d'un boulanger? Nous savons fort bien aujourd'hui ce que nous sommes; mais nous ignorons parfaitement ce que nous serons demain. La bénédiction de Dieu soit sur votre table!

LE ROI. Elle a l'esprit occupé de son père.

OPHÉLIE. Je vous en prie, pas un mot là-dessus; mais, si l'on veut en avoir la signification, vous répondrez :

Bonjour! ce matin
C'est Saint-Valentin,
Et je viens, lutine,
Près de l'abat-jour,
Vous dire bonjour,
Pour être en ce jour
Votre Valentine.

LE ROI. Y a-t-il longtemps qu'elle est ainsi dans cet état de démence?

OPHÉLIE. J'espère que tout ira bien; il faut avoir de la patience. Comment ne pas pleurer quand je songe qu'ils veulent le mettre dans la terre glacée! Mais mon frère le saura : je vous remercie de vos bons avis. Cocher, ma voiture. Bonne nuit, mesdames! bonne nuit, mes chères dames! bonne nuit! bonne nuit! bonne nuit! (*Elle sort.*)

LE ROI. Qu'on ne la quitte pas! (*A la reine.*) Que de malheurs à la fois, ma chère Gertrude! Son père, tué, assassiné: votre fils, Hamlet, forcé de quitter le Danemark; le peuple soulevé demandant vengeance de la mort de Polonius, Ophélie privée de raison!

LA REINE. D'où vient ce bruit?

UN GENTILHOMME DE LA COUR, *entrant.* (*Au roi.*) Sauvez-vous, prince! l'Océan déchaîné couvrant ses plages n'est pas plus impétueux dans sa course que le fils de

Polonius à la tête des révoltés. Les rebelles le proclament leur chef. Têtes, mains, bouches l'applaudissent et crient : « Vive Laertes roi ! » *(Bruit plus fort au dehors.)*

LE ROI. Les portes sont brisées !

LAERTES, *armé et suivi des révoltés.* Où est le roi ? où est le roi?

LA REINE. Calmez-vous, bon Laertes.

LAERTES. Où est mon père ?

LE ROI. Il est mort,

LA REINE, *montrant le roi.* Mais non tué par lui.

LAERTES. Par qui ?

LE ROI. Laertes, avant de savoir, vous renversez devant vous amis et ennemis.

LAERTES. Les ennemis seulement.

LE ROI. Voulez-vous les connaître ?

LES RÉVOLTÉS, *au dehors.* Laissez-la entrer ! laissez-la donc entrer ?

LAERTES. D'où vient cette rumeur ? *(Apercevant Ophélie fantastiquement coiffée avec de la paille et des fleurs.)* Ma sœur ! ma bonne sœur ! rose de mai ! Oh ! mon Dieu ! est-il possible que l'esprit d'une jeune fille soit devenu en un instant aussi caduc que le corps d'un vieillard ?

Ici la salle de spectacle, présidée par le roi Georges III, fut brusquement troublée par un grand brouhaha venu du dehors. Toutes les têtes, détournées de

leur attention, se dirigèrent curieusement vers le point de l'extérieur où il s'était produit.

« Quel est ce bruit? » s'informa le chambellan.

Un spectateur répondit :

« C'est sans doute la foule qui veut absolument voir le spectacle et qui pousse devant elle ceux qui la gênent. C'est la foule. »

Le chambellan, satisfait de cette explication, dit aux acteurs qui étaient en scène, mais toutefois après avoir reçu un ordre du roi Georges III :

« Messieurs, veuillez continuer; le roi le veut. »

Les acteurs se conformèrent à cet ordre; ils reprirent :

LAERTES, *à Ophélie, qui est entrée.* Ma sœur! ma bonne sœur! rose de mai! Oh! mon Dieu! est-il possible que l'esprit d'une jeune fille soit devenu en un instant aussi caduc que le corps d'un vieillard?

L'acteur chargé du rôle de Laertes achevait à peine sa phrase, qu'il disait pour la seconde fois, que le désordre bruyant et indéfinissbale de l'extérieur recommença, mais cette fois beaucoup plus soutenu et beaucoup plus fort. Ce murmure obligea les acteurs à s'arrêter de nouveau, et, de nouveau, les regards des spectateurs se tournèrent vers le côté. Hamlet rentré en scène avant son tour, et Ophélie, qui s'y trouvait déjà, comme on sait, cherchèrent, tous deux en marchant vers le bruit, à en connaître la cause. Quand

nous disons Hamlet et Ophélie, c'est comme si nous disions Henry et Anna.

Le roi dit au chambellan :

« Allez voir ce que veut dire... revenez ensuite nous apprendre... »

Sur cet ordre du roi, le chambellan écarta la foule, de minute en minute plus émue, et sortit par la porte latérale de droite. Pendant sa courte absence, les curiosités continuèrent à s'exalter. De tous côtés on se questionnait avec chaleur ; d'une banquette à l'autre on échangeait des paroles sur la cause probable du trouble ; tous les yeux tournés vers la porte attendaient le retour du chambellan.

Le chambellan revint bientôt.

Le roi lui dit :

« Eh bien ? »

Le chambellan répondit au roi :

« Sire, une jeune femme enveloppée dans un manteau... une femme bizarre... qu'on ne connait pas... a pénétré de vive force dans le palais.

— Que veut-elle ?

— Sire, on ne sait trop. Elle a une lettre à la main.. ses cheveux en grand désordre feraient croire... »

Un spectateur se permit de dire :

« Qu'on l'éloigne, qu'on la chasse donc du palais !

— Oh ! non, non, dit le roi Georges, qu'on sache d'elle ce qu'elle nous veut. Elle a peut-être quelque

grâce à nous demander... cette lettre qu'elle tient... Le moment de nous présenter un placet pourrait être mieux choisi, mais enfin... qu'on sache donc, monsieur le chambellan... »

Le roi fut interrompu dans le nouvel ordre qu'il donnait à son chambellan par la présence d'Antonia dans la salle de spectacle; oui, d'Antonia, la folle de Bedlam; Antonia repoussant d'autorité, avant d'entrer en scène, Anna qui se trouvait devant elle tout près de la porte. Antonia pénétra vivement, et Anna, qui ne la reconnut pas d'abord, la suivit jusqu'au milieu de la scène. Antonia portait comme Anna le costume traditionnel d'Ophélie : une toilette en désordre, la coiffure entrelacée de paille et de fleurs.

A peine arrivée au bord de la rampe, Antonia dit au roi Claudius, absolument comme si elle n'eût pas cessé de jouer dans la pièce de Shakspeare depuis le commencement de la soirée :

« Bonjour, prince. »

Anna fut terrifiée sur place en reconnaissant alors Antonia, Antonia sa rivale ! Celle qui l'avait promenée la veille au bout de son poignard était devant elle; oui, Antonia la regardait en face et venait jouer son rôle d'Ophélie ! Il n'y a pas de rêve à la hauteur magique de cette réalité.

La même épouvante foudroya Henry à cette formi-

dable apparition, auprès de laquelle celle du père d'Hamlet ne devenait plus qu'une puérilité.

« Est-ce Antonia? est-ce son ombre? » se demanda-t-il les bras croisés sur sa poitrine qui battait, le front tendu et soucieux, le regard béant et fixe.

Le roi, la reine, les princes, les invités partagèrent la stupeur d'Anna et d'Henry.

Anna se disait à part : « Elle ici! elle ici! comment est-elle ici? Elle s'est donc évadée de la maison des fous? oui... elle se sera échappée. »

Le roi s'était penché vers son chambellan et lui murmurait à l'oreille :

« Que veut dire? devinez-vous?...

— Sire, votre étonnement..., celui de tout le monde...

— N'est-ce pas là la célèbre actrice de Drury-Lane?

— Oui, Sire, c'est elle. On a douté un instant, mais on est sûr maintenant...

— Miss Antonia, n'est-ce pas?

— Miss Antonia, Sire.

— Qu'on croyait morte? ajouta la reine.

— Oui, Majesté, la morte. »

Ces paroles d'obscure terreur furent redites par la reine.

« La morte!... elle est donc ressuscitée?... mais elle est donc ressuscitée? »

Et tous, dans le même sentiment général de doute,

de recherches, d'incertitude et d'effroi fort peu déguisé, disaient à voix couverte et comme on parle dans les vieilles nefs d'église, sous la voûte d'un pont ou dans les cavités d'un souterrain :

« La morte !... la morte !... la morte !...

— Je n'ose croire... se disait hors de lui Henry... j'ai besoin de m'assurer... touchons à cette main... mais si elle allait tomber en poussière ! j'aurais brisé le prestige de mon dernier bonheur... N'importe ! je ne puis résister. »

Henry tendit timidement le bras pour saisir la main d'Antonia, qui pendait blanche le long de sa robe blanche.

Le chambellan involontairement l'en empêcha en se plaçant entre lui et Antonia pour adresser au roi au moment même cette question, cette question posée par la foule entière :

« Sire, cette femme... faut-il résolûment qu'on l'éloigne ? »

Le roi répondit :

« Non. »

Antonia paraissait ne rien entendre autour d'elle.

« Mais, Sire...

— Laissez, laissez. Émouvante apparition !

— Bien étrange », ajouta la reine à demi-voix et en se penchant avec un grand sentiment d'inquiétude morale sur l'épaule du roi d'Angleterre.

Pendant ces dialogues qui se croisaient, Antonia avait bravement repris et disait une seconde fois à Laertes :

« Bonjour, prince ! »

Henry de l'interrompre cette fois par cette exclamation qu'il n'avait pu retenir plus longtemps :

« Antonia, est-ce bien vous? est-ce bien vous? »

Et Antonia répondit à Henry :

« Bon ! mais ce n'est pas vous qui devez me répondre, c'est Laertes, Laertes que voilà.

— Douleur ! elle ne me reconnaît pas. »

Ce cri fut jeté tout haut, car Antonia dit ensuite :

« Vous vous trompez, je vous reconnais bien ; vous êtes Hamlet. Mais Hamlet n'est pas en scène en ce moment ; il est au cimetière où l'on va bientôt me porter, puisque je suis Ophélie, fille de Polonius.

— Est-ce que sa raison?... se dit Henry. Oh ! non ! ce serait horrible à penser. Et pourtant... »

Antonia continua à lui dire au milieu du théâtre et devant la salle entière qui les écoutait :

« Ah çà ! pourquoi restez-vous là? vous ne savez donc pas votre rôle? » Puis, cessant de parler à Henry pour s'adresser à l'acteur chargé du rôle de Laertes, elle lui dit :

« C'est à vous que je dis : « Bonjour, prince ! » Et c'est donc à vous à me répondre. Mais donnez-moi la réplique. »

Laertes fort embarrassé, après avoir consulté le roi Georges III d'un regard qui lui fut rendu par un autre regard affirmatif, se hasarda à répondre à Antonia par les propres paroles du rôle :

LAERTES. « Je le jure par le ciel ! ta folie, ma bonne sœur, sera vengée ! »

Et Antonia de dire en souriant et en soupirant de satisfaction :

« A la bonne heure ! vous me donnez enfin la réplique. »

Voilà ce que disait Antonia tandis qu'Henry disait tout haut de son côté :

« Oh ! non, je ne me trompe pas, c'est un rêve... je rêve.

— Silence ! » fit lui-même le roi Georges en s'adressant à Henry, un des acteurs de Drury-Lane dont il aimait le plus le talent original.

Henry n'en continua pas moins ses propos pleins de tristesse et de surprise.

« Miss Anna ! Éveillez-moi... Ce n'est pas elle, n'est-ce pas ? Antonia n'est plus de ce monde, ce n'est donc pas elle.

— Mais silence ! fit une seconde fois le roi Georges ; le drame ne peut continuer... ces interruptions !...

— Qui m'impose silence ? »

A cette réponse si peu séante d'Henry on peut juger

du trouble qui régnait dans son esprit depuis l'apparition d'Antonia.

« Mais c'est le roi Georges III lui-même, dit tout bas le médecin du roi à Henry; c'est lui-même qui vous impose silence. Vous causez un grand scandale.

— Mais vous ne voyez donc pas, monsieur?... vous ne voyez donc pas?...

— Contenez-vous, de grâce!

— Me contenir quand je vois... quand j'entends... quand je ne puis m'expliquer... Et vous-même vous expliquez-vous ce que vous voyez, ce que vous entendez?...

— Taisez-vous! taisez-vous! monsieur Henry.

— Me taire!

— Vous êtes à la cour, devant votre souverain... le respect...

— Ah! le respect... oui, le respect... mais Antonia...

— Encore une fois, taisez-vous... vous empêchez...

— Me taire! quand mon cœur plein d'étonnement, de pitié, d'épouvante, me crie : Henry, regarde!... Henry, écoute... Henry, reconnais... Ah! je ne puis dominer, étouffer l'explosion de mon cœur; mon cœur... je le sens bondir... Quand Dieu lui même me dirait...

— Du calme, monsieur Henry, je vous en supplie, ou l'on sera forcé de vous éloigner d'ici.

— M'éloigner d'ici!... allons!... je serai calme... voyez, je suis calme... »

ANTONIA (rôle d'Ophélie), *chantant :*

« C'est le front nu qu'il fut mis en sa bière :
Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !
Et que de pleurs versés près de sa froide pierre...
Adieu, mon tourtereau ! »

Le roi Georges s'extasiait ainsi à demi-voix : « Que c'est beau ! » Il s'adressa ensuite à sa femme : « N'est-ce pas, madame ! Un bien admirable talent ! »

Et toute l'assemblée de dire pareillement à voix basse : « Très-bien ! très-bien ! Ah ! très-bien ! il n'y a qu'elle pour dire ainsi... »

Henry, encore une fois emporté hors de lui par un fait qui semblait en effet se passer hors du monde réel, disait :

« Non ! jamais Antonia ne fut si belle et si touchante ! Folle et sublime ! Antonia ! Antonia ! c'est donc vous ?...

— Vous parlez encore, dit Antonia s'entendant appeler. Pourquoi parlez-vous encore ? je vous en prie, monsieur, ne m'interrompez plus. C'est à Laertes, mon frère dans la tragédie de Shakspeare, que nous parlons, s'il vous plaît, en ce moment, c'est à Laertes seul à me répondre. Si vous étiez Laertes... oh ! alors très-bien !... Mais vous n'êtes pas Laertes... donc... *(Chantant):*

« C'est le front nu qu'il fut mis en sa bière :
Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !
Et que de pleurs versés près de sa froide pierre...
Adieu, mon tourtereau ! »

LAERTES. Cette démence agit plus sur moi que toutes les raisons possibles que j'ai pour céder à la vengeance.

ANTONIA (rôle d'Ophélie). *Après avoir fait signe à Henry de se taire, elle chante :*

« En bas ! en bas ! en bas !
C'est la route du trépas.
En bas !
En bas !
En bas ! »

Voilà un refrain, j'espère, qui est bien à sa place... c'est l'intendant infidèle qui enleva la fille de son maître.

LAERTES. Ces puérilités-là ont plus de sens que bien des choses. »

Ici le roi Georges fit un signe pour appeler le médecin qui était resté près d'Henry afin de l'observer et de le contenir.

« Veillez, lui dit-il, sur cet acteur (il désigna Henry); veillez sur lui... l'émotion le tue...

— Sire, je veille et j'observe.

ANTONIA (rôle d'Ophélie), *arrachant quelques-unes des fleurs qu'elle a dans les cheveux.* Ceci est du romarin, la fleur du souvenir : je vous en prie, mon doux amour, souvenez-vous ! Et voici des pensées... pour que j'aie aussi vos pensées. »

Henry, brouillant les paroles d'Ophélie et ses propres

souvenirs, à ce mot de « Souvenez-vous » qu'il s'appliqua, Henry s'empara des fleurs au moment où elles allaient passer des mains d'Antonia dans celles de l'acteur qui jouait le rôle de Laertes, et il s'écria avec une frénésie déchirante :

« Arrêtez ! ces fleurs sont à moi ! je les veux ! A moi le souvenir ! à moi les parfums ! à moi la pensée ! Je les ai, je les tiens, je les garde. » En étouffant les fleurs sous ses baisers, il disait encore : « Ophélie ! Antonia ! Mon art ! ma vie !... ces fleurs chéries, belles comme elle, folles et pâles comme elle. C'étaient aussi des fleurs que je te rapportais... tu te souviens?... Ah ! souviens-toi ! le jour où nous allions nous marier. »

Anna dit alors dans un murmure intime et sombre :

« Comme il l'aime encore ! »

Henry, continuant sa pensée :

« Drury-Lane, tu sais... la pauvre fleuriste... les huit guinées d'or... Ah ! souviens-toi ! souviens-toi !

— Je me souviens, moi aussi, » se dit Anna, qui ne pouvait plus douter maintenant de tout l'amour qu'Henry n'avait cessé de conserver pour Antonia.

« Oh ! poursuivait Henry dans le même désordre d'idées, ne touchez pas à ces fleurs ! n'y touchez pas !

— Du tout ! dit Antonia en cherchant à reprendre les fleurs, rendez-les-moi ; elles sont pour mon frère ; elles sont pour Laertes. Quel droit y avez-vous ? D'ailleurs, ce n'est pas dans la pièce.

— Non, par pitié ! la pitié est la blancheur de ce lis qu'on appelle la femme... Je disais que le jour de notre mariage... le voile blanc... le bouquet nuptial... l'anneau d'or... Cet anneau, qu'est-il devenu?... La Tamise !... Ah ! mais alors, qui suis-je? Qui êtes-vous? »

Anna réfléchit et se dit à elle-même, troublée de ce décousu dans les propos d'Henry : « Ah! mon Dieu! est-ce que sa raison, lui aussi !... Qu'ai-je fait ! qu'ai-je fait !

— A la fin! monsieur, dit Antonia, laissez-moi achever; » et rentrant dans son rôle, elle dit à la reine Gertrude et au roi Claudius :

« Partageons mes fleurs entre nous, Sire, et vous, Madame, voulez-vous? Pour vous, Sire, ce fenouil, et pour vous, Madame, cette rue, que nous appelons aussi herbe de grâce des dimanches. Ceci est une pâquerette; j'aurais désiré vous offrir des violettes, mais elles se sont toutes flétries le jour où mon père est mort. On assure qu'il a fait une bonne fin. (*Elle chante à genoux*) :

« Le cher petit Robin,
Il est toute ma joie. »

S'oubliant encore en apercevant Antonia à genoux, Henry s'agenouilla devant elle et lui dit :

« C'est à moi de prier et de t'adorer.

— De grâce ! monsieur, laissez-moi donc jouer !

— Tu es un ange, Antonia.

— Mais vous, monsieur, qui êtes-vous, pour me troubler sans cesse ?

— Regarde-moi : lis dans mes yeux, lis dans mon âme ; tu verras qui je suis. »

Après avoir longtemps examiné Henry, Antonia se remit à chanter :

« Le cher petit Robin,
Il est toute ma joie. »

— Douleur ! dit amèrement Henry, folle ! folle ! Mais je suis celui qui t'a tant aimée.

— On m'a aimée, moi ! »

Antonia éclata de rire, mais comme rient presque tous les fous : en précipitant leur rire en escalier et en cascade.

« Si je t'ai aimée ! plus que la vie ; plus que celle qui me l'a donnée ! Cent fois j'en ai fait l'ardent aveu, agenouillé à tes pieds, comme je le suis en ce moment, où je le dis à toi ou à ton ombre... Mais toi ou ton ombre, ton corps ou ton âme, si tu reviens du mystérieux séjour, oh ! n'y retourne plus, ou emmène-moi avec toi. Je ne te quitte plus, Antonia. »

Antonia étonnée et parlant comme on parle dans les rêves, fit entendre ces paroles, mais d'un ton déjà bien différent de celui qu'elle avait eu jusque-là :

« Il me semble, dit-elle, qu'une voix lointaine m'appelle.

— C'est si bon, continua Henry, c'est si miraculeux,

si doux de se retrouver après s'être crus séparés pour jamais ! Si c'est la mort qui nous rapproche, merci à la mort : elle est plus belle que la vie.

— Oh ! dit encore Antonia, dont la voix devenait toujours plus claire et plus humaine; oh ! que ces paroles sont vraiment étranges et vraiment nouvelles pour moi.

— Pardon, messieurs, pardon, Sire, poursuivit Henry; mais je la croyais morte; or, vous comprenez, Messieurs, et vous, Sire, que lorsqu'on a cru qu'une personne chérie, adorée, était morte, et qu'on la revoit, qu'on l'entend, qu'elle est là devant vous, car elle est là, mon Antonia ! il n'y a pas de surprise sur la terre, il n'y a pas de joie, même au ciel, qui égale cette surprise, qui égale ce bonheur pour lequel on n'a ni assez de force dans le cœur pour l'exprimer, ni assez de larmes dans les yeux pour se le faire pardonner. Si je t'ai aimée ! si je t'ai aimée ! »

Le voile jeté devant l'esprit d'Antonia devenait de plus en plus transparent ; il n'était plus qu'une flottante vapeur, qu'une ombre diaphane ; et le soleil de la raison se levait graduellement derrière ce voile, comme le soleil se lève, le matin, derrière les vapeurs de la nuit.

« Oh ! mon Dieu ! dit-elle : qu'ai-je entendu? quel drame inouï est-ce donc là ? ce n'est pas Shakspeare, ce n'est pas Otway qui l'a écrit..... Suis-je encore à

Bedlam, suis-je au théâtre? Et quel est donc alors cet acteur dont la voix sympathique et connue... mais jamais, jamais aussi belle, aussi émouvante... a frappé mon oreille, remué toutes les fibres de mon cœur, car je ne sais plus...

— Comme elle me regarde! dit Henry : on croirait qu'enfin elle me reconnaît, qu'elle me retrouve, qu'elle se retrouve elle-même. »

Antonia en se touchant le front d'un doigt douteux :

« J'éprouve là, bégaya-t-elle, un frémissement..... Ah! un voile noir se déchire sur mon front; mon front s'ouvre!... quelle clarté! oh! quelle divine clarté! dans quel monde suis-je? »

Ce cri de prière échappa alors à Henry parvenu aux dernières limites du doute, du bonheur et de la souffrance morale :

« Seigneur, encore un effort! faites-le, oh! faites-le! Seigneur!

— Il me semble... oui, mon esprit se dégage... il sort d'une nuit lourde, épaisse, profonde... Oh! quelle plus grande lumière m'inonde!

— Dieu puissant! Dieu puissant!

— C'est moi! s'écria Antonia. C'est donc moi! je ne suis plus morte! je renais! je ressuscite! J'aime! Henry! Henry! Henry!

— Antonia! Antonia! »

Après ces deux cris arrachés tout vivants du cœur de leur cœur, si l'on peut s'exprimer ainsi, ils tombèrent anéantis dans les bras l'un de l'autre, étouffés par l'excès de l'émotion.

« Henry ! dit enfin plus calme Antonia, donne-moi ta main, — c'est mon amant ! — mets-la sur mon front, sur mes yeux, sur mon cœur, — c'est mon époux ! — Oh ! non, ce n'est pas mon époux. Henry n'a pas voulu de moi pour sa femme parce que j'étais trop pauvre.

— Qui a dit cela ?

— Qui l'a dit ?

— Oui...

— Mais...

— Achève, Antonia, achève !

— C'est toi-même qui l'as dit.

— Jamais : oh ! jamais ! »

Antonia prit vivement la lettre fixée à sa ceinture. « Lisez ! lisez. »

Henry prit la lettre. A mesure qu'il la parcourait, sa physionomie s'étonnait, s'animait, s'indignait. Et à quelques pas d'Henry, passant par tous les degrés d'émotion, Anna écrasée baissait la tête.

D'une voix indéfinissable, Henry, murmurait : « Que veut dire ?... mon notaire ? moi !... j'ai rompu mon mariage par la volonté de mon père ! mais jamais ! ah ! c'est une calomnie ! une lâche calomnie ! c'est un faux ! oui, cette abominable lettre est un faux. » Et en lisant

à haute voix la fin de cette lettre qui frissonnait et tremblait dans ses mains, il dit ces mots : « Je suis donc « chargé, madame, de vous annoncer que votre mariage « avec M. Henry n'est plus possible. C'est lui qui m'im- « pose la douleur de vous le faire savoir. — James « Russell. » Oh! oui, termina Henry les dents et les poings serrés, oh! oui, cette lettre est un exécrable faux ! une calomnie, un crime, mais qui donc l'a écrite ! »

Antonia répondit en désignant froidement Anna :

— C'est elle ! regarde-la !

— Elle !... et elle se tait. C'est donc vrai ?... Anna ! misérable Anna ! scélérate Anna ! mais quelle punition ?... oh ! quel châtiment ?...

— Arrêtez ! fit Antonia, qui se plaça entre Anna et Henry.

—Mais pourquoi avoir commis cette odieuse action ? »

Anna parla enfin.

« Elle avait ton amour, dit-elle, je voulais ton nom. Je voulais ta gloire, que je ne pouvais partager avec toi qu'en t'épousant. »

Henry comprit : il était heureux : il eut pitié.

« Vous ne vouliez, dit-il à Anna, que la gloire... Oh ! alors, miss Anna, vous avez davantage ! Vous avez la gloire et le malheur : c'est la célébrité. »

FIN DE LA COURONNE DE PAILLE.

TROIS FRONTS
POUR UN DIADÈME

I

La neige couvrait d'une nappe éblouissante les toits irréguliers de la petite ville de Weissembourg, et allait, d'ondulations en ondulations, par ci par là interrompues par quelques pointes de clochers, se confondre avec la neige encore plus blanche de la campagne. Sous la voûte rigide d'un ciel glacé, montaient en spirales grises les dernières fumées de la cité aux trois quarts allemande, et même si peu française dans son dernier quart, en 1724. Depuis longtemps la nuit était venue; les lampes des tisserands s'éteignaient une à une derrière les petits vitraux de plomb. Le silence et le sommeil étendaient leurs ailes de chauves-souris sur la paisible population alsacienne.

Au fond d'une vaste salle dont les tapisseries de haute lice à demi effacées remontaient aux premiers ducs de Lorraine, et devant une cheminée d'où sortait plus de vent que de chaleur, un homme âgé lisait à haute voix la Bible à deux jeunes gens attentifs et respectueux. La lampe de cuivre poli, posée au bord du manteau de la cheminée, éclairait vivement son front

pour laisser dans l'ombre le bas de son visage. Rembrandt, avec ses clairs mystérieux et ses obscurs plus mystérieux encore, n'a jamais créé de plus beau type. La force unie à la douceur, le commandement fondu dans la résignation, la majesté et l'humilité se lisaient dans l'expression générale de cette belle tête, calme comme le passé, touchante comme le malheur.

Assise sur une chaise sculptée, la jeune fille, qui recueillait chacune des paroles du livre saint, s'occupait, tout en écoutant, à des travaux d'une trivialité que nous passerions peut-être sous silence si nous écrivions un roman. L'histoire ne connaît pas ces susceptibilités. Marie raccommodait des bas et rapiéçait des chemises qu'elle mettait dans une corbeille placée à ses pieds.

Le jeune homme qui était debout près d'elle, la main appuyée au dos de la chaise, portait le riche costume de dragon. De loin en loin il laissait tomber son regard fier et doux, et toujours avec un intérêt plus que fraternel, sur la jeune fille blonde qu'il dominait. Sa préoccupation était si grande, qu'il n'avait pas remarqué que, toutes les fois qu'un pas de cheval se faisait entendre dans la rue sur la neige durcie, le père et la fille croisaient rapidement un regard qui semblait dire : « Est-ce lui ? » et que, lorsque ce bruit s'éloignait, leurs yeux attristés semblaient se répondre : « Non, ce n'est pas lui. »

A neuf heures, et c'était bien tard en 1724 en pro-

vince, la sonnerie de la cathédrale ayant fait entendre, selon l'usage de l'Allemagne, un air naïf, mais assez bruyant, le pieux lecteur s'arrêta, étendit la main sur la Bible et dit aux deux jeunes gens :

— Ce chapitre est admirable : Abraham, qui consent à sacrifier son fils pour être agréable au Seigneur, m'a toujours paru le comble de l'obéissance... Cependant s'il avait eu une fille au lieu d'un fils, je doute qu'il eût aussi facilement cédé.

Et il regarda Marie, qui courut s'asseoir sur les genoux du vieillard et l'embrassa tendrement.

— Venez, dit le bon père, venez ! dit-il au jeune homme ; il y a de la place pour deux. Et, lui tendant la main, il l'attira vigoureusement et le fit asseoir sur lui. Il était assez fort pour supporter de plus lourds fardeaux. A une taille colossale, il unissait une constitution saine et robuste : c'était un chêne du Nord. Regardant avec une affection divine tantôt sa fille et tantôt le jeune dragon, tableau gracieux qu'illuminait d'un côté la rouge lueur d'un feu de tourbe, qu'assombrissait de l'autre l'obscurité de la salle, il leur dit :

— Vous ne voulez donc pas me rendre heureux tout de suite, mes enfants ?

— Mais, mon père, répliqua vivement Marie, ce n'est pas moi qui retarde notre mariage.

— C'est donc vous décidément, mon capitaine ?

— Oui, c'est moi, parce que je veux, en donnant mon

nom à votre Marie, la placer à un rang plus élevé que celui que j'ai, au rang qu'elle mérite, quoiqu'il sera toujours bien éloigné de celui...

— Les rangs!... les rangs!... interrompit le vieillard... sans doute je les estime ce qu'ils valent... mais vous savez où ils mènent souvent... à tomber de plus haut, voilà tout... Mais laissons cela, continua-t-il; et une larme coula le long de sa joue, une larme que ne pouvait pas arrêter son doigt, ses deux bras entourant les deux enfants qui l'écoutaient. Il reprit:

— Partez donc pour Paris, allez à la cour, et revenez-nous vite, monsieur Le Tellier.

— Dans quinze jours, dit en soupirant le jeune homme pensif, dans quinze jours au plus tard: le temps de faire le voyage, de voir mes amis, ceux qui peuvent me protéger, d'obtenir mon audience et de me rendre auprès de vous.

— Mais si vous n'obtenez pas ce que vous allez chercher?...

— Oui, si vous n'obtenez pas... répéta Marie.

Le vieillard ajouta:

— Feu le Régent a déjà refusé de faire droit à votre demande; il faut prévoir...

— Je ne prévois qu'une issue heureuse à ma démarche. Quand le duc d'Orléans a repoussé ma demande, il était gouverné par le cardinal Dubois qui n'aimait pas ma famille: d'un autre côté le Régent craignait, en

me nommant, de faire un acte d'autorité excessif à la veille de la majorité du jeune roi Louis XV. Mais aujourd'hui le Régent et Dubois sont morts, et le duc de Bourbon qui me veut du bien...

Le galop rapide d'un cheval sur le pavé boiteux de la rue détourna en ce moment, d'une façon si soudaine et si vive, l'attention des deux personnages qui écoutaient le jeune dragon, que celui-ci fut forcé de prendre part à leur distraction. Il se tut pour écouter le bruit du dehors :

— Qu'attendent-ils donc ? se demanda-t-il.

— Un de mes valets qui devait être ici avant la nuit, et qui n'arrive pas, dit le maître de la maison, ne voulant pas faire attendre une réponse à la question que n'osait pas lui adresser le jeune officier. Il est allé chez le gouverneur de la province, avec lequel j'ai quelques affaires à terminer... Un étranger, un proscrit comme moi est souvent un hôte incommode...

— Qu'on incommode parfois beaucoup aussi ; vous n'avez pas toujours eu à vous louer, vous non plus, de monseigneur le Régent.

Ni le père ni la fille n'appuyèrent cette réflexion du très-brave, mais très-peu politique officier.

Le silence régna tout le temps que le cheval mit à parcourir l'espace compris entre un bout de la rue et la maison. A mesure qu'il avançait, le visage du père et de la fille avaient pris une expression de joie : mais

dès qu'il eut passé la porte, que le galop s'affaiblit, leurs traits redevinrent plus sérieux, et leurs regards semblèrent dire à M. Le Tellier : Poursuivez !

— Je disais que le duc de Bourbon, qui me veut du bien, daignera faire pour moi ce que n'ont pas cru devoir faire M. le Régent et le cardinal Dubois.

— Mais enfin si, par extrordinaire, vous éprouviez un semblable refus de la part du duc de Bourbon...

— Alors je reviendrais encore à Weissembourg, mais ce serait pour vous dire, le cœur plein de franchise et d'amertume, que je renonce à la main de votre fille. Je vous apporterais moi-même la nouvelle de mon malheur ; ensuite j'irais me faire tuer dans les rangs obscurs de l'armée.

Marie cacha sa douleur dans la chevelure blanche de son père.

— Pourquoi renoncer à sa main de ce que vous n'aurez pas réussi autant que vous le méritez ?

— L'honneur de votre nom, reprit le jeune homme, commande ce sacrifiee.

— L'honneur de mon nom, croyez-moi, ne vaut pas le bonheur de ma fille. Quand vous lui apporteriez en dot un titre encore plus élevé que celui que vous avez, serait-elle pour cela plus heureuse ? Non ! non ! Quand son père ne vous demande rien de plus, quand elle-même... du reste interrogez-la.

— Marie, dit le jeune dragon en prenant la main de

la jeune fille et en l'obligeant, par ce geste, à montrer son charmant visage, ce visage qu'embellissaient les yeux les plus bleus et les plus doux que jamais fille du Nord ait eus, Marie, dites-moi, ne regretterez-vous jamais, si vous m'épousez, d'être descendue jusqu'à moi?

— Descendue! oh! jamais! répondit-elle d'une voix que l'accent étranger rendait délicieuse à entendre; jamais! jamais!

— Quand vous verrez passer des duchesses?

— Je suis sa femme, me dirai-je tout bas, et cela suffit à mon cœur, à ma vie, à mon âme.

— Quand vous verrez des princesses prendre fièrement le pas sur vous?

— Il m'aime bien, me dirai-je encore, et je n'envie le sort d'aucune femme sur la terre.

— Et quand la reine entrera sans vous regarder?...

Marie éclata de rire.

— Laissons les reines! je vous prie, dit-elle; c'est si haut dans le ciel qu'il est fou de tirer les comparaisons de si loin uniquement pour se rendre jaloux et malheureux.

— Marie a raison, reprit le père en riant à son tour; vous la faites, je ne sais pourquoi, beaucoup plus ambitieuse qu'elle ne l'a jamais été. Vous voyez bien qu'elle est en train de raccommoder les gros bas de laine que je dois mettre demain.

Ici la sonnerie de la cathédrale fit entendre de nouveau sa baroque et mélancolique musique : c'était dix heures.

— Dix heures ! déjà, dit le dragon en se levant vivement, comme si le clairon de l'exercice l'eût appelé. C'est à dix heures que la voiture doit venir me chercher pour me conduire à Paris.

A peine achevait-il sa phrase, qu'un bruit de roues se fit entendre au milieu du profond assoupissement de la rue. Quelques secondes après, une voiture s'arrêtait à la porte.

Le père et la fille s'étaient levés en même temps que M. Le Tellier. On put voir alors de quelle grâce était pourvue la taille de la charmante Marie, cette fille étrangère, pleine de fantaisie et de charmes, dont les plus habiles statuaires devaient reproduire plus tard et le front charmant, et le nez au vent, et la bouche courbée, relevée, plissée par l'esprit, et toute cette expression coquette, bizarre, chiffonnée et si gentiment altière.

Le jeune dragon, au moment de partir, et après avoir posé son casque d'or et de tigre sur la table, voulut plier le genou devant le vieillard.

— Allons donc ! dit l'ancien soldat, dans mes bras ! Et il serra dans ses bras puissants non-seulement son futur gendre, mais sa fille. Il en aurait encore étreint trois comme eux sur sa large poitrine.

— Embrassez-la ! disait-il au dragon, embrassez-la trois fois, ou vous ne sortirez pas de cette prison : une fois pour moi, une fois pour vous et une fois pour elle....

Les deux jeunes gens n'osèrent pas désobéir à l'injonction paternelle.

Enfin le dragon partit, promettant bien d'être revenu dans quinze jours. On pouvait compter sur son exactitude.

Tandis que la jeune fille était allée à la croisée pour le voir monter dans sa voiture, que la lune en ce moment éclairait de ses pâles rayons, l'hôte vénérable sortit d'une armoire, dont la sonorité n'attestait que trop le vide, un souper d'une frugalité à faire frissonner le plus dur des lansquenets en campagne : des noix, un pain que le froid de trois journées d'hiver avait singulièrement racorni, et une bouteille d'eau qu'il mit un instant près du feu, car le contenu était devenu de la glace.

En allant de la croisée à la table, Marie dit à son père :

— Mon Dieu ! Sturmer ne revient pas !

— Il ne revient pas, répéta le vieux soldat en regardant avec attendrissement sa pauvre fille briser un morceau de pain entre ses doigts délicats.

— Lui serait-il arrivé quelque malheur ? Les loups errent dans la campagne par ce terrible froid....

— Sturmer craindre les loups! il n'en craindrait pas trois avec son bâton ferré.

— Mais s'il en a rencontré six?

— Ni six ni cent! Le gouverneur de la province habite loin de Weissembourg; les chemins sont affreux pour se rendre à son château... il est tombé beaucoup de neige la nuit dernière... Sturmer est en retard à cause des difficultés du chemin... Pourvu qu'il nous rapporte cet argent...

— Le dernier quartier ne nous a pas été payé.

— Ni l'avant-dernier non plus...

— Vous qui avez fait la guerre, mon bon père, est-il vrai qu'on peut mourir de faim?...

— Allons donc! répliqua vivement celui à qui s'adressait cette question d'un si déchirant à-propos; allons donc! et il serra sa fille contre lui en retenant le ruisseau de larmes sur le point de tomber de ses yeux. Non, on ne meurt pas de faim... on se fait une raison, on a attendu deux jours, on attend un troisième... et puis... et puis...

La porte de la rue s'ouvrit et se referma avec bruit; Sturmer gravit l'escalier en courant; il entra tout ému, tout essoufflé dans la salle. Il était aussi pâle que la neige dont il était couvert de la tête aux pieds.

— Qu'est-il arrivé, Sturmer?

Sturmer tâcha d'abord de respirer.

— Le gouverneur...

— L'as-tu trouvé à son château ?

— Oui... oui... je l'ai trouvé.

— Apportes-tu la pension ?

— Non.

— Non ! dis-tu ?

Marie tomba sur sa chaise.

— Il dit qu'il n'a pas reçu d'ordre... qu'il ne peut pas prendre chez le collecteur les cent pistoles de votre pension... enfin il ne m'a rien donné... mais rien...

— Mon Dieu ! s'écria Marie, qu'allons-nous devenir ?

— Mais à quelques pas d'ici... reprit Sturmer un homme armé est venu vers moi...

— Un homme armé ?

— Son visage était caché. Voici ce qu'il m'a dit...

— Bois un verre de vin, mon ami, tu es tout pâle de frayeur...

— Oh ! non, pas de frayeur.

— Bois donc un verre de vin.

— Mon père, il n'y a pas de vin, dit Marie tout bas...

— Il m'a dit, reprit Sturmer : « J'ai servi autrefois sous ton maître contre Pierre le Grand... Un jour que ton maître m'avait donné ses bagages à garder, je lui volai mille pistoles... » Vous en souvenez-vous ?

— Non ; continue...

Sturmer reprit :

— « Ma conscience m'a toujours reproché cette mauvaise action... Voilà mille pistoles en or que tu lui re-

mettras... Pas un mot, bon soir! Si tu retournes la tête, je te brûle la cervelle. » Et il a disparu.

— Voilà les mille pistoles, ajouta Sturmer.

Marie tomba à genoux.

Le vieillard posa ses lèvres sur la sainte Bible.

Sturmer but un grand verre d'eau.

Tout cela avec la simplicité du sublime.

— Maintenant, dit le valet Sturmer, je vais me fourrer dans la paille de l'écurie, car j'ai sommeil et bien froid.

Sturmer sortit en tordant ses cheveux dont le givre commençait à fondre.

Après quelques minutes d'un recueillement que le silence de la nuit augmentait, que le souvenir de la présence du jeune dragon rendait plus expressif, car il ne semblait pas étranger à cette bénédiction entrée dans la maison, Marie prit la lampe de cuivre, la présenta avec respect à son père en lui disant: « Votre Majesté n'ira-t-elle pas se reposer? »

Cette Majesté était Stanislas Leczinski, roi de Pologne, détrôné par Pierre le Grand, et sa chère et jeune compagne, Marie Leczinska, sa fille.

La France leur donnait asile, les ministres les laissaient mourir de faim.

II

Cette charmante et mystérieuse ville, pleine de monuments qui semblent heureux de se trouver réunis; ces promenades qui entourent et parfument chaque quartier; ces routes partant de Paris et venant aboutir à la grille d'or du plus beau château qui soit au monde; ce parc, qui tantôt se voile de maisons comme pour cacher la nudité de ses statues, et tantôt vous apparaît comme un rêve avec sa population de bronze et de marbre, ses jets d'eau, ses gerbes diaprées d'azur et de soleil; cette population, riche, élégante, polie, qui ne descend de la chaise-à-porteurs et de la voiture dorée que pour fouler les mosaïques de la résidence préférée de Louis XIV, c'est Versailles, le chef-d'œuvre de Colbert, de Mansard, de Lebrun, de Le Nôtre, de Lully, de Racine, de madame de Montespan et de Louis XIV.

Mais Louis XIV était mort et Louis XV était encore enfant. Les véritables rois de la France, en ce moment, étaient l'abbé Fleury, le duc de Bourbon, arrière-petit-fils du grand Condé, et madame de Prie, la favorite du duc de Bourbon.

Nous sommes chez madame de Prie.

L'heure de ses audiences va commencer; elle passe d'un boudoir doré dans un salon en velours bleu où se

pressent toutes les richesses et toutes les fantaisies d'un mobilier comme les rêvent ceux qui n'en ont pas et comme les remarquent à peine ceux qui les possèdent. Favorite du prince le plus riche d'Europe, femme de goût et de l'esprit le plus vif, madame la marquise ne se sentait pas gauche dans la haute position où son goût et son esprit ne l'avaient pas seuls appelée. Dire que les affaires du pays allaient très-bien sous cet étrange premier ministre, ce serait outrer même le mensonge. S'il n'est pas resté de son passage dans le Conseil du roi de sages édits, de beaux monuments, il en est resté du moins des mots si libres, qu'il est presque impossible de les répéter. Voltaire lui dédia l'*Indiscret*. Il aurait pu faire un meilleur choix dans ses œuvres. N'avait-il pas encore écrit le *Pauvre Diable* ou le *Mondain?*

A peine fut-elle entrée dans son salon de réception à la porte duquel se pressaient les solliciteurs, que ses domestiques lui apportèrent dans des corbeilles la correspondance du jour.

Madame la marquise était dans ses jours de mauvaise humeur; on le lisait à certains signes du visage et à sa démarche inquiète sur les beaux tapis qu'elle foulait.

— Lisez-moi cela, dit-elle à un commis debout près d'elle dans une attitude respectueuse.

Le commis s'inclina et lut la première ligne de la première dépêche.

— *Cour de Parme.*

— Au feu! dit brièvement la marquise; nous savons ce que veut la cour de Parme.

— Comment?.. demanda timidement le commis.

— Au feu! vous dis-je.

Le commis obéit et mit avec beaucoup de respect la dépêche sur les bûches enflammées de la cheminée. Il en prit une autre.

— *Cour de Portugal.*

—Au feu! nous savons aussi ce que veut le Portugal.

Même obéissance du commis.

La marquise regarde avec une expression d'impatience les aiguilles de la pendule, tandis que le commis décachetait un troisième pli.

— *Cour de Naples.*

—Au feu! — Condé tarde bien ce matin... a-t-il vu l'abbé Fleury?... sont-ils tombés d'accord?... — Allons, au feu! au feu!

— *Cour d'Espagne.*

— Plus que jamais au feu! nous ne savons que trop ce que veut la cour d'Espagne.

Un valet de pied entr'ouvrit discrètement la porte du fond et dit à demi-voix :

—C'est l'heure où madame la marquise daigne recevoir; madame veut-elle recevoir le marquis de Saint-Hilarion?

— Dites-lui que j'ai la migraine.

— *Cour de Suède,* reprit le commis.

— Au feu ! au feu !

Le même valet de pied reparut en demandant s'il fallait introduire le comte de Saint-Maure.

— Gardez-vous-en bien !... Dites-lui que je suis aux eaux...

— Lesquelles, madame la marquise ?

— Celles qui lui plaira.

— *Cour de Danemark!* continua l'impassible commis.

— Au feu ! au feu ! au feu !

— Madame la marquise veut-elle m'autoriser à lui donner un avis ? demanda en rougissant le commis incendiaire.

— Sans doute... et quel est cet avis ?

Le domestique reparut.

— Faut-il annoncer M. le baron Hennuyer ?

— Quel nom !... Jamais ! mais jamais !... Le baron Hennuyer !

— Que lui dire ?

— Eh bien, dites-lui de conjuguer son nom à toutes les premières personnes de chaque temps.

— Oui, madame la marquise.

— Voyons, votre avis, monsieur.

Le commis dit ceci :

— Est-ce qu'il ne serait pas plus simple, madame la marquise, puisque vous brûlez sans distinction chacune de ces dépêches, de les jeter toutes au feu d'un seul coup ?

La marquise éclata de rire à la proposition.

— Ma foi ! vous avez raison ; videz cette corbeille et toutes les autres dans la cheminée ; nous en aurons bien plus tôt fini.

A l'instant même l'appartement fut en feu.

Le valet de pied vint encore demander la permission d'annoncer le grand d'Espagne, duc de Matanzas.

La marquise répondit froidement :

— Dites-lui que je suis morte.

— Mais, madame la marquise...

— Et enterrée... Allez !

— Il y a là aussi M. de Le Tellier, un jeune officier de dragons.

— Est-il blond ?

— Non, madame la marquise ; il est très-brun.

— Faites entrer.

D'un geste elle congédia le commis ; elle resta seule. La pendule attira une dixième ou une vingtième fois ses regards inquiets.

— Le prince se fait bien attendre, murmura-t-elle ; qu'ont-ils résolu lui et l'abbé ?... c'est que tout notre avenir est là... Maudit abbé !... quatre-vingt-dix ans et il ne meurt pas !...

Madame de Prie employa une expression moins choisie en manifestant le désir de voir le célèbre cardinal faire une fin ; elle employa le mot dont le peuple se sert

de préférence pour exprimer qu'un animal a cessé de vivre.

M. de Le Tellier entra.

—Madame la marquise, vous excuserez la témérité...

—Un dragon est toujours excusable d'être téméraire, interrompit madame de Prie; sans cela serait-il dragon?

L'accueil était tout à fait dans les habitudes de la dame et il abrégeait singulièrement les préliminaires.

—Madame, dit-il, j'ai la témérité de vouloir me marier.

—Eh bien, monsieur, je ne vois rien là... mais continuez.

— Celle que j'aime...

Madame de Prie soupira. Si corrompue que soit une femme, ce mot d'amour est si beau, si pénétrant, qu'il traverse son âme d'un rayon de sa première innocence et de sa première joie dans la vie.

— Celle que j'aime, reprit l'officier de dragons est d'une naissance...

— Obscure, je comprends; et vous venez demander au prince, par mon entremise, le privilége ou plutôt la permission de vous mésallier.

— Non, madame; sa naissance, au contraire, est si élevée, que je ne me crois pas le droit de lui offrir mon nom et ma main sans avoir obtenu la haute faveur que j'accours solliciter de monseigneur le prince de Condé, par votre puissante intervention.

— Qu'est-ce donc?... Un Le Tellier peut cependant porter bien haut ses prétentions.

— C'est la fille d'un roi.

— La fille d'un roi!

— Marie Leczinska, fille du roi Stanislas de Pologne.

— Oh! d'un roi... d'un roi... dit d'un ton léger et moqueur la belle marquise; d'un roi sans couronne, sans royaume, sans sujets, et sans le sou, qui pis est.

— C'est vrai, affirma d'un ton triste et presque blessé M. Le Tellier; mais enfin c'est un roi...

— Soit! A la jeunesse les belles illusions et les mots sonores. Qu'attendez-vous de nous?

— Je suis simple gentilhomme, madame; pour m'allier à une aussi noble famille que celle des Stanislas, j'oserai demander d'être créé duc et pair... Ma fortune, se hâta d'ajouter M. Le Tellier, les grands services rendus par mes aïeux à la monarchie ne me rendent peut-être pas tout à fait indigne de ce titre, que je m'engage à payer de tout mon sang à la première occasion que le sort des armes me présentera. Ah! madame, promettez-moi!... promettez-moi!...

— Je ne promets rien... Vous allez vite... très-vite, monsieur Le Tellier... Duc et pair!... je ne suis pas si puissante... Il y a un duc de Bourbon qui ne fait pas tout ce que je veux... Au palais de Versailles, il y a un jeune roi qui ne fait pas non plus tout ce que veut M. de Bourbon...

—Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria le jeune homme, je suis bien malheureux... Le duc d'Orléans m'a déjà affligé d'un refus, si le vôtre vient aggraver sans pitié une position presque désespérée... alors je dois renoncer pour jamais... Y renoncer ! Marie ! Marie !

— Marie Leczinska est donc bien belle ?

— Partout ailleurs qu'ici, madame, je répondrais la plus belle des femmes.

Ce trait de courtisan, parti à travers la douleur la plus sincère, est tout le dix-huitième siècle à la cour de Versailles.

Il fut loin de déplaire à la marquise de Prie. Elle sourit, jeta un regard dans les nombreuses glaces qui l'entouraient et le reporta avec complaisance sur le jeune officier de dragons dont la taille élégante l'avait déjà favorablement disposée.

— Mon Dieu, monsieur Le Tellier, reprit-elle d'un ton amical, je ne vous cacherai rien. Le duc de Bourbon a horreur de conseiller au roi de faire des ducs et pairs. Il dit, à cause des rivalités que cela soulève, que ce sont des embarras sans nombre qu'on se crée, sans parler des ingrats qu'on se prépare...

— Oh ! madame, moi ingrat !

— Je ne dis pas cela pour vous.

— Moi ingrat !

Il prit, dans sa chaleur à se défendre du crime

d'ingratitude, la main de la marquise et la porta à ses lèvres.

— Mais je ne dis pas cela pour vous...

Un valet annonça : Monseigneur le duc de Bourbon !

Le Tellier qui avait plié le genou en prenant la main de la comtesse voulut se relever, quitter sa main...

— Restez, restez ainsi, lui dit la marquise, mais restez donc !

Et elle colla avec force sa main aux lèvres du jeune et charmant dragon tout étourdi de cette imprudence. Je suis perdu, pensa-t-il.

Le duc de Bourbon entra ; il vit l'attitude et laissa paraître une contrariété fort peu déguisée.

— Monsieur le duc, lui dit la marquise, je vous présente M. Le Tellier... j'aurai l'honneur de vous dire le motif de sa visite.

Elle fit signe à M. Le Tellier qu'il pouvait se retirer.

L'officier de dragons salua le duc et la marquise et il sortit à pas lents.

III

— Qu'est-ce que ce jeune homme ? demanda sèchement le duc.

— C'est un jeune homme, répondit la marquise.

— Ce dragon?

— C'est un dragon.

— Nous pouvons aller longtemps ainsi, dit avec véhémence le duc de Bourbon, impérieux, mordant et colère comme tous ceux de sa race. Est-ce encore un de vos amants?

— On pourrait plus mal choisir.

— Trêve à la plaisanterie. Que faisait-il à vos pieds?

— Il me baisait la main.

— Encore une fois!.. je ne suis déjà pas d'une humeur...

— Vous avez vu M. de Fleury?

— Je l'ai vu. Mais qu'est venu faire ici ce jeune homme? — Que veut-il?

— Il veut se marier.

Le duc haussa les épaules.

— Avec vous peut-être?

— Ne suis-je pas mariée?

— Nous l'oublions si souvent.

— Il veut se marier, vous dis-je.

— Qu'est-ce que cela nous fait?

— Ah! voici ce que cela nous fait.

En se mariant, il désirerait apporter pour dot à sa femme le manteau de duc et pair. Je le lui ai promis.

— Vous promettriez la tiare de notre Saint-Père, vous!

— A propos de Saint-Père, qu'avez-vous fait avec le cardinal? Instruisez-moi, je vous en prie.

La marquise passa amoureusement son bras autour du prince.

— Oui, trompez-moi bien. — Le nom de ce jeune homme? — Le nom de ce jeune homme!

— Qui prétend vous le cacher?

— Dites-le donc!

— Le Tellier... je vous l'ai déjà dit.

—Ah! oui; il m'a écrit au sujet de ce mariage. Il est fou: il veut épouser mademoiselle de Leczinska au lieu de s'unir à quelque riche famille afin de tripler ses revenus.

—Il est très-bien ce jeune homme, reprit la marquise.

— Après tout, reprit à son tour le duc, s'il veut l'épouser...

— Brun avec des yeux bleus, c'est singulier, c'est rare, c'est charmant, n'est-ce pas?

— Il habitera la Lorraine... c'est loin de Paris... poursuivit le duc impatienté.

— Sa bouche qui laisse voir toutes ses dents lorsqu'il sourit... des dents d'une régularité, d'une blancheur...

— Parbleu! qu'il se marie avec elle et nous laisse en paix!

— Quelle taille gracieuse et martiale à la fois!.. c'est un superbe garçon!

Le duc piétinait sur ses petites jambes de fer.

— C'est duc et pair qu'il veut être ?..

— Avec votre bon plaisir, monseigneur.

— Où loge-t-il, à Versailles ?

— Ma foi ! je n'en sais rien ; mais je sais qu'en ce moment, continua la marquise, qui depuis quelques minutes avait les yeux portés du côté du parc, il se promène autour de la pièce d'eau des Suisses. Elle écarta les rideaux. Tenez, regardez ! — l'apercevez-vous ?

— En vérité, on dirait que vous ne le perdez pas de vue... quelle préoccupation !

— Oui, j'en suis amoureuse folle. Écrivez-lui donc, pour en finir avec cette affaire, qu'il sera de la première nomination de pairs... un de plus, un de moins...

— Mais...

— Une promesse de votre main vaut titre... Tenez, tout le monde se retourne pour l'admirer !

— Et il partira tout de suite ?..

— Il partira tout de suite. Envoyez-lui ce mot dans le parc par un de mes valets...

La marquise de Prie sonna.

— Que faites-vous ?

— Écrivez.

Moitié colère, moitié heureux de se débarrasser du dragon, le duc prit la plume et écrivit à M. Le Tellier ce que venait, pour ainsi dire, de dicter la marquise.

Le billet fut porté dans le parc.

— Êtes-vous contente ?

— Vous n'êtes pas mécontent non plus.

— Coquette !

— Jaloux ! Aux affaires maintenant ! qu'avez-vous dit ? — qu'avez-vous fait ? — qu'avez-vous terminé avec M. de Fleury ?

— La question du mariage a été mise sur le tapis dès mon entrée. Sans préparation et allant droit au but, j'ai demandé au cardinal s'il ne jugeait pas comme moi qu'il était grand temps de s'occuper de trouver une épouse au jeune roi. D'abord, il m'a répondu qu'en sa qualité de prêtre il ne voulait pas se mêler de ces choses-là.

— Le renard !

— Eh bien, lui ai-je dit alors, puisqu'il en est ainsi, je respecte vos pieux scrupules, je m'occuperai seul de cette grave question du mariage, car il s'agit d'avoir un héritier le plus tôt possible.

— Voyons pourtant, a timidement repris l'abbé, le côté politique de ce mariage.

— Il y venait !

— J'ai aussitôt proposé les maisons d'Italie, Naples, Savoie, Milan... Sourde oreille. La maison d'Autriche... trop puissante !.. oh ! trop puissante ! m'a-t-il objecté ; les femelles dévorent les mâles dans la maison d'Autriche. — La maison de Portugal ? ai-je ajouté. Il a baissé la voix, cligné l'œil gauche et avancé les lèvres

en lâchant ces mots dits d'une bien singulière façon : Dévergondées, toutes dévergondées ! dans la maison de Portugal...

— Vous verrez, interrompit madame de Prie, qu'il ne s'occupait que de ce mariage dont il ne voulait pas s'occuper.

— Fleury a continué d'un ton de discrétion qu'il m'est impossible d'imiter : Le prince est si sage, mais si sage que j'en suis effrayé. Croiriez-vous que dans ma prudence de gouverneur, je suis obligé en ce moment de chercher à instruire le roi de ses futurs devoirs de mari...

— Fleury se moquait de vous, interrompit à cet endroit la marquise, le roi a quinze ans, et à quinze ans, moi qui vous parle...

— Mais vous, ma chère, répondit comiquement le duc, vous n'étiez pas un garçon... C'est à ce point, a continué le cardinal, qu'un jour où je lui parlais délicatement sur ce point, il s'est mis à pleurer, mais à pleurer !!... enfin, j'ai été forcé de faire faire douze tableaux allégoriques, afin de venir en aide à son intelligence. Ce sont : *l'Amour naissant*, *la Recherche*, *le Bouton de Rose*.

Ici madame de Prie fut prise d'un si violent éclat de rire que son corset de satin craqua et faillit se briser.

— Charmant !.. charmant !.. murmurait-elle ; un vieux cardinal ! Et il ne voulait pas se mêler de ce

mariage ! Qu'aurait-il donc fait s'il s'en était mêlé?

— Attendez, dit le duc de Bourbon qui n'avait pas ri, attendez... Savez-vous enfin sur quelle maison souveraine s'est arrêté son choix ?.. Sur la maison d'Espagne. — Horreur ! s'écria madame de Prie, horreur ! Du reste, il fallait bien s'y attendre.

— Oui, reprit le duc, il veut marier Louis XV à cette petite poupée d'infante qu'on a fait venir de Madrid à Versailles, il y a un an, dans ce but ridicule, impossible.

— Monstrueux, ajouta madame de Prie, monstrueux ! Oh ! la France est bien heureuse depuis que Louis XIV a planté un de ses fils là-bas. Mais elle n'a que cinq ans cette superbe infante qui est noire comme une taupe...

Le duc poursuivit : Fleury veut que ce mariage ait lieu tout de suite.

—Cela ne sera pas ! répéta au moins dix fois de suite, dans une colère progressive, madame de Prie. Que le duc d'Orléans pour faire sa paix avec Philippe V ait voulu ce mariage... pardonnons-lui... mais nous, mais vous, prince, achever la sottise commencée par un autre... Non ! non ! mille fois non ! Une seule alliance nous convenait : l'Angleterre...

— La religion, interrompit le duc...

— Je le sais... c'est impossible, puisqu'il y a une religion... du moins pour quelques années encore, car Voltaire va bien... mais, voyez-vous, prince, vous et moi nous ne pouvons nous maintenir qu'à la condition,

condition expresse, de choisir la femme du roi. Il faut que ce soit nous qu'il épouse en elle. En épousant l'infante, Louis XV épouserait le cardinal.

— Mais enfin, s'écria le duc, quelle femme lui donner?

— J'ai cette femme, répondit résolument la marquise.

— Vous!

— Oui, moi!

— De sang royal?

— Ce qu'il y a de plus royal.

— Après moi, s'il vous plaît, marquise.

— Non, pas même après vous.

— Que voulez-vous dire?...

— Mais d'abord, débarrassons-nous de cette odieuse petite infante qui ne sera jamais assez loin de Versailles. Je voudrais pouvoir dire, parodiant le mot de Louis XIV : « Désormais il y aura douze Pyrénées. »

La marquise de Prie sonna.

— N'allez pas faire un coup de tête!

— Non, mais un coup d'État.

Elle sonna plus fort.

— Un coup d'État!

— Duc, voulez-vous être encore longtemps premier ministre ou avoir cessé de l'être dans un mois, avant un mois?

Un valet de pied parut.

— Priez, lui dit la marquise, M. de Sainte-Lacerne, officier des gardes, qui doit être en ce moment de service ou château, de se rendre ici de la part de monseigneur le duc de Bourbon.

Le domestique se retira.

— Maintenant, dit madame de Prie au duc, vous allez écrire de votre main un ordre par lequel le gouverneur du palais de Versailles remettra immédiatement à M. de Sainte-Lacerne, l'infante d'Espagne, pour ladite princesse être reconduite incontinent à Madrid et rendue à sa royale famille. — Vous hésitez !

— Je refuse, s'écria le duc.

— Alors vous consentez au mariage de Louis XV avec l'infante ?

— Je ne dis pas cela.

— Signez donc cet ordre, répliqua l'altière marquise, qui venait d'écrire elle-même la pièce téméraire que le duc n'osait pas délivrer.

— Dites-moi d'abord, riposta le duc en écartant l'ordre que lui tendait madame de Prie, la femme que vous destinez au roi.

—C'est une femme aussi noble que vous, aussi noble que le roi, jeune, belle, instruite, qui descend du plus grand capitaine qu'ait jamais eu la France, une fille dont la fécondité est garantie par la pureté de son sang et la vigueur de sa race ; et française par-dessus tout.

— Nommez-la !

— La princesse de Vermandois.

— Ma sœur !

— Votre sœur. Qu'avez-vous à dire?

Le duc resta muet pendant quelques minutes. Faire de sa sœur une reine de France, c'était pour lui se placer sous la même couronne. Son ambition monta sans transition à un tel degré d'ivresse qu'il sentit à peine la plume que la marquise venait de lui glisser entre les doigts. Il signa sans lire, sans voir, sans la plus légère conscience de l'acte qu'il accomplissait sous le regard de feu de madame de Prie.

M. de Sainte-Lacerne parut.

— Ceci, lui dit la marquise, au gouverneur du palais. Vous partirez sur-le-champ pour Madrid; deux domestiques et deux de mes femmes vous accompagneront.

L'officier des gardes obéit.

Le duc n'était pas encore revenu de son étonnement que la marquise reprit : Pas de temps à perdre, mon cher duc. Je pars à l'instant même pour Fontevrault; j'y cours en poste; je ramène avec moi à Versailles votre sœur.

— N'est-ce pas un rêve que tout cela? murmura le duc.

— Nous verrons cela plus tard. Pour moi qui considère cela comme la plus belle des réalités, je prends mille louis réels dans ma poche; elle ouvrit son secrétaire; on va m'avancer une voiture réelle au bas du

perron ; et demain soir je serai au couvent de Fontevrault, très-réellement.

— Comme vous allez ! comme vous allez, ma chère... mais il s'agit de la couronne de France ! ! !

— Toutes les couronnes sont les mêmes, mon cher duc ; couronne de France ou couronne du Japon ; couronne d'or ou couronne de laurier. On ne les attend pas — on les prend.

Tandis que madame de Prie sortait par une des portes de Versailles pour se rendre au couvent de Fontevrault, le jeune officier de dragons sortait par une autre porte, la tête de ses chevaux tournée vers l'Alsace. La marquise, d'une duchesse allait faire une reine, le jeune et charmant officier allait faire d'une reine une duchesse.

N'oublions pas que par une troisième porte sortait une voiture massive traînée lentement, et contenant dans ses planches mal jointes par où s'infiltrait la bise, deux femmes de chambre et une petite fille qui ne savaient pas plus celles-là que celle-ci en quel lieu de la terre on les conduisait (1).

(1) Il est rarement donné à un conteur de mettre la main sur un sujet aussi entièrement historique que celui dont nous détaillons ici les incidents. Il ne laisse aucune place à l'invention. L'imagination n'a eu ni un personnage ni un événement à créer. C'est peut-être sans exemple, du moins n'en connaissons-nous pas. Marie Leczinska, l'infante d'Espagne, la princesse de Vermandois, le duc de Bourbon, madame de Prie, Le Tellier, le cardinal Fleury, se sont rencontrés un jour pour produire providentiellement le fait grave et charmant que nous n'avons eu que la peine de transcrire. Nous aurions renoncé à raviver cette toile si complète et si gra-

IV

La marquise de Prie ne voulut être accompagnée de personne dans son voyage de Paris à Fontevrault. Livrée à elle-même, elle fit une très-sage réflexion. Elle se dit qu'il conviendrait à ses projets de ne pas dire d'abord et peut-être de ne pas dire du tout qui elle était à mademoiselle de Vermandois. Elle s'arrêta à cette résolution. Pour mieux tromper la princesse, elle se présenterait à Fontevrault comme envoyée secrètement par le cardinal de Fleury. En agissant avec cette retenue, elle étudierait dans les meilleures conditions possibles le caractère de la jenne princesse dont les belles qualités, au surplus, étaient connues de tout le monde comme sa rare et souveraine beauté.

Les routes n'étaient pas fort bonnes au commencement du dix-huitième siècle, malgré les efforts de Sully; elles étaient peu entretenues. Ajoutez les avaries de l'hiver; fondrières, ruisseaux imprévus, rivières débor-

cieuse s'il avait fallu y ajouter un profil ou un arbre. Notre tâche s'est bornée à la vernir et à l'accrocher aux murs. Cette dernière comparaison nous amène naturellement à dire que le portrait de la princesse de Vermandois était, il y a quelques années, au château de Chantilly, où il est encore sans doute, et où nous l'avons admiré comme une œuvre d'art et comme une page historique. La princesse de Vermandois était d'une merveilleuse beauté.

dées, brouillards épais, neiges amoncelées, et vous considérerez comme un vrai miracle de vitesse que la voiture de la marquise, sortie de la veille des écuries de Versailles, fût arrivée le lendemain vers cinq heures du soir à la porte de l'antique et célèbre abbaye. Il est vrai qu'elle avait mis sur les dents chevaux et postillons sur toute la ligne de Paris à Saumur.

Quel est ce bruit, ce tumulte formidable qui s'élève devant la porte même de l'abbaye? Que font là, que demandent ces paysans déguenillés, hâves, blêmis par le froid, les yeux hagards, les uns armés de bâtons, les autres de fourches et de bâtons? Les paysans veulent faire ouvrir, les moines ne veulent pas qu'on ouvre la porte de l'abbaye. C'est tout ce que peut saisir de plus clair la marquise de Prie, tenue à distance par ces forcenés dont la fureur monte et grossit de seconde en seconde comme le minerai qui fond à grand feu dans le creuset entouré de vent et de flammes. Aux cris, aux menaces, aux blasphèmes, aux imprécations succèdent les coups : coups de moines, coups de paysans; il pleut des pierres, des blocs de glaces, des masses de neiges; les femmes s'en mêlent. Elles soufflettent, elles égratignent les moines; les enfants effrayés se pendent à leurs robes et hurlent: les chiens ne restent pas indifférents au combat; ils aboient et mordent paysans, moines, femmes, enfants et eux-mêmes. Comment finira cette bataille digne d'être racontée par Rabelais, qui, lui

aussi, était de ce gentil pays de Touraine, si peu gentil en ce moment?

Enfin, au plus beau du désordre, quand le sol se jonchait de lambeaux de moines et de cheveux de paysans, au plus fort de la tempête, la porte du couvent s'ouvre et une religieuse toute vêtue de blanc, pâle, courroucée, mais calme, arrête d'un geste et d'un regard la foule qui allait se précipiter dans la cour de l'abbaye.—C'est mademoiselle de Vermandois! s'écrie madame de Prie qui la reconnaît, quoiqu'elle ne l'ai jamais vue, à cette ressemblance inflexible qu'ont toujours eue entr'eux et sans exception les membres de cette héroïque famille des Condé.

Elle dit aux moines : Retirez-vous! et les moines se retirèrent en silence, la tête basse, comme frappés de l'excommunication; et aux paysans: « Entrez, mes bra-« ves gens, dans l'abbaye; je veux qu'il ne soit rien « changé aux usages; vous veniez tous les jours ici « manger votre soupe à six heures: venez la manger « constamment à la même heure: les portes ne vous « seront jamais fermées. »

Ceci dit, mademoiselle de Vermandois, saluée par les cris d'ivresse des paysans, rentra dans l'abbaye, suivie par eux. Du haut du perron, elle les regarda descendre dans les cuisines où les attendaient les vastes chaudrons de cuivre pleins de soupe.

Le résultat de la bataille, la victoire enfin, laisse pres-

sentir la cause qui avait armé les paysans et les moines les uns contre les autres. On voit qu'il s'agissait d'une distribution quotidienne de soupe, comme cela se pratiquait au moyen-âge, de l'heure de cette distribution... mais l'entretien qui va avoir lieu entre madame de Prie et mademoiselle de Vermandois nous éclairera complétement sur cette grave affaire.

Madame de Prie fut enfin introduite au parloir. La princesse ne tarda pas à venir l'y trouver.

Ainsi que la marquise l'avait arrangé dans sa tête, elle s'annonça à la princesse comme envoyée de la part de Son Éminence le cardinal de Fleury.

Le prétexte était d'autant plus heureux d'un côté, que mademoiselle de Vermandois s'était depuis peu adressée au cardinal pour avoir son opinion sur la brûlante division qui s'était déclarée parmi les religieuses de Fontevrault et dont les conséquences viennent d'éclater à nos yeux, mais, d'un autre côté, le prétexte était un peu moins heureux pour madame de Prie.

—Puisque vous venez au nom de Son Éminence, dit mademoiselle de Vermandois, les lèvres encore pâles et émues de l'acte de violente autorité qu'elle venait d'accomplir, vous m'apportez, sans doute, son avis, sur le différend qui s'est élevé entre madame l'abbesse et moi.

Madame de Prie demeura interdite, elle ne s'attendait guère à cette entrée en matières, qui, dès les premiers pas, la mettait en présence d'un abîme.

— Oui, mademoiselle, répondit-elle effrontément, je vous apporte l'avis de Son Éminence.

Se tirerait-elle jamais de là ?

— Ai-je tort aux yeux de M. de Fleury ?

— Non, mademoiselle ; assurément non : il vous donne raison sur tous les points. Comment en serait-il autrement ?

— Sur tous les points ?

— Sur tous, mademoiselle, sur tous.

— L'abbesse de Fontevrault sera donc réprimandée ?

— Elle le sera vertement, mademoiselle ; comptez-y !

Un soupir d'orgueilleuse satisfaction, un cri de victoire, partit les ailes déployées de la poitrine de mademoiselle de Condé, dont les regards pénétrants, le nez d'aigle rappelaient si fièrement le héros de Senef.

Jusqu'ici cela ne va pas trop mal, pensait la téméraire marquise de Prie... mais, gare !

— Comprend-on, reprit la princesse, que, parce que de pauvres gens de la campagne ne peuvent quitter leurs travaux à cinq heures, on leur ferme inhumainement les portes d'une abbaye où depuis trois siècles ils viennent manger la soupe que nous leur préparons ?... c'est une infamie ! ajouta la princesse, agitée par les dernières convulsions de la tempête qu'avait soulevée cette importante question de distribution alimentaire.

— Oh ! oui, c'est une infamie ! répéta madame de Prie, qui poussa avec d'autant plus de conviction

son cri de colère qu'elle comprenait moins. Oui, c'est une cruauté de les priver de leur meilleur aliment.

— Mais il ne s'agit pas de les en priver, reprit mademoiselle de Vermandois en examinant avec défiance la marquise de Prie qu'elle trouvait bien peu instruite de l'affaire sous son titre d'envoyée du cardinal.

— Je sais qu'on ne veut pas les en priver, dit la marquise ne sachant plus que dire... mais ce que je sais mieux encore, poursuivit-elle avec cet aplomb digne des gens de cour, peu habitués à perdre la tête, c'est que M. le cardinal, pressé de m'adresser vers vous, glissant sur des détails moins importants, m'a chargée de vous assurer qu'il vous approuvait pleinement et hautement, qu'il fera tout ce que vous voudrez.

— Je veux donc, s'écria mademoiselle de Vermandois, que l'abbesse de Fontevrault soit remplacée pour avoir odieusement voulu fermer et avoir fait fermer les portes de l'abbaye à de pauvres gens, sous prétexte qu'ils auraient dû venir à cinq heures, ce qui leur est impossible, recevoir leur distribution quotidienne ; pour avoir armé contre eux des moines dont le supérieur ne le portera pas non plus en paradis... d'avoir... mais qu'elle soit remplacée, c'est tout ce que je veux. Mais, je le veux !

— Remplacée... remplacée... l'abbesse du premier couvent de France ! dit madame de Prie, parvenue en-

fin à comprendre la cause de cette grave querelle... remplacée... et par qui?

— Par moi, madame, par moi, fille du premier ministre du roi Louis XV.

— Mademoiselle, dit madame de Prie, flattée de rencontrer cette ambition, mais un peu surprise de la trouver si développée, mademoiselle a raison de se croire plus digne que qui que ce soit d'occuper la stalle de mère-abbesse de Fontevrault, mais il me semble...

— Quoi, madame? interrompit la princesse, se redressant à la pensée seule qu'on pouvait discuter ses droits à la dignité religieuse d'abbesse de Fontevrault.— Que vous semble-t-il?

— Il me semble, reprit madame de Prie, revenant de minute en minute sur l'opinion qu'elle avait préconçue de la simplicité de mademoiselle de Vermandois, que vous pourriez élever vos regards encore plus haut.

La lave s'arrêta sur les bords du volcan.

— Plus haut?... mais, madame, dans la condition religieuse, je ne vois pas comment je pourrais m'élever plus haut...

— Pardon, mademoiselle.

— Mais encore?... Expliquez-vous, madame.

— Vous êtes belle, mademoiselle, très-belle.

Mademoiselle de Vermandois rougit à cet éloge qui lui rappelait qu'elle avait à peine vingt ans, qu'elle était libre de sortir du couvent où aucun vœu ne l'atta-

chait encore, et d'aller dans les bois, dans les plaines, sous les ombrages de Chantilly, écouter ces paroles de vague rêverie, de tendresse indécise, d'effusion muette et d'amour, dont les murmures lointains l'attiraient comme vous attirent les belles eaux de cette poétique résidence.

Madame de Prie, qui n'était pas une amazone à lâcher l'étrier une fois à cheval, reprit, tout en rapprochant son tabouret du fauteuil de la princesse : vous êtes belle et le roi Louis XV est en âge de se marier.

Au dernier mot tombé avec l'expression que n'avait pas manqué d'y mettre madame de Prie, le cœur de la jeune princesse se retourna dans sa poitrine. Elle baissa les yeux de peur d'avoir trop compris.

— Louis XV étant en âge de se marier, continua madame de Prie, il est naturel que M. de Fleury et votre frère, le premier ministre, s'occupent du soin glorieux de chercher une reine de France parmi les plus nobles et les plus belles filles du royaume. Ils ont jeté les yeux sur vous, mademoiselle.

— Sur moi ! reine de France !

— Vous êtes d'assez bonne maison, mademoiselle, pour que la chose ne tienne pas du merveilleux...

— Sans doute, sans doute, madame, mais reine de France... songez !

— Je songe, poursuivit la marquise, qu'une fois sur le trône, vous pourrez exercer avec magnificence cet es-

prit de charité que vous usez ici dans de petites pratiques de cloître.

— Il est de fait, dit la princesse descendue par le sentiment de la joie et de la vanité contenue au ton de la familiarité, qu'une fois reine de France, je pourrais donner à mes sujets, et à l'heure qui me conviendrait, autant de soupes que je voudrais.

Mademoiselle de Vermandois se prit joyeusement à rire, mais ses yeux flamboyaient de cet orgueil volcanique qui a toujours embrasé l'âme irritable et superbe des Condé. Ses pieds s'embarrassaient déjà dans le manteau de pourpre. Et quelle règle sévère elle dictait dans sa pensée pour la maison de Fontevrault!

— Vous gouverneriez à votre gré toutes les abbayes de la monarchie, continua madame de Prie.

— J'y pensais, répondit mademoiselle de Vermandois.

— Vous régneriez par votre intelligence sur le roi lui-même.

— Oh! je ne veux pas tant de puissance que cela, madame.

— A la bonne heure, pensa la marquise : le reste sera pour moi. Vous acceptez donc, mademoiselle, cette couronne que je suis chargée de vous offrir au nom de votre frère, M. le duc de Bourbon?

— Oui, dit mademoiselle de Vermandois, oui, madame, j'accepte.

— Dans quinze jours, vous serez reine de France et de Navarre.

— Ah ! je voudrais l'être déjà ! il me tarde !...

L'éclair, échappé des yeux de la princesse en exprimant ce souhait, fut si vif, si éblouissant qu'il laissa dans l'âme de la marquise une espèce de terreur.

Elle osa dire :

— Pourquoi cette impatience, cette peur, de ne pas porter assez vite une couronne, lorsque aucun front n'oserait vous la disputer ?

— Pourquoi ?... vous me demandez pourquoi ! je vais vous le dire. Savez-vous quel sera mon premier acte de souveraineté dès que je serai reine ? Celui que je voudrais avoir déjà accompli ?

— Parlez, madame.

— Ce sera de chasser ignominieusement de ma cour, d'exiler au plus vite de France cette courtisane indigne, éhontée, cette infâme marquise de Prie.

— Madame ! madame ! s'écria la marquise qui, dans son impétuosité à se lever, renversa et fit rouler au loin le tabouret, — la marquise de Prie, c'est moi ! et vous ne serez jamais reine de France. Vous mourrez dans un couvent !

Une minute après, la porte de fer du couvent de Fontevrault se referma derrière une voiture qui emportait, au galop effréné de six chevaux de poste, une femme dont la haine ne pardonna jamais.

V

Le jeune officier de dragons allait beaucoup moins vite sur la route de Paris à Weissembourg quoique son désir d'arriver au but du voyage fût très-grand. Mais, nous l'avons déjà dit, les routes au dix-huitième siècle ne valaient pas celles d'aujourd'hui, tout imparfaites qu'elles sont; ajoutez que les relais de poste n'étaient pas bien assurés, et que les postillons, guides et conducteurs, n'auraient pas voulu pour tout au monde voyager la nuit. Le moyen-âge avec ses frissons, ses terreurs, ses fantômes, ses loups-garous et ses voleurs masqués, peuplait encore malgré les esprits forts de la littérature, les carrefours de la forêt. A la tombée de la nuit, l'équipage s'arrêtait à la porte de l'auberge; la voiture glissait sous la remise, et le voyageur, se fût-il mis en route pour sauver son père, était forcé de rester dix ou douze heures à la *Pomme-de-Pin* ou à la *Croix-de-Lorraine*. Cela s'appelait la couchée et parfois la nuitée.

Comment faisait-on ? Mon Dieu, on se résignait; on n'y pensait pas; on enviait le vol des oiseaux, les ailes du vent, la rapidité des nuages, toutes choses que nous sommes sur le point d'éclipser en vitesse, et, par con-

séquent, de ne plus envier du tout. Progrès de plus, poésie de moins.

Cependant notre jeune officier de dragons ne prenait pas son parti aussi philosophiquement que nous voudrions le faire croire. Le chemin lui paraissait diablement long; et l'adverbe impie que nous employons ici n'a pas été pris par nous au hasard dans l'arsenal des phrases toutes faites. Quand nous sommes en voyage et que le chemin nous paraît long, nous supposons toujours que le diable, placé à l'extrémité de la route, devenue élastique, la tire à lui avec ses dents, avec ses griffes, et l'allonge à mesure que nous avançons. La route se change en caoutchouc pour amuser Satan et faire damner le voyageur. Rien n'altérerait notre conviction sur ce point.

Pour modérer ses impatiences, notre jeune dragon avait à son service ces délicieuses espérances dont la jeunesse et l'amour sont si riches, et qui tromperaient ce diable des ponts-et-chaussées lui-même.

Elle pense à moi, je pense à elle. Je compte les pas qui la rapprochent de moi ; elle compte les minutes qui me séparent d'elle. Que fait-elle? Regarde-t-elle ce beau nuage blanc qui va vers Paris? Se dit-elle que j'ai regardé ce nuage rose qu'un vent contraire chasse vers Weissembourg?

Et puis, il pensait à la joie qu'il causerait à Marie Leczinska en lui montrant la promesse écrite qu'il avait

V

Le jeune officier de dragon[illegible] vite sur la route de Paris à V[illegible] désir d'arriver au but du v[illegible] nous l'avons déjà dit, les[illegible] ne valaient pas celles [illegible] et c'est le qu'elles sont; ajoute[illegible] pas bien assurés, e[illegible] était encore qu'à quaducteurs, n'aura[illegible] l'on aime mieux, qu'il était voyager la nui[illegible] de Paris, il vit passer à la porterreurs, ses [illegible] un cavalier qui allait fort vite. Pour masqués, p[illegible], il n'avait pas vu l'homme à cheval, mais littératur[illegible] cheval avait cru le reconnaître. Ce dernier nuit, l'[illegible] brusquement sur lui-même et repassa devant la voitur[illegible] mis[illegible]ière. A la troisième fois, l'officier remarqua ce madi[illegible]ère; il releva la tête.

— C'est bien vous, mon capitaine?

— Sturmer?

— Oui, capitaine, Sturmer, courrier de Sa Majesté le roi de Pologne.

— Et où vas-tu donc?

— A Versailles.

faire?

ouver.

! Il est donc arrivé?...Qu'est-il arrivé ?

t.

pas reçu la lettre du roi de Po-

urs que je suis en route...

é à Versailles le jour

urquoi...

ette lettre ?

ne savez pas que mademoiselle?...

moiselle... eh bien?...

st tombée de cheval.

— Ciel !

— Pendant six heures elle est restée évanouie : nous l'avons crue morte.

Le jeune officier cacha son visage dans son mouchoir.

— C'est à ce moment qu'on vous a écrit pour vous apprendre que mademoiselle avait cessé de vivre.

— Marie ! Marie !

—Dans la soirée, mademoiselle revint à elle, et c'est elle-même alors qui, sachant que l'on vous avait envoyé une mauvaise nouvelle, voulut me faire partir sur-le-champ pour Versailles afin de vous rassurer.

— Elle est donc sauvée !

obtenue à Versailles d'être fait duc et pair. Attendrait-on la nomination pour se marier? Se marier! chaque fois qu'il prononçait ce mot, et il le disait souvent, il ne savait plus s'il était éveillé, s'il rêvait, s'il courait sur la route d'Alsace, si la neige couvrait la campagne ou bien si elle était émaillée de fleurs. Oh! l'amour! l'amour! divin idiotisme! si Dieu avait mis l'amour à la fin de la vie comme il l'a placé au commencement, il eût ôté toute valeur au paradis. L'homme aurait mieux aimé l'enfer de ce monde avec l'amour. Mais quand il vieillit, l'amour est mort depuis longtemps, et c'est le paradis qui le remplace.

Un jour que M. Le Tellier n'était encore qu'à quarante lieues de Paris, ou, si l'on aime mieux, qu'il était déjà à quarante lieues de Paris, il vit passer à la portière de sa voiture un cavalier qui allait fort vite. Pour être plus exact, il n'avait pas vu l'homme à cheval, mais l'homme à cheval avait cru le reconnaître. Ce dernier revint brusquement sur lui-même et repassa devant la portière. A la troisième fois, l'officier remarqua ce manége; il releva la tête.

— C'est bien vous, mon capitaine?

— Sturmer?

— Oui, capitaine, Sturmer, courrier de Sa Majesté le roi de Pologne.

— Et où vas-tu donc?

— A Versailles.

— Quoi faire?

— Vous trouver.

— Me trouver! Il est donc arrivé?...Qu'est-il arrivé?

M. Le Tellier pâlit.

— Vous n'avez donc pas reçu la lettre du roi de Pologne?

— Non!... voilà quatre jours que je suis en route... mais cette lettre?...

— Elle sera arrivée sans doute à Versailles le jour de votre départ, et voilà pourquoi...

— Mais pourquoi cette lettre?

— Alors vous ne savez pas que mademoiselle?...

— Mademoiselle... eh bien?...

— Est tombée de cheval.

— Ciel!

— Pendant six heures elle est restée évanouie : nous l'avons crue morte.

Le jeune officier cacha son visage dans son mouchoir.

— C'est à ce moment qu'on vous a écrit pour vous apprendre que mademoiselle avait cessé de vivre.

— Marie! Marie!

—Dans la soirée, mademoiselle revint à elle, et c'est elle-même alors qui, sachant que l'on vous avait envoyé une mauvaise nouvelle, voulut me faire partir sur-le-champ pour Versailles afin de vous rassurer.

— Elle est donc sauvée!

— Entièrement sauvée, mon capitaine.

Les larmes de désespoir se changèrent soudainement en larmes de joie sur le visage de M. Le Tellier, mais cette joie fut un instant si vive, si démesurée, que cet excès put inspirer des craintes.

M. Le Tellier ouvrit la portière de la voiture, sauta, quoiqu'elle fût en mouvement, sur le pavé de la grand'-route, et se mit à courir comme un fou et comme s'il eût voulut devancer les chevaux pour être arrivé avant eux à Weissembourg. Le brave Sturmer l'eut bientôt rattrapé; il lui dit qu'il devait se tranquilliser puisqu'aucun danger ne menaçait plus la fille du roi Stanislas. Il eut facilement raison de l'instant d'hallucination du jeune officier qui, enfin, plus raisonnable, plus calme, remonta en voiture et s'abandonna à la volonté du bon serviteur allemand.

VI

A Paris! avait dit madame de Prie au postillon en s'élançant comme une furie dans le fond de sa voiture; et les chevaux, les naseaux en feu, le poitrail noyé dans une atmosphère de vapeur, couraient vers Paris.

La tête enfoncée dans un coin de la voiture, la marquise rageait, pestait, vomissait des imprécations

contre cette superbe mademoiselle de Vermandois qui, en échange d'une couronne, lui assurait la reconnaissance de l'exil.

Quand l'éruption se fut un peu apaisée, elle s'avoua, sans réticence, l'embarras où la jetait cette atroce déconvenue, — Maintenant avec qui marier le roi? car il fallait le marier sous peine de le voir infailliblement passer au pouvoir de quelque maîtresse, et madame de Prie savait mieux que personne le danger des maîtresses. — Mais avec quelle femme le marier? Elle avait repoussé une à une les propositions de toutes les maisons souveraines. On l'a vue à Versailles, dans ses salons, livrer aux flammes les dépêches que lui adressaient à ce sujet les cabinets étrangers. Ah! cette mademoiselle de Vermandois!... Il n'y avait qu'elle pour nous tirer d'affaire, murmurait la marquise, — mais me chasser de la cour, m'exiler de France! serait son premier acte de souveraineté. Auguste péronnelle! oui, tu mourras dans un couvent!

Mais encore une fois, avec qui marier le jeune roi?... Voyons... cherchons, se dit-elle avec l'effrayant sang-froid du condamné à mort qui pèse dans son esprit la dernière chance de salut... cherchons! — Qu'est-ce que je veux? se dit-elle, brisant ses paroles comme étaient brisées ses pensées... Gouverner le roi par la femme qu'il aura... Si c'est de moi qu'il tient cette femme, mon autorité s'établit, s'installe, s'inféode... et

s'il peut croire que j'ai eu d'énormes difficultés à vaincre pour le faire marier avec cette femme... oh! alors, mon autorité n'a pas de fin... mais aucune puissance ne veut plus de nous... nous n'avons voulu d'aucune d'elles... D'un autre côté, mademoiselle de Vermandois... oh! mademoiselle de Vermandois... oui... oui... vous mourrez dans un couvent!

Quelle idée! s'écria-t-elle tout à coup en saisissant avec frénésie les riches passementeries de la voiture comme le naufragé saisit sous sa main désespérée, au moment de périr, la planche qui peut le sauver. Quelle idée!

C'est M. le duc de Bourbon qui a signé l'ordre de renvoyer de Versailles l'infante d'Espagne. Cet ordre existe... très-bien!... donc, l'odieux de cette mesure revient tout entier à M. le duc, à lui seul. Qu'ai-je fait en tout ceci, moi? — Moi, opposée à cette mesure inhumaine, dès que j'en ai eu connaissance, je suis montée en voiture et je suis partie pour ramener à Versailles la jeune infante, qu'en arrivant je marierai au roi Louis XV. Et Louis XV me devra cette auguste alliance... oui, voilà pourquoi je suis partie, pourquoi j'ai quitté Versailles pour la ramener... un sourire perfide éclata sur les lèvres charmantes de la marquise qui, se reprenant tout à coup, dit avec un grand retour d'anxiété : — Mais pour ramener l'infante, il faut la trouver... la rencontrer... l'avoir enfin! Et où est-

elle?... réfléchissons : elle a nécessairement pris la route de Bordeaux... donc elle a dû passer à Orléans... il n'y a pas longtemps qu'elle a dû y passer... Elle est maintenant entre Orléans et Châteauroux... entre Orléans et Châteauroux... il y a?... Elle abaissa la glace de la voiture... Postillon, qu'y a-t-il entre Orléans et Châteauroux?

— Vierzon, répondit le postillon sans retourner la tête.

— Je vais attendre l'infante à Vierzon.

Les roues criaient sur le pavé boiteux d'une ville.

La voiture de la marquise était arrivée à Tours.

On avait voyagé toute la nuit.

A Tours on changea de chevaux.

—Postillon, à Vierzon! par la route d'Orléans à Châteauroux... A Vierzon! entendez-vous?

— J'entends, madame.

Les six vigoureux chevaux fraîchement attelés brisèrent la glace sous leurs sabots ferrés au premier coup de fouet qui tomba sur leurs crinières.

Le petit jour commençait à poindre.

La marquise reprit son monologue agité.

—Si la voiture de l'infante m'a devancée, dit-elle en ne cessant de porter ses regards en face d'elle sur la grande route, ce ne peut être de beaucoup et je l'atteindrai; si je ne la vois pas d'ici Vierzon, c'est qu'elle n'a pas encore dépassé Orléans. Dans tous les cas, je ne

puis la manquer en l'attendant aux portes de Vierzon.

La voiture de madame de Prie continuait à se précipiter sur Vierzon avec une infernale rapidité.

Au fond de la perspective, la marquise, dont le regard ne déviait pas de la route, aperçut bientôt un point noir et mouvant qui lui parut être une voiture. La vitesse avec laquelle la sienne glissait sur le terrain lui permit de s'assurer fort peu de temps après qu'elle ne se trompait pas. Son étonnement fut aussi grand que sa joie lorsqu'elle crut reconnaître dans cette voiture aux formes carrées et pesantes celle de l'infante.

— J'étais inspirée du ciel quand l'idée m'est venue de me mettre à sa poursuite, s'écria-t-elle. — Le ciel et madame de Prie!... enfin! — Oui, c'est bien cela; plus j'avance, plus je suis convaincue... oh! il n'y a plus à en douter. J'aurai donc ma revanche! J'aurai donc l'honneur de présenter au roi la femme qu'il attend... M. de Fleury, qui me croyait du complot contre l'infante, ne saura que penser... Quant au duc de Bourbon, il criera à la trahison de ma part... je me bornerai à lui redire les paroles de sa sœur. Il acceptera l'infante... nous n'avons que cette ressource... Après tout, n'est-elle pas une Bourbon?... Sans doute, elle est bien jeune... le roi attendra... A quinze ans on peut attendre... Elle ne sera pas mal du tout en grandissant. Je lui crois de l'esprit... chère infante!... Mais allez donc plus vite, postillon!

— Impossible d'aller plus vite, madame.

— Je veux rejoindre cette voiture.

— Cette voiture... là-bas?... là-bas?...

— Oui, brisez tout!

— Oh! là! là! ce n'est pas nécessaire de briser tout, ma chère dame; nous ne la manquerons pas : elle vient vers nous.

— Comment, elle vient vers nous?

— Mais oui, madame.

— Vous êtes fou!

— Non, madame, je suis postillon, et j'y vois, Dieu merci! assez clair encore pour distinguer quand des chevaux me présentent la queue ou la tête.

— En effet, reprit la marquise, que deux ou trois cents autres tours de roue ne mettaient plus qu'à une faible distance de la massive voiture. En effet... vous avez raison, elle vient vers nous... Où va-t-elle donc, mais où va-t-elle donc?

— Parbleu! à Orléans ou à Paris.

— Elle retournerait à Paris! Que veut dire?

Le temps donné à cette courte réflexion avait suffi pour rapprocher tellement les deux voitures, que la marquise aurait pu voir se dessiner derrière les glaces de celle qui courait en sens inverse de la sienne les personnes qui l'occupaient. Mais le givre et les vapeurs du matin avaient trop terni les carreaux.

— Arrêtez! cria-t-elle bientôt à son postillon.

Le postillon obéit.

L'autre voiture s'arrêta aussi sur un signe de la marquise.

Elle descend, ouvre la portière de la voiture énigmatique... Pas d'infante! M. de Sainte-Lacerne, l'officier des gardes, seul, est dedans. Il était endormi.

— Monsieur! monsieur!

M. de Sainte-Lacerne, éveillé si brusquement, veut savoir... Il reconnaît madame de Prie... il s'empresse de descendre.

— D'où vient, monsieur, que l'infante n'est pas avec vous?

— C'est un secret, madame.

— Il n'y en a pas pour moi; je vous prie, je vous ordonne de parler.

— Je dirai tout ce que je sais, madame, et comme je ne sais pas tout, j'ai eu raison de vous dire que l'absence de l'infante est pour moi un secret. Voici tout ce que je sais : A Vierzon, cette nuit, un ordre du duc de Bourbon m'a enjoint de remettre à celui qui le portait la jeune infante d'Espagne.

— Un ordre du duc de Bourbon?

— De sa main, madame.

— Dans quel but?

— Je l'ignore.

La marquise frémissait de colère.

— Passons. Et vous avez remis l'infante?

— Avec les deux femmes qui l'accompagnaient.

— Mais cet envoyé du duc de Bourbon a-t-il repris ensuite avec l'infante la route de Paris ?

— Je ne le crois pas, madame.

— Cependant, où l'aurait-il conduite ?

— En Espagne...

— Puisqu'elle y allait... à quoi bon ?...

— Sans doute ; mais s'il faut dire toute ma pensée, madame, je crois que M. le duc de Bourbon, craignant avec raison que l'infante ne nous fût enlevée par les gens du cardinal de Fleury pour être ramenée à Paris, a jugé à propos de la faire conduire en Espagne par des moyens un peu plus prompts que cette lourde voiture, par une autre voie que cette route beaucoup trop connue, par une autre escorte qu'un officier qui n'a que son épée contre une douzaine de gens bien armés.

— Oh ! qu'a-t-il fait ! qu'a-t-il fait ! Vous ignorez donc le chemin qu'on a fait prendre à l'infante ?

— Complétement, madame.

— Mais il fallait...

— Quoi, madame, résister aux ordres du duc ?

— C'est bien, monsieur, retournez à Paris.

La voiture de l'officier des gardes s'éloigna.

Seule, isolée sur la grande route, frappant du pied la terre vitrifiée par le froid, la marquise exaspérée disait entre ses dents :

— Ah ! monsieur de Condé ! monsieur de Condé !

vous êtes un grand politique... admirez votre ouvrage... que nous reste-t-il maintenant?... Peut-être comptez-vous toujours que votre charmante sœur régnera! — Votre sœur! — Oh! non! j'irais plutôt chercher une femme aux enfers... j'irais plutôt demander pardon à deux genoux au roi d'Espagne et lui reprendre sa fille... Après tout, dit-elle d'un ton plus radouci, ce pauvre duc n'a fait que ce qu'il a cru devoir m'être agréable... Il ne pouvait prévoir l'accueil que me ferait sa sœur... Voyons... d'abord je le compromets, puis je veux le trahir, maintenant je lui en veux de ne pas s'être laissé trahir... franchement je ne sais plus ce que je veux.

Le bon sens revenait à la suite de la grande colère, réaction qui ne manque jamais de se produire dans les esprits de quelque supériorité.

La marquise se tut; elle regarda pendant quelques minutes le ciel avec amertume; puis, on aurait vu l'espoir descendre sur sa tête comme une lumière infernale, éclairer son front, éblouir ses yeux, la transfigurer enfin en la faisant passer de l'abattement de la mort à l'insolence de la vie.

— Postillon! en route.

— Toujours pour Vierzon?

— Non!

— Pour Paris?

— Non! non! pour Châlons! et crève tes chevaux! et crève-toi toi-même!

Elle lui lança une bourse d'or qu'il saisit à la volée.

Le brouillard et la neige s'abattirent sur la voiture et enveloppèrent bientôt cette masse roulante.

La marquise s'endormit.

Elle dormait donc quelquefois? — C'est presque incroyable.

VII

Avec l'aide de Dieu, les actions raisonnables conduites par de bons sentiments n'échouent pas toujours. M. Le Tellier, arrivé sans nouveaux encombres à Weissembourg, trouva Marie Leczinska complétement guérie de sa chute de cheval. On imagine sans peine la joie avec laquelle il fut reçu. Sur le point d'entrer dans la royale famille des Leczinski, le jeune officier put, sans la blesser, consacrer une partie de ses immenses revenus à la relever de la misère. Il s'empressa de loger le vieux roi et sa fille dans l'hôtel le plus convenable de la ville; il leur donna de beaux meubles, des domestiques, des voitures. En deux jours la richesse et le goût mirent les illustres proscrits presque au niveau de leur ancienne splendeur. On ne songea ensuite qu'à conclure un mariage auquel rien ne s'opposait plus.

Au dix-huitième siècle, le mariage n'étant pas en-

touré des formalités légales dont il est garrotté aujourd'hui, marchait aussi vite que l'intention de s'unir. Se convenait-on, on appelait le notaire le matin, le prêtre à midi; le soir tout était dit.

Stanislas eut la bonne pensée d'inviter à la signature du contrat tous les fidèles sujets polonais qui, après avoir versé leur sang pour lui sur le champ de bataille, l'avaient suivi dans l'exil à Weissembourg; colonels, officiers, simples soldats. C'était la patrie aux noces de la royauté.

Le grand salon est illuminé par vingt branches de bougies. Leur solennelle clarté imprime à l'âme une joie grave, tandis que les fleurs, la soie et les dorures offrent aux yeux charmés leur éternelle fête.

Le roi, vêtu de son plus beau costume militaire, c'est-à-dire de celui que les balles ont le plus brodé, est assis dans un fauteuil près du notaire qui va écrire. A sa droite, son gendre; à sa gauche, sa fille, Marie Leczinska. Marie est blanche de cette pâleur que le grand jour du mariage met au visage des jeunes filles, reines ou sujettes, illustres ou obscures, comme pour leur rappeler à toutes la sévère égalité du devoir conjugal devant la société.

Quand le notaire eut rédigé le préambule ordinaire, quand M. Le Tellier eut dit les biens considérables qu'il apportait à la communauté, le roi détrôné se leva et dit :

— Moi, Stanislas Leczinski, roi pauvre et proscrit,

je ne donne à ma fille que la gloire de ses ancêtres, que le souvenir des conquêtes qu'ils ont faites sur les barbares, la croix d'une main, l'épée dans l'autre. Vous qui représentez ces provinces conquises où vous êtes nés, mes frères d'armes, venez signer.

Et, d'une voix de commandement, Stanislas commença à appeler tous les duchés de son magnifique royaume perdu :

— Courlande !

Un général vint baiser la main de son souverain et signa.

— Lithuanie !

Un colonel de hussards mit la main sur son cœur et signa.

— Volhinie !

Le colonel qui se présenta comme représentant de cette glorieuse province ne put pas signer : il avait perdu le bras droit à la dernière bataille.

— Vous êtes excusé, lui dit son roi en l'embrassant.

Il appela ensuite :

— Grande Pologne : Varsovie !

Un simple soldat sortit de la foule et s'avança pour signer ; le roi courut vers lui, le prit sous son bras en lui disant :

— C'est bien le moins que je prête mon bras à celui qui a perdu sa jambe pour moi.

Il exigea que l'invalide s'assît dans le fauteuil royal pour signer au contrat.

La chapelle était prête.

Le roi ouvrit la marche; sa fille et son gendre le suivirent à l'autel; après eux vinrent tous les valeureux débris de l'armée proscrite.

Et les chants éclatèrent sous les voûtes.

Un instant ils furent suspendus. On allait célébrer le mariage.

Le prêtre, debout sur les marches de l'autel, l'anneau d'or à la main, commença la phrase solennelle de l'acte indissoluble, celle que les anges se penchent au bord du ciel pour recueillir et porter au livre ineffaçable.

— Marie Leczinska, consentez-vous à prendre pour époux...

Une voix inconnue acheva la phrase et l'acheva ainsi :

— Le roi Louis XV?

Quelle était cette voix?

Cette voix qui se jetait à travers la demande du prêtre, qui arrêtait deux destinées comme cette épée de Roland qui, seule, arrêta toute une armée au passage d'un défilé, était celle de madame de Prie.

Elle arrivait, elle entrait, elle brisait tout.

La cérémonie fut suspendue; le prêtre se retira.

Madame de Prie, sans se noyer dans la surprise qu'elle causait, dit à Stanislas :

— Sire, je viens chercher votre fille pour la faire reine de France.

— Que la volonté de ma fille soit faite, répondit Stanislas; c'est à elle à vous répondre.

— Mademoiselle, voulez-vous être reine de France? dit alors la marquise à Marie Leczinska.

Marie releva la tête, regarda madame de Prie avec une expression qui n'avait pas besoin d'être accompagnée d'un *non!* pour être un refus, tendit la main à M. Le Tellier. . . . . .

Sa main tomba dans le vide.

Elle se retourne... M. Le Tellier n'est plus là.

Tout à coup un cri déchirant se fait entendre à l'extrémité de la chapelle; un cri comme celui d'un homme qu'on tue d'un coup de couteau au cœur pendant le sommeil. Il rêvait, il crie, il est mort.

M. Le Tellier comprit que la lutte avec un roi était une folie. Il disparut.

Marie Leczinska fut reine de France.

Voltaire ajoute ces mots à cette curieuse et touchante histoire : « La princesse, devenue reine, traita toujours « M. Le Tellier avec distinction et comme un homme « qui, dans son infortune, s'était occupé du soin de l'a- « doucir. »

FIN.

TABLE.

Pages.

La famille Lambert. 1
La couronne de paille. 115
Trois fronts pour un diadème. 233

FIN DE LA TABLE.

Coulommiers. — Imprimerie de A. MOUSSIN.

COLLECTION MICHEL LÉVY

LE DRAGON ROUGE

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

LES CHATEAUX DE FRANCE. . . . . 2 vol.
LE NOTAIRE DE CHANTILLY. . . . . 1 —
LES ÉMOTIONS DE POLYDORE MARASQUIN. . . . . 1 —
LE MÉDECIN DU PECQ. . . . . 1 —
HISTOIRE DE CENT TRENTE FEMMES. . . . . 1 —
LES NUITS DU PÈRE LA CHAISE. . . . . 1 —
LA FAMILLE LAMBERT. . . . . 1 —
LA DERNIÈRE SŒUR GRISE. . . . . 1 —

Paris. — Typographie Le Normant, 10, rue de Seine.

LE

DRAGON ROUGE

PAR

LÉON GOZLAN

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1859

Reproduction et traduction réservées

LENOX LIBRARY
NEW YORK

INTRODUCTION

Né dans le Midi, comme son nom de tournure languedocienne l'indique assez, le marquis Besson de Bès était le dernier de sa race, race illustre si l'éclat du sang résultait de la quantité des richesses, et, à l'en croire, ses aïeux auraient sauvé plusieurs fois la monarchie. Mais, comme chaque famille noble se targue de la même prétention, nous nous permettrons quelques doutes à l'égard des services rendus par les Besson de Bès aux rois de France. Nous dirons qu'il fermait complétement sa généalogie; il était l'extrême racine d'un grand arbre, la goutte dernière et à demi desséchée d'un grand fleuve dont la source avait coulé longtemps. Les biens amassés par ses aïeux ayant roulé de majorat en majorat jusqu'à lui, presque sans altération, il comptait des propriétés immenses, et, à vrai dire, il ignorait lui-même ce qu'il possédait. Une fois il avait essayé de connaître le chiffre réel de ses biens; mais la tête lui avait tourné, ainsi qu'il arrive à ceux qui, simples calculateurs, s'abîment, une fois dans leur vie, dans les profondeurs inhabituées d'un problème astronomique. Voyons, s'était-il dit, je possède dix-neuf maisons en Touraine, du chef de mon grand-père: je dis dix-neuf maisons; vingt-trois pêcheries

dans l'Anjou, de l'héritage de mon grand-oncle le commandeur; douze fermes dans l'Orléanais et trois forêts dans le Quercy, du chef de ma tante; huit châteaux en Auvergne, douaire de ma mère; cinquante clos de beaux vignobles dans le Roussillon, par mon cousin, mort l'an dernier; trois millions de pieds d'oliviers en Provence, laissés par feu mon père; neuf vaisseaux à Cherbourg; cinq cent cinquante mille livres de rentes sur la ville de Paris; deux salines dans le Midi.... Puis encore... puis, poussant un bâillement d'ennui, le marquis Besson de Bès s'était endormi sur le reste de ses propriétés. Jamais il n'osa plus se mesurer avec les dangers de la même supputation. Il ne fut pas mieux payé de sa peine quand il chercha à s'orienter au milieu de cet océan illimité de richesses, en ayant tout simplement recours à l'énumération des noms de ses principaux régisseurs, fermiers, facteurs, intendants, employés. Jean Vezoul me fait passer par an, eut-il beau dire, trois cent sept mille livres tournois dix-sept sous neuf deniers; Claude Cabot, quatre-vingt mille livres trois sous; Jérôme Terre-Basse, six cent mille livres tout net, ce qui fait.... ce qui fait.... L'impatience le prit dès le début, et il ne revint plus sur le nom de ses hommes d'affaires. Puisqu'il ne calculait pas, on le volait, dira-t-on; sans doute; mais, s'il eût calculé, ne l'eût-on pas pareillement volé? Toute la différence à établir entre l'homme riche qui tient un compte exact de ses revenus, et l'homme riche au-dessus de ce souci, est en ceci : le premier sait qu'on le vole, l'autre ignore qu'il est volé.

En 1760 le marquis Besson de Bès avait près de trente ans. Vous avez dû voir son portrait dans une vente, par suite de quelque opulent décès, ou sur les tablettes de verre de ces bijoutiers, hommes de goût, qui ne se bornent pas à vendre des timbales d'argent aux nouveaux mariés. Recueillez vos souvenirs; vous l'avez aperçu au fond d'un cadre ovale et d'or, entre un Neptune rose en porcelaine de Saxe, marqué au socle de la double épée bleue en croix, et une de ces assiettes pleines

de fruits, pétries par les mains de feu de l'admirable Bernard de Palissy. Le marquis prodiguait son portrait; travers délicieux des gentilshommes du dix-huitième siècle, galanterie raffinée à la faveur de laquelle l'art du peintre, du ciseleur, vivait, et qui, quoique sans conséquence, donnait à la moindre familiarité sa pointe de mystère.

C'était une figure heureuse, celle du marquis Besson de Bès, longue, fière, un peu maigre; elle resta toujours maigre comme une preuve d'amour pour la grâce spirituelle de sa mère et comme un témoignage de respect envers les façons un peu superbes de ses aïeux paternels; nez d'aigle, mais de jeune aigle, privé encore de toute rapacité; la courbure ne craignait pas l'épreuve du profil. D'ailleurs, la vapeur lumineuse de ses yeux bleus adoucissait l'expression de son visage et en attendrissait le contour un peu trop ciselé peut-être pour notre goût moderne. Sa bouche était faite pour lui, au contraire de tant de gens dont les traits semblent avoir été achetés de hasard et placés sans discernement; elle était bien dessinée parce qu'elle cachait de jolies dents, une chose étant toujours la conséquence de l'autre. Les dames auraient désiré que ce fût tous les jours le premier de l'an en voyant cette bouche, les dames anglaises; les dames françaises n'ont pas de ces idées-là. Ce qui lui allait comme les ailes vont à un ange, c'était la poudre, cette superfluité, cette bizarrerie, cette monstruosité si l'on veut, mais cette monstruosité ravissante, et le linge, les dentelles à gros et petits bouillons, la dentelle, ce duvet de l'oiseau civilisé qu'on appelle l'homme de cour. Il y avait une originalité à tout jamais perdue, je le crains, dans le baiser de la jeune épouse se faisant un chemin entre ces touffes brodées, nuage de mousseline, et ces touffes parfumées, nuage de cheveux, quelques chose d'aérien, comme la rencontre du pigeon et de la colombe dans les airs. Dieu n'a pas créé la poudre; du moins, pour parler plus exactement, semble-t-il n'avoir pas créé les têtes pour être poudrées; on en convient;

mais a-t-il créé davantage les jambes de l'homme pour les caleçons et les pantalons, les pieds de l'homme pour les chaussettes et les souliers, les épaules de l'homme pour ces tristes linceuls appelés habits, gilets, redingotes? Ne sont-ce pas autant de murs élevés devant la sensibilité que Dieu a bien et réellement départie à chacun de nous? Car nous éprouvons par chaque point du corps, comme nous éprouvons avec les nerfs du nez et les papilles des lèvres. L'homme est tout lèvre, et nous l'avons fait tout pantalon.

Le teint du marquis Besson de Bès tirait sur le brun, quoique tout enfant ses cheveux jouassent le blond au point de tromper les conjectures de sa mère. Nous aurions souhaité que, d'après cette esquise, malheureusement trop imparfaite, on eût deviné le corps du marquis, délié, mais ferme, sa poitrine aisée, ses bras tombant avec grâce sur ses hanches, sa jambe à la chevalière, charmante, de l'aveu même des vieilles femmes, si difficiles en fait de jambes, surtout au temps où des bas de soie d'un jaune doré ou d'un bleu tendre ne dissimulaient aucune imperfection. Le marquis était un joli homme dans toute la perfection du mot.

C'est tout son grand-père à vingt ans, disait la grand-mère du marquis Besson de Bès, en suivant des yeux son petit-fils lorsqu'il allait au bal de la cour. Comment vérifier la justesse d'un tel éloge? Bornons-nous à croire que le grand-père du marquis avait la main blanche, souple, un peu sèche, comme il convient d'ailleurs à un gentilhomme né pour porter des bagues et manier hardiment une épée. Lui-même, lorsqu'il jouait au billard ou lorsqu'il mangeait une cuisse de poulet, il aimait à montrer sa main dans toute sa finesse et toute sa beauté.

Quoique son nom ne figure ni dans les *Mémoires secrets*, ni dans *l'Espion turc*, il ne passa pas moins sa première jeunesse, il faut bien le dire, dans les coulisses de la Comédie italienne et sur le sopha des actrices. Si quelques aventures

galantes le firent connaître pour un homme à la mode, il ne tomba jamais dans les cyniques excès d'un financier ou d'un traitant enrichi. Sa mauvaise réputation ne franchit pas la limite des paravents. Il aurait pu contracter un beau mariage; mais, trop riche pour chercher à s'unir à une femme qui n'aurait été que riche, et pas assez amoureux pour épouser une demoiselle pauvre, il resta garçon. Une sincère appréciation de ce qu'il valait lui apprit aussi combien il devait peu compter sur les vanités de la gloire. Les lettres exigent beaucoup d'activité, de courage, de résignation, autant d'efforts dont il se sentait incapable. La carrière des armes ne le séduisait pas davantage; avec raison il aimait beaucoup la vie, et d'ailleurs, sous Louis XV, les occasions de verser son sang à la guerre n'étaient pas communes. On ne sait pas tout ce qu'offre de difficultés et de peines le choix d'une profession, lorsque, tout ce que peuvent procurer d'avantages les professions, on le possède déjà par une naissance ou une fortune qui n'ont rien coûté : c'est là le tourment des riches et des puissants; peu le connaissent, peu sont disposés à s'en attendrir.

Enfin, n'aimant aucune chose au point d'y sacrifier son existence ou sa liberté, le marquis se laissa aller naturellement à s'aimer lui-même; il devint un parfait égoïste. Le soleil ne se leva plus que pour lui, la terre lui sembla créée pour réjouir ses yeux, caresser ses goûts, pour lui mûrir, chaque jour, chaque instant, une satisfaction nouvelle. Presque entièrement dégagé à trente ans des liens de toute parenté, il s'habitua, dans ce bon édredon d'égoïsme, à regarder les joies et les malheurs d'autrui comme un spectacle auquel il assistait en témoin indifférent, et, afin de n'avoir pas à obéir à une seconde volonté lorsqu'il est déjà si difficile de suivre sa propre volonté, il eut l'habileté de ne contracter aucune amitié sérieuse. Cependant il fréquentait très-assidûment le monde, ce paradis des égoïstes, et il trouva un grand charme aux propos des sociétés, des cercles, des salons, où c'était une faveur de

le recevoir ; car au talent, qui chaque jour s'en va, de bien raconter, il joignait le talent plus rare encore de savoir écouter. Le goût naturel, l'habitude, une connaissance infinie du monde, perfectionnèrent en lui ces deux facultés à un point dont rien ne surpassa jamais la hauteur. C'est avec un sourire de pitié tempéré toutefois par beaucoup de restrictions qu'il admettait qu'on fît l'éloge des écrivains de son temps, et ces écrivains étaient Rousseau, Voltaire, Montesquieu et Buffon. Ils écrivent bien sans doute, mais ils écrivent sans cesse, pensait-il et se permettait-il aussi de dire. Je ne les aperçois jamais, ajoutait-il, qu'à travers un nuage d'encre ; semblables aux poulets d'auberge, les sujets qu'ils traitent, tout bien assaisonnés qu'ils soient, laissent toujours poindre la plume. Dieu a fait la parole, et l'homme a fait l'écriture. Tous les événements sont morts, ajoutait-il, dès qu'ils sont écrits. S'il arrive un grand événement dans le monde, chacun s'en empare pour le fouiller, l'expliquer, le commenter ; la raison de l'un le condamne ou l'approuve, l'esprit de l'autre le tourne à sa manière, l'imagination l'exagère, la peur le nie ; il n'est pas un point de cette peau si élastique qu'on nomme un événement sur lequel la conversation, cette abeille infatigable, ne bâtisse merveilleusement une ruche. Dès qu'on se tait, dès que la voix a fini son chant, alors viennent les fossoyeurs, les écrivains tumulaires, ceux qui enterrent l'événement dans le tombeau du livre.

Notre marquis avait encore d'autres idées sur la tâche si spirituelle, si amusante de la parole ; nous les dirons peu à peu ; car ceci, nous l'espérons, n'est point un traité didactique de l'art de conter ; c'est la préface sans prétention d'une histoire qui l'exigeait. Pour avoir des sorbets il faut enfermer des fruits dans du plomb et entourer le plomb d'une grande quantité de glace.

Un beau jour, le marquis Besson de Bès perdit son dernier oncle ; il se frotta les mains et il s'écria : — Maintenant je ne

suis plus neveu ! Dieu soit loué ! C'était le dernier nœud qui l'attachât à quelque chose ; qu'on juge si le nœud était fort.

Le lendemain il s'occupa de son grand voyage.

Ce n'était ni en Italie, ni en Angleterre, que le marquis se proposait d'aller ; c'était partout, mais partout. On nous permettra de ne pas dire tout de suite dans quel but extraordinaire il conçut et chercha à réaliser ce projet gigantesque. Longtemps à l'avance il se munit de toutes les monnaies d'or et d'argent ayant cours sur le globe, et enferma dans son portefeuille une foule de lettres de crédit tirées de Vienne, de Paris, de Londres et des plus riches capitales. Aucun obstacle ne pouvait entraver son voyage. Chaque ambassadeur lui assura la protection de son souverain, et chaque souverain le recommanda aux autorités répandues sur la surface de ses États. Il fit mettre à sa disposition tous les moyens possibles de transport, chevaux, chaises de poste, voitures, mulets, palanquins, enfin tous les procédés de locomotion passés dans les habitudes des pays qu'il se proposait de visiter, là où ses équipages deviendraient inutiles.

La voiture destinée à le conduire partout où l'état des routes le permettrait était un modèle de construction, un chef-d'œuvre de la mécanique, tant sous le rapport de la commodité que sous celui de la vitesse et de la légèreté. Au moyen d'un ressort, une table ou un lit, à son choix, se déployait devant lui ; les encoignures renfermaient, l'une, un petit arsenal complet : fusils, pistolets, poignards, couteaux de chasse ; l'autre, la collection en vermeil de tous les objets nécesssaires à la toilette ; la troisième, des bijoux en grand nombre, petit trésor de gracieusetés à faire à ses hôtes futurs et à leurs filles ; dans la quatrième encoignure, il plaça ses trois ou quatre mille lettres de recommandation. Dans le fond de sa voiture, qui, à son gré, s'ouvrait à jour comme une calèche ou se fermait hermétiquement, étaient rangés dans du foin les meilleurs vins de France.

Dans les deux voitures de sa suite voyageaient son médecin, son intendant, son coiffeur, un cuisinier et ses aides, une lingère, un valet de chambre et deux ou trois personnes attachées au service de sa personne.

Son voyage occupa extraordinairement par ses préparatifs inusités l'attention du monde. On se demanda si le marquis projetait de découvrir une cinquième partie du monde ou le passage au nord entre l'Amérique et l'Asie.

Lorsqu'il eut reconnu par lui-même que rien n'avait été omis de ce qu'il jugeait propre à son expédition, il fit ses visites d'adieu. Et ce fut alors seulement qu'on sut que le marquis Besson de Bès avait la ferme intention de ne pas rester moins de dix ans absent, délai jugé par lui à peine suffisant pour accomplir son vaste itinéraire. Les uns lui disaient : Monsieur le marquis, puisque vous allez au loin, rapportez-nous, s'il vous plaît, des gentilshommes moins impérieux, moins inutiles que ceux dont nous avons le bonheur d'être en possession? Les autres, des gentilshommes apparemment, lui disaient de leur côté : Ne pourriez-vous, monsieur le marquis, vous qui allez au pays des raretés, nous rapporter à votre retour des philosophes moins ennuyeux et moins pédants? Une jeune et charmante veuve, dont il n'avait pas voulu comprendre les intentions trop conjugales, lui dit à l'oreille et en lui pressant la main sur l'escalier : Monsieur le marquis, puisque vous devez rester dix ans en voyage, n'oubliez pas, je vous prie, de me rapporter, au retour, une mèche de vos cheveux gris. Entendant cela, une femme de chambre ajouta : Tâchez, monsieur le marquis, de vous rapporter vous-même. C'est bien le plus beau souhait qu'on puisse former en faveur de ceux qui nous quittent.

Le marquis donna une pièce d'or à la femme de chambre.

Prévenus du jour où le marquis Besson de Bès devait monter en voiture, beaucoup d'oisifs s'attroupèrent devant la porte de son hôtel du faubourg Saint-Marceau, et, quoiqu'il ne fût que

six heures du matin, tous les voisins se mirent aux fenêtres. Il ne se montra pas fâché de cet empressement; au contraire, et, imitant les rois et les marchands de vulnéraire, les plus grands faiseurs de salut qui soient au monde, il s'inclina à plusieurs reprises du haut du marche-pied de sa voiture. Les chevaux partirent, les trois voitures s'ébranlèrent, celle du marquis en tête, et elles se dirigèrent du côté de la barrière. Une demi-heure après elles couraient plus facilement sur la route de Fontainebleau.

Il ne faut envier les riches, s'il est permis d'envier, ni pour leurs tables, le plus funeste avantage que Dieu leur ait départi, ni pour la considération dont ils sont entourés, car l'ambition les ronge. Ont-ils une belle maison : ils soupirent après un hôtel ; ont-ils un hôtel : ils commettraient un crime pour avoir un palais ; sont-ils millionnaires : ils sont dévorés du désir d'être anoblis ; sont-ils nobles : ils voudraient être vieux nobles; sont-ils de race antique, car enfin cela arrive comme la queue arrive à nos chats, en se donnant tout simplement la peine d'attendre, ils ragent d'en savoir d'autres aussi vermoulus qu'eux. Mais il faut envier les riches à cause de la facilité qui leur est donnée de voyager, de changer à leur gré le séjour où l'on languit pour le séjour où l'on espère être heureux ; de passer en quelques jours de la ville à la campagne, du bois résineux à la mer immense, du ciel mélancolique au ciel ardent, du sol où la fraise rampe à terre entre les violettes, au sol où la vigne s'élance comme une flamme verte autour des arbres; de voir de nouveaux visages et presque de nouvelles créatures, de vivre enfin comme d'autres rêvent; car si les voyages sont de beaux rêves, les rêves sont des voyages qu'on ne fait jamais.

A la descente de la Cour-de-France, terrible montagne que Louis XV entreprenait alors d'aplanir, les chevaux de la voiture où était le marquis s'emportèrent, et en un instant la voiture, les chevaux et le marquis roulèrent dans un des fossés

des bas-côtés de la route. Ce fossé est encore aujourd'hui un abîme : qu'on juge ce qu'il était alors. Tout fut brisé, écrasé, pilé. Les chevaux étaient morts quand on les retira ; le marquis avait perdu connaissance. Porté sur un brancard au château de Juvisy, il ne revint à lui que trois jours après, et ce fut pour entendre de la bouche des médecins qu'il lui serait prudent de faire son testament et de préparer son âme. On ignore s'il songea à l'un et à l'autre de ces deux sages avis ; mais trois semaines après il était debout et se promenait dans le salon de son hôtel du faubourg Saint-Marceau. Le marquis n'était pas guéri, mais il était hors de tout danger ; il n'était pas guéri, et peut-être ne le sera-t-il jamais ! De l'épouvantable secousse qu'il avait ressentie, il lui était resté une infirmité dont la science ne put se rendre compte. L'ébranlement du cerveau avait produit un phénomène étrange. La lumière du jour devint en horreur au marquis, qui perdit, au même instant où cette bizarrerie se fit en lui, la faculté du sommeil. Il ne put plus supporter que la lumière des bougies pendant sa perpétuelle insomnie. Comme on s'aperçut, après des essais prudents, que le moindre rayon de la clarté naturelle du jour le blessait douloureusement, l'exaspérait au point de troubler ses facultés intellectuelles, on maçonna à l'intérieur de l'hôtel toutes les embrasures des fenêtres, et la porte de la rue fut doublée, afin que l'air lumineux n'arrivât pas dans les appartements par l'escalier. Jour et nuit des bougies et des lampes brûlèrent dans chaque pièce de l'hôtel, et le marquis n'en sortit plus.

Voilà comment se termina ce grand et merveilleux voyage du marquis Besson de Bès : il devait parcourir la terre, il n'alla qu'à trois lieues de Paris ; il aurait voyagé pendant dix ans, il voyagea une heure et demie environ ; il aurait rapporté le trésor mystérieux qu'il allait chercher, et, pour revenir sur les paroles de la femme de chambre, il fut singulièrement heureux de se rapporter lui-même.

Voyez-le assis maintenant dans son fauteuil en velours bleu, regardant passer sur le cadran de sa pendule ces heures dont aucune ne lui laissait en passant une minute de sommeil. A la troisième nuit, ou, si l'on aime mieux, après soixante-douze heures de réflexions, il sonna son valet de chambre et lui dit : — Donnez-moi quarante-huit feuilles de papier à lettre.

Le marquis se mit à écrire.

Le lendemain, quarante-huit personnes attendaient le moment d'être introduites auprès du marquis Besson de Bès. A dix heures, il fut visible. Le premier qui se présenta fut l'abbé Dumartel. Se proposant de causer quelques minutes avec chacune des personnes appelées chez lui, le marquis, on le comprendra, dut réduire chaque entretien à la plus grande concision.

— Monsieur l'abbé, que faites-vous en ce moment-ci ?

— Monsieur le marquis, j'ai entrepris un ouvrage colossal dans le but de prouver la supériorité de la théologie sur les autres sciences. Mon travail n'aura pas moins de vingt volumes grand in-folio, sur deux colonnes, avec commentaires.

— Vous ne le ferez jamais, reprit le marquis, c'est pourquoi vous me convenez à merveille. Je vous sais beaucoup de feu, beaucoup de pénétration et fort peu de patrimoine. Entrez, je vous prie, dans ce salon, et veuillez m'y attendre.

Ne sachant trop si le marquis le raillait ou lui adressait un compliment, l'abbé Dumartel passa dans le grand salon désigné.

Le valet de pied ouvrit ensuite la porte à madame d'Aubry. Aussitôt le marquis courut lui offrir un siége ; mais sans lui laisser le temps de se reconnaître il lui dit :

— Vous êtes lectrice chez une princesse hongroise où vous gagnez à peine de quoi vous acheter les rubans roses dont elle exige que vous soyez parée pour avoir l'honneur de vous dire sa lectrice.

Madame d'Aubry s'écria :

— Ah! ce n'est pas là son seul caprice, monsieur le marquis; elle en a bien d'autres que je vais vous confier à l'oreille.

— Non, ne me les confiez pas, interrompit brusquement le marquis; gardez votre verve moqueuse et votre indiscrétion pour une occasion plus utile à vos intérêts. Cette occasion est prochaine. Le motif pour lequel je vous ai priée de passer à mon hôtel, et pour lequel je vous prie encore de m'attendre sans trop d'impatience dans ce salon, va vous être dit.

Madame d'Aubry ne comprit pas plus que l'abbé Dumartel ce que signifiaient ces paroles; elle entra pourtant au salon.

M. de Gaillardbois et M. de Grâce furent annoncés en même temps.

— Vous, dit-il sans préambule à M. de Gaillardbois, vous vous attendez depuis trente ans à être nommé grand-maître des eaux et forêts, parce que vous connaissez mieux que personne la coupe des forêts, les lois et règlements de chasse; et vous, monsieur de Grâce, malgré vos soixante ans, vous vivez dans la douce illusion de vous voir élire prieur de l'ordre de Malte, parce que vous avez été un des plus braves chevaliers de l'ordre. Vous vous êtes perdu de dettes l'un et l'autre en comptant sur la réalisation de ces deux espérances ambitieuses, impossibles, funestes, et vous avez aujourd'hui à peine de quoi vivre. Quel tort! vous deux, les plus charmants paresseux que je connaisse; ah! c'est vraiment un tort. Je tâcherai de le réparer, si vous le permettez. Mais entrez dans ce salon et m'y attendez un peu, je vous prie.

MM. de Gaillardbois et de Grâce, se regardant avec surprise, allèrent grossir la société de ceux que le marquis avait déjà réunis dans la pièce voisine.

Derrière eux entra madame de Saint-Chamans.

— Vous seriez encore trois fois aimable, quand même vous ne seriez pas veuve pour la troisième fois, lui dit le marquis en lui serrant les mains, familiarité hypocrite, moyen adroit à

la faveur duquel les grands savent vous empêcher de vous asseoir, quand le temps les presse.

— Et trois fois veuve après trois mariages d'amour ! répondit madame de Saint-Chamans dans une espèce d'exclamation mélancolique.

— C'est ce qui ajoute à votre éloge, reprit le marquis.

— Mais quelle expérience, monsieur le marquis !

— Précisément j'en ai besoin.

— De mon expérience de veuve, monsieur le marquis ! Plaisantez-vous?

— Vous trouverez bonne compagnie dans ce salon : aurez-vous l'indulgence de m'y attendre quelques instants?

— Volontiers, reprit madame de Saint-Chamans, qui se retira avec la curiosité peinte sur tous les traits.

— Monsieur de Marcoussis ! cria le valet de chambre.

— Soyez le bienvenu, monsieur de Marcoussis, lui dit le marquis en le pressant dans ses bras. Vous savez combien je vous estime, ajouta-t-il, pour avoir mangé votre fortune et perdu votre temps à faire des cours d'histoire naturelle qui ne vous rapportaient rien et qui ont enrichi ceux qui les écrivaient en rentrant chez eux. Vous avez préféré vous ruiner, mais parler, que de gagner de l'argent, immensément d'argent, à la condition d'écrire. C'est beau ; à mes yeux c'est sublime. J'ai en réserve une grande preuve de mon admiration pour vous. Je vous la fournirai, monsieur de Marcoussis, si vous voulez m'accorder un simple délai de quelques minutes. J'aurai l'honneur d'aller vous retrouver dans ce salon.

— L'honneur est grand, dit tout haut M. de Marcoussis, mais je désirerais en connaître la cause, ajouta-t-il tout bas.

— Ah ! c'est monsieur d'Herbeaumont ! dit le marquis en faisant quelques pas au-devant de la nouvelle personne introduite.

— Perdre une bataille navale, dit-il à M. d'Herbeaumont,

est un malheur ; mais les perdre toutes, quand on a de la bravoure, de l'intelligence et du métier comme vous en avez, c'est dû génie.

— Vous savez, monsieur le marquis, que j'ai renoncé à en perdre davantage?

— Je le sais, et, pour cela, j'ai pris une première liberté, celle de vous inviter à passer chez moi, et j'en prends à l'instant même une seconde, celle de vous supplier de vous joindre aux personnes qui attendent à côté.

Ce fut le tour de M. de Courville.

— Que fais-tu maintenant pour vivre? lui demanda le marquis.

— Je tâche de ne pas mourir. Cela me réussit quelquefois.

— Et que sont devenus, dis-moi, ces grands airs, ces fins soupers, ces dames si épicées que tu menais en Espagne rien que pour qu'elles goûtassent au chocolat de Madrid, et en Italie dans l'unique but de les régaler de glaces et de liqueurs froides?

— J'ai remplacé les glaces par le vin et rapproché l'Italie jusqu'aux barrières! répondit de Courville. Je voudrais être aimé pour moi-même maintenant.

— C'est le travers ordinaire de tous les hommes en devenant laids et vieux.

— Voudrais-tu me blesser?

— Si peu, mon cher de Courville, que par moi tu vas ressaisir une partie de ton bonheur perdu.

— Que faut-il faire? grand Dieu!

— Je vais te le dire. Vas m'attendre dans ce salon.

— Introduisez quatre de ces dames! dit ensuite le marquis à son valet.

Elles se présentèrent. C'étaient madame de Lamberce, madame de Fondrecourt, madame d'Ormes et madame de Vieux-Bourg.

— Ah! monsieur le marquis, s'écrièrent-elles toutes quatre

à la fois, nous devinons aisément pourquoi vous nous avez appelées chez vous. Moi, je dois trente mille livres à votre honorable oncle; moi, vingt mille livres; moi, autant; moi, le double, mais...

— Mais je vous tiens quittes du tout, interrompit le marquis en rendant à chacune d'elles les titres de créance, et ne redoutez pas les conditions du reçu.

Elles se mirent à rire comme des folles.

— Je ne veux pas savoir par quels moyens vous aviez gagné la confiance de mon oncle, mais si vous voulez que son neveu devienne, non pas votre créancier, mais votre débiteur, cela dépend de vous.

Un silence universel exprima un consentement unanime.

— Il y a aimable société dans ce salon, ajouta le marquis; votre place est donc marquée. Allez-y, je m'y rendrai, mesdames, dès que j'aurai reçu d'autres personnes qui attendent leur tour.

Les quatre dames se prêtèrent avec complaisance à cette invitation.

On voit par ce qui vient de se passer que le marquis, répandu, comme il a été dit, dans le monde fort beau et fort mêlé appelé le grand monde, possédait autant qu'un confesseur, qu'un employé de police et qu'un généalogiste, le passé et le présent des personnes qu'il avait rassemblées dans son hôtel le même jour et à la même heure. C'est à dessein qu'il avait convoqué celles qui, par leurs intrigues, leurs passions, leur conduite irrégulière, leurs folies, leurs malheurs, classe toujours nombreuse en France, entraient parfaitement dans les conditions du projet qu'il avait conçu. Il ne craignit de leur part aucune répugnance, pas d'hésitation, point de refus. Tous gens de qualités ou à peu près, les complices de son plan étaient, par leur position ou leur âge, entièrement libres de leurs actions.

De peur d'être fastidieux nous supprimons les fragments de

dialogue qui s'échangèrent entre lui et les autres invités. La cérémonie fut la même pour tous. Nous nous contenterons de donner les noms de ces personnes, lesquelles passèrent successivement d'un salon à l'autre, ainsi qu'avaient fait les précédentes. Ce furent, tour à tour, les marquis, comtes et barons Drugon, Almeida, de Poncalier, de Tournabon, de Pignatel, de Bardoux, Sénéchal, Adhémar, d'Emer, d'Asfelz, Dalmain, de la Vrousse, de la Palue, de Lioncelle, de Rosselmini, de Mirabel, d'Ortiz et de Montmirail; grands noms, hommes ruinés, auxquels il faut ajouter, pour compléter la liste et avoir sous la main toutes les pierres numérotées du vaste bâtiment à élever, les noms de mesdames de Rosay, d'Eurigny, de Sourdiau, de Pontaigu, de La Sorbière, de Boichevreuse, de Taligny, de Sainte-Claire, de Verville, de Germoise, d'Orbeville, de Buzancy, d'Achevillier, de Vintry, de Méricourt, de Cointel, d'Ivreux et de Cerneuil. En tout quarante-huit noms : vingt-quatre noms de femmes, vingt-quatre noms d'hommes.

Quoiqu'ils ne fussent pas inconnus les uns aux autres, les quarante-huit invités ne trouvèrent pas dans le fait de leur assemblage, évidemment prémédité, la cause de leur rencontre. Leur impatience était vive; mais, une fois tous réunis, ils n'eurent pas longtemps à soupirer après le mot de cette énigme.

Le marquis Besson de Bès parut au milieu d'eux; il les pria de s'asseoir et leur dit :

— Vous n'ignorez pas le fatal accident qui m'a empêché peut-être pour toujours d'entreprendre mon grand voyage à travers le monde?

Ces flambeaux, ces lampes, ces bougies attestent mon malheur et son étrangeté. Je suis condamné à ne plus voir d'autre soleil que ces lumières et d'autre pays que cet hôtel. Dans ma triste réclusion j'ai déjà beaucoup songé aux moyens d'adoucir mon infortune; un m'a particulièrement arrêté. Abhorrant d'instinct et de raisonnement les livres, ces catafalques de la pensée, ces étouffoirs de toute imagination, j'ai pensé que

d'autres yeux pourraient, à beaucoup d'égards, suppléer mes yeux, et d'autres intelligences étudier pour le charme de la mienne. J'ai dû chercher enfin autour de moi ceux qui pourraient voyager à ma place, afin de me dire, au retour, avec la primeur de la nouveauté et comme si j'avais voyagé moi-même, tout ce qu'ils auront recueilli de curieux, d'étrange, d'émouvant, d'intéressant surtout.

Vous êtes ceux qu'après des comparaisons nombreuses j'ai distingués et choisis ; j'ai l'orgueil de croire à la supériorité de mes préférences. L'argent que j'aurais dépensé à moi seul en visitant le monde entier, vous le dépenserez partiellement chacun de votre côté. Les uns iront au Nord, les autres à des points opposés ; l'Espagne aura ses voyageurs, l'Italie les siens. Au lieu d'ambassadeurs j'aurai mes coureurs dans chaque contrée, et dans chaque contrée chacun de vous pourra séjourner pendant un espace de temps qui variera depuis deux mois jusqu'à deux ans, en sorte que, pendant quinze jours, j'aurai régulièrement un de vous près de moi, un de vous qui me racontera ce qu'il aura recueilli dans l'intention plus ou moins heureuse d'égayer ma solitude. Je ne vous demande que quinze jours de confidence sur deux ans d'une existence que je vais sans peine vous rendre mille fois plus agréable que celle que vous menez à Paris, où vous êtes loin d'être aussi favorisés que vous le méritez. Je vous connais tous. Avec de l'esprit, vous n'arrivez pas au milieu de tant de sots en pleine prospérité ; vous avez du talent, et vous ne savez à quoi l'employer. Vous êtes fiers avec raison, et pour cela vous faites des efforts surhumains, chaque matin, pour savoir comment, sans bastesse, vous dînerez le soir. Tous les plaisirs sont à votre porsée ; ils effleurent vos doigts, et vous ne touchez à aucun. Sous un visage riant vous cachez le désir, l'envie et la tristesse, souvent le désespoir.

Mon projet vous sauve tous : vous voyagerez comme de grands seigneurs, vous vivrez dans le meilleur monde, vous

serez reçus partout avec distinction, à la faveur de mes recommandations et à l'aide des sommes considérables que je mets à votre disposition.

Il faut cela. Le conteur est Dieu ; comme l'apologue, qui n'est après tout qu'un conte, le conte est un don venu des immortels. Au conteur on doit la vie facile, la récompense abondante. Quel art est le sien ! Comment en parler assez dignement et trop l'élever au-dessus des autres? Qu'il faut avoir vécu ! deviné ! senti ! aimé ! haï ! cherché ! souffert ! comparé ! Qu'il faut avoir pénétré dans les âmes les plus simples, les plus viles, les plus pures ! Qu'il faut avoir d'adresse dans la main, de patience et de force dans le regard, pour saisir, embrasser entre ses deux bras les rires, les joies, les faussetés du monde, ses méchancetés et ses généreux penchants, pour les enfermer, les presser, les réduire ensuite sous la meule de la pensée, ainsi qu'on le ferait d'une botte de fleurs afin d'en extraire ce tout expressif, bref, enivrant; qu'on appelle tout simplement un conte, le conte, essence de rose de la littérature ! Si le proverbe est la condensation exquise de l'histoire, la raison de tout un peuple quintescenciée dans la valeur de quelques mots, le conte est la condensation de tout ce qu'une société a eu de charmant et de terrible, de tragique et de gracieux dans la vie privée. L'histoire n'est le plus souvent qu'un mensonge sérieux ; le conte ne peut se passer d'être vrai, sous peine de n'être rien du tout.

Jugez de l'estime où je vous tiens, ajouta le marquis, en définissant ainsi, en mettant à un prix aussi haut le conteur et le conte. Vous dire qu'à travers les histoires du cœur humain dont vous allez remplir à pleines gerbes ma solitude je poursuis une vérité, je cherche quelque chose de rare que j'aurais voulu découvrir moi-même, une espèce de trèfle à quatre feuilles, ce n'est pas compliquer votre mission, tout au plus est-ce vous engager à la remplir avec plus de sollicitude pour moi.

Ainsi vous m'avez tous compris et vous acceptez tous. Dans

deux mois, à dater d'aujourd'hui, j'attendrai ici, à cette place, le premier de mes quarante-huit conteurs; le second n'arrivera que dans deux mois et demi; le troisième ne reparaîtra dans ce salon que dans trois mois; enfin le dernier de vous ne reviendra que dans deux ans.

L'itinéraire progressif est dressé; on y voit la destination de chacun de vous et le temps assigné à son voyage. Prenez-en connaissance, continua le marquis en déroulant un grand tableau, afin de me dire si rien n'est à changer dans ce travail tout entier de ma main, et si j'ai bien saisi vos prédilections de climats et de mœurs.

Le marquis Besson de Bès se tut.

Aucun refus n'eut lieu, aucune observation ne se produisit; mais en revanche il faillit disparaître sous les caresses.

Le lendemain Paris comptait quarante-huit oisifs de moins dans ses murs, et un homme désastreusement riche, près de mourir d'ennui, s'était créé une espérance qui l'aiderait à supporter les langueurs de son mal.

Cet homme d'esprit avait tout simplement fait ce que font dans un autre but les épiciers en gros de la rue de la Verrerie. Ceux-ci envoient par toute la terre des commis voyageurs pour qu'en revenant ils leur rapportent de la cire, du café, du miel, du poivre, de la cochenille; le marquis Besson de Bès avait chargé des commis voyageurs d'un autre ordre de lui rapporter des tableaux de mœurs, des épisodes intéressants de la vie des peuples, et il avait, outre le mérite de cette innovation, celui de s'honorer d'une noble action, en consacrant les revenus de ses incalculables millions à placer à leur rang naturel des esprits rares et observateurs.

L'abbé Dumartel fut celui des quarante-huit voyageurs destiné à revenir le premier à Paris, avec son tribut de conteur.

Telle est l'origine des quarante-huit coureurs du marquis Besson de Bès.

L'abbé Dumartel fut exact comme s'il se fût agi d'émarger

sur la feuille des bénéfices. Il reparut au bout de deux mois d'absence, et s'assit dans le bon fauteuil que le marquis Besson de Bès avait attiré près de lui.

— Où êtes-vous allé, demanda-t-il à l'abbé Dumartel, pendant ces deux mois?

— Je ne suis pas sorti de Paris, monsieur le marquis.

— Fort bien!

— Y avez-vous rencontré ce que vous cherchiez?

— Je le présume, répondit l'abbé avec modestie.

— Je vous écoute donc.

L'abbé Dumartel commença en ces termes.

LE DRAGON ROUGE

I

Quand le comte de Canilly fut envoyé en Pologne, non pas avec le titre officiel d'ambassadeur, mais avec un titre analogue, et la mission plus militaire que politique de faire enseigner la tactique française à quelques régiments de l'armée polonaise, il emmena avec lui sa jeune fille Casimire et les deux fils de son meilleur ami, le marquis de Courtenay. L'un et l'autre remplissaient auprès de lui les fonctions d'aide-de-camp. A vrai dire c'était une seule et même famille dont la sympathie et le mutuel attachement allaient encore s'accroître dans une contrée étrangère, au milieu des habitudes d'une société incontestablement hospitalière et cultivée, mais différente de la société française, malgré ses efforts pour l'imiter,

La nourrice de Casimire, qu'on nommait Marine, était du voyage en Pologne.

Casimire de Canilly entrait alors dans sa quinzième année, et elle était déjà belle comme les filles de bonne race le sont à dix-huit ans. Si elle eût connu sa mère, elle eût sans doute beaucoup souffert de quitter la France pour aller si loin, car la Pologne était considérablement plus loin, il y a cent ans, qu'elle ne l'est aujourd'hui, à cause des obstacles plus nombreux que les routes du Nord opposaient autrefois aux voyageurs. Mais Casimire n'avait pas connu sa mère. C'est une forte raison chez les femmes de moins regretter leur patrie, lorsqu'elles n'y laissent pas leur mère. La comtesse de Canilly s'était pour ainsi dire enfuie du monde sous son voile de mariée; elle était morte à la suite de la fièvre de lait, presque immédiatement après la naissance de sa fille. Cet événement plaça Casimire, dès le berceau, sous la tutelle absolue de son père, qui ne confia à personne le soin de son éducation; il voulut commencer, poursuivre et achever lui-même cette œuvre difficile. L'esprit de système, autant que l'amour paternel, lui conseilla cette détermination. A beaucoup d'égards la prétention se présentait tout à l'avantage de la jeune Casimire. D'abord il l'aimait de l'immense amour dont il n'avait pu se désaltérer avec sa femme, et toute éducation qui part de l'affection et s'en inspire à chaque pas peut s'égarer en route, mais la route est toujours douce à l'élève. M. de Canilly, caractère original et sérieux à la fois, d'une sève remuante et hardie sous une écorce sombre, aurait mérité, à une autre époque, d'être un sujet d'esquisse pour le pinceau du cardinal de Retz; ce qu'il lui fallait, c'était l'intrigue partout et toujours; rien pour lui ne venait à bien sans l'intrigue, même les choses les plus naturelles. Il eût intrigué pour que le soleil se levât.

Le cardinal de Richelieu avait fait école, en Europe, d'hommes politiques. Beaucoup d'opulents seigneurs, heureux et considérés, libres de vivre en souverains au fond de leurs terres

ou de faire figure à la cour, s'exposaient, pour être des hommes politiques, à la confiscation de leurs biens et à la perte même de leur vie. De ce nombre était M. de Canilly, qui, riche à millions, général par son titre, n'avait qu'à marcher lentement sur un si beau chemin de fortune et à ne s'occuper avec quelque souci que de l'avenir fort peu inquiétant de sa fille. Point... Ses jours, ses nuits se passaient à faire et à défaire dans sa tête, ou dans la société de politiques comme lui, le destin des couronnes, et à remonter et à démonter les royaumes, comme si la Providence ne les désorganisait pas assez vite et tout aussi habilement. Il faut croire qu'il existe des prédispositions phrénologiques pour la politique comme il en est, dit-on, pour la poésie et la musique, et alors on s'explique comment autrefois les esprits, conduits par ces prédispositions fatales, n'ayant pas le journalisme pour se manifester et se répandre, se repliaient sur eux-mêmes, se nourrissaient de leurs penchants et finissaient par éclater, comme sous Louis XIII les grands conspirateurs Cinq-Mars et Montmorency.

Le comte de Canilly voulut créer sa fille à son image, la tailler à sa fantaisie, c'est-à-dire en faire une femme politique. L'éducation qu'il lui donna ne s'écarta pas un seul jour de la ligne despotique de cette intention. Il l'enferma à doubles tours dans l'histoire, lui fit lire et commenter les moralistes de tous les âges et de toutes les nations, de préférence les plus subtils et dans un esprit tout à fait particulier à ses vues. Ramenant tout à son système, il allait au succès, n'importe par quel chemin : le succès avant tout. Il inoculait cette doctrine à sa fille, en lui faisant lire et expliquer les traités de paix, l'initiant à la connaissance exacte des forces numériques de chaque nation, ainsi qu'on apprend aux autres enfants la danse et le dessin. Dire qu'il réussit du premier coup serait une erreur ; l'enfant s'obstina à rester enfant le plus possible. Elle quitta plus d'une fois Tite-Live, les commentaires de César, Machiavel, Oxenstiern, pour courir après un papillon. Mais il n'est

pas moins vrai de dire que ce qu'elle sut le mieux fut, au bout du compte, ce que son père lui avait enseigné, si ce n'est pas absolument ce qu'elle aima d'abord le mieux.

Marine, sa nourrice, fut, comme nous venons de le dire, du voyage en Pologne. C'était la fille d'un pêcheur de Saint-Cloud et d'une meunière de Nanterre. Elle avait alors trente-deux ans environ. Comme toutes les filles de la campagne, elle paraissait son âge. Belle, elle l'était à souhait, et on va juger si l'opinion devait être unanime sur ce point. Marine, la nourrice de Casimire, avait été choisie parmi les plus saines, les plus belles femmes de France pour être la nourrice de Louis XV. Un roi de France avait bu de son lait, ce qui nous semble un titre de noblesse aussi bien fondé qu'un autre. On verra l'orgueil qu'elle avait retenu de cette position à la cour. Elle était brune, souple comme une syrène, et sa tête d'amazone se posait au milieu d'un buste sur lequel le médecin de Molière, celui qui goûtait au lait des nourrices, n'aurait pas voulu perdre ses droits. Un bonnet impertinent, dont la coiffe était petite et la dentelle longue de deux mains, flottait à tous vents sur ses cheveux, à la manière de Ninon en déshabillé. Elle avait causé l'amour et le désespoir de plus d'un courtisan affriandé, mais elle était trop prudente pour gâter sa position. Son mari, dont elle était séparée de corps et de biens, de biens surtout, car il avait mangé plus de trois fois ce qu'il avait apporté en une seule, avait consenti à la quitter, à condition qu'elle se conduirait honnêtement. Au premier bruit sur son compte il reviendrait vivre avec elle. Le cher homme ne pouvait inventer un meilleur moyen de préserver la vertu de sa femme. Cette menace aurait suffi pour la rendre sourde à toutes les faiblesses si Marine eût aimé autre chose au monde que les deux enfants dont elle avait été la nourrice : Louis XV et Casimire de Canilly. Voilà les deux uniques objets de son attachement, et pour lesquels elle eût donné tous les maris de ce monde. On suppose que la cour ne l'avait pas remerciée sans la récom-

penser largement par des indemnités, des pensions, des cadeaux : Marine était assez riche pour acheter toutes les cabanes de Saint-Cloud. Elle ne restait donc au service de M. de Canilly que pour voir tous les jours sa chère Casimire. Casimire n'avait pas de mère, Marine n'avait pas d'enfants ; n'était-il pas naturel qu'elle passât sa vie auprès d'elle ? Elle l'appelait souvent sa fille, malgré les grimaces et les remontrances de M. de Canilly, dont elle ne tenait aucun compte.

— Parbleu, comte, lui disait-elle, tu lui procures déjà tant de plaisir avec tes leçons, dont elle revient toujours le dos voûté, les doigts pleins d'encre et la figure je ne sais comment !

On voit par cette réponse assez familière que Marine tutoyait le comte. Marine tutoyait tout le monde à pleine bouche depuis qu'elle n'avait consenti à devenir la nourrice du petit-fils du grand Dauphin, du futur roi Louis XV, qu'à la condition de tutoyer son nourrisson. Sa prétention, jugée d'abord intolérable par les grandes dames gouvernantes, discutée sérieusement en conseil des ministres et des princes, avait fini par passer. On aima mieux fermer les yeux sur une tâche d'huile faite à l'étiquette que perdre la plus belle nourrice de France. La femme qui tutoyait un futur souverain ne pouvait descendre de cette familiarité pour parler avec plus de respect aux autres. Elle disait *tu* aux parents du roi, aux maréchaux, aux confesseurs, aux membres du parlement, aux archevêques, aux ambassadeurs, qui s'amusaient beaucoup de cette licence grammaticale fort unique dans son genre.

Or pendant la route elle se prit un jour à dire :

— Ah ça ! comte, où nous mènes-tu, depuis un mois que tu nous fais cirer ce parquet de glace ?

— Tu le sais bien, on te l'a dit cent fois, à Varsovie, la capitale de la Pologne, répondit le comte de Canilly.

— Eh bien ! j'aime mieux Saint-Cloud, la capitale du bois de Boulogne. On n'a pas besoin d'aller le chercher si loin.

Qu'est-ce que tu as donc fait au régent pour qu'il t'ait envoyé ici ?

— Mais, sotte, tu ne comprends donc pas que c'est un honneur insigne qu'il me fait en m'envoyant en Pologne ?

— Tu appelles cela de l'honneur ! Tu as déjà manqué perdre le nez pour l'avoir mis une fois à la portière par ce froid qui avalerait le Mont-Valérien ; ces deux jeunes gens n'ont pas cessé d'être bleus depuis huit jours ; moi, je tousse comme celui qui tient l'encensoir, et cette chère enfant sera comme moi enrhumée pour toute sa vie. Tu appelles cela un honneur ! répéta Marine, dont la sortie burlesque n'était pas aussi dépourvue de sens qu'elle en avait l'air.

Il est vrai, et le comte lui-même ne se faisait pas illusion, que le duc d'Orléans l'envoyait en Pologne comme il l'aurait envoyé au diable, s'il était d'usage qu'on eût des représentants auprès de cette puissance du premier ordre. Il avait seulement coloré d'un titre honorable le demi-exil du comte de Canilly, dont il n'aimait ni l'esprit, ni le caractère, ni le visage. Le comte évita le plus possible, depuis ce jour-là, d'entrer en explication avec Marine sur les motifs et les prérogatives de sa mission.

Mais elle, chaque fois qu'elle entendait crier la nuit un loup dans les bois qu'on traversait, elle éveillait le comte pour lui dire :

— Comte, je crois que nous sommes arrivés ; j'entends le cri des marchandes de *plaisir* de Varsovie.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! se reprenait-elle en appuyant sur son épaule la tête de Casimire, ne serions-nous pas mieux dans notre bonne ville de Paris, à entendre sonner les heures au clocher de notre paroisse ? Y a-t-il du bon sens à venir se perdre au milieu des loups qui sont par milliers ici comme des goujons en Seine ?

Les deux fils du marquis de Courtenay, qui étaient de quelques années plus âgés que Casimire, s'attachèrent, pendant ce

voyage, à rivaliser auprès d'elle de soins et de tendresse. L'aîné, qui ne prit que plus tard, à la mort de leur père, le titre de marquis, emporta avec lui, en Pologne, tout le faux esprit et la fade galanterie des premières années de la Régence, et, au lieu de le rendre ridicule, ce travers le fit bien venir dans ce pays de dissipations, de fêtes et d'orgies aristocratiques, pays en tout temps copiste fidèle, par on ne sait quel mystère de l'organisation nationale, des travers et des méchants usages de la France. On l'accepta comme un modèle à suivre, on le mit sur un socle en biscuit, et le modèle fit de son mieux pour mériter cette apothéose. Il fut l'âme de toutes les fêtes qui se donnaient à Varsovie, qu'il inonda d'une autre Vistule de parfums à la reine, de madrigaux et de sonnets.

Son frère, moins âgé que lui de trois ans, appelé le commandeur dans sa famille, n'envia pas ce genre de gloire; il resta ce qu'il était, c'est-à-dire un militaire studieux, s'occupant de sa profession avec l'austérité du devoir. Ses efforts secondèrent extraordinairement, dans sa mission, M. de Canilly, qui, de son côté, la négligea beaucoup pour sonder, ce qui n'était pas sa mission, les prétentions de l'Autriche et de la Russie sur la Pologne, regardée déjà d'un œil de convoitise par les aigles aux becs crochus de ces deux puissances. La Pologne dut, en quelques mois, au jeune commandeur, la fortification de plusieurs places importantes et la création de deux régiments d'infanterie d'après le système français.

II

Il est triste de dire que, des deux frères, le plus aimé, le plus recherché de la société polonaise ne fut pas le jeune homme aux utiles travaux, aux dures veilles, à la vie simple et retirée; ce fut l'autre, le rimailleur musqué, le coureur d'aventures, le Boufflers des ruelles. On oublia même plus d'une fois d'inviter celui-ci aux fêtes dont l'autre était le héros: on le trouvait trop sévère; il ne dansait pas, ne jouait jamais. Qu'était-il venu faire en Pologne?

Ces différents accueils ne refroidirent pas l'amitié du commandeur pour son frère aîné, le marquis de Courtenay. C'est que cette amitié, d'abord innée au cœur noble, au cœur excellent du commandeur, s'augmentait en lui d'un respect pour ainsi dire fanatique envers son frère, et cela tout simplement parce que son frère était l'aîné, le gardien du nom, l'héritier du titre; l'aîné! mot magique dont on ne sait plus aujourd'hui l'immense valeur. L'aîné voulait dire le père, qui voulait dire Dieu; l'aîné voulait dire, par conséquent, l'anneau le plus solide entre le passé de la race et son avenir; l'aîné voulait enfin dire l'honneur de la maison: chaque famille était une monarchie dont l'aîné était le roi.

Et comme autrefois on respectait le roi malgré ses écarts et ses fautes, voyant à travers lui le principe monarchique qui

ne variait pas, le commandeur aimait et vénérait son frère, malgré sa frivolité, ses dissipations et ses folies. Jamais il ne lui adressa le moindre reproche, et plus d'une fois, au contraire, il couvrit un défaut très-grand chez son frère, impardonnable surtout chez un gentilhomme, avec un tact et une délicatesse qu'on pourrait appeler sublime.

Ils étaient installés depuis plusieurs mois à Varsovie.

Un soir d'hiver, entre autres, que la terre était alourdie d'un demi-pied de neige, le commandeur, après avoir, selon son habitude, veillé une partie de la nuit à tracer des plans de géométrie, jeta indifféremment les yeux sur les lettres qu'il avait reçues dans la journée. Parmi ces lettres il trouva une invitation de la belle princesse Zymirska à une soirée qu'elle donnait. Il n'était guère que minuit. Le commandeur essuya ses pinceaux et ses plumes, jeta un manteau sur son habit d'uniforme, et, avec l'indulgence d'un homme d'esprit qui accepte un sacrifice de complaisance, il sortit pour se rendre à la soirée de la princesse.

Quand il entra dans les salons de la princesse, il trouva la folle société dans une animation extraordinaire, et pourtant la musique et la danse avaient cessé. Avant qu'il se fût informé des motifs de cette trêve bruyante, plusieurs jeunes seigneurs, encore chauds de l'ivresse du bal, vinrent lui dire en l'entourant : — Vous ne devinez donc pas ce qui nous rend si préoccupés en ce moment ? — Moi, je ne devine pas, messieurs, leur répondit le commandeur ; je vous avoue que je ne me suis occupé depuis que je suis ici que de l'absence de mon frère. — C'est précisement de votre frère que nous nous occupons aussi, lui fut-il répondu, toujours avec la même gaîté énigmatique. Sachez donc que depuis huit jours une louve vient chaque soir hurler jusqu'aux portes de Varsovie et épouvante nos vassaux. Aucun d'eux n'a osé se mesurer avec elle. Elle est énorme, elle a faim ; on ne l'approche pas très-facilement.

— Qu'ont de commun mon frère et cette louve? demanda le commandeur.

— Il y a de commun, dit Casimire en se levant de sa place et en venant, charmante enfant toute parée du bal, se mêler à la conversation, que ces messieurs, bien contre mon avis, oh! croyez-le bien, ont tiré au sort pour savoir celui d'entre eux qui, seulement armé d'une paire de pistolets et d'une épée, irait appeler en combat singulier cette louve furieuse, afin de la tuer et d'en apporter les quatre pattes et la tête à une demoiselle de l'assemblée.

— Je devine, interrompit le commandeur, dont le visage ne trahit pas la pénible contrariété qu'il éprouva : le sort a désigné mon frère pour aller tuer la louve ou s'en faire dévorer.

— C'est parfaitement cela, s'écrièrent les jeunes seigneurs polonais, race en tout temps de papillons héroïques, gens qui courent à la mort en dansant. A lui l'honneur de la victoire, reprirent-ils. Il sera embrassé par la dame aux pieds de laquelle il déposera son sanglant trophée.

— J'ai voulu m'opposer à cette imprudence, dit Casimire, mais ces dames et ces messieurs m'ont blâmée de ma faiblesse, et d'ailleurs monsieur votre frère ne m'a pas écoutée ; enfin il est sorti il y a déjà deux heures pour aller tuer la louve.

— Vous auriez eu tort de le retenir, dit le commandeur. Mon frère est brave, et c'est un devoir de sortir avec honneur d'une telle partie une fois qu'on y est engagé. Seulement, messieurs, ajouta le commandeur, opposant le calme à la légèreté de ses auditeurs, vous avez oublié une circonstance dont je dois vous faire part.

— Quelle est cette circonstance? Serait-ce que vous craindriez, monsieur le commandeur, que la louve ne parût pas ce soir, par ce beau froid qu'il fait et ce tapis de neige qui va de Varsovie au pôle? N'ayez pas cette crainte, monsieur le commandeur. Dans la journée nous avons fait jeter un cheval mort à l'endroit de la plaine où la louve a l'habitude

de se rendre, et son souper l'attend elle n'y manquera pas.

— Ce n'est pas cela, répliqua le commandeur. Mes travaux de stratégie m'obligent depuis un mois à me promener souvent autour de Varsovie. Hier, attardé par mes observations, je me suis trouvé encore assez loin de la ville au moment où la nuit venait ; elle était déjà assez sombre lorsque j'ai entendu pousser à quelques vingt pas devant moi des hurlements affreux.

— C'était la louve ! c'était la louve ! s'écrièrent les jeunes Polonais.

— C'était mieux que cela, reprit le commandeur, toujours avec la même tranquillité : c'étaient un loup et une louve, tous deux d'une taille monstrueuse. Je les ai vus comme je vous vois, et je puis vous assurer que six de vos plus forts vassaux n'en viendraient pas à bout avec leurs couteaux et leurs fourches.

— Un loup et une louve ! dirent avec effroi les jeunes gens ; mais nous avons donc envoyé votre frère à la mort ? Ah ! ceci ne sera pas. Un homme pour une louve, c'est déjà beaucoup, c'est déjà assez téméraire ; mais un homme contre une louve et un loup, c'est un assassinat. Messieurs, dit celui qui avait parlé, je cours prêter assistance à M. le marquis de Courtenay.

— Arrêtez ! dit le commandeur ; c'est moi qui vais au secours de mon frère ; vous ne voudriez pas me priver de ce danger, et, comme étranger, de cet honneur, si je sors avec lui de ce danger.

— Monsieur le commandeur, prenez du moins mon cheval.

— Je l'accepte.

Le cheval que montait le commandeur piétinait déjà dans la neige.

Casimire était placée à cet heureux commencement de la vie, entre les frontières de l'enfance et celles de la puberté. Son front, son nez, ses lèvres, tout l'arc de son visage, d'une blancheur solide, offrait le renflement de la fleur près de passer

de l'état de bouton à l'épanouissement. On sentait sous cette enveloppe fraîche grandir, travailler, fermenter le gérme de la jeunesse et de la beauté. Les feuilles semblaient impatientes de sortir, d'éclater. Un sourire pouvait faire entr'ouvrir cette bouche encore prise par les coins, un sentiment inconnu déchirer les tendres charnières de ces deux yeux noirs, dont la langueur n'était encore que de la curiosité, de la réflexion, de l'étonnement, faire palpiter les ailes de ce nez qui n'avaient frémi jusqu'ici qu'au contact d'un fruit aimé, et faire battre ce sein né d'hier comme les petits du ramier. La robe de soie blanche aux quadrilles bleus, dans laquelle Casimire était étroitement serrée par le haut, se ballonnait à la jupe, et ses grandes manches flottaient. Ce costume, sérieux et pomponné à la fois, moitié Médicis, moitié Watteau, lui allait à ravir. Elle ressemblait, ainsi vêtue, à ces graves et jolies compositions de l'école espagnole, fiers portraits appelés par les peintres du titre symbolique de dame Tubéreuse, de demoiselle Anémone.

Arrivé, en quelques minutes d'un galop serré, à la plaine où se rendait chaque soir la louve, le commandeur entendit les cris lugubres, les déchirements gutturaux, les aboiements affamés de la bête.

Il poussa plus avant.

Sous un arbre et à deux ou trois cents pas du terrain sur lequel la louve était en train de dépecer le cheval mort, le commandeur aperçut comme un homme qui tremblait, et l'ombre de cet homme tremblait sur la neige. Le commandeur alla vers cette ombre ; l'homme était son frère.

— Donnez-moi au plus vite vos pistolets, lui dit-il, et prenez mon manteau. Le vôtre ne vous suffit pas ; vous avez froid : c'est le froid qui vous fait trembler. Montez sur ce cheval, je vous l'ordonne, je vous en prie, mon frère.

— Mais...

Son épée nue sous le bras gauche, un pistolet armé dans la

main droite, l'autre à sa ceinture, le commandeur alla droit à la louve. La bête n'entendit pas tout de suite venir à elle, tant les os du cheval craquaient avec bruit sous ses dents. Cependant elle finit par entendre ou par sentir. Sa surprise ne fut pas de l'effroi ; elle posa une patte sur le ventre à demi décharné du cheval, tourna la tête sans tourner le corps, et darda deux rayons rouges sur le visage du commandeur.

Le commandeur s'était arrêté à dix pas environ de la louve. L'animal ne mangeait plus, il regardait toujours. On l'entendait respirer, et sa respiration, visible comme celle d'un cheval, au sortir de ses naseaux, l'hiver, courut chaude et brune sur la couche mate de la neige. A travers ce brouillard qu'elle fit, elle passa la tête. Ce fut comme une auréole tout ensanglantée par le rouge de ses yeux, ronds comme deux cerises. On voyait luire ses dents, auxquelles pendillaient des lambeaux du souper.

Le commandeur fit feu.

La balle du pistolet brisa toutes les dents de face de la louve, qui hurla et se dressa horriblement sur ses pattes de derrière.

Son ventre était velu comme celui d'un ours, et ses nerfs, qu'on voyait, étaient tendus comme des cordes. Retombée sur elle-même, la louve enfonça trois fois dans la neige ; au quatrième bond elle faillit étouffer de son haleine formidable le commandeur qui, à bout portant, lâcha la détente de son second pistolet.

Le coup ne fut pas mortel.

L'animal enfonça alors ses ongles dans l'épaule gauche du commandeur.

Il y eut dans l'air un hurlement et un cri.

La louve avait poussé ce hurlement parce que le commandeur, après avoir rejeté la jambe droite en arrière et pris du champ avec son bras droit, avait plongé son épée tout entière dans le gosier de la louve. Elle était morte.

Le commandeur courut aussitôt vers son frère et lui dit :

— Voilà votre affaire : vous avez tué la louve, entendez-vous? Marchons ! la société de madame la princesse Zymirska nous attend. Une petite place, je vous prie, sur la croupe du cheval.

Après avoir attaché la louve à la queue du cheval, le commandeur et son frère rentrèrent dans Varsovie.

Ils arrivèrent en quelques minutes à l'hôtel de la princesse Zymirska, où ils étaient attendus avec anxiété.

— Messieurs, dit le commandeur en présentant son frère à l'assemblée, je vous ramène le vainqueur. Voilà la louve! Il la montra étendue, le poil plein de neige et de sang, dans l'antichambre. Je suis arrivé trop tard sur le champ de bataille. Mon brave frère avait tué la louve, et le loup était déjà parti.

Le marquis de Courtenay alla recevoir un baiser de Casimire, ainsi que l'avait exigé madame la princesse Zymirska.

Pour cacher le sang dont son épaule était rougie, le commandeur s'enveloppa dans son manteau. Une demi-heure après il demanda la permission de se retirer.

Le marquis de Courtenay fut le héros de la soirée, qui se prolongea jusqu'au jour.

Par cet exemple, et mille autres qu'on citerait, on voit que la vie du commandeur était une perpétuelle et silencieuse surveillance exercée sur la débilité morale et physique de son frère aîné, le marquis, beaucoup trop évaporé pour remarquer la beauté de ce dévouement.

II

Cependant, si le commandeur n'avait pas d'autre moyen de voiler la triste individualité du marquis que d'accourir sans bruit pour réparer ses fautes ou l'empêcher d'en commettre, il n'usait pas de la même discrétion envers mademoiselle de Canilly, aux prises avec la brillante corruption de la société où son père, trop absorbé par ses spéculations politiques, ne sentait pas le danger de la laisser. Quand M. de Canilly l'avait gardée pendant une journée entière, auprès de lui, dans son cabinet, lui ayant fait lire sa correspondance avec toutes les fortes têtes politiques de l'Europe, tas de brouillons, de mécontents, de dupes ou d'espions, il croyait sa tâche de père noblement finie, et il ne s'inquiétait guère de savoir dans quel sens se détendrait l'arc qu'il avait si longtemps tendu. Malheureusement pour Casimire, elle comprenait, comme en se jouant, toutes les difficultés auxquelles son père l'initiait. La jeunesse, feu dont l'essence est de dévorer, fait passion de tout.

Casimire apporta d'abord de l'obéissance à ces travaux méditatifs, puis de l'habitude; enfin elle y prit goût, de même qu'on prend goût aux échecs après les avoir cent fois maudits et s'y être brisé la tête. Son père se servait de son style rapide et clair pour rédiger des Mémoires sur toutes les questions qui lui passaient par la tête : *Réduction de l'impôt*, *Balance du*

crédit public, *Alliance avec les puissances du Midi*, *Moyen d'augmenter la force des armées*, et une foule d'autres écrits dont il inondait les cabinets des ministres qui ne les lisaient pas toujours, et qui n'ont jamais aimé, du reste, les fonctionnaires qui écrivent.

Le comte de Canilly pouvait avoir alors quarante-neuf ans. Sa figure rappelait celle du Dante. Calcinés par les feux de l'ambition, ses traits portaient l'empreinte des macérations morales auxquelles cette passion terrible soumet les âmes. Ses joues, son front, son cou, ses mains nerveuses, semblaient avoir jauni à la fumée des guerres civiles. C'était un de ces hommes qui brûlent noir. Le parchemin de son front tombait dans un dernier pli sur la double arcade de ses sourcils, moitié noirs, moitié blancs, et ses yeux, toujours jeunes, illuminaient la voûte de ces deux corridors sombres. Ils étaient spirituels et violents sous un brouillard mélancolique. Que de déceptions! que de mépris! que de colère étouffée on apercevait sous le globe de ces yeux d'origine italienne! Il y avait l'enfer du poëte florentin, mais rien qui rappelât les ombres de son purgatoire et surtout les placidités de son paradis. Comme le nez aquilin du poëte, celui du comte s'abattait sur des lèvres fines et fermées, ainsi que le sont les petites lèvres de la couleuvre. Elles étaient d'un dessin sinueux et semblaient ne pas finir. Sous ce masque vieux de fatigue, énergique de passion, s'allongeait un cou d'une maigreur cannelée et qui portait comme au bout d'une pique la tête dont il était surmonté. Le reste du corps rentrait dans l'harmonie du visage. C'était le plus beau type de ces hommes historiques qui apparaissent au peuple le jour où le balcon du palais d'un duc ou d'un roi s'ouvre au coup de vent d'une révolution, et qu'il en tombe une voix qui dit :

— Justice est faite!

On voyait en lui, dans des membres inquiets et pourtant délicats comme ceux des gentilshommes, toute la banale activité du peuple et toute la supériorité de l'aristocratie. C'était

l'aristocrate révolutionnaire. Son moral s'était moulé sur son corps, qui, ainsi que son moral, tenait debout par l'effet d'un perpétuel artifice. C'était une ambition percée de deux yeux et montée sur deux jambes. Un grand costume noir, sillonné de vieilles broderies d'or, couvrait le comte sans l'habiller. Il n'avait pas plus d'habit que de corps. On apercevait des façons de vêtements autour d'une chose qui ne s'en doutait pas.

Tel était le père de Casimire de Canilly.

Il enfonçait sans pitié les jolis doigts roses de Casimire dans l'encre, et il lui faisait noircir le plus possible du papier. Il parvint donc, au gré de ses vœux, à voiler d'une teinte sérieuse les traits les plus gracieux du monde, et à rétrécir un esprit facile, un cœur où il y avait place pour les plus belles qualités. Mais il avait voulu l'élever lui-même, l'aigle voulait un aiglon, et remplacer, par les leçons de sa science profonde, les enseignements d'une mère ou d'une institutrice. M. de Canilly restait presque toujours d'un degré au-dessus ou au-dessous de la ligne réelle de l'éducation. Cette différence, dont il ne s'apercevait pas, n'est pas moins que la confusion de toute harmonie, de tout ordre, de toute vérité.

Ainsi, avec l'intention de rendre sa fille prudente, il la rendait fine, et il aboutissait à lui donner de la dissimulation, au lieu de la prévoyance; de l'égoïsme au lieu de la réserve; de la dureté au lieu de la justice, du calcul au lieu de la raison, et à lui faire préférer le succès, que ne doivent jamais connaître les femmes, au bonheur même.

Pénétré de l'opinion que chaque créature est constamment entourée d'ennemis ardents à l'empêcher de vivre, surtout dans l'ordre social, il avait réduit en maximes toute l'expérience dont il prétendait doter sa fille avant de la lancer, à Paris, sur la grande mer de la cour et du monde.

Voici quelques-unes des maximes enseignées, par le comte de Canilly, à sa fille Casimire.

Le monde est une caverne d'hommes de proie, qui s'entre-dévorent sans pitié.

La pitié est une infirmité de l'esprit, qui finit par gagner le cœur, si l'on n'y prend garde.

S'il y avait deux existences, il faudrait à tout prix en consacrer une au bien, afin de savoir si l'autre s'en trouverait mieux. Mais il n'y en a qu'une.

Il faut donc s'arranger pour être heureux pendant qu'on vit.

Qu'est-ce que le bonheur? La satisfaction physique et morale de soi-même. Tout ce qu'on peut dire ensuite se compose de sophismes, de paradoxes et de mensonges.

Ne pas faire le mal pour le mal, c'est trop empereur romain. D'ailleurs, notre éducation y répugne et nos habitudes en souffrent; donc le mal est mal pour cela et à cause de cela.

Il y a beaucoup de malheureux, mais beaucoup plus de maladroits. Le bonheur est donc un art; il faut le connaître.

Où trouve-t-on le bonheur? Partout où le désir ne rencontre pas d'obstacles qu'il ne puisse vaincre. Mais s'il n'y avait pas d'obstacle, hypothèse absurde, il n'y aurait pas de désir.

Le bonheur se compose donc en partie de difficultés vaincues.

Les difficultés sont infinies parce que l'homme est l'ennemi de l'homme : le laboureur envie le laboureur, l'ouvrier déteste l'ouvrier, l'homme de cour hait l'homme de cour.

Cependant le lion ne mange pas le lion, la mouche ne tue

pas la mouche. C'est que l'homme est plus cruel que le lion et moins sensé que la mouche. Qu'y faire?

Vous êtes gentilhomme, mourez tel.

Dans tout vrai gentilhomme, il y a l'étoffe d'un roi.

Un roi n'est qu'un gentilhomme en place.

Tout gentilhomme doit servir son roi, parce que c'est comme s'il se servait lui-même.

Tout gentilhomme qui se révolte contre son roi a tort... s'il ne réussit pas.

S'il réussit, il a vaincu au même titre que Hugues Capet. Il a raison.

Qu'est-ce que la cour? Un paradis quand on la voit de loin; un enfer lorsqu'on y est.

A qui faut-il plaire quand on veut s'y maintenir? Mais au diable. Le diable ce n'est pas le roi. Qu'est-ce donc?

C'est ce qui est en faveur.

Savoir ce qui est en faveur.

Rarement le roi; parfois la reine, les dames d'honneur; souvent le ministre; souvent un singe ou un petit chien.

A la cour, il est quelquefois nécessaire d'avoir un sexe, jamais un cœur.

On peut avoir de bonnes mœurs à la cour, mais il faut qu'on le dise bien haut, parce qu'alors les autres n'y croient pas, et l'on est estimé par eux comme si l'on n'en avait point.

Ne pas obliger les petites gens : elles ne peuvent que vous remercier.

Toujours ou ne jamais sourire. Il n'y a pas de pont entre ces deux abîmes.

Mazarin riait toujours, Richelieu ne riait jamais.

La cour n'est pas un palais, c'est un pays. C'est une langue à part, des mœurs à part. Cela est si vrai que la naissance d'un enfant y est presque toujours un scandale.

Est-ce mal ? Non. Parler chinois n'est pas un mal. Adorer les gens qui vous tournent le dos se voit dans certains pays ; il faut se conformer aux mœurs et aux usages des nations.

Ce pays est celui des gentilshommes ; c'est à eux à y vivre le plus commodément possible.

Quels sont vos ennemis à la cour ? Tous ceux qui le sont et tous ceux qui ne le sont pas, parce que ceux-ci laissent faire ceux-là. La différence est imperceptible.

A la cour, celui qui cache le mieux son esprit est celui qui en a le plus. Les hyènes cachent leurs dents.

Le cœur est un muscle comme tout autre muscle ; il ne faut pas plus le fatiguer que ceux du bras.

Une jolie femme, qui, en trois ans, n'a pas fait son chemin à la cour, ne le fera jamais.

Que peut faire une jolie femme à la cour ? — De l'intrigue.

Si elle aime sérieusement, elle est perdue ; si elle n'aime pas du tout, elle l'est également.

Son influence se mesure à la quantité de protégés qu'elle a et d'ennemis qu'elle s'attire.

Ses décorations, ses titres, ses pensions sont les pensions, les titres, les décorations accordés à ses favoris.

Par peur de voir sa réputation compromise elle ne doit pas céder aux menaces; du jour où elle fléchit, elle est morte : c'est une plante.

Autant vaudrait pour elle se noyer que d'épouser un homme qui ne fût pas de qualité. S'il était possible, il faudrait que l'épagneul d'une femme de cour fût gentilhomme.

Son mari doit être son admirateur dans le monde, un inconnu pour elle à la cour, tout ce qu'il pourra ailleurs et le reste du temps.

Elle ne doit pas être jalouse de son mari; s'ils sont jaloux l'un de l'autre, ils seront l'un à l'autre leur plus mortel ennemi. On les trouvera étranglés avec leur chemise.

C'est cruel, mais c'est ainsi. Il est indispensable que l'un soit le jouet, la victime de l'autre, du moins aux yeux du monde. De préférence, c'est le mari qui doit être la victime. C'est à lui à s'arranger pour n'être que ridicule.

Le plus beau côté d'une femme bien en cour est de savoir rendre un service tout simplement, et de paraître éprouver une contrariété très-vive lorsqu'elle feint de ne pouvoir obliger. Par ce moyen on la croira très-généreuse quand elle n'agira qu'avec réflexion.

La femme qui oblige avec enthousiasme fait trop de cas de la personne et pas assez de la chose. Elle fait douter par là de la valeur du service.

Elle gardera son crédit pour faire parvenir ses enfants. C'est la seule faveur qu'on ne lui reprochera pas, parce qu'ils seront toujours jugés trop médiocres pour arriver par eux-mêmes.

Si jamais une femme arrive à conseiller un ministre, la loi salique sera détruite ; il y a plus, pendant un règne, le roi sera exclu du trône.

Elle sera d'autant plus forte qu'on ne la verra pas. Déjà, du temps de Numa, la nymphe Egérie se cachait dans le feuillage pour enseigner à ce prince l'art de gouverner. Cette anecdote est une allégorie, et cette allégorie renferme un grand sens.

Elle connaîtra bien les hommes, et elle n'oubliera pas ces vérités éternelles qui n'ont plus besoin de confirmation.

Tous les hommes sont ambitieux ; aucun n'est incorruptible. Aucun n'est aussi fort que sa haine : il s'agit d'attendre la fin de la tempête.

Il ne faut compter sur la discrétion d'aucun d'eux. On ne doit leur confier que ce qu'on veut répandre.

Un homme peut déshonorer un autre homme ; une femme n'a que la ressource de faire tuer ou d'oublier l'homme qui l'a outragée.

Une femme qui se met dans la nécessité de pardonner un outrage a mérité de le recevoir.

Une femme qui n'a pas le caractère plus élevé qu'un homme l'a infiniment au dessous.

Les femmes qui deviennent les maîtresses d'un roi sont

comme ces enfants qui, lorsqu'on leur demande s'ils veulent des sucreries, répondent : — J'en veux trop.

La maîtresse d'un roi est arrivée au sommet des Cordillières : il faut qu'elle étouffe, il n'y a plus d'air ; ou qu'elle se précipite, il n'y a plus d'espace.

Elle n'est plus à personne, pas même au roi.

Toutes les maîtresses des rois ont vécu misérablement et sont mortes dans le mépris. C'est la plus inutile des prostitutions.

Si l'on n'a pas encore érigé de statue aux femmes, c'est qu'on ne peut pas les représenter nues. Qu'elles jugent par là à quoi tient la célébrité !

Les hommes ont ou croient avoir des amis ; les femmes n'ont que des amants, ou elles n'ont rien.

Une femme de cour qui n'est plus jolie est un tableau dont la peinture n'existe plus. C'est une toile d'emballage.

Le cœur d'une jeune femme doit être un diamant, c'est-à-dire un bouclier et une parure, une séduction et une impénétrabilité.

Un projet devant toujours en masquer un autre, plus le projet qu'on affiche paraît vrai, plus l'autre est à couvert.

IV

Un jour Marine entra dans le cabinet de M. de Canilly, et sans plus de façon elle se carra dans un fauteuil, en face de celui du comte.

— Tu ne verrais pas, commença-t-elle par lui dire, non tu ne verrais pas, monsieur le comte, avec toute ta science, la statue de saint Christophe entre les deux tours de Notre-Dame, la Samaritaine sur le Pont-Neuf, et un bœuf nageant dans ton bouillon.

— Ma chère Marine, répondit le comte, le temps est trop précieux pour le perdre en paraboles.

— Paraboles ou fariboles, tu t'occupes plus, reprit Marine, de ce qui se passe dans le ménage du grand-turc que chez toi.

— Et que se passe-t-il donc chez moi?

— Il se passe, monsieur le comte, que notre fille maigrit, comme lorsque je la sevrai.

— Casimire n'est pourtant pas malade!

— Tu crois donc que les jeunes filles ne sont malades que quand elles ont la goutte. Elles ne sont pas malades de cette manière-là. Elles mangent et elles sont malades, elles dorment et elles sont très-malades.

— Mais elle a encore été au bal cette semaine, s'écria le comte ; elle doit y aller demain !

— C'est que les jeunes filles dansent et qu'elles sont malades. La preuve, c'est que notre Casimire danse comme une Bohémienne, et qu'elle maigrit, je te le répète, comme un oiseau après la mue, et qu'elle jaunit comme une feuille de vigne un mois après les vendanges.

— Et quel est son mal, savant médecin ? demanda M. de Canilly.

— Son mal, c'est d'abord quinze ans ; son mal, c'est qu'elle est jolie à miracles ; son mal, c'est qu'elle ne sait pas son mal.

— Quel diable de propos me tiens-tu là ?

— J'ai eu quinze ans, monsieur le comte, reprit Marine, et quand je revenais du bal de Viroflay, où j'avais vu des vignerons d'une belle venue, des meuniers qui m'avaient dit des choses agréables en dansant, je me trouvais tout chose.

— Qu'est-ce que tu entends par tout chose ?

— Mais oui, tout chose ; je rêvassais encore du bal et des violons dans mon lit ; j'avais des épingles sous les talons, et il me semblait que j'allais cueillir de la blanche épine, le long du bois de Meudon, avec je ne sais plus qui ; mais j'étais tout heureuse et toute pantoise en me réveillant. Je faisais mal l'ouvrage ; j'arrosais à côté de la plante ; je mettais le foin dans le seau et je salais jusqu'à douze fois la soupe de mon père.

— Et qu'avais-tu, grosse folle ?

— J'avais le mal de notre Casimire.

— Mais, encore une fois, me diras-tu quel est ce mal ?

— Ne le sachant pas moi-même, je m'adressai à une de mes amies, à Rose, la batelière.

— Et qu'est-ce qu'elle te dit ?

— Elle me dit comme cela que cela prenait de la même manière à toutes les jeunes filles. J'étais sur le point d'avoir de l'amour pour quelqu'un. Le feu n'avait pas encore pris au bois sec, mais cela commençait à pétiller. C'est qu'elle ne se

trompait pas d'un brin. Oui ! et, vrai comme j'ai donné le plus pur de mon lait à celui qui sera un jour notre bon roi Louis XV, je n'étais pas à quatre enjambées de l'amour. Les bals de l'arrière-saison revinrent, et crac ! je fus prise au traquenard, sans pouvoir remuer ni pieds ni pattes : j'étais courbaturée d'amour. J'aimais. Rose, la batelière, avait raison, et moi j'ai raison aussi quand je te dis que notre Casimire a quelque chose d'approchant.

— Casimire oserait aimer ! elle si sérieuse et si froide, quand elle a tant d'occupations graves dans la tête !... Tu déraisonnes, Marine.

— Oh ! notre bonne Dame de Nanterre ! Tu te figures donc, monsieur le comte, qu'elle viendrait te demander la permission d'aimer un de ces gentils messieurs qui ont des yeux bleus comme des poissons.

— Voyons, voyons, reprit le comte ; je n'admets pas qu'une Canilly éprouve une faiblesse coupable pour un étranger.

— Bon ! tu crois donc qu'elle demandera à un jeune homme de son goût, avant de l'aimer, si son terroir produit du blé ou du sarrasin ?

— Je me serais bien aperçu pourtant...

— Toi, t'apercevoir ! Mais tu la laisses libre d'aller où il lui plaît, de bal en bal, de fête en fête ! Ce n'est pas moi, qu'on relègue dans l'antichambre avec les pelisses et les manchons, qui peux voir, dans le bal, celui qui lui serre la main, ou celui qui, en dansant, lui parle de tout autre chose que de la danse.

— Oui, reprit soucieusement le comte de Canilly, forcé, par le gros bon sens de la nourrice, à s'avouer qu'il avait pu fort bien apprendre à sa fille comment on se conduisait à la cour, mais non comment on évitait une passion ; oui, je ne la surveille pas assez. Je crois que mes occupations m'ont trop empêché jusqu'ici de l'accompagner dans le monde. Mais, s'interrompit-il aussitôt, il me semble que j'ai chargé MM. de Courtenay d'être ses cavaliers, de me remplacer enfin.

— Tiens ! c'est vrai, reprit la nourrice avec un air de bonhomie, ces messieurs te remplacent ; je n'y pensais pas. Mais tu sais que le commandeur, n'ayant pas un penchant très-décidé pour les bals, ne sert pas souvent de cavalier à ta fille ; je crois même qu'il ne l'a jamais accompagnée.

— Mais l'autre, interrompit vivement M. de Canilly, est un fou, un diable, qui a déjà bien du mal à se conduire lui-même.

— C'est mon avis, répondit Marine ; mais je ne vois que lui qui, jusqu'ici, l'ait accompagnée.

— Je n'en savais rien, murmura le comte, amené tout doucement par la nourrice à ouvrir enfin les yeux et l'entendement aux choses sérieuses de sa maison ; il faudra que je parle à Casimire...

— Et que lui diras-tu ?

— Que je veux qu'elle n'aille nulle part avec le marquis de Courtenay, dont il m'est revenu des histoires fort peu édifiantes depuis notre séjour ici.

— Mais alors, s'ils cessent de se montrer ensemble, on dira dans le monde qu'il s'est passé, entre elle et lui, des choses qui ne sont pas.

— Que s'est-il passé ?

— Mais rien ! rien ! reprit Marine ; c'est une supposition ; je la fais uniquement pour te dire, monsieur le comte, qu'il n'est pas toujours prudent d'empêcher ce qu'on aurait dû défendre d'abord.

— Cela est profondément vrai en politique, reprit le comte, surpris, au plus beau moment d'une question de famille, par sa manie de mêler la politique à tout.

— Politique ou non, il n'importe, dit Marine. Toujours est-il vrai que M. le marquis est un fin pèlerin, dont les coquilles ne m'inspirent pas beaucoup de confiance.

— Est-ce qu'il y aurait quelque chose entre elle et lui ?... Te serais-tu aperçue ?...

— Mon Dieu ! non. Tantôt, monsieur le comte, tu n'allais

pas du tout, maintenant tu vas trop vite ; tu es comme le bateau de mon oncle le passeur.

— Mais enfin, si Casimire aime...

— Je crois cela, par exemple, reprit Marine.

— Ah ! tu le crois ! Alors tu sais qui elle aime ?

— Non !

— Tu le sais...

— Non ! mais je le saurai.

— Moi, je le sais, s'écria le comte, par un de ces revirements qui lui étaient familiers, je sais qui elle aime.

— Et qui est-ce donc ?

— Ah ! tête romanesque, se reprit-il, imagination que je croyais avoir domptée !

— Mais qui aime-t-elle, enfin ?

— C'est mon secret, répondit le comte en se frottant les mains ; c'est mon secret !

— Puisque cela est ainsi, dit Marine, je n'ai plus rien à te dire. C'est bien. Mais que vas-tu faire ? l'empêcher d'aller dans le monde avec le marquis de Courtenay ?

— Dieu m'en garde ! laissons-la aller avec lui. Ne dérangeons rien. Va, repose-toi sur moi.

— A la bonne heure, dit Marine en s'en allant, à la bonne heure !

— Qui m'eût dit, s'écria le comte, le bras en l'air, que Casimire aimât M. de Marescreux sur la simple peinture que je lui ai faite de sa personne !

V

Un heureux contre-poids à tant de faux principes professés par le comte de Canilly, c'était la confiance affectueuse de Casimire dans les conseils du jeune commandeur de Courtenay. Elle oubliait les enseignements de son père ; elle se raréfiait dès qu'elle écoutait les paroles franches de cette âme saine comme l'air de la mer. Le commandeur n'approuvait pas qu'on fît de la vie un antre où chacun cherche à égorger son ennemi. Ce mot d'ennemi lui était à peine connu ; il ne consentait à voir que des adversaires dans les hommes dont les intérêts différaient des siens ; aussi n'aimait-il pas M. de Canilly, quoiqu'il reconnût en lui une grande science de pénétration, malheureusement poussée trop loin. Il souffrait beaucoup de lui voir prendre tant d'ascendant sur l'esprit de Casimire ; il craignait que sa vie entière ne se ressentît des effets de cette tutelle. « Non, disait-il à Casimire dans leurs charmants entretiens qui prenaient de jour en jour une couleur plus tendre ; non, le monde n'est pas, comme on voudrait vous le persuader, une société de trompeurs et de trompés. Il existe peut-être des âmes malheureuses tourmentées du désir de mal faire, mais elles forment le petit nombre, et le meilleur moyen de déjouer leurs embûches, c'est encore d'être bon ; il faut l'être constamment, à tout prix, ne s'éclairer que de la bonté dans

tous les actes de la vie. Cette bonté que vous saurez avoir, Casimire, car vous en portez en vous les précieux germes, vous fera plus heureuse que toutes les victoires remportées par les calculs de l'adresse et de la défiance. »

Comme il n'aimait pas plus à débiter des maximes morales qu'à écouter des maximes politiques, le jeune commandeur bornait à ces brèves observations les conseils qu'il croyait devoir à l'inexpérience de Casimire. Il préférait l'arracher brusquement, à certaines heures du jour, à l'atmosphère pernicieuse dans laquelle son père l'étouffait, et l'entraîner, pour opérer une vive diversion, au fond des vertes solitudes des campagnes de Varsovie. Ils allaient se promener à cheval dans les bois, et, dans ces courses salutaires, Casimire renouvelait son sang et ses pensées ; elles étaient son plaisir favori. D'ailleurs quelle jeune personne polonaise n'excellait pas dans l'exercice du cheval ? Le commandeur était son maître d'équitation : les leçons se prenaient en secret, parce qu'à l'exemple des grands hommes Casimire, toujours de l'avis de son père, ne voulait pas qu'on aperçût la moindre trace d'étude dans les talents dont on la louait, mystère qui grandit le personnage aux yeux du monde, ami du merveilleux.

A certain jour convenu entre eux, Casimire par un chemin, le commandeur par un autre, se rencontraient dans la campagne à quelque distance de la ville. Une fois, entre autres, le commandeur avait fait tenir à sa disposition un jeune cheval de l'Ukraine dont il voulait connaître les défauts et les qualités avant de le laisser monter à Casimire.

— Je le monterai la première, s'écria Casimire en le voyant ; c'est un honneur que je dois à sa rare beauté.

— Après moi, s'il vous plaît, mon élève. Le premier péril m'appartient.

— Que craignez-vous, mon cher maître? dit Casimire ; et elle coulait sa jolie main dans la noire et luisante crinière du cheval. S'il se cabre, je le relèverai ; s'il m'emporte, je le lais-

serai courir; il faudra bien qu'il s'arrête; s'il rue, je m'élancerai à son cou et nous bondirons ensemble. D'ailleurs, ne serez-vous pas à mes côtés?

Le commandeur hocha la tête.

Comme Casimire insistait : — Eh bien! nous le monterons tous les deux, dit-il; nous le dresserons ensemble.

Le traité fut accepté. A côté de la selle un coussin fut placé sur la croupe du cheval, qui partit aussitôt qu'il sentit le poids des deux cavaliers. Il flairait sans doute au loin les gras pâturages de l'Ukraine, car il galopait avec une frénésie telle que les arbres passaient comme des visions. Quoique rapide à l'excès, le mouvement était si doux que le commandeur s'occupait à peine des rênes. Casimire, assise derrière lui, avait appuyé la main sur son épaule droite; de l'autre elle agitait une petite cravache. Ils couraient dans le fond d'un ravin dont ils n'apercevaient pas le bout. Le vent de la course et le vent dans les branches des bouleaux leur faisaient une harmonie délicieuse à entendre. En s'évasant tout à coup vers leur droite, le ravin leur laissa voir, au bas d'un terrain incliné, un torrent qui coulait à deux cents pas devant eux. Deux cents pas pour ce démon de cheval, qui avait des ailes, qu'était-ce? Le commandeur tend les rênes pour arrêter; le cheval continue à courir comme s'il était seul, nu, en liberté. Le torrent était effroyablement large, ce que les deux cavaliers voyaient en s'approchant. Nouvelle contraction des rênes, même insensibilité du cheval.

— Nous sommes perdus! dit le commandeur à Casimire. Franchir le torrent à cheval, c'est un danger affreux; nous laisser glisser à terre, c'est nous briser.

— En ce cas, dit Casimire, je saute à terre.

— Mais c'est la mort, vous dis-je.

— Je préfère celle-ci.

Casimire allait sauter.

Le commandeur la retient contre lui en l'entourant de son

bras gauche, tandis que sa main droite saisissait désespérément la crinière du cheval arrivé au bord du torrent.

Le cheval s'élance.

Un instant on put voir en l'air Casimire coulant le long du flanc du cheval, la pointe de ses pieds rayant l'eau, retenue seulement par le bras du commandeur : deux figures pâles, de l'écume au-dessous. Le cheval tomba dans l'eau, car aucune force possible ne l'eût fait s'élancer jusqu'à l'autre bord. Il enfonça dans un sable doux. Il resta étourdi, mais debout ; il n'était pas blessé.

Casimire et le commandeur gagnèrent facilement le rivage en tirant le cheval derrière eux.

— Pourquoi vouliez-vous sauter à bas du cheval ? demanda le commandeur à Casimire ; vous vous seriez brisée en tombant.

— Parce que, si l'on eût trouvé nos deux cadavres dans le torrent, répondit-elle, on eût dit que c'était un suicide par amour, que nous nous aimions.

— Et mieux vaut se briser le crâne, n'est-ce pas ? dit le commandeur.

Casimire ne répondit pas. Assise sur le sable près du commandeur, qui se tenait debout, elle s'occupait à réparer le désordre de sa toilette.

Le commandeur entrait dans sa dix-huitième année. Un beau front couronnait son visage d'une gravité naturelle. Ses traits étaient un peu pointus, fins, sans maigreur. Très-rapprochés, ses yeux, d'un bleu décidé, avaient un mouvement tranquille et long : ils exprimaient le penchant à la réflexion plutôt qu'à la mélancolie. Son nez hardi était celui des Condés. Une ligne franche dessinait ses lèvres légèrement rebondies, comme chez toutes les personnes dont la bonté résulte de l'intelligence. Sa tête tournait avec aisance sur des épaules bien attachées. Le commandeur était de la taille déliée des chevaliers, mot qui dessine et qui peint.

Ce fut dans l'intervalle intime qui succéda à l'animation du danger qu'ils avaient couru que le commandeur parla à Casimire de ses projets prochains. La paix de la France avec les autres nations laissait peu pressentir qu'il pourrait un jour appliquer à sa défense ses études stratégiques. Dans cette persuasion, il avait arrêté d'aller offrir ses services à l'empereur d'Allemagne dont les armées attendaient la fonte des neiges pour marcher contre la Turquie, et assiéger Belgrade, réputé imprenable.

Simple volontaire, le commandeur bornait son ambition à voir se réaliser sur le champ de bataille les calculs médités par lui dans l'ombre du cabinet. Que les autres entrent, l'épée à la main, dans la forteresse conquise ! que les populations les implorent sur leur passage ! moi, dit-il, je dois me contenter de l'unique satisfaction d'avoir indiqué avec mon compas l'endroit où la bombe s'est abattue. Peut-être deviendrai-je sous-officier dans cette campagne, ajouta-t-il, si les généraux de Sa Majesté Impériale daignent faire attention à moi. J'irai ensuite demander du service à la Suède qui n'en a pas fini, dit-on, avec le Danemark. Je pourrai bien avoir alors vingt-huit ans. Après cela...

— Après cela ? répéta Casimire, ne trouvant pas apparemment que le commandeur étendait assez loin les prévisions.

— Eh bien ! répondit le commandeur, je me retirerai dans la terre de Courtenay, dans le vieux château de notre famille, et j'obtiendrai, je l'espère, de mon frère aîné, la jouissance d'une aile tranquille. Là je travaillerai, tout le reste ma vie, à mon grand système de fortifications.

— Vous ne vous marierez donc jamais ?

— Me marier ! répondit, d'un air doux et résigné, le commandeur, et comme l'eût fait un prisonnier à qui l'on eût dit en passant sous sa croisée grillée : Pourquoi ne vous promenez-vous pas lorsque le temps est si beau ? Mon frère, le marquis, est l'aîné ; il a tous les biens. Je suis aussi puissamment pauvre

qu'il est puissamment riche. A quelle femme voulez-vous que je propose d'associer sa vie à la mienne, dans ces temps où la richesse est si recherchée, où briller est tout?

— Mais je suis riche, moi! je suis très-riche, s'écria Casimire en se levant, et qui, dans ce cri qui lui échappa, découvrit tout l'amour qu'elle ressentait pour le jeune commandeur.

— Ah! loué soit Dieu! l'interrompit celui-ci, M. de Canilly, votre père, n'a pas encore flétri votre âme avec sa politique. Vous êtes généreuse, vous êtes bonne. Il n'osa pas ajouter: Et vous ne craignez pas d'avouer que vous m'aimez.

— Il ne s'agit ni de moi ni de mon père, reprit sèchement Casimire; je ne sais pourquoi vous l'accusez ainsi. Son visage et sa voix avaient complétement changé en un instant; c'étaient le son de voix et l'expression de visage de M. de Canilly.

D'un mouvement rapide, elle s'élança sur le cheval; elle attendit que le commandeur y reprît sa place. Ils partirent de nouveau, mais cette fois il n'y avait rien à craindre. Les chevaux sont comme les hommes: rien ne les dompte comme une chute.

Bouleversé par les dernières paroles qu'il venait d'entendre, le commandeur ne croyait pas ramener la même personne. Il ne remarquait pas qu'en allant Casimire avait seulement posé la main sur son épaule, et qu'au retour il était entouré par les bras de Casimire.

VI

Sans l'influence de M. de Canilly, cette belle fleur qui s'appelait Casimire, serait parvenue, grâce à l'appui du sage commandeur, à la plus riche éclosion. L'amour la rendait déjà rêveuse et réfléchie; un jeune homme avait surpris son aveu, et, de son côté, elle ne doutait pas de l'amour de ce jeune homme pour elle. Malheureusement, plus sa raison se développait, plus son père cherchait à s'en emparer. Il la retenait de plus longues heures auprès de lui. Persuasif, sophiste habile sans croire l'être, causeur entraînant, comme le sont presque toutes les personnes de cour, il s'insinuait dans son âme par toutes les voies. Aux endroits résistants, il faisait entrer les coins de fer de l'ambition. Puis il se mettait lui-même en scène. Pouvait-il vieillir dans le poste lointain où on l'avait relégué comme pour masquer une disgrâce? Se croyant indispensable, il s'imaginait avoir beaucoup d'ennemis à la cour, auprès du régent; orgueil de tous les ambitieux, qui ne voient pas que leur plus acharné ennemi c'est eux-mêmes. Il attaquait de nouveau sa fille par la vanité, et cette vanité, lui seul la lui avait donnée, imitant ces soldats d'artillerie qui, dans les loisirs des garnisons, élèvent la nuit des redoutes qu'ils prennent eux-mêmes le lendemain. Il lui montrait autour d'elle de jeunes filles polonaises presque toutes qualifiées de princesses,

Qu'était-elle en comparaison avec son titre de vicomtesse qui la rendait tout au plus digne d'épouser un jour quelque comte ruiné? Et encore, lui disait-il, nous sommes ici dans un désert ; que serions-nous, jugez-en vous-même, si nous figurions dans une cour d'Allemagne, ou en Espagne, au sein de la grandesse castillane? Je ne sais pas, en vérité, ce que nous deviendrions. Je veux donner une poussée à ma race qui n'a pas marché depuis un siècle. Je veux être grand pour éblouir un gendre, et mettre ensuite, par une substitution dont on ne peut me refuser le droit, toutes les dignités que j'aurai acquises sur la tête de votre futur fils aîné. Je sais que j'ai beaucoup d'ennemis, — toujours ses ennemis! — mais nous les vaincrons, si vous m'aidez. Pourquoi ne m'aideriez-vous pas? N'est-ce pas à votre bonheur que je travaille?

— Le moment est à la fin venu, dit-il un jour à Casimire, en l'entraînant mystérieusement dans l'endroit le plus retiré de son cabinet, de vous révéler l'œuvre immense à laquelle ma sollicitude pour vous me fait travailler sans relâche depuis un an.

Le comte s'était assuré que personne ne viendrait les déranger pendant le grave entretien qu'il allait avoir avec sa fille.

Il ferma la porte à double tour, et, après avoir fait asseoir Casimire près d'une table sur laquelle étaient des monceaux de vieux parchemins, plusieurs liasses de papier, quelques médailles d'argent et de cuivre, un cachet et un antique nobiliaire, il lui dit :

— J'ai besoin de vous recommander avant toutes choses la plus inviolable discrétion.

— Mon père, répondit Casimire, comme vous êtes ému !

— C'est que la confiance que je place en vous, Casimire, est au-dessus de tout. S'il transpirait un mot de la confidence que je vais vous faire, je serais exposé aux plus grands dangers.

— Au nom du Ciel, mon père, ne me dites rien de plus ; ne me confiez pas de secret. J'ai peur de vous entendre.

— Rassurez-vous, lui dit le comte de Canilly, comme il s'agit aussi et avant tout de votre intérêt, j'ai foi entière en votre discrétion.

Le bon père laissait paraître le bout d'oreille de Machiavel.

— Écoutez, Casimire ! Vous savez que je suis depuis deux ans en correspondance suivie avec M. de Marescreux ?

— Oui, mon père ; ce riche négociant du Béarn, un marchand de laines...

M. de Canilly alla tirer sur la porte, quoique déjà fermée, la portière de gros lampas.

— Oui, mon père, vous vous écrivez au sujet de certaines marchandises de contrebande, qu'il fait passer, pour votre compte, du Béarn en Espagne, et de certaines autres marchandises pareillement prohibées, dont il facilite le passage d'Espagne en France. Vous êtes associés enfin.

— Oui, nous sommes associés, ainsi que vous le dites ; mais ce que vous avez ignoré jusqu'ici, continua le comte de Canilly, c'est que ces ignobles termes de marchandises dont nous affectons de nous servir dans nos lettres, offrent un sens tout différent dans nos pensées. Ils nous permettent de nous entretenir, à l'abri de tout soupçon, d'un vaste projet politique dont lui et moi sommes les principaux instruments.

— C'est peut-être une conspiration ? demanda Casimire, dont l'œil darda.

— Nous allons faire de l'histoire, ma fille !

Casimire frémissait de curiosité.

— Mais de l'histoire à la manière des anciens. Il s'agit de rois, de royaumes, de changements de dynastie.

— De rois, de royaumes, de changements de dynastie, murmurait Casimire, traversée par le courant électrique qui sortait de tout les pores de son père quand elle l'écoutait.

— Quel roi voulez-vous changer? demanda-t-elle?

— Vous savez, répondit M. de Canilly, que le duc d'Orléans a usurpé la régence sur le duc du Maine à qui elle revenait de droit par le testament du feu roi Louis XIV. Des partis se sont formés à l'occasion de cette usurpation. Je suis, je n'ai pas besoin de vous l'apprendre, pour le duc du Maine, appui constant de notre famille, mon protecteur, prêt à faire pour nous...

— Mais, mon père, interrompit naïvement Casimire, c'est le régent qui vous a envoyé en Pologne; vous avez prêté serment...

— Aussi, reprit M. de Canilly avec un embarras mal déguisé, lui serai-je fidèle en Pologne. Mais vous ne connaissez encore que la moitié de mon secret. Il prit la main émue de sa fille. — Casimire, quoi que je vous dise, n'oubliez pas que c'est mon amour pour vous, mon désir de vous assurer un avenir grand comme vous êtes belle et intelligente, ma fille, qui m'a fait prendre part à cette immense affaire.

Casimire montait sur cette mer ambitieuse, gonflée par le souffle de son père, comme s'élève un petit bateau quand vient la marée.

— Le régent, continua M. de Canilly, est peu aimé...

— De vous particulièrement.

— Est-ce que l'on conspire pour les autres? Nous allons le renverser, entendez-vous?

Une décoloration foudroyante indiqua l'émotion dont fut saisi M. de Canilly en prononçant ces paroles. Ce bronze frissonna; deux gouttes de sueur froide se formèrent à ses tempes. Il répéta :

— Nous allons le renverser.

— Mais, mon père, je ne vois pas encore ce qui vous en reviendra, dit Casimire, dont l'attention, on le voit, était plus que gagnée à la cause de son père, puisque l'imprudente se laissait aller à demander des explications sur un projet qu'elle

aurait repoussé si elle n'eût pas été élevée à se jouer avec ces couleuvres appelées questions politiques.

— Ce qui me reviendra? répliqua le comte; tout ce que je voudrai. Ecoutez-moi bien!

Au sortir du spectacle, à minuit, dix hommes enlèveront le regent; ils sont décidés, ils sont prêts.

— Ils sont prêts! L'affaire est donc...

— Tout est prêt, vous dis-je, continua le comte. Ils le mettent dans une voiture et le roulent vers l'Espagne.

— Ils traverseront toute la France, et vous croyez?...

— Chère enfant, lui dit M. de Canilly, il sera plus difficile de lui faire traverser le boulevard et le faubourg Saint-Jacques que la France entière. C'est le moins qui est difficile en politique, le plus n'est rien. Retenez cela.

— Et qui sera régent en France, quand vous aurez conduit en Espagne le duc d'Orléans?

— Vous y voilà! Mais le roi d'Espagne, qui sera forcé de reconnaître nos services de deux manières, et comme régent de France et comme roi d'Espagne. C'est immense, c'est incalculable de récompense. C'est la mer.

— Mais il me semble, répliqua Casimire, que vous oubliez Louis XV, qui sera roi dans quelques années. Tenez, ce monsieur de Marescreux vous a peut-être compromis...

— Vous vous trompez, c'est moi qui, connaissant M. de Marescreux, l'ai désigné comme l'homme le plus capable, par sa position entre la France et l'Espagne, de compléter l'enlèvement du régent au moment décisif de l'affaire. Eveillés trop tard pour le défendre à Paris, les amis du régent courront aux frontières pour le délivrer; ils se rendront tous à l'entrée de l'Espagne, aux limites des deux pays. Là un homme de résolution nous était indispensable, un homme assez délibéré pour ne pas donner aux défenseurs du régent le temps de déjouer l'entreprise. Je l'ai trouvé; c'est M. de Marescreux, un ambitieux subalterne.

— Mais, mon père, si cet homme vous trahit?

— Lui! Si nous réussissons, il devient duc de Béarn et de la Navarre. Et savez-vous qui le fera duc de Navarre?

M. de Canilly regarda sa fille dans les yeux.

— Apparemment le roi d'Espagne, devenu régent de France

— Ce sera le roi de Navarre lui-même.

— Mais depuis Henri IV, il n'y a d'autres rois de Navarre, mon père, que les rois de France, il me semble?

— On fera un nouveau roi pour un nouveau royaume de Navarre, et ce nouveau roi fera sa fille reine, car elle pourra alors monter sur tous les trônes, puisque Henri IV est bien monté sur celui de France.

— Mon père! mon père! s'écria Casimire, moitié ivre d'orgueil et moitié courbée sous la peur du danger auquel s'exposait son père; songez, encore une fois, qu'il y a un roi de France à Paris.

— Eh! mon Dieu! qui veut l'empêcher d'arriver?

— Mais si jamais le roi d'Espagne devient régent, croyez-vous, mon père, qu'à la majorité du jeune roi il consente à descendre du trône où on l'aura provisoirement appelé?

— Eh bien! si cela arrivait, nous conspirerions contre lui, répondit M. de Canilly, qu'une conspiration de plus n'arrêtait pas, et nous aurions la gloire de replacer Louis XV sur le trône de ses aïeux. Autres conspirations, autres honneurs. Les choses se passent de roi à roi. Le monde politique, continua-t-il avec emphase, est porté sur cette grande mer toujours pleine de triomphes et de naufrages. Mais rassurez-vous, ma fille, sur mon compte; jamais conspiration ne se sera mieux passée : ce n'est qu'un simple coup de main. Dans trois mois, dans trois mois! vous pouvez être la fille du roi de Navarre, ce qui n'est, après tout, qu'un grand honneur, et non absolument un coup de foudre à étonner l'univers, car les Canilly ont été comtes souverains en Italie, avant Othon.

M. de Canilly dénoua aussitôt les papiers et déroula les parchemins posés sur la table.

— Voilà qui prouve, clair comme la lumière du jour, nos droits souverains depuis le huitième siècle. Les Canilly ont régné en Italie, à titre de roi ou même d'empereur, jusqu'à l'usurpation d'Othon-le-Grand, arrivée en 951. Lisez ce passage de l'historien Luitprand, lisez encore celui-ci de la Chronique de Frodoard. Que dites-vous de ce témoignage de Muratori?

Les papiers et les parchemins passaient sous les yeux fascinés de Casimire, toute bouleversée de cet excès de grandeur dont elle ne soupçonnait pas sa race. Les leçons du commandeur étaient déjà bien loin!

— Je ne vous ai pas tout montré; des années, continua le comte, n'y suffiraient pas. Mais jetez un coup d'œil sur ces titres tous divers, tous irrécusables, prouvant notre glorieuse ascendance à travers les siècles. Auprès de nous, comme antiquité, que sont les Rohan, les Montmorency? Des Bourbons, je ne vous en parle pas. Mais lisez toujours! Voilà un traité d'alliance passé entre les ducs de Ferrare et les Canilly, au XIIIe siècle. Hein? Examinez encore cette médaille, qui fut une monnaie au XIe siècle; n'y voyez-vous pas un *C*? Ce *C*, c'est Canilly. Nous battions monnaie. La souveraineté des Canilly est empreinte partout.

Le cœur de Casimire grossissait à chacune des paroles ambitieuses de son père, dont la pantomime vraiment admirable se réglait sur la vivacité de ses propres paroles. Elle se voyait reine, revêtue du manteau de velours, parlant à ses sujets, la couronne en tête.

— Comprenez-vous, comprenez-vous, maintenant? s'écria-t-il en croisant ses bras, si je dois entrer, si je puis me dispenser d'entrer dans cette conspiration, y prendre une part de lion, et attendre d'immenses profits? C'est un roi qui va conspirer avec un roi contre un régent. Quelle partie! Le moins qu'il puisse m'en revenir, c'est une couronne. Celle de Navarre est

petite, modeste, je le sais, mais je la veux pour votre tête qu'elle fera jolie et précieuse, mignonne et royale comme celle de Marguerite de Navarre. Êtes-vous contente, ma souveraine? dit ensuite le comte de Canilly en prenant dans ses deux mains la tête de sa fille, et en l'embrassant avec la royale familiarité de Priam ou d'Henri IV.

— Si je suis contente, mon père; mais vous me rendrez folle!

— Gardez au contraire toute votre raison, reprit M. de Canilly, gardez tout votre sang-froid pour m'aider à frapper le grand coup, le coup de Charles Martel. Je vais m'expliquer.

Vous sentez, d'après tout ce que je viens de vous apprendre, combien mon éloignement des frontières de l'Espagne et de la France nuirait à l'exécution de nos projets.

— Vous partiriez?

— Secrètement.

— Je tremble, mon père; ce départ...

— Pourquoi cela? Avez-vous pensé qu'on cueillait une couronne comme on soulève de terre un panier de fraises? Point de faiblesse. Je partirai demain pour la France. Je vais à Paris. Mes amis sont prévenus. Je les vois; nous nous entendons; je fais route aussitôt pour la frontière. Tout calculé avec eux, j'arriverai dans le Béarn le jour où le régent sera enlevé à Paris. Pendant les dix jours qu'il mettra à faire son voyage, je préparerai nos amis des frontières à bien le recevoir. Dès qu'il aura franchi les dernières limites de la France, dès qu'il sera en Espagne, je regarde la besogne comme finie pour nous. Le reste est l'affaire du roi Philippe V. On proclame bientôt sa régence, et je n'ai plus qu'à attendre le prix de ma coopération à ce grand acte politique, le plus hardi de l'histoire moderne. J'estime que dans quelques mois je serai roi de Navarre et installé avec vous dans ma nouvelle cour.

— Oh! alors, s'écria Casimire, vous songerez à MM. de Courtenay, qui nous sont attachés, mon père, avec tant de zèle, tant d'affection.

— On fera quelque chose pour eux, répondit M. de Canilly avec la dignité discrète d'un nouveau souverain, jaloux de ne pas trop se compromettre par des promesses inopportunes. Il se croyait arrivé; il avait déjà comme un besoin d'ingratitude.

— Venons, reprit-il, à ce que j'attends de vous. Vous écrivez également bien le français et l'espagnol. Prenez toute la nuit pour rédiger dans ces deux langues un manifeste que je répandrai aux frontières dès que le régent les aura passées. Distinguez-vous; c'est une œuvre historique, une pièce qui restera. Je compte sur l'élévation de votre style. Peignez avec chaleur, avec force, brièvement, à la Tacite, l'état d'avilissement où était la France sous le sceptre du régent et la prospérité dont elle jouira sous celui si beau, si légitime, du roi d'Espagne. Votre plume vous vaut cette fois une couronne. Avouez enfin que l'éducation que vous avez reçue, que les leçons que votre père vous a données ont porté d'admirables fruits. Que seriez-vous sans moi? répondez! La fille d'un comte? Par moi vous êtes la fille d'un roi de Navarre. Mais une difficulté reste encore à vaincre, et celle-là vous regarde.

— Moi?

— Vous-même. Vous me demandiez, il n'y a qu'un instant, si M. de Marescreux ne pouvait pas me trahir en conspirant avec moi pour renverser le régent; moi je ne crains rien, vous ai-je répondu; mais lui, je dois vous le dire à présent, exige de ma part de bonnes garanties de complicité. Il se méfie de moi, c'est trop juste. Connaissant le gros de l'humanité, il veut me lier à lui, il veut se lier à moi d'une manière indissoluble. Soupçonnez-vous par quel moyen?

— Mais pas encore, mon père.

— Vous ne devinez donc pas à qui je destine ce charmant portrait, d'une si parfaite ressemblance? demanda le comte en montrant à Casimire le portrait qu'avait fait d'elle, il y avait à peine quelques mois, le commandeur de Courtenay.

— Mon portrait! Vous le destineriez à quelqu'un?

— Je l'emporte dans le Béarn pour le donner au fils aîné de M. de Marescreux, ce beau jeune homme dont je vous ai déjà tant parlé et que vous épouserez afin d'unir à jamais nos deux familles. Son père veut ce mariage, et moi...

— Vous ne le voudrez pas, mon père. Je n'ai jamais vu, je ne connais pas le fils de M. de Marescreux...

— Qu'importe? dit M. de Canilly.

— Je ne l'aime pas.

— Est-ce qu'on exige que vous l'aimiez? C'est une alliance politique.

— Mais si je l'épouse sans l'aimer je serai malheureuse...

— Est-ce que les princesses se marient par amour? Où en seraient-elles? S'agit-il d'un roman ou d'une affaire? Au reste, puisque vous ne voulez pas qu'elle se fasse, continua-t-il, n'en parlons plus. Renonçons aux grandeurs assurées; enterrons-nous dans ce pays de neige. Je vais écrire à M. de Marescreux que, ne pouvant vous décider à donner la main à son fils aîné, je retire ma parole. Ce n'est pas tout encore; il est de mon honneur d'avertir mes amis de Paris de ne plus compter sur moi, d'agir sans mon concours, rendu impossible par votre refus d'épouser le fils de M. de Marescreux. Et lui aussi est compromis avec nous dans la même affaire! C'est dur, c'est douloureux; mais qu'y faire? Oui, ma carrière est finie; elle est fermée, murée. J'avais pourtant quelque chose dans la tête! Je mourrai obscur! J'espère du moins mourir bientôt! Qui m'eût dit cela? s'écria le comte, baisant à genoux, les yeux pleins de larmes, les mains tremblantes de respect, les vieux parchemins, les médailles, les cachets jetés sur la table. Ne rien laisser après moi! Oh! c'est une ignominie à laquelle je ne survivrai pas. Que ne puis-je mourir en ce moment, entouré de ces nobles reliques de nos aïeux! Que d'honneurs ils m'ont laissés, à moi qui ne leur rend que des larmes!

— Mon père!...

— Laissez-moi pleurer !

— Mon père !...

— Ne me disputez pas le bonheur de me plaindre, ne troublez pas la majesté du désespoir.

— Mon père, j'épouserai M. de Marescreux, je l'épouserai !

Le comte se leva en éclatant de rire.

Casimire crut que la douleur avait rendu son père fou ; elle répéta :

— J'épouserai M. de Marescreux, vous dis-je, j'épouserai qui vous voudrez.

Le comte riait toujours. Il n'y avait plus trace de douleur ni de larmes sur son visage.

— Folle ! cent fois folle ! mais non, vous ne l'épouserez pas. Il faut donc tout vous dire? Comment ! comment ! vous avez pu supposer que la fille d'un prince souverain, comme je vais l'être, deviendrait, de mon consentement, la femme d'un simple duc, que j'aurai fait moi-même? Vous n'avez donc pas vu le piége où je vous entraînais? Ah ! votre peu de progrès me fait peur. Quelle ignorance absolue du cœur humain elle dévoile ! Mais il faut seulement laisser croire à M. de Marescreux que vous consentez à devenir l'épouse de son fils aîné ; nous trouverons ensuite mille moyens d'éluder notre promesse avant le jour de l'exécution.

— Mais ces pleurs que vous avez répandus, mon père !...

— C'est une leçon que je vous donnais. Cherchez-les, ces pleurs.

— J'ai cru...

— Ne croyez jamais, doutez, doutez. Ah ! vous croyez encore aux larmes ! Alors je désespère de vous.

Casimire regardait son père avec une joie hébétée.

— Allons ! allons ! prenez une plume, et écrivez au bas de ce portrait, comme le désire M. de Marescreux, *offert par moi, Casimire de Canilly, à M. de Marescreux*. Puis, laissez, je vous le répète, s'accomplir les événements, et vous verrez à

quoi engagent les événements une fois accomplis. Je croyais n'avoir pas besoin de vous apprendre ces choses-là.

— Ah ! mon père, que je vous remercie ! s'écria Casimire sans s'arrêter à la grave inconséquence d'un tel procédé, ne voyant que la joie de ne pas se marier avec le fils de M. de Marescreux.

— A l'avenir ne tombez plus dans de semblables fautes, reprit M. de Canilly. Songez toujours que ce qu'on dit doit cacher ce qu'on ne dit pas, et que ce qu'on ne dit pas apprend, bien souvent, à celui qui sait écouter, l'objet dont on veut lui faire un mystère. Et méfiez-vous surtout des hommes qui pleurent.

— Mon père...

— Vous aimez ! reprit M. de Canilly, sans paraître attacher la moindre importance à cette accusation, tant il voyait, lui, homme sérieux, peu de gravité aux caprices du cœur. Voilà ce que vous ne m'avez pas dit. Me suis-je trompé?

— Est-on jamais bien sûr, mon père, de ne pas se tromper dans les sentiments qu'on croit éprouver ?

— Vous êtes enfin dans le vrai maintenant, répondit le père de Casimire, qui recevait en bonne monnaie d'hypocrisie ce qu'il avait donné en lingots d'hypocrisie.

— Quoi qu'il en soit, acheva-t-il, écrivez en bas de ce portrait les mots dont nous sommes convenus.

Casimire obéit.

— Adieu, ma fille ; travaillez à votre manifeste. Je vous laisse à vos grandes inspirations.

M. de Canilly sortit du cabinet, où il laissa Casimire, le feu dans la tête, l'ambition dans le cœur, la plume à la main.

Abandonnée à elle-même, la jeune fille posa la plume sur la table et pensa à celui sans lequel elle ne voulait pas être heureuse, au jeune commandeur de Courtenay. Quelle fête pour elle le jour de la réussite des projets de son père ! Qu'elle est impatiente déjà de voir arriver ce jour, quoique son père

l'annonce comme si prochain ! Car elle ira dire au commandeur : Oui, je fus ambitieuse, mais je ne l'ai été que pour vous. Cela m'a valu des titres, des provinces, une souveraineté. Prenez ! prenez ! partageons ! ou plutôt ne me laissez rien, ne me conservez que votre amour et quelque reconnaissance. Elle aurait souhaité que le commandeur fût encore plus effacé, plus modeste, pour aller le chercher dans son humilité et le conduire, elle, les mains sur ses yeux, jusqu'à l'endroit le plus haut, le plus lumineux de la prospérité, et l'éblouir alors, l'inonder de la grande clarté de la fortune, tandis qu'elle serait aux pieds de son roi, de son cher obligé.

Elle était au fond de ces beaux pays de rêves que parcourt tout éveillée la jeunesse, lorsque la portière fut doucement soulevée. Casimire n'avait rien entendu. Le commandeur s'avança jusqu'à deux pas de la table, où, les coudes appuyés, ayant sous ses yeux le manifeste commencé, Casimire pensait à celui qui était derrière elle. A sa voix elle sortit brusquement de ses réflexions et cacha avec son mouchoir la feuille de papier à moitié écrite.

— La porte était donc ouverte ?

— Vous vouliez donc qu'elle fût fermée pour tout le monde ?

— Mais non, restez ! dit Casimire. C'est que je pensais que mon père m'avait enfermée ; il m'avait dit... il voulait..

— Enfermée ! redit le jeune commandeur, comme une prisonnière !

— Oh ! non, mais comme un secrétaire, dont le maître ne veut pas que les pensées soient troublées.

— Je me retire donc.

— Vous savez bien que la défense ne peut s'étendre jusqu'à vous.

— C'est donc un secret ?

— Pas le moins du monde, dit Casimire en rougissant. Mais d'où vient, demanda-t-elle à son tour, que vous avez pris ce costume sous lequel je ne vous ai jamais vu ?

— Ce costume est celui que portent les soldats attachés au corps royal des mineurs de l'armée allemande. Dès aujourd'hui j'appartiens à l'Autriche.

— Dès aujourd'hui? reprit Casimire, qui sentit faiblir son cœur; mais vous n'aviez, il me semble, que le simple projet d'offrir vos services à cette puissance? Je n'avais vu dans cette intention qu'un... qu'un projet, enfin.

C'était une résolution sérieuse, dit le commandeur. Depuis que je me suis ouvert à vous, j'ai sollicité à la cour de Vienne, et ma demande a été favorablement accueillie. J'ai reçu l'ordre de partir sur-le-champ pour le corps d'armée rassemblé en Hongrie et destiné à faire le siége de Belgrade, sous les ordres du fameux prince Eugène.

— Si tôt! s'écria Casimire en froissant le mouchoir jeté sur le manifeste; si tôt!

— Oui, j'ai été heureux, mademoiselle.

— Quel bonheur! dit Casimire; celui d'aller se faire tuer par les Turcs!

— Par les Turcs ou par les Russes, peu importe, au fond, pourvu que ce soit bravement et pour la défense du prince.

— Monsieur le commandeur, reprit Casimire après un assez long repos, j'ai de tristes pressentiments.

— Pourquoi cela? dit le commandeur en s'asseyant près de Casimire.

— Ils me viennent en vous voyant si découragé. Si vous voyiez comme vous êtes pâle!

— J'aurais tort de vous le cacher, dit M. de Courtenay, j'éprouve en ce moment deux douleurs bien vives: l'une... il s'arrêta.

— L'une? demanda Casimire à voix basse.

— Vous la connaissez, puisque je viens vous faire mes adieux.

— Oh! monsieur de Courtenay, ne partez pas! ne partez pas! Casimire avait tendu la main au commandeur.

Celui-ci s'agenouilla et approcha de ses lèvres, avec autant de respect que d'amour, la main de Casimire.

— Et après cette preuve d'affection me direz-vous encore de ne pas partir? De quel titre, songez-y, aurais-je jamais le droit de me prévaloir, si je ne m'efforçais d'acquérir la réputation d'un brave militaire? Je ne puis être que militaire. Et qu'est-ce qu'un soldat qui n'a pas couru les dangers de sa profession? Quelle opinion auriez-vous, vous-même, Casimire, de ma personne, si je n'allais chercher dans le feu mon grade d'officier?

— Mais sans courir à la guerre, sans vous exposer à mille dangers, tous affreux, presque tous mortels, mon Dieu! vous pouvez vous élever bien plus haut.

— Et comment cela? demanda le commandeur, qui fut étrangement surpris de ce cri spontané de sincérité parti du cœur de Casimire.

— Comment cela? reprit-elle en touchant au manifeste... Mais elle se souvint du serment qu'elle avait fait à son père, et elle retira aussitôt sa main, comme si elle eût touché à du feu. Oui, vous avez raison de partir, se reprit-elle; je ne sais ce que je dis; et vous, pardonnez à mon trouble. Femme, je ne comprends pas comme vous les graves nécessités de risquer sa vie pour se faire un nom; amie de votre caractère simple, de votre austérité, je...

— Mon amie, enfin..., interrompit le commandeur.

— A ce titre, reprit Casimire toute voilée de timidité, vous concevez que je n'ai pas tout mon calme, tout mon sang-froid. En vous perdant, moi, je perds...

— Ah! ces larmes! ces larmes! s'écria le commandeur, me crient qu'il faut que je me rende digne de vous. Je chercherai la mort partout; je m'exposerai le plus possible, afin d'attirer l'attention de mes chefs, afin qu'il leur soit impossible de ne pas me rendre justice, une justice éclatante. Je veux revenir... Ah! si vous pleurez ainsi, je ne partirai pas, s'écria le com-

mandeur en voulant prendre le mouchoir que Casimire, lorsqu'il était entré, avait jeté sur le manifeste.

Casimire se hâta de poser vivement et fermement sa main sur celle du commandeur, pour l'empêcher de prendre le mouchoir, et, dans ce mouvement, la politique et l'amour se rencontrèrent comme ils devaient toujours se trouver mêlés à toutes ses actions.

— Si c'est pour moi, reprit-elle, que vous allez risquer ainsi votre vie dans ces contrées où la peste vient en aide à la guerre pour dépeupler les armées, restez! restez! C'est affreux ce qu'on dit des difficultés du siége de Belgrade. Je vous aimerai obscur comme vous êtes. Mais vous ne serez pas obscur ; non, oh! non, vous ne le serez pas. Peu d'hommes, au contraire, seront aussi élevés que vous sur la terre... Mais que dis-je?

Et Casimire retint une seconde fois sa pensée, près de la jeter dans un abîme. La vie de son père compromise par une indiscrétion, par un parjure! Si elle avait pu dire tout ce qu'elle savait, elle aurait à coup sûr empêché le commandeur de la quitter, et de la quitter peut-être pour toujours. Son cœur se déchirait dans ce double tiraillement. Avoir sous la main le bonheur, la grandeur, la fortune d'un homme, de l'homme qu'on aime, et le laisser aller s'exposer aux funestes chances de la peste, de la famine et de la guerre! Et pourquoi? pour qu'il rapporte, s'il revient jamais, un misérable galon d'or. Avoir tout cela sous la main, et ne pas oser la lever!

— Encore une fois, vous vous faites illusion, répliqua le commandeur, je n'ai rien à espérer en vieillissant ici. Je n'ai que mon compas d'ingénieur et mon épée de volontaire pour m'avancer dans le monde. A chacun sa destinée. Après tout, dit-il, plutôt pour calmer l'exaltation généreuse de Casimire que pour se faire valoir, que je revienne de l'armée avec beaucoup ou peu de gloire, j'ai toujours dans mon passé quelque raison de ne pas me croire tout à fait obscur. Les Courtenay ont fait pour moi ce qu'il ne m'aura pas été permis de faire

pour mes descendants, si je dois en avoir : leur nom est partout dans toutes les guerres contre les ennemis de la religion et de la France, et la destinée a voulu qu'ils fussent célèbres dans toutes les contrées où des branches de leur race se sont transplantées. Les Courtenay anglais ne le cèdent en rien aux Courtenay de la France, et les Courtenay flamands sont illustres comme les autres. Voilà, sinon de quoi m'enorgueillir, du moins de quoi me consoler, si je suis né pour m'éteindre au contraste de tant d'éclat.

— Ainsi, s'écria Casimire, vous êtes déjà plus illustre en allant chercher de la gloire que vous ne le serez jamais au retour. Oui, les Courtenay sont de la plus belle noblesse, je le sais ; ils sont alliés avec les rois ; ils ont régné ; ils peuvent régner encore.

— Non, oh ! non, reprit modestement le commandeur. Ce sont de braves et fidèles gentilshommes, rien de plus. Ils tiennent leur rang, mais ils ne veulent pas en sortir, parce qu'ils savent comment on sort de son rang. En sortir en passant par-dessous, c'est indigne ; en sortir en passant par-dessus, c'est infâme.

— Mon ami, dit Casimire, qui sentait qu'elle venait d'appuyer sur des épines en se retirant après avoir fait un faux pas, vous m'avez confié que vous éprouviez deux amères douleurs au moment de nous quitter ; vous m'avez dit l'une ; quelle est l'autre ?

— C'est d'aller mettre mon épée au service d'une nation étrangère. Je sais que ces sortes d'engagements à l'étranger ont lieu tous les jours ; n'importe ! il me répugne de verser mon sang pour une autre cause que la nôtre, et de contribuer, dans la faible proportion de mon zèle, à la gloire d'un autre pays que le mien. Je sers l'étranger faute de mieux. Je n'aime pas l'étranger. Voilà la seconde cause de ma tristesse et de mon découragement.

— Pourquoi cette répugnance, puisque vous n'allez pas prendre les armes contre la France ?

— Contre la France ! oh ! non, jamais ! Le régent m'abreuvât-il d'outrages, la cour fît-elle briser mes armes à coups de hache par le bourreau, tous les biens de notre maison fussent-ils injustement expropriés, ma tête et celle de mon frère fussent-elles mises à prix, je n'irai jamais, pour me venger, offrir à l'étranger mon épée et mon bras contre la France !

Casimire pâlissait.

— Ceux qui ne pensent pas ainsi, ceux qui tournent leur colère contre la patrie innocente de leurs malheurs, ceux-là ont oublié, dans un moment de délire, leur ciel, leur nom, leur Dieu, leur mère.

Casimire pâlissait.

— Le grand Condé a couvert de sa gloire la honte d'avoir pris les armes une fois contre sa patrie ; mais il faut s'appeler Condé pour ne pas mourir sous un aussi lourd déshonneur. Les peuples ont pu le pardonner, mais l'histoire le sait, l'histoire l'a écrit : Tel jour, le grand Condé fut un grand coupable. Voilà ce que l'histoire n'a pas oublié ; si elle lui a laissé le nom de Grand, c'est qu'il s'est trouvé un Bourbon dont la trahison avait acquitté d'avance celle du grand Condé.

Casimire pâlit.

— Quant aux autres, ils n'ont pas même le droit de faire valoir leur trahison de second ordre auprès de l'étranger qui les emploie ; quand ils ont fini leur besogne d'encre ou de sang, on les paye avec de l'or s'ils ont réussi, ou on les pend entre les deux frontières s'ils n'ont pas mené à bonne fin leurs trahisons. Voilà ce que je pense de ceux qui servent l'étranger contre leur pays.

Casimire tomba au pied du fauteuil sur lequel elle était assise.

— Oh ! mon Dieu ! qu'ai-je dit, s'écria le commandeur, qui ait pu vous émouvoir ainsi ? Casimire ! Casimire ! peut-être ai-je froissé en vous quelque sympathie honorable, quelque triste souvenir de famille. Je vous en demande pardon à genoux.

— Il n'y a jamais eu de traître dans ma famille, dit d'une voix tout à la fois fière et mourante Casimire en rouvrant les yeux. Le mal que j'ai ressenti n'a pas de cause sérieuse; rassurez-vous, mon ami, je suis mieux. Depuis quelques jours, à la même heure de l'après-midi, j'éprouve de semblables faiblesses.

Casimire s'était remise dans son fauteuil. Pendant quelques minutes elle laissa sa main dans celle du commandeur, et leurs yeux se confièrent les dernières douleurs de la séparation, celles dont la bouche ne peut pas rendre les nuances profondes.

— Mais adieu, dit Casimire, adieu donc, puisque vous êtes décidé à nous quitter; adieu, monsieur le commandeur; je vous attendrai.

— Ce mouchoir que vous avez baigné de vos larmes...

— Prenez-le, dit Casimire en le donnant au commandeur et en faisant tomber, comme par mégarde, sous la table, le papier qu'il cachait.

— Vous m'attendrez! dit le commandeur en imprimant un baiser sur le mouchoir, et si je ne reviens plus?

— Alors, répondit Casimire, ce sera à moi à aller vous trouver; et Casimire de Canilly tient toutes ses promesses.

— Tant d'amour! s'écria le commandeur.

— Tant d'amitié, répliqua Casimire, éteignant ainsi le cri du commandeur sous une distinction glacée. De l'amour! Vous aurais-je abusé par mes paroles, mal comprises, mal interprétées? Avec un ami d'enfance, avec un protégé de mon père, avec un enfant de la famille, je n'ai pas craint d'ouvrir, d'épancher mon cœur, au moment d'une séparation pénible. Ah! monsieur le commandeur, l'amitié n'a donc pas de regrets, d'espérances, que mes regrets, que mes espérances aient été pris pour de l'amour?

— Mais vos larmes, ces larmes que j'ai vues couler?...

— Vous vous êtes trompé, monsieur le commandeur, je ne pleurais pas.

On voit que la leçon de M. de Canilly n'avait pas tardé à porter ses fruits.

Le commandeur était muet, foudroyé. Il balbutia enfin :

— Je rougis de mon erreur ; veuillez me la pardonner, mademoiselle. La première fois que je vous ai parlé d'amour aura été la dernière. C'est cette amitié d'enfance qui m'a trompé, cette douce liaison de tant de jours, de tant d'années, entre votre famille et moi ; ce sont aussi ces regrets si bons, si sincères, donnés par vous à mon départ, et ces larmes que maintenant je n'aurais pas voulu avoir vues, que j'ai cru avoir vues, qui ont causé ma douloureuse surprise. Encore une fois, pardonnez-moi, au nom de cette pure amitié dont vous ne vous défendez point... Oui, cette amitié me suffira... Elle me consolera... elle me soutiendra du moins...

— Oh ! cette amitié vous appartient tout entière, interrompit Casimire au moins aussi émue que le commandeur.

Pauvres jeunes gens qui ne voyaient pas combien ils se trompaient l'un et l'autre, celle-ci en mettant un mot faible sur une passion forte, absolue, celui-ci en croyant que véritablement il s'était mépris.

Ils se trompaient tous deux sans doute, mais Casimire avait moins de sincérité ; au fond, elle voulait se tromper ; elle revenait à froid, elle se ressouvenait d'une leçon de son père, qu'elle récitait encore mal ; elle s'essayait aux dangereuses expériences du sophisme en face d'un homme trop jeune, trop neuf pour n'être pas pris, tandis que lui, ce jeune homme, le loyal commandeur, était vrai, convaincu, et réellement désolé de la rétractation pourtant si tardive, si gauche, si empruntée de mademoiselle de Canilly. N'en avait-elle pas dit et laissé croire vingt fois trop, pour autoriser le doute sur le nom qui convenait à sa tendresse, pour qu'il lui fût permis ensuite de venir donner le change sur cette tendresse, d'abord si franche, si peu retenue ?

Enfin, étourdi d'un coup si inattendu, le jeune commandeur

demanda en tremblant à Casimire si elle l'autorisait à lui écrire pendant son séjour à l'armée.

— Je vous le permets de grand cœur, répondit Casimire; mais je n'ai pas besoin de vous dire que vos lettres, puisqu'elles ne passeront pas par les mains de mon père, devront se borner à me donner des nouvelles de votre santé et à me parler des événements du siége auquel vous allez prendre part. Mes vœux vous accompagneront.

— Vous serez obéie, mademoiselle, murmura le commandeur, qui se retira à pas lents, les yeux dirigés sur les yeux de Casimire.

Casimire, sous l'impression du rôle naïvement faux qu'elle avait joué, resta les yeux tristement fixés sur la portière agitée par la sortie du commandeur.

Comme la nuit venait, Casimire, après quelques larmes données au souvenir de cette scène ou plutôt de ce combat, se souvint du travail que son père lui avait commandé. Ce fut avec un dégoût profond qu'elle se baissa pour prendre la feuille tombée sous la table, où, dans ce moment, elle aurait voulu la laisser, et qu'elle reprit la plume. Les malédictions proférées par le commandeur contre les traîtres retentissaient encore à ses oreilles; peu à peu, cependant, l'esprit, cet esclave de l'habitude, se laissa dompter, caresser, adoucir, et la plume courut sans hésitation jusqu'au bout de sa tâche.

La chaleur de la tête opéra, comme chez tous les écrivains, une réaction au cœur, et Casimire partagea avec moins de force les convictions du commandeur; comme c'était pour lui qu'elle les faisait plier en ce moment, elle le trouva d'abord exalté, enfin dur, enfin injuste. Toute la nuit son cerveau bouillonna. Au jour, quand M. de Canilly se présenta de nouveau au cabinet, le manifeste était écrit dans les deux langues, ainsi qu'il l'avait desiré. L'un et l'autre, le manifeste français et le manifeste espagnol, furent trouvés parfaits.

VII

— C'est bien cela ! s'écria avec enthousiasme M. de Canilly ; je vois à la netteté de vos idées que vous n'avez par été dérangée. Vous avez même agrandi mon inspiration. Maintenant il ne vous reste plus qu'à attendre la récompense de votre dévouement si plein de génie.

— Mon père, lui dit Casimire en se levant pour aller se reposer, il n'y a jamais eu de traître dans notre famille, n'est-ce pas ?

— Quelle idée avez-vous là ? Nous comptons des empereurs et des rois dans notre race, je crois vous l'avoir dit, mais des traîtres, pas encore. D'ailleurs les traîtres sont ceux qui n'ont pas réussi ; ils auraient mérité un autre nom si leurs mesures, mieux prises, les eussent fait triompher. Vous n'êtes plus à douter de cette vérité-là, une des moins contestables parmi celles que je vous ai enseignées.

N'en oubliez aucune, poursuivit le comte en appuyant la main gauche sur l'épaule de sa fille et en posant un doigt de la main droite sur le front rose et soumis de cette élève de sa politique. Je ne vais plus être là pour vous conseiller ; que le souvenir de mes leçons me remplace auprès de vous. Conduisez-vous comme si vous ne deviez plus me revoir. Soyez en garde contre votre esprit, contre votre cœur ; épiez leurs mou-

vements, pour les réprimer. Ne laissez jamais surprendre votre raison, ne vous abondonnez même à ses conseils qu'après l'avoir longtemps retenue entre la crainte et la réflexion. Voyez-vous, vous êtes entourée de piéges, et j'ai trop peu de temps à demeurer avec vous pour ne pas vous rappeler brutalement mes conseils de huit années. Défiez-vous de l'amour, ce poison étendu sur tout ce que touchent les femmes ; méfiez-vous de la pitié, de la reconnaissance, de la bonté, de l'amitié ; ce sont autant de flatteurs qui nous détrônent en nous soulevant doucement dans leurs bras. Le terrain où ils livrent combat aux femmes va de dix-huit à trente ans. Elles y perdent presque toutes la vie, faute de prévoyance et d'armes. Je vous ai armée : défendez-vous. Ces mauvaises années passées, que d'années ne reste-t-il pas à l'ambition, et comme elles sont bien remplies quand on les entame sans les infirmités, les blessures, les regrets, que laissent les passions !

Voyez-vous ! répéta-t-il encore en se concentrant de plus en plus à mesure qu'approchait le moment de quitter sa fille, son élève ; voyez-vous, Casimire, il n'y a que Dieu au ciel, nous au monde. Ce qui est autour de nous doit nous servir comme nous servent diversement les choses physiques mises par la nature à notre portée et à notre usage. Que fait-on des arbres ? On les abat et on fait des ponts. Il y a des êtres qu'il faut abattre, les coucher, puis passer dessus : ils sont nés arbres. Que fait-on des rochers ? On les taille et on s'en fait, pierre à pierre, des forteresses, des palais ; ainsi d'une foule d'hommes qui n'ont chacun que la valeur isolée d'une pierre ; réunissez-les, joignez-les et employez-les à votre sûreté, à votre bien-être ; d'autres sont les sables de la mer : on les jette devant soi pour marcher plus mollement et couvrir ses ennemis de poussière ; d'autres sont les gouttes d'eau d'un fleuve : on les laisse passer en masse sans même leur demander leur nom, pourvu qu'ils nous portent sur l'autre rive ; d'autres sont des oiseaux : ils en ont le plumage et la voix, ou des fleurs, comme

elles vivant peu, mais parfumant l'air : on jouit de leurs chants, on admire leur éclat; mais quand ceux-là meurent, on les renouvelle ; quand celles-ci sont passées, on en envoie chercher d'autres au marché. Quelle incroyable erreur, quelle bizarre fantaisie de se faire l'esclave de l'oiseau, de la fleur, de la pierre et de l'arbre ! Tout est pour nous. Que chacun en dise autant, et que le plus fort l'emporte ! Le plus fort, c'est le plus adroit. Nous serons nous-mêmes, dans peu, un exemple de cette vérité que nous n'avons pas inventée, que nous avons trouvée en venant au monde. Tous nos ennemis seront dispersés et vous vous assiérez sur le velours d'un trône. A quoi devrons-nous cela ? A l'emploi des facultés supérieures dont nous sommes doués et à la direction prudente, attentive, que nous leur avons donnée. Je vous laisse pour adieu, Casimire, termina solennellement le comte, une espérance grande comme notre race.

Cette pompeuse phrase tomba avec un baiser plus mystérieux que tendre, plus politique que paternel, sur le front fasciné de Casimire.

M. de Canilly, ayant aperçu quelques larmes autour des paupières de sa fille, s'écria :

— Ah ! mon Dieu ! vous oubliez déjà mes leçons ? Les reines ne pleurent pas.

Le soir de ce jour, le commandeur quitta Varsovie pour aller combattre les Turcs, et M. de Canilly sortait par une autre porte de la ville pour aller renverser le régent qui occupait le trône de France, en vertu de l'autorité des parlements, c'est-à-dire en vertu de l'autorité la plus légitime.

Le commandeur de Courtenay n'était qu'un obscur militaire, mais M. de Canilly avait la prétention d'être un profond politique.

Dès que l'un et l'autre, le comte et le commandeur, furent partis de Varsovie, le marquis de Courtenay, resté seul, poussa un profond soupir de contentement, releva la tête, et s'écria dans une joyeuse expansion :

— Enfin ! je puis maintenant en toute liberté tenter mes projets de séduction sur la charmante Casimire. A l'œuvre ! à l'œuvre donc !

VIII

Le départ du comte de Canilly coïncidait avec un événement notable dans la vie du marquis de Courtenay. Ayant atteint sa majorité, il rentra dans la jouissance de ses biens, dont les revenus étaient au moins aussi grands que son désir d'en disposer. Maître de sa fortune, débarrassé de la demi-tutelle du comte de Canilly, de la présence de son frère le commandeur, dont la gravité le retenait malgré lui dans certaines limites, il ne vit plus d'obstacle à son goût pour la dépense. Il acheta le plus bel hôtel de Varsovie, l'agrandit de plusieurs bâtiments et de plusieurs jardins, et le monta sur un pied tout à fait royal. On lui envoya de Paris les tapisseries, les meubles et la vaisselle à la mode.

Par le faste, la variété, le nombre de ses équipages, le marquis jeta dans l'admiration les plus élégants seigneurs. Certes, Henri III lui-même, pendant son séjour de roi à Varsovie, n'avait jamais déployé un luxe si effronté. C'est que Henri III

n'avait jamais été aussi riche que le marquis de Courtenay, dont l'ambition, ambition qui ressemblait déjà un peu à de la folie, consistait à rappeler, sans désavantage, la magnificence de Louis XIV. Pas moins. Ce modèle désespérant fut le sien. Le marquis se composa une cour; sauf le titre de roi, il prit toutes les manières et toutes les allures d'un roi. Il eut des pages, des lecteurs, des musiciens, des poëtes. Les campagnes du marquis de Courtenay ne pouvant être encore reproduites comme celles de Louis XIV, des peintres retracèrent sur les murs les sujets mythologiques les plus gracieux. S'il ne conquit pas de royaumes, il songea du moins à s'immortaliser par des fêtes dignes de rivaliser avec celles du monarque fastueux de Versailles.

Une femme étant le meilleur guide à prendre pour décorer une maison, le marquis de Courtenay ne voulut rien faire sans consulter Casimire. Son goût fut sa loi. Elle choisit les étoffes, adopta les couleurs, commanda en souveraine sur toutes choses. Des poignées d'or passaient par ses mains et se convertissaient en pendules, en tapis, en ameublements exquis.

Au fond du cœur, Casimire n'était pas fâchée de donner un aliment à la langueur de ses pensées, toutes tournées vers celui qui n'était plus là. Nouvelle Pénélope, cette occupation frivole, imposée à son esprit par le marquis de Courtenay, était la broderie de ses veilles. Seulement son œuvre n'était pas détruite le jour. Elle devait lui faire, au contraire, le plus grand honneur dans l'opinion des dames polonaises, impatientes de voir arriver le moment où elles applaudiraient au goût et à l'adresse d'une Parisienne. C'est dans la plus profonde impénétrabilité qu'elle conduisit les travaux dont l'avait chargée le marquis, adroit à profiter de l'isolement où il l'avait mise pour l'entretenir des journées entières de ses propos adorables, superfins et musqués. Il débitait en une matinée plus de galanteries que n'en disait en un an son frère le commandeur. C'est seulement lorsqu'il n'était pas auprès d'elle, hanneton

sans cesse bourdonnant, que Casimire pensait, le front dans ses deux mains, à son père, en route vers la France, à son grave ami, à son affectueux conseiller, qu'elle voyait toujours debout, devant elle, comme au moment de leur adieu, les yeux humides de larmes, le visage pâle et la main appuyée sur le pommeau de son épée. Elle collait alors son visage mélancolique aux carreaux de la croisée, et son regard se prolongeait sur le sol de neige qu'il foulait si loin d'elle. Où était-il? Que faisait-il en ce moment? Pensait-il à elle comme elle pensait à lui? Quand reviendrait-il? Pourquoi le corps ne peut-il s'attacher au corps, pourquoi l'ombre ne peut-elle suivre l'ombre, comme l'âme, pensait-elle, s'attache à l'âme, malgré les distances? Sa rêverie était tout à coup brisée par un bruit du dedans. Le marteau du tapissier tombait par terre; on accordait un clavecin; le marquis revenait en fredonnant quelque air de sa façon. Casimire rentrait bien vite ses soupirs et ses tristes réflexions, et reprenait sa tâche interrompue.

Le marquis de Courtenay avait alors vingt ans, et il ne paraissait avoir aucun âge, tant il était frêle de corps, délicat de figure : il tenait de l'enfant et du vieillard. Son front étroit, ses joues amincies, son menton pointu lui donnaient l'aspect un peu oiseau, signe notable de frivolité, de bizarrerie, de faible intelligence. La distinction, une certaine vivacité, un cliquetis brillant dans le regard, le vernis même de la jeunesse ne sauvaient pas la pauvreté de ce visage, spirituel comme un bon mot, mais maigre aussi comme la plupart des bons mots. Toute l'exquise élégance de ses habits de soie, toute la finesse et la blancheur du linge étaient impuissantes à dissimuler la maigreur du marquis. Son corps était une ligne droite, une règle parfaitement habillée. Il n'avait ni épaules ni hanches, et, quoi qu'il fît, ses jambes rappelaient celles du cerf.

Son pied pourtant était joli, bien dessiné, et, chose rare chez un homme de son organisation, sa main n'était pas sans grâce. Il n'est pas de soins, il est vrai, qu'il n'apportât à faire valoir

ces deux extrémités de sa chétive personne. Du reste, il luttait souvent avec succès contre l'ingratitude de sa nature; il se coiffait avec goût, s'habillait avec un art infini; il travaillait ses ongles et sa peau comme une coquette sur le retour. Comme chez tous les hommes sans barbe, il y avait aussi de la vieille femme en lui. Il était causeur. médisant, indiscret, plus fin qu'habile, magnifique sans générosité. Il avait des envies plutôt que des goûts, et des besoins qu'il prenait pour des passions. Si l'on insiste sur quelques avantages et les nombreuses imperfections de son physique et de son caractère, c'est qu'il était la millième preuve d'un fait qui n'a jamais été dit, malgré sa triste évidence.

Ce fait est celui-ci : c'est que, dans chaque famille noble un peu ancienne, et cette règle n'a pas d'exception, il se trouve, par suite d'épuisement des races un fou, ou un imbécile, ou un idiot, presque toujours un bossu. Tout sang qui ne se croise pas se vicie : voilà pourquoi les mulâtresses sont si belles, et les femmes issues de vieilles races, souvent si imparfaites par quelque côté. Victime de cet affaiblissement physique et moral, le marquis de Courtenay était placé aux limites de la difformité et de la folie, sans qu'on pût dire, à ce moment de sa vie, qu'il fût fou ou difforme.

— Ma toute reine, disait-il un jour à Casimire, nous ferons à nous deux un chef-d'œuvre. Nous rajeunirons Versailles; nous réformerons, nous corrigerons Versailles. Ah! si j'étais né Louis XIV!

— Mais tu serais mort maintenant, répondit Marine présente à cet entretion.

— Tu as raison; en effet, Marine, il vaut mieux que je sois tel que je suis. Admirez-vous beaucoup Louis XIV? demanda-t-il ensuite à Casimire, avec un accent qui pouvait bien donner cette signification à ses paroles: C'est que je me pique beaucoup de ressembler à Louis XIV. Et il se reprit aussitôt pour ajouter : A quelle époque de sa vie le trouvez-vous digne de vous?

— En posant sur la table les deux lais de velours dont elle assortissait les nuances, Casimire répondit : Je le trouve digne de lui lorsqu'il aimait mademoiselle de La Vallière.

— Ah ! vraiment, dit le marquis de Courtenay embarrassé de savoir s'il n'y avait aucune allusion directe à sa personne dans cette réponse. Pourriez-vous me dire pour quel motif vous donnez la préférence à cette époque de sa vie ? Serait-ce parce que ce fut pour mademoiselle de La Vallière qu'il entreprit de construire le château de Versailles ?

Le marquis leva ensuite les yeux, et les promena autour de lui comme pour établir une comparaison silencieuse entre son hôtel et la création de Louis XIV. Il allait au-devant de l'allusion, puisque l'allusion ne venait pas assez vite à son gré.

— Non, répliqua Casimire, mais parce qu'il fut grand, généreux, délicat, tant qu'il resta fidèle à mademoiselle de La Vallière, la plus douce et la plus intéressante passion de sa vie.

— Est fidèle qui peut et non qui veut, dit le marquis de Courtenay.

— Vous l'approuvez donc d'avoir oublié cette charmante femme, de l'avoir fait languir et mourir au fond d'un cloître après l'avoir tant aimée ?

— C'est moi, reprit Marine, qui me serais ainsi enfermée dans une cave pour pleurer du matin au soir ce garnement-là ! J'aurais commencé par arracher les yeux à la Montespan afin de me soulager un peu, puis j'aurais dit son fait au monarque.

— Eh ! la tigresse !

— Pas moins, murmura Marine

— Vous n'entendez rien aux passions, vous autres femmes ; vous croyez...

— Et qui donc y entendra quelque chose ? interrompit Marine.

— Le cœur s'agite longtemps avant de se fixer, dit le marquis avec l'intention de demander une excuse pour les légèretés de la jeunesse, les siennes comprises. Ce ne sont pas les pre-

mières amours qui sont les meilleures, ajouta-t-il; elles sont comme les premières dents, il faut qu'elles tombent.

— Voilà une histoire! s'écria Marine; à ce compte on changerait trois fois, quatre fois, tant que les dents tomberaient. Ne l'écoute pas, Casimire; c'est un chat de gouttière, notre marquis, qui voudrait faire venir l'habitude d'aller rôder sur les toits, parce qu'il ne peut pas rester les pattes croisées, assis auprès du feu.

— Du tout! du tout! Si c'est de moi qu'il s'agit, je dis que je cherche et que je trouverai une passion constante. Là dessus il roucoula un couplet de romance dont il avait oublié l'air et les paroles.

— Ah! mon Dieu! fit Marine en poussant un gros soupir.

— Quant à Louis XIV, reprit le marquis, je l'excuse, et j'ai des raisons pour cela; j'excuserais de même mademoiselle de La Vallière si elle avait aimé un autre homme après avoir donné ou cru donner son cœur à Louis XIV.

— Je présume, dit Casimire, que sa mémoire n'a pas besoin de notre indulgence.

— Qui n'a pas besoin d'indulgence? s'écria le marquis. Ecoutez plutôt : mon grand-père, Hector de Courtenay, page de Louis XIV, me racontait un jour, auprès du feu, un trait peu connu de la vie du grand roi. Mademoiselle de La Vallière, puisqu'il s'agit d'elle, était depuis dix ans au couvent, aux Carmélites de la rue Saint-Jacques.

— Dix ans! interrompit Marine. A bout de dix jours seulement j'aurais mangé la sœur tourrière, la mère abbesse, le parloir et les grilles.

— Tais-toi, Marine; monsieur le marquis parle...

— Pourquoi n'ai-je pas été cette La Vallière? moi! Quand je pense qu'il y a des femmes dont on fait tout ce qu'on veut.

— Tu es bien trop grosse pour cela, ma nourrice, dit le marquis à Marine.

— Déjà que madame de Montespan n'était pas grosse, n'est-

ce pas? J'en connais plus d'un qui se croit Louis XIV, et à qui il manque autre chose qu'une couronne pour lui ressembler.

— Continuez, monsieur le marquis, je vous en prie.

— Puisque vous le permettez. Mon grand-père était donc de service, un soir d'été, dans les appartements de Louis XIV. Minuit avait sonné depuis longtemps ; le roi, suivant son habitude, avait caressé ses chiens ; il n'avait plus qu'à se mettre au lit, lorsqu'il fit appeler mon grand-père. « Monsieur de Courtenay, lui dit-il, allez ordonner qu'on fasse avancer sans bruit, jusqu'au perron du château, la voiture d'un de mes gens, la plus simple, revenez ensuite, et disposez-vous à me suivre. »

Mon grand-père obéit.

Tout se passa en silence.

Le roi et mon grand-père, son page, montèrent en voiture, et le cocher, à qui le roi avait parlé tout bas, se mit en devoir de les conduire. C'était par une belle nuit du mois d'août.

On traversa la Seine, on remonta les quais jusqu'au delà du Pont-Neuf; la voiture s'enfonça ensuite dans une infinité de petites rues noires et silencieuses. Au bout d'une demi-heure environ, la voiture s'arrêta à la porte d'un vaste bâtiment sombre dont les ailes prenaient à elles seules une centaine de pas sur la longueur de la rue. Cette rue, mon grand-père ne le sut pas tout de suite, était la rue Saint-Jacques, et cette grande et triste maison, le couvent des Carmélites où, depuis dix ans, mademoiselle de La Vallière s'était volontairement cloîtrée. Depuis dix ans Louis XIV ne l'avait pas vue. Un retour sur le passé, une fantaisie royale, née au milieu d'une nuit d'insomnie, lui avait inspiré le désir (et les désirs du roi ne souffraient pas de retardement) de voir mademoiselle de La Vallière, qu'autrefois il ne pouvait se passer de voir un seul jour.

Casimire poussa un soupir, et, quoique cette histoire ne fût pas racontée avec la délicatesse de ton d'une Lafayette, elle

l'attachait beaucoup. Il s'agissait d'amour et d'absence ; comment n'aurait-elle pas écouté avec intérêt ?

— Ma fille, tu ne travailles pas, lui dit Marine. Ces rideaux ne seront pas posés aujourd'hui si tu apportes tant d'attention à ce conte de fée.

D'une main Casimire fit signe à Marine de se taire ; de l'autre elle engagea le marquis de Courtenay à poursuivre.

— Je disais donc que le roi et mademoiselle de La Vallière ne s'étaient pas vus depuis dix ans. Louis XIV, devant les ordres duquel tout pliait, pénétra dans le couvent des Carmélites comme il serait entré chez lui, et fit aussitôt dire à mademoiselle de La Vallière qu'on l'attendait au jardin.

Mon grand-père avait suivi le roi.

Devant la façade intérieure du couvent s'étendait une double allée de marronniers, dont l'épais feuillage formait une large bordure d'ombre. C'est là que le roi, enveloppé d'un mantelet de satin couleur de muraille et adossé contre un arbre, se plaça pour attendre, après avoir fait signe à son page de s'éloigner.

Le page s'élança dans les allées du jardin, illuminé à cette heure de la nuit, d'un magnifique clair de lune.

— Casimire ! Casimire ! les rideaux ne seront pas posés aujourd'hui, ma mignonne.

— Silence ! Marine, silence !

— Curieux comme un page, mon grand-père eût bien désiré être témoin de cette singulière entrevue du roi et de son ancienne favorite...

— Ne vit-il rien, n'entendit-il rien ? demanda brusquement Casimire.

— Mais il n'osait cependant s'approcher des marronniers sous lesquels il présumait qu'étaient le roi et mademoiselle de La Vallière, poursuivit le marquis de Courtenay. Que fit-il ?

— Oui, que fit-il ? dit Casimire.

— Il alla se cacher au fond du jardin derrière un bosquet

de lauriers-roses, et là il tira sa flûte, instrument dont il jouait à merveille, et il exécuta un air langoureux, tendre, et qui sans doute paraissait plus tendre encore dans l'éloignement où se trouvaient le roi et sa charmante compagne.

— Tiens ! voilà que j'écoute, moi aussi, dit Marine. Ils ne seront pas posés d'aujourd'hui ces rideaux.

— Dès que le roi et mademoiselle de La Vallière eurent été frappés de la mélodie nocturne de ces sons, ils sortirent de l'allée de marronniers et entrèrent dans le jardin, comme pour chercher de quel endroit ils partaient à cette heure de la nuit, quand tout dormait. Ils se dirigèrent d'abord vers le point du bosquet où était le page ; mais celui-ci, affaiblissant adroitement les sons, changeant de place avec précaution, trompa leur attention, et, après les avoir jetés dans mille doutes, il les vit venir vers un endroit solitaire du jardin, entièrement éclairé par la lune. Là les attendait le page, qui ne jouait plus de la flûte depuis quelques instants.

— Et il les vit bien ? demanda Casimire.

— Oh ! parfaitement, et comme eux-mêmes ne s'étaient pas encore vus pendant cette nuit, qui les réunissait après dix ans d'absence et pour la dernière fois de leur vie.

— Ils s'assirent près d'une fontaine dont le trophée de marbre se perdait dans du lierre et dont le bassin était presque couvert sous des touffes de gazon. On n'a soin de rien dans les couvents, excepté des légumes et des fruits, de ce qui se mange. Mais l'architecture...

— Qu'est-ce que ça nous fait que ton architecture, marquis, dit Marine. Tu en parleras une autre fois ; c'est de la bagatelle. Voyons vite ce que se dirent le tourtereau et la colombe ; je grille. Dame ! ils en avaient à se dire depuis dix ans !

— Il faut bien que je parle de cette fontaine, dit le marquis de Courtenay, puisque mon grand-père se cacha derrière. A travers le feuillage, il vit que le roi tenait dans sa main la main de mademoiselle de La Vallière, dont le visage exposé

aux rayons de la lune était de la blancheur de celui d'un fantôme.

— Pauvre femme ! murmura Casimire ; elle souffrait tant, elle avait tant souffert !

— Le roi, reprit le marquis, regardait avec une pitié touchante mademoiselle de La Vallière ; celle-ci examinait le roi avec une candeur angélique. Le page respirait à peine, de peur de faire le moindre bruit ; aussi entendait-il toutes leurs paroles, quoiqu'elles fussent prononcées à voix basse et comme on en laisse échapper pendant le sommeil.

Le roi disait :

— Oui, je vous trouve un peu changée, puisque vous tenez si fort à ce que je vous le dise. Vous aviez les cheveux plus longs, sinon plus beaux, il me semble ; c'est qu'on vous les aura coupés en entrant dans cette maison.

— On ne me les a pas coupés, disait d'une voix triste mademoiselle de La Vallière ; je ne les ai jamais eu plus longs.

— En vérité ! ajouta le roi, la main posée sur la tête de la Carmélite ; j'aurais juré que vous les aviez plus longs que madame de... Le roi s'arrêta.

Il y eut un silence de quelques minutes pendant lesquelles le page n'entendit que l'eau de la fontaine tombant goutte à goutte dans la conque du bassin.

— N'est-il pas vrai aussi, reprit enfin mademoiselle de La Vallière, que je parle avec moins de facilité qu'autrefois ?

— Pourquoi cela ? Je ne m'aperçois pas...

— Vous ne voulez pas voir que j'ai perdu les dents de face.

— Vous les aviez trop belles pour cela, dit le roi ; oh ! non...

— Je ne les eus jamais belles, reprit la Carmélite. Aux soins que je prenais de les cacher, au supplice que je m'imposais pour ne pas les montrer en riant, la cour ne se doutait pas que je les eusse... gâtées...

— Je ne m'en étais jamais aperçu, dit le roi avec l'accent d'une parfaite sincérité.

— Vous n'en douterez pas, maintenant, dit la Carmélite qui se mit à rire.

Cet éclat de rire fit mal ; on sentait, au froid glacial de la confidence, que le roi n'avait presque plus besoin d'indications pour être de l'avis de mademoiselle de La Vallière sur la différence apportée par le temps aux charmes qu'il avait tant aimés et fait vanter par ses poëtes, ou plutôt qu'il n'avait vus qu'avec les yeux de son imagination.

— A ma pâleur près, continua la nonne, je vous apparais aujourd'hui comme j'étais il y a dix ans. Il n'y a que nos cœurs de changés, peut-être, ajouta-t-elle d'une voix étouffée.

— Nos cœurs changés ! s'écria la roi avec une chaleur trop exagérée pour être vraie, mais qui n'empêcha pas la repentie de dire à son tour :

— Je me souviens que vous aimiez en moi jusqu'aux nombreuses taches de petite vérole semées sur mon visage.

— Vous, creusée de la petite vérole !

— Je n'aurais pas plus pu vous le cacher que d'autres défauts sur lesquels vous aviez l'indulgence de fermer les yeux. Ces taches y sont encore ; du reste, voyez-les !

— J'ai aimé tout cela, semblait dire le roi par son silence. Cependant, reprenait-il avec la contrainte d'un amant descendu des hauteurs brûlantes de l'amour dans les plaines glacées de la politesse, cependant vous étiez la plus belle de ma cour, la plus gracieuse, oui, la plus gracieuse.

Pour toute réponse à cette dernière flatterie, la Carmélite se leva, prit le roi par le bras et lui fit faire quelques pas avec elle devant le bassin.

— N'est-ce pas que je ne boite pas davantage ? dit-elle, en s'asseyant, au roi qui resta debout devant elle, et muet de voir à quoi se réduisait l'idole de ses anciens jours.

— Non, vous ne boitez pas davantage, répéta machinalement le roi, à qui le cœur manqua pour dire : Vous n'avez jamais boité.

Après ces révélations, il ne restait plus qu'un désir au roi : c'était probablement celui de quitter au plus vite le couvent des Carmélites. Son fatal orgueil lui souffla une question dont un homme plus adroit se fût gardé d'être l'écho. Et moi, me trouvez-vous changé ? demanda-t-il à mademoiselle de La Vallière, avec l'assurance d'un homme qu'on comparait tous les jours au soleil.

Mademoiselle de La Vallière gardait le silence, et ce silence ne plut pas au roi.

— Mais enfin !... répéta le roi.

— Vous avez pris de l'embonpoint, bégaya-t-elle, beaucoup d'embonpoint.

Un outrage public n'eût pas plus profondément blessé le roi. De l'embonpoint ! Il était devenu gras, lui qui voulait passer pour la plus jolie taille de sa cour. Avec le calme de ceux qui n'ont plus rien à attendre de l'opinion du monde sur la terre, mademoiselle de La Vallière ajouta :

— Et je vous trouve le teint fort échauffé ; vous avez rougi.

Rouge et gras ! Le roi dut se maudire au fond de l'âme de la fantaisie d'être venu chercher de si mortifiantes vérités au fond du couvent des Carmélites.

Après quelques autres propos décousus, le roi, troublé par la contrariété de ces révélations, le roi, qui ne comprenait pas comment il avait pu aimer jusqu'à l'adoration mademoiselle de La Vallière, prit congé d'elle avec plus de respect que d'affection ; et s'il y avait du regret dans sa voix, c'était plutôt le regret d'être venu que celui de s'en aller.

Telle est l'histoire racontée par mon grand-père, acheva de dire le marquis de Courtenay, de mon grand-père qui ne manquait pas d'ajouter en terminant son récit :

— Ceci prouve, mon enfant, qu'on ne se voit jamais tel qu'on s'était vu, et que ce qu'on a de mieux à faire, quand on a été amants, c'est de ne plus se revoir.

— Ton histoire ne me déplaît pas trop, dit Marine en repre-

nant son travail, mais tu aurais mieux fait de la garder dans ta poche, puisqu'elle a bouleversé le visage de ma Casimire. Viens ici, grande enfant. Qu'est-ce que cela te fait, à toi, cette histoire-là, pour t'émouvoir ainsi? Tu n'aimeras jamais un Louis XIV, s'il plaît à Dieu.

— On ne sait pas, dit le marquis, on ne sait pas.

— On le sait fort bien, répliqua Marine. En tout cas, notre Casimire ne serait pas pour son nez. Quoi qu'il en soit, mes rideaux ne seront pas prêts aujourd'hui. . . . . .

. . . . . .

Enfin, tapissé, meublé, orné, doré du haut en bas, l'hôtel du marquis de Courtenay, après deux mois de réparations et d'embellissements, n'attendit plus que des yeux pour l'admirer.

Et quand le temple fut prêt pour recevoir le dieu, quand le nouveau Versailles parut digne de loger l'autre Louis XIV, le marquis de Courtenay voulut célébrer son installation par une fête digne de perpétuer le souvenir d'un si bel événement.

Cette fête devait exercer une grande séduction sur l'esprit de mademoiselle de Canilly, pensait le marquis de Courtenay, qui, pour y briller d'un éclat fabuleux, s'était procuré l'habit porté par Louis XIV le jour où il reçut les ambassadeurs de la sérénissime république de Venise.

IX

La noblesse polonaise fut prévenue que le marquis de Courtenay donnerait un bal historique où l'on ne serait reçu que sous le costume d'un personnage célèbre à quelque titre dans l'histoire. C'était là une immense préoccupation jetée en appât à l'oisiveté polonaise, la plus parfaite de l'univers quand elle n'est pas interrompue par la guerre. Pour la première fois, peut-être, les jeunes seigneurs de Varsovie ouvrirent les annales des peuples, et cela pour y découvrir, non des exemples à suivre, de fortes leçons à méditer, mais des formes d'habits et des cottes de maille à imiter artistement. Un mois entier on n'entendit que le cri du velours ou du brocard fendu par les ciseaux. Pendant ce temps la Russie, ouvrière matineuse, s'agrandissait dans tous les sens, grâce à l'activité, à la sagesse, au génie du czar Pierre Ier.

Ce fut une soirée dont le souvenir restera longtemps, celle où les portes de l'hôtel du marquis de Courtenay s'ouvrirent à cette élégante société polonaise, fière et bizarre dans ses fourrures, sous ses colbacs, orientale, scythe et quelque peu française, et qu'on vit monter par des escaliers de marbre, sous des arceaux de feuilles et de fleurs, à travers des nuages de parfums, ces délicieuses jeunes filles polonaises, pétries avec de la neige, des rayons de la lune et des feuilles de rose. Si

Casimire ne les surpassait pas en beauté, elle se distinguait d'elles par un caractère de physionomie plus accentué, plus expressif; elle devenait Espagnole au milieu de ces aurores boréales qu'on admire, mais qu'on oublie aussitôt.

Pleine de mépris et de raillerie pour les lourdes habitudes germaniques, la brillante réunion ressuscite la France sous le ciel de la Pologne. Les portes du palais vont se fermer, et l'empereur d'Allemagne lui-même n'en franchirait pas le seuil sans la permission du maître, et cette permission lui serait peut-être refusée; tout au plus l'accorderait-on au souverain, mais non à l'Allemand. Exclusion générale de tout ce qui est allemand, homme blond, cœur de neige; loin, bien loin de la table et de l'intimité, ces ours fauves qui eussent sali les tapis et fait tourner les vins de Bourgogne, qui eussent terni l'éclat des lumières par leur souffle épais.

Nous sommes en France, et même dans le midi de cette contrée. Une température molle emplit le palais; égale partout, elle pénètre, mêlée de parfums, dans les appartements ouverts pour la recevoir. Elle circule entre des myrtes à l'odeur amère et des tiges de jasmin d'Arabie.

La langue des enchantements serait impuissante à rendre la magnificence du coup-d'œil qu'offrirent, quand ils furent pleins, tous les salons de l'hôtel Courtenay, éclairés par mille rameaux d'argent chargés de bougies. A la variété des costumes et des coiffures, on ne savait dire au juste si l'on était à Versailles dans la grande galerie, à Vienne dans le palais des Césars ou à Constantinople dans les salons du harem.

Le marquis de Courtenay, qui ne s'était jamais tant cru Louis XIV, se promenait de pièce en pièce avec la satisfaction majestueuse du grand roi.

Les nobles invités cherchèrent d'abord pourquoi le marquis avait croisé la première lettre de son nom avec une lettre semblable, — deux C, brodés avec de l'or et de la soie, — sur le fond des médaillons placés le long des tentures. Ils appri-

rent que le marquis de Courtenay avait voulu rendre hommage à Casimire de Canilly en associant le chiffre de cette noble demoiselle au sien. Ainsi, Courtenay et Canilly se lisaient, brillaient partout, témoignage d'exquise galanterie dont la réserve française de nos jours se formaliserait à coup sûr.

A deux heures les domestiques vinrent annoncer le souper. Tous les convives passèrent alors dans une vaste salle garnie, le long des murs, des principaux arbustes des pays méridionaux. Les citrons doux, les oranges, les pêches pouvaient se cueillir sur la branche.

Tout rappelle la France : cette longue table, qui revient plusieurs fois sur elle-même ; cette nappe brodée à jour, luxe inouï chez les peuples du Nord ; ces plats, d'une argile transparente, pétrie à Sèvres ; ces siéges légers, épigrammes contre les siéges de chêne fournis par l'Allemagne ; ces flacons, à travers lesquels on voit rougir le vin comme on voit passer un sang pur derrière une belle peau ; ces masses d'argenterie découpée par Martin, le fameux Martin ; ces mets légers d'où s'exhalent tous les parfums des mordantes épices de l'Orient, le safran, le poivre, le piment, la cannelle, stimulants précieux qui volatilisent le sang, le poussent au front et le changent en saillies de feu, en étincelles qui partent du regard, en flammes qui coulent des lèvres. Les vins surtout proclament la domination de la France ; ils nuancent de leurs couleurs chatoyantes les verres de Bohême dans la main des convives, qui ne resteront pas au-dessous de la réputation proverbiale conquise déjà à leur peu de sobriété.

Le marquis avait fait venir de Paris les légumes dont les pays du Nord sont privés, raffinement ruineux imité depuis par plus d'un seigneur polonais qui, semblable au gourmand de la Bible, a vendu son droit d'aînesse et tous ses droits possibles pour décorer sa table de petits pois et de haricots verts.

Le souper se prolonge, c'est-à-dire qu'il doit durer jusqu'au jour.

De la droite à la gauche du marquis de Courtenay, chaque cavalier est le voisin officieux d'une dame. Ces dames sont belles ; leurs joues s'allument ; leurs dents brillent en touchant le cristal plein d'un vin chaud, plein des mille lueurs répandues ; vin et lueurs elles semblent tout boire, et leur imagination se colore de ces feux et de ces clartés, comme font leurs diamants. Les diamants serpentent entre leurs cheveux ; ils entourent leurs bras pour les rendre plus pâles et plus doux ; ils brûlent à leurs oreilles comme des lampes aux deux côtés d'une madone.

Penchées sur leurs beaux cavaliers aux cheveux dorés, au visage long, à la barbe de gazelle, elles les raillent, les désespèrent, les ramènent ; elles les tiennent sous leur domination par leur magnétique regard.

Le marquis de Courtenay est là comme le roi David, auquel il fallait cinq mille femmes pour réchauffer les extrémités. Il ne lui faut pas cinq mille femmes ; mais cette vie et cette société lui sont devenues indispensables, à lui, jeune vieillard, gâté par les fêtes ; il ne vit bien que dans la nuit et à table ; heureux des excès des autres ; de moitié, par la pensée, dans ce qui se dit de spirituel autour de lui. Comme il représente bien la France ! Du reste, le mépris pour les autres nations est si profond que celui des convives qui, dans l'ivresse, s'oublierait au point de ne pas s'exprimer en français, serait sur-le-champ exilé de la table.

Un mets plus précieux encore fut offert par le marquis de Courtenay, supérieur, en cette circonstance, au roi Louis XIV lui-même. Au dessert, des domestiques apportèrent une aiguière pleine de la nouvelle monnaie d'or frappée, pour la première fois, à l'effigie de Louis XV. Montrant aussitôt l'usage qu'il désirait qu'on fît de ce mets, peu habituellement servi sur la table même des riches, le marquis plongea sa main dans l'aiguière et la retira remplie de pièces de vingt-quatre livres et de quarante-huit livres. Il pria avec instance qu'on

l'imitât ; on céda à ses prières. Peu de mains restèrent oisives. Les poches se gorgeaient d'or avec une agilité prodigieuse. En un instant l'aiguière fut vide. Alors le marquis, poussant un ressort placé sous le fond de l'aiguière, souleva une corbeille en filigrane d'argent chargée de pierreries, superbe dédommagement offert aux dames qui n'avaient pas pris part à la curée des pièces d'or. Détachée de son piédestal, la corbeille passa de main en main, et chaque belle convive put contenter son désir et son goût. On manqua naturellement d'expressions pour louer la rare magnificence du marquis de Courtenay, arrivé au comble de l'orgueil. Son regard passait alternativement de la contemplation admirative de sa propre personne à Casimire de Canilly ; il prétendait reporter sur elle toute la gloire de cette royale soirée.

On peut se faire une idée du degré d'ivresse auquel s'élevaient les têtes à cette suprême période du souper par l'excès d'enthousiasme qu'inspira Casimire aux jeunes gens. Se souvenant des habitudes de leurs aïeux de deux siècles, beaucoup plus Scythes qu'eux, ils tirèrent leurs poignards et se sillonnèrent les uns la joue, les autres le front. Le sang courut sur plus d'une main et sur plus d'une poitrine. Casimire ne put empêcher ce sanglant hommage qu'on lui adressait. Ce n'était pas trop que de répandre son sang pour elle sur le tapis d'un bal ; qu'elle jugeât par là ce qu'on ferait pour sa beauté dans le champ-clos d'un tournois, s'il y avait encore eu des tournois. Le marquis de Courtenay ne déchira rien. L'habit de Louis XIV voulait être respecté. Qu'il était grotesquement majestueux sous cet habit dont l'ampleur l'inondait ! On eût dit la principauté de Monaco se promenant dans la vaste monarchie de Louis XIV.

Après le souper, les danses reprirent avec plus de feu et d'abandon.

Ce fut dans un intermède que le marquis, prenant Casimire par la main, la présenta lentement aux groupes d'invités ran-

gés sur une double haie ; Casimire avait été la reine de la fête par l'éclat de sa beauté, le choix de sa radieuse toilette et les soins beaucoup trop marqués dont elle avait été l'objet de la part du marquis. Tant de preuves d'attention l'avaient éblouie. Cette autre existence lui avait rendu toute la frivolité irréfléchie de son âge. Son cœur, que son père lui avait dénoncé comme un ennemi, céda le pas à son esprit, et son esprit ne résista pas au choc répété de tant de flatteries. Elle se souvint bien mieux, pendant le cours de cette nuit, des leçons de grandeur données par son père que des sages conseils du commandeur, qui, en ce moment peut-être, était courbé sur l'affût d'un canon, épiant dans l'ombre, et les pieds dans la boue, les manœuvres de l'ennemi.

Chaque parole de Casimire avait été répétée de bouche en bouche comme celle d'une reine ; chacun de ses pas, lorsqu'elle avait dansé, avait été un sujet d'applaudissement.

Elle fut tout à fait vaincue quand, passant devant mille beaux jeunes gens enthousiastes, mille femmes respectueuses et souriantes, elle reçut leurs saluts et leurs compliments, tous adressés ou à sa grâce, ou à son esprit, ou à sa beauté, ou à sa naissance, ou à elle, ou à sa nation, dont elle était appelée le type et le modèle. Elle avait goûté imprudemment à cette ivresse ; elle la buvait maintenant à longs traits. Des lèvres le poison avait passé dans l'âme. Son apprentissage de reine, couronné de tant de succès, lui apprenait combien elle était propre à le devenir plus réellement un jour. Le marquis l'entretenait tout bas dans les mêmes illusions. Lui et elle, lui disait-il, c'était Louis XIV traversant les galeries de Versailles, mademoiselle de Lavallière sous le bras. Une dernière galanterie mit le comble au délire de Casimire, appelée par le hasard d'un nom polonais ; les jeunes gens lui demandèrent sa ceinture bleue. Ils la taillèrent aussitôt en mille pièces avec la pointe de leurs poignards, et chacun d'eux s'en fit un ruban qu'il noua à la boutonnière. Un ordre nouveau fut improvisé ;

l'ordre de la ceinture bleue s'associa, dans leurs pensées galantes et chevelaresques, à l'ordre du Porte-Glaive. Les jeunes femmes, de leur côté, sollicitèrent de Casimire la couronne de roses qu'elle portait. Elle la leur donna, et les petites roses de sa guirlande devinrent, comme la ceinture bleue, un emblème d'affection créé pour perpétuer le souvenir de cette resplendissante fête.

Afin d'en mieux graver le souvenir dans la mémoire des invités, le marquis, toujours d'après Louis XIV, distribua, vers la fin de la nuit, des médailles portant d'un côté cette inscription : *Installation du marquis de Courtenay dans son palais à Varsovie*, et de l'autre côté, sous une couronne de marquis, son chiffre et celui de mademoiselle de Canilly. On se souviendrait de cette soirée comme d'une victoire remportée sur l'ennemi, comme d'un mariage de souverain.

Il résulta de cette large place faite par le marquis de Courtenay à Casimire dans les surprises de son admirable soirée, de l'accueil qu'elle reçut et auquel il n'était pas du tout étranger, courtois conspirateur entouré de complices, de cette présentation solennelle dont Casimire n'avait pas calculé les suites, qu'on se dit tout bas dans les salons du marquis, et tout haut le lendemain dans les cercles de Varsovie, que M. de Courtenay et mademoiselle de Canilly, pour qui la fête avait été évidemment donnée, étaient destinés l'un à l'autre et qu'on ne pouvait mieux se convenir.

C'est précisément ce qu'avait voulu faire dire le marquis de Courtenay en affichant Casimire à cette soirée avec autant d'éclat que peu de mesure.

La fête finit au jour, c'est-à-dire à midi, si toutefois l'on peut dire qu'une fête polonaise ait jamais fini.

X

Quand Casimire rentra chez elle, Marine courut à sa rencontre en lui disant tout essoufflée : Sais-tu ce qu'il y a, petite? une lettre du commandeur. Tiens !

Quoique Casimire eût affecté de recevoir avec froideur, des mains de sa nourrice, la lettre du commandeur, elle se hâta de l'ouvrir dès qu'elle fut rentrée dans son appartement. Son premier mouvement, après y avoir jeté un coup d'œil, marqua le dépit de la voir si peu chargée d'écriture. Le contenu se bornait à une seule page. Que dire en si peu de lignes? On avait été bien avare de son temps ! Mais, par un retour sur elle-même, elle se souvint des paroles glacées avec lesquelles elle avait accueilli les derniers mots d'adieu du commandeur, et elle le justifia presque au moment même où elle l'accusait.

La lettre du commandeur disait :

« Mademoiselle,

« Les Impériaux sont maîtres de Belgrade, cette place formidable occupée depuis plusieurs années par les Turcs. L'Europe chrétienne et civilisée doit ce prodigieux fait d'armes au prince Eugène, qui a renouvelé, à cette occasion, celui de l'immortel Jean Sobieski. Écrite sous la tente du grand-visir, cette lettre vous parviendra, grâce aux moyens dont j'ai disposé,

vingt-quatre heures avant que la nouvelle qu'elle renferme soit connue à Varsovie. J'ai voulu vous ménager la joie d'annoncer vous-même, la première, cette grande victoire à nos amis. Monsieur le comte, votre pere, y verra toutes les conséquences politiques qu'il est habitué à tirer des événements. Permettez-moi de me croire plus heureux que tout le monde de cette victoire, puisqu'elle m'a donné le droit de vous écrire.

« Je suis, mademoiselle,

« Votre très-humble et très-dévoué serviteur,

« Le commandeur DE COURTENAY. »

Pas un mot affectueux! s'écria Casimire en froissant la lettre du commandeur. Je ne suis rien dans ses souvenirs. Les convenances ont dicté cette lettre; elle est écrite tout simplement à Mlle de Canilly : Casimire est oubliée. Rien pour moi! Pourtant j'ai peine à comprendre cette indifférence après ces signes de douleur au moment de son départ: ses indécisions, sa pâleur, ses regrets, ses larmes. Ah! c'est moi seule que je dois accuser; je lui avais dit de ne m'écrire que sur les événements de la guerre : il m'a obéi. — Pourquoi m'a-t-il obéi? J'aurais voulu qu'il ne parlât que de moi ou de lui dans cette lettre.

Casimire reprit la lettre du commandeur, et quand elle eut relu cette phrase : « Elle vous parviendra, grâce aux moyens dont j'ai disposé, vingt-quatre heures avant que la nouvelle qu'elle renferme soit connue à Varsovie, » elle se dit, en examinant la date : — Huit jours seulement pour venir de Belgrade, quand le courrier ordinaire de l'État en met douze! Quelle effrayante rapidité! Oh! l'envoi de cette lettre, portée de distance en distance par des Tatars, lui a coûté, j'en suis sûre, plus de dix mille livres, lui, si peu riche! Ah! ceci, rien que ceci, trahit tout le bonheur qu'il a eu à m'écrire. Il a donné tout ce qu'il portait d'argent avec lui pour que j'aie la joie d'annoncer cette nouvelle à Varsovie! N'est-ce pas assez s'occuper de moi? Que puis-je vouloir de plus? Et cette victoire, dit-il encore, le fait

plus heureux que tout le monde, parce qu'elle lui donne le droit de m'écrire. Ah! je n'ai pas voulu le comprendre! Ingrate! ingrate! Mais, monsieur de Courtenay, dit-elle, vous ne me parlez pas de vous. Pourquoi ce silence? Où étiez-vous pendant la bataille? Qu'avez-vous fait?

Une ligne était restée cachée dans un pli au bas de la lettre. Casimire, en la déployant dans toute son étendue, lut cette ligne oubliée; elle leva les yeux au Ciel. Cette ligne ne contenait que ces mots :

« *P. S.* J'ai fait mon devoir comme les autres. »

Casimire répéta avec une émotion qui s'éleva jusqu'à la tendresse maternelle : — Il a fait son devoir comme les autres!

Quelle sublime modestie! murmura-t-elle avec onction; il me dit cela comme une chose indifférente, oubliée dans le cours de sa lettre. Oh! oui, il a fait son devoir! Je sais ce qu'un tel mot signifie dans sa bouche. Pourvu, mon Dieu! qu'il n'ait pas été blessé.

Mais s'il était blessé, répéta-t-elle, il me le dirait. Non, il ne me le dirait pas! Mais, s'il était blessé, son écriture serait changée, inégale, altérée, et c'est son écriture ordinaire. Ah! j'aurais été fâchée qu'il s'occupât davantage de moi, puisqu'il me parle si peu de lui. Il est modeste, il est réservé, il m'aime!

La porte de la chambre s'ouvrit, la tête de Marine parut :

— Eh bien! sommes-nous contente, ma fille? Le commandeur se porte-t-il bien?

— Bien, répondit Casimire en ployant tranquillement la lettre et la repoussant dans un tiroir du secrétaire.

— Que te dit-il?

— Peu de choses. Nous en causerons plus tard.

Casimire n'aurait pas dormi davantage, n'eût-elle pas encore été dérangée quelques heures après par Marine.

— Que tiens-tu là? lui dit Casimire, qui semblait dormir le yeux ouverts, tant elle rêvait profondément.

— Une lettre encore; mais quant à celle-là, ma foi! je ne

puis deviner ni qui l'envoie, ni d'où elle vient. On l'a trouvée dans la boîte, et elle est sans timbre.

— Donne, et dis que dans une heure je me lèverai pour dîner. Va, Marine.

— Cela commande comme une princesse, dit Marine. En vérité, je crois que je lui prêterais mes joues si elle voulait me souffleter.

— On vous obéit, mademoiselle; on vous obéit.

Et, tournant la tête à chaque pas pour admirer sa Casimire enfoncée dans la molle épaisseur de son oreiller, Marine quitta la chambre.

— De mon père! dit Casimire après avoir examiné un angle de la lettre où se trouvait probablement un signe particulier convenu entre elle et M. de Canilly.

« Tout marche à souhait, mademoiselle ma fille, et comme au gré de nos désirs. De Varsovie à Paris j'ai voyagé sans accident. Dans les villes que j'ai traversées, j'ai été assez heureux pour ne me heurter à aucun visage de connaissance, choc dangereux, rencontre funeste dans ma position, ne voulant ni voir ni être vu, et ne voulant cependant pas trop me cacher dans les hôtelleries où j'étais forcé de descendre. Une fois à Paris, j'ai couru chez nos amis, qui, prévenus de mon arrivée, m'attendaient la nuit dans une petite maison des faubourgs.

« Ils étaient tous réunis. J'ai reçu leurs compliments sur la supériorité de mes vues et leur approbation entière. De mon côté j'ai été charmé de leur inébranlable résolution. Nous n'avons pas eu la plus légère difficulté à débattre. Notre correspondance avait aplani d'avance tous les obstacles.

« Ceci fait votre éloge, mademoiselle de Canilly, et vous prouve, une fois pour toujours, combien la langue diplomatique est la clef qui ouvre sans bruit les plus difficiles mystères; car cette correspondance, si je l'ai un peu dirigée, j'en conviens, elle vous doit sa forme. Rien donc n'a été changé par nos amis au plan que je vous avais soumis. Dans dix jours,

à compter d'aujourd'hui où je vous écris, c'est-à-dire peu d'heures avant mon départ pour le Béarn, le Régent sera enlevé au sortir de l'Opéra. Le reste se fera avec la même exactitude prévue et arrêtée. Je serai auprès de M. de Marescreux et de ses deux fils lorsque le Régent leur sera livré par l'escorte française chargée de le remettre à l'escorte espagnole. Et c'est alors que je lui dirai : « Quoique monseigneur ne m'ait pas « jugé digne d'être ambassadeur en Espagne, je ne me crois « pas moins obligé, comme roi de Navarre, de lui faire les « honneurs de mes États. » Je l'accompagnerai ensuite jusqu'aux limites de la Navarre avec toutes les marques de dignité dues à un prince du sang. Les souverains peuvent réciproquement s'exiler, se faire égorger si leurs intérêts l'exigent, mais il leur est défendu d'oublier, les uns envers les autres, le respect qu'ils méritent, même sur l'échafaud.

« Quand la fortune qui, jusqu'ici, nous a si généreusement aidés, voudrait nous abandonner, je cherche, mademoiselle de Canilly, comment elle s'y prendrait pour réussir. Nous n'avons mis dans notre conspiration que des gens de qualité, pleins d'estime les uns envers les autres, autant que liés par la haine et le mépris contre leur ennemi commun, le Régent. Serions-nous découverts, supposition impossible; serions-nous pris, crainte hors de toute raison, quel tribunal oserait, je ne dis pas nous condamner, mais nous juger, quand nous avons pour chef le roi d'Espagne, Philippe V, son premier ministre Albéroni, son ambassadeur, le comte de Cellamare, et un fils et une belle-fille de Louis XIV, le duc et la duchesse du Maine? On ne touche pas à un cheveu de ces têtes-là. Ceci soit dit, mademoiselle de Canilly, pour vous rassurer sur certaines terreurs fort mal fondées dont je vous ai vue émue le jour où je vous mis dans la confidence de notre projet. J'espère que votre cœur s'est remis de ces petites frayeurs, indignes de votre naissance et du caractère d'airain que je vous ai donné.

« Soyez toute à l'espérance d'une réussite prochaine, infail-

lible, glorieuse. Si cette lettre s'adresse furtivement à une conjurée, la prochaine parlera à une reine. Celle-ci vous a été jetée par une main mystérieuse, l'autre vous sera portée par un ambassadeur, n'en doutez pas. Votre voyage sera un triomphe jusqu'en Navarre, où je vous attends. Vous serez logée dans e palais d'Henri-le-Grand, dans celui de ce descendant des ducs d'Albret; et soyez persuadée, mademoiselle ma fille, que vous aurez une cour, même avant d'avoir des meubles.

« J'ai pensé qu'il serait convenable de donner à M. de Marescreux, le jour de mon couronnement, le titre de connétable, parce qu'il est très-ambitieux. Cette haute distinction, la plus haute de toutes, m'assurerait deux fins également bonnes : la première de ne plus lui laisser qu'une seule ambition à exercer contre moi, celle de me détrôner; la seconde, d'avoir le droit de le faire décapiter en place publique s'il s'armait jamais pour la soutenir. Nous n'en viendrons pas, je l'espère, à cette dure extrémité.

« Pensez à son fils aîné, mais avec les restrictions que j'ai émises, c'est-à-dire avec la faculté qui vous est laissée de retirer votre promesse si vous ne vous sentez pas l'envie de la remplir. J'insiste un peu plus sur l'opportunité de cette union depuis que j'ai appris à mon arrivée à Paris que M. de Marescreux, aussi Espagnol au moins que Français, jouissait d'une influence extraordinaire en Navarre; nous devons le ménager.

« Il ne faut pas écarter tout de suite ceux qui nous ont aidés à monter sur un trône : c'est d'un mauvais exemple.

« Ne refusez sa main qu'avec la plus grande circonspection. D'ailleurs, qui aimeriez-vous? puisque je suis obligé de descendre à causer de ces misères avec vous, pour complaire à des traditions de faiblesse dont vous êtes, j'en suis sûr, entièrement exempte. Qui aimeriez-vous? serait-ce M. le marquis de Courtenay, dont la fortune, quoique considérable, couvre à peine les ridicules? Je ne vois que lui assez près de vous pour avoir éveillé en votre esprit quelque intérêt d'habitude, que

vous aurez faussement pris pour une passion. Eh bien! jamais je ne croirai que vous, si belle, mademoiselle de Canilly, si intelligente et si riche, puissiez, ayant un pied sur la première marche du trône, prendre pour mari un homme incapable de s'élever à la hauteur de votre caractère, et je dirais de votre génie, si je n'étais votre père.

« Si vous l'aimez, continuez à l'aimer, rien ne s'y oppose, mais ne l'épousez pas.

« Qui vous ferait un reproche d'agir ainsi? Ce n'est pas moi; quant à l'opinion du monde, n'y songez plus; vous allez entrer dans une sphère où les choses, il en est ainsi, changent de signification et de nom. Je ne sais en ce moment si jamais Marguerite de Navarre a été mariée, mais je crois me souvenir qu'elle a beaucoup aimé.

« Je n'ai point de fils; c'est à vous à m'en tenir lieu comme appui, comme conseil, comme ami. Jugez si j'attends beaucoup de vous, mademoiselle de Canilly.

« Toutes les ambitions vont bientôt nous être permises. Un trône touche à tous les trônes. Être roi! oui! c'est beau, c'est enivrant la puissance! Être parmi les hommes un de ces rares élus dont toutes les pensées s'exécutent. Les pensées d'un roi, fantaisies de Dieu! Creuser des bassins dans des plaines stériles et y appeler de loin avec la mer les flottes de toutes les nations, abaisser les montagnes qui gênent le soleil, peindre enfin sur la terre une civilisation nouvelle, comme le ferait un peintre sur la toile. Disposer de la vie des peuples pour faire sa propre vie grande et admirée, et si merveilleusement unique que, lorsque tout a péri, après trois mille ans d'existence, hommes, cultes, lois, on reste seul, debout, au milieu des ruines d'un empire, et posé, le sceptre à la main, sur un cheval de bronze. Ah! oui, cela est beau, cela est digne d'envie, mademoiselle de Canilly. »

Casimire se leva sur son séant, toute frémissante d'enthousiasme, et ses deux mains errèrent sur sa tête comme pour y

retenir sa raison et y chercher les perles d'une couronne.

« Adieu, lut-elle encore, adieu ! Dans une heure j'aurai quitté Paris ; dans une heure je serai en route vers mon nouveau royaume. Je vais, mademoiselle de Canilly, vous annoncer à votre peuple comme le plus humble de vos sujets.

« Votre père, qui se dit pour la dernière fois,

« Comte de CANILLY. »

— Mon Dieu ! s'écria Casimire, dans moins d'un mois il me faudra quitter cette ville où je n'attendrai pas le retour de monsieur le commandeur. Je ne le verrai plus, je ne le verrai plus ! Mon Dieu ! je me sens déjà malheureuse ; serais-je déjà reine ?

— Ma fille, vint dire Marine, voilà trois fois bien comptées que je viens te chercher pour dîner. Nous avons aujourd'hui un gigot braisé, et il faut que cela soit mangé chaud.

— Manger ! murmura dédaigneusement Casimire.

— Mais oui, manger ; est-ce que tu aurais perdu l'appétit en dormant ?

— Dormir ! dit tout bas Casimire, avec la même pitié ironique. Mais descends, je te suis, bonne Marine.

— Je ne dirai pas qu'on me l'a changée en nourrice puisque je l'ai nourrie, murmura de son côté Marine, mais toujours est-il qu'elle m'étonne bien depuis quelques jours.

Le premier mouvement de Casimire, aussitôt après avoir reçu la lettre du commandeur de Courtenay, avait été de transmettre la nouvelle de la prise de Belgrade au gouverneur de Varsovie, pour qu'il la publiât dans toute la ville. Son cœur palpita d'un orgueil bien naturel en pensant qu'on ne manquerait pas de savoir dans le monde qu'elle l'avait connue la première, et qu'on lui devrait le mérite de la première révélation. Elle avait déjà copié rapidement la lettre du commandeur, elle approchait la main du cordon de sonnette pour appeler le domestique chargé de la porter au gouverneur de Varsovie, lorsqu'une

pensée arrêta cette main déjà levée, et lui fit tourner de l'autre main la feuille de papier placée devant elle. — Qu'allais-je faire? Non! il ne convient pas, dit-elle, qu'on sache ici que je suis en correspondance suivie avec M. le commandeur de Courtenay; que la fille du comte de Canilly est à ce point liée avec un jeune homme. Je n'enverrai pas cette lettre à monsieur le gouverneur. On saura sans moi un fait qui ne peut tarder après tout à se répandre. Ainsi, gardons mon secret, se dit-elle encore, en déchirant par petits morceaux la lettre écrite par elle; gardons-le. Je n'ai rien su, je ne sais rien.

Le feu de ses yeux s'éteignit comme un tison dans l'eau : sa bouche, émue d'abord par l'enthousiasme, se ferma, et son visage, si animé un instant auparavant, reprit son calme ordinaire. Qu'elle eût paru belle, ainsi fardée par la contrainte, aux yeux de M. le comte de Canilly, son père!

XI

Le surlendemain, la prise de Belgrade n'était pas encore connue à Varsovie, où l'on attendait les nouvelles du siége avec la plus sérieuse anxiété, ce qui n'empêchait pas Varsovie de se livrer à toutes sortes de plaisirs. Sa fastueuse

aristocratie, qui comptait les jours par les fêtes, s'était rendue en foule ce jour là au théâtre pour assister à la représentation d'une pièce nouvelle. Casimire et le marquis de Courtenay occupaient une loge au fond de la salle, et, à vrai dire, ils étaient les héros de la soirée; car, pour rendre hommage à la nation française et reconnaître une partie des politesses du marquis, les seigneurs polonais avaient, ce soir-là, demandé un spectacle tout français. De toutes les distances de la salle, on leur envoyait en arrivant des saluts gracieux.

La tragédie était jouée, et l'entracte après lequel devait commencer la comédie expirait au bruit des conversations particulières. Le rideau se leva enfin; mais, au lieu d'un acteur, ce fut un officier de la couronne qui, vêtu de son grand uniforme, un papier à la main, parut, salua le noble public et sollicita par son attitude l'attention de l'assemblée. On l'écouta :

Nobles seigneurs, dit-il,

« Belgrade est au pouvoir des chrétiens. »

A ces premiers mots, des cris de bonheur éclatèrent avec une violence volcanique; on eût dit, en effet, que le Vésuve faisait sauter dans les airs sa première lave.

D'un mouvement unanime, tout le monde s'était levé et chaque front s'était découvert.

L'officier de la couronne recommença sa première phrase :

« Belgrade est au pouvoir des chrétiens. »

Les applaudissements recommencèrent avec la même énergie.

Le lecteur officiel poursuivit cependant :

« C'est après un siége des plus pénibles que cette place-forte, si importante à enlever, a été occupée par les troupes de Sa Majesté impériale. Un incident, rare à la guerre, en a compliqué les difficultés : par une circonstance imprévue, l'armée du prince Eugène s'est trouvée à la fois assiégeante et assiégée, attaquant les Turcs renfermés dans leur forteresse,

et attaquée elle-même par une autre armée turque, accourue au secours des assiégés.

Les nobles spectateurs, tous militaires, à peu près sans exception, frémirent d'attention sur la triple ligne des galeries.

« Le prince Eugène, continua le lecteur, a vaincu les en-
« nemis du dehors et les ennemis du dedans par sa tactique
« éprouvée et par le courage infatigable de ses soldats : le
« même siége lui a valu deux victoires.

« Tous les officiers polonais présents au siége de Belgrade
« ont fait leur devoir. Voici les noms de ceux que l'histoire
« doit conserver dans ses pages, à l'honneur de notre patrie. »

A mesure que les noms tombaient un à un de la bouche de l'officier de la couronne, il se produisait dans l'air des acclamations triomphales ; on courait embrasser dans les loges la famille de ceux qui étaient mentionnés avec gloire.

Après cette énumération, si chère au cœur des spectatrices, on pensait que l'officier de la couronne allait se retirer. Il fit un second appel au recueillement de la salle.

« Un incident des plus honorables, des plus glorieux, reprit
« le lecteur, a marqué le cours de ce siége, un des plus mé-
« morables dont la postérité gardera le souvenir. »

Le silence de la salle eut dans ce moment quelque chose de l'épaisseur de la nuit.

« Pour enlever la principale redoute, continua l'officier de
« la couronne, on avait déjà, pendant la nuit, attaché le mi-
« neur aux flancs de la forteresse, malgré la surveillance des
« sentinelles, la largeur des fossés, et de nombreux obstacles
« de résistance ; on s'était ensuite retiré. Le mineur travaillait
« depuis trois jours à se creuser un trou dans la pierre pour
« y établir la mine destinée à faire sauter la redoute et favo-
« riser le passage des troupes impériales, lorsque les Turcs,
« redevenus maîtres des écluses, lâchèrent les eaux dans les
« fossés, qui se trouvèrent pleins en quelques heures. Ainsi le

« mineur, délaissé par les assiégeants, eut à peine le temps « de s'enfermer dans le trou qu'il s'était pratiqué dans le mur « de la forteresse. Caché dans la terre, pressé par l'eau des « fossés, entendant rouler sur sa tête les canons des Turcs, il « n'en continua pas moins à miner jour et nuit, armé unique- « ment de sa lampe. »

Un murmure d'étonnement et d'effroi circula dans la salle.

« Au bout de deux jours, le prince Eugène, ayant repoussé « les Turcs dont il avait subi l'agression, reprit les travaux du « siége de Belgrade. Les eaux furent de nouveau détournées, « et c'est alors qu'on vit sortir des fentes de la forteresse le « mineur forcément abandonné dans son travail; son travail « était fini. L'armée admira tant de fermeté d'âme, tant de « courage. Quelques heures après, le feu fut communiqué à « la mine, qui, en éclatant, entraîna les gros murs de la re- « doute, et, par cette brêche ouverte, l'armée s'introduisit « victorieuse dans la forteresse. La place était prise.

« Ce mineur, acheva le lecteur officiel, ce jeune volontaire « qui, en récompense de ses grands services, n'a voulu ac- « cepter aucun grade, prétendant qu'il avait longtemps à se « signaler par de semblables actions avant d'égaler la renom- « mée de ses aïeux, est un jeune ingénieur français : c'est « M. le commandeur de Courtenay. »

Un cri d'aigle partit du fond de la loge vers laquelle toute la salle avait déjà tourné les yeux.

Une jeune femme, Casimire, pâle, superbe d'abandon, sublime d'oubli, avait poussé ce cri qui avait traversé tous les cœurs. Quand Casimire réfléchit sur cette inconvenance, il n'était plus temps, elle était commise ; mais elle seule pouvait voir du mal dans cet élan qu'on n'avait remarqué que parce qu'il était l'énergique expression de la salle entière ; car, à ce nom du commandeur de Courtenay, à ce nom si connu, si respecté de la jeunesse de Varsovie, trois frénétiques salves d'applaudissements avaient retenti.

Tous les spectateurs étaient donc tournés vers la loge du marquis de Courtenay comme pour lui faire partager l'hommage qu'on adressait à son frère. Casimire tremblait sur ses jambes; elle pâlissait, elle souriait, elle remerciait, elle avait peur de laisser trop voir sa joie, elle ne savait plus qu'en faire; elle ne savait plus où en étaient son corps ni son âme.

Ingénieux, exigeant, comme il l'est toujours dans ses moments d'abandon, le public voulut que ce bonheur, arrivé au marquis de Courtenay dans la personne de son frère, fût pour ainsi dire la cause d'une joie plus grande encore; il voulut qu'il embrassât Casimire de Canilly, destinée, du reste, dans l'esprit de tout le monde, surtout depuis le fameux bal, à devenir la femme du marquis. Casimire baissa la tête lorsque le marquis lui demanda avec respect si elle consentait à se soumettre à cette exigence de l'assemblée.

Le silence de Casimire, si peu maîtresse d'elle en ce moment, fut pris pour un consentement, et le marquis l'embrassa au bruit des applaudissements de toute la salle, qui passa avec une égale facilité de l'enivrement de la gloire à l'enthousiasme de la galanterie.

On comprend que le spectacle finit avec cet épisode plus intéressant, plus vrai qu'aucune pièce du répertoire.

Ce fut une belle soirée dans les souvenirs de Varsovie, ce fut la plus agitée des nuits pour le marquis de Courtenay. En embrassant Casimire il avait senti redoubler son amour pour elle, et, du moment où elle devenait si active et si vraie, cette passion le poussait à savoir si enfin il était aimé.

Tandis que Casimire rentrait chez elle, diversement émue de ces honneurs rendus au commandeur de Courtenay, de cette embrassade publique à laquelle elle s'était vue forcée de se soumettre, et, préoccupée surtout de la joie imprudente dont elle n'avait pu retenir le cri, le marquis, en se retirant, pensait, assis dans le fond de sa voiture, à Casimire, à Casimire seule. Le visage de mademoiselle de Canilly était devant ses

yeux, près de ses lèvres ; il pensait qu'il l'aimait, et, quoique trop confiant en lui-même pour douter de l'amour de mademoiselle de Canilly pour lui, il souffrait comme il n'avait pas encore souffert de sa vie.

Arrivée chez elle, Casimire s'écria, dans la plus profonde agitation : Tant de gloire ! et il n'en dit rien dans sa lettre. Sa lettre n'a plus le même sens pour moi. Je ne puis croire à tant de modestie ; la modestie ne va pas si loin dans le cœur d'un jeune homme à son premier succès. Je me suis trompée, ou plutôt ma première pensée était juste ; j'ai eu tort de rejeter cette impression trop naturelle, trop soudaine, pour n'être pas vraie. Il m'a oubliée pour la gloire, pour la renommée dont il ne connaissait pas encore les charmes. Voilà ce qu'il aime, voilà ce qu'il attendait en courant loin de moi risquer sa vie : un nom retentissant, porté de bouche en bouche, salué en plein théâtre. Il m'a fait seulement la faveur de m'apprendre qu'il n'était pas mort ; il a gardé pour les autres le spectacle de son illustration. J'ai vu ce soir mille femmes aussi heureuses, aussi fières que moi de sa célébrité ; comme si sa gloire, comme si tout ce qui le touche ne m'appartenait pas. Que suis-je de plus qu'elles ? Je ne veux pas de ce partage. Il n'aimera que moi, ou je ne veux plus être aimée. Obscur, on me l'eût laissé tout entier ; illustre, je n'ai qu'une faible part de son attention ; moi qui l'aimais tant quand personne ne le remarquait encore, moi qui l'eusse préféré à de plus nobles que lui. Ah ! pourquoi suis-je privée de cette générosité où je puisais tant de bonheur et de sécurité ?

En roulant dans sa tête ses pensées de jalousie, sentiment dont elle éprouvait pour la première fois les atteintes, Casimire s'assit devant une table et elle écrivit, au bruit de ses émotions, les lignes suivantes :

« Monsieur le commandeur,

« Il est bien heureux pour moi d'apprendre par la voix pu-

« blique, d'avoir su en plein théâtre, la part qui me revient « dans la victoire remportée par les troupes de sa majesté « impériale sur l'armée turque. Si je n'étais pas allée au théâ- « tre ce soir-là, ce soir même (car c'est au sortir du spectacle « où votre nom a été proclamé que j'ai le plaisir de vous « écrire), je ne saurais pas, je n'aurais jamais su peut-être « de quelle manière honorable vous vous êtes conduit au « siége de Belgrade. Votre réserve à mon égard, avec des « apparences modestes, j'en conviens, m'a étonnée, elle m'a « blessée, et ces larmes qui tombent sur mon écriture... »'

Des larmes! s'écria Casimire en froissant le papier sur lequel elle écrivait; des larmes! quand j'ai à me plaindre!

Elle déchira le papier déjà froissé et le jeta dans la cheminée.

D'une main non moins convulsive, elle recommença ainsi :

« Monsieur le commandeur,

« Comme vous n'aimez pas beaucoup, je m'en suis con- « vaincue, à écrire de longues lettres, je vais vous conseiller « un moyen pour abréger encore votre tâche épistolaire. Dis- « pensez-vous totalement de m'écrire, puisque sans vous je « puis apprendre, dans une salle de spectacle, par l'organe « d'un officier de la couronne, les exploits dont vous vous il- « lustrez à l'armée. Cette publicité, glorieuse pour vous et « pour vos amis, ne vous laisse plus rien à faire et vous offre « un moyen sûr de vous délivrer de l'ennui de raconter vous- « même vos prouesses. »

De l'ironie maintenant! dit Casimire en s'interrompant une seconde fois; de l'ironie! il me croira blessée. Pas plus d'ironie que de larmes! La seconde lettre fut déchirée. Une troisième feuille se couvrait déjà de ces mots sous la plume de mademoiselle de Canilly :

« Monsieur le commandeur,

« Je vous remercie d'avoir été si exact à m'écrire, dès l'ins-

« tant où vous avez eu un motif pour le faire, et je vous re-
« mercie, en outre, de m'avoir si obligeamment écoutée en
« occupant plus particulièrement mon attention du résultat si
« grand du siége de Belgrade. Vous avez fait ainsi que je le
« désirais. Continuez, dans vos prochaines lettres, si vous
« m'en destinez encore, à m'entretenir de ces choses sérieu-
« ses, les seules sur lesquelles je veux que vous mettiez en
« frais votre complaisance pour moi... »

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit Casimire dans un triste découragement, me voilà enfin arrivée à la fausseté. Cette troisième lettre alla en morceaux se joindre aux morceaux des autres lettres sur les cendres de la cheminée.

Elle se promena ensuite dans une extrême agitation d'un bout à l'autre du salon, cherchant les moyens de faire savoir au commandeur l'état de son âme, sans s'abaisser, sans monter au ton indigne de la colère, sans descendre à l'ironie, sans se souiller par la fausseté.

Après quelques minutes de course irritante, elle plia en quatre une autre feuille de papier à lettres, qu'elle essaya de glisser dans une enveloppe ; elle l'en retira aussitôt, la déplia, et n'écrivit que ce seul mot dans le carré blanc formé par les plis : *Revenez !*

Cette fois la lettre fut pliée, cachetée et remise avec une précipitation nerveuse à un domestique pour qu'il allât sur-le-champ la jeter dans la boîte du gouverneur, chargé de faire parvenir à l'armée, avec ses dépêches, les lettres des habitants.

— Et maintenant nous verrons, dit-elle, en tombant de lassitude dans un fauteuil, nous verrons si c'est la gloire qu'il aime mieux que moi, ou si c'est moi qu'il préfère à la gloire...

XII

Cette nuit devait être une nuit bien agitée aussi pour le marquis de Courtenay ; elle dévoila à ce corps, chétif et frivole comme celui d'un oiseau, qu'il avait un cœur, du moins une passion dans sa poitrine, encore plus étroite que sa tête ; passion née dans les amusements de la vanité, au bruit des fêtes, légère d'abord comme la flamme d'un caprice, developpée ensuite de jour en jour, et devenue enfin impérieuse, comme toute passion encouragée. L'étincelle s'était grossie en incendie.

Le marquis mit du point d'honneur à ne pas s'opposer à l'opinion du monde, qui, entre une foule de jeunes gens remarquables, le regardait comme l'adorateur préféré de Casimire. Comment repousser une réputation si flatteuse pour sa vanité? On la lui imposa, il la garda par amour-propre. Plus tard il crut la justifier, la mériter par la supériorité de ses qualités personnelles. Malheureusement pour lui, il céda à cette complaisance orgueilleuse, juste à une époque où Casimire n'exigeait pas de difficiles efforts pour exciter l'admiration. Ainsi le marquis de Courtenay fut victime de la comédie à laquelle il s'était prêté, et, semblable à ces acteurs surpris, emportés par leur rôle, il finit par mettre du sien, par aimer véritablement d'amour.

La soirée, dont nous avons dit les détails, acheva de perdre sa raison, en lui apprenant combien on le supposait avancé dans l'affection de Casimire, puisqu'on n'avait pas craint de les forcer l'un et l'autre à une espèce d'engagement, de fiançailles publiques. Il se demandait, en se rendant à son hôtel, si mademoiselle de Canilly avait remarqué cet amour et ce qu'il pouvait en espérer. Des doutes lui venaient, à présent qu'il avait besoin d'une certitude : celle dont il avait cru s'amuser comme d'une enfant, comme un tuteur de sa pupille, se parer aux jours de fête, était devenue tout à coup une jeune fille admirablement belle, riche de ses propres sentiments, maîtresse d'elle-même, et quand, par déférence envers le monde, elle avait prêté ses joues sans taches aux lèvres du marquis, celui-ci n'avait pas interprété tout à fait à son avantage le silence, la froideur, la docilité même dont il avait été frappé, malgré son étourderie ordinaire.

Le marquis rentrait chez lui avec la blessure faite à son cœur et à sa raison ; car, chez les êtres faibles, la distance est courte entre la raison et le cœur. L'amour, le doute, la crainte l'accablaient de questions. Il se livrait en lui d'épouvantables tempêtes, d'autant plus vives qu'elles agissaient dans un espace resserré. Les tempêtes sur les lacs sont les plus terribles.

Lorsque sa voiture se fut arrêtée devant son palais et que le domestique eut ouvert la portière.

— Non! je ne descends pas, lui dit le marquis de Courtenay; qu'on me conduise sur-le-champ chez M. de Canilly. Allez vite!

— La portière fut aussitôt refermée, et la voiture, à l'étonnement des valets déjà accourus pour éclairer le passage du marquis sous la voûte, tourna et s'éloigna avec vitesse.

Elle arriva bientôt devant l'hôtel de M. de Canilly, dont les portes venaient à peine de se fermer sur la voiture qui avait ramené Casimire.

Comme tout le monde était encore éveillé dans l'hôtel, le

marquis s'introduisit sans trop d'obstacle jusqu'au salon où on lui dit que venait d'entrer mademoiselle de Canilly ; celle-ci, pourtant, parut fort étonnée de cette visite à une heure si avancée de la nuit, et à peine remise du trouble qu'elle avait ressenti au spectacle.

Le marquis avait repris son air léger.

— Savez-vous ce qui m'amène chez vous?

— Non, monsieur le marquis.

— Un secret.

— Je présume qu'il est peu grave, répondit Casimire, car vous auriez eu le temps de me le confier au spectacle.

— Il est très-grave, au contraire, mademoiselle, répliqua le marquis qui jeta les yeux vers la porte pour s'assurer qu'elle était fermée.

— S'il est grave, il n'est pas triste en tout cas. Vous me semblez d'une excessive gaîté.

— Écoutez-moi.

— Volontiers.

— Je suis très-riche, vous le savez.

— Oui, monsieur le marquis.

— Je veux partager ma fortune avec une femme que j'aime.

— C'est fort généreux, c'est de l'argent bien placé, si celle que vous aimez n'est pas riche, répliqua Casimire.

— *Si celle que vous aimez n'est pas riche*, arrêta la volubilité fébrile du marquis.

Il comprit qu'il parlait à une jeune fille dont il n'éblouirait pas l'imagination avec des paillettes d'or, puisqu'elle était au moins aussi riche que lui.

— Ah! il ne s'agit pas de générosité, se reprit-il un peu troublé, mais il s'agit de bonheur pour moi. Je veux me marier.

— En quoi mes conseils pourront-ils vous être utiles, monsieur le marquis, dans une telle affaire?

— Ce n'est pas seulement de vos conseils que j'ai besoin, mais de votre consentement.

— De mon consentement ?

— C'est à vous que je prétends offrir mon nom et ma main.

Après avoir ouvert ses yeux avec un grand étonnement, Casimire abaissa, avec autant de reflexion au moins que de modestie, ses longues paupières.

— Si vous n'avez aucun motif d'éloigner mes vœux, reprit le marquis, consentez, je vous prie, à m'écouter quelques instants. Je vous ai paru dissipé, frivole, mon Dieu ! j'en conviens ; je crois que je le serai toute ma vie ; mais si vous m'acceptez ainsi, pourquoi me reprocherais-je cela comme un crime ? Si je voulais devenir grave, je ne parviendrais qu'à paraître ridicule, et je ne passe que pour léger. Quelques femmes, beaucoup même, me pardonneraient ces défauts de caractère, si je les demandais en mariage, mais aucune d'elles n'a le droit d'être aussi exigeante que vous, et voilà pourquoi je dois être sincère avec vous, Casimire. Comment essaierais-je, d'ailleurs, de ne pas l'être ? Nous vivons ensemble depuis plusieurs années. Vous me connaissez comme une sœur connaît son frère. Quand je vous promettrais de me réformer, de lire du matin au soir, d'exercer ma pensée sur des sujets graves, de devenir un de ces hommes politiques en si haute estime dans l'opinion de monsieur votre père, vous ne me croiriez pas.

Si vous pouvez aimer un homme qui raffole de chevaux, des chiens, des fêtes, du bruit, de la chasse, qui abhorre le travail et la pensée autant que la maladie et la mort, qui ne se connaît qu'en habits nouveaux, en équipages nouveaux, en ameublements nouveaux, qui n'est rien qu'un gentilhomme fort inutile, né pour le plaisir, mais pourtant assez facile à vivre ; enfin, sans tant en dire, si vous pouvez m'aimer, ou m'aimer assez pour m'épouser, ajouta le marquis, répondez-moi, car je suis venu ici inquiet, triste, défiant, et résolu cependant. Je vous aime; vous plaît-il d'être marquise de Courtenay, et quand vous convient-il de l'être ? dans un mois, dans un an, jamais ? Oh ! ne dites pas jamais ! dit le pauvre et suffi-

sant marquis, ayant gardé tout son sérienx, amassé tout ce qu'il y avait de vrai dans son affection pour la dernière phrase de sa confidence décousue, qu'il ferma ainsi par un cri.

Depuis le premier mot un peu clair du marquis jusqu'au moment où elle lui répondit, Casimire remua plus d'une pierre dans ce vaste bâtiment de doctrines bâti dans sa tête par son père.

— Quoique je trouve un peu bizarre l'heure de votre confidence et fort imprévu le motif qui l'a amenée, répondit Casimire, je ne suis pas aussi décourageante que vous avez paru le craindre. Si je ne dois compte de mes sentiments à personne, je me dois les conseils de mon père aavnt même de chercher à savoir si j'éprouve des sentiments d'affection pour quelqu'un. Mon père est mon guide, vous le savez. Mon père...

— Oh ! interrompit le marquis, il est bien entendu que je ne veux rien faire sans l'agrément de monsieur le comte, sur la bienveillance duquel vous ne voudriez pas peut-être m'empêcher de compter. Je lui écrirai, j'attendrai son retour, j'apporterai tous les ménagements, j'userai de toutes les convenances voulues, pourvu que vous me laissiez entrevoir l'espérance de ne pas contrarier ses vues, si elles sont d'accord avec les miennes.

Maîtresse d'elle-même, Casimire pensa que rien n'effacerait mieux l'impression qu'elle avait pu produire par sa joie immodérée, ses cris soudains, son enthousiasme, il y avait quelques heures, en entendant proclamer au théâtre le nom du commandeur de Courtenay, comme de persuader adroitement à la société polonaise qu'elle n'était pas entièrement insensible aux douces sollicitations du marquis de Courtenay. Cette facile condescendance envers la passion d'un extravagant, dont il ne resterait rien au bout de quelques jours, lui sembla un prétexte tout simple et tout naturel pour dérouter ceux qui auraient conclu, de la scène donnée en plein public, qu'elle aimait le commandeur et non le marquis son frère. Ce moyen

rentrait dans la catégorie de ceux dont son père lui avait vanté l'excellence, l'infaillibilité. Oh! si Casimire avait deviné la portée de l'arme qu'elle allait manier si témérairement, et dans quel cœur irait pénétrer la balle empoisonnée qu'elle roulait avec tant de légèreté entre ses doigts!

— Vous n'exigez pas de moi, monsieur le marquis, reprit-elle enfin en souriant, que je réponde autrement que par le silence à tout ce qu'il vous plaira de me dire après ce que je vous ai déjà dit.

— Oh! je vous comprends et je vous remercie, s'écria le marquis de Courtenay. Il n'y a plus, entre nous, comme arbitre de nos destinées, que M. le comte de Canilly, et je m'en flatte, continua le marquis dont la voix s'éclaircit comme celle de l'oiseau au retour du beau temps, il ne me sera pas trop défavorable. Il connaît ma famille, ma noblesse; il sait tout ce que mes revenus m'assurent de crédit dans le monde et à la cour; je puis donc espérer. Malheureusement, de la gamme de la joie le marquis passa vite à celle de la fatuité; il fallait s'y attendre. Je parlerai avec franchise, reprit-il; je m'attendais au bonheur de ne pas me voir entièrement repoussé par vous.

Si le marquis avait pu soulever le masque que Casimire venait de mettre sur son visage depuis sa résolution de feindre, comme il eût vite retiré ces dernières paroles!

— Sans ingratitude pouviez-vous oublier, reprit-il, tout ce que je viens de faire pour mériter votre attention?

— Et quoi? demanda Casimire.

— Cette fête...

— En vérité elle était d'un goût...

— Elle était pour vous, uniquement pour vous.

— Pour moi?

— Sans doute.

— Vous auriez dû, alors, m'en avertir.

— Et pourquoi?

La pensée de Casimire fut : Parce que je n'y serais pas allée; mais elle répondit :

— Parce que je vous en aurais déjà remercié.

— Mais songez, ajouta le marquis, que nous en aurons tous les hivers de semblables, quand nous serons mariés; de plus belles encore, car vous les ordonnerez seule en souveraine. Je veux avoir dans mon palais un théâtre où nous jouerons la comédie, l'opéra, le ballet. Quelle heureuse vie! Louis XIV a vécu ainsi quarante ans, les plus belles années de sa vie. Tout a été perdu pour lui, bonheur, joies, amours, dès qu'il a voulu faire la guerre. Moi je ne ferai pas la guerre.....

— Et à qui la déclarerait votre majesté?

— Je ne la ferais pas, bien entendu, si je pouvais la faire, répondit le marquis. Mais je suis un peu souverain ici. Est-ce que cet éclat ne vous a pas séduite? Il vous appartiendra tout entier dans peu. Vous n'aurez pas de rivale en palais, en chevaux, en domestiques. N'est-ce pas là le bonheur?

— Monsieur le marquis, interrompit Casimire, à deux heures après minuit, les gens qui rêvent dorment.

— Oh! je ne dors pas, je ne rêve pas, s'écria le marquis.

— Ce n'est pas cela que j'ai voulu dire, reprit Casimire, qui avait très-exactement dit ce qu'elle avait pensé. J'ai voulu dire qu'à deux heures après minuit...

— Je comprends... à deux heures après minuit, s'écria le marquis, il est temps d'aller dormir, je me retire. C'est que tout m'effraie, ajouta-t-il en prenant son chapeau, un mot, un signe, un rien. Je suis comme quand on aime, n'est-ce pas?

— Je n'en sais rien, dit Casimire.

— Méchante! mais vous avez raison de feindre. Nous autres, jeunes gentilshommes, nous sommes trop portés à croire qu'on nous adore. Un peu de sévérité nous est due. Pas trop! n'est-ce pas, ma charmante Casimire, pas trop?

— Bonsoir! monsieur le marquis.

— Bonne nuit, mon espérance!

La porte du salon n'était pas encore retombée sur son autre moitié que Casimire murmura :

— Le fat!

— Allons, dit le marquis en roulant dans les rues désertes de Varsovie, j'étais un grand fou de douter un instant de mon succès auprès de Casimire. Où diable avais-je pris ces doutes, ces scrupules, ces craintes? J'avais trop mauvaise opinion de moi-même; on ne se démolit pas ainsi. Après avoir semé il n'est pas si extraordinaire de recueillir. Devant les pas de Casimire j'ai semé la galanterie, le plaisir, les fêtes, le bonheur; je moissonne l'affection, la tendresse, l'amour. C'est qu'elle est vraiment belle mademoiselle de Canilly, vraiment très-belle! Comment se fait-il, pourtant, qu'elle n'ait pas aimé jusqu'ici? Mais qui me dit, après tout, qu'elle n'a pas aimé? Mais qui, encore? Moi! pardieu!

XIII

La morale de Casimire, en se développant, tendait constamment on a pu le voir, à se placer, dans cet état de lutte, entre son cœur et les doctrines de son père : elle allait au bien lorsqu'elle écoutait son cœur ; elle tombait dans le faux quand elle

se conduisait à la clarté de ces doctrines. Plus elle avançait en âge, et plus cette collision intérieure occupait de l'espace et prenait de la force.

Ce n'était pas avec la défiance de l'artiste que son père avait travaillé une matière tendre et précieuse, mais avec la brutalité d'un sophiste, avec le marteau et sur l'enclume. Elle était bossuée de faux enseignements. Les opinions, les sentiments, les croyances adoptaient des inégalités et des creux en étant répandus dans ce moule altéré, et plus ce qui s'y versait était ardent, et plus les difformités s'y modelaient avec ténacité. Aussi Casimire, n'eut-elle pas plus tôt écrit sa laconique lettre au commandeur de Courtenay, qu'elle se repentit de la lui avoir envoyée. Mais il n'était plus temps, cette fois, de la détruire ; elle suivrait sa destinée. Rien au monde ne pouvait plus la lui rendre. Sa lettre volait dans la valise du courrier aux frontières de la Turquie, pour ne s'arrêter que dans les mains du commandeur.

Au lieu de la réjouir, cette pensée tourmentait maintenant Casimire nuit et jour. Quelle opinion concevrait-il d'elle, en découvrant sous cette injonction formelle, impérative et brève : *Revenez !* un amour désormais impossible à feindre ou à nier? Pourquoi nier ou feindre, se reprenait-elle, quand l'abattement, qui suivait chacun de ces combats, ramenait le calme à son cœur. Elle lui avait dit ce qu'elle pensait, elle lui avait confié tout ce qu'elle éprouvait ; où était le mal? où était la honte, le danger? Doux miel, ces paroles s'aigrissaient à la moindre réaction de sa sombre éducation sur son charmant naturel, et d'autres raisonnements ne manquaient pas d'accourir. — Pourquoi, murmurait-elle, tout entier à elle en partant, le commandeur ne l'aurait-il pas oubliée dans des occupations plus sévères, peut-être aussi dans ces résidences où le cœur des officiers est tant exposé à la séduction de jeunes femmes étrangères? Quel effet produirait alors la lettre, s'il en était ainsi? un sourire de vanité, une compassion humiliante. Quand elle

en arrivait, de fiction en fiction, à cette conséquence désespérée, Casimire aurait volontiers donné tout ce qu'elle possédait pour retirer sa lettre, cette lettre qu'elle eût peut-être renvoyée au même instant au jeune commandeur de Courtenay.

Ce déchirement perpétuel avait fini par nuire à sa santé; elle ne vivait presque plus que de fruits, et passait ses journées assise dans un fauteuil, les mains croisées sur sa poitrine, les yeux rêveurs. Son abattement n'avait pas échappé à l'œil vigilant de Marine, qui, en femme douée d'un grand sens, savait combien il y a peu à faire pour détourner ce mal qui cherche les jeunes filles à l'époque où elles aiment. Marine n'en doutait plus; Casimire aimait, et quelque effort qu'eût fait depuis quelques jours la fille de M. de Canilly pour ne pas laisser paraître le redoublement de son mal, Marine savait aussi qui elle aimait. Après tout, avait-elle dit en réunissant ses réflexions et en les résumant d'un mot, le mâle vaut la femelle. Il nous convient. J'entrevois un beau nourrisson dans l'avenir.

— Marine, lui dit à quelque temps de là Casimire en plaçant des fleurs dans le col gracieux de deux magnifiques vases de Chine venus de la Tartarie en Pologne avec des pillages de guerre, Marine, crois-tu aux cartes?

— Ma fille, répondit Marine, j'y croyais avant d'être nourrice, mais, depuis, je n'y crois plus autant.

— Pourquoi cela, folle?

— N'est-il pas vrai, répondit Marine, qu'une femme ne peut guère mettre au monde qu'un garçon ou qu'une fille? Eh bien! j'ai vu presque toujours se tromper du tout au tout, ceux qui disaient : C'est une fille, — car alors il venait un garçon; — ou bien : C'est un garçon, — car alors il naissait une fille. Pourtant ce n'est que pair ou impair, pois ou fève. Comment veux-tu que les cartes.... Mais, s'interrompit Marine, est-ce que tu tiendrais à savoir si celui qui tu épouseras est brun ou blond, grand ou petit; si....

— Mon Dieu, non! dit Casimire; j'ai écrit à une de mes

amies, à Paris, et je voudrais tout simplement savoir, en attendant la réponse, si ma lettre lui causera autant de plaisir que j'en ai goûté moi-même à la lui écrire. Tantôt je me dis oui, tantôt je me dis non. N'est-ce pas, Marine, que c'est ennuyeux de vivre ainsi? C'est pourtant assez naturel de faire des calculs, n'est-ce pas, nourrice? On ne sait pas comment deviennent nos amis quand on les perd de vue. Il faut se défier, il faut toujours craindre, il faut s'attendre à les retrouver changés d'esprit autant que de visage. Cela fait....

—Cela fait, dit Marine, que je vais te raconter une petite histoire, non pas de ma grand'tante, mais une histoire plus fraîche que j'ai vue et que j'ai entendue; je t'avais déjà nourrie à ce moment.

—Raconte, dit Casimire, avec un soupir et en continuant d'assembler des fleurs de ses doigts délicats et pâles. — Un conte de nourrice.

Donnez-vous bien du mal, se serait douloureusement écrié M. de Canilly, s'il eût été témoin de cet entretien, enseignez à votre enfant le fort et le faible de la politique, mettez-lui le cœur humain dans la main, faites, enfin, d'une femme, à la sueur de vos veilles, un La Rochefoucauld et un Machiavel, pour qu'elle aille dire ensuite à une nourrice : Tire-moi les cartes!

—C'est un conte de nourrice et de nourrisson, reprit Marine : « Il y a huit ans, ce n'est pas vieux comme les tours Notre-Dame, tu vois bien, je fus appelée à la cour pour attendre le moment où madame la duchesse de Bourgogne, la belle-fille du grand-dauphin, accoucherait; Monseigneur le dauphin était déjà mort à cette époque. Le duc de Bourgogne, son fils, aurait par conséquent régné après Louis XIV, s'il eût vécu. Mais il n'en devait pas être ainsi. Or, le duc de Bourgogne, qui était bon comme le bon pain de Nanterre, me voulut pour la nourrice de son futur enfant, parce qu'il m'avait vue à la porte du parc de Saint-Cloud un jour où je donnais à téter à la fille du duc Alvarès, mon avant-dernière, Quoique les méde-

cins de monseigneur ne voulussent pas de moi, tout bonnement parce qu'ils ne m'avaient pas choisie, lui persista et il l'emporta sur eux. Ils trouvaient, les uns, que j'avais le lait trop doux, les autres trop nourrissant; enfin, je ne leur convenais pas. M. de Fénelon, qui était le bon Dieu même sur la terre, un saint homme d'archevêque qui n'aurait pas craint de bercer le premier enfant venu pendant un jour entier, M. de Fénelon leur coupa la musette à tous en leur disant : « La prin-« cipale qualité de la nourrice est qu'elle plaise à l'accouchée. » Voilà parler comme un livre, et il en faisait de beaux livres, M. de Fénelon, pour son élève, monseigneur le duc de Bourgogne, celui qui allait être le père de je ne sais quoi. J'aurais sauté au cou de ce brave M. de Fénelon. La duchesse, qui écoutait tout du fond de son lit, où l'on exigeait qu'elle restât, quoique, si je n'avais pas eu plus de mal qu'elle, je serais allée couler la lessive, me dit ; — Quel est ton nom ma mie ? — Je me nomme Marine, pour vous servir, madame la duchesse. — Eh ! bien, Marine, tu me plais ; tu aimeras bien mon enfant, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle. — Si je l'aimerai ! Dieu du ciel ! Et le bon duc se mit à sourire de ma mine en disant cela. Ce jour-là, je retournai chez moi à Saint-Cloud, car j'avais été présentée à Versailles ; je retournai chez moi dans la voiture de M. de Condé, dont le maître-nez ne m'est jamais revenu. Marin, mon mari, ne voulait plus me reconnaître ; il tournait autour de moi comme un chat autour d'un cuisinier qui revient du marché.

— Est-ce que tu dors, ma mignonne ? s'interrompit Marine, en s'adressant à Casimire ; tu as les yeux ouverts comme une poule qui les tient fermés.

— Je t'écoute, Marine, je t'écoute.

« Or, le lendemain, le duc de Bourgogne me prit à part et me dit toujours devant M. de Fénelon, qui l'approuvait de la tête : — Ma bonne Marine, fais de mon enfant, quand il sera né, ce que tu ferais du plus pauvre enfant du royaume ; et

M. de Fénelon ajouta, en prenant la main de monseigneur : — Quoiqu'il sera roi de France un jour. — Ah! pour cela, m'écriai-je, monsieur l'archevêque, oh! pour cela, vous ne savez pas plus que moi si ce sera un roi ou une reine, quoique vous parliez le latin avec l'aisance de mon mari à avaler un verre de vin de Suresne. — Et monseigneur me demanda là-dessus : Si je ne savais pas un peu de quel sexe serait l'enfant qu'allait lui donner madame la duchesse. — Ce sera, je crois, un garçon, répondis-je. L'œil est clair, le teint est beau, l'humeur est gaie.

Le duc tira sa montre de sa poche et me l'offrit. — Vous oubliez la chaîne, monseigneur, lui fit remarquer M. de Fénelon. Et monseigneur me donna la montre avec la chaîne.

Le surlendemain, dans la nuit, la duchesse commença à éprouver les fortes douleurs. Entre deux crises, elle me dit tout bas,— cette chère âme, qui est en plein paradis : — Marine, je verrai certainement à ta mine quel enfant ce sera. Je me hâtai de répondre à la duchesse que je la défiais de voir cela à ma mine, car je ne laissais jamais rien supposer, sachant, en un tel moment, combien une pareille inconséquence pouvait porter de préjudice à la santé d'une femme en couches. De son côté, le duc de Bourgogne, qui avait tout entendu, dit à M. de Fénelon : « Je suis sûr que, si c'est un garçon, Marine ne le dira pas, c'est vrai, mais elle le criera de toutes ses forces, parce qu'il n'y a pas de femme au monde qui, en pareil cas, eût la faculté de se taire. — Et moi, je suis sûr que vous vous trompez, monseigneur, lui dit M. de Fénelon, qui prit le parti des nourrices. »

Quel homme du bon Dieu! Qui est-ce qui l'a nourri, celui-là?

— Cette histoire te plaît-elle, mignonne?

— Mais oui, répondit complaisamment Casimire, dont les doigts roulaient une belle tulipe orangée. Mais pourquoi me fais-tu cette histoire?

— Pourquoi? Mais c'est ma réponse. Tu me demandais tan-

tôt si tu avais bien ou mal fait d'écrire à ton amie de Paris et ce qu'il en arriverait? Et ceci et cela? Tu vas le voir, curieuse.

— Ah! c'est la réponse, répliqua Casimire avec un doux sourire qui pouvait bien signifier : — Elle est un peu longue la réponse; mais je l'écouterai pourtant jusqu'au bout.

— Une dame d'honneur, reprit Marine, me tira ensuite à l'écart, et me dit : Nourrice, la duchesse va accoucher ; je serais bien heureuse et bien récompensée, si je pouvais la première annoncer au duc de Bourgogne que Dieu lui a envoyé un garçon. Voilà quarante louis pour toi : si c'est un garçon, baisse la tête; si ce n'est pas un garçon, retire-la en arrière. Et moi je lui dis oui.

Après ce fut une femme de chambre qui vint me dire : Marine, si c'est un garçon, afin que je l'annonce la première à M. le duc, crie-moi : « Ma fille, chauffe-moi vite un linge. » — Et prends ce beau diamant que tu garderas en souvenir de moi.

M. le duc de Noailles, qui s'était présenté sur ces entrefaites, me dit aussi, tout bas, derrière un paravent : Nourrice, ton mari sera mon premier garde-chasse toute sa vie, si tu veux m'avertir que la duchesse a fait un garçon : « Dieu soit loué! t'écrieras-tu, madame la duchesse est délivrée. » Je comprendrai.

J'acceptai l'offre de M. de Noailles, de même que j'avais accepté celles des autres.

Enfin, dix autres personnes de marque me firent d'avance des cadeaux magnifiques, chacune d'elles pour savoir de moi avant tout le monde, dès que la duchesse serait accouchée, si elle avait fait un garçon.

Les douleurs pressant de plus en plus la duchesse, le duc ordonna qu'on introduisît les princes, comme il est d'usage, afin qu'ils jugeassent de leurs propres yeux si l'enfant venu à la lumière était bien né de la duchesse.

Comme le médecin, par grand respect, semblait avoir peur

le toucher tant seulement aux draps de la duchesse, je dis à cette pauvre souffrante : « Criez comme une marchande à la halle, si vous voulez être délivrée. » M. de Fénelon, m'ayant entendue de la pièce voisine, me cria : Bien dit ! nourrice ! Voilà une vraie femme, ajouta-t-il encore avant de reprendre ses prières, car le saint homme priait depuis les premières douleurs de madame la duchesse.

— M'écoutes-tu, ma gélinotte?

— Oui ! oui ! Mais quelle histoire me fais-tu là ?

— Ne veux-tu pas que je la finisse ?

— Si bien ! puisque tu l'as commencée.

— Enfin, reprit Marine, j'avais l'enfant dans mon tablier. Monseigneur ! dis-je au duc tout blême et tout tremblant, si c'était un autre enfant, je mettrais du vin dans sa bouche.

Le duc hésitait à répondre.

« Fais, ma bonne nourrice, » s'écria M. de Fénelon. Aussitôt je remplis ma bouche de vin que je lui soufflai. L'enfant se pourlécha comme un petit chat.

Le duc était triste, parce qu'il ne savait pas quel était l'enfant que sa femme lui donnait.

Je fais à droite et à gauche mes signes convenus, et voilà que tout le monde vient saluer le duc de Bourgogne, qui était père d'un beau garçon. Chacun croyait lui annoncer seul cette nouvelle. Le duc ne fut pas moins content, et il n'en récompensa pas moins chacun largement pour son zèle.

Ce petit enfant fut Louis XV, que nous aurons un jour pour roi.

— Et la duchesse de Bourgogne ? demanda Casimire.

— La duchesse de Bourgogne, ma belle Casimire, la duchesse, les yeux en pleurs, les bras levés, ne sachant pas encore si elle avait un garçon ou une fille s'écria : « Quel que soit l'enfant que vous m'avez donné, mon Dieu, je vous remercie ! » Ainsi, ma bonne et chère petite, il faut faire ce qu'on

doit, selon que le cœur vous dit, souffrir sa souffrance, et toujours remercier le bon Dieu, quoi qu'il arrrive.

Casimire à qui, en ce moment, ces paroles convenaient comme le baume convient à la blessure, tendit, tout émue, les mains à sa nourrice ; et ce jour-là, raffermie par ce doux épanchement, elle mangea de meilleur appétit, et elle goûta, la nuit qui le suivit, un sommeil paisible.

XIV

Si Casimire avait oublié sa dernière entrevue avec le marquis de Courtenay, et plus complétement oublié encore les espérances de mariage qu'elle lui avait laissé concevoir en se jouant, dans le but de donner le change à l'opinion, le marquis de Courtenay, qui n'avait eu aucune raison de subtiliser avec son propre bonheur, de mettre en doute les paroles de Casimire, n'avait plus songé, dès ce moment, qu'aux préparatifs du mariage.

Ses jours et ses nuits n'étaient occupés que de l'éclat extraordinaire qu'il projetait d'imprimer à cette fête, espèce de couronnement impérial de sa glorieuse personne. Il écrivit coup sur coup à Paris ; il chargea ses fournisseurs, éclairés de l'avis

de ses amis de cour, de lui envoyer, sans s'arrêter aux obstacles du prix, un ameublement exactement pareil à celui que le régent, voulant faire une surprise à Louis XV, le jour où il sortirait de la tutelle de son gouverneur, avait commandé en secret pour les appartements de Versailles. Ce n'était pas moins qu'un million à dépenser en tapisseries, en dorures, en tableaux, en peintures, sans parler des immenses frais de transport de tous ces meubles à travers l'Allemagne. Il fit acheter aux Gobelins un tapis d'une richesse de travail incomparable, représentant les principales vues du parc de Versailles. La manufacture de porcelaines de Sèvres, vaincue par l'énorme somme d'argent qu'il offrit, consentit à lui fabriquer douze sujets mythologiques destinés à parer les encoignures de ses salons. Enfin, il n'est pas de chefs-d'œuvre de bronze ou de marbre, en vogue à Paris au moment où il se disposait à s'unir à mademoiselle de Canilly, qu'il ne parvint à se procurer. A force d'enrichir ce temple, il finit, comme cela arrive à tous les crédules, par devenir fanatique de la divinité qu'il comptait y placer.

Quand il crut que son mariage avec mademoiselle de Canilly ne tarderait pas à se conclure, il le fit circuler à la cour de Versailles et annoncer au prône de Notre-Dame, par l'archevêque de Paris lui-même, un des proches parents de son oncle maternel, gouverneur du Perche. Enfin, le marquis, dans la joie de ses espérances si près de se réaliser, écrivit ainsi à son frère le commandeur :

« Monsieur le commandeur,

« Vous n'avez plus le droit de vous croire le plus original de la famille, vous qui, sans nécessité, allez chercher la mort dans les pays étrangers, quand vous êtes à peu près sûr de l'obtenir chez vous, en vous donnant la peine d'attendre. En ma qualité d'aîné, j'ai la prétention de vous surpasser en extravagance. Ma foi ! il n'y a plus à se dédire. Vous ne devinez

pas?... eh bien! mon cher commandeur, je me suis senti le courage d'imiter nos aïeux... Je me marie... Voilà, me direz-vous, une singulière fantaisie, une capucinade amusante; riez-en avec vos camarades, faites-en rire même les Turcs dans leurs barbes, si vous ne les leur avez pas entièrement arrachées; mais c'est un plongeon à peu près fait; je dis bien à peu près, car, lorsque cette ébouriffante nouvelle vous arrivera, je serai sur le point de marcher à l'autel... oui, de marcher à l'autel.

« Me voyez-vous, flanqué d'un bouquet d'oranger, à genoux entre deux chérubins, et jurant d'être toujours fidèle à madame la marquise, votre belle-sœur, s'il vous plaît. Parole d'honneur, je me marie par amour... Je suis trop homme du monde... trop de mon siècle, pour me flatter d'une passion romanesque; mais, en vérité, j'éprouve une affection réelle en me précipitant dans l'abîme du mariage. J'ai jeté le plus de roses et de duvet de cygne que j'ai pu au fond de cet abîme. Je veux dire que les fêtes vont se succéder dans mon palais, que de frère à frère il me serait permis de comparer à Versailles, si Versailles était achevé. Mon convoi funèbre ne laissera rien à désirer. Puissiez-vous, pour distraire vos veillées de bivouacs, voir passer les jolies femmes que j'aurai à mes noces, et en retenir quelques-unes par les rubans de leurs ceintures. Je veux qu'on boive trois fois par nuit à votre santé... c'est tout ce que je puis faire pour vous à la distance où vous vous tenez; comptez sur ma promesse et sur la Pologne.

« Mais je suis un profond étourdi, sur ma parole, voilà cinq minutes que je vous fatigue de mon mariage, et je ne vous ai pas encore dit qui j'épousais.

« Si vous eussiez été à Varsovie dans ces derniers temps, je n'aurais pas manqué de vous consulter sur le choix qu'il m'a convenu de faire, et à coup sûr vous l'eussiez approuvé; car, peu porté, comme vous m'avez toujours paru, à serrer le nœud conjugal, il vous est à peu près indifférent de savoir qui l'on

épouse, quand, par hasard, on épouse. Mais vous n'étiez pas là. Oui, mon cher commandeur, c'est elle, ouvrez les yeux, relisez son nom, recommencez la phrase, c'est Casimire de Canilly que j'épouse, Casimire destinée à être dans quelques jours madame la marquise de Courtenay.

« Or, je vous en fais juge, mon valeureux commandeur, pouvais-je mieux m'adresser? Devais-je souffrir qu'un Polonais, qu'un Tartare, car tout Polonais est un peu Tartare au dessert, devînt l'époux de la Française la plus distinguée, de la Parisienne la plus accomplie de notre époque? J'aurais été un grand coupable. Je devais un peu me sacrifier; sacrifice adorable! car, entre nous, je ne sais si vous l'avez remarqué, j'ai toujours eu un doux faible pour la fille de M. de Canilly.

« Vous dire que Casimire m'adore, serait afficher une prétention au-dessus de mon mérite; mais je crois approcher de la vérité, en vous assurant qu'elle m'aime comme je n'aurais jamais osé l'espérer, moi, excessivement inférieur aux précieuses qualités dont elle est remplie. Vous savez si, avec son intelligence, trop haute même pour me permettre de l'apprécier, elle était en droit de choisir un mari parmi tous les jeunes seigneurs polonais empressés autour d'elle. Je penche donc à croire que, si sa préférence s'est arrêtée sur moi, c'est qu'elle a laissé aller son cœur où il a voulu la conduire. J'ai été élu par inspiration, comme les papes dont on ne sait comment amener et justifier la nomination.

« Maintenant que l'événement touche à sa fin, je puis dire, après avoir été assez modeste avec vous, que Casimire eût pu tomber plus mal. Je lui prépare une existence que peu d'hommes auraient eu les moyens, sinon le désir, de lui rendre aussi brillante. Je la présenterai successivement à toutes les cours de l'Europe où, grâce à mon nom, je suis sûr de l'accueil qui l'attend. Sa vanité sera satisfaite au delà de ses rêves et de ses illusions. Elle est femme, elle aimera le plaisir : eh bien! de retour à Paris, où nous finirons par nous fixer, je la ferai reine

de la mode. Je lui inspirerai le goût de la frivolité, du spectacle, des bals, des plaisirs, afin qu'elle perde certaines idées par trop sauvages que son père lui a mises dans la tête ; nous serons, elle et moi, deux vrais compagnons de plaisir. Un règne de charmantes dissipations s'annonce pour la France. Dans quelques années, nous aurons un jeune roi à la tête des gentilshommes français. Jeune roi, jeune cour, jolies femmes, fins soupers ; nous entrons en dansant dans le siècle.

« Adieu, commandeur, battez-vous bien, tandis que je vais tâcher d'avoir des héritiers de notre nom, de peur que, si ce glorieux nom ne reposait qu'en vous, il ne fût coupé en deux par un boulet. Dieu écarte une telle calamité, ne fût-ce que pour exaucer un vœu bien cher à mon cœur, celui de vous voir tenir sur les fonts baptismaux le premier enfant que j'aurai de Casimire.

« Votre frère,

« Marquis DE COURTENAY. »

XV

Une double anxiété s'emparait du cœur de Casimire à mesure que les jours se succédaient. Où était son père absent de-

puis plus de trois mois? Était-il parti de Paris le jour qu'il avait indiqué sur sa première, sur sa seule lettre? Était-il arrivé sans accident dans le Béarn, chez M. de Marescreux? D'un autre côté, silence absolu du commandeur qui, depuis un mois, avait dû recevoir la lettre de Casimire, cette lettre si inquiétante pour son repos. Il pouvait ne l'avoir pas reçue, s'il avait suivi le corps d'armée allemand qui, ainsi que le marquaient les gazettes de Vienne, avait reçu l'ordre de descendre le Danube et d'occuper le centre de la Valachie. Alors Casimire devait se préparer à des mois, à des années de silence.

Casimire essuya promptement quelques larmes; on entrait chez elle : c'était l'heureux marquis de Courtenay.

— Félicitons-nous, s'écria-t-il en jetant son chapeau, sa canne et ses gants, Babel est à sa fin, nous touchous au ciel. Vous avez l'air de ne pas comprendre, ma divine.

— Je l'avoue, je ne vous comprends pas, monsieur le marquis.

— De quoi peut-il être question, quand je suis harassé comme un serf qui revient de la corvée, si ce n'est des changements, des améliorations, des embellissements, des prodiges de mon palais? Je n'en puis plus. C'est que rien ne se ferait sans moi; il faut que je monte à l'échelle avec les peintres, que je coure sur les échafaudages avec les maçons, que je presse le serrurier, que je gourmande les ébénistes. Aussi voyez comme ils m'ont arrangé. Mais, comme je vous le disais dans la joie de mon âme, l'œuvre marche à son parfait accomplissement, et certes elle me fera honneur, n'est-ce pas? dans l'opinion de la personne qui l'inspire.

— Assurément, répondit Casimire, qui n'avait pas saisi un seul mot de tout ce qu'avait débité le marquis en s'époussetant, en se brossant, en s'essuyant.

Il reprit en croisant ses jambes :

— Mais reste le boudoir, le temple de la divinité, et là-dessus il faut s'entendre. Mon avis seul ne suffit pas. La chose

est de la plus haute importance. Est-ce le jaune-tanné ou le vert-gai que vous préférez?

— Pourquoi faire? demanda Casimire.

— Mais pour faire un boudoir, répondit le marquis; je croyais l'avoir assez clairement énoncé. J'ai le plaisir de vous demander si, pour décorer un boudoir, c'est au satin jaune-tanné ou au satin vert-gai que votre bon goût accorde la préférence. Le jaune-tanné a son mérite, je n'en disconviens pas; il prête une valeur très-grande aux blondes, il les dore radieusement, il semble les envelopper d'une auréole de lumière; cependant le vert-gai a ses nombreux partisans.

— Un boudoir! épela avec distraction Casimire.

— Mais oui, un boudoir. Comment le comprenez-vous?

— Je le comprends, répondit Casimire, tempéré l'hiver, agréablement aéré l'été.

— Vous vous moquez fort plaisamment de moi, reprit le marquis de Courtenay; c'est charmant en vérité. Je m'épuise, depuis un quart d'heure, à vous exposer les avantages partiliers de chacune des deux couleurs les plus convenables à un boudoir, et vous me répondez par le chaud et le froid.

— Oh! pardon, dit Casimire, pardon, monsieur le marquis; mais je vous ai parfaitement écouté. Vous me consultez sur le choix des couleurs le mieux en harmonie avec le caractère d'un boudoir. Je suis de votre avis: la meilleure nuance est celle que vous avez choisie; c'est le bleu.

— Le bleu! s'écria le marquis; le bleu! il n'a pas été question de bleu. Vous ne me parûtes jamais si préoccupée qu'aujourd'hui, sur mon âme! Puisque ce sujet-là ne peut captiver votre attention, passons à un autre sujet, dit le marquis. Que dites-vous de ces perles et de ces diamants? poursuivit le marquis de Courtenay en sortant de sa poche trois écrins qu'il se hâta d'ouvrir et qu'il vida sur la table.

— Ce collier est superbe, dit Casimire. Que ces perles sont d'une admirable rondeur!

— Tant mieux, s'écria le marquis. Et cette ceinture d'émeraudes ?

— Éblouissante, monsieur le marquis.

— Et cette couronne de marquise ?

— La couronne de France seule est plus riche, mais elle n'est pas plus belle.

— Je suis orgueilleux, repris le marquis, d'avoir fait un choix si conforme à vos goûts.

— Vous êtes trop bon, monsieur le marquis ; mais par quel caprice vous êtes-vous mis si fort en dépenses de diamants et de joailleries ?

— Un caprice, un caprice ! répéta le marquis de Courtenay. Eh quoi ! vous ne devinez pas à qui sont destinées ces trop faibles marques d'une galanterie qui n'est qu'un devoir ? Mais c'est à vous, mon idole, ma toute parfaite, que ces diamants appartiennent.

— A moi !

— Cet étonnement...

— A moi, dites-vous !

— Et à qui donc voulez-vous que je les destine ? C'est un cadeau de noces, c'est le mien.

— Vous vous mariez donc, monsieur le marquis ?

— Au nom du ciel ! ne me désespérez pas avec toutes ces surprises ; c'est assez feindre, c'est trop feindre une ignorance qui me blesse, qui me...

— Mais parlez ! parlez ! s'écria Casimire.

— Que faut-il que je dise ? que me reste-t-il à vous apprendre ? dit profondément désolé le marquis. N'est-il pas arrêté que nous nous marierons dès le retour de M. comte de Canilly, votre père ; que nous tiendrons tout prêt pour un consentement qui ne peut nous manquer ?

— Nous marier ! nous deux ! s'écria Casimire avec une désolante naïveté ; nous deux !

— Ah ! mon Dieu ! auriez-vous oublié vos promesses ?

— Mes promesses! J'ai fait des promesses?

— Mais c'est ici, dans ce salon, à cette place, que je vous demandai, il y a deux mois, si vous acceptiez ma main; vous me répondîtes oui.

— Vous vous trompez, monsieur le marquis, je n'ai rien dit de cela.

— Vous ne vous souvenez donc plus? Mais je me souviens, moi; j'ai bien entendu; vous avez dit oui; vous avez consenti; et aujourd'hui... aujourd'hui!

La douleur arrêta la parole sur les lèvres du marquis; il pâlit, chancela, tomba dans le fauteuil, et prit sa tête entre ses deux mains.

— Quoi! dit Casimire d'un ton cruellement léger, vous n'avez pas pris pour ce qu'elles valaient des réponses en l'air sur des propositions que j'avais lieu de croire tout aussi légères? Pouvais-je supposer que vous attachiez la moindre importance à un amusement de votre esprit? Le ton avec lequel vous parliez de votre amour si inattendu, si soudain, m'a complétement trompée... Mais, puisque je me suis trompée, je regrette de toute mon âme de n'avoir pas été plus sérieuse, monsieur le marquis, quand vous l'étiez si peu.

— Ah! c'était une passion sincère, dit d'une voie étouffée le pauvre marquis de Courtenay, qui, toujours frivole au milieu de la plus réelle des douleurs de sa vie, ajouta : Si elle n'eût pas été sincère, aurais-je bouleversé de fond en comble mon palais appris à toute la noblesse de France que j'allais unir mon nom au vôtre? aurais-je fatigué mon corps et mon esprit à vous préparer un sort digne de votre beauté et de mon amour?

Casimire restait froide, interdite; elle recueillait les premiers fruits de cette hypocrisie fatale qui n'était pas chez elle un calcul de coquetterie; Casimire n'était pas coquette, mais un côté du caractère que lui avait donné son père. Elle avait écouté, permis en riant une passion qu'elle avait inspirée, pour, en faisant semblant de l'écouter, en cacher une autre, celle qui

dominait son cœur ; mais la passion raillée, amusée, était arrivée la première ; elle relevait la tête et confondait Casimire, malgré ses dénégations, malgré son langage adroit, malgré toutes les ressources de son esprit, malgré tout ce qu'il y avait de parfaitement vrai dans sa justification.

Le marquis eut la faiblesse ou le courage de pleurer.

— Puisqu'il en est ainsi, dit-il en étouffant ses larmes dans son mouchoir, je me retire, je m'en vais ; adieu ! mademoiselle. Je quitte cette ville, je quitte ce pays où je ne puis être que ridicule; adieu ! mademoiselle de Canilly; j'irai, je vais en France... Mais, s'arrêta-t-il, je serai ridicule aussi en France. On sait à la cour, où ne sait-on pas que j'allais me marier avec vous? Allons! je serai partout ridicule ! Mon frère, vous êtes bien heureux de ne pas aimer, vous ! Que vous êtes plus heureux encore si vous êtes mort.

— Mort ! s'écria, d'une voix déchirante, Casimire ; mort ! Elle saisit le marquis par le poignet.

Ce cri fut une diversion à la douleur du marquis de Courtenay.

— Ne vous alarmez pas ainsi, mademoiselle. Je ne dis pas que mon frère le commandeur est mort, quoiqu'il y ait bien longtemps que nous n'avons eu de ses nouvelles. Je disais que, s'il était mort, j'enviais son sort. Mais je vous remercie de ce cri d'intérêt qui vient de vous échapper pour lui. Vous aimez encore notre famille, si vous ne voulez pas y entrer. Merci, mademoiselle de Canilly; qu'une bonne amitié demeure entre nous. Une amitié... Oh ! de l'amitié ! Il recula vers la porte, pâle, honteux, désespéré. Il descendit l'escalier.

On ne le rappela pas.

Casimire était trop dure, trop cruelle envers le marquis de Courtenay, pour ne pas porter dans son âme, et ceci le disait hautement, un amour aveugle, immense, despotique, pour le commandeur.

XVI

Du jour où le marquis de Courtenay eut cette orageuse explication avec mademoiselle de Canilly, il renvoya tous les ouvriers employés aux travaux babyloniens de son palais, dont les portes se fermèrent à tout le monde. Il s'y cloîtra étroitement; il n'en sortit plus. Le bruit, le mouvement cessèrent. On eût dit un palais frappé d'apoplexie foudroyante.

Ce silence universel, après tant d'agitation, exerça au plus haut degré l'esprit caustique et la langue acérée de l'oisive aristocratie polonaise. D'abord elle s'étonna, puis elle chercha à savoir, et, comme elle ne sut rien, elle inventa. Tout croît à merveille dans le champ de l'invention, le cèdre et les chardons. On se dit que le marquis de Courtenay était malade, mais on n'y crut pas; on se dit que le marquis avait perdu la moitié de sa fortune dans la banqueroute de Law: personne n'attacha d'importance à ce bruit; on se dit qu'il avait essuyé un refus de M. de Canilly en lui demandant la main de sa fille; comme ceci devenait plus scandaleux, ceci parut aussi plus vraisemblable, on y crut à moitié; on se dit enfin que le marquis, trop confiant dans l'amour de Casimire... Mais il est plus utile de dire ce que devenait Casimire.

Une lueur de son bon sens naturel passa sur le fond sombre de ses pensées dès que le marquis de Courtenay eut inter-

rompu toute relation avec elle. Casimire s'expliqua alors, par la réflexion, combien le marquis avait eu raison de croire à des dispositions favorables, après les marques qu'elle lui en avait données en mille occasions. Avait-elle reculé devant une seule des épreuves publiques auxquelles il l'avait appelée afin de se convaincre et de convaincre les autres de la vraisemblance de ses prétentions? Ne l'avait-elle pas accompagné partout où il avait voulu la conduire? En se laissant produire en tous lieux, non avec la familiarité d'une sœur qui suit son frère, mais avec éclat, distinction, étiquette, n'avait-elle pas consacré les espérances du marquis de Courtenay?

Sa conscience, quoiqu'elle eût pris l'habitude de la réfuter, rappela à Casimire ces nombreuses légèretés, et lui reprocha amèrement surtout, à voix basse, comme tout ce qui doit le mieux s'entendre, d'avoir voulu profiter de l'amour bruyant du marquis pour s'occuper sans bruit du sien propre; mais ces châtiments infligés dans l'ombre pouvaient-ils la préoccuper beaucoup au moment où deux choses, d'abord placées aux extrémités de l'horizon, paraissaient se rapprocher sans cesse, et, d'heure en heure, de son front et de son cœur: la couronne qu'était allé ramasser son père au milieu des flammes d'une conjuration, le retour du commandeur de Courtenay à Varsovie, si toutefois la couronne n'avait pas été écrasée sur la tête de son père, si le commandeur n'était pas mort sous une balle turque?

Quoique Casimire ne touchât pas encore à cette période de la vie où, instruit par l'expérience, on apprend combien peu notre volonté et nos vœux aident à l'accomplissement des choses espérées, où l'on se démontre que le hasard seul, ou, si on l'aime mieux, la Providence peut tout, règle tout, fait tout, à quelque agitation qu'on se livre, elle éprouvait pourtant de ces bouffées d'espoir et de découragement venues on ne sait de quel côté, dernier symptôme des faits qui se dénouent. Elle espérait et désespérait, elle souriait toute une

matinée, et passait des nuits entières à pleurer. Son sort allait être tout ou rien, elle le pressentait. Y avait-il une bien large part pour les souffrances solitaires du marquis de Courtenay entre deux attentes aussi décisives?

Un matin qu'elle souffrait de cette torture morale, Marine entra dans sa chambre; elle lui dit :

— J'ai rêvé cette nuit que nous nous promenions dans le parc de Saint-Cloud, sur ce gazon qui va d'une porte à l'autre. Que c'était beau! Je crois que je l'aurais mangé de plaisir. Voudrais-tu te promener à Saint-Cloud?

— T'ennuirais-tu ici, nourrice? lui répondit Casimire.

— Cela commence. Mon joli rêve est venu comme un cheval à qui veut partir.

— Alors, décidément, tu veux t'en aller.

— Il ne faudrait pas me dire deux fois de faire mes paquets. Ah! si monsieur ton père nous envoyait un petit mot de permission pour aller le trouver.

— Mais où ?

— Est-ce qu'il n'est pas à Paris?

— A Paris! répliqua Casimire en souriant.

— Où diable fût-il, nous irions.

— Je ne t'ai jamais vue si décidée, Marine.

— C'est qu'on ne laisse pas ainsi toute la vie deux femmes seules.

— Courons-nous quelque danger? Nous sommes au milieu d'amis...

— J'aime mieux les amis de notre pays.

— Ils nous ont prouvé que leur cœur...

— Pourquoi ont-ils une langue?

— Qu'ont-ils dit?

— Ce qu'ils ont dit? Ah! ce qu'ils ont dit! des sottises, des faussetés, des mensonges.

— Ils ont dit sur toi, ma pauvre Marine? Tu es bien assez jolie pour cela, mais tu n'es pas encore assez grande dame.

— Si c'était sur moi... mais... Oh ! si ce n'était que sur moi.

— C'est donc sur moi qu'ils ont parlé. Tu es bien émue, Marine ; que se passe-t-il ? Comme tu es agitée ! En vérité, tu m'effraies. Parle ! mais parle !

— Dis-moi, mignonne, reprit Marine en appuyant Casimire sur son sein comme autrefois lorsqu'elle voulait l'endormir, tu n'as remarqué les œillades noires ou bleues d'aucun de ces petits officiers qui abondent ici comme les sauterelles en été chez nous.

— Moi ! mais que dis-tu ?

— Tu n'as pas répondu à leur propos sucrés ?

— Mais, Marine...

— Ne te fâche donc pas, ma nourrissonne, histoire de causer ; reste là. Je t'ai chanté bien des chansons là où tu t'appuies ; encore une. Tu n'as pas répondu aux lettres de quelques petites moustaches. Il n'y aurait pas grand mal...

— Grand Dieu !

— Tu me le promets bien ?

— Qui est-ce qui a dit cela ?

— C'est cette bête, vois-tu, qu'on appelle tout le monde. Il n'y a pas jusqu'à notre cocher qui ne m'ait dit l'autre soir, en faisant un cent de piquet avec moi : Marine, sais-tu ? le cocher de monsieur tel m'a dit...

— Qu'est-ce que c'est que monsieur tel ? demanda Casimire.

— Ce cocher, reprit Marine, a dit à votre cocher, qui me l'a dit : — On dit que le mariage de votre jeune maîtresse avec le marquis de Courtenay a manqué uniquement parce que votre maîtresse a laissé tomber, l'autre jour, de sa ceinture, un billet doux qui aurait été ramassé par le marquis, et qui n'était pas pour le marquis.

— Oh ! infamie ! s'écria Casimire.

— Moi, j'ai abattu les cartes. et j'ai donné une paire de soufflets à notre cocher, en lui disant quinte majeure, quatre as, quatre rois.

Une larme d'indignation tomba brûlante sur la main de la nourrice.

— Voilà, reprit-elle, comme j'ai su la nouvelle que je t'apprends. Je savais bien, moi, que tu n'aimais personne, à commencer par le marquis ; mais voilà pourquoi il faut partir tout de suite ; c'est mon avis. Puisque tu sais où est ton père, tu lui écriras de faire un crochet et de venir nous rejoindre à Paris.

— Partir ?

— Qui donc nous empêcherait, mignonne ?

— C'est impossible !

— Comme tu dis cela ! Mais enfin, qui nous retiendrait ici ?

— Je te dis que c'est impossible, Marine.

— Une cause, une raison, au moins.

— J'attends...

— Tu attends ?... Mais je veux savoir...

— Marine !...

Marine prit la main de Casimire dans la sienne.

— Tu aimes quelqu'un ici ?

— Ici ! non.

Et Marine releva la tête de Casimire, écarta les cheveux sur son front, la regarda jusqu'au fond des yeux, et elle dit :

— Ce n'est pas le marquis de Courtenay que nous aimons ?

— Je te jure bien, Marine...

— Ne jure pas ; je te crois bien sans cela. En ce cas, reprit Marine, attendons encore un peu avant de partir.

— Longtemps, crois-tu ?

— Je ne pense pas, discrète.

— Et qui te le fait croire ?

— Parce que je demanderai dans un vœu à Notre-Dame de Nanterre de t'envoyer au plus tôt ce que tu désires. Elle ne m'a jamais trompée.

De tous les moyens auxquels Casimire aurait pu penser pour hâter le retour du commandeur, certes celui de s'adresser

à Notre-Dame de Nanterre ne lui serait jamais venu à la pensée.

— Tu la prieras avec moi, ce soir, n'est-ce pas?

— Puisque tu le veux, répondit Casimire, je la prierai avec toi pour obtenir une réussite.

C'était encore là une bien étrange déviation au système conseillé, réduit en maximes par le comte de Canilly, la prière d'une nourrice à une gardeuse de troupeaux du village de Nanterre!

Huit jours s'étaient écoulés depuis le demi-aveu de Casimire à sa nourrice, huit de ces jours au bout desquels l'ennui prend le nom de mélancolie; l'attente, celui du martyre; l'impatience, celui de désespoir. Ni lettre de son père, ni lettre du commandeur pendant ces huit jours, et autour d'elle la calomnie, encouragée par le silence et l'impunité.

Exaspérée, Casimire, le neuvième jour, fit venir Marine et lui dit :

— Nous partirons demain matin; ma résolution est prise; prépare tout pour notre départ.

— Tu ne vois donc pas ce que je tiens à la main? répondit Marine.

— Une lettre!

— Deux lettres! deux! s'il te plaît!

Casimire décacheta précipitamment l'une de ces deux lettres.

— De mon père! Celle-ci est de mon père! Laisse-moi, Marine.

— Oui, ma fille; s'il y a quelque bonne nouvelle, tu me le diras, n'est-ce pas?

— Je n'attends ni bonne ni mauvaise nouvelle, répliqua Casimire avec sang-froid et redevenue mademoiselle de Canilly, au contact de cette lettre touchée par son père.

Marine se retira.

Casimire lut avec un battement de cœur qui l'étouffait cette lettre si ardemment désirée.

« Notre coup a manqué, mademoiselle de Canilly.

— Que vais-je apprendre? s'écria Casimire.

« A l'heure où je vous écris, je suis dans la prison de Toulouse.

Les bras de Casimire fléchirent, son sang s'arrêta ; elle était immobile. Ce ne fut qu'au bout de trois ou quatre minutes de douloureuse extase que ses mains relevèrent lentement la lettre de son père.

Elle recommença la phrase :

« A l'heure où je vous écris, je suis dans la prison de Tou-
« louse, après avoir été arrêté à Agen, que je traversais pour
« me rendre dans le Béarn, chez M. de Marescreux. Je ne puis
« guère douter des motifs de mon arrestation, quoique je n'aie
« pas encore subi d'interrogatoire. »

Que d'anxiété sur le visage de Casimire !

« Notre conspiration aura été découverte. Comment? je l'i-
« gnore. La justice du régent va se venger. L'osera-t-elle? je
« ne le pense pas. Croyez, mademoiselle ma fille, que cette
« pensée ne se mêle pas en moi à la crainte de me tromper.
« Je sais les récompenses et les peines dues aux actes politi-
« ques tels que celui que j'avais entrepris. Conçu gravement,
« poursuivi gravement, je devais le voir s'accomplir pour moi
« ou contre moi avec la même austérité de conviction.

« Ce n'est pas à la condition de réussir qu'on a le droit de
« demander une place dans l'histoire, mais à la seule condi-
« tion de rester grand et honoré, quoi qu'il advienne.

« Il est mal advenu, je n'en resterai pas moins grand, ma-
« demoiselle de Canilly. Avec la forte quantité d'or que je
« porte sur moi, il m'a été facile d'obtenir de mon gardien la
« permission d'écrire cette lettre, qui vous parviendra en Po-
« logne sous le couvert d'une personne amie. Dès ces premiè-
« res lignes, il ne m'est pas permis de vous dire en quels ter-
« mes heureux et funestes je la conclurai ; car, si l'affaire où
« je suis engagé ne promet pas d'être longue, vu la célérité
« des juges dans ces sortes de procès, elle peut se compliquer

« de certains incidents dont je vous dois le récit, afin qu'il soit « conservé par vous dans nos annales de famille.

« Souvenez-vous de tout. Nous sommes éternellement en « compte avec la royauté, qui payera bien si elle paye tard.

« Notez déjà qu'on m'a mis dans la prison où fut enfermé, il y « a un siècle, M. de Montmorency, qui avait conspiré (rap- « prochement étrange), non pas comme moi avec un roi pour « renverser un duc d'Orléans, mais avec un duc d'Orléans « pour détrôner un roi ou peu s'en faut. Le duc d'Orléans, son « complice, le laissa parfaitement couper en deux par la ha- « che du bourreau. Ceci donne à penser.

« D'ailleurs je ne veux pas de pitié. Est-ce que les hommes « politiques en méritent aucune? Maître de la vie du régent, « je n'eusse été envers lui que respectueux ; nous verrons s'il « a les mêmes principes que moi, qui suis d'une même condi- « tion que lui. Noble pour noble, de gentilhomme à gentil- « homme : qu'il en soit ainsi, je ne désire pas davantage.

« De ma lucarne grillée je remarque, loin, bien loin, sur « une place dont le bruit attire mon attention, une foule de « gens qui tournent leurs yeux de ce côté-ci. Sans doute ils « viennent d'apprendre le rang du prisonnier nouvellement « amené dans la prison de leur ville. Cette place, si animée « en ce moment, est, je crois, un marché. Voyez dans vos « histoires de Louis XIII si ce n'est pas sur la place du mar- « ché qu'on décapita à Toulouse M. de Montmorency. Je m'é- « tonne de la facilité qu'a l'esprit à trouver des parallèles his- « toriques dans les circonstances analogues. Il se souvient « sans presque avoir appris. Cela résulte du sang, comme la « dignité naturelle chez les gentilshommes. Nous sommes du « sang avec lequel s'écrit l'histoire.

« Mes verroux crient; on vient me chercher pour paraître de- « vant mes juges. — Soyez ferme, mademoiselle de Canilly ! »

Voilà la couronne qu'il voulait poser sur ma tête ! Pauvre père !... — Il appelle cela des juges !

« Je sors de mon premier interrogatoire. Mes prévisions ne « me trompaient pas : la conspiration ourdie contre le régent « est connue. Je ne sais pas encore le complice qui l'a révé- « lée. Pour ma part, j'ai cru digne de ne rien nier. J'ai dit les « motifs de haine auxquels j'ai cédé en me mettant à la tête « de cette conjuration, formée pour le bien de la France, pour « soutenir l'honneur de nos maisons et défendre la volonté « suprême de Louis XIV.

« Les juges m'ont ensuite engagé à m'expliquer sur les « moyens dont nous nous promettions de faire usage pour « arriver à nos fins ; j'ai refusé de répondre. J'ai gardé le « même silence quand ils m'ont ordonné de nommer les per- « sonnes liées avec moi dans le but de détrôner le régent. J'ai « déjoué leurs subtilités, j'ai souri à leurs menaces, préparé « comme je l'étais à en subir les effets. Mais quels juges on « donne aux gentilshommes, qui ne devraient passer devant « d'autre tribunal que celui des Pairs du royaume ! La no- « blesse de robe, cette gentilhommerie noire, jalouse et croas- « sante, mènera avant peu le grand deuil de l'aristocratie « française. Richelieu l'a armée ; elle nous tue. Ce Riche- « lieu !... On me juge aux flambeaux, dans une chambre ar- « dente, comme si j'étais un empoisonneur.

« Voyant l'inutilité de leurs efforts pour m'obliger à parler, « les juges m'ont annoncé que j'allais recevoir la question or- « dinaire, le premier degré de la torture. »

— La torture ! la torture ! oh ! la torture ! Ils vont briser vos membres, mon père !

Casimire laissa échapper un épouvantable cri. Elle avait entendu Marine qui accourait ; elle étouffa sa douleur, elle se mit dans un coin pour pleurer. Elle cessa sa lecture ; elle n'aurait pu la continuer. Ses larmes répandaient un voile sur sa vue, et le tremblement de ses mains imprimait à la lettre un froissement continu.

Quand la crise fut moins forte, elle reprit et elle lut :

« Relevez la tête, mademoiselle de Canilly ; depuis long-
« temps la torture est ennoblie en France ; je ne suis pas le
« premier gentilhomme qu'elle aura brisé. Passons sur ces
« misères. Dans un quart d'heure donc on m'appliquera la
« question, et, dans cette attente, je vous écris. »

Comme Casimire souffrait à cette lecture qu'elle ne pouvait toujours suspendre !

« Si cette fermeté, continua-t-elle à lire, m'abandonnait,
« vaincu par la douleur, flétrissez-moi hautement dans votre
« mémoire et dans celle de vos enfants, si vous en avez un
« jour. Je vous recommande, pendant le peu de minutes qui
« me restent encore, avant de passer dans la chambre de la
« question, de relire avec soin, avec le plus profond recueil-
« lement, les maximes écrites de ma main pour votre ins-
« truction ; transcrivez-les dans votre cœur, gravez-les dans
« votre mémoire. Notre morale n'est pas celle des autres hom-
« mes. Nous nous guidons par d'autres lumières. Ils vivent
« quelque temps, leurs noms meurent ; les nôtres ne meurent
« jamais, glorieux ou infâmes. Le nôtre est des plus grands. A
« ces maximes conservatrices ajoutez celles-ci encore :

Ne dites votre secret à personne, pas même à Dieu.

Personne n'a jamais pardonné ; Dieu lui-même a été le plus implacable ennemi de ceux qui l'offensèrent, quand il prit la forme humaine sur la terre.

On ne pardonne pas, on se résigne ; voilà ce qu'on appelle pardonner.

Quand on voudra se défaire de vous, c'est votre meilleur domestique qu'on choisira pour vous empoisonner. N'ayez confiance que dans les indifférents ; ils ne sont pas encore vos amis.

Les animaux ne rient ni ne pleurent ; aussi ne sait-on ja-

mais ce qui se passe en eux. Grand exemple placé sous vos yeux.

Ne vous vengez jamais à demi : c'est casser le poignard avant de s'en servir.

« On vient me chercher pour m'appliquer la question. Allons ! je reprendrai si j'en ai la force. »

— Voyons vite, mon Dieu ! s'écria Casimire.

« Entre la dernière ligne que je vous ai écrite, mademoi-
« selle de Canilly, et celle-ci, qui marque mon retour dans
« ma prison, il s'est écoulé six heures, une heure prise tout
« entière par les valets du bourreau, les cinq autres heures à
« me remettre de leur ouvrage sur mon pauvre corps. Après
« m'avoir couché sur une espèce de lit en fer, ils m'ont lié les
« bras contre le dos avec des cordes très-fines, dures et péné-
« trantes comme de l'acier, les pieds sur eux-mêmes, et les
« cuisses aux baguettes de fer du lit. Dans cette position, qui me
« permettait d'être comme assis, j'avais le buste aussi libre
« qu'on peut l'avoir quand les jambes sont enchaînées. Vous
« allez voir dans quel but je jouissais de cette demi-liberté.
« Tandis que le médecin a posé son pouce sur l'artère de mon
« bras droit, un des servants du bourreau m'a présenté à
« deux mains une mesure en plomb pleine d'eau froide. En-
« core une fois, ne voulez-vous rien révéler ? m'a demandé
« un des trois juges commis pour assister à la question. »

— Il faut tout avouer, mon père, murmura Casimire.

« Sur ma réponse négative, la mesure en plomb a été in-
« clinée sur ma bouche ; j'ai bu, j'ai bu encore, puis j'ai encore
« bu. Dès la seconde pinte j'étouffais ; l'eau remontait dans
« ma gorge. »

— Donnez, mon père, que je boive pour vous ! s'écria Casimire machinalement.

« Et pourtant le médecin ne trouvait pas dans les batte-

« ments de mon pouls que je courusse encore du danger. A la « troisième pinte, mon ventre et mon estomac ne formaient « qu'un seul renflement. »

— Pauvre père !

« Si j'avais pu m'étendre, j'aurais moins souffert ; mais mes « juges n'entendaient pas que je souffrisse moins. Maintenant « vous comprenez pourquoi ils avaient laissé libre la moitié « de mon corps. Après la troisième pinte j'ai perdu le senti- « ment du nombre ; je ne comptais plus, quoique sur d'autres « points ma volonté n'ait pas vacillé un seul instant. Je sen- « tais flotter mon cœur sur l'eau que j'avais bue ; je me ren- « dais compte de sa grosseur et de sa forme, comme si je « l'avais tenu dans la main.

« Au dernier terme d'absorption, j'ai éprouvé une espèce « d'ivresse particulière ; elle est affreuse, bizarre ; ce n'est pas « du tout le délire qu'apporte le vin : mes oreilles ne sifflaient « pas, elles criaient comme des oies sauvages. Mon sang re- « foulé cherchait à sortir, à monter ; il s'amassait, il bouillon- « nait. J'avais une calotte de plomb sur la tête et des milliers « de fourmis dans les jambes. Combien ai-je bu de pintes « d'eau froide, et dans quel état me suis-je trouvé pour que le « médécin ait ordonné de suspendre un instant ? Je l'ignore. « Ce medecin, je le suppose, est un juge. »

— C'est un bourreau ! fit Casimire, dont le sang, sans qu'elle s'en aperçût, jaillissait de ses lèvres, tant elle les avait mordues de douleur.

« Dans une heure, lut-elle ensuite, on va encore me venir « prendre et l'on me soumettra à un autre genre de supplice. « Courage, mademoiselle de Canilly, courage ! »

— Où le prendrai-je, mon Dieu ! ce courage, dit Casimire, quand c'est mon père qu'on tue ?

« Mettons à profit, continua-t-elle à lire, un temps si pré- « cieux, mademoiselle de Canilly.

« Vous vous marierez ; que vos enfants ne se mésallient

« jamais. Si vous avez deux fils, faites-en un militaire, l'aîné,
« si c'est possible ; que l'autre soit un homme d'État, pour
« qu'ils continuent tous deux, par l'épée et par la plume, les
« prétentions de leur famille. Dans une famille où il n'y a ni
« une plume ni une épée, il n'y a rien. Si, cependant, l'un des
« deux frères s'annonçait avec un extraordinaire esprit d'intri-
« gue, faites-le prêtre.

« Répétez-leur, chaque matin à leur lever et chaque soir à
« leur coucher, qu'ils sont nés pour accomplir de grandes
« choses.

« Apprenez-leur à ne jamais compter que sur eux seuls.

« Qu'ils n'aient qu'une idée, qu'un but, mais qu'ils le pour-
« suivent nuit et jour sans relâche.

« Pour parvenir à ce but, qu'ils sachent sacrifier jusqu'à
« leur vie, s'il le faut.

« Apprenez-leur à souffrir, il vous restera peu de chose à
« leur apprendre.

« Elargissez leur esprit, amincissez leur cœur.

« Les forces me manquent pour me rendre de nouveau dans
« la chambre de la question ; deux hommes viennent me
« prendre, chacun sous un bras, et m'emmènent. Ces pauvres
« diables pleurent à chaudes larmes : ce sont deux novices,
« je présume. »

Cette fermeté si belle, si soutenue, si rare, de M. de Canilly, finit par prendre des proportions tellement héroïques dans l'esprit de sa fille, que Casimire fut partagée entre l'admiration et la pitié. Elle en vint parfois à oublier pendant cette lecture,

malgré ses étouffements et ses larmes, qu'elle lisait l'histoire de son père, et non celle de Caton ou de Socrate. C'était bien là, en effet, le Caton de l'intrigue et le Socrate de la politique ténébreuse créée par Machiavel et Richelieu.

« Je suis quitte de la seconde épreuve ; elle a été laborieuse.
« Ces gens-là possèdent l'art d'appliquer la souffrance à un
« degré supérieur. Je m'en étonne. La moitié de mon corps
« n'est plus rien. Heureusement c'est la moitié qui ne pense
« pas. Ils m'ont enfermé les jambes entre trois planches de
« fer : une sous les pieds, une de chaque côté des jambes, et,
« à l'aide de deux vis agissant sous une clef, ils me les ont peu
« à peu lentement serrées, et avec une telle habileté que les
« juges pouvaient me demander, sans crainte de me voir éva-
« nouir ou passer tout à fait, si je refusais toujours de nommer
« mes complices. Les grincements de mes os brisés leur ont
« répondu. »

Casimire tomba sur ses genoux comme si les bourreaux de son père l'eussent frappée aussi.

« Le médecin, ils appellent cela un médecin ! leur assurait
« silencieusement du regard qu'on pouvait toujours approcher
« les planches de fer.

« Bientôt je n'ai plus eu le sentiment de mes jambes que par
« une douleur horrible et confuse et par le clapotement de
« mon sang répandu dans la boîte de fer. Enfin ils ont meur-
« tri mes chairs, froissé mes nerfs, cassé mes os, cela sans
« m'arracher un cri. Je suis tombé en faiblesse, mais je n'ai
« pas crié, non ! je n'ai pas crié !

« Votre père, mademoiselle de Canilly, revient de son
« évanouissement pour vous dire encore avant d'expirer, si la
« mort doit être plus forte que lui à la troisième épreuve :

« De voiler d'un crêpe noir les armes de notre maison de
« Canilly jusqu'à ce que vos fils m'aient vengé ;

« De mettre le plus d'adresse et de patience possible pour
« satisfaire à la nécessité de cette vengeance. Et pour cela :

« Reparaître à la cour du régent, si les circonstances l'exi-
« gent, feindre d'avoir tout oublié;

« Laisser passer une génération, deux générations, si cet
« apparent oubli est nécessaire, léguant le mot d'ordre de race
« en race, pourvu qu'un descendant des Canilly ait raison d'un
« des descendants de notre ennemi.

« Une troisième fois, les valets du tourmenteur m'empor-
« tent dans leurs bras : la question du feu m'attend. Cachez
« donc vos larmes, mademoiselle de Canilly, puisque je ne
« pleure pas, moi ! »

— Ah ! c'est pour moi qu'il éprouve ce supplice, pour m'a-voir une fatale couronne à mettre sur la tête ! Je ne l'ai pas assez retenu, assez empêché ; je ne lui ai pas crié assez fort :

— Non, je ne veux pas, restez, mon père, restez !

La lettre, toute souillée de sang et de larmes, torturée comme celui qui l'avait écrite, s'étala de nouveau.

« Allons ! je suis encore en vie, mais je n'ai plus la faculté
« de me servir de mes mains : on me les a brûlées ; on les a
« tenues enfermées dans une espèce de four que l'on a chauffé
« par degré, toujours en présence du médecin chargé de con-
« stater les forces de ma vitalité ; on les avait fait passer par
« deux trous qu'on a rétrécis ensuite ; si malgré moi je voulais
« retirer mes bras, impossible, ils étaient étranglés par le haut ;
« partout où mes mains erraient dans ce four, une chaleur
« bouillonnante fondait mes chairs et en détachait les ongles ;
« mes os tombaient ensuite. Le juge m'a dit : — Puisque vous
« vous obstinez à ne rien révéler, nous allons vous mettre en
« présence de vos propres aveux, de témoignages écrits de
« votre main. Devinez-vous ce qu'ils m'ont lu alors ? la lettre
« que je vous écrivais de Paris, celle où je vous annonçais le
« début favorable de notre affaire, mon départ pour le Béarn,
« fixé au lendemain, et le succès qui ne pouvait nous faillir.
« Vous n'avez donc pas reçu cette lettre ? »

Casimire chercha à se souvenir.

— Mais oui ! je l'ai reçue, dit-elle.

« Qui la leur a livrée ? M. de Marescreux ! Il me soupçon-
« nait, le croiriez-vous ? Il m'espionnait ; il avait corrompu
« un employé de la poste, et la lettre écrite pour vous lui a
« été livrée. Dans cette lettre, il a pu apprendre que mon pro-
« jet était de mettre un frein à son ambition, si jamais il tentait
« de la tourner contre moi ; il se sera cru abusé, trompé, trahi,
« et il aura tout dévoilé pour se venger de moi. — Eh bien !
« m'a ensuite demandé le juge, qu'en dites-vous, monsieur
« de Canilly ? — Rien, ai-je répondu. — Cette lettre est vraie.
« Quelle récompense a-t-on accordée à M. de Marescreux ?
« ai-je encore demandé. — Lui et son fils ont été décapités
« sur la place publique de Paú, a répondu le juge.

« Quoi ! on n'a pas vu un motif de grâce dans leur révéla-
« tion ? — Les imbéciles ! n'ai-je pu m'empêcher de m'écrier !
« Il y a des gens si dépravés qu'ils n'ont pas même la bêtise
« de la clémence.

« Fatigués de m'infliger une inutile torture, ne sachant plus
« de quel supplice inquiéter mon corps, dont chaque articu-
« lation a été disloquée par le fer, dont chaque place a été
« noircie par le feu, mes juges se disposent à prononcer ma
« sentence : comme si le châtiment qu'ils me préparent ajou-
« tera une douleur de plus aux douleurs qu'ils m'ont fait souf-
« frir ! Je les attends d'un cœur ferme. Ils sont rassemblés.
« Probablement leur arrêt sera rendu avant le jour, quoique
« la nuit touche à sa fin.

« Je mets à profit ce court intervalle pour vous donner les
« derniers conseils que ma parole éteinte peut dicter ; car mes
« mains, mademoiselle de Canilly, ne remplissent plus leur
« office. Je n'ai plus de mains. Le gardien, dont j'ai acheté
« la discrétion, écrit sous ma dictée les avis que je vous
« adresse de mon lit de torture ; il recueille mon dernier
« souffle, ma dernière lueur d'intelligence. Je le savais de-
« puis longtemps : la volonté, c'est la vie. D'autres seraient

« morts depuis ma première torture. J'ai voulu vivre ; je vis.

« Libre de votre main par la mort du fils aîné de M. de Ma-
« rescreux, faites choix du mari qui conviendra le mieux à
« votre naissance et à votre fortune.

« Mariée, ne vous laissez pas dominer par votre mari ; car,
« si vous vous conduisez d'après les leçons dont j'ai extrait
« pour vous la lumineuse sagesse, il vous appartient d'être la
« gardienne de l'honneur de la maison, son guide dans les
« affaires, son chef réel, sa reine.

« Aimez votre mari si vous le pouvez, respectez-le pour le
« monde, mais ne le laissez jamais lire dans votre pensée ou
« dans votre cœur.

« Que votre fils aîné, si le hasard vous en envoie un, soit
« toujours secrètement dans vos intérêts contre votre mari ;
« par là, s'il arrivait que celui-ci voulût agir en maître, en
« roi, enfin, vous auriez élevé dans votre fils une aristocratie
« salutaire contre lui.

« N'ayez pas beaucoup d'enfants.

« Dans toute famille où il y a beaucoup d'enfants, il s'en
« trouve presque toujours un pour la déshonorer.

« On entre encore dans mon cachot ; on se dispose à m'em-
« mener devant les juges qui vont enfin rendre leur arrêt. Je
« n'ai plus qu'une vérité à vous dire : Dieu, c'est le succès en
« toutes choses ; qu'un ordre à vous donner : vengez-moi de
« mes ennemis, et jamais de pardon ! Adieu, mademoiselle ;
« rappellez-vous moins que vous êtes ma fille que madamoi-
« selle de Canilly.

« Comte DE CANILLY. »

Sur quel horrible incident s'arrêtait Casimire, après avoir payé si cher le triste privilége de savoir en détail ce qu'était devenu son père ! La lettre de M. de Canilly finissait là, à quelques pas du siége de ses juges. Le reste, c'était l'infini pour l'imagination de sa fille. Qui lui dirait le reste, comment

saurait-elle la dernière scène de ce drame si cruellement analysé par le principal personnage lui-même? A ce moment, Casimire, porta les yeux sur la lettre qui accompagnait celle de son père; elle la décachète, la lit aussitôt. Ce mouvement nerveux ne la trompa pas. Cette lettre était probablement écrite par une personne liée de complicité avec le comte de Canilly, présente aux débats du procès criminel, et témoin des circonstances qui suivirent la sentence portée par le parlement de Toulouse. Elle n'était pas signée, et l'écriture en paraissait déguisée. Elle disait :

« Mademoiselle,

« Accusé d'avoir cherché à renverser le régent pour mettre « à sa place le roi d'Espagne, Philippe V, M. le comte de « Canilly, votre père, vient d'être condamné, après avoir subi « trois fois la question, à avoir la tête tranchée sur la place « du marché, à Toulouse. »

— Mon Dieu! s'écria Casimire, qui eut encore ce cri après tant de cris. Elle n'eut pas la force d'en dire davantage. Elle tomba par terre. La chute fut si prompte, si violente, qu'elle empêcha Casimire de s'évanouir.

La réaction fut immédiate. Elle se releva tout étourdie, ne sachant plus si elle était vivante, si elle était morte, et, pour augmenter son trouble, entendant frapper à la porte de sa chambre.

— C'est moi! c'est moi! disait en effet la voix de Marine; ouvre donc, petite! Voilà cinq minutes que je cogne.

— Je vais ouvrir, attends... Reviens!... Pas dans ce moment!

— J'ai quelque chose de bon à t'apprendre. Ouvre vite, vite!

Au lieu de répondre à Marine, Casimire, les yeux hagards, sourde à tout bruit, se hâta de continuer la lecture de la fatale lettre anonyme qu'elle tenait à la main.

Collée contre le mur afin de se soutenir, la poitrine haletante, elle lut ces mots :

« Cette sentence n'a pas abattu le courage déjà si éprouvé « de M. de Canilly; il a laissé voir sur son visage, seule partie « de son corps qu'on n'eût pas mutilée, l'expression de la plus « profonde indifférence. Aucun article de cette affreuse sen- « tence n'a pu altérer la majesté de ce criminel héroïque. La « voici telle qu'elle a été prononcée à la lueur des flambeaux, « dont la clarté rougeâtre faiblissait devant le jour qui com- « mençait à paraître :

« Condamne, pour crime de haute trahison, Maximilien, comte de Canilly, âgé de cinquante-quatre ans, à avoir la tête tranchée par la main du bourreau sur la place du marché.

« Le condamné sera conduit dans une heure au lieu du supplice, un voile noir sur la tête.

— Casimire! Casimire! mais ouvre-moi donc, mon enfant! criait Marine; j'ai une bonne nouvelle à t'apprendre. Ouvre-moi donc! Pourquoi me laisser ainsi à la porte?

Casimire ne répondait pas, elle lisait toujours.

« Du haut de l'échafaud, le bourreau proclamera à haute voix que la famille Canilly est déchue de tous droits, honneurs et priviléges, et rayée du livre de la noblesse du royaume.

« Le bourreau donnera un soufflet au comte de Canilly, en signe de dégradation.

« Tous les biens dudit comte sont confiqués au profit de l'État.

« Il plaira au régent de France de prononcer l'exil contre les membres de la famille de Canilly. »

— Ma fille, criait de plus fort en plus fort Marine, en secouant la porte, mais pourquoi ne m'ouvres-tu pas! Es-tu morte? Je t'ai dit que j'avais à t'apprendre des choses qui te feront bien contente. Au nom du Ciel, réponds-moi, ouvre-moi! Mais ouvre-moi! je ne suis pas seule.

Casimire lisait toujours; elle lisait ceci :

« Une heure après la sentence que vous venez de lire, le comte de Canilly, votre père, a été porté par quatre hommes

sur l'échafaud, dressé au milieu de la place du marché, où étaient rassemblés tous les habitants, avides de voir les débris encore animés de cet homme si ferme, si énergique pendant son procès. »

Marine, effrayée de ce silence, ne cessait d'agiter la porte, d'appeler et de crier.

« Sur l'échafaud même, à la vue de trente mille personnes, là où le courage abandonne les plus résolus, votre père, par un effort dont lui seul était capable, s'est soulevé sur ses jambes brisées et déformées, et de ses deux mains brûlées, horrible et magnifique chose! il a soulevé le voile noir jeté sur sa tête. Le peuple a vu alors son visage, dont la couleur n'était plus de ce monde, et une voix est sortie de sa bouche qui a crié : *Ma fille me vengera!* »

Secouée avec une violence désespérée par Marine, la porte ne resistait presque plus.

« Le bourreau n'a pas osé souffleter ce sublime cadavre.

« On n'a plus entendu qu'un coup de hache.

« C'était fini. »

—Je n'ai plus de père, s'écria Casimire! plus rien! Faites-moi mourir, mon Dieu! faites-moi mourir.

La porte céda à la fin.

Casimire était dans les bras du commandeur.

Elle resta longtemps ainsi à demi morte sur la poitrine de celui qu'elle n'espérait pas revoir en un pareil moment, et qu'elle ne reconnut pas en tombant dans ses bras. Elle n'avait qu'une perception confuse des paroles dites à ses oreilles; c'était un murmure dans l'ombre. Ses mains jetées avec abandon sur les épaules du commandeur, et errantes comme dans le sommeil, se détachaient sur le bleu sombre de l'habit, aussi blanches que si elles eussent été gantées pour le bal. Sur son front couvert d'ombre et de tristesse, s'étaient posées les lèvres du jeune commandeur de Courtenay, qui, on le voyait, à la consternation de ses traits, semblait embrasser les restes d'une

sœur chérie, qu'il avait pensé trouver au retour, riche de santé et de jeunesse.

Casimire était maintenant accablée de toute l'énergie dont elle s'était montrée forte pendant le terrible récit de l'agonie de son père. Ses pieds n'opposaient pas de résistance au poids de son joli corps; ils ne portaient pas à terre; ils flottaient sous sa robe de soie verte aux raies blanches. On voyait seulement qu'elle vivait encore aux ondulations qu'imprimait son souffle à la cravate du commandeur, dont les bouts brodés effleuraient son visage. Une larme s'était arrêtée dans le coin de son œil, comme une goutte de rosée sur le calice d'une fleur brisée avant le lever du soleil. Derrière ses lèvres à demi fermées, on apercevait la rangée pure de ses dents, et cette disposition de sa bouche donnait à ses traits ce caractère de mort si touchant chez les jeunes filles qui partent de ce monde avant le temps, et auxquelles il reste encore quelque chose de doux à dire. Tableau triste à mourir, tendre à briser le cœur!

Marine faisait intilement respirer des sels à Casimire, en criant par toute la chambre qu'elle était morte; et le commandeur penchait sur ce visage insensible, son visage devenu brun, martial, aux fatigues de la guerre. Il n'osait pas décroiser ses bras, de peur de voir s'évanouir cet être faible qui paraissait ne plus tenir à la vie que par cette étreinte. Vainement le commandeur prononçait leurs deux noms, le silence de pierre et l'anéantissement de Casimire persistaient.

Ne sachant plus à quel moyen avoir recours pour rendre le sentiment à Casimire, Marine décroche le bénitier en cristal placé près du lit de Casimire, et le vide sur son front. La fraîcheur de l'eau la surprend; elle remue aussitôt les lèvres, elle soupire, elle rouvre les yeux, ses yeux qui rencontrent ceux du commandeur. Elle est sauvée. Après avoir regardé autour d'elle, Casimire se dégagea avec pudeur, laissant glisser doucement ses bras le long de son corps; sa main en descendant

rencontra la main du commandeur, qui n'osait pas encore l'abandonner. Casimire lui dit : « C'est vous, M. le commandeur ! »

Bonne vierge de Nanterre ! s'écria Marine en tombant à ses genoux, je t'ai promis un cierge, je te donnerai le flambeau.

XVII

Respectant la douleur de Casimire, le commandeur s'abstint pendant quelques jours de toute visite. Il connaissait la cause de cette douleur, ainsi que l'Europe entière, instruite par les gazettes de la conjuration du comte de Canilly (conjuration à laquelle le duc de Cellamare a donné son nom), et du châtiment qu'il avait subi à Toulouse, sa torture, sa dégradation, la confiscation de ses biens, sa mort sur l'échafaud. Il gémissait moins sur la triste fin du comte, caractère admirable à ses yeux cependant par l'austérité et l'audace, que sur le sort de Casimire, marquée désormais à l'empreinte d'une renommée historique, sceau indélébile, presque toujours fatal, Casimire non-seulement orpheline, mais privée tout à coup de fortune, de patrie, réduite, dans la révolution de quelques heures, à la misère et à l'exil.

Le commandeur de Courtenay s'était enfermé chez lui en attendant d'être rappelé par Casimire, indifférent à tout ce qui n'était pas elle et le marquis de Courtenay, dont la conduite inexplicable lui donnait étrangement à penser.

Dès son arrivée à Varsovie, et même avant de se montrer chez mademoiselle de Canilly, le commandeur s'était présenté à l'hôtel du marquis de Courtenay, son frère, où on lui avait dit que son frère ne le recevrait pas. Croyant que cette défense était motivée par quelque raison légitime, et limitée d'ailleurs à la durée de quelques heures, le commandeur n'insista pas; il se retira. Mais s'étant présenté de nouveau, le soir, à la porte de l'hôtel de son frère, il rencontra le même obstacle, il reçut la même réponse. Vainement il dit qu'il était le frère du marquis, qu'il n'y avait pas de consigne inviolable pour lui; il fut réduit à annoncer à son frère, dans une lettre, son retour à Varsovie, sans oublier de lui marquer en termes respectueux la surprise où il était de se voir si difficilement admis auprès de lui.

La lettre du commandeur resta sans réponse; trois autres lettres n'eurent pas un meilleur sort. Le mystère de ce silence l'aurait beaucoup plus inquiété encore si les malheurs personnels de Casimire de Canilly, et la douleur que lui avait causée son frère le marquis en lui annonçant son mariage avec elle, n'eussent absorbé toutes les facultés de son esprit. D'ailleurs, il supposa que son frère ayant connu plus tard, ce qui n'était pas impossible, combien il aimait, lui aussi, Casimire, et honteux alors d'avoir chanté avec tant de fanfares sa joie d'épouser mademoiselle de Canilly, et plus honteux encore d'avoir appelé un frère de l'armée pour le rendre témoin de cette joie, s'était repenti de l'avoir ainsi humilié. Dominé par ce meilleur sentiment. il ne voulait sans doute pas que son frère vînt lui reprocher d'avoir si insolemment affiché son bonheur. Rien n'était plus spécieux que ce prétexte généreusement prêté par le commandeur à la justification de son invisible frère.

Il ne l'avait pas encore vu lorsque Casimire le pria de passer chez elle; c'était pourtant le dixième jour de son arrivée à Varsovie. Le commandeur, qui n'attendait que cet ordre, se rendit aussitôt chez mademoiselle de Canilly.

— Ma lettre vous est donc parvenue? demanda d'abord Casimire d'une voix timide, après avoir fait asseoir le commandeur à côté d'elle.

— Elle a été un ordre pour moi; je suis venu. Vous ne pouviez douter de mon obéissance.

— Je vous en remercie, monsieur, reprit Casimire, dont le visage portait les marques de la longue affliction où l'avait jetée la mort si lamentable et si tragique de son père. Je ne pensais pas, en vous écrivant cette lettre, que vous viendriez si à propos essayer de me consoler d'une perte cruelle, irréparable. Un motif moins grave m'avait fait vous écrire; ce mot si impératif...

— Oh! sans doute, bien moins grave, interrompit le commandeur, appuyant avec une intention pénible sur cette restriction de Casimire. Pourtant ce seul mot m'a suffi pour quitter l'armée et me faire traverser des provinces ennemies.

— Des provinces ennemies! s'écria Casimire.

— Elles offraient moins de danger pour moi que les provinces de l'empire, où mon signalement m'avait déjà devancé.

— On vous poursuivait donc?

— Comme déserteur. J'ai déserté pour me rendre à vos ordres.

— Et c'est pour moi...

— Ma carrière est fermée, se hâta de reprendre le jeune commandeur de Courtenay. Inscrit aux rôles de l'armée comme déserteur, je n'y rentrerais pas sans passer par un jugement, et vous savez si la discipline allemande est sévère.

— Est-il bien vrai? Quel sacrifice, monsieur le commandeur!

— J'ai hésité, je l'avoue; il y a eu combat en moi, mais

vous l'avez emporté. Je vous ai mise au-dessus de la gloire, au-dessus de l'honneur même, et, pendant la nuit, j'ai abandonné, comme un transfuge, comme un traître, une armée à laquelle je n'avais encore rendu, pour un loyal accueil, que quelques heures de danger.

La voix du commandeur s'éteignit au souvenir d'une faute dont il ne pouvait s'empêcher de rougir, même en présence de celle qui la lui avait fait commettre.

C'est à ce moment que Casimire, si habile, comme on l'a vu, à établir des calculs pour savoir s'il lui convenait mieux d'être douce que sévère envers le commandeur, et qui avait fini par lui ordonner de quitter brusquement l'armée, calculs infinis d'amour-propre, ruses exagérées, craintes mises en balance avec le désir, vit enfin ce qu'elle n'avait pas même soupçonné, qu'elle avait brisé à jamais l'existence militaire du commandeur, compromis son honneur et fermé son avenir; cela sur un mot, sur ce mot : *Revenez!*

Ce voile soudainement déchiré par la main du commandeur lui découvrait un de ces tristes horizons d'erreurs au centre desquels, disciple aveugle de son père, elle avait emprisonné sa raison et affaibli les grâces naturelles de son caractère. Elle était devenue silencieuse comme le commandeur, qui, rompant le premier l'embarras d'une situation aussi fausse, lui dit :

— Je n'aurais pas donné dans mes souvenirs la moindre place à cette action s'il avait pu entrer dans vos vœux que je la fisse. Du moment où elle n'a pu convenir qu'à moi, il me devient permis de me la rappeler pour regretter sincèrement de n'avoir pas mieux compris que ce qu'exige une femme n'est pas toujours ce qu'elle désire.

— Que dites-vous, monsieur le commandeur?

— Ne me comprendriez-vous pas? ne m'épargnerez-vous pas la douleur d'une explication plus claire?

— Vous vous plaignez, c'est ce que je comprends.

— Je me blâme, je ne me plains pas, mademoiselle.

— De quoi vous blâmeriez-vous? Je sais que je ne mérite pas le dévouement chevaleresque dont vous venez de faire preuve; j'avais même prévu que vous pourriez un jour vous en faire une arme contre moi; mais je pensais aussi que la meilleure manière de me punir pour avoir exigé de vous ce dévouement, c'était de ne pas le montrer, de brûler tout simplement ma lettre. Vous ne l'auriez jamais reçue. Il est bien tard, ajouta-t-elle, pour vous plaindre d'avoir eu cette faiblesse pour moi.

— Je ne me plains, en ce moment, dit le commandeur, puisque vous voulez voir une plainte dans mes paroles, que de ne pas avoir été tué par les sentinelles qui ont tiré sur moi lorsque je franchissais, en déserteur, les dernières lignes du camp. Je ne recevrais pas aujourd'hui des reproches là où j'espérais rencontrer de la pitié, au moins de la pitié, répéta le commandeur en présentant à Casimire, d'une main tremblante, le mouchoir brodé qu'elle lui avait permis d'emporter le jour des derniers adieux. Il foulait ce mouchoir de manière à cacher les traces de sang dont il était marqueté.

Casimire tendit à regret la main pour recevoir le tissu ensanglanté.

— Vous avez été blessé, monsieur, dit-elle d'une voix touchante. Ah! je n'en savais rien...

— Prenez! qu'importe? murmura le commandeur.

— Mais il est à vous, monsieur, il est à vous. Je ne reprends plus ce que j'ai une fois donné.

— Casimire! les larmes auraient dû en effacer le sang; mais les larmes sèchent toujours plus vite, ajouta-t-il d'un accent mêlé d'ironie et de douleur.

— Vous me cachez quelque chose, monsieur, dit-elle; assurément vous me cachez quelque chose, et c'est mal. Ma pauvre tête est faible. Ayez pitié du désordre que vous aurez peut-être remarqué dans mes idées, du trouble de mes paroles.

Je vous ai offensé? Qu'ai-je dit? qu'ai-je fait? Songez, monsieur le commandeur, continua-t-elle avec une modestie attendrissante, que je ne suis plus mademoiselle de Canilly, la fille heureuse et enviée; je suis la fille d'un criminel d'État, décapité à Toulouse; je suis exilée, je suis pauvre; je n'ai que Dieu au ciel, et vous sur la terre. Est-ce pour cela que vous n'avez plus d'indulgence?

Le commandeur se leva; deux ruisseaux de larmes sillonnaient ses joues; il frémissait.

— Ne parlez pas ainsi! ne parlez pas ainsi! vous me faites mourir. Moi, vouloir vous abaisser; moi, vous rappeler votre infortune, vous la reprocher! Mais que parlez-vous d'infortune? Votre malheur est grand, sans doute, il est immense, la perte d'un père! Mais ce malheur n'a rien qui déshonore la fille d'un gentilhomme.

— N'est-ce pas, monsieur? dit Casimire, dont la main se posa, toute fière et superbe de ligne, sur le bras du commandeur, ce bras qui s'était porté involontairement à son épée, comme pour indiquer de quelle manière il saurait soutenir, au besoin, ce que sa bouche avait avancé.

— Mais comment, reprit le commandeur, craindriez-vous les suites funeste qu'entraîne toujours la perte de la fortune? comment enfin craindriez-vous les atteintes de la misère, vous sur le point de devenir la femme d'un des plus riches gentilshommes de France?

— Moi, la femme d'un des plus riches gentilshommes de France! moi!

— Puis-je en douter?

— Ah! tout m'est expliqué maintenant, toutes vos paroles obscures, inintelligibles d'abord, tous ces reproches détournés. Mais l'on vous a trompé, affreusement trompé, monsieur le commandeur.

— Cette lettre! s'écria le commandeur, en tirant son portefeuille, cette lettre, répéta-t-il en cherchant une lettre, et la

livrant à Casimire, cette lettre qui m'a été remise pendant que j'étais en route, pendant que j'accourais vers vous heureux à la pensée de vous crier de loin, dès que je vous apercevrais : Vous m'avez dit, revenez ! me voilà.— Cette lettre, lisez-la.

Casimire tenait dans ses mains étonnées la lettre écrite au commandeur par le marquis de Courtenay, lorsque celui-ci croyait être sur le point de voir se conclure son mariage avec mademoiselle de Canilly.

Un sourire de tristesse erra sur les lèvres de Casimire tout le temps qu'elle lut la lettre du marquis. Quand elle eut achevé de la lire, elle la rendit au commandeur en lui disant :

— Écoutez-moi.

Autant il s'était amoncelé de nuages plombés sur le front du commandeur, autant il s'était amassé d'amertume sur ses lèvres avant que le hasard eût enfin apporté sa lumière dans les ténèbres étouffantes de cette explication, autant il s'éleva graduellement du calme, de la sérénité, de la joie sur le visage du commandeur, à mesure que Casimire lui confia, avec cette éloquence de la femme écoutée, par quelles bizarres espérances son frère le marquis, était parvenu à s'imaginer qu'il serait prochainement uni à elle par le mariage. Heureuse de se justifier, elle poussa ce bonheur jusqu'à la plus complète franchise, avouant sans réticence les fautes de légèreté où elle était tombée elle-même, afin de ne pas laisser voir qu'elle aimait un autre homme que le marquis.

L'indulgence coulait du cœur et des lèvres du commandeur ; il était aimé de Casimire ; tout ce qu'elle avait fait de faux et de blâmable se colorait à ses yeux des teintes radieuses de l'amour. Et quand, pour mériter cet amour, lui, homme exact dans ses actions, avait déserté son poste, méconnu ses devoirs de soldat, pouvait-il, armé d'une morale à deux tranchants, frapper la conduite d'une femme, d'une jeune fille qui avait un peu dévié sur la ligne d'une trop rigoureuse justice

par amour pour lui ? Et puis son frère, le marquis de Courtenay, avait-il éprouvé réellement de l'amour pour Casimire? Son caprice d'un jour devait-il être tant respecté qu'une femme qui ne l'aimait pas se sacrifiât à lui ? On jetterait un autre joujou à cet enfant frivole, et le joujou qu'on lui enleverait serait oublié.

— Mon amie ! dit le commandeur, — ce dernier type de l'amour d'un autre âge, cet adorable modèle de la passion grande et dévouée, celle qui faisait aller aux croisades, à la mort, au ciel, grande et belle par là comme la religion, — mon amie, je crois, dit-il en s'inclinant sur Casimire, en lui prenant chastement la main, qu'on ne s'est jamais aimé ainsi.

Admirable naïveté que se répètent les amants de toutes les époques comme les mots de passe de la grande franc-maçonnerie de l'amour.

Le bonheur de Casimire conservait dans sa plénitude toute la sombre et respectueuse tristesse du deuil étalé sur ses habits, écrit sur son visage. Une ligne noire encadrait ce tableau de bonheur, ce paysage de joie qui commençait à poindre dans le fond de ses yeux. Cela était consolant, mais sans gaieté, sans éclat. Dieu, le monde et son père, ces trois choses sacrées et sévères n'auraient pas blâmé cet amour qui venait s'asseoir sur une robe de deuil et y effeuiller doucement des roses. Les amours accoudés et sérieux font bien aux angles d'un tombeau. Et puis elles sont si voisines les deux sources de toutes nos larmes, celle qui coule quand on souffre, et celle qui coule quand on a cessé de souffrir, qu'il n'y a que les gens qui n'en répandent point qui ont le droit de se plaindre de voir se confondre leurs eaux.

— Je verrai mon frère, je le verrai, dit le commandeur en se levant. J'espère le convaincre. Il saura de combien d'années mon amour pour vous avait précédé le sien, le sien né d'une fantaisie qu'une autre fantaisie effacera. Si quelqu'un a le pouvoir de le ramener à voir raisonnablement les choses, c'est

moi ; et croyez, ajouta-t-il en souriant, que j'ai trop d'intérêt à défendre ma cause pour la perdre.

Le commandeur s'arrêta à la porte pour envoyer à Casimire un de ces sourires d'adieu qu'on ne retrouve pas aux secondes amours, ni peut-être deux fois dans la vie, ineffable comme la première aurore du paradis terrestre.

Comme la porte s'ouvrait enfin devant les pas du commandeur, Marine l'arrêta.

— Tu vas m'embrasser, mon compère, lui dit Marine : on ne passe pas comme ça.

— De toute mon âme ! ma bonne Marine.

Le commandeur sortit ensuite.

Casimire rougit comme si elle avait été elle-même embrassée.

Marine vint vers elle, mit un doigt sur la joue de Casimire, à l'endroit de la rougeur, et elle lui dit : J'en étais sûre !

— Petite sotte ! lui dit-elle, même de ta nourrice !

XVIII

En cherchant de tous côtés des moyens pour s'introduire auprès de son frère, dont la porte lui était toujours interdite, le commandeur finit par apprendre dans le monde les bruits qui couraient sur cette étrange séquestration. Il s'en

indigna, il essaya de les repousser; mais la calomnie avait pris ses habitudes, et elle n'y renonça pas facilement.

Les plus sages lui conseillèrent d'opposer le silence au mensonge, d'attendre tout du temps; si les autres n'osèrent plus attaquer devant lui la réputation de mademoiselle de Canilly, ils n'en continuèrent pas moins à la ruiner dans l'ombre. Mais tous ceux qui parlaient au commandeur de mademoiselle de Canilly n'omettaient jamais, soit qu'ils fussent pour elle ou contre elle, de s'étonner de la détermination du marquis de Courtenay, fondée assurément sur quelque motif grave. Pourquoi, au moment d'épouser mademoiselle de Canilly, répétaient-ils sans cesse, — mademoiselle de Canilly, dont ils avaient remarqué les attentions affectueuses pour le marquis de Courtenay, — avait-il rompu toutes relations avec elle, s'en était-il éloigné du jour au lendemain? Enfin pourquoi s'était-il caché de désespoir au fond de son hôtel? Cette objection, si forte en elle-même, la plus forte de toutes, était la plus facile à résoudre pour le commandeur.

Mais comment dire à chacun que Casimire, loin d'avoir mérité le dédain du marquis, avait tout simplement refusé de devenir sa femme parce qu'elle en aimait un autre, parce que cet autre c'était lui, le commandeur? Après une pareille réponse, venue si tard, ne l'accuserait-on pas de pousser la générosité jusqu'à se donner un ridicule pour couvrir un tort, manteau souvent léger quand la tempête de la calomnie est en train de souffler, ou d'avoir été de complicité avec Casimire, dans le but de rendre victime d'une atroce bouffonnerie un jeune homme adoré de l'aristocratie polonaise, un frère enfin, un frère aîné qu'il avait affecté jusqu'alors d'aimer et de vénérer comme le chef de la famille?

Et puis, se disait-il encore, parvient-on jamais à convaincre d'erreur ceux qui ont besoin de mensonge comme ils ont besoin de glace en été pour boire froid? Pourquoi consentiraient-ils à se laisser dépouiller d'un plaisir, d'un passe-temps déli-

cieux, reste d'anthropophagie qui a persisté au milieu de nos goûts civilisés?

Il pensa bien aussi à quitter Varsovie et à se retirer, avec Casimire, dans quelque province obscure de l'Allemagne. Mais, s'objecta-t-il aussitôt, il arrivera, si je mets en pratique ce moyen, bon au premier coup-d'œil, qu'on dira dans le monde que j'ai entraîné Casimire parce qu'il m'a été plus facile de la faire disparaître que de la défendre avec succès. Et le commandeur tournait sa pensée d'un autre côté. Comme tout le monde il méprisait la calomnie, mais, comme tout le monde, il n'avait pas la force de la laisser se dévorer elle-même. S'il fut jamais permis à quelqu'un de prolonger l'abus du monologue, c'était bien à lui, chargé de l'existence si menacée et de l'honneur si compromis de la femme qu'il aimait, d'une jeune fille privée en un jour de son père, de ses biens, et déchirée par toutes les hyènes des salons, autrement cruelles que celles du désert, qui, du moins, vous dévorent en une fois.

— Il n'est qu'un moyen de la sauver, se dit-il : c'est de hâter le moment de mon mariage avec elle. Je le ferai annoncer tout de suite, demain s'il se peut, et il aura lieu à l'expiration de son deuil. Je laisserai dire qu'elle a trompé l'espoir de mon frère, et que je m'expose à mon tour à être trompé par elle en l'épousant. Mais tout cela, s'interrompit-il, n'est possible qu'après avoir vu mon frère, et comment le voir, comment?

Le moyen de voir le marquis de Courtenay fut enfin trouvé le soir même par le commandeur, qui remit au lendemain pour en faire usage.

Le lendemain, à dix heures du matin, une voiture s'arrêtait à la porte de l'hôtel du marquis de Courtenay, et il en descendait le commandeur et mademoiselle de Canilly.

— Allez annoncer à M. le marquis, dit le commandeur au premier valet de pied qui se présenta sous le vestibule pour les empêcher d'aller plus loin, que mademoiselle de Canilly désire le voir.

A ce nom le valet n'osa protester de sa consigne, quoiqu'il ne lui eût pas été dit d'établir des exceptions ; il salua et courut prendre ses instructions auprès du marquis.

Un temps assez long s'écoula avant qu'il ne revînt. Enfin il reparut pour donner raison aux prévisions du commandeur. Le marquis consentait à recevoir mademoiselle de Canilly. Il était naturel qu'elle n'entrât pas seule. Cependant le valet, rigoureux interprète des ordres donnés, prétendait ne laisser introduire dans les appartements que mademoiselle de Canilly ; il n'avait annoncé qu'elle.

— Vous oubliez que j'accompagne mademoiselle, dit le commandeur, et que M. le marquis de Courtenay a trop d'esprit pour supposer que mademoiselle de Canilly soit venue seule lui faire visite.

Le valet n'osa plus rien refuser.

Quelle fut la surprise de Casimire et du commandeur de se trouver tout à coup arrêtés au fond du vestibule par un immense rideau noir, bordé d'un large galon d'argent comme un décor de catafalque.

— Que signifie ceci ? demanda le commandeur au valet qui les précédait et soulevait déjà le rideau noir pour leur faciliter le passage.

— C'est par l'ordre de M. le marquis, répondit le valet.

Après une telle réponse, il n'y avait plus de question à adresser.

Après avoir franchi le vestibule, Casimire et le commandeur se trouvèrent en face d'un escalier dont les marches, les côtés et la rampe étaient tapissés d'une étoffe noire, semée de larmes d'argent. Quoiqu'il fît grand jour au dehors, cet escalier s'éclairait de lampes dont les becs projetaient une lueur lugubre.

— Je ne devine pas pourquoi on a déployé ici cet appareil sinistre, murmurait le commandeur. Sommes-nous bien chez mon frère ? demanda-t-il à Casimire.

Sur l'affirmation de Casimire, il montra un visage où commençait à se peindre un sentiment plus pénible que la surprise. Il est vrai que la sinistre clarté répandue sur tous les objets par ces lumières de catacombe prêtaient en ce moment un aspect particulier aux traits du commandeur, et surtout à ceux de Casimire, dont les fines couleurs n'étaient pas encore revenues.

De surprises en exclamations, d'exclamations en surprises, ils arrivèrent enfin au premier étage, à la porte de l'antichambre des appartements occupés par le marquis. Les fines nervures, les arabesques et les chicorées d'or de cette porte avaient disparu sous un placage d'ébène ; tout en était noir, jusqu'à la clef. De quel escalier pouvait être en deuil cette porte ?

C'est dans cette pièce d'attente que le marquis se plaisait à jouer autrefois avec ces chiens de race supérieure qui ne manquaient jamais de le saluer de leurs aboiements à l'entrée et à la sortie : toujours à l'imitation de Louis XIV, grand amateur de chiens.

Il y avait bien encore quelques chiens dans cette pièce aussi noire que l'escalier et aussi lugubrement éclairée, mais on ne les apercevait presque pas ; car, avec leur poil uniformément noir, ils se détachaient à peine sur le tapis noir où ils dormaient. Les carreaux des croisées étaient également noirs, ainsi que les rideaux qui flottaient comme des pleureuses.

Cette pièce s'ouvrait sur une belle salle à manger dont les dressoirs supportaient, au lieu des riches cristaux qu'on s'y plaisait à voir autrefois, ces soucoupes, ces vases couleur de momies arrachés avec les momies du fond des tombeaux égyptiens. La fantaisie morose du marquis n'excluait cependant ni le goût ni le luxe, et, d'ailleurs, le grand salon de réception, où Casimire et le commandeur furent introduits, en était la preuve.

C'est dans ce salon, comparé par le marquis, dans sa fièvre

d'imitation, à la galerie de Versailles, qu'avait eu lieu le mémorable bal, la folle soirée donnée en l'honneur de Casimire. Tout conservait encore le même arrangement que dans cette soirée dont le commandeur avait appris les détails par la renommée. Sur la cheminée, sur les entre-croisées, se balançaient, au bout de leurs tiges, les mêmes fleurs portées par des corbeilles d'argent; seulement elles étaient d'un choix aussi sombre que la nature, qui fournit peu de fleurs noires, l'avait permis. De rouges et de verts qu'ils s'étalaient auparavant, les tapis étaient devenus de poil de renard noir, et les médaillons, qui reproduisaient sur toute l'étendue des murs le chiffre du marquis coupé par celui de Casimire, s'étaient voilés d'un crêpe, ainsi que les portraits des doges décapités pour crime de trahison. Les bougies brûlaient, des bougies noires.

L'effet produit par cet appareil de fête mélangée de deuil n'était pas gai; le bal n'attendait plus que des veuves, des orphelins, des victimes et un orchestre de fantômes. L'état dans lequel languissait alors l'esprit de Casimire, par la mort si récente de son père, s'assombrit encore de ce spectacle lamentable. Elle sentit ses joues se refroidir comme du granit, et le demi-sourire d'hilarité que lui avait d'abord inspiré la bizarrerie du marquis s'évapora sur ses lèvres. Sa main se scella avec la crispation de la terreur au bras du commandeur de Courtenay. Celui-ci avait fait mille réflexions désolantes, amères pour sa tendresse fraternelle, depuis qu'il parcourait ce palais de mélancolie et de silence; car aucune voix de domestique n'en rompait la tranquillité funéraire.

— Je ne sais que penser de tout ceci, dit-il tout bas à Casimire.

Casimire refusait d'aller plus loin.

— Mais où donc est M. le marquis? demanda avec inquiétude, avec impatience, le commandeur au valet marchant devant eux.

— Ici, répondit le valet en leur ouvrant la porte d'un cabi-

net au milieu duquel s'élevait, sur un socle d'ébène, un tombeau de marbre noir.

A peine Casimire et le commandeur furent-ils dans ce caveau funèbre qu'une figure blême et pointue parut au-dessus du tombeau ; c'était celle du marquis.

— Veuillez m'attendre un instant, dit-il à ses visiteurs ; je dois vous épargner la peine de monter.

Il jeta une petite échelle hors du tombeau, et, par les bâtons de cette échelle, il se glissa jusqu'à terre. Il est inutile de dire la couleur lugubre de son costume.

— Mon frère, pourquoi avez-vous pris cette livrée de douleur ? lui dit d'abord le commandeur en le pressant tendrement dans ses bras.

La décoloration et la maigreur du marquis étaient vraiment effrayantes.

— Pourquoi ? répondit-il ; parce que la seule femme que j'aie aimée au monde m'a trompé. Mais vous êtes en deuil, vous aussi, mademoiselle, dit-il à Casimire ; vous aurait-on trompée ?

— J'ai perdu mon père.

— M. de Canilly est mort ! s'écria-t-il. Il se reprit tout de suite pour ajouter : — Alors vous êtes comtesse !

— Je suis une exilée ; mon père a eu la tête tranchée sur l'échafaud.

Une longue pause précéda l'instant où le marquis de Courtenay reprit :

— Et tous vos biens sont confiqués ; c'est la loi, je la connais. Eh bien ! dès ce moment, dit le marquis du ton le plus naturel du monde, tous mes biens sont à vous ; ne me laissez que la part qui me sera nécessaire pour vivre ou plutôt pour mourir.

— Je vous remercie de votre générosité, monsieur le marquis... Mais je n'en ai pas besoin.

— Et de quoi vivrez-vous ? N'est-ce pas, mon frère, que mademoiselle ne doit pas refuser, puisqu'elle ne le pourrait

pas sans être obligée de recourir bientôt à la pitié des étrangers? Ce n'est pas mon frère le commandeur, tout bon qu'il soit, qui vous ouvrira ses trésors. Pauvre frère! j'ai vu vos grands succès à l'armée; ils m'ont ravi, ils m'ont touché; le vieux sang des Courtenay a remué en moi. Vous m'avez fait brave pendant tout un jour.

— Vous êtes brave aussi, puisque vous voulez que je le sois pour avoir fait mon devoir, reprit le commandeur en serrant sur son cœur, avec une respectueuse intimité, son frère le marquis, dont la débilité lui remplissait l'âme de doutes terribles et les yeux de larmes, qu'il s'efforçait d'éteindre sous une perpétuelle expression de bonté. Je suis content de vous revoir, bien heureux, ajouta-t-il, et, puisque vous m'accueillez si cordialement, mon frère, permettez-moi de ne pas approuver ces marques d'extrême désespoir étalées avec profusion dans votre hôtel. Vous avez cru, je le sais, à un amour qu'on ne partageait pas; mais cet amour, dont vous espériez mieux, n'existait que dans votre imagination si facile, ordinairement si légère, si oublieuse...

— Mon frère, interrompit le marquis, je ne quitterai ce deuil universel qu'avec la vie. Ce sont mes armes. Je porte *de deuil aux larmes d'argent.*

— Mais, mon frère, répliqua à son tour le commandeur, qui s'assura avec effroi que la raison de son frère avait été atteinte par une secousse qu'il n'avait pas supposée si violente; mais, mon frère, au lieu de vous nourrir de votre tristesse, pourquoi ne pas revenir à ces distractions bruyantes, si fort de votre âge et de votre goût?

— Ma foi, dit le marquis en souriant, il vous vient là une excellente idée! Je pourrais donner un bal dans mes salons dans l'état où ils sont maintenant. Mais oui! ce serait fort original, ne trouvez-vous pas? de voir sauter ces belles demoiselles sous ces tentures noires et ces larmes blanches. Et, au milieu de la nuit, au lieu de faire servir à souper, je ferais en-

trer des moines qui chanteraient l'office des Morts. On rirait bien, ah! comme on rirait! dit le marquis plus sérieux qu'un tombeau, en rêvant aux moyens de réaliser cette plaisanterie funèbre.

— Ce serait là une profanation, dit le commandeur, et vous en êtes incapable, quoique je vous sache très-ingénieux à diversifier les plaisirs. Pourquoi, au contraire, ne prouvez-vous pas au monde, à vos amis, qu'aucun des bruits qui ont circulé sur la cause de votre réclusion n'était fondé, et cela, mon frère, pour l'honneur d'une personne qui nous est chère à tous, de mademoiselle de Canilly.

— Votre honneur aurait été compromis! Mon Dieu! je ne sais rien depuis deux mois, dit le marquis de Courtenay en regardant enfin Casimire, sur laquelle, jusque-là, il avait évité de lever les yeux. Mais parlez!

— Oui, continua le commandeur, il a été dit que vous vous étiez renfermé dans votre hôtel pour pleurer de regret sur une faute que vous auriez eu à reprocher à la conduite de mademoiselle de Canilly.

— Mais cela n'est pas, oh! cela n'est pas! s'écria le marquis; je le jure sur mon honneur, sur le vôtre, mon excellent frère.

— Je vous remercie, monsieur, murmura Casimire, de la chaleur que vous mettez à vous défendre d'une pensée que vous n'avez jamais eue.

— Moi! je n'ai jamais dit cela! Mais ce sont des menteurs, des calomniateurs, des infâmes! Oh! j'ai donc commis une grande faute de me céler ainsi...

— Vous le voyez, mon frère.

— Mais j'ai fui le monde, reprit vivement le marquis, parce que j'ai eu honte d'y reparaître après avoir publié partout que j'allais vous épouser; j'ai fui le monde parce qu'il m'a paru odieux, maussade, affreux de vivre pour ce monde après avoir entendu de votre bouche que vous ne m'aimiez pas. Je ne sais

pas ce que cela m'a fait intérieurement, continua le marquis avec une franchise touchante; mais j'ai couru les rues, les campagnes, comme un fou; je suis resté deux jours entiers sans manger, je n'ai plus dormi... et je ne dors pas encore bien, ajouta-t-il timidement.

— Oh! monsieur le marquis, s'écria Casimire, combien j'aurais voulu prévoir vos intentions, vos desseins, qui m'étaient si cachés, afin de les détourner aussitôt; vous auriez moins souffert, et moi aussi.

— Et nous aussi, murmura le commandeur.

Le silence qui se fit tout à coup dans ce cabinet sépulcral, après ces paroles, eût été d'un effet sinistre pour des témoins.

— Mais si vous ne m'aimez pas, reprit ensuite le marquis en prenant dans une de ses mains celle de Casimire et dans l'autre celle du commandeur, je sais, dit-il avec un ton de conviction profonde, je sais que vous n'aimez personne; si vous eussiez aimé quelqu'un, vous me l'eussiez dit.

Comment le marquis de Courtenay ne sentait-il pas en ce moment le froid de la couleuvre se glisser dans la main de Casimire qu'il tenait dans la sienne?

— Ou du moins, reprit-il, vous me l'eussiez laissé comprendre. Or, insista-t-il, vous n'aimez personne. Quant à vous, mon noble frère, le commandeur, je ne crois pas que vous aimiez jamais; mais, je vous l'avoue, cela au fond m'importe peu; il m'importe uniquement que vous soyez heureux.

Ici le marquis s'arrêta; le fil de ses idées se perdit, s'embrouilla; son front se plissa de mille plis; il avait l'air d'un homme ou plutôt d'un enfant qui s'éveille le matin dans l'endroit où il ne s'est pas couché le soir.

— Que disais-je donc? demanda-t-il après un temps de repos que respectèrent le commandeur et Casimire toujours retenus par les mains du marquis.

— Vous parliez, mon frère, de l'intérêt que vous aviez à me savoir heureux. Mais pourquoi?...

— C'est cela, reprit le marquis, oui, je tiens à vous savoir heureux. Ainsi donc, vous, mon frère, puisque je n'ai pas pu faire accepter tous mes biens à mademoiselle de Canilly, vous en aurez la moitié. Cela peut bien aller à douze ou quinze millions.

— Ne dirait-on pas, mon frère, interrompit le commandeur, que vous êtes un vieux grand-père dressant son testament en présence de ses fils? Quittez donc, je vous supplie, ces tristes pensées.

— Non, mon frère, répliqua le marquis, encore une fois embarrassé dans la marche de ses raisonnements. Vous m'avez arrêté; où en étais-je, je vous prie?

— A la donation que vous me faisiez.

— Elle est faite, dit le marquis.

— Oui, dans votre tête.

— Et ailleurs, poursuivit le marquis. Venons à vous, dit-il en serrant la main de Casimire; je vous en donne autant...

— Mais, monsieur le marquis, s'écria Casimire, cessez ces tristes partages dans un endroit tout rempli de pensées de mort.

— Décidément je crains la folie pour mon pauvre frère, pensait le commandeur. Ah! je suis arrivé trop tard.

— Mais oui, mon frère, mademoiselle de Canilly a raison. De tels propos font mal ici. Croyez-moi, venez avec nous, venez! nous vivrons tous les trois ensemble comme autrefois....

— Comme autrefois! répéta le marquis.

Le commandeur ayant essayé d'entraîner son frère hors du cabinet, celui-ci, en résistant, lui dit :

— Mais ne comprenez-vous pas pourquoi je me suis logé dans un tombeau? Je ne sortirai plus d'ici, dit-il, j'y mourrai; et quand? bientôt! oui, bientôt! J'en suis sûr.

Les traits du marquis, en parlant ainsi, changeaient à vue d'œil; ils devenaient sombres — comme ses idées.

— Ne parlez pas ainsi; mon frère, songez que vous êtes

l'aîné de la famille, l'honneur de la maison, et que, s'il vous faut quitter ce monde, ce ne doit être que lorsque Dieu vous appellera. Il vous réserve peut-être à de grandes choses, à bien de la gloire avant ce moment.

— Moi ! de la gloire ! Comment voulez-vous que je meure avec gloire? répliqua le marquis d'un ton railleur qui navrait. Si je ne mourais pas dans mon lit, je mourrais à coup sûr à la chasse, dévoré par mes chiens ou tué sous les pieds de mes chevaux. Est-ce cette mort que vous voulez que j'attende? Ce n'est pas la peine de me détourner de ma résolution.

— Quelle est cette résolution, mon frère ? dites-la-moi, demanda le commandeur avec l'effroi sur le visage.

Feignant de n'avoir pas entendu, ou n'ayant réellement pas entendu, le marquis de Courtenay reprit :

— Je vous ai fait riche, mon frère; vous n'aurez pas de peine à devenir illustre dans les armes après avoir si bien débuté. Notre maison n'a rien à demander de plus. Elle revivra par vous, si elle va mourir en moi.

— Cela ne doit pas être, mon frère, cria d'un accent désespéré le commandeur.

— Encore une fois, voulez-vous, reprit le marquis, que je vive pour être témoin d'un événement que j'appréhende plus que mille morts ensemble! Voulez-vous qu'un jour j'apprenne que notre Casimire a donné son amour à quelqu'un, qu'elle s'est mariée? oh! mariée! Mais, mon frère! tenez, taisez-vous ! Vous n'avez pas aimé, vous n'aimez pas, vous ne savez pas ce que c'est que l'amour. Vous êtes un soldat, moi je suis un fou; vous êtes de fer, moi je suis une flamme ! Il ne faut pas que je sois le témoin de ce malheur que je redoute, afin de conserver une chose à laquelle on doit tenir plus qu'à la vie.

— Il sent où il est blessé, pensa le commandeur. Pauvre frère !

— Mes amis, dit ensuite le marquis à Casimire et au commandeur qu'il embrassait tous deux avec une tendresse mêlée

d'égarement dans le regard et la voix : laissez-moi mourir, laissez-moi mourir.

Tous les trois pleuraient.

— Ce ne sera pas long ; voilà six jours que je n'ai mangé !

Le secret du suicide du marquis était découvert : il se laissait mourir de faim.

— Écoutez-moi encore, dit-il, je n'ai plus que peu de chose à vous dire. Tous mes biens sont dans ce portefeuille que je vous remets, mon frère !

— Mon frère, au nom du ciel ! s'écria le commandeur.

— Que pourriez-vous faire pour m'empêcher d'accomplir ma résolution ? Vous la retarderiez de quelques jours, et ensuite ?

— Casimire ! dit le commandeur en jetant sur mademoiselle de Canilly un regard où il avait mis toute son âme ; et un éclair annonçait la plus sublime des résolutions.

— Mon ami, répondit tout bas Casimire au commandeur.

— D'ailleurs, reprit le marquis, qui ne s'apercevait pas de ce terrible échange de pensées et de regards, je ne ferais que voler la mort de quelques heures. Voyez, je n'ai pas longtemps à l'attendre.

— Casimire ! Casimire ! s'écria une seconde fois le commandeur.

— Je vous comprends, reprit Casimire. Faites !

— Mon frère ! mon cher aîné ! mon frère ! dit alors le commandeur, non ! non, vous ne mourrez pas.

Et il mit la main du marquis de Courtenay dans celle de Casimire.

— Non ! vous ne mourrez pas. Que Dieu ait pitié de moi !

Posant ensuite un genou à terre, le commandeur se découvrit et dit :

— Madame la marquise de Courtenay, je vous salue !

XIX

Depuis longtemps le marquis et la marquise de Courtenay avaient quitté la Pologne pour aller habiter l'Italie. C'était se rapprocher de la France, où Casimire avait le plus grand désir de rentrer, la France, seule contrée où elle pouvait faire élever dignement son fils Tristan et sa fille Léonore. Elle se fixa à Florence, la ville des sombres politiques du moyen-âge, la patrie de ses aïeux.

L'air de cette résidence donna à ses pensées cette puissance de concentration si recommandée par son père; ses regrets se mêlèrent à ses études, les brunirent, et, si elle resta femme par la beauté, elle augmenta la teinte virile de son intelligence en y imprimant profondément les exemples de tous les grands citoyens de la cité de Médicis. Elle lut leurs ouvrages, qu'elle comprit mieux sous le ciel qui les avait inspirés de sa lumière ardente et de sa chaleur active; elle les médita ensuite à l'ombre des monuments, pleins encore du bruit des révoltes et tachés du sang des trahisons domestiques; elle s'expliqua leur caractère au milieu d'une société dont quelques usages avaient pu changer, mais dont les mœurs hypocritement serviles étaient telles qu'autrefois. Elle apprit comment on parvenait à arrêter la croissance d'un peuple sous des jougs de roses, à endormir son énergie dans des fêtes perpétuelles, à lui retirer la bourse

de la ceinture en l'enivrant avec le vin de Chypre et de Scyros. Ceci lui révéla un des grands moyens de gouverner les hommes.

Elle vit qu'autour d'elle tout se traitait en riant, en dansant, en chantant, tout, jusqu'au crime, l'assassinat et l'amour, l'empoisonnement et l'intrigue, les plaisirs et la politique. Cette société fut son livre ; et, préparée comme elle l'était par son père à cette étrange initiation, elle posséda, après deux années de séjour à Florence, l'Italie entière, son école subtile comme le poison des Borgia, son implacable logique, sa patience vindicative ; et, selon qu'il aurait plu à Casimire de se placer ou au point de vue de la tyrannie, ou au point de vue contraire, elle avait désormais acquis une supériorité d'intelligence dont elle garda le secret.

Elle suivit d'autant plus fatalement cette pente d'étude, au bord de laquelle son père l'avait placée, qu'elle avait besoin de s'étourdir sur sa position ; elle ne pouvait s'habituer à la pensée d'être la femme du marquis de Courtenay. Son cœur, gagné par le beau mouvement de celui du commandeur, son cœur, cet ennemi éternel de son esprit, lui avait conseillé ce dévouement, et elle avait spontanément obéi sans calculer les suites de son héroïsme.

Les suites devaient être graves.

La marquise n'avait pas attendu de respirer l'air de l'Italie, où le soleil, agissant sur les corps comme sur les plantes, développe dans les uns aussi bien que dans les autres tout ce qu'ils recèlent de sève et d'éclat, pour découvrir de quel fardeau elle avait écrasé sa vie. Placée entre l'homme qu'elle avait épousé sans le moindre élan de tendresse et l'homme qu'elle aimait au point d'avoir consenti pour lui à ce mariage, elle n'éprouvait pas un mouvement de pitié en faveur de l'un qui ne fût une pensée de regret en faveur de l'autre ; et cet autre, comme pour éterniser le combat, elle le voyait debout sans cesse auprès d'elle, triste et découragé comme elle, renou-

velant à chaque heure, comme elle, l'effort de son sacrifice, s'épuisant à le maintenir à une hauteur héroïque, sans oser se plaindre, de peur que sa plainte n'éveillât une consolation. Casimire dut chercher alors dans la société sévère des livres une préoccupation à ses déchirements intérieurs. Ainsi les cénobites allaient autrefois chercher au désert l'isolement absolu dont ils avaient besoin pour mieux oublier le monde qu'ils fuyaient, qu'ils regrettaient en fuyant. Ce courage imposé ne la trouvait pas toujours assez forte. Il l'emportait sur la résistance, rompait les cercles de sa volonté, et c'est aux pieds de celui-là même en qui elle espérait rencontrer un appui que, brisée par la violence intérieure de ses sentiments, elle achevait sa défaite. Défaite silencieuse comme ses combats, et dont le commandeur la relevait doucement quand ce n'était pas à son tour à fléchir.

Le commandeur avait voulu cesser d'habiter avec eux l'Italie; il avait demandé à Casimire la triste faveur de ne plus respirer l'air qu'elle respirait dans cette atmosphère de la Toscane, qui rend si pénible le devoir; mais Casimire l'avait retenu en lui disant que, si elle avait eu la force de se marier avec le marquis, elle n'aurait jamais celle de vivre seule avec lui. Il lui fallait, pour son repos, avoir toujours sous les yeux le pilote qui l'avait conduite dans ce dangereux port, près d'elle celui qui l'avait entraînée à consentir à ce mariage; il lui importait de retrouver sans cesse la cause de sa faiblesse pour ne pas la maudire.

Le commandeur avait donc consenti à rester en Italie, à vivre avec son frère et Casimire dans la belle propriété qu'ils habitaient sur l'Arno, à deux lieues de Florence.

Il se résigna au triste spectacle de voir Casimire attachée sans conviction à la vie de son frère, s'efforcer de la soutenir par des soins affectés, et renouveler ainsi, à chaque instant, le mensonge d'une position dont il s'accusait. Il savait que Casimire n'aimait pas le marquis; il savait donc qu'elle jouait une

comédie lorsqu'elle souriait modestement à ceux qui, dans le monde, la félicitaient d'être la bonne et docile compagne de son frère. Avait-il le droit de s'en prendre à d'autres qu'à lui-même de cette hypocrisie conjugale? Il l'avait faite, il l'avait arrachée à l'excès de tendresse que Casimire lui vouait. En sorte qu'il ne savait, le malheureux, s'il devait admirer Casimire ou la condamner. Cette vie de contrainte était un supplice à leur âge : Casimire atteignait à peine sa dix-septième année, le commandeur n'avait pas encore vingt et un ans. Et ils étaient en Italie! Ils n'avaient qu'eux pour guides, pour conseil, pour obstacle, car ce n'était pas le marquis de Courtenay qui pouvait, par les ombrages d'une jalousie dont ils auraient béni les soupçons, les tenir l'un envers l'autre dans un état de salutaire défiance. Si l'excès de douleur dans ce corps affaibli avait un jour éveillé la pensée du suicide, l'excès d'une joie inattendue avait, pour ainsi dire, dérangé chaque pierre de son architecture intellectuelle ébranlée. En proie à l'égarement tandis qu'il était aux prises avec le mal, il était tombé après une secousse aussi violente, mais en sens contraire, dans une effrayante aberration d'esprit. Le bonheur l'avait heurté, poussé hors de la voie déjà si étroite d'une raison effacée par l'excès des plaisirs.

Ces symptômes de folie observés chez lui par son frère le commandeur, et qui avaient déterminé celui-ci au plus cruel des renoncements, au lieu de disparaître avec la cause de sa douleur, avaient persisté en changeant de nature. La déviation de son intelligence était notoire si elle n'offrait pas la gravité de la folie. Le marquis changeait de manie selon les saisons, et souvent sans motif appréciable. C'étaient des bizarreries inouïes, rêves d'un cerveau dérangé, mais tranquille; funeste tranquillité qui ne laissait pas prévoir de guérison. Tel jour, le marquis s'imaginait être oiseau, et il prétendait avoir des ailes d'hirondelle; il gazouillait, becquetait; il croyait voler de de branche en branche. Il demandait si l'on avait eu soin de

lui préparer sa cage. Il se perchait sur les tables, sifflait comme un merle, folie qu'il fallait pourtant cacher avec pudeur aux domestiques pour qu'ils ne la fissent pas connaître au dehors. Une autre fois, il cessait d'être oiseau, il devenait plante. Alors il allait se mettre au soleil, pour mieux fleurir, disait-il. Il grondait parce qu'on ne l'arrosait pas ou parce qu'on ne le rentrait pas le soir. Il était tulipe, jasmin. « Cueillez-moi, disait-il ; il est temps de me placer sur la cheminée ; » ou bien : « Je veux aller m'offrir comme bouquet à madame la comtesse de... qui aime passionnément les belles fleurs. J'irai au bal avec elle ce soir ; je ferai bien enrager son tigre florentin, son mari. » La semaine suivante c'était une autre manie.

C'était avec une piété filiale que le commandeur veillait sur l'état de son frère, auquel il n'y avait aucun remède réel à apporter. Le bonheur l'avait rendu fou, et il était heureux dans sa folie.

Ce fantôme était cependant une barrière élevée entre Casimire et le commandeur. C'était la seule. Ils s'efforçaient de la rendre même plus redoutable et plus sacrée à mesure que ce fantôme se réduisait de plus en plus, pour eux, à la mincité d'une ombre. La liberté qu'il leur laissait de se voir, liberté aussi absolue que s'il n'eût pas existé, les épouvantait, car elle les exposait davantage. Le devoir, aux prises avec de plus dures exigences, les exaltait ; le soin de s'éviter, aux heures dangereuses du soir, quand la lune allume de ses lueurs mélancoliques la campagne et répand ses appels mystérieux sous le ciel, ce soin leur devenait au contraire un prétexte pour se rencontrer. Ils se mouraient d'amour depuis qu'ils ne se parlaient plus d'amour. Ils s'attiraient malgré eux ; les allées semblaient se courber et se rapprocher pour qu'ils se retrouvassent au même point dans les bois de pins, le matin, lorsque la campagne se lève et jette loin d'elle ses voiles de rosée. Ils avaient cueilli, par hasard, la même fleur, eu la même pensée en entendant une cloche dans le lointain ; la même

villageoise les avait salués en passant. C'est ce qu'ils se confiaient en descendant les coteaux boisés de cèdres, voilés d'ombre, bleuis de violettes, parfumés de feuilles de menthe. Ils avaient peur de s'asseoir, et pourtant ils s'asseyaient; ils avaient peur de se taire, et pourtant ils se taisaient des quarts d'heure entiers; ils avaient peur d'être trop près l'un de l'autre, et les rubans de la coiffure de Casimire venaient effleurer le front du commandeur; ils avaient peur de tout, et tout les menaçait dans cette retraite. Il n'est pas jusqu'aux deux chers petits enfants de la marquise, Tristan et Léonore, qui ne fussent d'éternels objets d'inquiétude pour eux. Tristan et Léonore ressemblaient au commandeur, Léonore surtout; aussi Casimire n'osait presque jamais l'embrasser devant lui, si ce n'est lorsqu'elle voulait cacher quelque larme ou quelque rougeur subitement venue.

Leur vie devait être une épreuve constamment renouvelée, dont Dieu seul connaissait le terme et l'issue. Que de fois la loyauté antique du commandeur et la force d'esprit de Casimire, elle qui pressait entre les plis de son beau front, lorsqu'elle méditait, le passé et l'avenir des nations, arrivèrent aux avant-derniers soupirs d'une lutte courageuse!

Vers le milieu de l'automne, et pendant une trêve bien marquée dans les manies du marquis, Casimire exprima un jour le vif désir de consulter un ouvrage de l'historien Guichardin, dont le manuscrit original était à Rome, à la bibliothèque du Vatican. Le marquis engagea beaucoup Casimire à le satisfaire. Rome n'est pas loin de Florence. C'était une absence de quelques jours, un voyage charmant à entreprendre dans la saison où l'on était. Ne pouvant accompagner sa femme, le marquis de Courtenay pria son frère de le remplacer. Le commandeur ne connaissait pas Rome; l'occasion venait à merveille.

Le marquis combattit un à un tous les refus de son frère; il insista, il pria, il n'admit aucune raison, aucun prétexte de sa part pour ne pas céder. Enfin il décida le commandeur.

[illegible] Mais, quand [illegible] commandeur répéta ses [illegible] aux yeux d'[illegible] si [illegible] trop dangereux, [illegible] si elle était décidée [illegible] à ne pas accepter ce voyage [illegible] ils pas l'un et l'autre [illegible] dans les commentaires de [illegible]

[illegible] que sur le terrain [illegible] soutenant qu'il n'appartenait pas à [illegible] à peine relâchée du monde [illegible] d'une belle-sœur et d'un beau-frère. Ce [illegible] au commandeur au sujet des propos qui [illegible] des personnes qui le connaissaient. Pour [illegible] ils se [illegible] passer chez eux pour [illegible] comme au dehors, plus d'aimant à la [illegible]. Au surplus, elle ne pouvait accompagner le voyage de Rome sans être accompagnée, et ce voyage était indispensable. Le voyage à Rome fut donc convenu.

Quelques jours après, ils partirent : ils quitterent le marquis de Courtenay qui les laissait dans une des situations d'esprit les plus [illegible] pendant [illegible] jours.

Ils jouirent d'un temps admirable : en sortant de la rue, belle, mais resserrée, de leur villa sur l'Arno, ils secouèrent des pensées qui avaient pesé trop longtemps sur leur front. Le voyage fut tout à la science, à la nature, à l'histoire, à l'érudition. Un air différent leur fit des idées nouvelles, comme conseillées par un instinct profond, ils évitaient [illegible] abandonner au silence, ce danger [illegible] dans [illegible] à-tête. Enfin, ils arrivèrent à [illegible]

Pendant les huit jours qu'[illegible] ils [illegible] cupés de [illegible] arches bibliq[illegible] par [illegible] mélan[illegible]

ville morte et fait replier avec tendresse l'âme sur elle-même, comme il arrive quand on se promène sous les cyprès d'un cimetière. Les morts font aimer. Dès que le travail de Casimire fut fini, ils remontèrent aussitôt en voiture ; le front de leurs chevaux se tourna du côté de Florence, ville que l'exil leur avait rendue aussi chère qu'une seconde patrie.

Le premier jour et la première nuit se passèrent assez heureusement.

Mais, vers la fin de la seconde journée, tandis qu'ils gravissaient le revers d'une colline en broyant une route fort mal entretenue, l'un des deux chevaux s'abattit, et, dans sa chute, causée par une ornière échappée à la perspicacité de leur cocher romain, qui ne conduisait pas avec la supériorité de Néron, il se cassa la jambe. Un cheval qui se casse la jambe rend inutile non-seulement le cheval tout entier, mais encore le cheval attaché avec lui au même timon, et, par conséquent, annule l'équipage, dont toute l'existence réside ainsi dans une jambe de cheval.

Casimire et le commandeur, forcés de descendre, préférèrent se rendre à pied tous les deux à un village dont ils voyaient briller les lumières à quelques cinq cents pas, à l'entrée d'un bois, que d'y envoyer leur cocher demander un secours qui n'arriverait que le lendemain.

Le cocher garda donc la voiture, et le commandeur et Casimire gagnèrent le bois à la marge duquel ils supposaient qu'était le village aperçu de loin.

La nuit ne descend pas dans les climats chauds, elle tombe ; elle n'a pas plus tôt atteint le zénith, où viennent expirer les dernières lames d'or du soleil couchant, qu'elle plane déjà sur la cime des arbres, jetant de tous côtés son crêpe sombre, vaste tente déployée. Casimire et son compagnon faillirent s'égarer avant d'arriver à l'endroit qu'ils ne découvraient plus maintenant qu'à travers le fouillis d'arbres brunis par la nuit.

Le village, qui, de loin, leur avait paru à l'entrée du bois,

en occupait le centre. Après plusieurs fausses marches, ils arrivèrent cependant à la ferme isolée, prise par eux, à distance, pour un village. Tout y était en mouvement. Des villageois soupaient sous une treille et chantaient au son d'un violon et d'une cornemuse. Ils fêtaient une noce; les nouveaux mariés occupaient la place d'honneur sous un dais de satin rose, soutenu par les jets vigoureux de l'antique vigne, autre dais de verdure qui couvrait toute l'assemblé. La mariée, brune et naïve comme l'églogue latine, était assurément la fille du maître de la ferme, le seigneur rustique de tous les vasseaux assis à sa table.

La présence des étrangers les étonna à cette heure. L'archet resta suspendu à la main de l'Apollon champêtre, et le vent de la cornemuse détendue se prolongea longtemps comme un soupir.

En quelques mots le commandeur apprit au père de la mariée l'accident qui les amenait, lui et sa femme, titre, on s'en souvient, qu'avait voulu prendre Casimire. Pendant qu'il parlait, les curieuses vilanelles avaient entouré Casimire, et lui offraient, dans des feuilles de figuier à larges côtes, les fruits du dessert, et, sur une soucoupe de faïence, le muscatello. Des valets de ferme reçurent aussitôt l'ordre d'aller dégager la voiture des voyageurs, et ceux-ci furent priés de prendre part aux plaisirs de la noce. Ils ne pouvaient guère espérer d'ailleurs quitter la ferme avant lendemain matin, la poste aux chevaux étant bien loin de la forêt. Ils se résignèrent joyeusement.

Le commandeur passa du côté de la table où étaient les hommes, Casimire du côté où étaient assises les jeunes villageoises, et le repas ne fut plus troublé sous ce dôme d'étoiles aperçu à travers un réseau de ceps de vigne.

Assise à cette table dressée au milieu d'un bois, comme dans les contes de fées, mêlée à cette joie plus mouvante que les feuilles du peuplier, à cette société heureuse et gaie sans

autre cause de joie qu'un mariage, quand on se marie tant sur la terre, Casimire se sentit changée ; elle fut comme métamorphosée dans ce pays des vieilles métamorphoses païennes. Au milieu de la nuit, entre deux danses animées, elle détacha son collier d'or et l'attacha au cou de la jolie mariée. Cette générosité inouïe, ce magnifique présent exalta toutes ces têtes italiennes déjà si échauffées par l'ivresse du bal.

On couronna Casimire de deux rameaux de myrte, et les poëtes de la vallée improvisèrent, dans la sérénité de la nuit, des vers sur sa beauté, sur sa jeunesse, sur la gloire de son mari. Enfin elle partagea les honneurs de la fille de la maison, de la mariée. Celle-ci était avide de prouver sa reconnaissance ; elle s'inquiétait de payer à sa manière une partie du riche cadeau qu'elle avait reçu de Casimire. Elle dit quelques mots à l'oreille de ses amies ; son mari les confia avec le même mystère aux parents de son beau-père, et un projet fut arrêté entre eux.

A deux heures après minuit, quand la nuit se faisait plus fraîche, et que les enfants s'endormaient, les mains pleines de gâteaux et de fruits, sur les genoux de leur mère, les invités et les invitées prirent les flambeaux de la table, et dirent au commandeur et à Casimire qu'ils allaient avoir l'honneur de les conduire à la chambre qui leur était destinée.

Le commandeur comprit alors, mais trop tard, la faute qu'il avait faite en s'annonçant, lui et Casimire, chez ces bonnes gens, comme le mari et la femme. Mais Casimire l'avait voulu. Il n'était plus temps de revenir sur cette faute. Que d'explications ! pourquoi avoir menti ? La haie d'ailleurs était formée ; le cortége d'honneur les attendait.

Ils marchèrent donc au milieu de la foule qui les accompagna jusqu'à la porte de la ferme. Là, le jeune marié leur dit, d'un accent pénétré de gratitude, qu'il n'avait pas trouvé de meilleur moyen de montrer combien il était sensible à la visite d'hôtes aussi nobles, aussi bons, aussi distingués, que de leur

céder la chambre nuptiale. Ils ne devaient pas s'inquiéter de ce dérangement ; il conduirait sa femme chez lui, à la ferme de son père, qui n'était qu'à une demi-lieue de là. Après un combat de générosité, où, comme cela ne pouvait manquer d'arriver, le commandeur fut vaincu, lui et Casimire furent installés dans la petite chambre des jeunes époux.

Les voilà seuls dans cette chambre. Elle était simple, petite ; elle était ornée de meubles ingénus, jeunes et frais comme ceux qui les avaient choisis pour vieillir avec eux. Les rideaux étaient blancs, étoilés de grosses fleurs bleues ; à terre s'étendait une natte dont les lattes de jonc lustré s'unissaient entre elles avec un gros fil de couleur. Tout respirait la simplicité naturelle, le bonheur venu sans effort, l'amour, et l'amour à vingt ans. Les menus objets de toilette de la mariée, empreints de la grâce de ses doigts qui les avaient touchés, étaient épars, depuis le retour de la messe, sur la commode d'érable : de longues épingles dorées, une ceinture, des nœuds de rubans, des fleurs détachées du gros bouquet solennel.

Comme pour agrandir l'étroit espace dans lequel elle souffrait secrètement d'être renfermée, Casimire, mal à l'aise, ouvrit la croisée ; la croisée plongeait sur la treille où l'on avait soupé. Quelques lampes achevaient de brûler dans cet air trop faible pour agiter leur flamme, qu'entourait une auréole phosphorique de moucherons. Quelle douce nuit !

Les amères exhalaisons des bois arrivaient par bouffées et sans vent.

Les étoiles, ces étoiles vues par Virgile, à cet endroit même, peut-être, aiguisaient leurs facettes blanches, pourpres et vertes, émeraudes de Dieu, à travers la vapeur lactée répandue sur cet espace moitié forêt, moitié campagne, moitié couvert d'orangers, moitié boisé de pins. Dans le lointain, on entendait s'élever, tomber, s'élever encore les chants d'hyménée qui accompagnaient les nouveaux mariés à leur demeure.

Le cœur de Casimire battait ; son âme jeune répondait à

ces voix, et, quand elles cessaient, elle rêvait avec ce rêve de la nature entière, se taisant avec son silence, aimant avec cet immense amour répandu sous le ciel. Elle était sans force, sans volonté pour le repousser.

Elle avait peur, elle ne pouvait fuir.

En se tournant pour chercher un appui, un siége où se reposer, elle vit le commandeur debout près d'elle qui la regardait. Ils étaient distraits tous deux; ils étaient en peine tous deux. Ils souffraient de bonheur; ils s'aimaient. Oh! comme ils s'aimaient! Jamais ils ne s'étaient tant aimés.

Les chants du cortége de la mariée diminuaient dans l'éloignement, ils s'éteignaient; il n'y avait plus qu'eux avec eux. Eux seuls! le commandeur et elle!

Que pouvaient-ils l'un et l'autre contre cette agression de la nature entière? contre eux-mêmes, envahis par cette voluptueuse somnolence que procure le vin trompeur de l'Italie, clair comme l'eau, ardent comme du feu? La main du commandeur chercha et trouva celle de Casimire qui allait y tomber; elle la lui abandonna.

Le commandeur attira ensuite doucement Casimire vers lui, et elle s'appuya sur sa poitrine, comme si elle eût été endormie. Ils se parlèrent longtemps près des lèvres; ils balbutièrent de ces mots qui ne sont ni une prière ni un refus, langage obscur et murmuré dont les mots ne s'écrivent pas, mais se respirent.

Dans l'un de ces mouvements dont nul homme ne peut plus ensuite se rendre compte, le commandeur souleva Casimire dans ses bras; était-elle morte, était-elle vivante? Il ne savait plus lui-même s'il était sur la terre.

La tête de Casimire toucha l'oreiller brodé de la jeune mariée; un cri lamentable d'amour et de désespoir sortit de la poitrine du commandeur. Mais aussitôt il tira son épée, cette épée passée de brave en brave jusqu'à lui, qu'il avait immortalisée au siége de Belgrade, et il la posa auprès de Casimire.

« Maintenant, dit-il, vous pouvez dormir sans crainte, ma-
« dame la marquise de Courtenay, la femme de mon frère. »

XX

A la pointe du jour, avant que leur hôte fût levé, ils montèrent en voiture et reprirent la route de Florence.

Ils s'efforçaient tous deux de porter la conversation sur des choses sérieuses, tandis qu'ils se rapprochaient de leur demeure, où il leur tardait maintenant d'arriver.

Casimire se plaignait au commandeur de la triste position que lui faisait l'exil. Elle ne pouvait se rendre à Paris; cependant à Paris seulement elle trouverait des médecins assez habiles pour traiter la maladie de son mari. Quel avenir était promis à ses enfants, qu'elle était privée par l'exil de faire élever dans les établissements spécialement consacrés à l'éducation des enfants nobles? N'avait-elle pas droit aussi à réclamer la dot de sa mère, injustement comprise dans la confiscation des biens de son père, le comte de Canilly? Ce n'est pas qu'elle n'eût déjà chargé à Paris des personnes influentes de réclamer en sa faveur auprès des ministres; mais ces personnes n'avaient pas beaucoup osé s'avancer, de peur de déplaire à la cour, composée à peu près comme au temps du ré-

gent, et de peur aussi de déplaire au roi, au roi surtout, dont on n'avait pas lieu de supposer l'opinion tout à fait indulgente aux exilés. Chacun pour soi, Casimire le savait; c'est la première lettre de l'alphabet politique.

L'opinion du commandeur était, au contraire, et il l'exprimait sans détour, que Casimire avait tort de se nourrir du faux espoir de voir finir si tôt son exil. L'action de son père avait laissé de longs ressentiments à la cour. Quant à lui, il n'avait pas attendu jusqu'à ce moment pour s'en convaincre. Pouvait-elle supposer qu'il n'avait pas essayé de tous les moyens d'obtenir son rappel? Eh bien! ce rappel était impossible avant des années. Dans son malheur, ajouta-t-il, n'était-elle pas heureuse de la résidence calme dont elle jouissait sous un beau ciel, entre ses deux enfants, près d'un ami qui s'était fait de l'exil un bonheur, puisqu'il le partageait avec elle?

Quand Casimire devenait sérieuse, elle était de marbre, de granit; aucun raisonnement ne l'entamait. Ce qu'elle désirait pouvait être; c'était aux obstacles à reculer. Son père le lui avait appris, et son père était encore un dieu devant sa raison.

Voyant l'inutilité de ses avis, repoussés tantôt avec une parole prestigieuse, tantôt avec un sourire de supériorité, le commandeur lui dit que, puisqu'elle était si convaincue de la réussite de ses tentatives, elle devait recourir du moins, pour sortir de la situation où elle souffrait de vivre, non à l'intervention froide de quelques amis de cour, mais envoyer à Paris un ami dévoué, fidèle, infatigable, difficile à rebuter. De là à se proposer lui-même comme cet ami, la transition était naturelle. Qui mieux que lui accomplirait cette mission?

Répétant alors avec un accent de bonheur qu'il s'agissait de la santé, de la raison de son mari, du sort de ses enfants et de leur avenir, Casimire dit qu'il ne lui était pas permis de refuser une telle proposition. Elle remercia chaudement le commandeur, qui attribua à une satisfaction maternelle une joie qui appartenait entière à un calcul d'ambition. Tout fut

arrêté. Casimire remettait le soin de ses intérêts au commandeur. Il fut convenu qu'il se rendrait immédiatement et secrètement à Paris, dès son retour à Florence.

Florence se découpait à l'horizon, les dômes de ses cathédrales se dessinaient en lignes violettes, par instant frappées d'un éclair, reflet de l'or d'une croix ou d'un ange aérien.

Dans l'après-midi leur voiture de voyage s'arrêtait à la grille de leur villa, où les attendait Marine, portant Tristan sur un bras et Léonore sur l'autre. A la réponse de Marine, interrogée par Casimire sur l'état du marquis, celle-ci devina que son mari n'était pas bien. Elle ne se trompait guère.

Livré à lui-même, le marquis était tombé dans une autre manie. Après avoir fait transporter les meubles des pièces inférieures au plus haut étage de la maison, il avait fait boucher et calfeutrer toutes les fenêtres et toutes les portes, excepté une seule, celle qui devait laisser un passage au fleuve dont l'inondation menaçait la maison. Le fleuve, c'était lui. Il s'était changé, disait-il, en fleuve dévastateur. Rien ne pouvait l'arrêter ; il coulait sans cesse, assis dans un fauteuil, au milieu du vestibule de la maison. Il riait beaucoup lui-même de la bizarrerie de sa destinée : l'aîné d'une illustre famille métamorphosé en fleuve. Cette variété de folie l'ayant malheureusement atteint pendant l'absence de sa femme et du commandeur, les domestiques n'avaient plus pu douter de l'état mental de leur maître, et leur respect ne s'était pas accru. Marine avait été impuissante pour faire rentrer le fleuve dans son lit. Il était condamné à couler, disait-il,—car ce fleuve parlait,—jusqu'au retour de sa femme, à moins qu'elle n'eût été changée, elle, en fontaine, ce qui ne lui permettrait plus alors que le faible espoir de se rencontrer avec elle dans l'Océan. Casimire n'ayant subi aucune altération notable dans sa nature humaine, elle rendit, par sa présence, sa forme première au marquis. A sa vue le marquis cessa de se croire fleuve; il quitta son fauteuil pour se faire raconter le voyage de Rome

dans ses moindres détails. Les moindres il les connut, les autres lui échappèrent. Il existait des raisons pour cela. Du reste, il ne donna plus aucun signe de folie aquatique. On descendit les meubles ; la circulation fut rétablie dans les appartements.

Sous prétexte de profiter du reste de l'automne pour voir Naples, après avoir vu Rome, le commandeur partit en secret pour Paris, peu de jours après, laissant Casimire agitée de l'espoir de le voir revenir bientôt avec de bonnes nouvelles.

Il était impossible, commença-t-elle à penser dès que le commandeur fut parti, qu'il ne réussît pas. Il portait un nom hautement estimé à la cour, relevé encore par son trait de courage au siége de Belgrade, et si la cause dont il s'était fait le défenseur était délicate, dangereuse à remuer, la cour ayant voulu fermer les yeux sur beaucoup de dévouements nouveaux plus ou moins entachés de participation à la conjuration de Cellamare, cette cause était juste, noble et belle au fond. Casimire devait-elle souffrir toute sa vie du crime de son père, ses enfants surtout, son mari, l'homme le moins politique de la terre ? Cet exil, d'ailleurs, commençait à lui peser comme une injustice et à l'oppresser comme un obstacle. La semence d'idées répandue dans sa tête par son père, les études sévères dont elle n'était jamais sortie et auxquelles elle avait si souvent demandé une diversion contre ses peines et ses pensées domestiques, sa position tout historique, l'avenir de son fils à conquérir, à l'aide d'une prudente habileté, ses goûts, enfin, lui assignaient la France, lui montraient Paris et Versailles comme le seul théâtre où elle devait paraître à tout prix.

Une fois dégagée des entraves de l'exil, une fois à la cour, elle respirerait, elle se déploierait à l'aise. Elle sentait sa force, sa puissance, tout ce qu'elle valait quand elle se comparait non-seulement à ces femmes perdues de galanterie, ruinant dans la débauche les plus beaux noms de la noblesse, usant leur crédit à se disputer des amants vils comme elles,

leur esprit à se déshonorer, la fortune de leurs aïeux à acheter des comédiens, mais encore à ces hommes qui n'étaient plus rien, ni braves, ni religieux, ni galants, incapables de tenir ni une épée ni une plume ; elle se roidissait, songeait à son père, s'inspirait de son souvenir, méprisait de ses lèvres dédaigneuses ceux qui n'avaient pas osé le suivre à l'échafaud ou l'en arracher, et, les mains pleines de colère, elle les fermait avec indignation, ces mains qu'elle rouvrirait quand les liens de l'exil seraient tombés. On verrait alors ce qui s'en échapperait ! Mais Paris ! Paris ! la France ! la France ! s'écriait-elle en s'élançant sur un cheval qui l'emportait sous les désertes allées de son parc, le long de l'Arno, ce fleuve taciturne comme les vieux Gibelins qui venaient autrefois y confier le secret de leurs grandes âmes désolées.

Mais où est le commandeur, à présent? murmurait ce grand orage quand il avait fini de gronder.

On remit un jour à Casimire une lettre qui venait de Paris. Elle l'ouvre et lit :

« Prisonnier du Roi, à la Bastille, pour la vie.

« Commandeur de Courtenay. »

La tête de Casimire tomba sur sa poitrine. Le soir, elle n'avait pas changé d'attitude. Pas de cri, pas de pleurs ; une douleur sèche, celle qui tue. Elle était cause que le commandeur passerait toute sa vie dans les cachots de la Bastille, cette terrible prison d'État dont les princes du sang eux-mêmes ne parlaient jamais sans frémir.

Étonnée de ne pas la voir descendre au salon ce jour-là, Marine alla dans sa chambre, et, la secouant par le bras : Que fais-tu? lui dit-elle. — Tiens, lui dit Casimire, lis ! — Je ne sais pas lire, lui répondit Marine. Alors Casimire, à mots brisés, lui raconta le voyage secret du commandeur et son arrestation.

Marine leva au ciel des regards qui voulaient dire : Malheureuse ! qu'a-t-elle fait?

— Auras-tu soin de mes deux enfants? dit-elle aussitôt à Casimire.

— Mon Dieu! tu fais toujours des histoires.

— En auras-tu soin?

— Que veux-tu dire?

— Donne-moi cent louis d'or, petite, si tu les as.

Casimire courut à son secrétaire.

— Voilà deux rouleaux de cinquante louis. Mais...

— Adieu! ma chérie, lui dit Marine en l'étouffant de ses caresses, tout humide de grosses larmes, adieu!

— Où vas-tu? mais où vas-tu, Marine?

— Je pars et je pars, tout de suite pour Paris.

— Pour Paris! Qu'espères-tu?

— J'espère, répondit avec une naïveté inspirée la bonne Marine. Encore une fois, adieu. Aie soin de nos chers enfants, et fais-leur dire tous les jours une petite prière à Sainte-Geneviève de Nanterre, entends-tu? mais ne l'oublie pas; je vais te la dire :

« Notre-Dame de Nanterre, qui êtes au ciel, nous vous prions « de faire que la pauvre Marine arrive à Paris à bon port et « revienne en bonne santé pour faire plaisir à maman et ra- « mène notre oncle le commandeur. Ainsi soit-il. Au nom du « Père, etc. »

— Adieu, ma fauvette! dit encore une fois Marine en imprimant avec sa fraîche bouche et son âme de paysanne un baiser, qui fut presque une morsure, sur la joue étonnée de Casimire.

Elle partit.

— Sans mon orgueil trop écouté, sans mon ambition indomptable, aurait dû se dire Casimire, j'aurais peut-être empêché M. de Canilly, mon père, de mourir sur l'échafaud; et c'est encore moi qui ai causé la perte de la liberté du comman-

deur de Courtenay. Elle se disait seulement, comme tous ceux qui mettent sur le compte de la destinée leurs propres fautes : Porterais-je malheur à tout ce qui m'aime? Elle murmurait cette plainte en se promenant dans les solitaires allées de son parc et en tenant Tristan d'une main, Léonore de l'autre, deux petites créatures qui avaient de la peine à la suivre lorsque la chaleur de ses monologues l'emportait hors d'elle-même. Elle n'avait pas encore remarqué que ses deux plus sûres consolations marchaient à ses côtés sous les traits naïfs et bons de ces deux enfants. Mais Casimire avait à peine dix-neuf ans, et, à cet âge, le sentiment maternel est plutôt une distraction qu'un sentiment. Puis elle avait rarement vu jusqu'ici Tristan et Léonore, qui étaient toujours avec Marine. L'usage voulait que les enfants des grandes maisons ne parussent devant leurs parents que lorsqu'ils étaient capables, non de leur rendre leurs amitiés, mais leurs politesses. Toutes leurs charmantes privautés étaient bannies des salons par l'étiquette. Après avoir été la poupée des nourrices, ils devenaient la victime des gouvernantes, et des gouvernantes ils passaient aux mains des gouverneurs.

Un jour pourtant que Casimire, désolée de n'avoir pas encore reçu des nouvelles de Marine et qu'elle pensait, elle y pensait sans cesse, au triste sort du commandeur enfermé à cause d'elle à la Bastille, le commandeur, le seul homme sur l'appui duquel elle avait compté, le seul homme qui eût son amour ; un jour qu'elle se laissait aller au plus sombre découragement, Tristan et Léonore, qui jouaient près de là sur le gazon, se prenant par la main, ces deux anges vinrent devant elle, et, se mettant à genoux à ses pieds, lui dirent :

— Petite maman, nous vous demandons bien pardon de vous avoir fait de la peine. Pardonnez-nous.

— Vous m'avez fait de la peine, vous ! s'écria-t-elle en les prenant tous les deux dans ses bras, en les élevant jusqu'à ses lèvres.

— Puisque vous pleurez toujours quand nous sommes avec

ous, il faut bien que cela soit, répondirent les deux enfants. Touchantes créatures, qui n'imaginaient pas que leur mère dût avoir d'autre félicité et d'autre affliction sur la terre que elles qu'ils pouvaient lui causer.

Un bien doux sourire brilla dans les yeux de Casimire, et ce jour ne fut pas le moins heureux parmi les rares jours heureux de son exil.

Pour la première fois de sa vie elle soupçonna qu'il est pour le cœur des femmes des joies incommensurables placées si près d'elles qu'elles n'ont qu'à ouvrir les bras pour les posséder, et que, si elles ne les saisissent pas, c'est qu'elles les cherchent trop loin d'elles, où ces joies ne sont jamais. Mais, semblable à tous les plaisirs qui viennent quand le cœur s'est créé des goûts de convention, des passions factices, celui dont Casimire fut émue tint beaucoup plus de la surprise que du bonheur, large en surface, faible en profondeur. Il l'inquiéta, éveilla des doutes sur l'opinion qu'elle s'était formée du bonheur; il fut enfin une lumière, et non une révélation complète. La femme se montra, mais la mère s'était bien fait attendre. Pouvait-on dire qu'elle était venue?

Marine était arrivée à Paris. Elle ne s'amusa pas à voir de combien de réverbères Paris s'était enrichi depuis son absence; elle alla droit aux Tuileries. A la porte du château un cent-suisse l'arrêta. On n'allait pas plus loin. — Quel est ton capitaine? demanda Marine au soldat en faction. Voyons si je connais ce coquelicot-là. — Mon capitaine, ma belle, n'est pas un coquelicot; c'est M. de Varden, pour te servir. — Je crois certes bien qu'il me servira, s'écria Marine; ah! c'est le petit Varden; je l'ai connu sous-lieutenant; va lui dire que Marine veut passer. Mais va donc! ours de Berne, Le cent-suisse souriait et ne bougeait pas plus que le Mont-Blanc. — Le plus souvent, semblait dire son regard martial et bête, que M. de Varden se dérange d'un fil pour toi. — Voilà trois petits écus blancs pour boire à ma santé, lui dit Marine. L'œil

du cent-suisse devint rond et clair comme les petits écus qui battirent la chamade dans le creux de sa main. Il ferma sa main, fit un demi-tour sur lui-même, et alla trouver son capitaine.

Deux minutes après, on entendit une voix qui disait, du fond du vestibule : « Mais viens donc! madame la nourrice, viens donc! Laissez passer vous autres. » Et un bel officier suisse, au teint enluminé comme le drap de son habit rouge, prenait Marine sous le bras et lui faisait monter le grand escalier des Tuileries avec autant d'attention et de prévenances qu'il pouvait en montrer au milieu de ses témoignages bruyants d'amitié.

Mais à la porte de la salle des maréchaux, nouvel obstacle.

Le capitaine de Varden eut beau dire à l'officier de service : « J'accompagne madame, laissez entrer, » l'officier refusa poliment. La mise de la dame, mise fort peu de cour, ne le rassurait pas du tout. M. de Varden s'amuse, pensa-t-il.

— Ah! tu refuses, dit Marine, alors je passe.

— Maréchal! cria-t-elle en même temps à M. de Tavannes, qui traversait en ce moment, maréchal! dis donc à ce jeune homme-là qui je suis.

Le maréchal chercha pendant quelques secondes à reconnaître les traits de celle qui lui parlait ainsi, et puis, allant tout à coup vers Marine en lui tendant les deux mains, il dit à l'officier de service : « Madame a ses entrées à toute heure ici. » Marine fit un hochement de tête au maréchal de Tavannes, et comme si elle ne fût jamais sortie du château, elle se dirigea avec lui vers les appartements du roi.

Il n'est pas un valet de chambre dont elle ne fût connue. C'étaient de leur part des saluts jusqu'à terre et des félicitations à chaque pas. Où avait-elle été, d'où venait-elle? et mille questions. Au dernier salon, le capitaine des pages lui dit : « Personne n'entre chez le roi à cette heure, excepté les princes du sang, le médecin et le confesseur de Sa Majesté. »

— Mon beau page, lui répondit Marine, si je ne suis pas

princesse du sang, je suis princesse du lait. Fais-moi place; je vais porter de tes nouvelles à Sa Majesté; entends-tu?

Le maréchal de Tavannes riait aux larmes de ce mépris de Marine pour le cérémonial, et de la figure étonnée du jeune capitaine des pages, qui n'osait plus s'opposer à l'introduction de Marine en voyant le maréchal spectateur si heureux de cette violation.

Elle souleva la portière, et entra dans la chambre à coucher du roi. En ce moment le prince de Conti, en sa qualité de prince du sang, tendait respectueusement la chemise du roi.

— Ah! j'arrive à propos, s'écria Marine en prenant la chemise des mains du prince; je vais voir s'ils ont eu soin de ta personne, s'ils ne t'ont laissé manquer de rien.

Le roi ne revint de sa surprise et presque de son effroi que dans les bras de Marine.

« Nourrice! c'est ma nourrrice! c'est Marine! » dit le jeune roi en s'enveloppant dans sa robe de chambre et en s'asseyant sur les genoux de Marine, qui s'était assise dans le fauteuil du roi.

— Qu'il est gentil! s'écria Marine; qu'il est beau! qu'il est blanc! mon bon roi!

Le prince de Conti s'était retiré quelques pas en arrière, afin de ne pas gêner cette effusion de tendresse entre le roi et sa nourrice, pour laquelle on connaissait son attachement.

— Après la messe nous nous reverrons, dit ensuite le roi.

— C'est avant la messe qu'il faut que je te parle, lui dit Marine.

— Tu as donc quelque chose de pressé à me dire?

— Oui, mon roi.

— Quelque chose à me demander?

— Oui, mon roi.

— Parle, c'est accordé.

— Madame la marquise de Courtenay, dont j'ai été la nourrice, veut rentrer en France.

— Nous verrons.

— Pas de nous verrons, mon roi; elle est si belle, si bonne, si intéressante!

— Allons!

— Ce n'est pas tout.

— Quoi encore?

— Tous ses biens lui seront rendus.

— Cela va sans dire, répondit le roi.

— Tu lui rendras aussi ses titres?

— Oui, oui, oui. Mais la messe! M. l'archevêque m'attend; nous reprendrons après déjeuner.

— Je n'ai plus qu'un mot.

— Voyons ce mot, ma belle nourrice.

— M. le commandeur de Courtenay, qui est enfermé à la Bastille...

— A la Bastille! dit le roi; je n'en savais rien.

— Tu vas le faire sortir, n'est-ce pas?

— Je saurai d'abord pourquoi on l'y a mis.

— Oh! je vais te le dire. Je suppose...

— Ah! grand Dieu! j'aime mieux le faire sortir tout de suite, interrompit le roi, que de te laisser raconter pourquoi il y est enfermé; je n'entendrais jamais la messe. Et maintenant dis-moi ce que tu veux pour toi? dit le roi, entièrement habillé et prêt à passer dans la chapelle du château.

— Ce que je veux? que tu m'embrasses, mon roi.

Et le jeune roi pencha son gracieux visage sur le cou de Marine.

L'exil de la marquise de Courtenay avait cessé, et le commandeur était libre.

XXI

La plume n'a aucun effort à tenter pour peindre la foudroyante rapidité que mit la marquise de Courtenay à se rendre à Paris dès qu'elle eut reçu la nouvelle inouïe, miraculeuse, de ron rappel.

Elle partit, elle arriva.

Madame de Courtenay rentra dans son hôtel comme si elle n'en était jamais sortie, semblable aux rois qui reprennent possession de leur palais après des années d'exil, à la suite d'une restauration. Il n'y a pas eu, dirait-on ou affectent-ils de croire, de lacune dans leur règne. Ils effacent d'un trait les mauvais jours, les jours d'absence.

Jaloux de montrer au jeune roi Louis XV combien ils approuvaient tout ce qu'il faisait, même le bien, les courtisans et les courtisans des courtisans se portèrent en foule chez la marquise réhabilitée; ils rivalisèrent d'empressement à venir lui dire qu'ils ne l'avaient pas oubliée, qu'ils avaient toujours travaillé en secret de tout leur zèle à hâter son retour. Chacun d'eux se fit gloire auprès d'elle et dans le monde de son rappel en France. Pressentaient-ils l'action extraordinaire qu'elle allait avoir sur les affaires de l'État, au moment où les jolies femmes devaient obtenir une si grande influence sur les hommes d'esprit, et les hommes d'esprit qualifiés généralement de philosophes, s'en créer une non moins puissante sur la société?

Réunissant en elle tout ce que celles-là avaient de science et d'observation, était-elle destinée, elle déjà si considérée à cause de son nom, à être l'anneau qui joindrait ces deux souverainetés de l'époque? Des signes certains semblaient raffermir ces flatteuses prévisions. Les qualités d'énergie et de pénétration qu'elle avait acquises au fond de l'exil, par son père et par elle-même, et dont elle ne croyait jamais faire usage que pour l'éducation de ses enfants, furent connues, publiées partout, vantées, exagérées même; car le bonheur, ce dispensateur stupide, ce grand seigneur idiot qui jette l'or par les croisées, ne fait rien à demi.

Il prit la marquise sous sa protection et lui accorda plus qu'elle ne demandait en crédit, en puissance, en renommée. Le plus fervent, le plus remarquable parmi ceux de la cour qui accoururent adorer la fortune sous ses traits, ce fut le duc de Bourbon, devenu premier ministre à la mort du Régent. Trop rude pour s'attirer par lui-même tous les dévouements, tous les mérites dont il avait besoin afin d'augmenter et de maintenir son autorité à côté de celle de l'abbé Fleury, pareillement ministre comme lui, et de plus son rival, le duc de Bourbon résolut, très-politiquement, de prendre les salons de la marquise de Courtenay pour le théâtre de ses combinaisons politiques, et de connaître par là, sans peine et sans affectation, les hommes sur lesquels il pouvait compter, distinguer ses amis et ses ennemis, voir tout enfin, derrière le rideau.

Ce rôle donna à la marquise un puissant relief. Les femmes n'avaient pas encore habitué le monde à les voir prendre une part quelconque aux spéculations politiques. Elle se fit en peu de temps une renommée qui la mit tout à fait hors du cercle tracé avec des feuilles de rose autour des autres femmes. Elle offrit un véritable phénomène. C'était déjà une exception fort notable que les hommes, même de naissance, rompissent avec des traditions d'oisivité, sacrifiassent leur opulente et chère paresse à l'étude des affaires publiques.

On sut bientôt que les splendides salons de la marquise de Courtenay, peu ouverts aux plaisirs frivoles, quoiqu'ils n'y fussent pas entièrement dédaignés, s'emplissaient une fois par semaine d'hommes éminents par leurs lumières ou leur rang dans l'État. Les pairs, les membres du parlement, les ambassadeurs, les écrivains sérieux, venaient sans faste discourir chez elle avec une familiarité qu'il ne leur était pas possible d'afficher ailleurs, des intérêts de l'Europe, appelés alors les affaires de cour.

Dans cet asile commun à tous, où une reine, par l'intelligence, imposait la loi d'égalité, s'adoucissaient, grâce à un frottement doux, les anciens préjugés de nationalité et de condition. Ainsi les ours de la magistrature abordaient en baissant la tête, en rentrant les ongles, les loups de la finance, et les généraux ne traitaient pas du haut de leur bottes à chaudron les philosophes et les écrivains, qui, de leur côté, apprenaient à se présenter comme il faut. Si dignes et si solennels à la cour, les ambassadeurs étrangers quittaient volontiers le ton de la harangue pour causer entre eux et avec tout le monde des mœurs, des lois, des préjugés de leurs nations. Ils se comparaient sans orgueil, ils convenaient de leur infériorité avec un bon sens plein d'esprit.

C'était l'Europe réunie, pour la première fois, en soirées; l'univers assis au coin du feu.

Très-souvent on apprenait avant la cour, dans les salons de madame la marquise de Courtenay, les éventualités d'une guerre, les projets d'une alliance, les mariages entre souverains. Il n'y avait pas encore eu d'exemple de ces réunions simples et graves, curieuses comme un spectacle et utiles comme un bon livre. C'était le berceau de la société politique, longtemps après la naissance et le magnifique développement de la société littéraire patronnée tour à tour et de siècle en siècle par Marguerite de Valois, madame de Rambouillet et mademoiselle de Scudéry.

Si la société politique n'attirait pas encore à elle avec la même puissance que la société littéraire, c'est que les jeunes roués craignaient d'y montrer leur charmante ignorance et d'en être, en s'y produisant, pour leurs frais de coquetterie. Ceux d'entre eux qui cédaient à la fantaisie de se faire présenter dans ces salons sentaient bientôt, sans qu'on leur fît l'affront de le leur dire, toute la profondeur de leur néant au contact de ces hommes d'action qui les mesuraient rien qu'en se laissant approcher. Qu'était, par exemple, leur fade ramage auprès de cette langue sobre, exacte, irréprochable des diplomates ; langue serrant l'idée comme la chair prend l'ongle finement et partout? qu'était leur prétendue connaissance des hommes et des femmes à côté de la science contenue dans la mémoire merveilleuse de ces gens de qualité qui, après avoir été choisis entre les plus instruits et les plus fins, avaient parcouru le monde, constamment ouvert à leur lumineuse curiosité, et qui avaient appris autrefois, d'abord pages de cour, puis ministres, toujours courtisans ou courtisés, à pétrir, à manier les consciences, comme eux, pauvres petits marquis, maniaient leurs gants et jouaient avec la crête de leurs jabots? Hélas! on les dévorait tout vivants, mais avec beaucoup de politesse, lorsqu'ils mettaient le pied dans les salons de la marquise de Courtenay ; et tout ce qu'ils pouvaient faire de plus prudent, après les avoir admirés une fois, c'était de se vanter de la faveur d'y avoir été admis.

Une telle maison, dans la société du dix-huitième siècle, plaçait madame de Courtenay à une hauteur incommensurable aux yeux du monde, sans que cette hauteur la mît toutefois hors de la portée de l'envie. Les femmes reconnaissaient sa beauté, mais ils la qualifiaient de beauté pédante ; et, dans l'impossibilité d'attaquer sa vertu, ne pouvant à aucun prix y porter atteinte, elles la mettaient volontiers dans les petits assassinats du tête-à-tête sur le compte d'une froideur naturelle dont elles, de leur côté, n'éprouvaient pas l'incommodité.

Madame de Courtenay, on le voit, jouissait d'un grand crédit à la cour de Louis XV. Sa protection était un titre, sa recommandation auprès des ministres valait la certitude d'un emploi.

Heureux celui qui, accouru du fond de sa province, se présentait avec un titre aux bontés de la marquise. Il fallait qu'il fût bien peu possible pour que sa demande fût repoussée.

N'était-ce pas un miracle jusqu'ici qu'une femme si belle, si jeune encore, se fût fait tant d'amis reconnaissants sans que parmi ces amis on lui en prêtât au moins un décoré d'un titre non pas plus beau, mais plus doux? Ce miracle, puisque c'en est un, s'était produit. Il est vrai que la marquise de Courtenay, faisant de la politique au berceau et pour ainsi dire sous le pommier du paradis terrestre, avait souvent eu le bonheur de protéger le mérite. Tout le secret de sa justice, disait la jalousie des femmes, était dans l'indifférence de son cœur. La marquise de Courtenay indifférente! Sans doute elle riait des manifestes passionnés qu'elle rencontrait partout où elle posait la main, sur la laque de sa toilette, sous les coussins de ses sophas, dans le pli de ses livres; mais elle en riait parce qu'elle avait un amour sérieux, enraciné dans le cœur, un de ces amours si forts, si grands, si durables, que celle qui l'éprouve paraît indifférente au monde entier, et qu'elle ne sait elle-même comment elle pourrait aimer, tant elle aime. Le commandeur ne l'avait pas quittée depuis neuf ans, depuis son retour à Paris. Il avait assisté à toutes les phases brillantes de sa destinée, sans éprouver d'autre sentiment que l'amère contrariété de la voir sortir de plus en plus de l'obscurité où elle aurait pu être si heureuse après et même avant son exil, pour affronter les tempêtes de la vie publique.

Il craignait des retours affreux, des déchéances après des grandeurs. Sous des formes plus douces, mieux voilées, il reconnaissait l'habileté italienne, la subtilité parfois machiavélique du comte de Canilly, et dans le gant brodé de la fille, il

voyait remuer la main sèche du père. Jusqu'ici la marquise avait réussi, mais le succès même effrayait le commandeur. Il savait où le succès conduit quand on ne s'arrête pas avant lui. S'il parlait à la marquise de ses craintes, de ses prévisions, elle lui répondait qu'elle n'agissait ainsi, qu'elle ne sacrifiait les douceurs de la vie privée aux orages de la vie publique que pour ses enfants ; elle doublerait leurs biens, elle assurerait à son fils un rang considérable à la cour.

Puis elle avait besoin de cacher le plus possible sous la splendeur de son existence la triste infirmité de son mari; elle combattait le ridicule avec l'éclat. Elle trouvait encore d'autres raisons dont le commandeur se montrait plus ébloui que touché.

Du reste, la marquise l'avait rejeté dans l'ombre à mesure qu'elle s'était avancée sur la pente lumineuse qu'elle gravissait. Après l'avoir arraché à la carrière des armes par une désertion restée inexpliquée aux yeux de ses compagnons, elle n'avait pas osé, fort prudente en cela, l'y faire rentrer de nouveau, avec un grade aussi élevé qu'elle aurait voulu. Elle l'avait annulé, anéanti à son profit, sans lui permettre le reproche ni la plainte. Elle dévorait une à une ses plus belles années en l'usant dans une oisiveté perpétuelle. Elle le tenait là, sous la main, pour avoir sur la terre un petit coin de silence, de tendre rêverie où se retirer quand elle était lasse du monde et du chaos de l'intrigue. Il lui fallait un visage sincère à contempler, après en avoir vu passer devant ses yeux tant de composés, tant de faux, tant d'infâmes ; il lui fallait une main ferme à serrer, après avoir touché à tant de mains corrompues et perfides ; il lui fallait un cœur plein d'amour et de désintéressement après avoir communiqué à des cœurs gâtés par l'envie, enflés par l'ambition ; enfin il fallait qu'elle retrouvât quelque part le ciel absent de ses croyances, car le siècle était peu aux croyances alors, après avoir longtemps marché sur le sol brûlant de la politique, enfer d'orgueil et de mensonge.

Cette destinée inactive et muette qu'elle avait faite au commandeur prêtait à celui-ci un caractère dont le monde ne se rendait pas bien compte. Les uns le croyaient misanthrope à l'excès, les autres au-dessous de tout mérite personnel, puisque sa belle-sœur, elle, la trésorière de toutes les faveurs, n'en faisait pas même un mince gouverneur de quelque petite province; les autres voyaient dans le commandeur un philosophe, un sage, prenant en mépris toute l'agitation qui bouillonnait autour de lui.

Le commandeur n'était rien de tout cela; il était enchaîné à la volonté d'une femme supérieure, la pire espèce de servitude qui se puisse imaginer.

Les choses en étaient là; le char de la marquise de Courtenay, attelé aux six chevaux blancs de la prospérité, roulait sans obstacles, lorsqu'un jour un jeune homme se présenta à l'hôtel, et demanda, avec beaucoup d'instances, à parler à madame la marquise. Il semblait avoir choisi le moment où elle était seule. Les domestiques l'introduisirent; quoiqu'elle ne l'eût jamais vu, la marquise sentit courir à son aspect le frisson de la mort dans ses veines, elle si supérieure, en toute occasion, à ses émotions. Le jeune homme se posséda parfaitement, quoique la surprise de la marquise ne lui eût pas échappé.

— Madame la marquise, lui dit-il, je suis Raoul de Marescreux.

— Raoul de Marescreux! répéta la marquise en reculant avec son fauteuil, comme si l'ombre de son père l'eût tirée en arrière.

— Je suis Raoul de Marescreux, dit une seconde fois le jeune homme.

— Le fils de monsieur de Marescreux? celui...

— Lui-même, madame la marquise.

— Que me voulez-vous, monsieur?

— Voici ce que je veux, madame, ce que j'attends de vous : je suis sous-lieutenant dans les dragons du Béarn, je veux être

nommé capitaine dans la Maison du Roi; vous pouvez m'en faire obtenir le brevet, je viens vous le demander.

Le dragon se tut.

La marquise songea à son père, dénoncé par M. de Marescreux, condamné à mort, traîné, haché, tué sur un échafaud par cette dénonciation. Ce jeune homme lui parut couvert de sang.

— Que me voulez-vous? répéta-t-elle, les yeux pleins de vengeance, les narines palpitantes, pâle, le corps rejeté en avant.

— Je vous l'ai dit, madame la marquise, répéta le jeune homme; je suis sous-lieutenant, je veux être capitaine. Après le ministre, vous êtes la personne la plus puissante du royaume...

— Monsieur, interrompit la marquise avec une tranchante ironie dans la voix, c'est donc moi qui dois récompenser la dénonciation de votre père, le délateur, le bourreau, l'assassin du mien?

— Votre père, madame, aurait fait mourir le mien, j'en ai les preuves, s'il eût réussi; M. de Marescreux, mon père, prit les devants, trahir un traître est un devoir et non une trahison, un crime, un assassinat, comme vous dites. Mon père dénonça donc le vôtre, et tous trois, votre père, le mien et mon frère aîné montèrent sur l'échafaud. Voilà le passé. Mais depuis vous êtes rentré en grâce, et moi je suis devenu sous-officier obscur, dans une milice obscure; vous êtes entourée d'honneurs; on vous a rendu vos biens; les miens, — à la vérité moins grands que les vôtres, — sont sous le poids de la confiscation; vous pouvez me les faire rendre, vous me les ferez rendre.

La marquise se leva à demi...

— J'ai bientôt fini, dit le jeune dragon. Quand vous m'aurez rendu l'honneur par un brevet de capitaine dans la Maison du Roi, quand vous m'aurez fait obtenir la restitution de mes biens, il faudra que vous m'assuriez le bonheur en me donnant votre fille Léonore en mariage...

— Ma fille !...

— Vous deviez bien épouser mon frère aîné... J'attendrai qu'elle ait l'âge...

La marquise se leva, quitta le fauteuil, et d'un bond s'accrocha au cordon de la sonnette.

— Madame la marquise, dit Raoul de Marescreux, je vous éviterai la peine de me faire mettre à la porte par vos gens. Je me retire; mais nous nous reverrons encore une fois.

Raoul de Marescreux salua avec respect, et il se retira avant que les domestiques de la marquise ne fussent venus en effet le jeter à la rue.

La marquise demanda à toute la puissance qu'elle avait dans la main comme la personne la plus influente du royau[illegible] après le ministre, ainsi que l'avait dit Raoul de Mar[illegible] journalisme, et qu'elle ferait pour punir ce jeune homme [illegible] avaient pas assez de répondit coup pour coup par cette [illegible] dévoilées des grandes da- comte de Canilly :

« Un homme peut déshono[illegible] Marguerite, Saint-Pierre-En- « outragée par un homme, [illegible]nt si souvent devant les duellistes, « ou de l'oublier. » [illegible]lles après les avoir déshonorées. Le

— Mon père ! que fa[illegible]out de tout ; il était le fermoir du cer- le portrait du comte d[illegible] Se disputait-on au jeu ? le duel couron- [illegible]-on en rivalité auprès d'une femme ? le [illegible]sition de la femme que le plus souvent [illegible]rrents n'aimait. On se battait pour tout [illegible]age que la première goutte d'eau qui tom- [illegible]pavé ; moi je gage qu'elle mouillera celui-ci : [illegible]ra aura le choix des armes. » Quoi qu'il arrivât, [illegible]ntendu qu'on se battrait ; mais pour quel motif? [illegible]. Deux jeunes gens en sortant de l'Opéra, deux [illegible]ége, deux parents peut-être, remarquent qu'il fait [illegible] lune magnifique ! « Quel dommage de perdre un si [illegible]r de lune, dit l'un ; et de ne tirer aucun parti d'un [illegible] si propice, si bien aplani, dit l'autre. Ma foi, reprend

XXII

Nous l'avons dit, et les événements l'indiquent assez, c'était au commencement du règne de Louis XV, et précisément à une

— Monsieur, la France n'était en guerre avec aucune nation. On ironie dans la régence. Pourtant jamais Paris n'avait tant vu dénonciation de votre père. les armes. Par le grand escalier de Verdu mien?

—Votre père, madame, aurait daient sans cesse de jeunes gentilsnements par l'ennui, l'oisiveté preuves, s'il eût réussi; M. de Mare eaient, les mains pleines de devants, trahir un traître est un devoir aux de la guerre, se discrime, un assassinat, comme vous dit des favoris, et allaient donc le vôtre, et tous trois, votre père, protectrices. Il y avait aîné montèrent sur l'échafaud. Voilà le pas es solliciteurs. Leurs êtes rentré en grâce, et moi je suis devenu gues campagnes de dans une milice obscure; vous êtes entou ribué de leur sang et vous a rendu vos biens; les miens, — à la ve tenir à la hauteur que les vôtres, — sont sous le poids de la co nt plus de sacripouvez me les faire rendre, vous me les ferez ren gagées, beau-

La marquise se leva à demi... ute noblesse

—J'ai bientôt fini, dit le jeune dragon. Quand vo plus nomrendu l'honneur par un brevet de capitaine dans la M s'occupât Roi, quand vous m'aurez fait obtenir la restitution de mes nie poli-il faudra que vous m'assuriez le bonheur en me donnant poids fille Léonore en mariage...

C'était donc dans l'espoir d'une guerre qu'accouraient à Paris tous ces fils de famille, bouillants de jeunesse, disposés à conquérir le monde et ses planètes, si l'occasion leur en était offerte.

Ce déplacement général d'une jeunesse fort brave, mais fort dissipée, ne contribuait pas à sanctifier les mœurs assez décolletées de la facile et brillante société parisienne. En attendant de prendre d'assaut des villes ennemies, elle livrait la guerre aux ménages, faisant contribuer l'honneur des maris, et passant au fil de l'épée la réputation des femmes; on n'avait jamais autant entendu parler d'enlèvements, de séparations, de prises de voile, de duels.

Chaque jour se levait sur une intrigue et se couchait sur un scandale.

Les *Nouvelles à la main*, premier germe du journalisme, et du journalisme décent que vous savez, n'avaient pas assez de place pour enregistrer les faiblesses dévoilées des grandes dames. Malgré la Bastille, les îles Marguerite, Saint-Pierre-En-cise, dont les portes s'ouvraient si souvent devant les duellistes, le duel dépeuplait les familles après les avoir déshonorées. Le duel était d'ailleurs au bout de tout; il était le fermoir du cercle de chaque passion. Se disputait-on au jeu? le duel couronnait la dispute. Était-on en rivalité auprès d'une femme? le duel simplifiait la position de la femme que le plus souvent aucun des deux concurrents n'aimait. On se battait pour tout et pour rien. « Je gage que la première goutte d'eau qui tombera mouillera ce pavé; moi je gage qu'elle mouillera celui-ci : celui qui gagnera aura le choix des armes. » Quoi qu'il arrivât, il était sous-entendu qu'on se battrait; mais pour quel motif? pas de motif. Deux jeunes gens en sortant de l'Opéra, deux amis de collége, deux parents peut-être, remarquent qu'il fait un clair de lune magnifique! « Quel dommage de perdre un si beau clair de lune, dit l'un; et de ne tirer aucun parti d'un espace si propice, si bien aplani, dit l'autre. Ma foi, reprend

le premier, il n'en sera pas ainsi, » et il tire son épée; le second l'avait déjà tirée. Les deux lames se croisent et les voilà tous les deux s'attaquant, se défendant avec l'impétuosité de deux adversaires qui se poursuivent depuis longtemps de leur haine : ils se précipitent l'un sur l'autre, et tous les deux sont blessés, l'un à mort, et il tombe pour ne plus se relever, l'autre à mort aussi, mais pour respirer encore quelques heures pendant lesquelles il raconta ce que nous venons de raconter. « Que voulez-vous? dit-il en expirant, il faisait un si beau clair de lune! »

Le théâtre de la Comédie-Italienne qui était alors dans la rue Mauconseil, servait de point de réunion à la tourbe masquée et guerroyante de ces jeunes gens, héritiers directs des fines lames du Pré-aux-Clercs. Ils s'y montraient à leur débotté, et ils y faisaient leurs premières armes sous les yeux des maîtres du camp, duellistes émérites dont les joues portaient l'empreinte du choc de la balle ou du sillon de l'épée. Le nouveau venu était examiné des pieds à la tête et apprécié selon sa mine; cette inspection, toujours impertinente, ne se terminait pas sans un résultat grave. Ou l'intrus était destiné à augmenter quelques jours après la liste des bretteurs. ou il ne reparaissait plus; sa disparition était toujours complète. Si la mort, à la suite d'un duel, ne l'enlevait pas, la confusion d'avoir évité une rencontre l'obligeait à quitter Paris au plus vite.

Or, un soir d'hiver que le foyer de la Comédie-Italienne semblait trop étroit pour contenir ses turbulents habitués, venus en plus grand nombre soit à cause de l'excessive sévérité du temps, soit plutôt à cause de l'attrait d'une première représentation, un jeune homme parut au milieu de leurs groupes, où sa présence causa un étonnement général. Peut-être fût-il passé inaperçu ce soir-là à travers l'affluence plus grande que de coutume, sans la bizarrerie de son costume. Sa tête était couverte d'un berret de velours blanc dont les bords larges comme un bandeau pressaient son front, et si exactement, que

le fond du berret, très-vaste et d'une forme plate et circulaire, s'abattait sans déranger l'équilibre, et avec une originalité étrange, sur sa joue gauche. Une tige de bruyère, faite avec de la chenille de soie, montait au bord du berret, et paraissait naturelle, tant elle était piquée adroitement dans le velours. Le buste du jeune étranger était serré dans une tunique en drap rouge parcourue sur toutes les coutures d'un galon moitié or et moitié soie. L'or était pâle et la soie était d'une nuance grise, en sorte que ce cordon affectait aux lumières les ondulations d'une couleuvre. Au lieu de bottes ou de bas il portait des guêtres noires collantes et s'attachant à sa jambe à l'aide de plusieurs boucles de jais. Le cuir des guêtres était si doux qu'il moulait la jambe avec l'élasticité d'un bas de soie. Entre le bord de la tunique et l'extrémité des guêtres, qui rabattaient un peu sur les genoux, on apercevait la culotte en drap jaune clair de l'étranger. Un tel costume pouvait étonner à la première vue, mais il aurait fallu être disgracieux comme le duc de Roquelaure pour qu'il ne fût pas porté avec quelque avantage.

Le nouveau venu était un fort beau jeune homme de vingt-huit ans, rose et solide comme un montagnard qu'il était, ayant la taille haute, et se tenant bien sur ses jarrets de fer. Il était brun par ses cheveux noirs tombant sur ses joues, blond par la fraîcheur un peu exagérée de son teint et la douceur de ses yeux, qui avaient la prunelle magnétique du tigre, c'est-à-dire affectant d'être double et comme picotée de vert et de bleu, d'une limpidité sans profondeur. Ses mains, qu'il paraissait avoir fort belles, se dessinaient sous un gant en peau de daim, d'une finesse et d'un éclat que ne savaient pas encore donner à leurs produits tous les gantiers du dix-huitième siècle. Il eût excité beaucoup moins l'attention du cercle où il venait de s'introduire s'il n'eût pas porté un nœud d'or sur son costume inconnu.

Les jeunes gens se demandèrent tout de suite à quelle nation appartenait l'officier debout au milieu du foyer. Il n'est ni An-

glais, ni Allemand, ni Suédois, se dirent-ils. Mais qu'est-il donc? d'où vient-il?

— N'est-il pas Espagnol? fit remarquer l'un d'eux.

— Espagnol du temps de Charles-Quint, en ce cas, car nous savons tous que ce costume n'est aujourd'hui celui d'aucun corps de l'armée d'Espagne.

— Sans doute, répliqua celui qui avait émis l'opinion. Mais il a, quoi que vous en disiez, quelque analogie avec le costume espagnol.

— Parbleu! finissons-en avec nos doutes, dit un des curieux. Demandons-lui, dans chacune des langues que nous connaissons, quel est l'heureux pays qui l'a vu naître.

La proposition passa tout d'une voix, et l'un d'eux se détacha aussitôt pour dire en anglais à l'inconnu :

— De quel pays est monsieur?

Le jeune officier ne répondit pas.

Un autre s'approcha de lui et lui dit en allemand :

— A l'armée de quelle nation appartient monsieur?

Même silence.

Un troisième eut son tour. Il dit en italien :

— Monsieur est-il un officier au service de la sérénissime république de Venise?

Toujours le silence de la part de l'inconnu.

— Demandez-lui, par la même occasion, s'il n'est pas soldat du pape, cria un plaisant du foyer.

Questionné enfin dans la plupart des langues de l'Europe, le jeune homme à la tunique rouge ne daigna faire aucune réponse. Du reste, on ne peut dire si c'est avec sa langue ou avec son gant qu'il aurait dû répondre dans le cas où il lui aurait convenu de le faire, tant le ton avec lequel il avait été interrogé suait l'impertinence. Son calme ne le quitta pas un instant. Aucun pli ne parut à son visage, aucun frémissement ne contracta sa gracieuse main gantée, arrêtée par le pouce, avec une aisance noble, à la jointure de la tunique.

Le petit épi de bruyère attaché à son berret resta immobile.

L'huissier du théâtre vint peu de temps après annoncer à ces messieurs que la grande pièce allait commencer ; car c'était pendant l'entr'acte de la petite pièce à la grande, nous avons omis de le dire, qu'avait eu lieu l'arrivée du jeune officier au foyer de la Comédie-Italienne.

Tous les jeunes gens qui le remplissaient se disposaient à le quitter pour entrer dans la salle, et ils gagnaient déjà la porte de sortie en lorgnant d'un air ricaneur celui dont ils avaient soumis la patience à une première épreuve, lorsque celui-ci se plaça sur leur passage, le berret à la main.

— Messieurs, leur dit-il avec beaucoup de politesse et de courtoisie, je me nomme Raoul de Marescreux ; je suis sous-lieutenant dans la milice provinciale du Béarn ; mon arme est la cavalerie. Je suis donc Français comme vous, ce que vous auriez su d'abord, si vous aviez pris la peine de m'interroger tout simplement en français.

Il remit ensuite son berret et gagna la salle de spectacle, laissant derrière lui les jeunes moqueurs dans un demi-embarras assez facile à comprendre.

— Ah ! c'est lui qui nous a joués, s'écrièrent-ils tous à la porte du foyer. Il s'est amusé de nos railleries, ce charmant Béarnais, qui vient sans doute aussi à Paris pour demander du service et de l'avancement.

— Messieurs, dit l'un d'eux, celui qui résumait en sa personne, fort brave du reste, toute l'impertinence de la compagnie ; messieurs, pendant l'entr'acte il faudra le tâter.

— Il faudra le tâter ! répétèrent ses camarades avec une unanimité qui dénotait assez que le dragon béarnais ne leur paraissait pas tout à fait aussi simple qu'il était rose, quoiqu'il eût été d'une indulgence fort équivoque pour les coups d'épingle dont ils l'avaient lardé à loisir. Avait-il, n'avait-il pas du courage ? mais, comme l'avaient dit les jeunes gens du foyer : il faudra le tâter.

XXIII

Je ne saurais trop dire le titre du nouvel opéra qu'on représentait ce soir-là à la Comédie-Italienne, je sais seulement qu'il devait être de quelque compositeur en vogue, et maintenant oublié comme tous les compositeurs en vogue ; car, il est triste de le dire, la plus belle musique d'opéra n'a pas encore duré quatre-vingts ans. Le devant des premières loges,— et toutes les loges étaient construites alors en saillie, — était occupé par les dames les plus riches et les plus nobles de Paris. Des toilettes dont les diamants formaient presque l'unique éclat couraient d'un bout des galeries à l'autre bout et semblaient illuminer la salle, qui ne s'éclairait elle-même que de la lueur plus solennelle que brillante des bougies. Chaque loge enfermait dans son cadre, tout historié de moulures d'or, le personnel d'une famille, assise selon l'âge et la condition sur des tabourets plus ou moins élevés, et rangés à diverses distances les uns des autres.

La présence du jeune dragon béarnais émut la salle comme elle avait ému le foyer. On se le désignait, on se penchait pour le voir, et le sourire d'étonnement que faisait naître son costume était tempéré chez les femmes par une estime secrète pour la beauté de son visage et la grâce de sa tournure. Il produisit une sensation tout à son avantage en affrontant sans audace cet examen admiratif. On le vit se ranger doucement contre le fond circulaire de l'amphithéâtre, et s'avancer à petits pas, de peur de déranger les personnes assises vers l'extrémité de cette

première galerie, où il laissa présumer qu'était sa place. Descendus à l'orchestre et placés sur la scène où il était encore d'usage de s'asseoir, les jeunes officiers du foyer suivaient attentivement du regard celui dont ils avaient projeté de s'amuser pendant le prochain entr'acte. Ils le virent s'avancer jusqu'à l'avant-dernière loge de la galerie, et s'arrêter à cet endroit sans avoir causé le moindre désordre parmi les spectateurs, qu'attachait de plus en plus la musique de l'opéra nouveau. Il était arrivé à sa place.

Raoul de Marescreux posa sur la banquette son berret de velours. On attendait qu'il s'assît. Il resta debout, les yeux tournés non pas vers la scène, mais vers la loge placée derrière lui, et il se mit ensuite tellement près de la balustrade dorée dont elle était défendue qu'il aurait pu aussi aisément s'y accouder que s'il eût été dans la loge avec les trois personnes qui l'occupaient. Elles ne remarquèrent pas d'abord l'attention dont elles étaient l'objet de la part de leur voisin ; du moins cette attention échappa-t-elle au premier instant aux deux hommes assis derrière la jeune dame, plus particulièrement observée par Raoul. L'acte était long ; il durait déjà depuis une demi-heure, et Raoul n'avait pas cessé un seul instant de tenir son regard obstinément fixé sur la loge près de laquelle il était debout. Les jeunes officiers dont les yeux ne l'avaient pas quitté, s'aperçurent les premiers de cette étrangeté, et elle les confirma dans l'opinion déjà préconçue chez eux que leur dragon était quelque gentillâtre bien simple, bien naïf, détaché de ses montagnes du Béarn par une avalanche, et roulé avec les neiges de l'hiver jusqu'à Paris. C'était un ours égaré loin de sa tanière. Ils communiquèrent leur opinion à leurs voisins, et bientôt la salle entière plaisanta sur le compte du beau dragon, si complétement étranger aux usages, aux façons de se conduire dans le monde. Lui ne bougeait pas. Il était jeté en bronze ; son regard ne changeait pas plus de direction que celui de la statue d'une place publique.

On souffrait d'autant plus de son inconvenance qu'elle avait choisi pour point de mire une personne en pleine faveur dans la société, et par l'illustration de son origine, par les relations dont elle rehaussait encore sa naissance, et par une grande beauté. C'était la marquise Casimire de Courtenay que le singulier jeune homme affrontait ainsi de son attitude insultante. Qu'avait-il contre cette dame, dont la vie durement éprouvée pouvait servir de texte à toute une histoire d'événements tristes, douloureux, déchirants, mais où l'on n'aurait pas rencontré une page tachée par le doigt du scandale? On la respectait, quoique illustre; on ne la haïssait pas trop, quoique belle; on l'épargnait enfin comme le passé et le malheur, quoiqu'elle n'eût pas trente ans encore.

Comme toute femme prudente l'eût fait à sa place, elle tourna la tête du côté opposé à celui où se trouvait l'homme qui fouillait si cruellement dans les traits de son visage, et elle cherchait à concentrer et à fixer son attention sur la pièce. Elle ne put si bien se renfermer dans l'étroit rayon de cette unique direction donnée à son regard qu'elle n'aperçût dans toutes les loges d'avant-scène le mouvement continuel de curiosité dont elle était la cause. Malgré elle la marquise détachait sa vue de la scène et la jetait à droite et à gauche, le plus loin d'elle possible, tout en gardant son attitude de calme spectatrice. On crut dans la salle qu'elle n'avait pas encore remarqué l'incroyable manége de l'étranger.

Cependant, suffoquée par cette contrainte, la marquise de Courtenay retira un peu sa tête en arrière dans la loge, et la leva pour adresser quelques paroles au commandeur son beau-frère. Mais celui-ci ne les entendit pas; il était occupé et exclusivement occupé à répondre, regard par regard, à cette agression muette du jeune homme, qui, de son côté, semblait ne pas voir qu'il y avait deux hommes dans la loge. Il est vrai que l'un d'eux était le mari de la marquise, et, en vérité, on ne sait trop si l'on pouvait le compter pour un homme. Quant

au commandeur, son frère, il perdait son temps, il usait inutilement ses yeux à regarder le dragon tantôt avec l'aigreur du mépris et tantôt avec la dédaigneuse compassion de la supériorité, et cependant toujours avec la dignité du gentilhomme qui ne veut être ni colère ni soumis. Raoul ne détournait pas le regard du front de la marquise de Courtenay, où, heureusement, la pâleur de la souffrance éprouvée ne pouvait se montrer, tant son beau front était ordinairement pâle derrière le rideau entr'ouvert de ses cheveux noirs.

Questionné à plusieurs reprises par la marquise sa belle-sœur, le commandeur pencha un instant la tête, sans cesser de regarder Raoul, et il écouta ce qu'elle avait à lui dire. Il répondit par un sourire. Qu'avait-elle dit? Rien. Qu'avait-il compris? Rien. Mais tous deux s'étaient devinés. Leur préoccupation était la même. Que leur voulait ce jeune homme?

Le marquis de Courtenay ne s'apercevait de rien. Il s'amusait comme un rossignol à cette musique délicieuse, comme un rossignol, dont il avait la maigreur, sans en avoir la voix. Il profita du moment où sa femme avait adressé la parole au commandeur pour dire : — Il fait bien chaud ici. Sur l'honneur! dites-moi si je ne cours aucun danger pour ma vie. Je crois que je me fêle. Est-ce que je ne me fêle pas?

Ces paroles du marquis n'étaient pas une énigme pour ceux qui les entendaient; elles dénotaient sa folie, qui, chaque semaine, comme on le sait, se produisait sous une nouvelle forme dans sa tête. Pendant la semaine où l'on était, il se croyait devenu porcelaine. Passé à l'état de tasse ou de cafetière, il demandait si la trop grande chaleur de la salle ne l'avait pas fait fendre. On se hâta de le rassurer, et il reprit son admiration.

Le premier acte finit, et les spectateurs se répandirent dans les couloirs. Les jeunes officiers s'étaient déjà réunis au foyer, dont ils s'étaient emparés.

— Ah! çà, s'écrièrent les plus impatients, vous avez vu

comment s'est conduit notre drôle de personnage; au lieu d'une leçon, il en mérite deux. Il nous appartient.

— Je veux, disait l'un, aller offrir son berret à madame la marquise de Courtenay.

— Je veux, disait l'autre, l'obliger à rentrer dans la salle avec une seule guêtre.

— Messieurs, reprenait un troisieme, je veux tout ce que vous voulez, mais encore faut-il vouloir qu'il se rende ici.

— S'il n'y venait pas, en effet?

— S'il est parti, ajoutait un autre.

— Parti! mais oui, sans doute, il peut être parti! Qu'un de nous, s'il en est encore temps, aille le prier de venir au foyer. J'y vais moi-même.

Le dernier interlocuteur ouvrait en courant la porte du foyer; il s'arrêta.

Raoul s'avançait lentement.

Il n'était plus qu'à quelques pas de la porte du foyer lorsque huit ou dix de ces jeunes gens en barrèrent l'entrée avec quatre longues banquettes et tous les tabourets qu'ils trouvèrent sous leurs mains. Les préparatifs de cette plaisanterie n'échappèrent pas à Raoul; il comprit sans peine à l'adresse de qui elle allait. Il ne s'avança pas moins. Arrivé devant l'obstacle, il l'enjamba avec la légèreté d'un chasseur de daims, et alla s'asseoir dans un coin du foyer sur l'unique tabouret oublié par les auteurs de la barricade.

Tous les jeunes seigneurs se regardèrent avec un air de dire : On peut tout oser avec lui; osons encore.

Un lampion était fixé au mur au-dessus de la tête du jeune dragon.

— Je vous demande bien pardon, lui dit un de ces fous en posant le pied sur le bord du tabouret où il était assis, mais l'huile est chère dans cette saison; permettez-moi d'éteindre ce lampion.

Il éteignit le lampion.

Raoul, emportant le tabouret avec lui, alla se mettre à un autre endroit.

Un de ses ingénieux persécuteurs aperçut aussitôt qu'une croisée était placée derrière le dragon et qu'un carreau de cette croisée s'ouvrait. Il se hâta d'aller l'ouvrir. Un vent glacial courut frapper le cou de Raoul.

Les camarades félicitèrent l'auteur de cette nouvelle mystification.

— Si nous le bafouons plus longtemps, fit remarquer un des sages de la bande, nous allons nous priver de tout moyen de nous mesurer avec lui; nous l'aurons trop aplati. Ne déshonorons pas aujourd'hui celui dont nous voulons faire un adversaire demain.

— Il ne peut déjà plus l'être, dirent plusieurs.

— En ce cas, lui répliqua-t-on, qu'il ait la bonté de sortir d'ici, où ne peuvent rester que ceux qui ont fait leurs preuves.

Avant d'attendre la signification de l'arrêt rendu contre lui, Raoul se leva et se dirigea vers la porte du foyer. Il sortit après avoir franchi, toujours avec la même prestesse, la barrière de banquettes et de tabourets formée contre lui.

— Je suis fâché, dit un des jeunes gens, que notre soirée se passe ainsi sans résultat; mais, véritablement, il n'y avait rien à faire avec ce berger déguisé en dragon. C'eût été une trop facile victoire que de l'humilier davantage. Nous devons nous contenter de l'avoir mis à la porte de notre réunion et de lui avoir fait perdre par là l'occasion de jouir du plaisir du spectacle; car il n'aura pas eu l'audace de rentrer dans la salle après l'accueil qu'il a reçu ici.

— Ne comptez-vous pour rien d'avoir débarrassé madame la marquise de Courtenay de la présence de ce drôle?

— Celui qui parle ainsi a raison, fut-il répondu à l'auteur de la remarque.

— Messieurs; le second acte est commencé, vint annoncer à la porte l'huissier de la Comédie-Italienne.

Le foyer se vida une seconde fois.

Raoul, trompant les prévisions de ses persécuteurs, était allé reprendre sa place sous la loge de la marquise de Courtenay. Il fut loisible à tout le monde, au public comme aux jeunes gens du foyer, de s'assurer que, pendant l'entr'acte, il n'avait rien perdu de son assurance première. Il avait retrouvé sa pose insultante à l'un des angles de la loge; ses bras s'étaient croisés sur sa poitrine, signe évident de la longue patience dont il se résignait à subir le poids pendant quelques heures, s'il le fallait.

Comme il ne troublait pas le spectacle, comme il ne nuisait en rien aux plaisirs du public par cette conduite, blessante seulement pour trois personnes, la police aurait été fort mal venue de le sommer de quitter la salle. Il arriva même, par le fait de cette obstination de Raoul à tyranniser ainsi de son regard cette loge, que certaines personnes cessèrent de voir dans cette conduite bizarre l'action d'un homme décidé à se montrer grossier jusqu'à la brutalité, jusqu'à l'indécence, jusqu'à la cruauté. Pourquoi la fougue d'une passion de jeune homme pour la marquise de Courtenay ne serait-elle pas la cause de cet oubli des convenances? L'amour fait oublier bien autres choses; il fait oublier la plus grave de toutes les choses: le respect qu'on doit à la personne aimée. Raoul était plus que suffisamment justifié dans son aveugle témérité par la rare et superbe beauté de la marquise de Courtenay, une des perfections que Dieu fait bien d'envoyer de loin en loin sur la terre afin de retenir parmi les hommes la croyance du beau, quand toute croyance s'en va.

Ce n'était ni le marbre qui glace l'œil, ni le satin, chose blessante au toucher, objets de comparaison inventés par les rhéteurs et les mauvais peintres, susceptibles tout au plus d'inspirer de la volupté aux tapissiers et aux marchands d'albâtre. C'était de la belle et suave chair, comme en avaient Ève, Cléopâtre et Ninon, pâle aux joues, blanche aux épaules,

rose le long du bras ; de cette chair complaisante à qui tout va bien, la guimpe de malines, la mantille qui la cache à demi, le fichu qui ne la cache pas du tout, le diamant que la respiration soulève, autour du cou, autour des bras, autour du front, car la respiration est partout où est la vie, où est la beauté. Sous le front hardiment en saillie de la marquise brillaient, tendres, sérieux et tristes, des yeux qui avaient gardé l'expression des choses fatales de la vie. Ils etaient grands et beaux comme elle était grande et belle ; ils étaient tendres, parce qu'elle avait aimé jusqu'au délire, jusqu'au désespoir, jusqu'au sacrifice ; tristes, parce qu'elle était mariée à l'homme qui était près d'elle, et qu'elle n'avait pas été la femme de celui qui était grave et mélancolique derrière son mari. La femme était là, dans cette tête intelligente, dans ces yeux, mémoires éternellement ouverts pour qui savait y lire ; le reste était à la dame illustre, à l'impératrice, à la haute et puissante demoiselle de Canilly, aujourd'hui marquise de Courtenay. Ses riches épaules, gracieusement étoffées, se prêtaient sans grimace à toutes les articulations de ses bras, qui semblaient heureux d'être si beaux et fiers d'appartenir à une si illustre personne. Et toute cette dignité de corps et de visage n'inspirait pas qu'une contemplation admirative ; elle touchait par le grand charme de tristesse qui l'enveloppait. Il ne fallait pas trop cependant se laisser entraîner à la plaindre ou à l'admirer ; il y avait partout, à côté des ombres de cette gravité souveraine, des buissons roses auprès desquels il était imprudent de passer ; il était facile d'y laisser des lambeaux de son cœur, sans que le buisson sût jamais ce qu'il avait arraché ni que l'ombre eût laissé rien voir.

Il ne semblait donc pas si monstrueux à certains spectateurs, d'abord prévenus contre la tenue de Raoul, qu'il affichât si ouvertement son amour pour la marquise de Courtenay. Tout ce qui sort des conditions banales de l'ordinaire ne déplaît pas à la foule, sourtout à la foule française, dont le sang

est plein des beaux mouvements chevaleresques des tournois.

La marquise de Courtenay ne perdit pas contenance; elle tint bon pendant toute la moitié du second acte contre cette persécution d'un regard qui ne cherchait qu'elle, ne voyait qu'elle, n'attaquait qu'elle dans une loge où il y avait deux hommes, dont l'un avait fini par perdre son sang-froid héroïque, l'autre son indifférence hébétée. Mais, dans le courant de l'autre moitié de l'acte, elle eut à lutter sur le terrain même où elle était placée. Elle avait vu le commandeur retirer peu à peu son gant de la main gauche et le passer dans sa main droite avec l'intention marquée d'en faire un usage terrible, et son mari, avec un sourire niais, chercher sur le visage du commandeur la cause du rouge pourpré qui l'enflammait.

— Je vous en prie, mon frère, dit-elle au commandeur, je vous en supplie, allons-nous en plutôt.

La supplication de la marquise fut si énergique et d'une telle expression qu'elle n'échappa pas aux jeunes gens placés sur la scène. Ce n'est plus avec leur épée, c'est avec le bâton de leurs valets qu'ils sentirent en ce moment le besoin de châtier l'insolente statue debout près de la loge de la marquise de Courtenay.

— Nous en aller! murmura le commandeur, dont le gant était retenu par la main tremblante de la marquise; nous en aller! Pourquoi ne pas lui faire des excuses!

— Mais qu'est-ce donc? demanda le marquis; qu'avez-vous pour vous agiter ainsi tous les deux? M'arriverait-il quelque chose de fâcheux? Est-ce que l'on m'aurait heurté? Suis-je près d'être brisé? Pourquoi m'exposer ainsi à une si grande foule, moi si fragile? Je suis tout Japon, pur Japon, ce soir.

— Il y a, lui dit sèchement le commandeur, que madame la marquise, votre femme, est en butte aux insultes d'un fat, d'un impertinent dont ma main va châtier le visage, si son visage ne change pas à l'instant de direction.

— Où est donc ce fat, où est donc cet impertinent? demanda en gazouillant le marquis; montrez-le-moi donc, mon frère.

Le marquis avait parlé d'une voix si peu mesurée que chacun prit part à cette bévue, et s'épanouit de rire en voyant le marquis ne pas apercevoir à ses côtés ce que chacun voyait fort bien depuis deux heures de tous les coins de la salle.

Cette hilarité du public fit comprendre au commandeur, supérieurement maître de lui-même, comme tous les hommes d'un vrai courage, la nécessité de retarder de quelques minutes la leçon qu'il avait arrêté de donner au dragon, aussi calme au milieu de l'orage grondant à ses côtés, sur sa tête, à ses pieds, autour de lui, qu'il l'avait été jusque-là.

Pendant ces minutes de répit, la toile fut baissée, et la foule s'écoula une seconde fois; ce fut moins pour s'entretenir de la pièce que du singulier événement dont elle venait d'être témoin qu'elle quitta la salle.

— Ma voiture! mes gens! s'écria la marquise, en ouvrant la porte de sa loge.

— A vos ordres, madame la marquise, répondit un valet de pied qui attendait dans le couloir.

— Partez sans nous, dit le commandeur à la marquise; mon frère et moi nous rentrerons plus tard à l'hôtel.

— Adieu donc, messieurs, dit la marquise en prenant la main de son mari et celle du commandeur. Toute l'émotion de dignité et de crainte dont elle suffoquait se fit sentir dans cette pression. Elle disparut.

— A nous, mon frère, dit le commandeur au marquis. Il est passé de ce côté. Venez, suivez-moi.

Raoul, malgré la défense des jeunes gens, était entré sans façon dans le foyer. Un murmure d'indignation l'accueillit.

Le commandeur et son frère ne perdirent pas le temps à s'indigner, ils s'ouvrirent un passage à travers la cohue menaçante et se placèrent en face de Raoul.

L'un, c'était le commandeur, leva son gant sur le visage du jeune dragon; l'autre, par imitation, leva son mouchoir. Raoul arrêta leurs deux bras en même temps.

— Deux soufflets! dit-il; je les tiens pour reçus. A combien de pas? demanda-t-il.

— Nous marcherons l'un sur l'autre, répondit le commandeur, et tirera qui voudra; et ceci jusqu'à ce que mort s'ensuive.

— Soit! dit Raoul. Voici mes seconds. Il frappa sur l'épaule de deux jeunes sous-officiers, deux de ces jeunes gens qui s'étaient tant moqués de lui pendant la soirée.

— Vous ferez connaissance avec les nôtres demain à quatre heures de l'après-midi au bois de Vincennes, carrefour du Grand-Chêne.

— Je vous y attendrai, dit le dragon rouge en saluant ses deux adversaires. Messieurs, ajouta-t-il après s'être tourné vers ses deux seconds, rassurez-vous, je suis bon gentilhomme. Il s'en alla, laissant la société du foyer fort étonnée de voir ainsi se conduire un homme dont ils avaient singulièrement mis en doute le courage quelques heures auparavant.

XXIV

Ce n'était pas la première fois, on le sait, que la marquise de Courtenay se rencontrait avec Raoul, le dragon rouge.

Elle rentra à son hôtel dans la plus vive agitation; elle en dévora les marches comme si elle eût été poursuivie. Ses domestiques, qui ne l'attendaient guère qu'à minuit, selon l'usage, lorsqu'elle allait à la Comédie-Italienne, parurent fort étonnés de la voir revenir à neuf heures et demie, et plus surpris encore de ce qu'elle revenait sans le marquis ni le commandeur.

Dans le désordre de ses idées, elle ne remarqua pas tout de suite que son fils Tristan et sa fille Léonore étaient parmi ses gens, tous attentifs, tous inquiets, tous empressés autour d'elle.

Tristan lui prit enfin la main, Léonore l'enlaça de ses bras, et tous deux lui demandèrent avec instances, en la couvrant de caresses, la cause de ce retour si prompt, si agité. Ils la priaient avec de tendres paroles de les rassurer. Jamais ils ne l'avaient vue si bouleversée.

La marquise ordonna à ses gens de se retirer.

— Mes chers enfants, vous vous méprenez ; il ne m'est rien arrivé de fâcheux. Ne vous alarmez pas ainsi, dit-elle à Tristan et à Léonore, en leur rendant machinalement leurs caresses ; je suis rentrée plus tôt que vous ne m'attendiez parce que ce soir, en partant, j'avais oublié, et l'oubli est inconcevable, d'écrire au ministre sur un objet très-important et très-pressé. Le souvenir de cette omission m'a surprise au théâtre, et j'accours au plus vite pour la réparer. Mais oui, ajouta-t-elle, en jetant les yeux sur la pendule, il en est temps encore. Le ministre reçoit ce soir, ma lettre lui parviendra avant onze heures. Je vais lui écrire.

Il était d'un hasard heureux pour la marquise que le prétexte dont elle se servait avec tant de présence d'esprit auprès de ses deux enfants, afin de couvrir l'extrême agitation de son retour, répondît si bien à l'intention où elle était d'écrire au ministre, aussitôt rentrée chez elle.

— Oui, pensa-t-elle, écrire tout de suite au ministre, et, s'il est possible, réparer par là une partie de la faute que j'ai commise. Quelle faute !

— Léonore, ma fille, du papier !

— Tristan, dites à un domestique de se tenir prêt à sortir.

Tandis qu'elle donnait ses ordres, la marquise arrachait ses gants plutôt qu'elle ne les retirait de ses mains. Elle écrivit sur un coin de la cheminée ce billet au duc de Bourbon :

« Monsieur et ami,

« Je reviens pleinement et entièrement sur ma détermination de cet après-midi, dussiez-vous m'accuser de contradiction, de légèreté. Il n'y a pas de légèreté ; mais qu'importe.

« Comprenez-moi bien ; je ne m'oppose plus à ce que M. Raoul de Marescreux, sous-lieutenant dans les dragons de la milice provinciale du Béarn, soit nommé capitaine dans la Maison du Roi. Au contraire, et je vous prie de m'envoyer sa nomination demain avant midi, et ce soir si vous le pouvez : oui, ce soir. Je voudrais la tenir déjà.

« Je me charge de la lui faire parvenir ; je tiens même à ce que nul autre que moi ne la lui remette. C'est un service dont je veux que M. Raoul de Marescreux me soit reconnaissant. Encore une fois, monsieur et ami, ne vous préoccupez pas du changement survenu dans mes opinions à l'égard de ce jeune officier ; l'essentiel, l'important, l'indispensable est que j'aie entre les mains et en quelques heures son brevet de capitaine. Ce n'est pas à lui seulement, songez-y bien, que vous ferez une faveur des plus grandes. Je puis compter sur votre bienveillance, je le sais, mais je veux compter sur votre exactitude sans laquelle tout serait inutile.

« Votre amie,

« Marquise DE COURTENAY.

« Dix heures moins cinq minutes. »

— Tristan, remettez ceci à Lorrain, et qu'il aille, sans perdre une minute, à l'hôtel du ministère. C'est une lettre pour le ministre. Allez, dites-lui d'attendre la réponse.

— Oui, ma mère.

— Ma chérie, dit ensuite la marquise en attirant sur ses genoux sa fille Léonore et l'appuyant contre son cœur, qu'avez-vous fait, je veux le savoir, vous et votre frère, pendant mon absence?

La marquise regarda furtivement l'heure à la pendule.

— Nous nous sommes beaucoup occupés de nous-mêmes.

— Voyez-vous, ces petits égoïstes !

C'est à peine si la marquise crut avoir répondu à sa fille.

— Savez-vous ce que nous disions? D'abord, que, dans deux ans, Tristan aurait dix-sept ans, et moi quinze ans, ou bien près de quinze ans.

— Mais oui, c'est fort exact, dit la marquise en soupirant.

— Ce que je dis vous ferait-il de la peine, maman? Vous avez soupiré.

— Chère bonne, dit la marquise en pressant les joues de sa fille sous un long et pesant baiser, je soupire, ne le devinez-vous pas? parce que je pense aux changements que ces deux ans peuvent apporter dans la vie.

— Quels changements apporteraient-ils? N'êtes-vous pas heureuse? craindriez-vous de cesser de l'être d'ici-là? Est-ce que nous ne vous aimerons pas toujours? Vous êtes donc décidément mal disposée, inquiète ce soir, chère maman?

— Moi, inquiète ! quand je vous ai sur mon cœur.

— Est-ce que cette pendule n'irait pas? pensa la marquise, et elle dégagea de sa ceinture une petite montre enchâssée derrière sa cassolette. Mais elle va bien. Il n'y a donc que dix minutes que je suis ici ! Que se passe-t-il là-bas, au théâtre?... Lorrain, je pense, sera bientôt arrivé chez le ministre... J'étouffe... je voudrais être partout.

— Ce n'est pas pour moi, reprit la marquise, en faisant asseoir sa fille auprès d'elle, que je suis inquiète de voir arriver les années, mais c'est pour vous.

— Pour moi ! Dans deux ans j'aurai quinze ans; est-ce qu'on est malheureuse ordinairement à cet âge? L'auriez-vous été?

— Non, chère étourdie, on ne connaît pas encore le chagrin à cet âge; mais on n'est déjà plus un enfant. Beaucoup de jeunes filles se marient à cet âge.

— Ah! quant à moi, voilà, puisque vous désirez le savoir, ce que je disais à Tristan ce soir : je ne me marierai pas, afin

de pouvoir toujours rester avec vous. N'est-ce pas, Tristan, dit Léonore à son frère qui rentrait dans le salon, je te disais cela?

— Vrai, ma mère, répondit Tristan.

— Je vous crois tous les deux ; mais vous changerez d'avis, Léonore, et je vous conseille de ne pas plus croire à vos projets que Tristan à ceux qu'il a pu faire de son côté.

— Je renoncerai aux miens tout de suite, reprit Léonore, si vous le voulez ; mais alors je me marierai pour vous et non pas pour moi.

— Vous marier pour moi ! s'écria madame de Courtenay ; chers enfants, ajouta-t-elle en posant la main sur son cœur. Oh ! je vous en conjure d'avance, je vous l'ordonne, entendez-vous, je vous l'ordonne, ne m'écoutez pas, désobéissez-moi, si jamais je parais faire violence à vos inclinations, au choix du mari ou de la femme que vous aurez arrêté dans votre cœur. Moi, vous contraindre !... N'est-ce pas que vous me désobéirez ?...

— Puisque je ne veux pas me marier, dit Léonore en souriant sous les pleurs de sa mère, pourquoi me faire faire cette promesse ?

— Vous avez raison, Léonore, j'oubliais que vous voulez rester fille, ajouta madame de Courtenay en sentant s'évaporer sous une ironie triste et douce les pleurs venus jusqu'aux bords de ses paupières.

Un quart d'heure de dévoré, murmura-t-elle. Dix heures sonnaient à la pendule du salon.

—Cependant, je fais une exception, continua Léonore, et je la faisais tantôt à mon frère Tristan. S'il se rencontrait un jeune homme beau, noble, loyal, généreux, plein d'honneur, de courage, constamment affable envers ses inférieurs, empressé et sérieux auprès des femmes, se mettant avec goût sans paraître jamais ridicule, aimé de tout le monde, ne médisant de personne, indulgent avec les plus petits esprits et se faisant écouter avec respect des plus grands ; ah ! celui-là, ma mère, je l'aimerais, oui, je l'aimerais de toute mon âme, et je le voudrais

pour mari, je l'épouserais, et vous ne vous y opposeriez pas.

—Celui-là, malheureusement, ma pauvre Léonore, n'existe pas.

—Mais oui, il existe, chère maman, s'écrièrent à la fois Tristan et Léonore, puisque, reprit Léonore, mon oncle le commandeur est exactement semblable au portrait que je viens de faire.

Madame de Courtenay se leva brusquement, laissant tout surpris de ce mouvement spontané Tristan et Léonore.

Ce collier m'écrase, cette ceinture m'étouffe, dit la marquise, qui prit ce faux prétexte pour aller cacher à quelque pas de ses enfants l'effet produit sur son visage par la commotion dont elle avait été frappée.

Après avoir mis le plus de temps possible à ouvrir son collier et à dénouer sa ceinture, elle revint, plus pâle que le mantelet d'hermine dont elle n'avait pas encore dépouillé ses épaules, reprendre sa place entre ses deux enfants.

Elle reprit avec un calme affecté :

—Mais vous avez donc parlé de tout, ce soir, pendant mon absence? Et vous, monsieur Tristan, quel rêve doré avez-vous fait en compagnie de votre sœur?

—Moi, j'étais tout simplement ambassadeur comme grand-papa, dont voilà le portrait.

—Vous avez été bien plus raisonnable que votre sœur, si vous n'avez pas été excessivement modeste, dit madame de Courtenay à son fils, svelte adolescent, d'une taille adorable d'élégance et de distinction pour son âge, ressemblant à ces spirituels pastels laissés par le crayon bleu et rose du dix-huitième siècle. Bouche fleurie, regards doux et presque noirs déjà, joues blanches et minces, recouvrant des pommettes spirituelles, coquettes, incisives. Un charmant habit de soie couleur d'eau argentée, fourreau flexible, s'arrêtait étroitement à son cou, tout nu, tout blanc, tout fier comme celui d'un jeune cygne. Ses fines jambes de gentilhomme avaient la légèreté, la prestesse et la grâce étourdie de celles du chevreuil; c'était un faon.

Il avait les mouvements vifs, le pied fin, la main jolie et toute frétillante sous la corrolle de dentelle qui lui servait de manchette. Ainsi devait être à quinze ans son oncle le commandeur.

— Vous voulez donc être ambassadeur, monsieur mon fils! reprit la marquise, dont l'oreille était maintenant attentive au moindre bruit pour savoir si la voiture qui devait amener son mari et son beau-frère n'entrait pas dans la cour. Mais savez-vous que n'est pas ambassadeur qui veut? Il faut d'abord être ou un grand général ou un grand politique.

— Je serai l'un ou l'autre; mais à vous parler franchement, ma mère, je crois que je serai un grand politique.

— Vraiment!

— Oui, ma mère. J'aurais du goût, il me semble, pour gouverner les hommes, diriger l'État, faire la paix ou la guerre, donner des emplois, être le conseiller d'un roi, enfin.

— Que tu as un beau front, mon Tristan; viens, que je t'embrasse, cher enfant, pour ce que tu as dit. Tu me plais, tu me ravis; tu as de l'ambition. Oui, il faut en avoir. C'est l'amour des grandes choses, des choses justes, des choses vraies, de celles qui font laisser un nom. Il y en a de beaux, de graves, dans notre famille, mais elle en veut un plus grand encore. Il nous manque un ministre. Si tu l'étais un jour. Tu m'écouterais bien, n'est-ce pas?...

— Ma mère!...

— Vois-tu, nous autres femmes, nous connaissons le cœur mieux que vous. Nous voyons à travers tous les visages, même les mieux masqués; nous entrons dans le joint des âmes en nous jouant, et parce qu'on nous traite sans importance, comme l'air. Je serais derrière toi, je te conseillerais, je verrais pour toi, j'irais où tu n'irais pas. Nous servirions le pays...

— Nous servirions le roi, ma mère. Et si des méchants, des conspirateurs, par exemple, des ennemis du pays, comme on m'a dit que l'étaient, il y a quelques années, monsieur de Cellamare, monsieur le duc du Maine et tant d'autres, voulaient

renverser le roi, eh bien! nous leur ferions couper la tête...

— Méchant! s'écria Léonore.

Madame de Courtenay poussa un cri affreux. Elle posa une main tremblante sur la bouche de son fils, et, les forces lui manquant avec la voix, elle se laissa, toute défaillante, tomber en arrière.

—Ma mère! ma mère! qu'avez-vous? Du secours! du secours!

Tristan sonnait d'un côté.

Léonore sonnait de l'autre.

Les deux pauvres enfants perdaient la tête.

Marine et un valet de pied parurent enfin.

— Marine! accompagnez ma fille à sa chambre. Elle va se coucher. La marquise baisa Léonore au front.

— Poitevin! éclairez monsieur, qui se retire aussi.

La marquise embrassa Tristan.

Restée seule, la marquise porta les yeux et les tint douloureusement fixés sur le portrait en pied du comte de Canilly, son père, peint en costume d'ambassadeur.

Les regards de la marquise s'étaient particulièrement portés, dans leur profonde absorption, sur une ligne tracée autour du cou du comte de Canilly.

Cette ligne était rouge comme le serait la trace d'un coup de couteau circulairement donné autour d'une grenade. On sait ce qu'elle indiquait.

La marquise se leva en sursaut; elle avait cru entendre les pas des chevaux dans la cour.

Elle se trompait. La voiture n'était pas encore arrivée.

Elle retomba dans sa méditation devant le portait de son père. Ce fantôme évoquait pour elle un passé de douleurs, plus poignant que jamais à l'heure présente et à cause des événements qui venaient d'avoir lieu à la Comédie-Italienne.

Le dragon avait tenu parole, lui et elle devaient se revoir. Ils s'étaient revus.

La marquise, toujours les yeux fixés sur le portrait de son

père, comme pour qu'il résolût la question de vengeance, plus fermement posée que jamais depuis le retour du spectacle, entendit sonner minuit, une heure, deux heures, sans voir revenir ni son mari, ni le commandeur.

A trois heures, les portes de l'hôtel s'ouvrirent. La marquise se leva. Le commandeur et le marquis de Courtenay entraient au salon.

— Eh bien! dit-elle?

— Eh bien! répondit le commandeur, c'est pour demain, à quatre heures de l'après-midi.

— Vous vous battez. Qui de vous se bat?

— Tous les deux? répondit le commandeur. Nous avons passé la nuit à réunir nos témoins.

— Tous les deux! répéta la marquise. Vous aussi! s'écria-t-elle, sans qu'on pût dire si c'était le marquis ou le commandeur qui lui arrachait ce cri d'étonnement.

— Mais... bégaya le marquis de Courtenay, qui crut l'avoir inspiré, mais j'espère encore...

— N'est-ce pas au mari à défendre aussi l'honneur de sa femme? interrompit le commandeur.

— Vous avez raison! dit tout bas la marquise.

— Mon père! dit-elle encore plus bas, est-ce que je n'aurais pas mieux fait d'oublier?

XXV

A quatre heures précises, et on eût pu les entendre sonner au donjon de Vincennes, deux voitures sombres et sans armoi-

ries arrivèrent par deux allées différentes au carrefour du *Grand-Chêne*. Elles s'arrêtèrent à quelques pas de l'arbre colossal dont le nom est devenu celui de ce rond-point bien connu des chasseurs. De la première voiture, qui était la plus grande, descendirent d'abord le marquis de Courtenay et le commandeur, ensuite quatre autres personnes de distinction. La portière de l'autre voiture s'ouvrit pour laisser passer Raoul de Marescreux, le dragon rouge, et ses deux témoins, pris, si l'on s'en souvient, parmi les jeunes officiers du foyer de la Comédie-Italienne. Ils portaient des costumes de ville. Comme on n'avait pas pu interdire à leurs nombreux camarades, présents à la dispute de la veille, d'assister à la rencontre des trois adversaires, ils s'étaient à peu près tous rendus à l'endroit choisi pour vider le différend. Afin de ne porter aucun ombrage aux combattants ni à leurs seconds, ils s'étaient formés par groupes silencieux à l'ouverture d'une des routes qui aboutissent au rond-point. Le froid incisif de la journée n'avait pas été un obstacle à leur curiosité. D'ailleurs le duel étant l'occupation et l'amusement de leur vie, ils venaient là avec le naturel que d'autres apportaient à aller à la messe ou au spectacle. Sur un terrain durci et nivelé par une forte gelée, les trois adversaires s'abordèrent en se saluant. Leurs témoins, qui les suivaient de près, se firent également leurs politesses, courtoisie glacée dont rien ne peut rendre la désespérante impression. Le commandeur, tenant toujours sous son bras le marquis de Courtenay, son frère, s'adressa le premier à Raoul.

— Monsieur, lui dit-il, je crois inutile, dans la position où nous nous sommes mis, d'allonger notre entrevue d'explications oiseuses. Les paroles ne changeraient rien aux faits.

— Rien, interrompit Raoul, absolument rien, monsieur.

Le commandeur profita de cette interruption, si brève qu'elle fût, pour lancer un coup-d'œil oblique sur le visage de son frère. Il fut peu rassuré.

— J'aurai donc l'honneur, poursuivit-il, de vous rappeler, ainsi qu'à vos témoins, monsieur de Marescreux, qu'il est dans mon intention et dans celle de M. le marquis, mon frère, de voir se continuer le combat jusqu'à ce que je tombe, ou jusqu'à ce qu'il tombe lui-même mort sous votre balle.

Le commandeur eut la convenance de ne pas ajouter : ou jusqu'à ce que l'un de nous deux vous ait laissé sans vie sur le terrain. Il ajouta seulement :

— Et celui qui aura essuyé le feu de l'adversaire pourra faire feu à son tour, quelle que soit la gravité de sa blessure, sans qu'il soit apporté aucun empêchement par les témoins. Debout, assis, couché, il pourra tirer sur son adversaire.

— C'est bien ainsi que je l'entends, répondit Marescreux en consultant ses deux témoins dont les fronts se penchèrent affirmativement.

Comme le bras du marquis de Courtenay, qui s'appuyait sur le bras de son frère le commandeur, était caché, ainsi qu'une partie de son épaule, sous le manteau de celui-ci, le mouvement involontaire qu'il fit pour glisser sur lui-même ne fut remarqué de personne ; une pression de résistance, un coup sec le retint à l'instant même comme s'il eût été scellé à un mur par un gond de fer. Le marquis put pâlir, mais il resta debout.

— Je crois me souvenir à mon tour, dit Marescreux, que nous devons marcher l'un sur l'autre et faire feu quand nous le jugerons convenable.

Les témoins n'avaient aucune observation à faire ; les conditions de ce duel ou de ces duels, ne sortant en aucune façon des règles établies ; elles appartenaient tout simplement à l'ordre des duels graves, car il y avait eu outrages publics, soufflets donnés publiquement. Mais, en général, ce genre de duel, très-usité au dix-huitième siècle, qui consiste à marcher l'un sur l'autre, le pistolet à la main, n'offrait pas toujours l'imminence d'un péril mortel ; les deux adversaires avaient

sans doute le droit, placés à cinquante ou soixante pas de distance, de s'avancer front contre front, jusqu'à ce que le canon de leurs pistolets touchât leurs poitrines, et, dans cette position, de décharger leurs armes ; mais rarement poussaient-ils à ce point les effets de la haine et de la vengeance ; renonçant d'ordinaire à ce sinistre avantage, le plus généreux lâchait son coup à vingt ou vingt-cinq pas, et, dès lors, si l'adversaire ne tombait pas blessé mortellement, il faisait feu tout de suite. Sa conduite était méprisée s'il agissait autrement, dans tous les cas, bien entendu, où l'injure comportait de part et d'autre cet amendement apporté à un droit terrible.

— Le reste est l'affaire de nos témoins, dit le commandeur en s'éloignant de quelques pas avec son frère.

Quand ils ne se trouvèrent plus à portée d'être entendus, le commandeur dit au marquis de Courtenay, plus blafard que le soleil de cette froide journée :

— Mon excellent frère, nous avons nos jours de mauvaise disposition dans la vie et où nous valons mieux que notre cœur.

— Que voulez-vous, mon frère, ce tremblement nerveux...

— Ce tremblement provient du froid, continua le commandeur. Au surplus, comme je vous le dis encore, la vie ne voit pas constamment les hommes dans une égale disposition d'humeur. Malgré leur bonne volonté, leur devoir, le cri de leur honneur, ils faiblissent, ils chancèlent, ils succombent pour ainsi dire, et tombent au-dessous d'eux-mêmes. Oh ! je ne dis pas cela pour vous, mon frère ! car je suis content, si je ne suis pas étonné de votre fermeté.

— Je vous remercie de votre estime, dit le marquis de Courtenay, dont tous les membres étaient transis de peur. Oui, ajouta-t-il, il arrive parfois qu'on soit, comme vous le dites, moins brave tel jour que tel autre, qu'on soit tel jour un peu... Vous trouveriez-vous par hasard dans cet état si naturel, et, je crois, si excusable, mon frère ? demanda-t-il avec une espèce de honteuse satisfaction.

— Je le crains, répondit le commandeur, qui se possédait aussi fermement que la nuit où il tua, en Pologne, la louve affamée; oui, mais votre exemple, mon frère, me fait rougir de ma faiblesse; il me ranime, me remonte, il me replace à mon centre. Je mérite après tout quelque indulgence; je ne suis pas vous. Vous, mon frère, si, par la permission de Dieu, vous sortez de la vie d'ici à quelques minutes, vous aurez du moins goûté à ses plus douces félicités; vous aurez possédé la femme aimée, celle qui vous aura fait connaître les joies graves de père après les joies de mari; tandis que moi, si je dois partir, je m'en irai tout aussi pauvre de plaisirs que vous en avez été riche. Je n'aurai connu que le travail et la guerre. Je comptais sur l'avenir pour me dédommager... l'avenir ne sera pas venu. Je sais, ajouta le commandeur, qui voyait de plus en plus blanchir la figure de son frère, à mesure que la fatale minute approchait, et qu'on entendait ce petit bruit d'acier que produisent les détentes qu'on arme, les baguettes qui entrent dans le canon, je sais qu'il est fort triste de quitter ces biens après les avoir connus; mais vous laissez une femme dans l'opulence, des enfants sur le sort desquels sa tendresse vous rassure... Quoi qu'il en soit des raisons que nous pouvons avoir, vous et moi, mon frère, de quitter la vie avec plus ou moins de regrets, dit le commandeur d'un accent dont l'affection ne cachait pas la solennité, je vous prie de me décharger votre arme dans la tête si vous me voyez faire ici, sous les yeux des hommes et de Dieu, un seul mouvement de lâcheté. Jurez-moi cela, par le saint nom du Seigneur, par notre mère et par le respect que vous avez, ainsi que moi, pour les Courtenay, nos aïeux, qui tous furent des braves.

— Je vous le jure, mon frère, je vous le jure, murmura, arrivé au comble de la peur, le marquis de Courtenay, qui comprenait enfin que, si son frère lui demandait le service de le tuer en cas de lâcheté, il pouvait être sûr, de son côté, lui, pauvre marquis, d'être tué sur place par le commandeur s'il

faisait un signe de faiblesse ou d'incertitude devant leur commun adversaire.

C'est précisément à cette persuasion-là que voulait l'amener le commandeur; il voulait le convaincre qu'il le tuerait s'il laissait voir sa peur. Avec quelles préparations ne venait-il pas de lui communiquer cette détermination? Il s'était présenté lui-même comme un lâche, lui! afin de ne pas dire à son frère aîné : Je sens clairement que vous seriez un lâche si je n'étais pas là; mais je suis là, et je vous tue si vous vous avisez de mollir.

Lorsque le commandeur vit venir vers lui ses témoins et ceux de son adversaire, il leur dit de loin, avec un sourire grave : Nous avons levé, mon frère et moi, une petite difficulté qui vous aura peut-être occupés pendant que vous chargiez les armes. Mon frère aura l'honneur d'engager le premier le combat avec M. de Marescreux. Il a été le premier et le plus directement offensé; puisse cet arrangement entre mon frère et moi ne pas contrarier les vues de notre adversaire. L'agréez-vous, monsieur?

Les témoins de Raoul de Marescreux attendirent sa réponse.

Elle fut tout entière dans sa démarche. Il prit le pistolet de la main d'un de ses témoins et s'éloigna à pas lents.

Le marquis de Courtenay se serait bien passé de l'honneur de l'initiative. Il essaya, à cette minute décisive, de balbutier quelques-uns de ces mots dictés par l'instinct de conservation, et dont le courage n'est pas la base; mais son frère lui étouffa la voix en le pressant contre son cœur, et en lui disant tout bas à l'oreille, dans cet adieu rapide : Souvenez-vous de votre serment; si vous aperceviez en moi la moindre faiblesse, tuez-moi. Quand il dégagea ses bras, les témoins s'étaient déjà éloignés. Le commandeur laissa alors son frère livré à lui-même au milieu de l'endroit entièrement découvert où ils étaient parvenus en marchant. C'était une plaine enfermée par un vaste pourtour de halliers. A leur droite s'étendait une

partie de ce cercle de petits buissons formant, l'été, une galerie charmante de verdure.

Raoul et le marquis de Courtenay se virent face à face, à une distance tout à fait hors de la portée de la balle.

Le pistolet tendu, ils marchèrent; ils avaient déjà marché quelques pas l'un sur l'autre lorsque Raoul baissa tout à coup l'arme et s'arrêta.

Le nuage qui voilait la vue du marquis l'empêcha de se rendre compte de ce qui se passait; il ignorait pourquoi il n'était pas mort, pourquoi il était encore en vie, pourquoi il n'entendait plus aucun bruit.

Les témoins et le commandeur comprirent aisément, sur une désignation muette, le motif qui avait suspendu la marche de Marescreux et fait baisser le canon de son pistolet.

Entre les deux adversaires, et dans le hallier près duquel ils étaient, deux petits enfants, qu'on n'avait pas aperçus d'abord, dormaient enveloppés dans une couverture de laine. Deux chênes nains, étoilés encore de quelques feuilles sèches, servaient de berceau et d'abri aux deux petits laitiers. Ils revenaient de vendre leur lait à Paris; auprès d'eux on voyait leurs boîtes en fer-blanc, et, attachée à la main de l'un d'eux par une corde, une petite chèvre qui broutait des branches sèches. Ces pauvres anges dormaient à plaisir; leurs petites têtes dépassaient, ainsi que leurs petits pieds, les bords de la couverture, et leurs petits pieds et leurs petites têtes étaient roses de froid.

Que faire? les éveiller? Leur témoignage pouvait gêner un jour. Couraient-ils quelque danger entre ces deux balles qui allaient partir, se croiser et donner peut-être la mort?

Raoul interrogea du regard les témoins éparpillés à gauche de la ligne du combat, et, sur un signe expressif de leur part, il devina que les enfants n'avaient rien à craindre de la direction des balles.

Pendant ce court armistice, dont il n'avait pas un instant saisi la signification, le marquis promena vaguement ses yeux autour

de lui, et il aperçut, debout sur un accident de terrain, son frère le commandeur. Celui-ci le tenait sous la fixité de son regard avec une domination si grande que quelque chose de sa divine énergie, électricité, fluide du courage, courut dans les veines du marquis. Il se dit : — Allons, il faut mourir, mon frère le veut.

Les deux adversaires s'avancèrent lentement l'un vers l'autre, Raoul sans perdre un instant de vue la poitrine du marquis ; celui-ci en suivant machinalement l'impulsion qu'il semblait recevoir de la présence de son frère le commandeur.

Ils n'étaient plus qu'à quinze pas d'éloignement : à cette distance il est rare que la balle dévie, pour peu que la main soit calme.

Ils s'avancèrent encore de deux pas chacun de son côté.

— Notre honneur va être sauvé, murmura le commandeur en tenant son cœur dans sa main. Mais ils devraient tirer, dit-il presque assez haut pour être entendu.

Dans le plus profond silence les témoins attendaient.

Raoul et le marqnis avancèrent encore.

Ils ne sont plus qu'à cinq pas de distance.

— Je crois que mon frère s'évanouit, murmura le commandeur ; il se renverse en arrière, il va tomber ; il tombe !

Il s'écria :

— Monsieur le marquis de Courtenay ! Monsieur le marquis de Courtenay !

— Silence ! crièrent les témoins, silence !

Le marquis de Courtenay s'était en effet penché en arrière afin de mieux assurer son point de mire.

On entendit le bruit simultané de deux détentes et de deux coups de pistolets retentir.

Raoul vacille comme un jonc.

Le marquis reste immobile.

Les témoins accourent vers eux.

La balle de Raoul avait frappé la poitrine du marquis ; mais le coup avait porté obliquement, la balle avait rencontré une

côte, elle l'avait suivie et s'était ensuite échappée sans pénétrer dans les chairs.

Mieux dirigée, la balle du marquis avait suivi la direction du cœur de Raoul, où celui-ci avait sa main gauche posée au moment du coup. En sorte que, par un de ces hasards, du reste assez fréquents, la balle du marquis avait rencontré le diamant que Raoul portait à sa bague. La balle s'était amortie contre cet obstacle. Mais la commotion avait écrasé le diamant dans le chaton, et enfoncé dans la chair du doigt, jusqu'à l'os fortement ébranlé, l'épais anneau d'or.

La bague fut retirée, et la main enveloppée dans un mouchoir pour étancher le sang.

—Un peu de repos vous est-il nécessaire? demanda le commandeur à Raoul de Marescreux.

—Non, monsieur, répondit Raoul, je suis à vos ordres.

Le commandeur avait déjà serré la main à son frère, en ne lui disant que ces mots : C'est bien! Il ajouta tout bas : Maintenez-vous ainsi jusqu'à la fin, car ce sera peut-être à recommencer.

Chargés de nouveau, les pistolets furent remis, l'un à Raoul, l'autre au commandeur.

Les deux adversaires allaient se séparer pour se placer à la distance d'où ils devaient marcher l'un sur l'autre, lorsque le commandeur dit à Raoul :—Monsieur, j'ai deux mots à vous confier.

Tous les témoins s'éloignèrent de quelques pas.

—L'un de nous, dit le commandeur, aura assurément paru devant Dieu avant que ce soleil qui se couche soit descendu sous l'horizon. Peut-être y aurons-nous paru tous les deux. Cette minute est grave. Vous êtes soldat; je l'ai été, continua le commandeur. Parlons-nous sans détour. Il m'est venu un doute depuis que nous sommes sur ce terrain : il n'est pas possible que vous ayez agi sans motif en outrageant, comme vous l'avez fait, la marquise de Courtenay. La connaissiez-vous? Aviez-vous à vous plaindre d'elle? Je vous adresserai une de-

mande qui abrégera un entretien embarrassant pour vous, monsieur, pour moi, pour ceux dont nous sommes entourés ; votre âge me la permet, et le moment où nous sommes la rend moins blessante pour l'honneur d'une personne qui, d'ailleurs, ne saura jamais qu'elle a été faite. Entre elle et vous, monsieur, s'est-il établi des rapports d'intérêt ou des liens d'affection?... Avant de sortir de la vie, l'âme a des curiosités qu'elle a soif de satisfaire.

Raoul réfléchit un instant, puis il défit lentement deux boutons de sa tunique rouge ; il glissa sa main le long de sa poitrine et sortit de sa poche de côté un portrait en miniature.

Il le remit au commandeur.

Ce portrait était celui de Casimire, celui qu'il avait peint lui-même autrefois à Varsovie, et au bas duquel était écrit : *Offert par Casimire de Canilly à monsieur de Marescreux.*

Le commandeur rendit le portrait à Raoul de Marescreux.

—C'est bien votre nom, celui qui est écrit au-dessous de ce portrait ?

—C'est bien mon nom, répondit l'adversaire du commandeur.

En s'éloignant pour vider le combat, le commandeur leva tristement les yeux au ciel, et il murmura :

—Oh ! mon Dieu ! je n'avais qu'une consolation en mourant, elle m'est enlevée, Elle ne m'aimait pas. Ce jeune homme a été aimé.

Raoul et le commandeur s'éloignèrent de quarante pas environ, et ils vinrent l'un sur l'autre avec une belle fermeté.

Les pauvres petits laitiers dormaient toujours dans le buisson et la chèvre broutait au bout de la corde qui la retenait à la main de l'un d'eux.

On sentait que les deux adversaires s'estimaient à leur valeur ; ils ne formaient qu'une ligne qui se raccourcissait à vue d'œil. A dix pas ils ne s'étaient pas arrêtés, à cinq pas ils ne s'arrêtèrent pas encore, à trois pas non plus. Leurs pistolets s'appuyèrent enfin sur leur cœur.

On entendit alors le petit cliquetis sinistre des deux détentes; mais on n'entendit, chose étrange, qu'une seule détonation, et si faible qu'on eût dit un tiers de charge poussant une balle de liége. Cela ressembla au bruit mou d'une pierre tombant dans la vase d'un marais.

Le commandeur bondit quatre par en arrière; puis son corps se ramassa en l'air comme une boule, son menton heurtant ses genoux; puis il s'affaissa, il s'étendit; il ne remua plus.

La balle avait troué la poitrine.

—Il est mort! s'écrièrent les témoins.

Le pistolet du commandeur était encore chargé : le coup n'était par parti.

—Monsieur votre frère est mort, allèrent dire au marquis de Courtenay les témoins du commandeur et les siens. Ne restez pas là, faites-vous ramener au plus vite par vos gens.

—Mon frère est mort! s'écria le marquis, et une subite douleur lui arracha des cris du fond de l'âme. Mon frère est mort! Commandeur! commandeur! criait le pauvre fou en secouant son frère, le relevant dans ses bras, armés en cet instant d'une force extraordinaire, en l'asseyant sur lui, car le marquis était couché à terre. Mais il est mort! il est mort pour défendre mon honneur! Il essuyait la mousse sanglante qui était montée aux lèvres du brave commandeur, imposant et beau dans la mort comme il l'était dans la vie. Oui, messieurs, il est mort pour moi. Que vous avait-il fait? Que vous avons-nous fait, monsieur, après tout, pour que vous veniez nous tuer ainsi? dit-il à Marescreux, à travers une tourmente de soupirs et de larmes, froissant un mouchoir ensanglanté dans ses mains. Oui, que vous avons-nous fait? Qui êtes-vous? d'où sortez-vous? Je veux savoir qui vous êtes et pourquoi vous nous avez poursuivis, recherchés, insultés. Pourquoi avez-vous tué mon frère? dit le marquis en prenant le pistolet du commandeur dans une main et tenant dans l'autre le collet de la tunique de Raoul.

Ce reproche si vrai, cette question si sensée qu'inspirait le

désespoir au pauvre marquis, était la condamnation de l'affreuse conduite des témoins qui, dans ces temps de criminelle frivolité et de faux points d'honneur, auraient cru eux-mêmes faire acte de lâcheté en essayant de pacifier un différent souvent futile, presque toujours arrangeable.

Raoul gardait le silence et se laissait secouer comme un arbre par le marquis.

— Mais vous ne répondez pas! Répondez, vous dis-je, ou je vous décharge ce pistolet dans la tête.

On arrêta le bras du marquis de Courtenay.

— Si vous ne voulez pas que je vous foule aux pieds, que je vous déchire, que je vous tue, oui, que je vous tue, continuait à dire le marquis de Courtenay, essayez donc de me tuer.

— Mon frère! ajouta-t-il en abaissant les yeux sur le cadavre du commandeur, je vous entends encore, je sais ce que vous m'avez dit tout bas. Puis revenant à Marescreux, fort embarrassé de cette scène qui ne se prolongeait pas sans danger pour lui et pour les témoins dans un endroit si près du château de Vincennes, toujours gardé par les gens du roi :

— Monsieur de Marescreux, poursuivit le marquis, dont l'haleine commençait à faiblir, et qui ne parlait plus que pas saccades forcées, je prends ces messieurs à témoin que vous êtes un lâche, que vous m'avez refusé un second combat. N'êtes-vous brave que lorsque vous êtes sûr de tuer?

Comme il était impossible de laisser plus longtemps se continuer ces provocations et ces injures au pied d'un cadavre, les amis du marquis l'entraînèrent jusqu'à sa voiture, tandis que les jeunes officiers s'enfonçaient d'un pas rapide dans une sombre allée du bois avec Raoul de Marescreax.

La colère, le désespoir, la douleur du marquis avaient atteint, s'ils n'avaient dépassé, le terme de son énergie ; sa voix se tut, il tomba dans une sorte d'égarement sec ; mais, en s'abîmant dans une consternation stupide, il étouffa en lui le rayon d'extrême lucidité dont il avait été illuminé. Plus calme, il devint

aussi tristement nul et débile qu'auparavant. Ainsi, dès qu'il fut dans la voiture, il mit la tête à la portière et il dit au cochez : — Allez avec plus de précaution qu'en venant ; l'air est devenu plus vif ; la porcelaine et le verre sont sujets à se briser par ce temps-ci. Ne me cahotez pas.

Les petits laitiers cachés dans le buisson ne sortirent de leur sommeil que beaucoup plus tard. Quand ils s'éveillèrent, ils furent saisis d'effroi en voyant couché tout près d'eux un homme qui nageait dans le sang.

Ils allèrent vite dire au couvent de Saint-Maur ce qu'ils avaient vu.

Il était nuit quand les bons moines de cette maison vinrent prendre le corps du commandeur, qu'ils transportèrent sans bruit.

XXVI

S'il est une position effrayante, épouvantable, mortelle, surtout pour une femme, c'est d'attendre les résultats d'un duel, et d'un duel dont elle est la cause. Elle doit demander à Dieu de la faire mourir pendant les heures de cette attente.

Les heures ne se divisent plus pour elle en minutes, mais en siècles ; et du repos nulle part : son sang brûle ; elle n'a qu'une pensée, et cette pensée lui serre le front ; qu'un tableau scellé sous ses yeux : une figure blanche, deux yeux fermés, une poitrine tachée de sang. Cette figure est celle d'un frère, d'un fils, d'un ami.

C'est une horrible, horrible attente.

Il se fait une décomposition organique : le jour qu'on voit

n'est pas le jour qu'on a l'habitude de voir, c'est une lumière fébrile; les bruits qu'on entend sont indistincs, ils ont le vague fluide de l'eau. Les sens se déplacent. On souffre et l'on sourit; on voudrait s'enfoncer stupidement dans la mort, suivant la sublime expression de Montaigne, et l'on court à la croisée, au grand air, au grand mouvement. Tandis qu'on souffre ainsi, il y a des gens ailleurs qui boivent du vin de Champagne.

Un valet entra dans le salon de la marquise de Courtenay, pendant que le vautour de l'attente lui déchiquetait le cœur, et lui dit :

La compagnie attend madame la marquise dans la salle à manger. Le souper est servi.

— Quelle compagnie? quel souper? demanda la marquise.

— Madame la marquise a oublié que c'est aujourd'hui jeudi, jour de dîner et de réception?

— Quoi! on n'a pas contremandé les invitations?

— Madame n'en a rien dit.

— Et ces messieurs sont venus?

— Tout le monde attend. Il est cinq heures et demie. Le souper était pour cinq heures.

— Grand Dieu! que devenir? pensa la marquise. C'est bien dit-elle au valet, je me rends à la salle à manger; annoncez-moi.

Le valet se retira.

—Je n'aurai pas la force de me montrer, de parler, de répondre à tout ce monde, qui ne sait pas, qui ne doit pas savoir la cause de mon trouble, de mon anxiété. Il faut bien que je l'aie, ce courage, ajoutait la marquise en semant des petites grappes de perles dans ses cheveux et en nouant convulsivement à ses bras des bracelets en topaze. Comme je suis pâle! mais allons. La marquise fit quelques pas, puis elle s'arrêta, interdite, pensive, balbutiant ces mots : L'un des deux est mort peut-être à présent. L'un des deux! mais lequel? Oh! mon Dieu! s'écria-t-elle en se frappant le front, ayez pitié de moi! Qu'est-ce que je vais dire à tous ces gens-là?

Dans l'intervalle qu'elle mit à se rendre du salon à la salle à manger, elle avait si bien disposé son visage, provoqué son teint, arrangé un sourire, que personne, lorsqu'elle entra, ne remarqua cette pâleur dont elle redoutait tant les interprétations. Elle eut même la présence d'esprit de trouver un motif à l'absence de son mari et du commandeur. Ils s'étaient rendus à Montlhéry pour traiter de l'achat d'une terre destinée à grossir le majorat du jeune Tristan.

L'excuse fut parfaitement acceptée, et l'on se mit à table.

La douleur de la marquise en s'asseyant au milieu de tous ces convives, hommes d'État, hommes de cour, hommes d'intrigues, qui l'entouraient de leurs regards et attendaient comme une faveur qu'elle leur parlât, ne peut se comparer qu'à la douleur de son père quand on lui vissa les jambes entre deux planches de fer.

Ces convives étaient une partie brillante, mais assez mélangée, ce jour-là, de la grande société du temps.

Peut-être quelques-uns méritent-ils d'être peints sur place avec la rapidité et l'abandon de la fresque. A moins que l'œuvre ne soit de Raphaël, de Léonard de Vinci, il est rare, en ce genre de peinture, que l'œuvre vaille le mur qu'elle couvre.

Nous les prendrons sans ordre, quoique certes ils ne fussent pas placés ainsi à la table de madame de Courtenay; mais, outre que ce procédé nous est plus commode, nous imitons en cela la postérité, qui a un peu brouillé la hiérarchie dressée à l'époque.

Celui-ci est un célèbre juge au Châtelet. Toutes les causes délicates sont du ressort de la section qu'il préside. C'est le fléau des adultères : il ne pardonne pas à Jésus-Christ qui leur a pardonné. On n'a rien à reprendre à sa sévérité, si ce n'est qu'elle s'arrête à sa personne, comme certains fleuves s'arrêtent sur eux-mêmes en atteignant les limites salées de la mer. Il condamne les maris infidèles et les remplace auprès de leurs femmes.

Celui-ci est un autre juge ; il est vieux. Un vieux juge ! Il a rendu la justice sous la minorité, sous Louis XIV et la Régence ; il la rend maintenant sous Louis XV. Madame de Nivernais demandait un jour naïvement : Mais par où la rend-il ?

Celui-ci est encore un juge, mais au parlement. Il donne dans le bel-esprit en plein ; il fait des calembours et des coqs-à-l'âne sur la question ordinaire et la question extraordinaire. Un pauvre diable qui avait contrefait une pièce de douze sous pour acheter du pain à ses enfants, était devant lui tout tremblant, espérant encore, malgré le sentiment de sa faute.

— Comment vous nommez-vous ? lui demanda-t-il ; puis : Quel âge avez-vous ? et, enfin, combien pesez-vous ? — Je n'en sais rien, répondit le malheureux à cette dernière question. — Eh bien ! vous allez le savoir. Il le condamna à être pendu. A la cour ceci passe pour de l'esprit.

Cet homme petit, inquiet, frétillant et maigre, placé au bas bout de la table, est un ambassadeur du Nord. Il méritait d'être flétri pour ses prévarications et ses dilapidations ; sa peine a été commuée en une ambassade. Comme il est en disgrâce, il a beaucoup d'ennemis ; mais, comme il ne peut manquer de ressaisir le pouvoir, ses ennemis le lèchent en le mordant ; ils nient son talent qui est réel, sa parole qui est vive et adroite, mais ils lui reconnaissent une grande probité. C'est précisément la probité qu'ils devraient lui dénier. Quand il entra en fonctions, il n'avait pas payé son tailleur depuis douze ans, et il a aujourd'hui hôtel, chevaux, maison de campagne. Comment cela ? Au reste, ses ennemis se trompent en employant cette flatterie ; elle ne leur réussira pas. Un homme d'État aime cent fois mieux qu'on dise de lui : Il est le plus spirituel voleur que l'on connaisse, que : Il est le plus vertueux imbécile qu'on ait jamais vu.

Regardez à côté de lui cette figure rubiconde, arrosée de chablis et de pomard ; regardez-la tandis que je vais vous rappeler un court apologue. Assailli par la tempête, un bâ-

timent s'échoua un jour sur une plage déserte ; une multitude de passagers d'origine différente furent jetés à la côte ; ces nouveaux Robinsons projetèrent de fonder une colonie. Dès ce moment le désordre se mit parmi eux. Par quoi commencer une ville ? Chacun avançait une opinion, défendait un système. Les uns soutenaient qu'on devait inaugurer une ville par tel monument, d'autres faisaient prévaloir une construction plus utile. La discussion se changea bientôt en personnalités. Le sage de la troupe proposa de laisser à chacun le droit de se construire le monument qui lui plairait. Le conseil fut écouté ; mais qu'arriva-t-il ? Ceci.

Le monument que les Espagnols fondèrent fut une église, les Anglais construisirent une manufacture et les Français une salle de spectacle.

Le plaisir est donc la première pensée des Français.

Celui qui leur apporte un nouveau plaisir est sûr d'être le roi de l'époque. Tout lui vient, l'argent, le succès, le crédit, même l'esprit. D'abord financier comme Fouquet, dont il n'a pas su imiter même la laideur, l'homme fleuri et gras que je vous ai désigné avait conquis cette royauté-là. Que n'a-t-il su la conserver ! Mais il a voulu trancher du personnage, figurer à la cour, avoir ses entrées au conseil. Il a acheté une charge éminente, lui ! Qu'est-il arrivé ? Depuis ce moment, les grands, qui l'affectionnaient beaucoup à cause de ses dîners, ne lui parlent plus. Traité autrefois selon ses ragoûts, il est considéré maintenant selon son rang. « Je n'aurais jamais supposé, » dit un jour le jeune roi en s'exprimant sur le compte de cette espèce d'intendant des menus plaisirs, « qu'il eût le vin aussi parlementaire. »

Près de lui est le premier écrivain, et c'est un grand écrivain, qui ait créé à son usage de petits livres à la faveur desquels il s'est mis en relation avec ses amis et ses ennemis sans l'interposition d'un libraire. Chaque mois il dit à l'Europe, à la France et à domicile, ce qu'il pense des gouvernements, de la littérature et des mœurs. La tentative est aussi

neuve que hardie. Il est original de se créer la faculté de prendre un gouvernement au collet, de saisir un mauvais ministre par les cheveux et de lui secouer la tête jusqu'à ce que ses dents et ses yeux tombent à terre comme des boutons ; il est consolant d'avoir dans sa vie un jour où l'on puisse aller chercher un vieil agresseur de dix ans, le scalper de la tête aux pieds, et dire ensuite au public : « Voilà la longueur et l'épaisseur de la peau de monsieur. » Il est réjouissant d'écraser sous sa botte ceux qui vous ont barré le chemin, de casser sur le genou le sceptre de tous les Midas qui vous ont agacé avec le poil de leurs oreilles, et de leur enfoncer une à une dans le cœur autant d'aiguilles qu'ils vous ont fait pousser de cheveux blancs. Cela est bien ; mais il ne faut pas que l'écrivain se crée la nécessité d'attaquer tous les noms par ordre de vengeance : les anthropophages à l'heure sont ridicules. Il ne faut pas qu'il laisse circuler dans le monde qu'il cherche la sauce à laquelle il mangera les oreilles de tels ou tels ; ces mangés-là pourraient un jour, comme la peau de je ne sais plus quels bœufs mythologiques, se mettre, quoique mangés, à crier bien fort.

Le beau côté de ces petits livres, lorsqu'ils sont spirituels, c'est la franchise. On sait avec eux à quoi s'en tenir. L'auteur brise un carreau et se met à la croisée sur votre vie. On n'a pas affaire à un imbécile qui vous poisse de calomnies allégoriques ; qui, à l'abri, derrière un mur de périphrases, se donne les airs d'un audacieux agresseur lorsqu'il a la peur dans le ventre, et calcule combien chaque expression le rapproche ou l'éloigne du bois de Vincennes.

Cette longue rangée d'hommes offre une bizarre analogie avec des créatures qu'on est convenu de regarder comme moins intelligentes parce qu'elles ne font usage ni de perruques ni de pantalons. Le hasard a réuni ici les premiers, comme la science range et classe les autres dans nos ménageries.

Voilà l'éléphant politique, catégorie des financiers. Tête lourde, pieds trapus, œil gros et fatigué, bouche énorme.

Voilà le bœuf politique; ce qu'on appelle un travailleur dans les ministères. En général il est sale, négligé, distrait, crotté de tabac jusqu'au menton. Il se lève avant le jour, pour ruminer plus longtemps, et se couche avec le soleil. Heureusement que pour sa femme il n'est pas le soleil.

Voilà le renard politique. Voyez son museau, qu'il est fin! Voyez ses membres, comme ils sont souples! Voyez ses mains, comme elles sont griffes. Quel beau type nous offre celui que nous avons sous les yeux! Avant d'être nommé gouverneur de la province d'Aunis il passait pour le plus joyeux, pour le plus pentagruélique compagnon de Paris. Comme il mangeait! comme il buvait! Il buvait tout : le vin, la bouteille, le tonneau, le tavernier, et il rendait tout cela en monnaie de singe, c'est-à-dire en payant de sa folle gaieté et de son esprit grimacier ce que les autres payaient avec de l'or. Il joua, en employant l'ivresse, le rôle de Brutus à Rome, et de Lorenzino à Florence, qui prirent, comme on sait, l'un le masque de l'imbécillité, l'autre celui de la folie. Il était si aimable qu'on pouvait sans conséquence le nommer d'abord petit receveur des tailles, plus tard collecteur général, et enfin gouverneur, grades successifs auxquels il est arrivé en dansant sur les mains comme Paillasse. Mais une fois gouverneur, il est retombé sur ses pieds, et le renard est devenu grave. Il a pris une femme très-riche; il reçoit à deux battants, et le prodigue de l'argent des autres est devenu ladre, fesse-mathieu. Qu'on le juge d'un trait entre mille. Pauvre, il allait, après ses orgies, jeter, dans le jardin d'un de ses vieux parents, les goulots de toutes les bouteilles de vin qu'il avait bues, afin de voir si un jour ces goulots n'auraient pas fait germer des bouteilles. Qu'a-t-il fait de ce jardin depuis qu'il en a hérité? Il y a semé des panais et des salades. Il fait des essais agronomiques sur les carottes. Que tu étais bien plus spirituel quand tu semais des goulots! Tu récoltais au moins de l'esprit, et elle en est si rare la graine!

Voilà le singe politique. Il a toujours besoin d'imiter la gri-

mace de quelqu'un et de lui sauter sur l'épaule, sans cela il ne vivrait pas, il ne serait plus singe. Il est amusant, il est gai, on se l'arrache dans les salons, on se le passe de main en main. Malheureusement ses prospérités finissent toujours par un coup qu'il reçoit à un endroit tout à fait opposé à celui où son maître a reçu le sien.

Voilà la mouche politique. Ses transformations sont curieuses. On ne sait pas trop son origine. Il est venu au monde avec deux ou trois croix d'un ordre mythologique créé par Jupiter après la chute des Titans.

Il a été page, secrétaire au delà du Rhin.

Il s'est poussé par les femmes, par les vieilles surtout.

Il versifie un peu, il joue un peu, il cause un peu.

Avec tous ces peu réunis il s'est fait des ailes, il a été moucheron, première époque.

A trente ans il a changé la direction de son vol. Il allait autrefois dans les boudoirs, plongeait ses pattes dans les parfums ; cet âge venu, il a bourdonné dans les antichambres, et posé sur le bureau des ministres ; il a plongé sa trompe dans l'encre. On l'a vu écrire la correspondance des grands seigneurs, rédiger des mémoires, corriger des discours, relever l'orthographe et la ponctuation de ses protecteurs, être employé dans certaines missions délicates. Cela lui a rapporté une croix de plus, quatre rides de plus et beaucoup de cheveux blancs, car les gris n'existent pas. Il est passé mouche de cour de moucheron qu'il était jadis : seconde transformation.

A soixante ans, connaissant le monde comme les pavés de sa rue, il s'est fait enfin une position ambiguë. Il a acquis à un degré supérieur toutes les qualités secondaires de l'homme de cour. Il a la science du passé, la discrétion d'un geôlier, l'ambition rentrée d'un personnage déchu ; il sert avec fidélité des protecteurs qu'il déteste. On le reçoit parce qu'il s'impose ; il fait autorité parce qu'il a lavé le linge sale de l'histoire pendant quarante ans. On le laisse parler parce qu'il raconte avec

l'esprit d'un fait et la précision d'un chiffre, et qu'il est d'ailleurs moins dangereux de l'écouter que de s'en faire écouter. En un mot, la mouche s'appelle aujourd'hui mouchard ; dernière métamorphose du gracieux moucheron d'autrefois.

Voilà le mouton politique ; il porte sur son visage l'air crédule et bon de l'animal auquel il a acquis le droit d'être comparé. Il pue la bonté ; il croit à la récompense due au mérite, au zèle, à la patience et à la vertu. Il a pris à la lettre une foule de proverbes qui ont cours dans le monde ; il y croit et se repose en paix sur leur prochaine réalisation. Ainsi, il croit que *le vrai talent tôt ou tard se fait jour ;* — que *la vertu ici-bas trouve sa récompense ;* — que *la modestie est la compagne du vrai talent ;* — que *si la probité était exilée de la terre, c'est dans les cœurs des rois qu'on la retrouverait.* — Il croit *aux ministres éclairés.* — Il se dit avec confiance que *le temps découvre la vérité.* — C'est en s'appuyant sur ces belles maximes qu'il est arrivé à soixante ans sans avoir obtenu le moindre emploi, la plus légère indemnité. Il n'est plus bon même à être mangé.

Voilà le paon politique. Quel beau plumage ! Sa race se perd dans la nuit des temps, et c'est pour cette raison qu'il serait assez difficile d'en déterminer l'origine. Deux familles portent le même nom que lui ; mais l'une des deux est plus vieille que l'autre, et cette dernière doit sa célébrité à un traître. « A laquelle des deux appartenez-vous ? lui demanda-t-on. — A la bonne ! parbleu ! répondit-il, à la plus vieille. » Le fait est qu'il se flatte : son père était un oison d'honnête homme. Pour peu qu'on le presse, il avouera qu'un de ses aïeux était bâtard d'un Valois.

Voilà la pie politique. Son instinct est de voler. C'est un homme d'un grand nom, spirituel, élégant, fier, digne des plus hauts emplois ; mais la manie de voler l'a réduit, à trente ans, qui est son âge, au rôle obscur et méprisable d'homme dont on se defie. Il a escroqué son avenir. Il est né voleur. La

vue d'une pièce d'or l'enivre. Il vole ses fournisseurs : — voller les voleurs ! — ses domestiques, ses employés ; ses créanciers l'ont mis à la porte de chez eux. Si le roi l'eût jamais nommé ministre, il eût volé la montre du roi, les boucles d'oreilles de la reine et les mouchoirs des princesses ; et, s'il eût été roi, au lieu de *faire le mouchoir, il ferait la couronne.*

Voilà l'oison politique. Il pleure sur les malheurs des augustes potentats. Il croit que le roi de Portugal est dans le besoin, et il lui ferait volontiers passer des secours. Il suit avec anxiété tous les phénomènes de la grossesse de la reine de Madagascar. Quand on tire le canon pour annoncer la délivrance d'une princesse, il s'arrête et il compte les coups. Si c'est un garçon, il court embrasser sa cuisinière, et il lui dit en pleurant : « Nous avons un fils ! » Il prend le deuil pour huit jours s'il apprend la mort d'un pacha. Quand le temps est sombre, il pleure sur la captivité du roi Jean et l'assassinat d'Henri IV.

Voilà le rossignol politique. Jamais une plus belle voix ne s'est élevée sous le ciel depuis les grands chantres de l'antiquité. Orphée attendrit les tigres ; il a fait plus qu'Orphée : il a vendu ses poésies. Il n'est pas prouvé qu'Orphée ait eu trente éditions de suite. A force de voler de la terre au ciel, du fleuve au lac, de la montagne à la plaine, il est tombé un jour dans une assemblée politique dont un carreau était brisé. Depuis huit ou dix ans il se cogne aux murs de cette odieuse volière et vient brûler ses ailes aux flambeaux. Il faut qu'il ait commis quelque grand crime ; pour l'en punir, les dieux l'ont changé en orateur.

Voilà la tortue politique. Tout passe devant elle et sur elle ; elle ne se décourage pas, elle ne se détourne jamais. Je veux être un jour au-dessus de tout le monde à la cour, dit une d'elles à ses rivaux qui marchaient sur son écaille et la laissaient de bien loin en arrière. — Toi ! — Moi-même. — Mais en un an tu ne fais pas une de nos enjambées. Dix ans, vingt ans s'écoulèrent, et la tortue politique avait peu avancé. Au bout d'un

siècle elle était à peine sur la dernière marche du palais. Cependant on finit par ne plus entendre parler d'elle ; on la croyait écrasée. Qu'est-elle donc devenue cette ambitieuse? se dirent les plus vieux courtisans parmi les petits-fils de ceux qui l'avaient autrefois narguée. Elle a donc disparu ? Elle est morte dans sa coquille, elle qui devait occuper la première place au-dessus de tout le monde. — Vous vous trompez, répondit une voix qui partait du sommet de la tête de la souveraine ; je suis devenue le peigne de Sa Majesté ; je touche à la couronne.

La marquise était arrivée au dernier effort de l'énergie humaine lorsque la porte du salon s'ouvrit ; son mari entrait. Elle attendit un instant pour voir s'il était suivi du commandeur.

Personne ne suivait.

Elle s'élance sur le marquis, qu'elle entraîne hors du salon.

— Votre frère? votre frère? Il est mort, n'est-ce pas?...

XXVII

La figure de la marquise, en disant cela, prit une si extraordinaire expression d'épouvante que le marquis eut peur de lui apprendre la vérité.

— Mon frère?... Mon frère est en fuite, bégaya-t-il.

— Ah!... il n'est pas mort, dit la marquise en respirant ; il n'est pas mort! Vous comprenez, monsieur, la crainte que j'ai éprouvée en vous voyant revenir seul ; mes appréhensions... Vous avez été si long, si long à revenir... Ah! il est en fuite!... Mais vous, s'interrompit la marquise, qui se ravisait un peu

tard ; mais vous, monsieur le marquis, vous ne me dites pas ce qui vous est arrivé.

— La balle de mon adversaire a sillonné ma poitrine.

— Vous avez été blessé?

— Fêlé peut-être, étant de porcelaine, comme vous savez.

— Il faut rentrer dans vos appartements, dit la marquise, anéantie par ces mille secousses, arrachée un instant, par un mensonge, à la plus cruelle des certitudes ; oui, vous allez vous retirer. On va courir chez votre médecin.

La marquise donna un ordre.

— Vous disiez que votre frère était en fuite, et vous savez sans doute où il est allé ?

— Non, dit le marquis, se souvenant à peine du mensonge qu'il venait de faire à sa femme, mais qui n'osait pas cependant se rétracter. Il eut assez de raison, quoique très-affaibli par les événements de la journée, pour comprendre qu'il devait corriger le plus possible la fausseté de ses paroles avant de les nier complétement.

— Il n'est pas mort, reprit-il, mais il doit passer quelque temps pour mort, afin d'échapper aux poursuites de la police. Ainsi, pour nous, il est mort.

— Oui, vous avez raison, monsieur le marquis. Mais, si on le poursuit, reprit à son tour la marquise, pourquoi seriez-vous plus que lui à l'abri des recherches, vous qui ne vous cachez pas ?

Le marquis ne sut que répondre.

Un instant le premier frisson ressenti par sa femme gela de nouveau le sang dans ses veines.

— Vous me questionnez beaucoup ; je suis si fatigué... si fatigué...

— C'est qu'il faudrait que vous vous cachassiez alors, redit la marquise impitoyablement. Je dois vous faire ces questions, m'inquiéter pour vous.

— Sans doute, sans doute, répliqua le marquis de Courtenay, sans avoir la plus faible conscience de ses réponses ; mais

je ne crains rien, moi, absolument rien. Quand nous avons vu venir la maréchaussée, nous sommes tous montés en voiture, excepté mon frère le commandeur.

— Et vous l'avez laissé! Pourquoi ne l'avoir pas attendu?

— C'est que mon frère n'a pas pu nous suivre ; il était blessé, très-grièvement blessé.... Je suis bien fatigué, madame la marquise.

— Blessé! s'écria celle-ci en prenant le bras de son mari, qu'elle appuya sur le sien comme avec l'intention officieuse de l'accompagner jusqu'à son appartement. Blessé grièvement! vous ne m'avez donc pas tout dit?

— J'allais vous l'apprendre!... je croyais même vous l'avoir dit... Mais où me conduisez-vous?

— Chez vous, dans vos appartements.

— Mais c'est le salon.

— Excusez-moi ; mais cette journée, cette journée m'a tellement troublée.... Pourtant, si votre frère était blessé, reprit la marquise, il aura été pris, arrêté. Il est cruel, il est inconcevable, il est lâche de l'avoir laissé ainsi!

Le marquis se tut encore.

— Oh! il ne me dit pas la vérité ; il ne me la dit pas! pensa amèrement la marquise. Est-il blessé? est-il pris? est-il mort? Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela? qu'y a-t-il de faux? Mais je vous demande, dit-elle d'un ton suppliant au marquis, au milieu de l'escalier qui conduisait à son appartement, comment votre frère aura-t-il pu échapper à la maréchaussée puisqu'il était blessé?

— C'est que nous l'avons vu, répondit enfin le pauvre marquis, se diriger vers le couvent de Saint-Maur, et il y sera arrivé, à travers le taillis, bien avant que les soldats n'aient occupé le terrain où le combat venait d'avoir lieu.

— Mais vous me disiez tantôt que vous ne saviez de quel côté le commandeur avait pris la fuite?

— Je vous ai dit cela?.. Mon Dieu! mes idées sont si confuses...

— Il me ment! oh! il me ment! pensa-t-elle. Que je sache au moins la vérité, monsieur le marquis! Où est votre frère? qu'est-il devenu? que lui est-il arrivé?

Quand elle adressa cette question au marquis, ils étaient parvenus au premier étage. A la porte de son appartement, le marquis, essoufflé de fatigue, s'assit sans mot dire sur la dernière marche, la tête pressée entre ses mains.

Ce silence signifie, pensa la marquise, que le commandeur est réellement en fuite. Le marquis voulait me cacher qu'il s'était réfugié au couvent de Saint-Maur : le lieu de sa retraite lui est échappé. Il est fâché de me l'avoir fait connaître; il se repent de son indiscrétion, il a peur de la mienne.

— Allons, dit la marquise en le relevant, rassurez-vous; j'ai tout deviné. Je sais tout.

— Puisque vous avez tout deviné, reprit le marquis en entrant dans sa chambre, la désolation sur tous les traits, pleurons ensemble la mort d'un frère si bon, si généreux, si noble. Oui, le commandeur de Courtenay est mort.

Maintenant j'en suis certaine, réfléchit la marquise : le commandeur, dont le marquis voulait me taire la retraite, est caché à Saint-Maur.

Le médecin, appelé, entrait dans l'appartement du marquis.

La marquise courut s'enfermer dans le sien, laissant la société du salon s'écouler peu à peu.

Il était près de minuit.

Rentrée chez elle, elle sonna et dit au domestique qui parut :

— Dites à Marine de venir; je l'attends.

Non, je ne puis vivre ainsi jusqu'à demain, se dit-elle; demain je serais folle. Il est blessé, il est caché; le marquis ne m'a pas dit où il avait été blessé. Est-il vrai qu'il soit caché au couvent de Saint-Maur? Que croire? que faire? Oh! s'il avait été tué! comme a fini par le dire le marquis. Tué! ce n'est pas possible! Pourquoi ne serait-ce pas possible? Que d'obscurité dans ce que j'ai appris! Cette obscurité me rassure; mais je

n'ai peut-être pas assez interrogé le marquis. Pouvais-je le questionner davantage? fallait-il lui dire : « La vie de votre « frère est ma vie; s'il est mort, je mourrai. Parlez! parlez! « dites! est-il mort? »

Marine entra; l'expression de son visage disait assez qu'elle n'ignorait pas la funeste nouvelle répandue déjà dans toute la maison.

— Ah! te voilà, Marine!

— Ma fille, je serais déjà montée te voir si je n'avais craint d'augmenter ton gros chagrin. Je n'ai pas le cœur content aussi... va...

— Tu m'aimes?

— Demande-moi plutôt si la Seine passe à Saint-Cloud.

— Tu n'as pas peur?

— Peur! et de quoi?

— Tu connais Vincennes?

— Oui.

— Es-tu allée quelquefois à Saint-Maur?

— Jamais.

— Alors, c'est impossible.

— Mais explique-toi, que je sache ce que tu veux.

— C'est impossible, répéta la marquise; il fait si froid, si noir, et puis c'est si loin. Elle alla à la fenêtre, écarta les rideaux. Quel temps! s'écria-t-elle.

— Mais, ma fille, encore une fois, dis-moi ce que tu veux. Je me jetterais au feu pour toi, tu le sais.

— Eh bien! il faut sortir à l'instant, tout de suite. Il est plus de minuit. Mais je risque ta vie, chère Marine. N'y consens pas, je t'en prie, refuse. Non! tu ne peux pas sortir, non!

— Si fait! je sortirai; je m'envelopperai dans mon manteau. Dans l'obscurité, on me prendra pour un homme. Est-ce que je crains un homme, moi? Voyons, vite, où faut-il aller? J'y serais déjà.

— Ne te l'ai-je pas dit?

— Pas encore, ma pauvre enfant. Mais tu me désoles, tu t'embrouilles comme un écheveau dans ce que tu as à me dire.

— Eh bien ! Marine, tu vas sortir par la petite porte de l'hôtel ; personne ne te verra. Tu iras à pied jusqu'à Saint-Maur : c'est au milieu du bois de Vincennes. Tu te présenteras au couvent des Bénédictins. Tu sonneras ; à toute heure ces bons pères ouvrent leur porte.

— Et puis, demanda Marine, que ferai-je ?

— Tu sais ce qui est arrivé au commandeur ?

A ce nom Marine se mit à fondre en larmes, après avoir retenu jusque-là la douleur qui enfin se faisait jour.

— Je sais, je sais....., murmura la bonne créature, que le pauvre commandeur a été tué. Ils l'ont tué ! lui, si bon ! Oh ! je ne comprends plus rien au bon Dieu !

— Marine ! Marine ! dit la marquise, le commandeur n'est pas mort. On a fait courir ce bruit, j'en ai la certitude, afin que les gens du roi ne le recherchent pas.

Marine regarda avidement la marquise afin de s'assurer qu'elle n'avait pas perdu la raison en lui parlant ainsi, à elle, Marine qui avait entendu ce qu'avaient dit le marquis au retour du duel et les témoins du marquis et ceux du commandeur, trop bien d'accord entre eux sur la manière dont le commandeur avait été tué par Raoul de Marescreux.

— Non ! te dis-je, il n'est pas mort. Il s'est retiré au couvent de Saint-Maur. C'est un secret, un grand secret que je te confie, un secret que j'ai arraché moi-même au marquis il n'y a qu'un instant.

— Pauvre petite ! pensa Marine, qui n'eut pas seulement le courage de paraître au moins surprise de cette nouvelle, dont elle savait la déplorable fausseté.

— Voilà ce que j'attends de toi, ma bonne Marine.

— Parle.

— Tu vas te rendre au couvent de Saint-Maur, et tu deman-

deras à être introduite auprès du commandeur, à qui tu remettras ceci.

—Oh! mon Dieu! pensa Marine; elle croit à sa folie. La douleur l'a rendue folle. Elle est folle!

—Mais le commandeur est mort, ma fille!

—Je te dis que non, moi!

Marine baissa la tête pour cacher les nouvelles larmes qu'elle sentait lui venir aux yeux. Elle comprit qu'il fallait tromper la marquise.

—Oui, dit-elle tristement, je dirai ce que tu voudras, je le verrai, je lui remettrai... Mais quoi? demanda Marine. Tu ne me donnes rien. J'attends...

—Je perds la tête, en effet... tu as raison. Tiens! dit la marquise en posant convulsivement sa main sur une feuille de papier, tiens! Marine, voici ce que tu remettras au commandeur. La marquise n'écrivait pas. Elle parlait, elle tremblait. Tu lui remettras ceci. Écoute, voilà ce que je lui écris. Enfin elle avait écrit ceci :

« *Si vous vivez, un signe qui me l'apprenne; si vous êtes mort...* »

—Mais s'il est mort... s'écria douloureusement Marine, que veux-tu...?

—Ah! oui, dit la marquise, et elle effaça ce qu'il y avait après ces mots, qu'elle laissa : *si vous êtes mort...* Elle ajouta seulement : Toute à vous, Casimire. Porte ce billet au couvent de Saint-Maur, et reviens. Je ne me coucherai pas, je t'attendrai. Va! bonne Marine! dit la marquise en jetant ses deux bras au cou de Marine; tu me rends là un service...

Et la paysanne et la grande dame mêlèrent leurs pleurs comme une mère et une fille le feraient dans un danger commun. Mais si la marquise pleura, c'était d'amour, c'était de doute, d'effroi, c'était de douleur; Marine, c'était nettement de désespoir. Elle avait pleuré sur le commandeur, maintenant elle pleurait sur la marquise.

Marine sortit sans bruit de l'hôtel ; elle s'enfonça courageusement dans les humides ténèbres qui emplissaient les rues de Paris et s'étendaient sur la campagne.

XXVIII

Il faut des années pour se faire à Paris un grand nom, soit par l'éclat de la gloire, soit par le mérite de la vertu ; il suffit d'une minute pour le perdre. On dirait que c'est une plaine muette, sans écho, lorsqu'on y laisse tomber une belle action, et une voûte sonore quand on lui confie une faute.

Il n'y avait pas quatre heures que le duel de Raoul de Marescreux avec le marquis et le commandeur de Courtenay avait eu lieu qu'il était déjà l'aliment des conversations de tout Paris : gâteau de miel et d'amandes pour les gourmets de scandale. On s'en occupait à la cour, on en parlait au théâtre. Dans ces deux centres de l'opinion, l'événement prit un caractère singulier. Les interprétations flamboyèrent. Chacun expliquait à sa manière les causes de cette collision commencée par un soufflet, terminée par la mort d'un jeune homme aussi élevé par sa naissance que regrettable à cause de ses nobles qualités personnelles. Même les plus réservés dans leurs suppositions ne se contentaient pas des apparences ; ils n'admettaient pas sans hésitation que l'agresseur n'avait pu écouter qu'une cruelle fantaisie en fondant un duel sur un outrage adressé à une femme qui lui était inconnue. Ils ne savaient pas tout, disaient-ils.

Les autres, les plus nombreux, les plus jeunes, les plus passionnés, et par conséquent les plus bruyants, s'accordaient

sur un point, et, pour eux, c'était le plus important. Ce Raoul de Marescreux, si près un instant de passer pour le Jupiter olympien des poltrons, était maintenant un héros de bravoure, un duelliste superfin, la fleur des duellistes. Tout à coup il se trouva des gens pour lui dresser des états de service à émerveiller la curiosité haletante des salons. Bordeaux, Toulouse, Rennes saignaient encore, à les en croire, des rencontres brillantes qu'il avait eues, soit à l'épée, arme dont le maniement lui était aussi familier que celui de ses doigts, soit au pistolet. Il touchait le but à toutes les distances ; sang-froid, agilité, adresse, il avait tout. Combien de jeunes officiers avaient déjà payé de leur vie la folle audace de se mesurer avec lui.

Sa vie, du reste, offrait du merveilleux. Il paraissait un jour dans une ville, le lendemain il la quittait, se moquant des poursuites des gens du roi et des arrêts du parlement contre les duellistes. Il était, ajoutait-on, aussi séduisant dans un boudoir que brave sur le terrain, et aussi heureux avec les dames que contre les hommes.

La bravoure du dragon rouge n'était donc plus une question pour aucun des jeunes seigneurs, si bons juges de la matière ; mais ils différaient d'opinion sur la cause positive qu'il convenait d'assigner à son dernier duel.

Les avis étaient partagés.

Les uns soutenaient qu'il avait offert ses tendres hommages à la belle marquise de Courtenay et qu'elle ne les avait pas écoutés ; les autres, qu'elle les avait accueillis pendant un temps dont un nouvel amour aurait limité la durée. Bref, le dragon rouge, plus vif qu'expérimenté, aurait voulu se venger d'une infidélité ouvertement constatée. Mais pourquoi les effets de sa vengeance s'étaient-ils portés de préférence sur le commandeur ? Ici les deux moitiés de la jeunesse se rencontraient et s'unissaient d'opinion pour convenir que la marquise aimait son beau-frère, le commandeur de Courtenay. Ils en avaient pour preuve le fait divulgué par les témoins du

duel et déjà propagé de bouche en bouche. Ceux-ci avaient raconté que, sur le terrain, le commandeur et le dragon rouge avaient eu, avant de se battre, une explication confidentielle. Dans cet échange de paroles assurément fort graves, le dragon avait montré au commandeur un portrait qui était, il ne faut pas en douter, celui d'une femme. C'était après cet entretien, si significatif entre deux jeunes gens, si important pour le commandeur, que celui-ci avait relevé son arme, et s'était abandonné, avec une résignation visiblement écrite sur tous ses traits, aux chances d'un combat dont son adversaire devait sortir vainqueur.

Ainsi ceux qui admettaient deux faiblesses chez la marquise de Courtenay et ceux qui ne lui en attribuaient qu'une seule étaient d'accord pour la regarder comme la cause d'une rivalité terrible, marquée par le sang d'un brave gentilhomme. Elle était classée. Il n'était plus question de sa réputation de vertu si prônée dans le monde, si volontiers offerte en exemple aux autres femmes ; sa vertu était remontée dans les nuages avec l'âme du commandeur, mort pour elle, selon les uns, trahi par elle, selon les autres. Il se chanta un *Te Deum* de joie et de raillerie au fond de l'âme de ses rivales. On allait cesser enfin de leur opposer comme un modèle de sage retenue une femme dont la supériorité ne les écrasait déjà que trop. On se débarrassait d'abord de la sainte ; la femme supérieure aurait son tour. En une soirée fut donc consommé le sacrifice d'une renommée éblouissante, importune, lentement acquise, la seule jusqu'ici sans tache et sans ombre.

Que faisait pendant ce temps la marquise de Courtenay ? Elle attendait le retour de Marine, comptant les minutes auprès de son foyer éteint, se levant à chaque instant pour voir si le jour venait, ce jour qui ne vient pas, dans l'affreuse saison où l'on était ; et puis elle retombait sur son fauteuil, les yeux mornes, les membres transis, le cœur noyé de tristesse.

Enfin cinq heures sonnèrent ; Marine entra.

— Eh bien ! Marine ?

— Ah ! ma pauvre fille, lui dit Marine, tu ne savais donc pas que les femmes n'ont pas le droit d'entrer dans le couvent de Saint-Maur ?

— Quoi ! tu n'es pas entrée, tu n'as rien vu, tu ne sais rien ?

— Je suis entrée, oui, je suis entrée...

— Et puis ?

— Je suis entrée, mais au parloir seulement.

— Au parloir, soit ! répéta Casimire.

— Un moine est venu.

— Oui.

— Je lui ai dit : Je veux voir le commandeur de Courtenay.

— Après, après ?

— Le Seigneur soit avec vous, m'a-t-il répondu, mais je ne sais ce que vous voulez me dire.

— Et toi, qu'as-tu dit ?

— Moi, je lui ai dit que j'avais cette lettre à lui remettre de la part de sa belle-sœur, madame la marquise de Courtenay.

— Qu'a-t-il répondu ?

— Encore une fois, la personne que vous cherchez n'est pas ici.

— Mais où est-il donc alors ? s'écria la marquise. Ensuite, ensuite !

— Ensuite ! les matines ont sonné, et le moine m'a quittée.

— Ainsi, rien ! rien ! Oh ! mon Dieu ! rien ! dit la marquise une troisième fois, d'une manière sèche et poignante.

— Ma fille, voilà ta lettre, je te la rends... Voilà... Mais où est-elle ? Marine fouillait dans ses poches... C'est singulier !... elle était bien là ou là, dans celle-ci ou... Mais rien, ni dans l'une ni dans l'autre poche. Que veut dire ?...

— Tu m'effraies ! L'aurais-tu perdue ! Perdue ! Si on la trouvait ! Cherche ! mais cherche !

Marine eut beau chercher, la lettre ne se trouva pas.

—Oh ! si elle tombe dans les mains de quelqu'un ; si l'on y lit...

— Où puis-je l'avoir perdue? se disait Marine. L'ai-je reprise des mains du moine? Je ne puis me rappeler... Je retourne à Saint-Maur...

Marine allait sortir lorsqu'on frappa à la porte de la chambre. Elle ouvrit; c'était un domestique.

Par la porte entr'ouverte, il dit, avec la mauvaise humeur d'un homme dérangé dans son sommeil : Un homme, un paysan, je ne sais qui, veut voir madame.

— Qu'il entre, dit la marquise.

L'homme entra.

— Madame la marquise de Courtenay? demanda-t-il.

— C'est moi.

— Vous n'êtes pas seule...

— Laisse-nous, Marine.

Marine se retira.

— Prenez, madame, dit le paysan, dès que Marine fut sortie ; ceci est pour vous.

Le paysan sortit aussitôt.

C'était une lettre qu'il avait remise à la marquise, c'était celle qu'avait écrite la marquise elle-même, celle que Marine avait oubliée ou croyait avoir oubliée au couvent de Saint-Maur.

La lettre avait été décachetée, recachetée ensuite.

La marquise brisa de nouveau le cachet.

Sous ces mots écrits de sa main : *Si vous vivez, un signe qui me l'apprenne*, il y avait une tache de sang faite avec un doigt. Le doigt avait trempé dans le sang et avait laissé son empreinte sur le papier.

— Ce sang est le sien! Est-il vivant? est-il mort? Qui me l'apprendra? Oh! je n'ai plus de force. Oh! mon Dieu!

Et, la tête perdue, elle ouvrit la porte qui donnait dans le cabinet où était Léonore.

Elle courut au lit de son enfant, qui dormait d'un doux et profond sommeil, et, la soulevant dans ses bras, elle l'enlaça, elle la dévora de caresses.

— Maman ! qu'avez-vous? s'écria la jeune fille effrayée.

— Ma fille ! tu ne veux donc pas que je t'embrasse ? Oh! laisse-moi t'embrasser.

— Vous m'avez arrêtée au milieu d'un bien beau rêve, maman : je me mariais avec mon oncle le commandeur.

— C'est qu'il est vivant alors ! s'écria la marquise en serrant encore avec plus de violence contre son sein ému sa chère enfant. Dieu me le dit.

Elle imprima sur la bouche de sa fille un baiser dans lequel elle parut vouloir reprendre la vie que sa fille tenait d'elle.

Cette femme si forte avait pleuré pendant la nuit dans les bras de sa nourrice, et un rêve de sa fille, d'une enfant, lui suffisait pour la confirmer dans la pensée étrange, dans l'espoir extraordinaire que l'homme aimé d'elle, que chacun lui disait être mort, était vivant.

XXIX

Le dragon avait quitté Paris, et personne ne sut où il était allé. C'était, du reste, dans ses habitudes de s'en aller ainsi sans bruit, à en croire la silhouette donnée de son caractère par le crayon de la renommée. Au bout de quelques jours, il eût été probablement oublié de tout le monde, s'il n'eût laissé derrière lui, non pas un mort seulement, ce qu'on oublie encore plus vite qu'un absent, mais la victime du drame dans lequel il avait été acteur et provocateur. Paris n'oublia pas la marquise de Courtenay; elle avait, depuis longtemps, à se faire pardonner l'immense prospérité d'une position trop brillante.

De jolies petites dents et des griffes gantées de velours la déchiraient dans toutes ces ménageries dorées qu'on appelle par politesse salons, cercles, réunions. Du moment où elle avait eu une faiblesse, il était naturel de lui en prêter autant que la calomnie peut en contenir, et elle en contient beaucoup. On se disait que le dragon rouge s'était rendu à La Haye pour y publier l'histoire de ses amours avec la marquise de Courtenay. On souscrivait déjà sous le manteau ; on ajoutait que l'auteur avait eu le soin de placer une page blanche entre chaque page imprimée afin que le lecteur eût la facilité d'écrire ce qu'il savait de particulier sur le compte de la belle marquise. Le tout serait accompagné de gravures en taille-douce, ces sortes de livres affectionnant beaucoup les gravures en taille-douce.

Tandis que ces rumeurs grondaient autour de la marquise de Courtenay, elle ne se doutait pas seulement qu'elle en était l'objet; innocente tranquillité que ne manquent jamais de goûter ceux qu'on blasonne par derrière.

Dès le lendemain de la mort du commandeur toute la maison avait pris le deuil. Cet honneur funèbre, rendu à sa mémoire, avait produit une singulière impression sur la marquise, obligée de porter le deuil de celui qu'elle croyait encore en vie, qu'elle espérait revoir un jour.

Ce fut Marine qui se chargea de demander au marquis pour quel motif lui seul se croyait dispensé de prendre le deuil dans sa maison.

— Comment, lui répondit le marquis, toi aussi, tu m'adresses cette question ?

— Allons ! quelque nouvelle lune, pensa Marine. Je te l'adresse parce qu'il faut que quelqu'un te l'adresse.

— Regarde-moi, Marine.

— Plus je te regarde, plus je ne vois rien, marquis.

— Tu ne nieras pas que j'aie cessé d'être de porcelaine.

— Pour cela, non.

— Voilà déjà un aveu.

— Ne vois-tu rien autre ?

— Ma foi ! non.

— Quelle transformation ai-je subie ?

— Nous y voilà, murmura Marine. Tu es comme le bon Dieu t'a fait, et, en vérité, il aurait pu mieux faire, sans te fâcher.

— Tu commences donc à comprendre ?

— Je comprends que, puisque Dieu t'a donné une cervelle comme à tout le monde, tu ferais bien de t'en servir. Y a-t-il du bon sens à rester avec cet habit vert et cette culotte cerise quand tout le monde est en deuil ici ?

— Je suis cerise, dis-tu ? Me serais-je trompé ? Mais non, tu ne m'as pas bien regardé, Marine. J'ai des ailes depuis la mort de mon malheureux frère. Regarde, je suis oiseau.

— Oiseau ?

— Mais oui ; cela durera plus ou moins. Comment les trouves-tu ces ailes ? que dis-tu de mon bec ?

— Allons ! soit, tu es oiseau, répliqua Marine ; qu'à cela ne tienne ; ce n'est pas une raison pour que tu ne prennes pas le deuil.

— Je suis éternellement en deuil, répondit le marquis. Tu ne veux donc pas voir que, passé oiseau, je suis devenu hibou, l'oiseau des ténèbres, le gardien des tombeaux ? La douleur que m'a causée la mort de mon bien-aimé frère m'aura fait pousser des ailes. Ainsi tu vois que je suis plus en deuil que qui que ce soit dans l'hôtel, puisque j'ai revêtu le plumage du hibou.

— Tu me ferais damner avec tes billevesées, marquis.

— Marine, respecte mon affliction et la forme qu'elle a revêtue. Aie soin surtout que les chats ne m'approchent pas ; ils mangeraient ton maître et le plus douloureusement affecté des frères.

Le marquis, ne voulant pas renoncer à se croire hibou, ne prit pas le deuil ; seulement il s'enferma dans ses appartements de peur de tomber sous la griffe des chats.

Après être rentrée dans sa chambre, la marquise avait donné l'ordre à Marine de ne pas retourner à Saint-Maur; mais elle lui avait dit de se tenir prête à y aller dans la soirée, qu'elle aurait encore une lettre à lui faire porter.

Ma pauvre enfant tient toujours à son idée, pensa Marine; si elle allait devenir comme son mari! Comprend-on cette obstination à vouloir que le commandeur ne soit pas mort? Puisqu'elle veut être trompée, et que cette erreur la rendra moins malheureuse, eh bien! que la volonté de Dieu soit faite, elle sera trompée.

—Quand tu voudras, ma fille, répondit-elle à la marquise, j'irai à Saint-Maur. Mais, crois-moi, le commandeur... A quoi bon, pensa-t-elle, revenir toujours là-dessus? Et elle s'arrêta pour dire, en sortant de l'apppartement : Quand tu voudras et tant que tu voudras.

Au milieu du silence général qui régnait dans l'hôtel, livré à la tristesse, la marquise de Courtenay écrivit ainsi au commandeur :

« Vous vivez!... je le sais... j'en suis sûre... quoique tout « le monde vous croie mort... J'ai arraché ce secret à votre « frère, à force de tourmenter son esprit, étrangement affaibli « par la scène dont il venait d'être acteur et témoin. Il croit « n'avoir rien dit, mais je sais tout. Vous vivez!... Que le ciel « soit béni pour vous avoir conservé à votre neveu et à votre « nièce, chers enfants dont j'entends les regrets et les gémis- « sements de l'endroit où je vous écris. Eux aussi vous pleurent « comme mort... et je ne puis aller les consoler, les payer de « leur tendresse pour vous en leur disant : Non, il n'est pas « mort! celui que vous pleurez.... vous le reverrez un jour... « vous l'embrasserez. Séchez vos larmes... souriez à votre mère « qui vous porte la bonne nouvelle... mettez-vous à genoux!... « Mon ami, je n'ai jamais eu tant de religion que depuis que « je suis si malheureuse, que depuis deux jours. Si vous saviez « le rêve qu'a fait Léonore la nuit, cette horrible, cette su- « prême nuit dernière. Horrible, vous étiez mort!... mais bien-

« heureuse, vous viviez... Ce rêve... je vous le raconterai un « jour. Tenez! les cris de Léonore et de Tristan redoublent; « ils me troublent la raison.... ils me déchirent l'âme.... Je « mêle mes cris à leurs cris, mais ils ne m'entendent pas.... « mais je ne veux pas qu'ils m'entendent.... Je leur crie : Ne « pleurez plus!.. ne pleurez plus! votre oncle n'est pas mort!.. « M'ont-ils entendue?... Leurs sanglots n'arrivent plus jus- « qu'à moi... ils ne m'ont pas entendue, mais ils prient!... et « ne pouvoir rien dire!...

« Je suis heureuse pourtant; vous vivez, mon ami!.. J'en ai « pour preuve... Quelle preuve en ai-je? mon Dieu!... Si cette « preuve allait m'échapper!... Vous vivez, parce que j'ai sur- « pris, comme je vous le disais, de la contradiction dans les « réponses de votre frère. Vous vivez, parce que ma lettre, « celle que je vous ai écrite la nuit dernière, a été décachetée. « Quel autre que vous aurait pu en briser le cachet?... N'est- « ce pas que vous vivez?... C'est affreux, cependant, d'enten- « dre dire partout autour de soi : Il est mort... il a été tué... il « a été tué... il est mort... et de voir du noir de quelque côté « que l'on tourne les yeux. Moi-même je suis en deuil... ma « robe est noire... j'ai un crêpe noir autour du cou... Vérita- « ment j'ai peur... ce témoignage universel m'épouvante!....

« Je disais donc que vous viviez parce que vous avez fait « une tache de sang au bas de ma lettre. Quelle preuve! Vous « ne pouvez donc pas écrire? Quelle grave blessure avez-vous « donc reçue qu'elle vous empêche à ce point d'écrire une li- « gne, un mot, ce mot que je vous demandais, et que je vous « demande encore, mon ami! Vous êtes blessé! l'êtes-vous « mortellement? Voilà que Tristan et Léonore reprennent « leurs sanglots. Je suis accablée; j'étouffe! L'êtes-vous mor- « tellement? Qui me dira tout ce que je veux savoir? Si j'in- « terroge encore votre frère, et je l'ai questionné de nouveau, « il me répondra, comme il m'a déjà répondu : Mon frère est « mort; il est bien mort. Et vous ne sauriez croire avec quelle

« lucidité désolante il exprime cette cruelle affirmation. Ja-
« mais sa raison ne m'a paru si claire que dans ce moment-là.

« N'importe! n'importe! vous vivez; je l'ai dit, je le crois;
« ma fille l'a rêvé. Ma lettre a été décachetée; vous y avez
« répondu par une tache de sang. C'est donc une tache de sang
« qui fait toute ma certitude. Mais c'est bien vous, du moins,
« qui l'avez faite au bas de ma lettre, c'est bien de votre sang?
« Vient-il de votre cœur, je veux que ce soit de votre sang. Je
« le veux, parce que je veux que vous viviez pour mes deux
« enfants. Je suis sûre que vous manquez de soins. Pourquoi
« les femmes n'assistent-elles pas à ces horribles combats, à
« ces duels qui dévorent nos familles? Léonore eût sucé votre
« plaie, et, toute faible qu'elle est, ma Léonore, elle vous eût
« porté dans ses bras jusqu'au premier endroit où on lui aurait
« ouvert. Ce n'est pas elle qui vous eût laissé gisant dans votre
« sang au milieu d'un bois. Tous les gens du roi ne l'eussent
« pas fait éloigner d'un pas. C'est que nous vous aimons bien
« ici! Vous en jugeriez par les pleurs qui, depuis vingt-quatre
« heures bientôt, ne cessent de couler de tous les yeux.

« Je ne vous parle pas de moi, mon ami. Si vous n'êtes pas
« trop grièvement blessé, si vous pouvez vous servir de votre
« main, vous m'écrirez quelques mots seulement, bien conso-
« lants, bien bons, comme tout ce qui vient de vous; mais
« plus de sang, plus de sang, plus de sang! J'ai effrayé mes
« pauvres enfants; j'aurai parlé haut! ils m'appellent; il faut
« que j'aille à eux. Je me hâte. N'est-ce pas, quelques mots,
« que j'en puisse rassasier mon âme; si peu que vous voudrez,
« que vous pourrez. Mon Dieu! prenez ma vie, et que je lise
« bientôt... Écrivez votre nom... votre nom seulement, et je le
« poserai sur la bouche de mes enfants pendant leur sommeil.

« CASIMIRE DE COURTENAY. »

« C'est Marine qui vous portera encore cette lettre; la pau-
« vre Marine vous croit mort, elle aussi. Mais, après votre ré-
« ponse, il faudra bien la mettre dans le secret. »

Quand la lettre fut pliée, la marquise appela Marine et lui recommanda, en la lui remettant, d'attendre qu'il fît nuit pour la porter à Saint-Maur.

— Voyons ! lui dit-elle, tandis que sa main retenait encore la lettre par un angle, voyons, Marine, es-tu convaincue que le commandeur n'est pas mort ?

Marine regarda la marquise jusqu'au fond des yeux, afin de s'assurer de l'état moral de celle qui lui adressait cette question.

Le doute n'avait jamais pris une expression aussi déchirante sur la terre. Celle qui avait servi jusqu'ici de mère à la marquise, celle qui était habituée à découvrir les plus fugitives nuances de son âme, fut alarmée de la profonde altération qu'elle remarqua. Marine s'assura que la conviction de la marquise ressemblait à faire peur à la conviction contraire, et que lorsqu'elle se persuadait et voulait persuader aux autres que le commandeur vivait, elle était plus douloureusement affectée que si elle était convenue avec tout le monde qu'il n'était plus.

La marquise ayant répété sa question, Marine lui répondit avec effort, et comme si elle eût eu une feuille de plomb sur la langue :

— Je ne puis plus douter qu'il soit encore en vie, puisque tu parais si convaincue. Tu sais ce que tu sais ; moi, je n'ai soutenu mon dire que d'après ce que j'avais entendu.

— Oui, je sais ce que je sais, appuya la marquise, laissant ainsi pressentir à Marine qu'elle ne tarderait pas à lui confier des choses après la révélation desquelles le doute ne serait plus permis. Et à moins que d'être folle, se reprit-elle, je ne soutiendrais pas comme vrai ce qui, au fond, serait faux.

— Sans doute ! mais sans doute, affirma Marine, d'un ton qu'elle chercha le plus possible à rendre naturel.

— Ma pauvre Marine, tu es de mon avis par complaisance ; tu ne sais pas mentir ; ce que je te dis, je le vois, ne te persuade pas.

— Voyez-vous ces idées-là ! Pourquoi m'accuser ainsi ? Sans doute j'aimerais autant que le commandeur fût là près de nous,

mais ce n'est pas une raison pour ne pas supposer... pour ne pas imaginer... pour ne pas croire... Tiens! donne-moi cette lettre; il y a un quart d'heure que je devrais être partie, s'écria Marine en emportant la lettre et la fin d'une situation horriblement pénible pour elle à soutenir plus longtemps.

— Puisqu'elle veut être trompée.... murmura Marine en quittant une seconde fois l'hôtel pour se rendre au couvent de Saint-Maur.

Le reste de sa phrase mourut sur ses lèvres.

C'était la fin du jour; la marquise de Courtenay descendit à pas lents au salon, où elle trouva son mari très-préoccupé de l'idée folle dont il avait fait part à Marine dans la matinée. Il s'était juché sur le bord d'un fauteuil, regardant furtivement à droite et à gauche, comme si un péril le menaçait. Ses yeux ronds brillaient dans les cavités de sa maigreur; il était triste et effrayé : c'était véritablement un hibou.

— Fermez bien la porte! s'écria-t-il dès qu'il vit entrer la marquise. Si quelque chat s'introduisait ici...

— Voilà l'homme avec lequel je serais obligée de passer ma vie si je ne conservais encore l'espoir...

Elle alla vers lui avec l'air de pitié mélancolique qu'il lui inspirait lorsqu'il était dans cet état, et, lui prenant la main comme à un enfant dont on n'obtient rien que par la douceur, elle lui dit pour le rassurer : — Venez, ne craignez rien, monsieur le marquis, nous avons à nous entretenir de choses sérieuses. Asseyez-vous près de moi.

— Je n'ai rien à redouter, du moins...

— Puisque votre excellent frère le commandeur est mort, reprit la marquise, pesant sur chacune de ses paroles pour examiner l'effet produit sur celui dont l'attention lui importait tant, puisque le commandeur est mort, reprit-elle, il nous est imposé l'obligation de faire célébrer demain, dans la chapelle de l'hôtel, un service funèbre pour le repos de son âme. — S'il est faux qu'il soit mort, pensa la marquise, il n'osera pas

consentir à cette cérémonie, qui serait une profanation.

— Vous avez été prévenue, répondit le marquis sans hésiter et avec une plénitude qui accusait la plus coulante netteté d'esprit; j'ai fait tendre de noir, la nuit dernière, la chapelle de l'hôtel. Notre aumônier est averti que la cérémonie aura lieu sans bruit demain, à sept heures, et rien qu'en présence de notre famille et des domestiques de la maison, le genre de mort de mon malheureux frère étant assimilé au suicide par la dernière lettre pastorale de monseigneur l'archevêque de Paris. Voyez si ce que je vous dis est vrai, ajouta le marquis de Courtenay. Et, prenant à son tour sa femme par la main, il la conduisit à une des grandes croisées de l'appartement; il tira les rideaux.

En ce moment les rôles étaient changés; l'esprit faible, abattu, nébuleux, désorganisé, c'était celui de la marquise.

— Tenez! dit le marquis en étendant le bras et en désignant la galerie basse où se trouvait la chapelle; tenez, vous apercevez d'ici, à la lueur des bougies, les tentures noires, le catafalque, et attachés aux piliers les écussons aux armes de mon excellent frère, le commandeur.

Le cœur de la marquise dut devenir blanc à ce spectacle.

Elle était venue pour effacer de son esprit un dernier doute, et son mari lui mettait un catafalque sous les yeux; son mari, qui n'aurait pas osé, comme elle avait pris soin de le penser elle-même, commettre un sacrilége en faisant célébrer un service funèbre pour un frère qui ne serait pas mort.

— Ah! oui, il est mort! dit-elle en appuyant, par un frémissement nerveux, son bras sur celui du marquis qui était resté tendu. Quelle fatale illusion m'étais-je faite!...

— Hélas! il n'est que trop vrai, murmura le marquis après avoir tiré les rideaux et devenu pour un instant le personnage fort de l'entretien. Vous n'en doutez plus à présent, ajouta-il; et si vous eussiez vu comme moi!...

— Non! je ne doute plus maintenant, interrompit la mar-

quise toute pâle, presque indignée du ton parfait de certitude répandu dans les paroles de son mari, qu'elle aurait voulu voir en ce moment frappé des signes les plus évidents de la folie afin de nier les paroles qu'il prononçait.

— Si vous l'eussiez vu comme moi, reprit-il, tomber à terre, frappé au cœur de la balle de son adversaire...

— Il a été frappé au cœur, au cœur ! dites-vous ?

— Au cœur ou au front, qu'importe, continua le marquis, puisqu'il devait mourir du coup ?

— Et il n'a rien dit, il n'a pas eu la force de vous faire ses adieux ? s'informait la marquise, instruite pour la première fois des circonstances du duel.

— Il est tombé pour ne jamais plus se relever. Ses yeux se sont fermés, son pouls ne battait plus. C'était un cadavre.

— Comme il a toute sa raison en me disant ces affreux détails, pensait la marquise dans la désolation de son âme. Que n'eût-elle pas donné pour que, tout à coup un accès de folie s'emparant de lui, elle pût au moins mettre en doute ce qu'il lui racontait ? Elle alla jusqu'à provoquer cette erreur dont elle avait besoin, — et c'est bien là le cœur humain ; — elle porta à droite et à gauche ses regards, comme si elle eût craint le ridicule danger dont lui avait parlé son mari. Elle les plongeait avec affectation sous les fauteuils et les meubles afin de lui faire croire qu'il pouvait bien s'y cacher un de ces animaux domestiques si redoutables aux oiseaux.

— Verriez-vous quelque... quelque chat ?... s'écria le marquis, trop sur ses gardes pour ne pas remarquer le manége de la marquise.

— Non ! répondit doucement la marquise ; mais non... Je ne crois pas...

— Vous ne croyez pas !... Mais alors vous n'êtes pas sûre ! Sauvez-moi, au nom du ciel, de ses griffes ! dit-il en se jetant devant sa femme pour s'en faire un bouclier. Sauvez-moi ! oh ! sauvez-moi !

C'est dans ce moment où le cœur battait si fort au marquis qu'elle lui dit :

— Je vous quitte...

— Vous me quittez !... Ne me quittez pas !...

— Non ! je veux dire que nous nous retirons, mais que je vous quitterai quand je vous aurai ramené chez vous, parfaitement rassurée maintenant sur le sort de notre commandeur. Comptez sur mon inviolable discrétion pour tout ce que vous m'avez dit relativement à sa fuite.

— Vous êtes rassurée !... votre discrétion !... sa fuite !... Qu'est-ce que cela veut dire ? Suis-je assez insensé pour vous avoir exprimé autre chose que ce qui est dans ma pensée, que ce que tout le monde sait, que ce que dix ou douze témoins ont vu. Ne viens-je pas de vous montrer un catafalque ? Voulez-vous me rendre fou, décidément fou ? Oh ! madame de Maintenon n'a jamais tourmenté ainsi Louis XIV ! Mes malheurs égaleront du moins les malheurs du grand roi, si ma gloire et mon faste n'ont pas su égaler son faste et sa gloire, dit, épuisé par cette exclamation, le pauvre marquis, tout à la fois risiblement modeste et vraiment touchant en réclamant les derniers priviléges de sa raison.

— Pardonnez ! oh ! pardonnez ! dit la marquise d'un accent plein de regret, émue de compassion pour son mari dont elle venait de jouer la raison, afin de lui arracher l'impossible aveu que le commandeur n'était pas mort. Pardonnez à une aberration momentanée de mon esprit et non du vôtre. Soyez indulgent envers une douleur de famille dont l'excès m'a fait prêter un sens opposé à celui de vos paroles, qui sont justes, qui sont sensées. Si c'est une faute, excusez-la en faveur du profond attachement que j'avais pour votre frère... Je suis bien punie ; je vous ai attristé, affligé ; mais...

— Vous êtes bonne, interrompit le marquis, touché des regrets de sa femme, de sa résignation attendrissante, de son accablement profond. Vous êtes bonne de nous aimer ainsi.

Ils quittèrent le salon. La marquise conduisait son mari, mais en réalité c'est le marquis qui la soutenait.

—A demain matin, sept heures, répéta la marquise. J'y serai.

La certitude des intérêts humains s'écroule souvent avec une facilité dont devraient s'étonner ceux qui n'admettent que les certitudes appuyées sur des causes matérielles, faisant bon marché des autres certitudes, de celles dont la religion est la base. Sur quoi reposait l'opinion où avait été jusqu'ici la marquise que le commandeur avait survécu au duel? Sur une indiscrétion qu'elle avait cru surprendre dans les propos de son mari, et son mari venait de lui prouver qu'il ne s'était nullement trahi dans sa première relation. Elle avait, il est vrai, une autre preuve : c'était la tache de sang imprimée au bas de sa lettre, c'est-à-dire une bizarrerie explicable de cent manières, un tour de moine oisif et cruel aux mains duquel la lettre aurait pu tomber.

C'était la seule preuve qui lui restait.

Aussi se jeta-t-elle sur cette lettre avec l'avidité du désespoir en entrant chez elle. « Mais je ne suis pas une insensée! s'écria-t-elle; cette tache de sang existe, elle est là, dans cette lettre; je l'ai vue, je l'ai touchée. » Elle ouvre la lettre, la tache de sang n'y était plus. La marquise fut foudroyée sur place. L'endroit était estompé par le frottement de ses doigts, mais la marque qu'elle cherchait avait disparu. Pour achever de lui enfoncer au cœur l'affreuse conviction qu'elle se trouvait maintenant dans l'impuissance d'écarter, Marine, qu'elle savait être de retour à l'hôtel depuis plusieurs heures, car la nuit était très-avancée, n'était pas remontée lui dire le résultat de son voyage à Saint-Maur. Marine, pensa-t-elle, ne voulait plus, sans doute, se prêter davantage à une comédie fantastique, porter des lettres à une personne enfermée dans le cercueil depuis trois jours. La marquise passa les heures qui la séparaient du moment où elle descendrait à la chapelle, dans l'hébètement, dans la pétrification inerte qu'éprouvent

les condamnés à mort dans leur cellule. Elle rêva les yeux ouverts, veilla les yeux profondément fermés, se crut morte depuis longtemps; mais la réalité était là et le soleil avait marché. A sept heures, une de ses femmes de chambre vint lui dire que toute la maison, rassemblée dans les pièces basses, l'attendait pour se rendre à la chapelle. L'aumônier avait déjà commencé les prières. « Je descends, répondit la marquise, qui ne s'était pas déshabillée; je descends. » Elle se souvint de son père, si ferme et si grand à l'heure de son supplice, et elle eut la force de se lever et de marcher.

Une lettre était sur sa table, où la femme de chambre l'avait déposée en entrant; la marquise la prit, l'ouvrit. Comme elle tremblait! Cette lettre portait sur la suscription la marque distinctive affectée aux lettres qu'on appelait alors de la petite banlieue.

— Ma mère, oh! ma mère! s'écria la marquise, dont les genoux fléchirent, c'est son nom! le voilà! tout ce que je lui avais demandé : son nom! Maintenant, que Dieu lui-même descende et qu'il ose me dire que le commandeur n'existe pas! Son nom est là, écrit de sa main; il vit, il a signé!

XXX

— Madame ne descend pas? revint dire la femme de chambre, qui attendait sur le pallier.

— Mais oui! me voilà, répondit la marquise; je vous suis, je donne un dernier coup d'œil a ma toilette. Comme je suis défaite! Laissez-moi placer une mouche à la tempe; cela cor-

rigera la pâleur de mon visage. Il ne faut pas faire peur au monde, laisser croire à M. l'aumônier que c'est moi qu'on enterre! Mais quel beau temps il fait! quelle agréable matinée! On respire, on renaît. On dirait une visite de printemps. Nous irons certainement à la campagne cette année, n'est-ce pas? dit la marquise à sa femme de chambre, en passant devant elle pour descendre à la chapelle.

— Qu'a donc la marquise, murmura la femme de chambre, pour être si gaie, elle qui a la mort sur le visage?

La marquise avait la résurrection dans la main, la lettre qu'elle venait de recevoir.

Bientôt toutes les personnes de l'hôtel, maîtres, intendants, domestiques, furent réunis autour du catafalque élevé au commandeur au milieu de la chapelle. Tendrement aimé de tous ceux qui l'avaient connu, il éveilla à ce moment pieux le souvenir de ses belles qualités, de ses généreuses actions. Chacun se rappelait au fond du cœur un trait de sa vie. Ce recueillement est la plus sainte des prières. A genoux sur le premier rang, Tristan et Léonore n'auraient pas été plus affligés de la mort de leur mère. Ils avaient perdu, en venant à cette cérémonie, l'innocent égoïsme de leur âge; la douleur les avait traités en grandes personnes. Leurs yeux cernés, leurs joues amincies, leur front triste, leur attitude flétrie témoignaient combien ils sentaient la perte de leur meilleur ami. Leur peine se voyait d'autant mieux qu'ils étaient agenouillés près de leur père, chétive créature dont ils ne devaient attendre ni appui ni protection, intelligence évanouie, grand nom livré d'abord à la pitié du monde, aujourd'hui au ridicule des salons. Que de moyens n'avait-il pas pas fallu prendre, que de ruses n'avait-on pas employées pour le décider à descendre à la chapelle! Il n'avait voulu y figurer qu'à l'abri des barreaux d'une cage, excessivement logique dans sa peur d'être dévoré par les chats. Comment construire une cage assez grande? Le marquis n'avait cédé que devant cette difficulté d'exécution.

Mais comme il s'était fait entourer ! comme on lisait sa peur sur son visage effaré ! Il regardait sans cesse autour de lui.

C'est Marine, la forte tête de la maison, qui avait tout réglé en si peu de temps ; semblable à ces bonnes mères dont la souffrance agrandit le cœur, et qui seraient capables, à l'heure de l'agonie, de se lever de leur lit pour se tailler elles-mêmes leur linceul de peur de causer trop de chagrin à leur fille.

La cérémonie funéraire se fit dans tous ses détails. Une seule personne restait calme au milieu de la consternation générale : c'était la marquise ; on ne vit pas glisser une seule larme entre ses paupières. Elle semblait, au contraire, sourire parfois à ce qui se passait sous ses yeux. Elle s'épanouissait intérieurement à ce jeune soleil, promenant ses cheveux d'or sur le manteau du catafalque, teignant le pavé des gaies bigarrures des vitraux à travers lesquels ils passaient. Ni le chant des morts, ni la prière suppliante, ni la voix émue de l'aumônier, qui prononça en chaire l'éloge du commandeur, ne plissèrent une seule fois le front de la marquise. Elle chantait aussi, mais les vertes joies de l'espérance. Elle murmurait l'hymne de vie quand on chantait à ses côtés l'hymne de mort. Tout lui paraissait heureux et riant. Il pleuvait pour elle des paillettes d'or ; le jour était rose, l'air était doux dans cette chapelle si noire, si humide, si lugubre pour les autres.

Aucun de ses mouvements n'avait été perdu pour Marine.

La cérémonie achevée, chacun se retira en silence.

Dès qu'elle fut dans ses appartements, la marquise se hâta de se débarrasser de ses habits de deuil, qui l'oppressaient ; elle passa une robe claire comme ses idées et se plaça à son secrétaire. — Elle écrivit :

« Avoir lu votre nom, ce n'est plus douter de votre existence, quoique je revienne à l'instant même d'entendre réciter l'office des Morts sur vous. J'ai poussé l'impiété jusqu'à être heureuse quand tout le monde à mes côtés fondait en larmes. Mais je savais que tous ces pleurs pouvaient s'arrêter sur un

seul mot de moi, un seul mot toujours au bord de mes lèvres. Si je l'eusse prononcé, toutes ces douleurs s'écroulaient autour de moi, les tentures noires disparaissaient comme un nuage; mes enfants, votre frère, nos serviteurs passaient de la désolation à la joie, de la mort à la vie, tout comme moi-même après avoir lu votre nom. Il a fallu refouler dans mon cœur ce mot qui aurait produit ce miraculeux changement. C'est cruel, mais cette cruauté, l'avouerai-je? n'était pas sans charme pour moi. Que Dieu, je l'imagine, doit se sentir grand et consolé, — s'il éprouve à quelque titre nos satisfactions terrestres, — de savoir d'avance qu'il va faire, à telle minute donnée, le bonheur de ceux qui souffrent! J'éprouvais quelque chose de cette satisfaction égoïste et divine.

« Je ne veux pas savoir si votre blessure est grave, mortelle; elle ne peut pas l'être, n'est-ce pas? Je ne veux pas savoir si vous garderez le lit encore longtemps; je ne veux pas savoir si vous souffrez beaucoup; je ne veux pas savoir... je ne veux rien savoir. — Vous vivez! que mes enfants sont heureux!

« Il est temps de s'occuper des moyens de vous tirer des suites de cette mauvaise affaire. Elle n'est pas sans difficultés. A l'exemple de son grand aïeul, Louis XIV, le jeune roi prétend se montrer de la dernière sévérité contre les duellistes. Il ne veut pas imiter la faiblesse du régent. Dans son conseil l'abbé Fleury paraît l'emporter sur le duc de Bourbon, qui ne voit pas avec la rigueur du vieux ministre ces combats singuliers. Jusqu'ici vous n'avez rien à craindre, puisqu'on vous croit mort; mais, comme vous ne pouvez toujours rester renfermé au couvent, il faut prévoir le moment, très-prochain, je l'espère, où vous en sortirez.

« Des trois combattants qui ont pris part à ce duel, vous êtes le plus menacé, par la raison fort simple que votre adversaire est en fuite, et que M. le marquis, votre frère, est censé avoir agi sans discernement et à votre instigation. Tout retomberait donc sur vous. L'abbé Fleury ne serait pas fâché de faire

un exemple et de le prendre surtout dans ma famille. Il faut donc que j'obtienne votre grâce du roi lui-même, et que je la lui demande directement dans un moment où il sera seul. Il se présente une occasion. Le roi se marie dans huit jours; il y aura réception, bal à la cour. Je verrai Sa Majesté, et ma demande lui sera faite. Je ne doute pas de la réussite. Dans huit jours donc vous pourrez reparaître sur la liste des vivants. Enfin vous me devrez quelque chose! à moi qui suis cause de tout ce qui a eu lieu; je l'avoue en baissant la tête devant vous, dont j'ai failli causer la mort.

« Je n'ai jamais tant souffert, sans doute, que ces jours derniers, mais j'avoue aussi que les émotions que j'ai ressenties par intervalles m'ont paru d'une nature supérieure aux joies que j'ai goûtées jusqu'ici. Il y avait comme la main de l'homme dans celles-ci, j'ai reconnu une main autrement puissante dans les autres. Il me semble que ces deux félicités peuvent s'appeler, l'une le succès, le plaisir même; l'autre le bonheur. Je connaissais le succès, je n'avais qu'entrevu, sans doute, le bonheur. Comment comparer la satisfaction que j'ai eue dans le monde d'être connue, louée, applaudie, admirée, à ce que j'ai goûté de pures félicités en apprenant votre résurrection, en voyant le dévoûment de mes serviteurs, en sentant couler pour la première fois sur mes joues les pleurs versées pour vous par mes enfants! Peut-être les douleurs domestiques ont-elles cela de bon, quand elles ont cessé, qu'elles deviennent un inexplicable motif de contentement, tandis que les plaisirs que procure la vanité ne laissent dans la main que le vide et dans le cœur que le doute. Quoi qu'il en soit, j'ai toujours été punie jusqu'ici de mes succès du monde, et je ne voudrais pas, même au prix auquel je les ai achetées, ne pas avoir connu les consolations dont je me suis abreuvée.

« Mais j'oublie que, si je n'écris pas à un mort, j'écris du moins à un malade. Je ne veux pas vous fatiguer. Si vous pouviez, dans votre réponse, me dire que vous approuvez mon

projet de parler au roi, vous m'encourageriez à cette démarche, dont le succès, du reste, me paraît certain.

« Votre bien aimante belle-sœur,

« CASIMIRE. »

Un point reste à éclaircir parmi les événements qui se sont passés : qu'était devenue la lettre écrite par la marquise de Courtenay au duc de Bourbon, le soir où elle revint si agitée de la Comédie-Italienne, la lettre dans laquelle elle sollicitait avec tant d'instances la nomination de Raoul de Marescreux comme capitaine dans la maison du roi? Une heure après l'avoir lue, le duc avait envoyé la nomination à la marquise, quoiqu'il n'eût rien compris à sa conduite. Il n'avait pas oublié avec quelle indignation elle avait repoussé, dans le conseil, la demande du jeune dragon béarnais peu d'heures auparavant. Si de graves soucis ne l'eussent distrait, il eût, avec plus de raison que tout autre, soupçonné quelque intrigue de cœur dans ce conflit de contradictions. Mais le duc se détachait du pouvoir, poussé du pied de plus en plus par l'astucieux abbé Fleury. La faction des vieux l'emportait. On pressentait le moment où la cour l'enverrait méditer sur l'instabilité des grandeurs humaines au fond des ombrages de Chantilly. Ce moment approchait. Le duc pouvait commander les chevaux de poste. Il avait donc expédié le brevet de capitaine sans y attacher la moindre importance. Mais la marquise de Courtenay n'en avait fait aucun usage; elle l'avait jeté au feu en apprenant la tournure qu'avait prise l'événement de la Comédie-Italienne. Ce qu'elle aurait accordé d'abord au prix d'une prudente faiblesse, il eût été infâme, à elle, de l'offrir alors pour empêcher un duel. Dans cette circonstance, elle aurait eu l'air, en tendant le brevet à l'homme mis à la porte de chez elle, de lui demander grâce pour son mari et pour son beau-frère. Cette pensée ne pouvait lui venir. Le brevet avait été détruit. Seulement, pour ne pas trop se compromettre d'abord, elle s'était horriblement compromise plus tard. Tous les espions

placés par l'abbé Fleury dans les bureaux du duc de Bourbon eurent connaissance de la pétition de la marquise de Courtenay en faveur du jeune dragon béarnais; la manière pressante, la forme romanesque, l'heure singulière de la demande furent portées à la connaissance de la cour, qui connut ainsi le fait et les détails avec une grande jubilation de scandale. Il plut des épigrammes et des chansons.

L'orage grondait fort, on le voit, autour de la marquise, en même temps que tous les appuis dont elle s'était entourée ployaient et menaçaient de se briser. Deux ancres seules résistaient encore à l'entraînement du courant qui l'emportait: le commandeur, ou plutôt son ombre, car que restait-il de lui en réalité? Excepté la marquise, qui aurait osé affirmer qu'il vivait encore après tant de preuves de sa mort? Le besoin impérieux chez elle de croire à la vie du commandeur, quelques inductions mystérieuses dont le temps ne tarderait pas à déchirer le voile, suffisaient-ils pour le compter encore au nombre des vivants? Son autre consolation résidait dans ses deux enfants, Tristan et Léonore. Elle revenait à eux et s'y attachait avec une énergie désespérée. La douleur les lui rendait. Elle aurait voulu maintenant leur payer tout à la fois l'amour dont elle les avait privés jusque-là. La mère réclamait les droits négligés par la femme. Mais ces sortes d'oubli se réparent-ils?

Toutes les caresses qu'elle jetait dans cet abîme pour le combler rétablissaient-elles le niveau? Ils allaient entrer dans la vie, eux aussi; avait-elle préparé leur sort? Elle pouvait compter les heures où elle avait sacrifié les agitations du monde et de la cour aux soins de leur éducation. Tristan n'était qu'un jeune homme, un enfant aimable, d'un caractère léger et facile, qu'elle n'osait pas élever comme elle avait été élevée par son père, de peur de recommencer une tradition fatale; d'ailleurs il n'avait en lui aucune des qualités sérieuses de M. le comte de Canilly. Il aimait le plaisir, courait les fêtes et ne soupirait qu'après le moment où il aurait un emploi d'honneur à la cour.

Le sort de Léonore occupait plus sérieusement la marquise; elle ne se souvenait pas sans effroi de la prétention menaçante du dragon rouge. Il avait osé demander la main de Léonore, l'exiger. Ce jeune homme avait montré tout ce qu'il serait capable de tenter pour l'obtenir. Il était parti, mais la menace était restée suspendue. S'il reparaissait un jour, s'il venait une seconde fois et plus impérieusement encore redemander Léonore à la marquise comment celle-ci défendrait-elle sa fille? Le commandeur serait-il là pour les protéger? La terreur des mères est prophétique. Ce jeune homme reviendrait un jour : la marquise en était sûre; il n'était pas loin de Paris; il n'avait pas touché le prix de sa vengeance, si mystérieuse et si bien calculée. Léonore était ce prix. A qui dire toutes ces craintes? à qui les confier utilement? Habituée à la défiance, elle voyait dans chacun de ses domestiques un complice qui ouvrirait pour de l'or, quelque nuit, les portes de son hôtel à Raoul de Marescreux, et Léonore serait enlevée.

Paris, dès ce moment, ne lui parut plus un lieu assez sûr pour mettre sa fille à l'abri d'une pareille tentative. Discrètement elle écrivit au duc de Bourbon de faire nommer Tristan secrétaire auprès de l'ambassadeur de France à Madrid et de lui permettre de se faire accompagner de sa sœur Léonore. Son fils étant d'âge à entrer dans les fonctions diplomatiques, elle sollicitait pour lui cet emploi, dont il était digne par sa naissance.

Tel fut le projet auquel la marquise de Courtenay s'arrêta, et le seul qui parût offrir à sa sollicitude maternelle de suffisantes garanties contre les poursuites de Raoul de Marescreux. La réponse du duc de Bourbon fut sa propre oraison funèbre. En accordant à la marquise ce qu'elle lui demandait pour son fils, il ajoutait que c'était la dernière faveur qu'il faisait. Le roi venait de le remercier de ses services en l'exilant en Bretagne. Le cabale de l'abbé Fleury avait pris le dessus, ce à quoi il s'attendait depuis longtemps, les Condé ayant succombé à la cour toutes les fois qu'ils se sont trouvés aux prises avec les

prêtres, leurs éternels persécuteurs. Du reste, il se félicitait de fermer son règne de ministre par une faveur qu'une heure plus tard il n'aurait pas pu accorder.

Cette disgrâce était une immense perte pour la marquise de Courtenay, mais elle ne devait en sentir tout le poids qu'après avoir épuisé la joie qu'elle éprouvait de pouvoir envoyer et cacher en Espagne son fils Tristan et sa fille Léonore.

Une heure après, et la nuit étant venue, une chaise de poste fut attelée sans bruit sous la voûte de l'hôtel.

La marquise fit ensuite venir dans ses appartements ses deux enfants, et elle leur dit en faisant voir toute son émotion :

— Vous allez partir.

— Avec vous, sans doute, ma mère? s'écria Tristan.

— Seuls. La voiture vous attend.

— Et pour aller où? demanda Léonore.

— Votre voyage est un secret; un homme qui a toute ma confiance va vous conduire en Espagne. Je voulais d'abord vous taire la ville où il est chargé de vous conduire, mais je n'ai pas le courage de vous la laisser ignorer; votre fuite, déjà si cruelle, ressemblerait trop à un exil, chers enfants. On vous mène à Madrid. Voilà où vous allez.

Léonore se jeta aussitôt en pleurant dans les bras de sa mère.

Pendant quelques minutes la marquise confondit ses larmes avec celles de Léonore.

— Est-ce que nous ne nous reverrons plus, ma mère? murmura la fille de la marquise. Est-ce pour toujours?

— Pour toujours! Est-ce que cela serait possible? Ne suis-je donc plus votre mère?

— Tristan, reprit-elle, je mets votre sœur Léonore sous votre protection.

— Ma sœur court-elle quelque danger? faut-il la défendre? Ah! parlez! parlez!

— Votre sœur, continua la marquise en essuyant ses larmes, ne court aucun danger réel; mais vous allez tous les deux dans

un pays où votre union fera votre force, où, si un bras doit la protéger, c'est le vôtre, mon fils bien-aimé, mon Tristan. Je n'ai pas voulu vous dire autre chose. Vous n'êtes plus un enfant.

— Non, ma mère.

En parlant ainsi la marquise admirait avec une douce pitié l'énergie qu'elle avait éveillée dans l'âme de son fils, tandis qu'elle ne pouvait renoncer à voir en lui ce qu'il n'était que trop, un enfant délicat dont l'éloignement la remplissait déjà de crainte.

— Vous êtes si peu un enfant que j'ai obtenu pour vous, Tristan, de la bonté de monseigneur le duc de Bourbon, l'emploi de secrétaire d'ambassade.

— Ah! ma mère, s'écria Tristan avec enthousiasme, laissez-moi aller le remercier.

— Monsieur le duc est exilé.

— Exilé!

— C'est la vie, reprit la marquise. Votre protecteur cherche peut-être lui-même en ce moment une protection.

De sombres pressentiments traversèrent l'esprit de la marquise au souvenir de cette grande déchéance. Un homme ouvrit à ce moment la porte du salon; il avait un manteau de voyage.

— Encore un instant! lui dit la marquise. Laissez-nous.

— Mes enfants, reprit-elle en s'emparant de la main de Tristan et de Léonore, écoutez mes paroles comme si Dieu lui-même vous les disait.

Pénétrés de l'émotion de leur mère, les deux enfants s'agenouillèrent sur le tapis.

La marquise n'osa pas les relever. Elle se pencha sur eux, le visage inondé de larmes, et elle leur dit à voix basse :

— Votre mère vous demande pardon à tous deux, non pas de ne pas vous avoir aimés, car elle n'a pas ce cruel reproche à s'adresser, mais d'avoir négligé de veiller autant qu'elle l'aurait dû sur votre éducation. Au lieu de vivre pour vous, de former votre caractère, de vous préparer au bonheur par ses soins, elle a livré sa vie à des occupations dévorantes qui ne lui ont

rapporté que des doutes, des soucis, de l'amertume, sans parler de ce qu'elles lui réservent encore. Elle vous a oubliés...

— Ma mère! s'écria Léonore, qui souleva doucement sa tête, je suis sûre que vous nous avez toujours aimés.

— Chère enfant, vous dites vrai; mais cet amour d'une mère pour ses enfants ne suffit pas à leur bonheur. Je vous devais plus que de l'amour; je vous devais mes soins, mes veilles, mon temps, mon exemple, ma vie.... Il est trop tard. Je n'ai plus qu'une prière à vous faire : c'est d'être l'un et l'autre confiants et bons dans la vie, de parler sans feinte et d'agir comme vous parlez. Gardez-vous de la dissimulation comme d'une grave faute, et du mensonge comme vous éviteriez un crime. Soyez simples et vrais comme Dieu vous a faits. C'est déshonorer l'âme, croyez-en votre mère, empoisonner le cœur, corrompre la vie, que de ne voir jamais autour de soi que des trompeurs, des fourbes, des méchants, des êtres intéressés à vous nuire. On finit par être comme eux. Tristan! croyez à l'amitié des hommes, à leur sincérité; c'est beau, c'est bien, dût-on se tromper quelquefois; c'est le charme, c'est la dignité de la vie. Aimez-les, ils vous aimeront. Vous m'écoutez, mon fils?

— Ma mère! je vous écoute de toute mon âme.

— Et vous, Léonore, abandonnez-vous à la même franchise, vous aurez les mêmes récompenses. Nous ne valons, nous autres femmes, sachez-le avant qu'une dure expérience ne vous l'apprenne, que par la bonté du cœur; et nous nous perdons souvent, toujours peut-être, par la supériorité de l'intelligence. Pendant le plus ou le moins de temps que vous allez vivre loin de moi, vous deviendrez belle, ainsi que vous le promettez déjà. Vous serez entourée d'hommages, repoussez-les doucement : la vérité dans l'amour est encore le meilleur guide que doive prendre une femme. Ce que je vous dis est au-dessus de votre âge, mais non au-dessus de l'impérieuse nécessité de vous donner en quelques minutes tous les bons conseils d'une mère qui ne les a pas reçus, elle, qui les a achetés bien cher pour ne les avoir

pas reçus. On vous aimera, Léonore, et, si vous aimez à votre tour, eh bien! aimez, portez au front votre amour ; ne craignez pas d'éprouver ce sentiment ni de le dire. Votre franchise vous sauvera de tous les tourments du doute et de toutes les hontes de la contrainte. Enfin, ne cachez rien à vous ni à personne.

— Ma mère, je ferai comme vous, interrompit Léonore.

— Je n'ai pas fait ainsi, moi! et c'est pour cela que je veux que vous soyez heureuse.

C'est que je n'ai pas eu de mère, voyez-vous, se reprit vivement la marquise, je n'ai pas eu de mère qui m'ait conseillée. Vous serez donc pour moi, dans vos lettres, d'une absolue franchise. Entendez-vous, Léonore? Vous ne me cacherez rien, ni vos pensées, ni vos sentiments; enfin vous me traiterez comme tout le monde, et je ne vous abandonne qu'avec la promesse de votre part, la promesse sacrée, que vous vivrez avec la simplicité d'une enfant et la candeur d'un ange.

— Je vous le jure, ma mère! et je vous tiendrai d'autant plus fidèlement mon serment qu'il m'a semblé, pendant que vous me parliez avec cette bonté, avec cette tendresse, que j'entendais la voix chérie de notre oncle, de mon cher oncle le commandeur.

La marquise, en poussant un cri de douleur, éleva jusqu'à ses lèvres palpitantes ses deux chers enfants, qui la soutenaient elle-même. Elle ne sentit pas qu'on les lui enlevait; elle n'entendit pas la chaise de poste qui roula sur le pavé de la cour; elle ne revint de sa léthargie que longtemps après leur départ, et ayant une lettre dans sa main à demi ouverte.

XXXI

La nuit était bien avancée lorsqu'elle se pencha pour la lire,

« Madame,

« Puisque vous paraissez tenir, par l'effet d'une curiosité « dont je ne m'explique pas la cause, à vous assurer de mon « retour à la vie, j'emploierai les premiers instants de ma con- « valescence à répondre aux lettres que vous m'avez écrites. « Je me croyais deux fois mort pour vous cependant ; mais je « cède à vos instances, j'obéis aux cris de votre inquiétude. « Je vous rends la pitié que vous m'avez montrée. Ma géné- « rosité répond à la vôtre. »

— Quel langage! murmura la marquise; est-ce bien lui qui parle? Il n'a vu que la générosité de ma conduite? Il ne comprend pas, dit-il, la cause de l'intérêt que je lui porte. Mais que dit-il? Une explication! mon Dieu! une explication.

« Vous avez pleuré sur ma mort, dites-vous; mais que « vous importait ma vie puisque vous savez l'avoir à ja- « mais troublée par une action dont j'aurais emporté le se- « cret au tribunal de Dieu, si Dieu eût daigné m'appeler à « lui. »

— Une action! Quelle action ai-je commise? Ah! cette nuit est fatale. Haletante, la marquise reprit :

« Le dernier objet que j'ai vu dans ce monde, au moment où « je paraissais devoir le quitter pour toujours, — c'est votre « portrait dans les mains de M. Raoul de Marescreux. »

— Mon portrait! s'écria la marquise, mon portrait! Ah! oui, mon portrait!... Mon père! ajouta-t-elle en s'adressant à la pâle effigie de son père. C'était bien mon portrait qu'il a vu dans les mains de ce Raoul de Marescreux.

Puis, reprenant encore sa lecture :

« Et la dernière parole que j'ai entendue de la bouche de « mon heureux adversaire est que vous lui aviez donné vous- « même ce portrait. »

— Oh! l'infâme! s'écria la marquise. En sorte qu'il aurait été, qu'il serait mon amant, n'est-ce pas?

La marquise lut enfin cette demi-ligne.

« Vous aimez cet homme.

« Adieu, madame.

« COMMANDEUR DE COURTENAY. »

— Moi! je l'aime! Moi! Ah! cet homme se venge trop, mon père! Est-ce qu'il ne lui arrivera pas malheur comme à vous, mon père?

— Moi, je l'aime! répéta-t-elle, et il le lui a dit le pistolet sur le cœur! Et si le commandeur était mort, ses yeux, sa bouche se seraient fermés pour toujours sur cette calomnie. Quelle épouvantable mort! Il lui a dit cela! Mais, j'y pense, il le lui a dit devant des témoins, devant mon mari! Ah! tout se dévoile! Je suis, à cette heure, la fable de Paris, la moquerie des salons; et je ne savais rien! Je devine à présent, je prévois à présent, je sais tout à présent. Ce jeune homme, ce Marescreux m'a déshonorée en un jour, il m'a enlevé en un jour l'amour du commandeur. Mon père! mon père! vous m'avez laissé sur les bras un terrible héritage.

Moi, vous avoir trahi! revint la marquise, et comme si elle eût parlé au commandeur; et vous avez pu le croire? De tous mes maux celui-là est bien le plus horrible. Quelle affreuse agonie il me doit! quel affreux retour à la vie! Je connais la susceptibilité de son âme: cette conviction l'a mortellement frappé. Il se plaint à peine; il ne m'accable pas, il ne me maudit pas. Je sais ce qu'il aura souffert, ce qu'il souffre encore. Mourir pour moi, et apprendre au moment de mourir que je ne l'aimais pas, que j'en aimais un autre, celui qui va le tuer; et ne rien dire, et mourir! Cette résignation est sublime! mon Dieu! je ne vaux pas cela, non, je ne vaux pas cela. Quelle femme mérite tant d'amour et tant de dévouement? Cependant vous le savez, mon Dieu, j'ai pleuré sur lui toutes les larmes que j'avais dans le cœur, et je le pleure encore. Pourquoi mes enfants ne sont-ils plus là? Que je suis malheureuse! Personne, personne pour me consoler.

Je vais lui écrire, il faut que je lui écrive... Je vais écrire au commandeur que ce que lui a dit ce Raoul de Marescreux est une abominable invention à laquelle il a eu recours pour se venger de ce que je lui ai refusé la main de ma fille. Je vais lui dire que ce portrait fut envoyé à son frère, M. de Marescreux aîné, lorsque mon père eut la fatale pensée de m'unir à lui, afin de lui prouver qu'il liait indissolublement sa destinée à celle de sa famille, lors de la conspiration contre le régent. Mais l'hommage que je lui faisais moi-même de ce portrait? eh bien! je dirai la vérité; je dirai que mon père me força à écrire de ma main les mots tracés au bas de ce portrait. Me croira-t-il? Oh! en suis-je arrivée à ce que lui aussi n'ait aucun respect pour ma parole? Mais je le lui jurerai. Croira-t-il à mes serments? On ne croit à rien dans le monde où j'ai vécu et duquel il a voulu cent fois m'arracher, et où je suis restée, et où je suis encore. Il m'a vue si souvent m'exercer à dissimuler avec adresse ma pensée, à revêtir de formes si subtiles mes opinions et mes réponses, qu'il sourira à ma justification et qu'il me prendra en pitié après m'avoir eue en mépris. — Non! je n'écrirai pas. Il sortira de la retraite où il se cache, et il m'entendra; oui, il m'entendra! Je mourrai à ses pieds ou il ne me relèvera que comprise, justifiée et pardonnée. Je veux qu'il ait sa grâce: c'est bien le moins qu'on accorde la grâce de celui qu'on a cru mort. Tout Paris, toute la France se soulèverait s'il était un tribunal assez inique, assez cruel, pour frapper la victime quand le meurtrier est libre. Il me faut sa grâce. C'est la mienne que je vais demander.

A qui m'adresser? se dit la marquise, arrêtée tout à coup par la réflexion. Le duc de Bourbon n'est plus ministre. Il est dans l'exil.

C'est alors que la marquise mesura toute l'immensité de la perte qu'elle avait faite par la chute du duc de Bourbon. La source de son crédit s'était tarie. Le rival du duc de Bourbon, son ennemi, l'avait enfin renversé : l'abbé Fleury gouvernait

la France. Est-ce à ce ministre hypocrite qu'elle irait mendier la grâce du commandeur de Courtenay, à celui dont les plus redoutables adversaires se réunissaient deux fois par semaine chez elle, dans ses salons? Quelle faiblesse d'y recourir! quel abaissement d'y compter! quelle illusion d'en espérer un résultat heureux! L'abbé Fleury était la dernière personne de France à laquelle il fallait penser pour avoir la grâce et la liberté du commandeur, et, la première, à coup sûr, qu'il fallait redouter de voir s'opposer à cet acte de la clémence royale.

La marquise n'avait pas beaucoup d'autres protecteurs à invoquer au-dessus d'elle: quand les grands chênes tombent, rien n'est assez fort autour d'eux pour arrêter ou suspendre leur chute. Elle pensa naturellement à s'adresser au jeune roi, Louis XV, ainsi qu'elle l'avait déjà projeté, si l'on se souvient de sa dernière lettre au commandeur. Elle était, disait-elle alors, sûre de la grâce. Maintenant la marquise était un peu moins sûre quoique le mariage du roi fût fixé au lendemain, et qu'elle comptât beaucoup sur ce jour solennel où un roi ne refuse rien. C'est qu'elle s'avouait et se démontrait, avec la brutale conviction de l'intérêt personnel, si lucide et si net lorsqu'il agit sur lui-même, que la disgrâce de son protecteur, le duc de Bourbon, était aussi une disgrâce pour elle, et qu'à la cour les gens tombés sont morts. La cour ne fait pas de prisonniers. Elle ne s'abusait pas sur ce point; mais elle exceptait le roi du nombre de ses ennemis: un roi de France n'est l'ennemi de personne. Plusieurs fois le roi avait daigné parler d'elle avec une haute bienveillance; il n'ignorait pas l'ascendant qu'elle avait sur l'esprit du duc de Bourbon dans le maniement des affaires; il n'avait jamais manqué de l'inviter à ses brillantes fêtes de Versailles et de Marly. Aucune raison sérieuse ne pouvait donc faire entrevoir à la marquise un refus possible de la part du roi.

La marquise n'avait plus qu'un jour à attendre pour tenter l'ouverture, plus que deux jours au plus, par conséquent, à

patienter pour confondre aux yeux du commandeur l'imposture de Raoul de Marescreux. Les preuves seraient complètes, irrécusables, éclatantes. Que dirait le commandeur? Le commandeur se rendrait à la lumière, à la vérité. Il n'était ni de ceux qui accusent vite ni de ceux qui reviennent lentement. Quel beau retour à la vie on lui préparait! Mais c'était deux jours à attendre.

Ainsi ballottée, que la marquise était bien l'image de tous ceux qui, comme elle, ont aventuré leur pauvre vie sur cette mer sans rives ni fond qu'on appelle la politique! Une vague lui avait arraché deux enfants, une autre vague avait démâté sa fortune à la cour en emportant dans ses plis son protecteur, le duc de Bourbon. Elle allait poser le pied sur un appui, sur ce commandeur qu'elle semblait avoir ressuscité de son propre souffle, et le commandeur croulait sous elle. Ce rocher était un banc de sable. Toujours la grande mer. Enfin elle apercevait un phare à l'horizon. Son salut dépendait de cette dernière lueur. Il lui restait le roi, mais rien que le roi.

La nuit que la marquise venait de passer entre les regrets donnés à ses enfants et les reproches qu'elle avait endurés du commandeur allait finir. Avant de prendre un repos qu'elle avait mérité, elle fit appeler Marine pour lui ordonner de consacrer sa journée aux préparatifs de sa grande toilette de cour. Elle avait à lui dire sur quelle parure de diamants elle avait fixé son choix, et mille autres choses de cette importance. Un domestique vint lui apprendre que, malade depuis la veille d'une fluxion de poitrine, Marine s'était mise au lit. Il fallait donc que la marquise remît ses ordres à une autre dame de compagnie, contre-temps qui affligea doublement la marquise parce que personne ne savait aussi adroitement l'habiller que Marine, et parce que, d'année en année, elle avait aimé davantage cette excellente créature, dont elle avait fini par faire, à force de confidence et d'affection, quelque chose de grave et de familier entre la mère et l'amie.

La marquise ne sortit du sommeil faible et agité auquel elle s'était livrée pendant quelques heures que pour goûter du bout

des lèvres au dîner et se livrer ensuite au long et tortueux poëme de sa grande toilette. Il serait faux de dire qu'elle chercha à être belle de sa simplicité, qu'elle voulut se distinguer par son élégante simplicité; on n'était pas reçu avec de la simplicité seule à la cour de Louis XV, le jour de son mariage. Tout était neuf et magnifique chez la marquise, l'équipage et les chevaux, la livrée et la toilette, la soie et les diamants. Par un bonheur inouï, elle échappait au supplice de la description, en lui opposant une monotonie de somptuosité à émousser la tentative. Autant vaudrait entreprendre de décrire le fond de la mer ou la voie lactée. Quand elle entra dans sa voiture, à huit heures, le soir, aux rouges lueurs des torches résineuses portées par ses gens à cheval, et qu'elle s'assit sur le satin aurore de sa voiture à quatre chevaux, elle ressembla à ces apothéoses de Rubens, où les reines sont des déesses, où les déesses sont des reines. Elle souriait sur son passage. Pourtant son cœur saignait. Ses enfants étaient partis de la veille, et que ne lui avait pas dit le commandeur!

La marquise avait déjà franchi le grand escalier du château, traversé les premiers salons; elle mettait le pied sur le seuil de la longue galerie où étaient le roi, la cour, les ambassadeurs, lorsque le maître des cérémonies, arrêtant par le bras le valet qui allait annoncer, salua la marquise, et la força, par ses saluts mêmes, à reculer de quelques pas.

Surprise de cette démonstration inusitée, la marquise le fut plus encore en entendant le maître des cérémonies lui dire, avec la politesse impertinente de sa profession, qu'il la suppliait de ne pas lui demander les motifs qu'il était chargé de faire valoir auprès d'elle pour la dispenser d'aller plus loin.

— J'insiste, dit-elle en se relevant superbement, quoique plus pâle que le velours blanc de son corsage, pour que vous me disiez pourquoi vous me parlez ainsi.

— Madame la marquise, reprit alors le maître des cérémonies, j'aurai le regret de vous l'apprendre.

— Parlez, monsieur, et dispensez-moi des regrets.

— Une triste aventure, qui s'est passée ces jours derniers à la Comédie-Italienne, a fourni aux propos de la cour un sujet de scandale.

— De scandale!

— Vous avez tout voulu savoir, madame la marquise.

— Oui, monsieur, tout, jusqu'au mensonge, jusqu'à la calomnie. Poursuivez!

— On a cité votre nom à côté de celui d'un certain jeune homme, d'un dragon, d'une façon de duelliste...

— Assez, monsieur, interrompit la marquise. On me chasse de la cour. Je me retire. Ah! l'on me chasse! Elle envoya au visage du maître des cérémonies un de ces inqualifiables sourires qui s'échappent des lèvres et du regard de ceux qui ne doivent plus jamais sourire. Elle sortit.

La marquise se fit ramener chez elle: elle étouffait de colère, de douleur; elle arrachait un à un tous les diamants de sa toilette pour donner un passage à cette mortelle colère qui bouillonnait dans ses veines, qui tordait ses lèvres, agitait ses mains, flamboyait dans ses regards.

Enfin elle arriva chez elle, en répétant, sans pouvoir contenir cette exclamation: —Chassée de la cour, chassée de la cour! Moi! chassée!

— Que voulez-vous? demanda-t-elle au domestique qui la suivait de salon en salon. Pourquoi me suivez-vous ainsi?

— C'est que...

— Qu'y a-t-il?

— Marine est malade.

— Je le sais.

— Très-malade.

— Que veut-on que j'y fasse? Qu'y puis-je?

— Elle va mourir.

— Mourir!

La marquise s'arrêta.

— Son mal a augmenté depuis votre départ. Le médecin a dit qu'il n'y avait plus d'espoir.

La colère de la marquise tomba tout à coup en apprenant la position désespérée de sa nourrice.

— Conduisez-moi sur-le-champ auprès d'elle, dit-elle.

— Ah! vous lui ferez bien plaisir, madame la marquise, car elle n'a cessé de vous demander dans son agonie.

— Venez! venez!

Encore toute parée, tout étincelante, la marquise entra dans la chambre de Marine, s'assit près de son lit, et, lui prenant la main, elle lui dit :

— Me voilà, ma bonne Marine.

— Te voilà, murmura faiblement Marine, en s'efforçant de tourner la tête du côté où était la marquise. Je suis contente que tu sois venue. Je craignais...

— Que craignais-tu?

— De ne plus te voir. Dieu m'a fait la grâce que je lui demandais.

— Ne t'exagère pas ton mal, ma bonne Marine.

— Tu sais si je suis dure au mal et s'il me fait peur... Je ne passerai pas la nuit. La mort me galope.

— Quelle pensée! Mais non... tu ne mourras pas! que deviendrais-je, moi?

— Pauvre enfant! J'y songeais. Tes enfants sont partis...

— Hier au soir.

— Moi, je m'en vais aussi.

— Tu vois bien que je ne puis rester seule.

— C'est ce que je me disais, et pourtant, mignonne, je me sens tirer les draps par la Faucheuse.

— Ne me désespère pas. Je vais appeler les meilleurs médecins de Paris; nous aurons cette nuit même une consultation. Nous te sauverons, puisque tu crois être en danger. Tu seras du moins plus rassurée quand tu connaîtras ton mal.

La marquise se leva.

— Reste. C'est le moins pressé ; encore une fois je n'ai pas peur, et mon mal, je le connais. C'est une fluxion avec point de côté, fièvre au cerveau. Ça me bat dans la tête comme le bourdon de Notre-Dame.

— On en revient souvent, toujours...

— Soit ! mais laissons mon corps. Je te le donnerai tout à l'heure, et tu en feras tout ce que tu voudras. Je suis bien plus inquiète, bien plus tourmentée pour mon âme.

— Toi ! ma bonne Marine ? Mais tu es une sainte.

— Il y en a de plus saintes dans le calendrier.

— Est-ce que je ne sais pas, minute par minute, toute ta vie, que tu m'as donnée ?

— Tu ne sais pas tout.

— La fièvre qui t'agite en ce moment te fait exagérer quelques petites fautes. Est-ce cela qui te tourmente ? Nous sommes à deux pas des Carmélites ; veux-tu que j'envoie chercher au cloître le Père Thadée ? Un brave homme.

— Pas de Père Thadée.

— Un autre ?...

— C'est à toi qu'il faut que je confesse la faute qui me pèse sur la poitrine comme une meule de moulin. Écoute-moi. Cela m'étouffe.

L'agitation intérieure éprouvée par Marine raccourcit sa voix au point que la marquise fut obligée de se lever et de se pencher sur le lit pour entendre.

Les diamants effleuraient le visage de la mourante.

— Écoute, répéta Marine.

— J'écoute.

— Tous ces jours derniers tu m'as envoyée porter tes lettres au couvent de Saint-Maur.

— Oui, au commandeur, qui m'a enfin répondu par une lettre hier au soir, par une lettre que j'ai trouvée dans ma main après le long évanouissement dont je fus frappée au moment du départ de mes enfants.

— Tu te souviens, reprit Marine, dont la sueur coulait par gouttes à ses tempes, que je te dis, d'accord avec tout le monde, que le commandeur avait été tué dans son duel au bois de Vincennes.

— Oui, mais ce n'est pas vrai, répliqua la marquise; je te convainquis toi-même, et depuis lors tu n'as plus persisté dans ton idée. Nous savons bien maintenant, toi et moi, qu'il est vivant. Voilà d'ailleurs sa lettre, celle d'hier.

La marquise mit la lettre dans la main fiévreuse de Marine.

— Je me tus, c'est vrai, reprit Marine; je fus de ton avis contre celui de tout le monde.

— Tu continuas à porter mes lettres au couvent de Saint-Maur.

— Oui ! je continuai à porter tes lettres au commandeur.

Ici Marine jeta sur le visage de la marquise un coup d'œil de repentir, comme les mourants seuls en trouvent entre la terre et le ciel.

— Oui, poursuivit Marine, qui recueillait toutes ses forces, oui je lui portais tes lettres; mais les réponses du commandeur...

— Les trois que j'ai reçues de lui, interrompit soudainement la marquise : celle où était une tache de sang, la première lettre, celle qui ne renfermait que sa signature, et enfin la dernière, celle d'hier soir, m'ont été portées par un moine, par quelque jardinier, par quelque employé du couvent. Je sais qu'elles n'ont pas été portées par toi.

— Mon enfant, ce n'est pas ce que j'ai à te dire et ce que je ne t'aurais jamais dit probablement si je n'avais été, comme ce soir, sur le point de rendre mon âme à Dieu.

Toujours penchée sur le visage de Marine, la marquise brûlait de recueillir le mot suprême de cette confession.

— Je t'ai vue, continua Marine, si désolée de cette mort du commandeur, si obstinée d'un autre côté à ne pas y croire, et puis je t'aime tant...

— Et puis? demanda la marquise.

— Pardonne-moi, mon enfant, pardonne-moi ; oh ! pardonne-moi !...

— Marine, qu'as-tu fait ?

— J'ai prié un moine de Saint-Maur de m'aider à te tromper. C'est lui, c'est un moine qui a taché avec du sang la première lettre, c'est lui qui a contrefait, dans la seconde lettre, la signature du commandeur; c'est ce moine qui t'a écrit la lettre que tu as reçue hier au soir. Le commandeur est bien mort.

— Est-ce bien vrai ? s'écria la marquise en soulevant Marine, en la mettant sur son séant, en opposant paleur à pâleur.

Et, sans attendre la réponse de Marine, la marquise la laissa tomber sur son oreiller, poussa un cri d'aigle blessé à mort, et sortit comme une folle de la chambre qui avait entendu cette étrange, cette épouvantable confession.

Peu d'instants après, la voiture qui avait ramené la marquise du bal de la cour passa encore sous la double porte de l'hôtel et partit au galop.

La marquise de Courtenay avait quitté Paris.

XXXII

Une des belles qualités qu'il importe de reconnaître à Paris, c'est l'absence totale de mémoire. Il oublie avec une égale facilité le bienfait et le crime, le héros et l'assassin, le bonheur et la calamité. Il donne à chacun son jour ou son heure, puis il passe à un autre objet d'attention.

Au bout d'un mois il ne s'occupa pas plus de l'expulsion de la marquise de Courtenay, de sa disparition et de celle de son

mari, que s'il n'eût jamais été question d'eux. Propos, anecdotes, chansons, épigrammes, tout fut mis dans le même tombeau.

La marquise avait pris, dans un moment de délire, le parti le plus sage; elle avait quitté Paris, elle était sortie de la France, laissant sa maison à la discrétion de ses gens. On avait signalé son passage à Boulogne, puis sa résidence de quelques jours à Londres, mais on avait ensuite perdu sa trace. Était-elle allée en Écosse? s'était-elle embarquée pour l'Amérique? Nul ne pouvait le dire. Enfin on ne sut ce qu'elle était devenue, et personne ne chercha à le savoir. De tous ces chaleureux amis qui se pressaient à sa table et affluaient dans ses salons, aucun ne s'inquiéta de son sort. Un autre ministre était en faveur, d'autres protecteurs étaient en crédit, d'autres hôtels s'étaient ouverts aux manéges des ambitieux. Celui de la marquise restait silencieux et vide; l'herbe croissait dans la cour. On l'aurait pillé impunément sans l'active clairvoyance de Marine, qui, abandonnée des médecins, durement délaissée par la marquise, était revenue à la santé par l'effet de sa bonne constitution. Marine ne perdit pas la tête; elle prit les rênes de la maison, qu'elle se donna l'autorité de gouverner jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de ramener sa maîtresse. Elle mettait de côté par ordre de dates toutes les lettres qui, de loin en loin, arrivaient de Madrid, et qui, sans nul doute, étaient adressées par Tristan et Léonore à leur mère. Au retour, la marquise les retrouverait.

Six mois s'écoulèrent, et aucune nouvelle de la marquise ne parvint à l'hôtel; Marine commença à s'alarmer. Dans quel état devait se trouver le moral de la marquise pour qu'elle restât si longtemps sans s'occuper du sort de ses deux enfants dont les lettres demeuraient forcément sans réponse? Des remords venaient alors agiter Marine : elle aurait dû, se disait-elle, laisser toujours croire à sa maîtresse l'erreur qu'elle chérissait, l'erreur qui l'aurait fait vivre. Elle maudissait les scrupules religieux qui l'avaient entraînée à dévoiler la vérité,

une vérité fatale. Le délire de la fièvre avait grossi dans sa conscience l'obligation de parler, et de cette confession étaient résultés tous les maux domestiques sur lesquels elle s'accusait et se lamentait dans les vastes salons déserts de l'hôtel.

Un an allait être bientôt écoulé depuis ce malheureux départ, lorsqu'un matin, de très-bonne heure, une voiture de voyage s'arrêta toute poudreuse à la porte de l'hôtel. Le suisse courut ouvrir et la voiture entra.

Marine, encore couchée, levait la tête pour s'expliquer le bruit inaccoutmé qu'elle entendait dans la cour, habituellement si paisible; tout à coup la porte de sa chambre s'ouvrit et deux bras l'étreignirent.

Les premiers mots de la marquise furent :

— Et mes enfants?

— Tiens! lui dit Marine en ouvrant le tiroir du secrétaire placé près d'elle, voilà toutes leurs lettres. Il y a bien longtemps que je n'en ai reçu. Quand ils ont vu que tu ne leur répondais pas, ils ont cessé d'écrire.

La marquise posa ses lèvres sur toutes ces plis rangés en ordre par la soigneuse Marine, et se plut à savourer pendant quelques minutes les bonnes choses filiales qu'ils renfermaient.

Elle décacheta ensuite la première lettre. Tristan l'avait commencée, Léonore l'avait finie.

« Chère maman,

« Nous sommes à Madrid depuis huit jours et installés, « Léonore et moi, dans un très-joli appartement de l'ambas- « sade. C'est un petit palais dans un grand; mais nous au- « riez-vous envoyés au fond de la Chine, nous n'aurions pas « été plus dépaysés qu'ici. Nous sommes peut-être en Chine; « personne ne nous connaît et nous ne connaissons personne, « ce qui ne nous permet pas beaucoup, comme vous l'imagi- « nez, de nous informer avec quelque raison de la santé de « ceux qui nous font l'honneur de nous recevoir. Tout le monde « s'est bien porté pour nous.

« Du reste, tout le monde est ici d'un sérieux glacial. Est-on « dans un salon, on voit entrer des hommes qui ont de longs « chapeaux, de longs cheveux, de longues moustaches, de longs « manteaux, par-dessus lesquels passe un long nez, et ils vont « gravement tirer une longue révérence à la maîtresse de la « maison. Ils restent debout sans parler jusqu'à onze heures; « à onze heures ils vont faire une seconde révérence dans le « goût de la première, et ils se retirent : la soirée est finie.

« Jusqu'ici je n'ai pas trop de regret d'ignorer la langue « espagnole, puisqu'on paraît ne parler dans la société de « Madrid aucune langue. Et nous qui quittons à peine Paris, « où l'on cause tant, même lorsqu'on n'a rien à dire!

« A Madrid, règle générale, toutes les femmes sont vieilles : « Léonore soutient qu'elles n'ont que cinquante ans; moi, je « vous assure, chère maman, qu'elles naissent à soixante ans « révolus. Elles s'enveloppent dans d'immenses mantilles noi- « res qu'il conviendrait bien mieux, à mon avis, d'appeler des « bastilles. On ne leur voit ni le bout des doigts, ni la pointe « des pieds. Quel est donc le poëte gascon qui a prétendu que « les Espagnoles avaient les plus belles épaules du monde? Si « jamais j'en vois poindre deux, je veux, pour me punir de « les avoir niées, les embrasser, fût-ce devant le roi. Il n'y a « de belles épaules qu'à Paris, et s'il y en a ailleurs, c'est qu'on « les a fabriquées à Paris.

« Or ces vieilles femmes parlent un peu plus que les hom- « mes, mais c'est si bas, si souterrainement, qu'elles ont tou- « jours l'air de se dire : — Priez, je vous prie, pour le repos « de mon âme.

« Pour égayer un peu la nôtre, son excellence notre am- « bassadeur nous a fait conduire au Théâtre-Royal. C'est la « plus belle grange que j'aie vue de ma vie. J'ai retrouvé là ma « société noire et silencieuse. Elle semblait s'amuser à mou- « rir. On jouait ce soir-là au Théâtre-Royal le drame d'un « célèbre poëte espagnol; car en Espagne, chère maman, tout

« est célèbre. Tous les capitaines sont célèbres, toutes les vic-
« toires sont célèbres, tous les monuments sont célèbres ; il
« n'est pas jusqu'au chocolat qui ne partage ce privilége. On
« vous offre du chocolat célèbre. Franchement il est bon. J'a-
« voue qu'il est meilleur qu'à Paris.

« Quel est donc cette longue diablesse de pièce qu'on nous
« a donnée ? Au premier acte, nous avons vu des moines ; au
« second, des moines ; au troisième... Enfin, jusqu'au dixième
« acte, des moines. Impatientée, Léonore m'a dit tout bas un
« mot charmant : Que ne donnerais-je pas, mon cher Tristan,
« pour voir un tout petit sacristain ! »

« Quelques jours après, nous avons été invités à entendre
« un célèbre prédicateur qui fait en ce moment les délices de
« la grandesse espagnole. L'orateur est un fort bel homme,
« comme tous les prédicateurs espagnols, du reste ; car s'ils
« n'étaient pas beaux on ne les écouterait pas. Il ressemble
« beaucoup à l'Hercule qu'on voit dans notre salon d'été à la
« campagne ; seulement, il est plus gros que notre Hercule.
« Son succès fut prodigieux : j'en juge par le grand nombre
« de gens qui ont couru baiser sa soutane lorsqu'il est descendu
« de la chaire. Je ne puis vous parler que de sa voix, n'ayant
« pas compris une seule de ses phrases. Avec cette voix ton-
« nante, il a imité le coq de saint Pierre, le bœuf de saint Luc,
« le chien de saint Roch, l'âne de Balaam, et le cri de tous
« les animaux qui jouent un pieux rôle dans l'Ancien et le
« Nouveau Testament. Notre Bossuet est une fourmi à côté.

« Nous nous portons aussi bien, chère maman, qu'on peut
« se porter dans une ville où l'on s'amuse tant. Croyez que
« nous n'y resterions pas le temps de danser une sarabande
« si ce n'était par obéissance à votre volonté, qui sera toujours
« notre plaisir.

« Mes respects affectueux à mon père, un gros baiser à Ma-
« rine et le plus cher de mes souhaits à vous.

« TRISTAN DE COURTENAY. »

Venait ensuite le paragraphe écrit de la main de Léonore.

« Chère maman,

« Tristan n'est pas juste : il vous a dit la vérité, mais il ne « vous l'a pas dite tout entière. Si nous nous sommes parfaite- « ment ennuyés chez la grandesse castillane, à la cour et au « sermon, nous avons enfin de quoi nous consoler et de quoi « espérer. Au sortir du sermon, de ce fameux sermon dont vous « a parlé Tristan, nous avons été abordés à la portière de notre « chaise par un jeune seigneur espagnol, mis avec un goût « charmant. Il tenait à la main son chapeau à plumes ; il « prenait la liberté de nous plaindre, a-t-il dit, avec une spi- « rituelle courtoisie, de ce que nous avions eu si peu de motifs « de nous intéresser au sermon. Il avait lu notre ennui sur « notre visage. Il venait, au nom de la jeune Espagne, ajouta- « t-il, faire des excuses à deux hôtes aussi distingués que nous « pour la fatigue que nous avions dû éprouver pendant cette « triste cérémonie. Mais, se reprit-il avec un ton modeste et « avantageux à la fois, tous les Espagnols ne sont pas taillés « sur le modèle de ceux que vous avez connus depuis votre « arrivée à Madrid, et si, hors de l'Église, il n'y a pas de salut, « on peut du moins trouver, hors de l'Église, de l'amusement, « du plaisir, de la jeunesse et de la gaieté. Voulez-vous me « permettre, a-t-il dit, s'adressant plus particulièrement à Tris- « tan, de vous faire partager mon opinion? Vous ne pourriez, « sans dureté envers l'Espagne, lui refuser les moyens de se « justifier. Tristan a fait ce que j'aurais fait à sa place ; il a « répondu gracieusement aux politesses de ce jeune étranger, « et il a accepté de renoncer bien volontiers à son opinion sur « l'Espagne, qui lui paraissait infiniment changée, a-t-il ajouté, « depuis le peu d'instants qu'il avait le plaisir de connaître et « d'entendre un si parfait gentilhomme.

« Vous n'auriez pas douté un instant qu'il est gentilhomme, « chère maman, rien qu'à la manière fière et simple dont il « jette son manteau, qui le drape et ne le cache pas. D'ailleurs,

« il nous a dit son nom. C'est le comte don Alvarès de Tolède.
« Une chose qui m'a encore plus surprise que l'élégance de son
« costume, la délicatesse de ses manières et l'expression de
« son regard, c'est la facilité avec laquelle il parle le français.
« A peine sent-on, lorsqu'il s'anime, un léger accent, qui n'ôte
« rien, je vous jure, au plaisir infini de l'entendre. Enfin, Tris-
« tan et moi sommes enchantés de cette rencontre. Nous nous
« regardons comme sauvés. De son côté il se dit très-heureux
« de nous avoir connus et d'avoir eu l'honneur de nous faire
« accepter ses services.

« Vous voyez, chère maman, que nous ne vous cachons,
« Tristan et moi, aucune des impressions que nous recevons en
« Espagne. Vous nous avez recommandé la franchise : je ne
« saurais vous en montrer davantage qu'en vous disant à cœur
« ouvert qu'après mon oncle, le commandeur, dont nous par-
« lons sans cesse Tristan et moi, pour le regretter et le pleu-
« rer, aucun homme ne m'a paru jusqu'ici, permettez-moi l'a-
« veu, aussi complétement aimable que don Alvarès.

« Hier au soir, il faut que vous sachiez tout, par une galan-
« terie exquise, don Alvarez nous a envoyé à profusion des
« sorbets glacés, des fruits des Indes et des fleurs magnifiques.
« Nous étions occupés, Tristan et moi, à nous extasier sur ces
« gracieux présents, lorsqu'à minuit le bruit d'une sérénade
« nous a attirés à la croisée. La sérénade était pour nous. Je
« me suis endormie aux doux sons de la viole d'amour, de la
« guitare et des castagnettes. En vérité, ce don Alvarès, conve-
« nez-en, est charmant. Il est à peine jour dans nos apparte-
« ments, et voilà qu'un petit domestique indien, jaune comme
« une orange, nous apporte de la part de son maître, don Al-
« varès encore, un billet où il nous prie d'assister à une fête
« qui se donne à la *Grotte de Calypso*, et qui durera trois jours.
« Trois jours de fête! Ce soir la première fête. Tristan accepte,
« et je vais songer à mes trois toilettes. Soyez de moitié par la
« pensée, chère maman, dans tous les plaisirs que nous goû-

« terons, et au milieu desquels nous ne cesserons de nous en-
« tretenir de vous. Je ne manquerai pas de vous écrire si don
« Alvarès a tenu sa promesse, s'il est parvenu à effacer la triste
« opinion que nous avions conçue d'abord de l'Espagne et des
« Espagnols.

« Votre fille sincère et obéissante,

« LÉONORE. »

Si la marquise fut contente de la franchise de ses deux enfants, elle le fut beaucoup moins de la joie qu'ils éprouvaient d'avoir fait si fortuitement la connaissance de don Alvarès; elle s'inquiéta de leur facilité à se confier à un inconnu, à un étranger, rencontré par hasard au milieu d'une rue de Madrid.

En pensant au caractère un peu soudain de cette liaison, elle décachetait la lettre qui venait la troisième par ordre de date. Mais elle sortit tout à coup de sa réflexion. « J'oublie, dit-elle, qu'il y a bientôt un an que leur lettre est écrite, et que les suivantes m'apprendront tout ce que je n'ai pas besoin d'imaginer. »

La troisième lettre n'était pas de l'écriture de ses enfants. Elle était sans désignation de pays : « Qui donc m'écrit ? » Elle court à la signature. Point de signature ; rien que ces mots :

« Pourquoi vous êtes-vous séparée de vos enfants ? »

— Je me suis séparée d'eux, s'écria la marquise, comme si une voix du ciel l'interrogeait, pour que ma fille ne fût pas enlevée par ce... Mais continuons, s'interrompit-elle. Je vais savoir quel est ce jeune homme, cet Alvarès.

Elle rompit vivement le cachet de la quatrième lettre, et elle lut :

« La première des trois fêtes, chère maman, n'est pas restée
« au-dessous du plaisir que nous en attendions, Léonore et
« moi. Comment seront donc les deux autres ? Décidément, je
« reviens de mon premier jugement sur l'Espagne. L'Espagne
« est un jardin, l'Espagne est une fête, l'Espagne est le pa-

« radis. Je vous avais dit, je crois, que toutes les femmes nais-
« sent à soixante ans, en Espagne; quel blasphème! elles ne
« dépassent jamais quinze ans. Celles que j'ai vues, et qui
« avaient produit en moi une si fâcheuse impression, étaient
« de fausses Espagnoles, des Portugaises probablement. La
« *Grotte de Calypso* est tout simplement le plus beau jardin
« du monde, planté d'acacias, de platanes et de roses. De dis-
« tance en distance s'élèvent des pavillons faits d'un tissu lé-
« ger, sous lesquels on danse toute la nuit, comme on danse
« en Espagne! Les femmes ont une grâce particulière en dan-
« sant : leurs mains vous enlacent, leurs yeux sont près de vos
« yeux, leur sourire est sur vos lèvres; on n'est plus sur la
« terre. Elles feraient danser les morts. Je m'en suis donné
« comme un fou. Après le bal, la musique; après la musique,
« les sorbets glacés; puis le souper, puis encore le bal.

« Tout vous raconter serait une entreprise chimérique, et
« pourtant je craindrais de vous cacher quelque chose, de peur
« de manquer à la promesse que je vous ai faite de ne rien
« vous laisser ignorer de mes actions. Vous m'avez conseillé,
« chère maman, d'aimer tous les hommes; j'ai un peu étendu
« le privilége, car j'aime maintenant toutes les femmes. Est-
« ce mal? J'ai encore suivi vos conseils en disant franchement
« à toutes qu'elles me plaisaient, qu'elles me ravissaient.

« Une d'elles m'ayant prié de jouer à sa place, je me suis
« prêté à cette complaisance, qui lui a porté bonheur. En une
« heure j'avais devant moi deux mille piastres, c'est-à-dire
« dix mille livres. Elle les a converties en or, et cet or est
« passé dans une de ces longues et étroites poches qu'elles
« portent sous leur jupe de satin noir. Je lui ai seulement
« demandé la permission de remplir les fonctions de caissier.
« Mes appointements ont été un baiser espagnol, que je con-
« vertis, comme je l'ai fait pour les piastres, en un baiser
« français que je vous envoie.

« Voilà à peu près l'histoire de ma première nuit. Je passe

« la plume à Léonore, qui va vous raconter sans doute ses im-
« pressions avec la même franchise.

« Votre fils, TRISTAN. »

— Grâce au ciel ! s'écria la marquise, il ne m'a pas dit un mot de cet Alvarès. Il n'était pas à cette fête où Tristan aurait prudemment fait de ne pas conduire sa sœur. J'ai eu une fausse terreur. Que me dit Léonore? Voyons.

« Ce don Alvarès, dont je vous ai parlé dans ma dernière let-
« tre, m'a avoué, et je vous l'avoue à mon tour, chère maman,
« que la fête à *la Grotte de Calypso* était donnée pour moi. »

— Ah ! je m'étais trop tôt rassurée ! s'écria la marquise. Voilà cet Alvarès qui reparaît, et auprès de ma fille ! Mes craintes recommencent.

« Aussi, tandis que chacun se livrait aux plaisirs bruyants
« de la fête, lui ne m'a pas quittée un seul instant. Il me disait
« que toutes ces femmes ne valaient pas mon ombre, qu'à leur
« folle gaieté il préférait un de mes sourires ; enfin il m'a dit
« qu'il m'aimait beaucoup. »

—Avec quelle naïveté elle parle de son danger ! s'interrompit en frémissant la marquise.

Elle reprit :

« Vous m'avez recommandé la plus grande franchise envers
« tout le monde, chère maman ; aussi est-ce avec franchise que
« je lui ai répondu que ses compliments me flattaient beau-
« coup, et que, s'il m'aimait, j'avais pour lui, de mon côté, des
« sentiments affectueux dont je ne me cachais pas. »

La marquise murmura : — Mon Dieu ! dans quel piége va-t-elle tomber ? Elle y va seule !

« Je me suis conduite, chère maman, comme vous me l'a-
« vez conseillé. J'ai dit ce que j'éprouvais, et je ne veux pas
« être moins sincère en vous avouant que, si je trouve don Al-
« varès un jeune homme accompli, pétillant de grâce, plein
« d'attention pour moi, je ne le mets pas au-dessus de mon
« oncle bien-aimé, le commandeur, quand je les compare

« tous les deux aux autres hommes. Don Alvarès m'a éblouie,
« étonnée, troublée, mais il me semble qu'il n'a pas en lui le
« charme tranquille et continu du seul homme avec lequel
« mon inexpérience a pu le mettre en parallèle. La femme de
« don Alvarès serait brillante, enviée; mais celle qui serait
« devenue la compagne de mon oncle eût été assurément très-
« heureuse. »

—D'où lui viennent toutes ces pensées? dit la marquise, sur qui retombait le poids de la périlleuse simplicité de son enfant. Elle avait oublié qu'on n'imposait pas une conduite sans connaître toutes les faces d'un caractère, et que les maximes tombent toujours à côté sans cette étude. Son père, le comte de Canilly, lui avait dit : « Sois fausse, dissimulée, subtile, » et pour n'avoir pu l'être complétement elle s'était perdue. Elle avait dit à son tour à sa fille Léonore; « Sois franche, » et, pour ne pas lui avoir indiqué le point où devait s'arrêter la franchise, sa fille s'abandonnait aux séductions peut-être criminelles du premier corrupteur venu.

— Sachons tout, reprit-elle tristement.

« Si ce mot mariage est venu sous ma plume, c'est que don
« Alvarès m'a priée de lui accorder la permission de vous
« écrire ou d'aller bientôt à Paris pour vous demander ma
« main. Je n'ai pas refusé, et il a paru bien heureux de ce con-
« sentement. Pourquoi, chère maman, n'ai-je pas été élevée à
« le connaître, à le voir souvent, à l'apprécier et à l'aimer,
« d'abord d'amitié tendre, comme j'aime mon oncle, avant de
« l'aimer comme on doit aimer quand on se marie? Vous déci-
« derez de son sort et du mien. Il dit qu'il mourra si vous re-
« jetez ma demande, et, comme il pleurait en me disant cela,
« j'ai pleuré aussi. Je vous ai montré, chère maman, le fond
« de mon cœur; il ne s'y est glissé ni une pensée, ni un sen-
« timent que vous ne puissiez y voir. Je pense que vous serez
« contente de la docilité de votre fille, qui vous a gardé sa plus
« vraie, sa plus énergique pensée pour la fin de sa confidence.

« Je suis effrayée d'être si loin de vous. Je suis heureuse, mais « j'ai peur, ah! bien peur.

« Votre fille bien aimante et bien-aimée,

« LÉONORE. »

— Marine, dit la marquise, je suis menacée de quelque épouvantable malheur. Je n'ose pas ouvrir ces trois autres dernières lettres. Ma vie est là.

— Aie confiance, reprit Marine.

— Confiance en quoi? répondit la marquise, en jetant à la face du ciel le mépris silencieux des athées.

Enfin, elle ouvrit une des trois dernières lettres. Celle-là était encore écrite de la même main inconnue, et se renfermait dans la même brièveté :

« Faites revenir au plus vite vos enfants. »

— Mais comment? mais comment? dit la marquise, épouvantée de ces avertissements mystérieux. Puis elle ajouta : — Huit mois se sont passés depuis que cet avertissement m'est donné, huit mois!

Finissons-en, se reprit la marquise en affrontant le contenu des deux dernières lettres. Celle-là est de Léonore. Lisons :

« Chère maman,

« La seconde fête eût été aussi attrayante pour nous que la « première si mon frère, Tristan, n'eût pas joué toute la nuit « avec don Alvarès, qui lui a gagné sur parole huit cent mille « livres. »

— Huit cent mille livres! s'écrièrent la marquise et Marine.

« Tristan est désespéré. Il faut qu'il paye et il n'ose vous « avouer sa perte. C'est donc moi, chère maman, qui me charge « de vous annoncer ce malheur. Prenez sur mes biens, s'il le « faut, pour acquitter au plus vite cette dette, car l'on dit à « l'ambassade que l'honneur de notre maison s'y trouve engagé. « Ce n'est pas que don Alvarès exige cette somme; au contraire, il m'a dit avec beaucoup de courtoisie qu'il ne se souviendrait de la dette de mon frère que le jour où il aurait

« l'honneur de vous demander ma main, car il est décidé à « aller bientôt à Paris. C'est un compte qu'il prétend régler « avec vous, ajouta-t-il en souriant, et son sourire me rassura. « Dans votre réponse vous m'enverrez, n'est-ce pas, le pardon « de Tristan. Ne le faites par trop attendre, mais écrivez-nous, « écrivez-nous !

« LÉONORE. »

— Où étais-je donc? dit la marquise en éclatant; je serais partie, je serais allée à Madrid. J'aurais vu ce don Alvarès. Ah! je ne voudrais pas avoir la pensée que j'ai en ce moment sur cet Alvarès !

Et ta pensée à toi, Marine, quelle est-elle ?

Marine baissa la tête; puis, la relevant avec un éclair de salut, elle dit :

— Mais quelqu'un veille auprès d'eux. Ces deux lettres d'une personne inconnue...

— Eh bien ! dis ! de qui crois-tu qu'elles sont ?

— N'est-ce pas leur père, n'est-ce pas ton mari qui te les aurait écrites ?

— Monsieur le marquis de Courtenay est mort depuis longtemps, murmura la marquise.

Encore cette lettre à lire, ajouta-t-elle, et nous n'aurons plus rien à savoir. Elle est de Tristan.

« Du courage, ma mère! L'homme qui m'a gagné huit cent « mille livres au jeu, ce don Alvarès vient d'enlever ma sœur « Léonore pendant la nuit de la dernière fête. J'ai su trop tard « qu'Alvarès n'était pas son nom, que son industrie était le « jeu, et qu'il était méprisé à Madrid pour avoir déserté un « jour de combat dans la dernière guerre des Espagnols et des « Portugais. Je ne reparaîtrai devant vous, ma mère, qu'après « avoir vengé l'honneur de ma sœur.

« TRISTAN. »

— Crois-tu qu'il y ait un Dieu? dit la marquise en regardant Marine.

— Maman ! maman ! cria une voix qui fit frémir jusqu'à la moelle des os la marquise et Marine.

— Suis-je folle?

— Non, c'est sa voix ; c'est la voix de ta fille !

Les deux femmes n'avaient pas la force de se mouvoir.

— La voix de ma fille !

— Maman ! maman !

— Léonore ! répondit la marquise sans pouvoir bouger. Ma fille ! ma fille ! ah ! ma fille !

Deux bouches se collèrent et ne parlèrent pas.

Le dragon rouge était adossé contre la porte et il regardait. Il attendait que ces deux statues se fussent disjointes.

La marquise ne l'aperçut que lorsqu'elle entendit sa voix.

— Madame la marquise, lui dit-il avec une ironie grave, j'ai obtenu ce que vous m'avez refusé.

La marquise pressait sa fille entre ses bras comme si celui qui lui parlait avait voulu la lui arracher

—Votre père, M. le comte de Canilly, a ruiné le mien, et j'ai repris sur vous huit cent mille livres dont l'honneur de votre fille me répond. Je les aurai.

Vous avez tué ma famille et j'entre dans la vôtre en épousant votre fille, qui est à moi.

— Jamais ! cria d'une voix étouffée la marquise.

— Vous ne pouvez plus me la refuser, reprit Raoul de Marescreux.

— Misérable !

— Vous ne pouvez plus me la refuser, vous dis-je. Il y a plus, c'est maintenant à vous à me l'offrir, madame la marquise. Vous ne voulez pas que je parle, n'est-ce pas ?

— Tu ne parleras pas ! s'écria une voix qui fit blanchir le visage de tous les acteurs de cette terrible scène.

Cette voix était celle du commandeur.

Il entra dans la chambre tel qu'il s'était montré autrefois au

dragon rouge dans l'allée de Vincennes. Il tenait son pistolet à la main.

— Nos conditions étaient, dit-il à Raoul de Marescreux, qui recula contre le mur à la présence, à la voix, devant les pas de ce fantôme, nos conditions étaient « que celui qui aura « essuyé le feu de l'adversaire pourra faire feu à son tour, « quelle que soit la gravité de sa blessure, sans qu'il soit ap- « porté aucun empêchement. Debout, assis, couché, il pourra « tirer sur son adversaire. » Vous m'avez cru mort, je suis debout ; mon arme est encore chargée. C'est à moi de tirer.

Le commandeur appuya son pistolet sur le cœur de Raoul de Marescreux.

— Vous êtes plus qu'un lâche, lui dit-il encore ; vous êtes l'homme qui n'a eu qu'un duel.

Raoul de Marescreux reçut la balle dans le cœur; il ne poussa pas même un cri en tombant.

— Mon ami, lui dit la marquise, qui n'avait plus la conscience de ce qu'elle voyait ni de ce qu'elle entendait, vous avez rendu la vie à la mère ; et elle ajouta, en mettant Léonore dans les bras du commandeur : Maintenant rendez l'honneur à la fille. Faites pour moi ce que je fis pour vous en épousant votre frère, sacrifiez-vous.

— Voulez-vous de moi pour votre femme, dit Léonore en relevant la tête.

— Et pour mon enfant, dit le commandeur.

Avant qu'ils ne sortissent tous de cette chambre où venait de se dénouer ce grand drame de famille, le commandeur se tourna vers Marine et lui dit : — Le prétendu moine qui imitait mon écriture, c'était moi.

FIN.

270.F.17.

FEB 10 1938